

ANUARIO DEL SEMINARIO DE FILOGIA
VASCA "JULIO DE URQUIJO"

International Journal of Basque Linguistics and Philology

XXII-3

1988



GIPUZKOAKO FORU ALDUNDIA - DIPUTACION FORAL DE GUIPUZCOA
DONOSTIA - SAN SEBASTIAN

ANUARIO DEL SEMINARIO DE FILOLOGIA VASCA
"JULIO DE URQUIJO"
International Journal of Basque Linguistics and Philology
ASJU

Sortzaileak / Fundadores / Founded by
Manuel Agud - Luis Michelena (†)

Zuzendaria / Director / Director
Ibon Sarasola (EHU, Gasteiz)

Argitaratzailea / Editor
Joseba Andoni Lakarra (EHU, Gasteiz)

Idazkaritza / Redacción / Board

Jesús Arzamendi, (EHU, Donostia)	Miren Lourdes Oñederra, (EHU, Gasteiz)
Joaquín Gorrochategui, (EHU, Gasteiz)	Iñigo Ruíz Arzalluz, (EHU, Gasteiz)
Julián Martínez,	Blanka Urgell, (OEH)

Aholku Batzordea / Consejo Asesor / Advisory Board

Jacques Allières (Toulouse)	Itziar Laka (MIT)
Patxi Altuna (Deustua-EUTG)	Jesús María Lasagabaster (EUTG)
Jesús Antonio Cid (Complutense)	Francisco Oroz Arizcuren (Tübingen)
Joan Coromines (Barcelona)	Jon Ortiz de Urbina (Deustua)
M ^a Teresa Echenique (Valencia)	Beñat Oyharçabal (CRNS-Paris VII)
EHU-ko E.F.S.-ko Burua (P. Salaburu)	José Antonio Pascual (Salamanca)
Jean Haritschelhar (Bordeaux III- Euskaltzainburua)	Georges Rebuschi (Sorbona III)
José Ignacio Hualde (Illinois)	Rudolf P.G. de Rijk (Leiden)
Bernard Hurch (Wuppertal)	José M. ^a Sánchez Carrión (Las Palmas)
Jon Juaristi (EHU, Gasteiz)	Juan Uriagereka (Maryland)
	Iñaki Seguroola (OEH)

Eta Gasteizko Filologia Fakultateari atxikitako EHU-ko Euskal Filologia Saileko irakasleen laguntzarekin.

ASJU 1954ean sortutako euskal linguistika eta filologiazko nazioarteko aldizkaria da eta iker-eremu horietatik edo horietarako ere interesgarri izan daitezkeen artikulu, ohar eta liburu-iruzkinak argitaratzen ditu. Urtero 3 zenbaki ateratzen dira, guztira 900-1.000 orrialde osatzen dituztelarik. ASJU-k badu, orobat, GEHIGARRI sail bat non artikulu formatoaz gorako lanak argitaratzen diren.

Orijinaletik hartuemanerako ikus bitez zenbaki bukaerako EGILEENTZAKO OHARRAK. Harpidetza eta eskarietarako idatz 1.792 Apartadura 20080 Donostia

ASJU es una revista internacional de lingüística y filología vasca fundada en 1954. Se publican en ella artículos, notas y reseñas sobre los campos mencionados y otros relacionados con o de interés para los mismos. Aparecen 3 números anuales completando un total de 900-1.000 páginas. Sin regularidad preestablecida ASJU publica en sus ANEJOS trabajos de formato superior al de un artículo.

Para correspondencia relacionada con los originales véase la INFORMACION PARA LOS AUTORES al final del número. Para suscripciones y pedidos escribir al Apdo 1.792, 20080 San Sebastián

ASJU is a International Journal of Basque Linguistics and Philology founded in 1954. It publishes highquality papers, notes, squibs and reviews about the above mentioned and other related topics in three issues per year (up to a total of 900-1.000 pages). Longer works are published as SUPPLEMENTS to the regular issues of the ASJU.

For correspondence about papers see the INFORMACION FOR AUTHORS in the cover-book. For subscriptions and order write to: Apartado 1.792, 20080 San Sebastián

ANUARIO DEL SEMINARIO DE FILOGIA
VASCA "JULIO DE URQUIJO"

International Journal of Basque Linguistics and Philology

XXII-3

1988



GIPUZKOAKO FORU ALDUNDIA - DIPUTACION FORAL DE GUIPUZCOA
DONOSTIA - SAN SEBASTIAN

© *ASJU* Anuario del Seminario de Filología Vasca
«Julio de Urquijo»

ISSN: 0582-6152

Lege Gordailua: Donostia 400/1967

Inprimategia: Izarberri, S.A. - Usurbil

La Pastorale Souletine. Édition critique de *Charlemagne**

B. OYHARÇABAL
(C.R.N.S. - Université de Paris VII)

I — PRESENTATION LITTERAIRE

Etrange et à certains égards fascinante survivance du théâtre médiéval, le théâtre traditionnel souletin constitue un objet d'étude privilégié, tant pour l'historien du théâtre, que pour le sociologue ou le spécialiste de la littérature basque. C'est d'ailleurs sous ces divers aspects que la pastorale souletine a été étudiée jusqu'à ce jour, le plus négligé ayant été sans conteste, celui relatif aux textes, tels qu'ils ont pu être recueillis dans un nombre relativement important de copies manuscrites¹, dormant paisiblement à l'ombre poussiéreuse de quelques dépôts publics, de bibliothèques particulières, ou bien encore de greniers souletins.

La littérature basque n'est pas si riche en textes de toute nature, et encore moins dans le registre dramatique, pour que l'on ne s'étonne pas que du répertoire traditionnel ancien², seule une pastorale tragique ait été publiée in extenso, et deux seulement étudiées. En effet, la première et unique publication intégrale — celle de *Saint Julien d'Antioche* — date de 1891, et est redevable à J. Vinson³. La première étude exhaustive, celle d'A. Léon portant sur la pastorale *Hélène de Constantinople* remonte à 1909, et était accompagnée de la publication de nombreux fragments. De même, dans son étude de la pastorale de Roland, J. Saroihandy (1927),

* Ce travail correspond à une thèse de 3ème cycle, soutenue à l'Université de Bordeaux III en 1982, et préparée sous la direction de M. Haritschelhar.

Cette publication comporte toutefois d'importants remaniements de forme, opérés à la demande de l'éditeur, et dont le plus important est constituée par la suppression de la traduction des textes basques. Les notes de commentaire ont également été abrégées, et éventuellement remaniées dans leur ordonnancement, pour l'essentiel en fonction des impératifs et du caractère spécialisé de la revue éditrice.

La bibliographie n'a pas été modifiée, ni actualisée, d'où certains décalages d'allure anachronique, dont nous espérons que le lecteur ne nous tiendra pas rigueur.

(1) Pierre Lafitte (1974: 258), reprenant les estimations de Hérelle, estime à environ 200, le nombre de ces copies dispersées ici ou là. Ces copies rassemblent une soixantaine d'oeuvres.

(2) Les pastorales contemporaines d'Etxahun-Iruri et de J. Casenave, ont bénéficié, elles, d'une publication, au moins au niveau des spectateurs. Ce fait constitue probablement la transformation la plus marquante opérée par rapport à la tradition. Les précédents constatés pour le *Napoléon Bonaparte* de l'abbé Ithurry, et *Uskaldunak Ibañetan* de MM. Clément d'Andurain, et l'abbé Justin de Menditte (publié en 1906), représentaient des cas marginaux, puisqu'il s'agissait de tentatives rompant plus ou moins avec la tradition et redevables à des lettrés.

(3) A vrai dire, J. Vinson a retiré du manuscrit sur lequel s'était basé son collaborateur V. Stempf pour établir le texte, la dernière partie qui appartenait à la pastorale *Clovis*, et, en son absence, a du reconstituer lui même l'épilogue, en s'efforçant de respecter les usages. *St Julien d'Antioche*, Bordeaux, Vve Moquet, 1891. On expliquera les raisons pour lesquelles le fait de retirer d'une pastorale un épisode a priori extérieur nous semble peu respectueux du genre.

avait sélectionné 343 versets dont il avait établi le texte à partir de divers manuscrits. A ces deux travaux, il convient d'ajouter la publication en 1971 par G. Aresti du texte de la farce charivarique *Canico et Beltxitina*, dont G. Hérelle avait publié la traduction en 1908, en y joignant une précieuse notice introductive.

C'est peu pour un répertoire somme toute assez vaste, et il y a lieu de s'interroger sur les raisons de cet état de chose.

D'abord il est utile de noter que parmi les auteurs qui prirent le théâtre souletin pour objet de leurs recherches, tous n'étaient pas à proprement parler «euskaldun». Certains, et notamment celui qui fournit le travail le plus exhaustif et complet, G. Hérelle, ignoraient même la langue basque, de telle sorte que ce dernier par exemple porta son attention presque exclusivement sur les aspects sociologiques ou spécifiquement théâtraux, sans aborder, à l'inverse d'A. Léon et Saroïhandy, l'étude des textes du point de vue littéraire, et encore moins du point de vue linguistique.

En second lieu, et non sans quelque raison, les textes de pastorales ont toujours été considérés comme sans grand intérêt littéraire, la langue elle-même ayant souvent été l'objet d'un certain mépris, en raison notamment des nombreux emprunts qu'on y relève. «Le vocabulaire dont les pastoraux font usage est presque toujours de mauvaise qualité et saturé d'éléments empruntés au français» note G. Hérelle (1926: 55) résumant de façon impartiale l'opinion générale. Même A. Chaho (1856: t. II, 152), peu suspect pourtant de sévérité excessive à l'égard de ses compatriotes, estimait pour sa part:

Assurément, lecteur, on n'a pas la prétention de donner une grande valeur littéraire au style rimé de la pastorale souletine. Le sujet des pièces qui n'est jamais qu'une série de chapitres d'histoire en tableaux, sur une scène où il n'y a pas de rôles de femmes et où l'amour est banni, ne se prêtait en aucune façon aux situations dramatiques que l'on rencontre à chaque pas dans les tragédies grecques et françaises. La pastorale souletine n'est que l'ébauche d'un art populaire inventé et cultivé par des paysans illétrés.

A cette dépréciation littéraire s'est ajoutée chez certains bascologues d'outre Bidassoa, un rejet fondé sur certains préjugés idéologiques, qui ont ainsi empêché l'étude des textes de pastorales de bénéficier du grand mouvement culturel basco-philie d'entre les deux guerres.

Le théâtre souletin, considérait J. de Urquijo, est aujourd'hui circonscrit (et il est probable qu'il en a toujours été de même) à une partie très réduite du Pays Basque; précisément à celle qui a su le moins bien conserver les caractères typiques du peuple basque. Il y a par conséquent de sérieux motifs pour ne pas considérer la théâtre populaire dont nous parlons, comme une institution vraiment basque. D'autre part, les pastorales sont écrites en un basque si détestable, que l'on pourrait dire en toute justice de nombreux de ses versets, ce qu'Azkue affirmait de quelques catéchismes basques: «Il n'est pas nécessaire de les traduire, car ils sont des traductions en eux-mêmes». Voilà les raisons pour lesquelles nous n'avons pas publié jusqu'à présent dans cette Revue, aucune des pièces du répertoire souletin⁴.

(4) Cité par G. Aresti dans la préface de son édition de *Kaniko eta Beltxitina* (cf. supra). La revue dont il s'agit est la *Revue Internationale des Etudes Basques*, à qui les études littéraires basques doivent tant. C'est d'autant plus significatif. Pourtant, comme on le dira plus loin, Urquijo regrettait que dans les études de pastorales alors effectuées, l'aspect linguistique fût négligé.

Pierre Lafitte et Luis Michelena, entre autres, ont souligné le caractère arbitraire et injustifié de ces condamnations péremptoires:

On a voulu nier le caractère basque de ce théâtre sous prétexte qu'il n'offre aucun thème régional: à ce compte on doit rayer Racine du théâtre français puisqu'il ne nous offre aucun thème national. L'important à notre avis, c'est la facture, la tournure d'esprit et la langue. (Lafitte 1941).

Il est curieux de constater l'étrange parallélisme que l'on observe à ce sujet avec le théâtre breton des mystères, qui a donné lieu à des débats de même nature, mais de façon inversée. En effet, à ceux qui tels Luzel (1863) et surtout le Comte de Villemarqué (1865) voyaient dans les mystères des oeuvres authentiquement bretonnes se rattachant à une très ancienne tradition celtique, d'autres, comme Le Braz (1905) ont opposé un démenti catégorique, au point de nier à ces mystères tout caractère breton, et de ne voir en eux que de pâles et dérisoires copies des mystères français. Il est vrai que pour Le Braz la culture bretonne «a sombré tout entière, et sans laisser de trace, en sorte qu'elle est pour nous comme si elle n'avait pas existé» (1905: 229). Ainsi, au nom de conceptions idéologiques exactement inverses, Urquijo et Le Braz aboutissaient à la même conclusion, dans leur appréciation du théâtre populaire traditionnel. Remarquons toutefois qu'à l'opposé du théâtre souletin, le théâtre breton a bénéficié d'une diffusion beaucoup plus large: plus de vingt cinq éditions et rééditions, dont deux dès le xvii^e siècle. (Le Braz 1905)⁵.

Autre élément qui sans doute explique pour partie la maigre place faite aux pastorales dans la littérature: sa marginalité du point de vue géographique. Limité à la Soule, et aux contrées de la Basse Navarre jouxtant cette province⁶, ce théâtre n'a guère eu d'influence sur les autres provinces. La seule tentative réelle d'adaptation est récente, et est redevable à P. Larzabal qui écrit et fit jouer en 1964 la pastorale *Orreaga* (Lafitte 1964) en Labourd, par des labourdins. Elle n'a d'ailleurs pas eu de suite, malgré un succès certain lors de la représentation. Il est vrai que P. Larzabal eut un prédécesseur en la personne de l'auteur de *Marie de Navarre*, laquelle pastorale d'ailleurs déroge assez nettement à certains principes du théâtre traditionnel. Mais l'on sait qu'il ne s'agit là que d'une supercherie probablement attribuable au Capitaine Duvoisin (1841: 90-102, 207-215)⁷ lequel écrivit cette pièce non pas tant afin de la faire représenter, mais plutôt dans un but de démonstration: pour prouver que l'art dramatique basque ne pouvait être circonscrit à la seule province de Soule, et qu'il avait lui aussi ses lettres de noblesse. C'est pour cette raison qu'il affectait de l'avoir découverte. En quelque sorte la même supercherie que celle à laquelle donna lieu le fameux *Chant de l'Altabiscar*. En réalité le seul fait qui pourrait réellement laisser penser qu'à une époque tout au moins le théâtre de pastorale s'étendait hors de la Soule, réside dans le témoig-

(5) Le premier mystère breton publié fut la *Passion suivie de la Résurrection* en 1530; la seconde, la *Vie de sainte Barbe* en 1557.

(6) La plupart des représentations de pastorales enregistrées en Basse-Navarre, ont été le fait de troupes souletines. Les seules exceptions, hors mis des cas récents, sont redevables à Jacques Oihenart-Larronde, lui même auteur semble-t-il de la farce *Canico et Beltchitine*, et qui dirigea deux représentations en Basse Navarre: *Roland* à Gabat (1849); *Les Quatre fils Aymon* à Uhart Mixe en 1851 (V. Hérelle 1926, 87).

(7) L'abbé Ithurry, auteur déjà mentionné, était également labourdin. Son *Napoléon* n'eut pas vraiment de suite. On ne sait pas s'il fut réellement représenté, mais c'est probable (existence de rôles séparés).

nage d'Oihénart, lequel dans l'un des ses manuscrits récemment publié par P. Lafitte (1967) affirme qu'une pastorale fut jouée à plusieurs reprises vers 1560 à St Jean Pied de Port. Nous reviendrons plus loin sur ce témoignage, et sur ce qu'il faut en penser.

Quoiqu'il en soit, il n'en demeure pas moins que les pastorales apparaissent comme un phénomène essentiellement souletin, et qu'il est fort probable que si cette tradition théâtrale avait été labourdine ou guipuzcoanne, elle aurait donné lieu à un plus grand nombre de publications, et aurait sans doute connu un autre rayonnement. Il est vrai qu'à la marginalité géographique s'ajoutait le particularisme dialectal qui rendait encore plus difficile une extension vers les autres provinces.

On ne saurait non plus ne pas mentionner le fait que le caractère populaire de ce théâtre, s'il l'a préservé certainement d'une disparition quasi-certaine, l'a aussi limité dans son développement. Abandonnées durant pour le moins deux siècles par l'élite socio-culturelle, ou ce qui en tenait lieu, les pastorales n'ont survécu, comme c'est souvent le cas, que dans le peuple qui maintint cette tradition, en marge, et parfois contre, le monde officiel. Pour notre part, nous serions tentés d'analyser la phénomènes des pastorales du point de vue sociologique en termes de compromis; la perpétuation de cette forme d'expression populaire passant par un conformisme caricatural, et peut-être pas toujours innocent, sur le plan proprement idéologique. Un exemple typique nous est fourni avec la pastorale *Prodiga* sur laquelle on peut lire:

Ceste pièce a été représentée par Le juenese de Vensse Le jour Le 20,
aouvoust 1770 plus ceste pièce a été représentée par le juenese Darrast Le
jour Le 19 juin 1796.

Il est remarquable d'observer que le dernier verset a été rectifié de telle manière que la mention du *Te Deum* traditionnel est supprimée au profit de la Carmagnole. Pour qu'il n'y ait pas d'équivoque, on a cru bon d'ajouter encore sept versets qui constituent une véritable profession de foi républicaine, tempérée toutefois en ces temps troublés et incertains, par des affirmations de fidélité chrétienne, dans le droit fil de la pastorale elle-même; ces versets sont d'ailleurs contrebalancés par certaines assertions anti-cléricales.

Viba viba França
Viba viba naçionea
Viba viba republika
Eta asablada guçia
Viba Françiako generalac
Eta soldadouac oro
Çientako loxa dira
Manduko eresoma oro

Emigrantec eta apessec
Françiaric jouan çirenian
Ouste çien ginen çirela
Sei hilabeten barnian
Etçien ouste Françian
Hain soldado abilic baçela
Ouste çien oro erboric
Burçaguituren çirela

AITA

Citoyen çoure eresomalat
Plaçer duçunin jouanen çira
Kiristitu çirelakos
Utçiren deiçugu houra

Condiçionereki guerlaric
Gouri emanen estuçula
Eta kiristi leguia eresoman
Eta Erepublika eçariren duçula

Eta hots emaçie orai
Guitian eretira
Eman nabi deiçiet orori
Ardou houn batetaric edatera

C'est sans doute à cette souplesse que les souletins doivent d'avoir pu préserver leur théâtre traditionnel, bien que, semble-t-il, même en dehors des périodes politiquement difficiles, ils aient eu à affronter, tout au moins au cours du 19^e siècle, les interdits du clergé, voire des autorités publiques. Cet état de chose est attesté par Etxahun de Barcus, qui dans son terrible réquisitoire à l'encontre du Curé Schmarsoff indiquait (Haritschelhar 1970: 479-80):

<i>Barkoxeko neskatilak</i>	<i>Aktür hurak balira</i>
<i>Eginez phastoral bat,</i>	<i>Izan düke albaba</i>
<i>Ezin absolbitüz dira bigatürrik</i>	<i>Haiek egin bekhatiak pharkbatu</i>
<i>oski zolak</i>	<i>zuntükün aisa</i>
<i>Eta haieri sogitera jin zirenak</i>	<i>Edo eman baleizie present zunbait</i>
<i>orobat</i>	<i>pularda</i>

Dans son commentaire de cette chanson, Jean Haritschelhar indique comment les jeunes filles de Barcus avaient eu l'intention de monter la pastorale *Sainte Marguerite*, et dans quelles conditions, probablement à la suite d'une intervention du curé, le maire, Alkat, interdit la représentation. Il est à noter toutefois que dans le dispositif de son arrêté, le Maire invoque une lettre du Sous-Préfet «par laquelle ce magistrat le charge d'interdire la représentation de la pastorale». Cela tendrait à confirmer qu'au moins au 19^e s., et probablement aussi les siècles précédents⁸, le théâtre souletin a plus été toléré, qu'encouragé. Le fait même que les manuscrits des pastorales aient conservé un caractère anonyme, et que jusqu'ici aucune copie antérieure au 18^e s. n'ait pu être trouvée, démontre le désintérêt qu'éprouvaient les classes «cultivées» à son égard.

Quant à l'épisode de la pastorale de Barcus, nous ne sommes pas certain que l'interdiction ait été suivie d'effet. Le texte d'Etxahun donne à comprendre que la représentation eut bien lieu, puisqu'il évoque précisément la présence de spectateurs, et laisse clairement entendre que le «péché» a été effectivement commis. Ce ne serait pas là un fait étonnant, et ce genre d'incident où les injonctions des autorités interdisant des spectacles populaires demeurent vaines, est attesté tout au long du 19^e siècle, et même de façon très significative durant la période révolutionnaire comme on le verra. Les spectacles à caractère charivarique parfois associés, voire intégrés aux pastorales, étaient bien évidemment particulièrement mal vus, non seulement parce qu'ils pouvaient parfois viser des personnes vivantes et donner lieu à des incidents, mais aussi en raison de la grossièreté des thèmes et de la crudité de la langue.

Ceci étant. Le théâtre souletin a surtout donné lieu jusqu'à présent à des débats relatifs à sa datation, et aux raisons pour lesquelles il s'est ainsi enraciné en Soule, et non en d'autres lieux du Pays Basque. Faisons brièvement le point.

Il convient d'abord d'écartier toute équivoque quant à l'origine de ce théâtre.

(8) On attribue généralement le brusque déclin du théâtre des mystères en France, aux interdictions dont il fut l'objet. L'arrêt du Parlement de Paris (1711-1548) fait ici figure de point de référence, (Petit de Julleville 1880: I, 429). En fait, cette circonstance n'est qu'un des éléments du problème. Il semble bien qu'il faille tenir compte également de la profonde mutation culturelle dont est affectée l'Europe à cette époque. Il y avait eu avant le XVI^e s. bien des arrêts d'interdiction, qui eux restèrent sans effet. En Bretagne Le Braz cite de tels arrêts en 1565, 1570, 1577, 1598... (supra. p. 493). On continua pourtant à représenter des mystères. Les arrêts d'interdiction après une interruption au 17^e s. reprennent au 18^e s.; souvent c'est l'autorité religieuse qui se montre la plus acharnée; mais déjà les représentations sont surtout le fait des campagnes.

On ne saurait sérieusement retenir l'hypothèse d'A. Chaho qui n'hésitait pas à voir dans ce théâtre, une adaptation des pièces grecques et latines jouées près de 2000 ans auparavant à Rome. Au demeurant lui même se rendait compte du caractère peu réaliste de son idée et la tempérait en précisant que «par la nature et l'esprit des pièces qui composent aujourd'hui le répertoire du théâtre souletin, (il) n'a pas cru pouvoir le faire remonter plus haut que le dixième siècle». Mais cela devait lui sembler bien jeune et il ajoutait: «il est certain que l'art dramatique dans la jolie province de Soule date de beaucoup plus loin» (Chaho 1856: II, 127).

La thèse d'E. Decrept, auteur d'une courageuse tentative de mise en place d'un nouveau théâtre lyrique basque dans la première moitié de siècle, va à l'encontre de celle de Chaho. Dans divers articles publiés en 1912 et 1913, se basant sur les datations des manuscrits, le caractère «moderne» de la langue, et l'absence de toute mention avant la fin du 18e s., il conclut que c'est vers le milieu du 18e s. que prit forme en Soule ce théâtre.

Les arguments qu'il évoque sont tous exacts, sauf peut-être le dernier. Les manuscrits de pastorale ne dépassent pas en effet le 18e s. Parmi ceux existant, la plus ancienne copie ne pourrait aller au delà de 1723; il s'agit d'une copie de *Jeanne d'Arc*, non datée, mais dont le papier porte cette date en filigrane⁹ (Hérelle 1926: 110; 1920: 134). La datation expresse la plus ancienne, et qui correspond donc à une représentation, est de 1750 (*Sainte Elisabeth de Portugal* à Esquiule; Hérelle 1922: 355). La date de 1634 qu'évoque Hérelle dans ses ouvrages ne saurait en effet être retenue. On explique en introduction à l'annexe II de ce travail que la copie de *St Jacques* où G. Hérelle a lu cette date porte en réalité 1834¹⁰. Il faut donc en terminer avec les supputations auxquelles l'indication de Hérelle a pu donner lieu.

— L'appréciation de Decrept selon laquelle la langue des pastorales est relativement moderne ne paraît guère contestable. Mais il convient en cette matière d'être prudent. D'abord il n'est guère possible de distinguer de façon précise les époques par une simple appréciation générale du basque employé. Une comparaison de la langue des mss. avec, par exemple, celle employée par Tartas ne permet guère d'établir d'écarts significatifs. Ce qui est sûr c'est que l'on ne trouve pas, à ma connaissance, de mss. où les archaïsmes figurant chez Liçarrague ou les recueils de proverbes, seraient utilisés; par exemple l'emploi des formes aujourd'hui subjonctives, pour rendre certaines formes de l'indicatif actuel. Mais de tels archaïsmes nous feraient pour le moins remonter à la lisière du 15 et 16e siècles¹¹.

Par ailleurs, il faut garder à l'esprit que les textes de pastorales sont réécrits par chaque pastoralier au gré de ses convenances ou de ses besoins, et ils ne se gênent pas pour modifier les textes dont ils s'inspirent. L'existence de termes lexicaux modernes dans un mss. ne permet donc de juger que de la date de la copie, non pas de celle de la pastorale elle même.

(9) Le mss. est actuellement au Musée Basque (mss. 25). G. Lacombe le datait de 1712. Personnellement je n'ai pas trouvé trace de la datation en filigrane dont parle Hérelle.

(10) Bibliothèque Nationale. Mss. celt. et basque, n.° 211.

(11) On sait par exemple que la langue de B. Detchepare est beaucoup plus «moderne» que celle de Liçarrague dont le travail est pourtant postérieur d'un quart de siècle. L'évolution de la langue basque entre le 16e et le 18e s. n'est pas telle que l'on puisse se fier sur elle pour effectuer des datations de façon certaine. A bien des égards la chanson de Bereterretche (15e s.) est aussi moderne, quant à la langue, que les mss. de pastorales. La forme poétique elle y est beaucoup plus archaïque.

— Le troisième argument invoqué, l'absence de mention de ce théâtre avant le 18^e s., doit être reconsidéré. En effet, en 1967, le Chanoine Lafitte publiait dans la revue *GURE HERRIA* un manuscrit d'Oihénart dans lequel celui-ci mentionne le fait suivant (p. 228, n.° d'octobre):

Il y Eust Un autre prestre, natif de St Jean Pied de Port, nommé Mr Jean d'Etchegaray qui s'adonna aussi a La poesie basque; Cest Lautheur de La pastorale Intitulée arzain gorria qui a été Iouee plusieurs fois en Cette Ville. Il Escriuoit il y a Cent ans. Iay Ueu Un Volume de ses rimes basques Escrit de sa main, La plus part de ses Uers sont aussy composees de quinze syllabes, Et on les mesmes manquements, En la forme, que Ceux d'Etchepare.

A vrai dire, si cette nouvelle pièce versée au dossier vient apparemment confirmer ce que pensaient la majorité des auteurs qui situaient l'origine du théâtre souletin au plus tard au 16^e s. (A. Léon), et en général plus tôt: fin du 15^e s. (G. Hérelle), 14^e s. (Webster), 13-14^e s. (F. Michel), il convient cependant de s'interroger sur la validité de cet argument. Quant à nous nous ne sommes guère convaincus que le même terme désigne en l'occurrence une même réalité, et il faut se défier de ce qui pourrait découler d'un anachronisme lexical.

Plusieurs choses dans les faits rapportés par Oihénart contredisent ce que l'on sait par ailleurs des pastorales souletines:

— l'auteur est un prêtre et, un siècle plus tard, son nom est encore connu (dans le théâtre traditionnel la notion d'auteur est totalement absente, seul compte le copiste-instituteur; aucun membre du clergé n'est connu, ni comme auteur, ni comme instituteur;

— la pastorale fut jouée à St Jean Pied-de-Port plusieurs fois (le théâtre traditionnel est limité à la Soule, et les représentations pour une année sont limitées à deux; sur ce dernier point l'indication d'Oihénart n'est cependant pas contradictoire si l'on suppose que le «plusieurs fois» couvre diverses années);

— la pastorale d'Etchegaray a un vrai titre, qui plus est, basque (les pastorales traditionnelles n'ont pas de véritables titres mais des entêtes, et sont désignées par le nom du personnage principal sans adaptation au basque);

— *Artzain gorria* n'évoque aucune légende connue (le répertoire traditionnel est dans sa totalité aisément repérable par rapport à des textes connus par ailleurs).

Face à ces contradictions qui tendraient à démontrer que la «pastorale» d'Etchegaray n'est pas associable au répertoire traditionnel, le principal contre-argument est le suivant: si, comme c'est fort possible, le théâtre traditionnel existait déjà au 17^e s. en Soule, Oihénart, souletin lui même, ne pouvait ignorer son existence. C'est donc en connaissance de cause qu'il a parlé de pastorale.

A ceci deux objections peuvent être opposées: d'abord le fait d'admettre l'existence d'un tel théâtre au 17^e s. n'implique pas qu'à cette époque il avait cette désignation, ni surtout que cette désignation ne recouvrait que ce seul genre théâtral.

A travers la littérature européenne le même terme désigne plusieurs types de théâtre: «Noëls» provençaux ou béarnais, pastorales aragonaises, «bergeries» françaises, etc... On sait par exemple, que précisément peu avant l'époque où

écrivait Etchegaray, Marguerite de Navarre «composait souvent des comédies et des moralités qu'on appelait en ce temps là des pastorales» (Brantôme). Or, il n'est pas possible qu'Oihénart, érudit et lettré peu ordinaire, n'eût pas connaissance de ce théâtre, lorsque l'on sait quel fut le rayonnement culturel qu'eût au 16e s. Marguerite d'Angoulême, et la proximité du «foyer» qu'elle sut créer (Cour de Nérac, Pau).

Il suffit de consulter le théâtre de Marguerite de Navarre pour voir que ses «pastorales», que de façon significative elle appelle «bergeries», n'ont rien à voir avec le théâtre traditionnel souletin. Toujours au 16e s., c'est sous le nom de «pastorales» ou «tragédies» qu'au Collège de Bayonne (Drevon 1889) sont désignées diverses pièces qu'on ne saurait apparenter au théâtre souletin¹².

Lorsqu'Oihénart parle de «pastorale» rien ne prouve donc qu'il fasse allusion à ce que le terme désigne aujourd'hui dans la littérature basque.

Au surplus il y a un autre problème: dans la citation d'Oihénart on ne sait pas très bien si le «volume de rimes basques» qu'il eût entre ses mains réfèrent ou non à la pastorale dont Etchegaray fut l'auteur. A vrai dire les deux interprétations sont possibles, car au 16e siècle les pièces de Marguerite d'Angoulême étaient elles aussi considérées comme appartenant à la poésie. Si cela était le cas en l'occurrence —mais il n'y a rien de moins sûr— il y aurait alors un argument de plus qui tendrait à prouver que cet *artzain gorria* est étranger à la tradition de nos pastorales. En effet le reproche adressé à ces vers est essentiellement d'avoir les mêmes «manquements, en la forme que ceux d'Etchepare». Or les pastorales ne suivent pas la vieille métrique en 8/7 du poète cizain, puisqu'elles ne privilégient pas le comptage syllabique. Oihénart était trop bon observateur pour admettre qu'il ait pu associer deux techniques de versification aussi éloignées¹³.

Cet ensemble de considérations nous conduit donc à conclure qu'il serait aventureux de se baser sur le témoignage d'Oihénart pour assurer l'existence d'un théâtre de pastorale apparenté au répertoire souletin connu, au milieu du 16e s., au surplus hors de la Soule. Oihénart nous confirme l'existence d'un théâtre à cette époque, cela est certain. Mais l'on reste dans l'incertitude quant à ses caractéristiques.

L'argumentation de Decrept en faveur d'un théâtre souletin tardif n'a guère été admise par les auteurs: comment brusquement au 18e s. les souletins auraient pu rejoindre une tradition théâtrale apparentée aux vieux Mystères du Moyen-Age? La division turcs-chrétiens par laquelle on désigne les deux adversaires des pastorales renvoie, suggère G. Hérelle de façon astucieuse, à une époque où elle devait avoir un fort contenu antagonique: Hérelle évoquait à ce sujet les dates de la prise de Constantinople (1453) et de la bataille de Lepante (1571) comme repères limites.

L'idée d'A. Léon proposant de dériver les pastorales souletines du théâtre de Marguerite d'Angoulême par l'intermédiaire d'une adaptation populaire gasconne ou béarnaise de celui-ci, ne semble pas devoir être retenue tant les deux théâtres sont différents; tout au plus —mais la chose demeure très hypothétique— le rapprochement peut être fait quant à la tradition consistant à faire représenter certaines pièces par des femmes.

La parenté du théâtre souletin avec celui des Mystères est un fait désormais bien établi que nul ne songerait à contester, et les travaux de G. Hérelle à ce

(12) Sur cette question Hérelle (1926: 81-82) apporte d'autres indications.

(13) On ne peut valablement retenir non plus l'argument d'une «dégénérescence» de la versification employée, comme le propose A. Léon. La tendance dans la poésie populaire fut non pas de passer du vers régulier au vers libre, mais plutôt l'inverse.

sujet sont tout à fait concluants. Ceci ne règle pas la question de la datation; une question demeure à ce sujet sans réponse satisfaisante.

Toute l'histoire du théâtre rural montre qu'il consiste à une adaptation, avec des moyens pauvres, des grandioses représentations qui se faisaient dans les villes. Or il est un fait remarquable: c'est l'absence de traces de représentation de mystères dans le Sud-Ouest (ni d'ailleurs dans toute la zone pyrénéenne, de Bayonne à Perpignan, y compris Toulouse; Petit de Julleville 1880: II, 175-85). Comment expliquer l'existence de ce théâtre campagnard sans qu'il n'y ait eu un relais par les villes?

N'est-ce pas là le signe que le théâtre souletin est né après le 16^e s., c'est-à-dire après que l'ancien théâtre religieux ait disparu des grandes villes, pour survivre dans les campagnes? Il se serait propagé peu à peu pour atteindre la province basque peut-être plus tardivement que ne le pensait Hérèlle.

L'argument sur l'appellation de «turcs» donné par Hérèlle n'est pas vraiment convaincant. Il est vrai que dans la littérature les «turqueries» sont apparues relativement tôt, mais il n'est pas exact historiquement que la bataille de Lepante ait mis fin à la menace que faisait peser l'empire ottoman sur l'Europe. Les menaces sur Vienne se maintiendront jusqu'à la fin du 17^e s.¹⁴. De plus, c'est très tard que dans la littérature populaire qui retranscrit elle aussi l'opposition chrétiens-païens (sarrasins), le terme «turc» est conservé, probablement par tradition. Les traductions castillanes du *Roman des Conquistes de Charlemagne* éditées au 19^e s. désignent encore les sarrasins comme des «turcs».

Un autre contre-argument à l'hypothèse d'un théâtre souletin tardif est celui tiré des modes de représentations: comment expliquer alors que l'adaptation souletine des vieux mystères passe par une simplification dont le trait majeur est qu'elle semble retourner à des formes plus anciennes: dépouillement extrême, absence de décors, de jeux d'acteurs, de réalisme, caractère rituel —para-liturgique oserait-on dire— des mouvements?

Comment ne pas être frappé en effet par l'opposition du théâtre souletin traditionnel, avec certains éléments des modes de représentations des grands mystères au 15^e s. Que l'on songe à la miniature du Martyre de Sainte Apolline, peinte vers 1460 par Jehan Fouquet dans le livre d'heures d'Estienne Chevallier. En voici la description de Gustave Cohen (1906: 270):

Voici le champ, occupé par une atroce exécution. Sainte Apolline est liée sur une planche et deux bourreaux tirent sur les cordes qui lui meurtrissent les jambes. Un autre avec des tenailles lui arrache la langue, un quatrième lui tire les cheveux, un cinquième lui témoigne son mépris par un geste obscène. (...) Celui-ci, (l'Enfer) est constitué, comme à l'ordinaire, par une énorme gueule se cloant et se décrochant quand besoin est (...). De cette gueule sortent des démons connus et hideux, armés de massus. Au dessus, sur le portail d'enfer, des diables ont sur la poitrine et sur le ventre des masques grotesques.

(14) A vrai dire le fait que les «turqueries» soient apparues très tôt dans le théâtre français et italien, dès la seconde moitié du 16^e s., enlève de la force à l'argument de Hérèlle. Le fait que les turcs produisaient une grande peur n'empêchait pas qu'on les tourne en ridicule dans les oeuvres théâtrales. On ne peut tirer argument certain de l'apparition des turqueries, ni de ce que la menace turque n'était plus ressentie, ni de ce que l'usage qui en est fait dans le théâtre populaire devait leur être antérieur. Au demeurant la fixation de l'appellation «turc» dans le théâtre souletin est peut-être plus tardive qu'on ne l'a cru jusqu'à présent.

Le contraste est trop évident pour conclure que les pastorales sont des copies appauvries de ce type de représentation. Au demeurant, dans une partie du répertoire traditionnel, l'usage des jeux réalistes est bien présent: scènes de supplices, de tortures, de lavement, de luttes, d'orgies bachiques, sont abondantes dans les pièces comiques et même certaines tragédies (*St Julien*, par exemple), ce qui prouve bien que l'on n'était guère embarrassé pour représenter lorsqu'on le voulait des scènes de façon réaliste. Si tout est codifié dans le jeu traditionnel connu ce n'est pas parce qu'on n'avait pas le moyen d'agir autrement, mais soit parce que les souletins voulaient conserver une tradition antérieure à l'évolution des mystères, soit parce que c'est une évolution tardive interne au genre dans sa forme souletine¹⁵.

Dans la première hypothèse —confortée par certains éléments comme l'ancienneté probable de certains airs (Gavel estimait que l'air des anges remontait au 14e s.)— le théâtre souletin est la suite d'une tradition enracinée très tôt dans la province (15e s.)¹⁶; dans la seconde, la pastorale souletine serait une adaptation relativement récente du théâtre rural issu des Mystères, et sa fixation sous la forme actuellement connue serait tardive (17 ou 18e s.).

Or l'examen des manuscrits tendrait bien à donner force à cette seconde hypothèse. Comme on le verra, et *Charlemagne* est à cet égard exemplaire, le théâtre souletin a subi une profonde évolution au cours de la période qui nous est connue (milieu du 18e-19e s.): peu à peu les éléments «réalistes» ont été éliminés, au profit des jeux codifiés. Ce qui nous paraît parfois archaïque est le fait d'une évolution sans doute pas si éloignée.

Cette analyse est confortée par le fait que lorsque l'on examine la situation du théâtre ancien dans les provinces pyrénéennes proches de la Soule (Bigorre, Vallée d'Aure, Béarn) par le relai desquelles a dû passer l'introduction de ce théâtre, on constate que les représentations connues sont à la fois relativement nombreuses mais aussi tardives: pour le Béarn, un peu comme en Soule, c'est au milieu du 18e s. qu'apparaissent les premières représentations; dans les Hautes Pyrénées au début du 17e s. Plus l'on s'éloigne par contre, plus les traces de ces représentations reculent dans le temps. En remontant vers le nord, dans la Gascogne, on trouve une tradition beaucoup plus ancienne¹⁷, de même pour le Roussillon, l'Andorre, la Cerdagne, vers l'est.

Est-ce là le fruit d'un hasard (absence de documents), ou de l'insuffisance des recherches? N'est-il pas plus raisonnable de convenir que c'est bien tardivement que la tradition d'un tel théâtre s'est fixée dans les Pyrénées occidentales? Une tradition moins ancienne que celle que l'on a imaginé n'explique-t-elle pas mieux la limitation de ce théâtre à la Soule? C'est en tous les cas, en l'absence d'éléments nouveaux, la conclusion à laquelle nous aboutissons. Ce serait alors un trait du «génie» souletin d'avoir su faire évoluer ce théâtre non pas dans un sens comparable à celui des mystères, mais vers des formes de plus en plus rigoureuses et dépouillées beaucoup plus proches, en apparence du moins, de ce que l'on considère comme étant l'origine de ce vieux théâtre, à savoir les représentations paraliturgiques de textes religieux. Il n'est pas impossible que cette évolution fut en

(15) L'indication de J. Eguiategui (cf. D. Peillen, *Euskera*, 1981, p. 838) sur l'utilisation de masques dans les pastorales à la fin du 18ème siècle pourrait être décisive sur le point. A ma connaissance aucun mss. ne suggère un tel usage.

(16) Il est certain que le théâtre rural naquit assez tôt en France. (Voir Hérrelle 1930).

(17) *Passion gasconne de 1345. Mystères* trouvés dans le Gers datant du 15e s. (publiés à Toulouse en 1893 par Jeanroy et Teulié).

partie facilitée par la survivance tardive en Pays Basque de jeux para-théâtraux dans le cadre même de certains offices religieux, comme on en a gardé la trace dans certaines contrées bas-navarraises avec utilisation de costumes militaires, danses, etc...

La pastorale souletine résulterait alors de la rencontre de ces deux traditions.

Pour conclure citons ces remarques faites à propos de l'ancien théâtre français par P. Verhuyck et A. Vermeer-Meyer (1979: 411):

Donc dans tout ce théâtre médiéval des XII^e et XIII^e siècles, qu'il soit strictement liturgique, vaguement religieux, ou ouvertement profane, c'est, grâce à la mise en scène, toujours un même texte qui parle: un même texte qui n'est pas fait de mots, mais de spectacle, d'effets visuels répétés. (...) D'après notre hypothèse donc, cette mise en scène porte elle-même un message, quel que soit le texte écrit, dit ou chanté. Cette bipolarisation scénique ressemble ainsi à ce que l'éthologie actuelle appelle l'imprint: à chaque représentation on imprime très littéralement les structures d'une vision du monde, donc d'un comportement au public. La forme scénique a donc une signification en elle-même (...) Cette bipartition schématique de la scène correspond à la bipolarisation dans la mentalité médiévale (Bien-Mal), qu'elle est chargée de refléter et de renforcer.

N'est-il pas saisissant de voir comment ces notations demeurent toujours valables pour le théâtre traditionnel souletin qui a su conserver, et peut-être même, (selon notre hypothèse) renforcer, les caractéristiques majeures du théâtre médiéval?¹⁸⁻¹⁹

METHODE DE TRAVAIL

Le choix de la pastorale *Charlemagne* comme objet d'étude résulte dans notre cas plus d'un fait du hasard que d'un choix délibéré. C'est à l'occasion de l'exposition organisée par le Musée Basque de Bayonne lors du 1200^e anniversaire de la bataille de Roncesvaux que je puis examiner sur les conseils de M. Haritschelhar le manuscrit de la Bibliothèque de Bayonne.

Cette même année les souletins ayant décidé pour célébrer cet anniversaire de monter une pastorale écrite par J. Casenave sur un thème semblable, il pouvait

(18) Pour compléter nos indications sur l'existence d'un théâtre suscité par la Reine de Navarre dans la région au milieu du 16^e siècle (en dehors de la tradition des pastorales), on peut citer la représentation d'une «bergerie» à Bayonne le 2 juillet 1530. Dans *Les lettres de Marguerite d'Angoulême* publiées par F. Génin (Paris, MDCCCXLI), il est fait mention du paiement à «maître Bourot, secrétaire de M. le Cardinal de Tournon, d'une somme de 50 livres tournois, pour son remboursement de l'achat et de façon des habillements de taffetas expressément faits pour le jeu d'une bergerie jouée her soir en cette ville, pour la bonne venue de la Roïne. (...) Fait à Bayonne, le III^e jour de juillet de l'an mil quinze cens trentes». Il s'agissait à cette occasion de célébrer la libération de François I que l'on était venu accueillir.

(19) Signalons encore après Hérelle l'existence de tragédies intitulées *Charlemagne* dans le théâtre des Collèges. Toutefois les quelques pièces consultées (Bibliothèque Nationale. Yf. Réserve 2605 bis, 2606, 2617) n'ont absolument aucun rapport avec notre pastorale. Certaines plaquettes —la première notamment qui est relative à une représentation à l'occasion de la distribution des prix en 1648 au Collège Louis le Grand— indiquent leur source: il s'agit de la *Vie de Charlemagne* d'Eginhard. Remarquons que ces pièces à allure classique (elles sont divisées en 5 actes) reprennent quelques éléments du vieux théâtre. On y mentionne notamment les acteurs qui diront le *Prologue* de chacun des actes.

être intéressant de voir comment dans le passé les pastoraliers avaient abordé la question.

Bien vite toutefois les limites d'une telle comparaison m'apparurent: la copie dont s'inspirait le pastoralier était visiblement reprise pour l'essentiel d'une histoire populaire, et non une création authentique. Il s'agissait d'une pièce totalement fidèle en ce point au répertoire traditionnel. Il eut été de peu d'intérêt de souligner longuement les différences d'inspiration et de traitement du thème tant elles étaient criantes. S'agissant —comme toujours— d'une adaptation d'un autre récit emprunté à la littérature populaire française ou espagnole, une telle entreprise n'avait pas grand sens.

Mais ce qui constituait un obstacle à un travail de type comparatif relatif au traitement du thème —à savoir que *Charlemagne* était trop fidèle aux usages traditionnels pour y voir en ce qui concerne une oeuvre de création véritable— présentait un autre intérêt: précisément j'étais en présence d'une pièce qui dans le cycle appelé par Hérèlle des «Chansons de Geste», apparaissait représentative du répertoire traditionnel.

C'est donc à partir de cette constatation que j'ai envisagé l'étude de la pastorale: dégager les principaux traits d'une oeuvre du répertoire traditionnel à travers l'étude du texte: structure, rapports récit (sources) et théâtre, personnages, langue.

Comme indiqué plus haut deux travaux semblables avaient été déjà effectués auparavant; il convenait donc d'éviter les redites, et de prendre en compte leurs éventuelles faiblesses.

Le travail de Saroïhandy sur *Roland* m'apparût d'un réel intérêt, son principal défaut résidant dans son caractère limité puisqu'il avait délibérément sélectionné une partie du texte qu'il voulait étudié. Dès lors toute étude générale sur la pièce elle même se trouvait oblitérée, en dehors des considérations générales: plan, sources, manuscrits, représentations connues. Un précieux appendice à caractère essentiellement grammatical complétait toutefois son étude.

La thèse d'A. Léon était différente. Une longue introduction sur les pastorales en général précédait l'étude de l'oeuvre choisie. Ceci se justifiait à une date où les études de G. Hérèlle n'étaient pas encore achevées. Le reste du travail était consacré à la comparaison du texte basque —dont de nombreux fragments à travers différents mss. étaient publiés et traduits— avec le texte de la *Cronique Delaine* dont la pastorale était une adaptation. Le chapitre «style, versification, langue» ne comportait que quelques pages.

Pour l'essentiel nous faisons nos critiques de J. Urquijo (1909: 332) au travail d'A. Léon. Elles sont de deux types:

El principal cargo que yo hago a M. Léon, es el de no habernos dado íntegro el texto de la pastoral vasca.

— Il lui reproche également de n'avoir pas accompagné son étude d'un commentaire linguistique, en considérant:

No ignoro las dificultades que tal trabajo presenta: mas es indudable, que, en el caso actual, se hace quasi necesario, por lo mismo que la falta de originalidad del argumento y el escaso valor literario de la obra, permiten la supresión de otro género de comentarios que pudieran hacerse.

Dans ces conditions nous avons adopté la méthode d'étude suivante:

— Transcription intégrale du texte, avec ses variantes. La nécessité

de rendre les textes dans leur intégralité me semble aller de soi en l'occurrence.

— Présentation générale et étude du texte d'un point de vue interne essentiellement. Contrairement à A. León nous n'avons pas essayé d'opposer terme à terme le récit source des épisodes (lorsqu'il nous était connu, ce qui n'est pas toujours le cas), et celui figurant dans la pastorale.

Ceci nous aurait conduit trop loin, pour un résultat de peu d'intérêt. Nous avons préféré souligner comment les pastoraux ont développé —suivant en principe des jeux traditionnels— des éléments d'une narration en une action dramatique particulière, car c'est cela qui constitue en fait le théâtre traditionnel.

Le but de cet examen est en effet de définir les traits généraux de la pastorale souletine —et leur évolution—, plus que de mettre en évidence la pauvreté de son inspiration, ou les emprunts thématiques. Ces éléments sont désormais bien connus, et leur mise en valeur ne pouvait constituer l'essentiel d'une telle étude¹. Au demeurant, la pastorale *Charlemagne* se distingue par le fait que, pour des raisons que nous examinerons plus loin, elle ne suit pas dans sa totalité un récit donné, ce qui lui confère à cet égard une relative originalité.

Enfin nous avons voulu laisser place à un commentaire grammatical. Au point de vue pratique c'est ce travail qui nous a posé le plus de problèmes. Comment procéder: fallait-il regrouper par chapitres différents cet examen, ou suivre le texte en notant au fur et à mesure les remarques éventuelles? Nous avons longuement hésité entre les deux méthodes pour opter finalement pour la seconde, dont cependant les inconvénients étaient nombreux: longueur, redites, renvois nombreux, absence de synthèse.

Si j'ai en définitive choisi cette voie, c'est qu'en fait j'y étais contraint. D'une part l'existence des deux manuscrits et la nécessité de relever les nombreuses graphies fautives, voire les passages peu clairs ou certains jeux théâtraux qui devaient être explicités, obligeaient à un commentaire verset par verset, auquel donc aurait dû être ajouté le commentaire grammatical. Par ailleurs, une présentation synthétique aurait rendu le suivi plus difficile, alors qu'une explication par verset permettait d'examiner chaque question dans son contexte.

Outre les inconvénients mentionnés plus hauts, la difficulté majeure avec une telle méthode résidait dans la sélection des points commentés.

Sauf pour les formes verbales —pour lesquelles un système de notation brève est utilisable— ce commentaire n'a pas un caractère exhaustif. Y figurent bon nombre d'éléments qui sont fort connus des spécialistes mais que nous n'avons pas cru devoir négliger. Au surplus le dialecte souletin a été suffisamment étudié pour que ne s'attende guère à trouver dans un tel travail des éléments véritablement nouveaux.

Cependant orienter cette étude dans une autre voie nous aurait conduit à nous éloigner totalement de notre travail qui demeure avant tout une édition commentée.

(1) Outre les études d'A. León et de Saroïhandy, on trouve dans Hérelle 1928 l'essentiel des indications relatives aux sources en ce qui concerne chaque pièce. C'est justement *Charlemagne* qui offre à ce sujet le plus de difficultés.

LES MANUSCRITS

Il existe à ce jour deux manuscrits de la pastorale *Charlemagne*.

— Le premier, chronologiquement, est une copie redevable à Bassagaix d'Esquiule. Son ex-libris porte la mention suivante: «Cete piece jl Es compose par Bassagaix de Esquiule le 22 maye 1835¹ sa sera le Dernier pièce je traduis 20 pièces. Cette piece a 1590 vers». Le manuscrit est répertorié sous le n.° 142 à la Bibliothèque Nationale à qui G. Hérelle en fit don au début du siècle.

— La seconde version est de J. P. Saffores. Son ex-libris est ainsi rédigé: «lepiece appartient a Jn P Saffores ainé Detardets. Le 13 avril 1854». Ce manuscrit se trouve à la Bibliothèque de Bayonne (n.° 47). Il y fut également déposé par G. Hérelle au commencement de ce siècle.

— *Le manuscrit Bassagaix.*

La description qu'en donne Hérelle dans son *Répertoire* est globalement exacte:

Demi-reliure en parchemin; papier vergé, 300 sur 210 mm.; 33 feuillets à 2 ou 3 colonnes. Noms des interlocuteurs et didascalies à l'encre rouge. Complet. 1641 versets comptés par le copiste. Ex-libris daté: Bassagaix, 1835.

Ces indications doivent être complétées.

Actuellement le manuscrit se présente ainsi: feuillet 1. numéroté 69 au recto. Il comporte sur 3 colonnes en recto-verso le prologue après le titre suivant: «Tragerie de Douze Paires de France Sur la Vie de l'Empereur Charlemagne». Sur le côté figure la mention: «Première prologue». Ce prologue n'est pas de la main de Bassagaix, et correspond à une des autres écritures apparaissant dans le mss. Il se termine par une totalisation des versets ajoutant ceux du prologue et de l'épilogue à ceux comptabilisés par Bassagaix à la fin de l'épilogue: «montant du ver 1641».

Sur ce feuillet, au recto, G. Hérelle a ajouté en rouge les mentions suivantes: «II» et «mss. B» (rectifié sur A). Ces indications font référence au fait qu'il possédait un autre mss. (mss. A): celui de la Bibliothèque de Bayonne.

Le second feuillet comporte lui la mention Mss. A (I), il n'a donc pas été rectifié. Même chose pour le feuillet 33.

Le texte de la pastorale proprement dite commence au 2ème feuillet (numéroté 1, ce qui semble indiquer que Hérelle a changé l'ordre des feuillets pour faire figurer d'abord le prologue, lequel est numéroté 69, chiffre correspondant aux pages). On peut y lire à l'encre rouge le titre suivant: «La tragerie du Charlemagne premier (de france, rayé) Empereur de france an 800 depuis la necance de jesus chris jusque 76 de son age 46 ans Empereur de la france».

Le cahier est numéroté ensuite par page, non sans quelques incohérences. 13 est numéroté deux fois (recto et verso). A partir de cette page 13, on relève que la numérotation est rectifiée: second 13 sur 16 rayé, 14 sur 17 rayé, 15 sur

(1) A. Léon transcrit «marc 1835». C'est une mauvaise lecture.

18 rayé, succesivement jusqu'à 22 sur 25 rayé, mais ensuite on continue sans rectification: 26, 27... Ces rectifications sont de la main de Bassagaix. Autre incohérence dans la numérotation: on passe de 42 à 44, et de 60 à 62.

Au feuillet n.º 5, en pleine page, il y a 13 versets (110º à 122º inclus) qui sont d'une main différente qui n'est pas celle du prologue ni du feuillet 7.

Au feuillet n.º 7, toujours en pleine page, une troisième main a écrit 19 versets (V. 165º à 183º inclus): c'est la même que celle ayant copié le prologue.

Au feuillet n.º 1, on relève une mention surajoutée: peut-être «pierre comet» (sans aucune certitude pour le second terme).

Chaque feuillet est écrit sur 3 colonnes sauf l'épilogue. Au bas de chaque page un chiffre comptabilise le nombre de versets y figurant.

Les indications scéniques et le nom des intervenants est écrit en rouge, ce qui rend aujourd'hui la lecture souvent très difficile, la teinte avec le temps s'étant considérablement décolorée. On sait que le fait d'écrire en rouge les didascalies correspond à une tradition dans l'ancien théâtre des mystères, d'où le nom souvent utilisé de «rubrique».

Le dernier feuillet dans la reliure de la BN comprend l'épilogue (écrit sur 2 colonnes). Il est numéroté 67-68 et a en tête le titre suivant: «Premier (incertain) Dernier prologue Dela tegere et la Bie Charlemagne premier Enperur de france an 800 Corone le jour de nouel a rome». Au recto Hérelle a inscrit en rouge «A». Il n'a pas rectifié ensuite.

Mis à part l'épilogue et le prologue aucune coupure ou numérotation d'aucune sorte ne vient séparer les diverses parties de la pastorale.

Dans l'ensemble le mss. est bien conservé, sauf le problème concernant l'effacement progressif des rubriques.

Le comptage des versets est erroné. En réalité on a en tout 1653 versets dont 35 pour l'épilogue et 71 pour le prologue.

Il n'y a pas de versets rayés ou affectés de la mention «nul» tels que l'on en voit parfois dans les mss. (Voir par exemple *St Jacques* en annexe). Les seuls versets rayés sont à la page numérotée 48: ils sont au nombre de 3 et le sont à l'évidence pour remédier à une erreur de copie. De telles rayures sont en principe la marque de ce que la copie a servi pour une représentation ultérieure.

Il n'y a pas de liste de rôle.

— *Le manuscrit Saffores.*

Ici également les indications générales de Hérelle demeurent valables sauf celles relatives au comptage.

Demi-reliure en parchemin; papier écolier de grandeurs différentes, 330 sur 210 et 295 sur 200 m.; 40 feuillets à 2 colonnes. Complet; 1496 versets comptés par le copiste jusqu'au fº 34; le compte n'a pas été fait pour les 6 feuillets restants. Ex libris daté: Jn pº Saffores, 1854.

Actuellement le cahier se présente sous la forme suivante:

— Le feuillet 1 commence par le texte de la pastorale sans aucun titre. Hérelle fait figurer la mention «Mss. A», répondant à celle du cahier de la Bibliothèque Nationale (mss. B).

— La numérotation est faite par feuille et non par page; il y a un comptage des versets par page qui est opéré, mais, à la différence de Bassagaix, de façon cu-

mulative. Ce n'est pas au f° 34, mais au f° 38 (recto) qu'apparaît le compte 1496. Ce total est à ce moment en réalité de 1468. Il ne correspond pas exactement à la fin du texte de la pastorale dont les trois derniers versets sont au début du verso de ce f° 38.

Leur fait suite sans aucune séparation, ni présence de titre, l'épilogue signalé par cette mention: «asquen perediquia has».

Les versets de l'épilogue sont comptabilisés à part: 17. C'est au feuillet 39 que débute l'épilogue avec une entête en basque: «Charlemaignaren Emperadoriaren lehen Perediquia (800 guerrenianian ourtian (en rajoût) Emperadore çen 76. ourthez byçy çen 46 ourthez Emperadore içan cen». Les versets du prologue sont comptabilisés à la fin (feuillet 40): «fin 59 V.». Au total il y a donc 1547 versets. Les didascalies ne sont pas d'une encre différente. Il n'y a pas de versets annulés ou rayés. Tous les versets sont de la même main. En fin de cahier sur une page vierge vient cette mention d'une main différente: «Tragedie de de Charlemagne. App. à Jn Bte Saffores».

Le cahier est en bon état, seul le f° 1 est légèrement déchiré dans sa partie supérieure. Aucune liste des rôles.

Comme on le voit, les deux mss. de cette pastorale sont complets. Avant d'examiner leurs différences, il convient de régler certains malentendus.

Dans ses premières notices Hérelle (1903, 1905) outre les deux mss. cités ci-dessus fait référence à deux autres mss. appartenant au Docteur Larrieu.

La bibliothèque du Docteur Larrieu appartient pour l'essentiel aujourd'hui à M. de Souhy. C'est en vain que nous avons cherché chez celui-ci trace de ces deux mss.

En fait il semble bien que dans un premier temps Hérelle ait mal identifié ces deux mss. en les confondant avec Roland. En effet, dans les premières notices, il porte comme appartenant à la collection Larrieu deux mss. *Charlemagne* et un de *Roland*. C'est encore le cas dans Hérelle (1914), mais plus dans Hérelle (1920), car alors pour *Charlemagne* il n'indique plus les mss. Larrieu, et à l'inverse mentionne trois mss. de *Roland* dans cette bibliothèque privée.

Dans son *Répertoire* de 1926, ce sont ces dernières indications qui sont reprises. En note Hérelle manifeste toutefois ses doutes car des trois mss. il n'a pu en consulter aucun. Seul l'un d'entre eux s'intitule *Tragédie de Roland*, titre qui peut convenir à l'une comme l'autre des pastorales. Pour l'une d'entre elles, il y aurait selon les indications du Dr Larrieu, «quelques variantes du rôle de Fierabras» en fin de cahier. Or c'est là un des personnages principaux de *Roland*, ce qui tendrait à prouver qu'il s'agit bien de cette seconde pastorale. Pour l'autre mss. il s'agirait d'une adaptation puisque le Dr Larrieu indique «Autre version plus moderne des douze Pairs de France».

Quoiqu'il en soit ces mss. semblent désormais être perdus. M. de Souhy nous a bien indiqué qu'il n'avait pu rassembler l'ensemble de la bibliothèque de M. Larrieu.

En fait, il semble bien qu'au 19^e s. on distingue *Les Douze Pairs de France* et *Charlemagne*. Chaho dans sa présentation des Pastorales mentionne ces deux pièces comme distinctes: «Vous faut-il des empereurs? Prenez les douzes Pairs de France, Charlemagne ou Napoléon». F. Michel opère aussi la distinction.

La confusion dans la désignation provient de ce que, comme nous le verrons, les deux pastorales ont pour source principale le même ouvrage, et que peut-être elles furent aussi auparavant l'objet d'une seule pastorale.

Une confusion du même type a dû se produire avec le mss. 28 de la Bibliothèque de Bordeaux que Hérelle jusqu'en 1914 rattache à *Charlemagne*. Il s'agit d'un cahier de 27 pages petit format, qui ne comprend pas de texte, mais 135 figures indiquant la position des personnages sur scène. En fait, ce cahier ne se rapporte pas à *Charlemagne*, mais aux *Quatre fils Aymon*. Dans ces notices de 1920 et 1926, Hérelle lui même rectifiait ce point. La confusion résulte ici du fait que la pastorale *Charlemagne* emprunte certains éléments à ce récit (surtout ses personnages).

Enfin reste le problème du mss. 51 de la Bibliothèque de Bayonne (fragment 1). Il s'agit de 3 feuillets, papier écolier 330 sur 115 mm, comportant un rôle de Satan. Hérelle les attribue à *Charlemagne* dans toutes ses notices. La justification est que lorsqu'il en prît possession, ce fragment se trouvait joint au mss. B. de *Charlemagne*, c'est-à-dire celui de la Bibliothèque Nationale.

Ce rôle figure reproduit ici en annexe 1. Il comprend 107 versets. On explique en introduction à sa publication qu'en aucune façon on ne peut rattacher ce fragment à *Charlemagne*, même si comme c'est toujours possible, ces sataneries ont pu lors d'une représentation servir de modèle; il convient en effet de souligner que le mss. de Bassagaix, auquel étaient joints ces feuillets, ne comporte pas de satanerie. Selon toutes les apparences ces versets appartenaient en fait à la pastorale *Nabuchodonosor*.

Donc le matériel de base de notre étude se trouve dans les deux mss. de Saffores et Bassagaix. Bien sûr la question se pose de savoir si l'un est la copie de l'autre. Dans une telle hypothèse, ce serait Saffores qui aurait copié Bassagaix puisque sa copie est postérieure de 19 ans².

En fait l'examen des écarts et points communs entre les deux versions conduit à une réponse négative: selon toute vraisemblance, il s'agit de copies directes ou indirectes d'une autre version. Les arguments en faveur de cette conclusion se résument pour l'essentiel à deux points:

— La copie de Bassagaix utilise abondamment des formes bas-souletines et est truffée d'orthographe fantaisistes, qui n'apparaissent pas dans celles de Saffores. Bien sûr on peut penser que celui-ci a pu corriger son modèle, mais néanmoins, si le mss. Bassagaix avait été son inspirateur direct, il devrait rester quelques traces de celui-ci dans la seconde version. Ce n'est pas le cas.

— Sur la partie commune du texte, Saffores a un beaucoup plus grand nombre de versets (1305 contre 1471). S'il avait copié sur le cahier de Bassagaix, il faudrait en conclure que c'est lui qui avait rajouté ces versets. Or l'examen de ces versets figurant chez le seul Saffores montre bien que cela n'a pas été le cas: visiblement ces versets figuraient dans le texte de départ, et c'est Bassagaix qui les a supprimés. Un exemple particulièrement significatif est celui des sataneries. Celles-ci sont absentes du mss. Bassagaix. Celles de Saffores devraient donc être de lui. Pourtant il ne peut en être ainsi car précisément l'unique verset attribué à Satan chez Bassagaix (V. 923) est identique à celui que porte Saffores. C'est bien Bassagaix qui a supprimé les sataneries, ou du moins qui s'est inspiré d'une copie les ayant supprimées avant lui.

(2) En faveur de cette hypothèse, on pourrait invoquer le fait suivant: dans ses notes mss. de Bayonne, M. Hérelle indique la liste des mss. qu'il avait achetés en 1901 à Tardets, «et qui étaient le résidu du fonds des Saffores». Cette liste qui comprend 20 pièces comporte les deux *Charlemagne*. Il est donc tout à fait possible, sinon probable, que Saffores ait eu en sa possession le mss. de Bassagaix.

Pour autant, malgré certains écarts, on est manifestement en présence d'une seule pastorale.

Le corpus commun sur le texte de la pastorale elle-même est de 1254 versets. Les versets figurant chez Bassagaix et absents chez Saffores ont été retranscrits dans notre copie dans le corps de la pastorale avec une numérotation en chiffres romains: il y en a 41 auxquels pourrait ajouter celui apparaissant dans notre transcription comme variante du V. 1366.

Le total des versets qui dans ce même corpus figure chez Saffores et non chez Bassagaix est de 166. En voici la liste:

V. 21; V. 30; V. 32; V. 45-46; V. 101 à 112; V. 120; V. 136 à 144; V. 207; V. 210; V. 213 à 220; V. 222 à 229; V. 239 à 249; V. 251 à 262; V. 264 à 268; V. 273 à 277; V. 279; V. 282 à 284; V. 294 à 296; V. 332-333; V. 336-337; V. 361; V. 374; V. 379; V. 402 à 408; V. 416-417; V. 423 à 426; V. 487; V. 498; V. 505 à 508; V. 552 à 561; V. 593 à 598; V. 644-645; V. 663 à 678; V. 701 à 705; V. 708 à 710; V. 718; V. 737 à 742; V. 759 à 762; V. 764; V. 778-779; V. 781 à 786; V. 817; V. 821 à 823; V. 859 à 863; V. 876; V. 884; V. 924; V. 963; V. 967; V. 979; V. 1007-1008; V. 1068-1069; V. 1161 à 1164; V. 1286 à 1289; V. 1367; V. 1417 à 1419; V. 1469 et 1470 rassemblés en 1 seul verset.

Si l'on comptabilise tous les versets manquant chez l'un ou chez l'autre, on obtient un texte de 1513 versets pour le texte de la pastorale véritablement commun. Comme on le voit la répartition des omissions chez Bassagaix se fait tout au long du récit, et il ne s'agit pas de la suppression d'un épisode entier, contrairement à ce que fait Saffores qui supprime totalement une action.

En effet, la copie de Bassagaix se poursuit au-delà de ses premiers 1305 versets par la représentation d'un jeu fort célèbre: le miracle du pendu. Saffores lui s'abstient, bien qu'il l'évoque dans son prologue comme s'il devait être représenté (V. 1527). Le nouveau jeu comportant chez Bassagaix 242 versets, cela fait pour sa copie un total de 1547 versets pour le texte de la pastorale proprement dite.

La version maximale pouvant être reconstruite à partir des deux mss. y compris le miracle du pendu est donc de 1755 versets.

Les écarts sur le texte de l'épilogue et du prologue sont le reflet de cette situation: *Epilogue*. 17 versets pour Saffores, 35 pour Bassagaix (dont 15 en commun); *Prologue*. 59 versets pour Saffores, 71 pour Bassagaix (dont 56 en commun).

La principale différence du contenu entre les deux mss. —outre celui noté, relatif au miracle du pendu— réside dans le fait que Bassagaix a omis les sataeries sauf en un verset (V. 923). C'est d'ailleurs ces sataeries qui constituent une bonne part des versets manquant dans sa version; ils sont au nombre de 66.

LES COPISTES

Avant que de passer à l'examen de nos manuscrits, il est peut être utile de fournir quelques indications relatives aux copistes.

Bassagaix d'Esquiule.

On sait peu de choses de lui hormis ce qu'il indique dans son ex-libris de

Charlemagne. Des 20 pièces qu'il dit avoir «traduites»¹, aucune autre n'est parvenue jusqu'à nous, sauf peut-être un mss. (Bordeaux n.° 8) qui est ni signé, ni daté, mais qui semble de sa main: «Euztacharen eta Eufamyaren tregeria uscaraz composaturic Esquilan».

Il a été parfois confondu avec Bessiger autre pastoralier d'Esquiule du début du 19^e s. Webster (1901) en effet attribue à ce dernier le mss. d'un *Charlemagne* daté 22 mars 1835, 6360 vers, qui est à l'évidence celui de Bassagaix.

C'est en vain que nous avons recherché à Esquiule quelques vieux cahiers qui auraient pu avoir été heureusement oubliés. La maison Bassagaix existe toujours sur la route de Montory. Elle a été refaite récemment, mais ses propriétaires actuels, qui l'avaient achetée à l'un des descendants de notre pastoralier, nous ont assuré n'y avoir trouvé aucun écrit. Ce n'est pas étonnant: on a déjà indiqué que Hérèlle avait trouvé le mss. de Bassagaix à Tardets dans le fonds Saffores. Quelques années auparavant, Webster le signale également à Tardets. Il est probable que ces pièces avaient été vendues dès le 19^e s., peut-être à ce «Comet» dont le visa apparaît dans le texte.

La commune d'Esquiule a conservé toutes ses archives et les recherches en ont été ainsi facilitées.

Nous avons retrouvé deux Bassagaix qui auraient pu avoir écrit cette pastorale en 1835. L'un, Jean Pierre ou Pierre, né en 1769, et le second, Pierre, fils du précédent, né en 1790. Le premier mourut le 10 février 1842 à l'âge de 74 ans, le second, le 2 octobre 1845 à 55 ans.

Ce sont là les deux seuls «Bassagaix» susceptibles d'être nos copistes, et dont nous avons trouvé la trace parmi les divers registres d'état civil, et les registres paroissiaux.

Lequel des deux fut le pastoralier? La mention laissée par le copiste de *Charlemagne* évoque un homme ayant accompli son oeuvre, et croyant l'heure venue d'y mettre un terme. Un homme plutôt âgé donc, d'autant que la vocation de pastoralier et donc nécessairement à l'époque de régent, ne s'exerce en principe qu'avec un certain âge. Il faut en effet y faire preuve d'une autorité, et d'une «expérience», peu compatible avec la jeunesse.

Ceci nous entraînait donc à considérer le père comme étant notre pastoralier. La seule possibilité de vérification dont nous disposions était la comparaison des signatures portées sur les registres, avec les écrits du mss. de *Charlemagne*. Malgré une grande similitude de la graphie des deux Bassagaix, il semble bien que ce soit le fils qu'il nous faille considérer comme étant l'auteur de la copie manuscrite de la BN (signature du fils sur l'acte de son mariage en 1822, signature du père sur l'acte du mariage de Magdeleine, l'une de ses filles, en 1813).

L'ascendance du père est bien établie malgré l'étrange mention figurant sur l'acte de décès et selon laquelle Jean Pierre Bassagaix était «fils d'auteurs dont les noms sont inconnus». S'agissait-il donc d'un enfant recueilli et adopté? Nous aurions pu le penser, mais nous avons pu observer que cette même mention figurait dans des termes très proches dans l'acte de décès de son fils porté lui aussi

(1) Il ne faut pas accorder trop d'importance au terme. Il est certain que *Charlemagne* a été copié et non traduit, comme on le verra. Toutefois ce vocabulaire renvoie peut-être à la tradition qui est d'adapter des textes écrits en français (voire espagnol). Sans doute aussi parfois y-a-t-il pu avoir «traduction» de pièces du répertoire béarnais; la chose n'est cependant pas encore attestée.

comme «fils d'auteurs inconnus», alors que par ailleurs divers autres actes le font figurer comme fils de Jean Pierre Bassagaix.

Il semble donc qu'il ne faille pas accorder trop d'importance aux indications de l'acte de décès.

Quoiqu'il en soit on peut lire sur le registre des baptêmes (1769):

L'an mille sept cens Soixante neuf et le quatre mars, je Jean Louis Carriere Domecq pretor et vicaire du pnt lieu desquiule ai baptisé un enfant légitime de Jean Bichar dit bassagaix et de Marie heritiere de bassagaix conjoints auquel on a imposé le nom de Pierre le parrain en a été Pierre de Bichar, et la marraine annede narbonde dite de Bassagaix...

L'enfant, sur l'acte de baptême, est bien dit légitime et sa filiation indiquée. D'ailleurs, le 9 février 1768, avait été célébré le mariage de

Jean Cadet de Bichar et Marie Eritiere de Bassagaix, après qu'ai été obtenu dispance de Monseigneur lèveque du troisieme Et quatrieme degrede consanguinité le sixième du mois de janvier de l'année mil sept cens Soixante Huit ainsy qu'il feroit par le sin de Monseigneur Léveque.

De ce mariage devaient naître 4 enfants: outre notre pastoralier —Pierre— né en 1790, il y eût Marie née le 4 août 1789, Magdeleine (1791) et Geneviève (1797).

Pierre porté laboureur comme son père devait épouser en 1822, à l'âge de 33 ans², «Marie première née de Queheille, laboureuse âge de 33 ans, fille légitime de Basille Queheille du hameau du Feas, et de Jeanne Lacazette dit Jacop de St Pe».

De cette union naquirent deux enfants, tous deux morts en pleine jeunesse successivement en 1843: une fille décédée le 14.11.1843 à 19 ans, et son frère aîné, Pierre, trois semaines plus tard, le 7.12.1843 à l'âge de 20 ans. Tous deux étaient célibataires et moururent dans la maison Bassagaix.

Le début des années 1840 fut néfaste pour cette famille car outre la perte des deux enfants, on note le décès: du grand-père, Jean Pierre, déjà veuf, à l'âge de 74 ans, le 10 février 1842. Rappelons que c'était peut-être lui le pastoralier; du père, Pierre, le 3.10.1845, à l'âge de 55 ans. Il était lui aussi veuf. C'est lui que, sans certitude, nous avons identifié comme copiste.

Jean Pierre Saffores de Tardets

Si la famille Saffores semble avoir connu une grande célébrité au milieu du 19^e siècle, en raison de son dévouement pour le théâtre souletin, force est de reconnaître qu'aucun souvenir n'est resté rattaché à ce nom à Tardets. Nous avons interrogé quelques vieux Tardésiens, consulté à la fois les autorités religieuses et civiles, ce nom n'évoquait plus rien dans leur esprit. Même les plus vieux pastoraux, Etchahoun, avant son décès, et Sallaber d'Ossas, ignoraient qui était Saffores.

On s'explique ainsi comment a pu se perdre le souvenir des pastoraux dans la communauté souletine. A peine en quelques générations, à une époque pourtant plus propice à la conservation de tels éléments dans la mémoire collective, le nom des Saffores, qui selon toutes les apparences jouissait d'une grande renommée au milieu du 19^e s., avait complètement disparu des mémoires. N'eussent été les copies signées de la main de Saffores et recueillies par Webster et G. Hérelle, plus rien

(2) Acte de mariage du 30 avril 1822. L'âge exact est peut-être 32 ans.

n'aurait subsisté du travail de ce pastoralier, et seules nous auriaient signalé son existence les indications fournies à son sujet par quelques folkloristes du siècle dernier, de qui il paraît avoir été un informateur privilégié.

C'est surtout Chaho qui dans le tome II de son *Biarritz entre les Pyrénées et l'Océan* évoque Saffores, qu'il connut certainement fort bien, puisque tous deux étaient tardésiens et son père ayant même signé comme témoin l'acte de naissance de notre pastoralier:

J. P. Saffores, le Tardésien, et le plus distingué de nos auteurs dramatiques, nous servira de professeur: vous savez que sa réputation, dans notre pays, égale, si elle ne la surpasse, celle d'Agie de Tardets, de Goyheneix d'Alçay et de Laxague de Lichans.

Déjà, près de vingt ans auparavant, Buchon³ relevait son importance, et indiquait qu'il disposait d'une bibliothèque très fournie: «J'ai visité ses archives, et j'ai trouvé plus de 70 pastorales manuscrites, de différents auteurs et de différentes époques». C'est même à Saffores qu'il aurait acheté le fameux manuscrit de *Clovis*, hélas perdu! —dont il disait être «certainement un manuscrit de 1500».

Saffores ne se contentait pas de perpétuer la tradition, il composait lui-même des pastorales. On lui doit ainsi, un *Napoléon Empereur* actuellement à la BN (n.º 150), ainsi qu'un *Cartouche* qu'il était en train de composer en 1839 lorsque J. Badé lui rendit visite. (cf. Badé 1843).

Son activité de régent semble également avoir été remarquable. Francisque Michel signale que depuis 1826, il «a fait jouer (à Tardets), ainsi que dans le reste de l'arrondissement de Mauléon, de cinquante à soixante pièces» (Michel 1857: 54). Le chiffre paraît toutefois quelque peu exagéré, car cela représenterait une moyenne de 2 pastorales par an. Pourtant, Webster (1901: 233) affirme «j'ai vu onze pastorales faites ou refaites par ce Saffores», alors même qu'il ne put guère assister qu'aux dernières années d'activité de Saffores, décédé en 1855.

Nous avons donc essayé de retrouver trace de cette famille Saffores à Tardets. Comme le laissait penser le fait relaté par Hérelle de la vente de la maison paternelle à des Barneix il y a un peu plus d'un siècle, il n'y a plus de Saffores à Tardets depuis la fin du siècle dernier.

La consultation des registres de l'état civil nous a permis cependant de trouver quelques indications concernant notre pastoralier. Il est né en 1799, de façon un peu prématurée pour ses parents; voici en effet comment est rédigé l'acte de naissance:

Le douze pluviose en sept de la Rep. française pardevant moy Jean Pierre Darhanpé agent mpl deladite, et en la maison commune est comparu le Cn Guillaume Saffores, Lequel nous a represente un Enfant malé né dhier des oeuvres illicites dudit Saffores et de marie Etcheber duprésent lieu auquel Enfant il a donné Le nom de Jean Pierre enprésence du Cn arnaud Duhalt né Coutelier, et de autres Chaho instituteur dud. Lieu qui ont signé avec moy.

Signé: Saffores. Duhalt. Chahot. Darhanpé.

Ce n'était qu'une anticipation. En effet, lorsque quelques mois plus tard, le 8 floréal de l'an IX, le couple donne naissance à une fille, prénommée Catherine, la situation est régularisée. L'acte de naissance nous indique encore que le père,

(3) Article du 2 novembre 1839. *Mémorial des Pyrénées*. Pau (voir aussi 31 octobre).

Guillaume est aussi dit «Lespiel», et que son épouse Marie Etcheber est dite Etchart, de la maison Detchart à Tardets.

Un troisième enfant devait naître de cette union; Martin, né le 24 vendémiaire an XII.

Le père, Guillaume, savait écrire, et devait jouir d'une certaine notoriété bien que sa situation sociale soit assez instable. Jusque quelques années avant la date de sa mort, le 2 février 1832, à l'âge de 72 ans⁴ selon l'acte de décès et l'acte des sépultures du registre paroissial, sa signature apparaît au bas de nombreux actes de naissance, où il figure à titre de témoin. Il est cependant probable que cet état de fait résultait de sa position privilégiée dans ce domaine, son épouse ayant été «femme sage» ainsi que l'indiquent de nombreux actes de naissance. Longtemps signalé comme «commis-tinturier», ou «commis de boutique», il figure ensuite comme «cabaretier» en 1814, et même comme «scribe» en 1819.

Son épouse, la mère de notre pastoralier, et qui donc officia en tant que sage-femme, devait lui survivre plusieurs années, son décès survenant le 6 décembre 1855. Ses relations avec ses enfants devaient être assez bonnes, car elle figure comme marraine, lors des baptêmes des petits-enfants. Il semble bien que la naissance accidentelle de notre pastoralier ait donné constitution à un couple fort solide.

Jean-Pierre Saffores eut moins de chance. Le 12 février 1829, il épousait Jeanne d'Augerot «du même lieu, fille légitime de Dominique Augerot et Marider Carricado». Aucun enfant ne devait semble-t-il naître de cette union à laquelle la mort prématurée de Jeanne, à l'âge de 31 ans, mit un terme huit ans plus tard. Elle mourut le 31 octobre 1837 à la maison Heilloux.

A peine un an plus tard, Jean Pierre Saffores se remariait. Le 5 novembre 1838, il épousait Marie Celhay «née à Aroue demeurant en la présente commune, fille légitime de feu Pierre Celhay et de Marie Pagady sa femme demeurant à Aroue (...) en présence de Marie Etcheber, mère de l'époux, Martin Saffores, frère de l'époux, Jean Bedecarranburu, instituteur...».

De ce second mariage devait naître un garçon Jean, le 24 novembre 1840. L'acte de baptême cite le père, comme «Sieur de la maison Hillou». Il ne semble pas qu'il y eut d'autre enfant.

Le frère de Jean-Pierre, Martin, épousa le 23 février 1832, Marguerite Irigognegaray «ditte Biscayborde de Sorholus, fille légitime de Bernard Jrigognegaray et de feu Marie Bagaute ditte Biscayborde». Jean-Pierre, oncle, fut aussi parrain de l'enfant né en 1841 de ce mariage, et auquel on donna le même prénom. Le couple résidait alors à la maison Goiheneix, mais c'est à la maison Uthurry, que devait mourir à l'âge de 59 ans le 10 juillet 1863, Martin, déjà veuf à cette date.

Si nous donnons ces indications quant au frère c'est qu'il apparaît qu'il y a eu confusion parmi certains auteurs. En effet, G. Hérelle, contestant F. Michel qui faisait de Jean Pierre Saffores un facteur de la poste, indique que ce n'était pas là sa profession, puisqu'il était cordonnier, mais celle de son frère cadet Jean-Baptiste, qu'il fait d'ailleurs figurer dans sa liste chronologique des pastoraux comme ayant «recueilli la collection de manuscrits formée par Jean Pierre».

Cette indication lui semblait utile, car les copies de Jean Pierre, tout comme

(4) Son âge exact est tout à fait incertain. Si pour son décès, en 1832, il lui est attribué l'âge de 72 ans, 13 ans plus tôt en 1819 il en avait déjà 62, et 20 ans auparavant, en 1812, 50. Il est vrai qu'en 1814, soit deux ans plus tard, il en avait 56!!! (Respectivement actes de naissance de Bernard Galand, 3 mai 1819, Pierre Abadie, 29 avril 1812, et Jeanne Daquerre 14 mai 1814).

notre *Charlemagne*, possèdent un rajout indiquant que la pièce appartient à Jean-Baptiste Saffores.

Nos recherches pourtant ne nous ont fait découvrir qu'un frère à Jean Pierre: Martin, mentionné comme «tisserant demeurant à Abence de haut» en 1832, dans l'acte de décès du père, mais par la suite comme «mande commun» à Tardets dans divers actes au bas desquels sa signature figure.

Il arrive parfois qu'afin d'éviter quelque confusion avec un proche parent ou un voisin, le prénom usuel soit différent du prénom officiel: Martin, se serait donc fait appeler Jean-Baptiste. L'hypothèse est rendue assez improbable, lorsque l'on examine la signature de Martin: elle est tout à fait différente de la graphie figurant sur les copies de pastorales de Jean Pierre.

Hérelle malheureusement n'indique pas exactement quelles sont les sources des détails relatifs à ce Jean-Baptiste qu'il fournit dans *La représentation des pastorales à sujet tragiques* (p. 351). Il semblerait qu'il les ait recueillis auprès de la famille Barneix à laquelle il avait acheté en 1901 le reste du fonds des pastorales de la famille Saffores. Ce Barneix avait acheté la maison au fils de ce Jean Baptiste frère du pastoralier, et y avait trouvé deux douzaines de mss. abandonnés dans un placard⁵.

Notre enquête nous ferait plutôt penser que ce Jean-Baptiste était le fils du pastoralier, ou encore son neveu, dont il était le parrain au baptême, mais non son frère Martin, son cadet de 3 ans.

En ce qui concerne le pastoralier lui même, on n'a conservé que peu de traces des très nombreuses représentations qu'il dirige. Si l'on réfère aux mentions des cahiers on en relève 8: outre celle de notre *Charlemagne*, *St Jean Baptiste*, 24.6.1830 à Mauléon; *Hélène de Constantinople*, 23.5.34 à Gotein; *Pançart*, 26.4.1835; *Astyage*, 14.3.36 à Tardets; *Ste Catherine*, 8.3.39 à Tardets, et encore à Tardets, *Hélène de Constantinople*, le 23.1.40 (Hérelle 1922: 351).

Sur le personnage on n'a aucun détail. Sans doute son intense activité de pastoralier nous le fait imaginer comme ouvert à la société, et aimant à jouir du prestige dont ses talents le faisait bénéficier. Il était cordonnier de son état, ainsi qu'il est mentionné dans l'acte de son second mariage, et l'acte de décès du père. Toutefois dans son acte de décès (9 août 1855) il est dit de lui qu'il était «facteur rural», et son épouse Aimée Celhay, «ménagère». Il serait décédé «en sa maison». Francisque Michel n'avait donc pas tort en en faisant un «facteur de la poste».

Nul doute que Chaho qui le présente avantageusement le connut bien, mais peut-être le meilleur portrait nous vient-il du pastoralier lui même. Dans l'*Astyage* de la bibliothèque de Bayonne (N.° 15) on trouve cette petite note:

Ce Cayer vient a Perdre et quelqu'un trouver Il aura la bonté de ren-

(5) 5 de ces mss. furent achetés par Webster pour la Bibliothèque de Bayonne. Le reste le fut par Hérelle. Il y a contradiction entre les indications que donne Hérelle dans cet ouvrage, dans lequel il parle de 17 mss., et la liste figurant dans ses notes manuscrites où il y a vingt pièces: 3 données à la Bibliothèque de Bayonne, et 17 à la Bibliothèque Nationale.

Liste de ces fonds. Achetés par Webster: *Astyage*. BB. n.° 15; *Ste Genevieve*: n.° 11; *Ste Hélène*: BB. n.° 13; *La Destruction de Jérusalem*: BB. n.° 14; *St Roch*: BB. n.° 12.

Achetés par Hérelle: *Charlemagne*: BB. n.° 47; *St Jean Baptiste*: BB. n.° 49; *St Louis*: BB. n.° 50; *Chiveroua et Marceline*: BN. 136; *Mustapha le Grand Turc*: BN. 137, 149. *Roland*: BN. 138; *Sainte Catherine*: BN. 139 et 141; *Abraham*: BN. 140; *Charlemagne*: BN. 142; *Ste Engrâce*: BN. 143; *Geneviève de Brabant*: BN. 144; *Jean de Calais*: BN. 145; *Saint Louis*: BN. 147, 214; *Les trois martyrs*: BN. 148; *Napoléon*: BN. 150; *St Jacques*: BN. 211.

dre au sieur J Pre Saffores Cordonnier detardets qui est un brave homme reconnu Par tout son pays. Et un homme comme il faut Pour manger quelques tranches de Jambon Et les Eufs friagit dans lapoiles Pendent toute le temps de l'annee alaplace des chardines.

atardets le 14 mars 1836.

Cet ex-libris⁶ est tout à fait dans la tradition européenne des écrits populaires. On en trouve de semblables dans les mystères bretons, et c'est une tradition qui se poursuit un peu partout jusqu'au début de ce siècle en milieu scolaire, les enfants faisant figurer des formules de ce type sur leurs cahiers ou livres.

On ne saurait dire si son succès monta à la tête de notre pastoralier, comme c'était, paraît-il, souvent le cas. Inchauspé, par exemple, affectait à l'égard des pastoraux un mépris souverain:

Les régents de pastorales sont aussi peu populaires que possible. Il y aurait une comparaison à faire entre les improvisateurs, qui sont les vrais représentants de la littérature populaire, et les pastoraux, gens d'une instruction limitée et d'une pédanterie inexprimable⁷. (Hérelle 1922:216).

Ce jugement sévère ne semble pas toutefois devoir correspondre à Saffores. F. Michel, qui le connut, le peint comme «un homme modeste, grand collecteur de pastorales basques».

LES REPRÉSENTATIONS

Les ex-libris figurant sur nos deux mss., et dont on donne la photocopie à la fin de l'introduction à notre reproduction du texte, portent deux dates indiquant deux représentations: 22 mai 1835 sans lieu, et 18 avril 1854 sans lieu. Sur ce dernier point Hérelle indique pour sa part Tardets. En fait son indication est sujette à caution puisque l'ex-libris du copiste tardésien ne précise pas le lieu de représentation, mais uniquement son origine personnelle. On verra plus loin que Saffores fut un des instituteurs les plus célèbres du 19^e s.; il ne serait pas étonnant qu'il ait aidé à monter des représentations hors de sa ville natale.

La lecture de la presse locale LE MESSAGER DE BAYONNE, LE COURRIER DE BAYONNE (1854), ne nous a pas permis de lever cette incertitude¹.

Hormis ces dates, on doit s'interroger sur la possibilité d'autres représentations de cette pastorale.

On sait que 4 avril 1796 eut lieu à Alos une représentation ayant pour protagonistes «Charlemagne, avec toute sa cour des douze pairs». Hérelle attribue cette représentation à *Roland*, pastorale dont les titres varient: *Charlemagne, Les Douze pairs, Tragédie de Roland*. En fait rien ne permet de savoir si cette représentation

(6) Il fut publié par Vinson (1883: xxiv) et Webster, avec un écart quant à la datation par Webster (1901: 233). A. Léon le reprit. Hérelle (1922: 217) en donne aussi la version exacte.

(7) Inchauspé selon un témoignage de Aguer à Hérelle aurait plus ou moins participé à l'établissement du texte de la pastorale *Nabuchodonosor et Daniel* jouée à l'intention du Prince Bonaparte (Hérelle 1920: 32).

Deux représentations furent données en l'honneur du Prince en 1857. Le 8 novembre, *Nabuchodonosor* à Tardets, et le lendemain à Mauléon, *Les Quatre fils Aymon, GH*, Juin, 1923.

(1) De même la lecture de *La Sentinelle des Pyrénées, Le Phare de Bayonne* pour l'année 1835.

d'Alos concerna *Charlemagne* ou *Roland*. Les seules indications que l'on a sur cette question proviennent d'un extrait des délibérations de l'administration municipale du canton de Suharete. Le texte en fut publié dans la *REVUE DU BÉARN ET DU PAYS BASQUE* (juin 1905, pp. 275-277) par M. Lanore, alors archiviste du département et par Hérelle (*RIEV*, 1910, 11-13). En voici la teneur :

Séance publique du 19 germinal an 4e [8 avril] 1796 de la République française, une et indivisible, où étoient présents les citoyens Recalt (dit) Urruti, faisant provisoirement les fonctions de président, Barneix, Hourette, Carriquirborde, Arinti, Etchebarne Jaurigoyti, Lure, Behiagoyti, Iriart, Carriquiri, Urruty fils, Etcheco, Iribarne et d'Etchardy, commissaire du Directoire exécutif [...]

Vu la lettre du commissaire du Directoire exécutif près la présente administration municipale, écrite le 13 du même mois de germinal, à l'agent municipal de la commune d'Alos, par laquelle il le prévenoit du cas et le requéroit d'employer tous les moyens que la loi a mis en son pouvoir, non seulement pour dissiper les rassemblements projetés, mais encore pour arrêter les déserteurs, en requérant pour cet effet main forte à la garde nationale.

Vû la lettre et les procès verbaux des 11, 13 et 15 du même mois de germinal, dressés par l'agent municipal de la commune d'Alos, ensemble la réquisition faite par celui-ci au citoyen Miramont, lieutenant de vingt-quatre hommes pour donner main forte à l'effet de faire rentrer les déserteurs et dissiper ce rassemblement illégal;

L'administration municipale, ouï et ce requérant le commissaire du Directoire exécutif, considérant que, malgré les ordres réitérés donnés pour défendre cette représentation de saltimbanques, cependant elle a eu lieu le 15 du présent mois [4 avril 1796]; que presque tous les déserteurs du canton et de celui de Tardets, s'y sont trouvés; qu'ils ont paru en costume de nos ci-devant rois, dont ce que l'on appeloit les couronnes ont été tressées et entrelacées par des doigts prostitués à la tyrannie, qui, dans le temps, peut-être, se sont refusés à faire des charpies pour les blessures honorables de nos frères d'armes; qu'ils ont représenté leurs victoires bien peu méritées, surtout Charlemagne avec toute sa cour des douze pairs de France, et autres emblèmes de la tyrannie;

Considérant que la conduite, trop faible dans cette occasion, du lieutenant de la garde nationale de la commune d'Alos n'est pas louable, en ce qu'il n'a pas déployé les moyens que la loi a mis en son pouvoir pour faire arrêter les déserteurs de sa commune et dissiper ce rassemblement;

Considérant que, si les déserteurs sont très coupables à tous égards, le souffleur de la tragédie représentée l'est beaucoup plus, comme auteur et instigateur de ce désordre et comme propagateur de pièces et rôles qui ne respirent que le royalisme;

Considérant enfin qu'outre que le bon ordre, la tranquillité du canton et la discipline militaire ont été troublés dans cette occasion, l'atteinte portée au gouvernement républicain par cet étalage fastueux d'un panégyrique des rois, au milieu d'une République que nous venons d'établir sur les ruines du trône et que nous avons tous naguère solennellement juré de maintenir, doit être sévèrement punie; qu'il seroit à désirer que jusqu'au nom même des rois, s'il étoit possible, tout ce qui a trait à la royauté fût à jamais enseveli dans le plus profond oubli, et que, si les circonstances nous forcent quelquefois à en parler, ça ne devoit être que pour en inspirer de plus en plus l'horreur de leurs crimes dont les pages de notre histoire sont souillées; que, dans la crise actuelle, où la malveillance trame sourdement des machinations subversives du régime républicain, elle pourroit insinuer dans les esprits foibles, qui ne voient la Révolution que dans les malheurs actuels, des idées contraires à l'ordre social, en rappelant astucieusement cette tranquillité stupide et apathique sous laquelle nous gémissions avant la Révolution, et attribuant les malheurs et les revers inséparables d'elle au gouvernement actuel, qui n'est à leurs yeux qu'un embryon politique; que si l'imagination des esclaves royalistes et indignes de porter le nom républicain se repose voluptueusement sur le récit des crimes de leurs maîtres, transformés par leurs partisans en vertus, il est instant d'empêcher par une compression vigoureuse, qui seule fera leur peine, qu'elle ne se reproduise au dehors;

1.° Imprime la conduite trop foible qu'à tenue dans cette occasion le lieutenant de la garde nationale de la commune d'Alos;

2.° Arrête que le citoyen Elissalt, de la commune de Laruns, canton de Mauléon, demeure dénoncé à l'administration centrale du département comme auteur et souffleur de la tragédie, pour par elle prendre à son égard les mesures convenables;

3.° Arrête que les parents des déserteurs, qui ont permis, et les déserteurs eux-mêmes (avec d'autres, s'il y en avoit), qui ont représenté cette tragédie, seront publiquement censurés, si l'Administration centrale ne les juge coupables d'une plus grande peine;

4.° Arrête encore que l'administration centrale demeure invitée à défendre sous les peines les plus rigoureuses de pareilles représentations et rassemblements qui pourroient avoir lieu dans d'autres communes, à l'exemple des jeunes gens de celle d'Alos;

5.° Arrête enfin qu'un collationné du présent sera remis au commissaire du Directoire exécutif près l'administration centrale, pour par lui agir ainsi qu'il avisera cet que le cas requerra.

Que peut-on induire de ces lignes? En fait il y a peu de renseignements sur la pastorale elle même. On reproche surtout à cette représentation:

- d'être jouée par des déserteurs;
- de mettre en scène des rois, et notamment Charlemagne et sa cour, avec leurs couronnes, «emblèmes de la tyrannie»;
- de créer ainsi un «désordre» et de propager des «pièces et rôles qui ne respirent que le royalisme, en faisant «un panégyrique des rois»,
- de la sorte d'«insinuer dans les esprits faibles (...) des idées contraires à l'ordre social, en rappelant astucieusement cette tranquillité stupide et apathique sous laquelle nous gémissions avant la révolution».

Les accusations figurant dans cet arrêté sont trop vagues pour qu'on puisse déterminer laquelle des deux pastorales, *Roland* ou *Charlemagne*, fut jouée en 1796 à Alos.

Malheureusement le citoyen Elissalt, de Laruns, ne figure dans aucun mss. de sorte que l'on ne peut se baser sur sa désignation pour fournir une réponse.

La datation des mss. existant ne fournit pas non plus de réponse. Certes il existait un mss. de *Roland* datant de la fin du 18^e s. intitulé *Les Douze pairs* (l'un des mss. Larrieu évoqué plus haut), mais cela n'est pas décisif. Il est très probable que les mss. de *Charlemagne* qui nous sont parvenus sont eux mêmes des copies d'une autre version antérieure perdue. Le contenu des mss. offre toutefois certaines indications. Il ne fait aucun doute que les mss. de *Charlemagne* font des allusions politiques totalement absentes dans les mss. de *Roland* que nous avons pu consulter². Ces allusions sont délibérément royalistes ou plutôt anti-révolutionnaires, et marquent la postériorité de la copie par rapport à la période révolutionnaire.

Elles sont surtout le fait de Bassagaix. Dans l'épilogue de ce mss. les V. 1573°, 1576° et 1577° constituent des proclamations clairement bonapartistes, Napoléon étant présenté comme le pair des grands Rois de France.

(2) Il s'agit des mss. n.° 115, 138, 182 de la Bibliothèque Nationale (Mss. Celtes et basques), et de la copie de J. Héguiphall.

V. 1573°

*francian Badugu
asky Espediencya
traditionnes galdu beyta
Napoleon Emperadoria*

V. 1576°-1577°

*Charlemagna Eta Napoleon
Louis quatorse hayekeye
birour frances Ciradin
Beste ororen ganety*

*Ceza Es Salamon
Esta jcan hayen parerik
antiocus Es demetius
Esta sortu hourak uduririk*

Dans le corps de la pastorale on trouve deux autres allusions à la période révolutionnaire dont l'une à caractère politique qui figure dans les deux versions.

Il s'agit d'un verset dit par Hunolt, traître à Charlemagne, qui offre ses services au roi de Navarre. Il lui propose de partir pour la Lombardie afin que le roi Lombard déclare la guerre au Pape, son but en alliant Lombards et Sarrasins étant le suivant:

V. 328.

*bantiq jinen beita
françiaco revolutionia
çuq harturen beituçu
haren lur guçia*

Comme on le voit, le terme «révolution» est employé de façon délibérément négative. La révolution —entraînée par la mise en cause de la religion (attaque du Pape)— cause la perte de la France qui tombe aux mains de l'étranger impie.

La seconde allusion à cette période n'a pas vraiment un caractère politique. Elle ne figure que dans la version Saffores.

C'est un verset dit par Satan. Ce dernier se félicite de voir Aygalon partir en guerre contre un des pairs de Charlemagne à Montauban:

V. 253.

*hareq dero hareq
Carmignola dança Eraçiren*

De ces éléments peut-on tirer quelque conclusion?

Pour les V. 328 et 253 rien n'empêche qu'ils aient pu être déjà présents dans une éventuelle version représentée en 1796. Dans ce cas, pour le V. 328, on aurait une claire affirmation d'opposition politique, ce qui est extrêmement rare. En faveur de cette interprétation, le texte de l'arrêté cité plus haut qui laisse clairement entendre que la représentation fut le fait d'opposants au nouveau régime. Dans ce document il y a une bien curieuse assertion: on y parle des «couronnes tréssées et entrelacées par des doigts prostitués à la tyrannie qui, dans le temps, peut-être, se sont refusés à faire des charpies pour les blessures honorables de nos frères d'armes». Visiblement, on évoque là le refus des femmes de soigner des soldats des armées révolutionnaires, probablement durant les guerres engagées avec l'Espagne par la République. (Déclaration de guerre le 7 mars 1793)³.

(3) On installa bien vite une armée «basque» à la frontière car les désertions étaient fréquentes chez les jeunes réquisitionnés qui se voyaient contraints de quitter leur pays. L'un des bataillons de cette armée fut même confié à un tardésien: Darhampé. (Goyheneche 1979: 389).

Pourtant il conviendrait d'être très prudents. Durant la période agitée de la Révolution, les excès de langage, la suspiscion généralisée sont en Soule comme ailleurs le lot commun; les esprits éclairés supportent mal l'apathie et l'indifférence de la population à l'égard de l'entreprise révolutionnaire. La représentation des pastorales traditionnelles manifeste en soi la survivance d'un monde que l'on voudrait voir à jamais disparu: «enseveli dans le plus profond oubli» dit notre arrêté. Aussi bien il serait très osé d'invoquer les termes de ce document pour conclure que la représentation en question eût un caractère politique affirmé. D'ailleurs il suffit de consulter d'autres arrêtés du même type pour se rendre compte que point n'était besoin de cela pour s'attirer les foudres des autorités: la simple représentation d'une pastorale où nécessairement interviennent rois et saints constitue une preuve d'hostilité au régime, et les rassemblements qu'elle entraîne — en cela la Révolution reprend l'héritage ancien — sont considérés comme source d'immoralité et de désordres (Hérelle 1910)⁴.

On voit qu'il est difficile d'attribuer à *Charlemagne* la représentation de 1796 sur la seule base de son caractère anti-républicain. De plus la version Bassagaix (V. 1573°, 1576°, 1577°) montre que ces allusions dans la copie modèle pouvaient être accompagnées d'autres versets du même esprit, mais nécessairement postérieurs à l'établissement et même à la chute de l'Empire. Il est cependant possible que ces versets qui représentent dans le répertoire ancien un cas fort rare de non conformisme politique, soient de Bassagaix lui même. En tout état de cause, écrits entre la chute de l'Empire et 1835, ils témoignent d'une conviction bonapartiste durant la monarchie.

Il est encore une trace d'une représentation d'une pastorale intitulée *Les douze pairs de France*. Il ne peut s'agir de l'un de nos mss. puisque cette pièce était écrite en français. Elle fut représentée en 1833 à Castet en Béarn. Les indications que fournit à son sujet un des spectateurs par qui on en a connaissance, sembleraient montrer qu'il s'agirait d'une version de *Roland* et non de *Charlemagne*, car les personnages évoqués figurent dans cette seule pastorale.

Ce témoignage a été publié dans *l'Histoire littéraire de la France*⁵. On en donne ici la citation complète, en raison de son intérêt.

En 1833, M. Jomard, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pendant son voyage dans les Pyrénées, s'était arrêté dans un village des Basses-Pyrénées, dont la situation lui paraissait remarquable. Ce village, dont le nom est CASTET, s'élève sur la rive droite du gave d'Ossau, dans le canton d'Arudy, et contient 438 habitants. Là, certes, notre voyageur ne devait pas s'attendre à jouir des plaisirs du théâtre, et pourtant il fut invité dès le lendemain de son arrivée, à la représentation d'une espèce de tragédie ou drame intitulé: les Douze Pairs de France. La pièce fut jouée par des villageois, à midi et en plein air. La scène était en planches, bordées de grandes drageries blanches, et recouvertes par d'autres qui servaient à intercepter les rayons du soleil et les regards des curieux du dehors. L'orchestre était composé d'un tambour, de deux violons, d'un gaboulet et d'un tambourin (c'est le nom que l'on donne dans le pays à une espèce de caisse longue à 6 ou 7 cordes, que l'on frappe à l'aide d'une baguette en bois). C'est au bruit de cette musique que s'exécutaient les marches (et il

(4) On y publie d'autres arrêtés du même type. En fait il semble que jusque 1793 les pastorales purent être jouées sans difficulté; certains instituteurs n'hésitant pas à affirmer — par souplesse ou conviction — leur attachement aux nouvelles institutions. Après une interruption de 2 ans, c'est en 1796 que les représentations reprirent; elles sont alors considérées comme subversives. Peut être effectivement marquaient-elles le retour de la réaction?

(5) Tome XVIII. A Paris chez Firmin Didot. MDCCCXXXV, p. 720.

y avait nombres d'évolutions militaires dans la pièce), ainsi que les chants, car on y chantait une longue ballade. Tous les instruments jouaient à l'unisson. Dans les airs, qui n'étaient pas sans mélodie, M. Jomard crut découvrir des traces de notre très ancienne musique. Au reste, il paraît qu'à Castet, comme à Rome, les femmes ne doivent point monter sur le théâtre: c'était un charpentier du pays qui jouait le rôle d'une princesse, un autre paysan celui de la suivante. Tout cela était burlesque, trivial, et personne n'était tenté de rire. Mais il est temps de nous occuper du sujet de la pièce. Nous y retrouverons, à quelques modifications, près le sujet du Roman de Roncevaux. Comme dans le roman, la pièce commence par une entrevue du roi maure avec l'empereur chrétien Charlemagne. Mais ce n'est pas Marsille que s'appelle le roi maure, on le nomme Balan dans la pièce, et il a pour fils le vaillant Fier-à-bras. L'ambassadeur du roi païen (dans la pièce comme dans le roman, les mahométans sont des païens) porte un défi à Charlemagne et même aux douze pairs. (...)

C'est d'après une notice écrite par M. Jomard, le soir même de la représentation de ce drame, et qu'il a bien voulu nous communiquer que nous avons pu faire connaître à nos lecteurs, et prouver, du moins par un exemple, que les souvenirs des hauts faits dont fut témoin le théâtre cette partie des Pyrénées, n'y sont pas éteints.

M. Jomard conjecture que la pièce des Douze Pairs, écrite aujourd'hui en plats vers français, n'est qu'une traduction d'une pièce très ancienne écrite dans la langue du pays, ou du moins l'imitation d'un ancien Roman dialogué.

Au terme de cet examen donc, on ne peut être assuré que des deux représentations indiquées dans les ex-libris de nos mss. Pour la représentation de 1796 à Alos l'incertitude demeure en raison de la confusion toujours possible avec *Roland*, sur laquelle il nous faudra revenir.

Pourtant au cours de ce siècle deux autres représentations de *Charlemagne* ont eu lieu en 1925: à Ossas, en 1936 à Tardets. Au sujet de ces spectacles M. A. Agueraray a bien voulu dans une communication personnelle me fournir les renseignements suivants:

— La représentation d'Ossas en 1925 eut la particularité —unique— d'avoir pour «sujet» (rôle principal), l'instituteur de la pastorale lui même: P. Sallaber.

La représentation de 1936 à Tardets⁶ fut également guidée par Sallaber, le «sujet» en étant J. Irigaray. Présageant les usages futurs, c'est de tout le canton que vinrent les acteurs, et Etchahun de Trois-Villes y tenait un rôle.

Bien sûr ces indications tendaient à prouver qu'il existait un autre mss. de *Charlemagne* puisqu'à cette époque, ceux que nous connaissions étaient déjà déposés dans les bibliothèques. Par chance, j'ai pu rencontrer en 1979 Pette Sallaber dans sa maison «Jauregiberriberria» à Ossas. Bien qu'agé, et ayant parfois du mal à rassembler ses souvenirs, il m'a fourni les indications suivantes: la représentation d'Ossas fut effectivement montée par les gens du village, et il y fut bien à la fois instituteur et sujet. C'est, m'a-t-il affirmé, lui même qui a établi le texte et pour cela il avait utilisé deux mss. qu'il possédait; en les mélangeant et les réduisant, de façon à raccourcir la durée du spectacle. Ces deux mss. étaient *Les Quatre fils Aymon et Roland*. Il m'a assuré ne pas avoir eu connaissance d'un autre mss. de *Charlemagne*⁷.

(6) On trouve une photographie de cette représentation in Urquizu 1978, p. 119.

(7) Pette Sallaber est le véritable continuateur et rénovateur des pastorales, qu'il a su après la 1ère guerre mondiale faire évoluer vers des formes plus adaptées au nouveau siècle. Né en 1893 à Montory, il a fait représenter de nombreuses pastorales après la guerre. Il m'a indiqué avoir joué son 1er rôle en 1912 à Esquiule (*Napoléon*) et en 1914, Laguinge (*Astyage*). Hérelle porte effectivement ces dates dans sa liste des représentations: 28 avril 1912, Esquiule; 19 avril 1914, Laguinge. Pette Salaber indiquait que sa «vocation» était familiale. Ses deux

Malheureusement, malgré mon insistance, M. Sallaber n'a pas accepté de me laisser —sinon pour le consulter quelques minutes— ce mss. qu'il avait établi. Je ne suis donc pas en mesure de fournir d'autres indications sur la pièce de Sallaber. Une chose est sûre: elle n'a pas de rapport avec la pastorale de nos mss., et on ne peut donc considérer les représentations de 1925 et 1936 comme étant celles du *Charlemagne* traditionnel.

Enfin il nous faut mentionner une représentation évoquée par le Docteur Jean de Jauréguiberry dans son petit ouvrage *Basabürrian*⁸ «je devais bien avoir dans le cinq ans, lorsqu'après s'être comptés et concertés, Alostars et Sibostars réunis avaient résolu de monter une pastorale. Et quelle pastorale? La plus belle, la plus fameuse: celle de Charlemagne et les Douze Pairs».

Les quelques renseignements que donne Jauréguiberry sur cette représentation, montrent cependant qu'il s'agissait de *Roland* puisqu'il cite des personnages ne figurant que dans cette dernière pastorale: Thierry, Marsile, Turpin, etc... On retrouve donc la confusion entre les deux pastorales.

LE RECIT: COMPOSITION. EXAMEN DES SOURCES

La pastorale *Charlemagne* appartient au cycle des «Chansons de Geste» selon l'appellation de Hérelle. Elle y accompagne dans le répertoire traditionnel trois autres pièces: *Les quatre fils Aymon*, *Roland*, *La Jérusalem délivrée*.

Le texte est de façon générale inspiré comme toujours d'un ouvrage de littérature populaire, mais contrairement à l'habitude celui-ci se distingue par des éléments que le pastoralier a ajouté en y mélangeant divers épisodes, tirés d'autres sources —probablement d'autres récits populaires et de pastorales.

Bien évidemment, il serait hors de propos de songer que ce texte ait pu être directement inspiré par l'une des nombreuses chansons de geste qui fleurirent à travers l'Europe sur le thème carolingien jusqu'au 14^e s., époque à laquelle, «la matière de l'épopée française tombe dans une franche décadence (...) sans doute à cause de la grande prééminence acquise par le roman d'aventures, qui s'empare du goût des publics courtisans et bourgeois». (Riquer 1968: 28).

On assiste alors non pas à une véritable disparition des thèmes de l'épopée carolingienne, mais à une transformation par la mise en prose des anciennes chansons sous forme de romans de chevaleries, souvent par le relai de compilations à caractère plus ou moins historique.

Parmi ces compilations une place privilégiée doit être accordée à celle de Vincent de Beauvais; auteur vers 1260 d'une *Bibliotheca mundi* comprenant quatre livres: le *Speculum historiale*, le *Speculum naturale*, le *Speculum doctrinale*, le *Speculum morale*. C'est le premier de ces livres qui fut très tôt traduit sous forme d'un «miroir historial» inspirateur, avec d'autres chroniques anciennes et chansons, des principaux récits de chevalerie qui, après le développement de l'imprimerie, furent

frères, Jean-Pierre et Arnaud avaient acheté 5 ou 6 cahiers au père d'Héguiaphal après la guerre. En 1920 ils avaient voulu «monter» *Abraham* à Menditte, mais ne s'entendant pas bien, Arnaud vint chercher Pierre. Ils furent alors tous trois régents, et Pette fut «souffleur». Pette poursuivit alors dans cette voie. Sa dernière pastorale fut *le Comte de Tréville* en 1966 (7 août à Trois-Villes; 14 août à Mauléon). Depuis 1920, en 46 ans, il avait été 18 fois «régent».

(8) Docteur J. de Jauréguiberry, *Basabürrian* (En Haute-Soule) Bayonne, 1952, p. 29-38.

fort répandus jusque pratiquement au 19^e s. à travers un nombre considérable de rééditions.

Ce *Speculum historiale* fut traduit dès le 14^{ème} siècle, vers 1332-1333 par Jean de Vignay à la demande de la Reine Jeanne de Bourgogne. Cette traduction fut imprimée une première fois à Paris, chez A. Verard, vers 1495-1496.

De tels «miroirs», et des traductions de diverses chansons, telles notamment la *Chanson de Fierabras*¹, et la *Chronique du Pseudo-Turpin*, donnèrent lieu à diverses mises en roman au 15^e s. Deux d'entre elles son fort connues: l'une, attribuée à David Aubert, et rédigée en 1458 à la demande de Philippe le Bon de Bourgogne, s'intitule *Croniques et conquestes de Charlemaine* (Guiette 1940-51); la seconde, s'intitule *La conquête du grand roi Charlemagne des Espagnes et les vaillances des douze pairs de France* (Paris 1885: 97-99) mais y mêle aussi comme on le verra des éléments issus du *Miroir historial* et de la *Chronique du pseudo-Turpin*.

C'est ce second roman qui retiendra notre attention car il bénéficia d'un large succès tant dans sa version française abondamment rééditée dans les bibliothèques de colportage, que dans sa traduction espagnole dont il existe une édition dès 1525 à Séville; (Riquer 1968: 212).

Ce roman fut imprimé une première fois à Genève en 1478 sous le titre de *Fierabras*, et l'on en conserve encore aujourd'hui le mss. original. Selon Riquer c'est de cette version que fut traduite la version espagnole du roman, traduction dont dérivent sept «romances» populaires, tardifs, que l'on éditait sous forme de feuilles volantes intitulées *Carlo Magno*, et redevables à Juan José López. (Durán II, 229-43).

La première édition lyonnaise date de 1486 selon G. Paris, mais Saroïhandy (1927: 6) conteste cette datation proposant lui l'année 1501. Quoiqu'il en soit, c'est à partir de l'une des rééditions de ces romans à travers les bibliothèques de colportage que furent établies les pastorales de *Roland*, et en grande partie *Charlemagne*².

En effet contrairement à *Roland, Charlemagne* ne suit pas un récit donné, mais reconstruit divers épisodes empruntés à diverses sources en les réadaptant. Une hypothèse serait qu'il existait une version plus longue —peut-être représentée sur plusieurs jours— dans laquelle on trouvait à la fois les aventures contées dans *Roland*, et certains figurant dans *Charlemagne*.

Charlemagne serait alors constitué à la fois de récits de cette première version et aussi de certains épisodes des pastorales *St Jacques*, et *Roland* avec une contamination des *Quatre fils Aymon*. Dans la seconde hypothèse *Charlemagne*, serait le résultat d'une adaptation d'un roman de chevalerie inspirateur de *Roland*, mais largement contaminée.

(1) Cette chanson existe sous une version française, et une version provençale. Datée généralement du 12^e s., elle connut un succès considérable. On en trouve trace en Espagne dans le *Don Quijote* (I, 49), et la pièce célèbre de Calderón *El puente de Mantible* (*Comedias de don Pedro Calderón*. Madrid 1848, 205-223) est directement inspiré par l'un des ses épisodes, également représenté dans la pastorale *Roland*.

(2) Sur les sources de ces romans Saroïhandy (1927: 6) fournit des indications précises. Il se trompe toutefois quant à la datation de la 1^{ère} traduction du miroir historial en la fixant à 1486. Il s'agit là de la 1^{ère} impression de cette traduction qui comme on l'a indiqué fut effectuée plus tôt.

Actuellement la pastorale comprend ces diverses parties:

- couronnement de Charlemagne comme Roi de France,
- mariage de Charlemagne,
- guerres contre le roi de Navarre Aygalon,
- guerres contre les maures en Espagne,
- guerres d'Italie,
- récit du miracle du pendu dans le mss. Bassagaix.

1. *Le récit du couronnement et le partage du Royaume.* V.1-V.34

C'est par lui que débute la pastorale: on y raconte comment à la mort de Pépin, Berthe, son épouse, demande à ses deux fils: «Charles» (Charlemagne) et Carloman (Clermont) de se partager les territoires par tirage au sort, l'un devant régner sur l'Austrasie, l'autre sur la France. C'est Charlemagne qui, conformément aux vœux de sa mère, devient roi de France. Olivier le couronne. Roland est chargé d'accompagner son frère dans son Royaume et de l'y servir: Clermont le fait prince.

Ce récit ne figure pas comme tel dans les *Conquestes*... Simplement au Ch. v on y raconte comment à la mort du roi Pépin, celui-ci «laissa ses deux fils qu'il avait eu de la Reine Berthe (...) par quoi à bon droit au temps ensuivant, le noble et vaillant Roi Charlemagne fut élu et fait Empereur de Rome, et après avoir régné deux ans avec Carloman son frère».

Au début du Ch. vi, cette circonstance est rappelée «après la mort de son frère il fut seul Roi de France».

Il y a donc un ajout dans la pastorale par rapport au Roman de Chevalerie, en ce qui concerne le frère de Charlemagne, dont il est dit ici qu'il fut sacré Roi d'Austrasie³. A noter que dans le *Miroir historial* de Vincent de Beauvais dont s'inspire le roman, Charlemagne est Carloman, et Charles le grand le vrai Charlemagne. Il y a dit: «Et charles print a noyon couronne royalle et charlemagne la print a soissons» (Ch. CLXI. 24e livre).

Toutefois la pastorale rejoint le roman en ce qu'après ce passage il ne sera plus jamais question de ce frère, dont elle omet même de signaler le décès, alors que Roland lui réapparaîtra. Ce n'est que dans l'épilogue (V. 1553° et 1477) que le fait sera mentionné: il est donc probable que dans une version antérieure il apparaissait⁴.

2. *Mariage de Charlemagne.* V.58-229, et V.710-742

Il s'agit d'un sous-épisode en deux parties à l'intérieur de la pastorale. Avant le début effectif des guerres contre Aygalon, Charlemagne demande conseil à ses douze pairs afin qu'ils lui trouvent quelque princesse chrétienne d'Europe qu'il pourrait épouser. Olivier lui répond qu'il n'y en a pas, mais que par contre la fille de Didier, roi

(3) Un tel détail montre que le pastoralier n'a pas suivi le seul récit des *Conquestes*..., et qu'il disposait d'autres ouvrages du même genre dans lesquels il trouvait d'autres détails plus ou moins bien compris. La division France/Austrasie qui nous est présentée dans la pastorale reflète bien le manque de souci historique.

(4) Il y a contradiction entre ces versets et la réalité historique. Lorsqu'à la mort de son frère (771) Charlemagne envahit les territoires où régnait Carloman (Neustrie — Austrasie en grande partie — partie de l'Aquitaine), la veuve de celui-ci avec ses deux enfants se réfugièrent en Lombardie auprès du roi Didier.

sarrasin de Lombardie, serait très indiquée en raison de sa grande beauté. Les scrupules religieux de Charlemagne sont levés par sa mère qui lui explique qu'avant de l'épouser, cette princesse —Theadosa— pourrait se convertir: elle même n'était-elle pas la petite fille d'une famille sarrasine? On décide alors de demander la main de Theadosa à Didier. Olivier est chargé de se rendre en Lombardie. On assiste à l'entrevue à la suite de laquelle Didier et sa fille acceptent la proposition. Cette dernière vient donc à Paris pour épouser Charlemagne accompagnée d'une grande suite. A Paris Charlemagne l'accueille, et envoie Roland à Rome pour prier le Pape de venir «instruire» la future Reine et bénir le mariage. On assiste alors au baptême de Theadosa et à son mariage. Le Pape retourne à Rome.

Après les guerres victorieuses contre Aygalon on retrouve dans la pastorale le couple royal. Les choses vont mal. A son retour Charlemagne apprend de sa mère que son épouse ne respecte pas les obligations religieuses. Il convoque alors Theadosa. Celle-ci nie ces accusations, mais accepte le divorce qui lui impose Charlemagne. Ce dernier la répudie donc et la renvoie à son père en Lombardie, en lui refusant de laisser à ses soins leur fils Charles.

L'essentiel des éléments de cet épisode se retrouve dans la *Vie de Charlemagne* d'Eginhard (Halphen 1967: 55): «sur les conseils de sa mère, il épousa la fille du roi des Lombards Didier. Il la répudia au bout d'un an, on ne sait pourquoi». Le même Eginhard raconte que cette séparation entraîna un conflit entre l'Empereur et sa mère: «il ne s'éleva jamais entre eux le moindre dissentiment, sauf lorsqu'il divorça d'avec la fille du Roi Didier qu'elle l'avait engagé à prendre pour femme».

Signalons que les indications de l'épilogue (V. 1552^o, 1474) où il est dit que l'Empereur eut six épouses reprennent à peu de choses près les indications d'Eginhard qui lui mentionne deux épouses, et, à la mort de la seconde, quatre concubines.

Ceci étant, il est impossible que le pastoralier ait eu un accès direct à ces sources, et sans doute a-t-il puisé les éléments de ce jeu dans quelque histoire des ouvrages de la Bibliothèque bleue⁵. Ce qui est sûr c'est ce qu'il n'y a aucune trace de ces événements dans le roman qui inspira l'essentiel de la pastorale. Comme ils ne sont pas non plus mentionnés dans le *Miroir Historial*, qui inspira les chapitres du Roman de Chevalerie relatifs à ces questions, il est peu probable que cet écart provienne de la différence entre diverses versions.

3. *Les guerres contre Aygalon*. V.35-57 puis V.230-709

C'est de loin l'épisode le plus important de la pastorale. Dans un premier temps après son couronnement Charlemagne prend connaissance des menaces que fait peser Aygalon, Roi de Navarre, avec Ferragus le géant, sur la Gascogne. Il prend ses dispositions en nommant Hunolt, gouverneur de Gascogne. Il ordonne de construire une forteresse à Fronsac, prie Aymon et ses quatre fils d'aller à Montauban, comme Olivier (Oger dans BN) de se rendre à Toulouse. Les pairs de Charlemagne s'engagent à remplir leur mandat.

Après l'intermède du mariage avec Theodosia, les guerres contre Aygalon commencent véritablement en une série de péripéties guerrières. Aygalon ayant appris que la Gascogne s'arme, décide de prendre les devants et d'attaquer Montauban où se trouvent Aymon et ses fils. Malgré deux assauts farouches, il échoue.

(5) Sur la difficulté à recenser les ouvrages des bibliothèques populaires, voir R. Mandrou: «Reconstituer de façon exhaustive ce qu'a été ce fonds de la Bibliothèque bleue, est entreprise impossible (...). Les légendes historiques forment 40 titres environ (...), 30 environ appartiennent au cycle de Charlemagne» (1964: 136).

Sur ce intervient Hunolt qui, jaloux du succès de Montauban, et de l'estime de Charlemagne pour Roland et Olivier, se propose par ressentiment de trahir Charlemagne en livrant Fronsac à Aygalon. Il a un entretien avec Aygalon, lequel accepte son offre et lui verse un million, cent mulets et cinq cent chiens. Aygalon décide d'attaquer Montauban car Renaud y est alors seul selon les dires de Hunolt; dans le même temps Martile s'emparera de Fronsac.

L'attaque de Montauban a lieu de nuit. Renaud est seul, et a été prévenu par les hennissements du cheval Bayard. Une lutte féroce entre Renaud et Ferragus s'engage. Renaud épuisé sonne le cor. Ogier survient au secours de Renaud. Les sarrasins s'enfuient. Ils reviennent peu après à l'assaut, mais sont encore défaits. Tandis que les sarrasins se retirent vers Bordeaux, Ogier mande un courrier à Charlemagne. Ce dernier, qui a aussi entendu le cor de Renaud, est averti de la situation: Montauban a été attaqué, Hunolt a livré Fronsac; il part donc au secours de Renaud.

Arrivé à Montauban, Charlemagne fait soigner Renaud et décide de poursuivre Aygalon. Les troupes s'affrontent, et après plusieurs assauts les sarrasins prennent la fuite. Aygalon est enfermé dans Bordeaux et Fronsac également encerclé. Sur les conseils de Martile le roi sarrasin décide de mettre le feu à Bordeaux et de se réfugier au Sud vers Bayonne. Il pourra se défendre à Dax, Auch, et fera lever les gens de Béarn et de Basse-Navarre.

Charlemagne apprend que Bordeaux et Mont de Marsan ont été brûlés, qu'Aygalon lui même s'est enfui à la Bastide et Bayonne, et qu'il songe se défendre dans diverses citadelles. Charlemagne attaque alors Aygalon près de Bayonne; ce dernier est défait. Le Béarn est tombé, la Soule prend le parti de Charlemagne. Toutefois les Bas-Navarrais viennent au secours d'Aygalon qui veut livrer bataille dans la plaine de Mauléon. Il est encore une fois battu. Charlemagne veut le poursuivre, prendre Bayonne et St Jean, et attaquer Pampelune.

Sur ce, Ferragus envoie Denis auprès de Charlemagne pour y défier en combat singulier Olivier et Roland. Olivier relève le défi du géant, malgré ses blessures. Roland après avoir tenté de le dissuader l'accompagne. Olivier a dissimulé son identité à Ferragus, et celui-ci ne veut pas combattre. Pourtant, à la fin, le combat s'engage. Entre deux assauts, Olivier révèle à son adversaire qui il est. Ne pouvant se vaincre, les adversaires décident de se battre du seul bras droit, mais Olivier s'empare d'une arme et frappe Ferragus au nombril. Celui-ci meurt, et son vainqueur lui prend son baume miraculeux pour se soigner.

Les deux héros reviennent auprès de Charlemagne. Ce dernier est décidé à vaincre Aygalon définitivement à Pampelune et à christianniser l'Espagne. A Pampelune, Aygalon est une fois de plus défait. Il refuse de se rendre, fort de pouvoir tenir un long siège dans la ville solidement protégée. Mais dans un combat Denis son compagnon est tué, lui même est blessé. Désespéré, il essaye de poursuivre la lutte avec son fils Himnes, mais ils sont encore vaincus.

Retiré derrière les murailles, Aygalon demande conseil à son entourage. Son fils lui propose de se convertir, pour avoir la paix, et conserver le pouvoir. Aygalon s'indigne. La fille, Theadosa, insiste. En vain, le roi sarrasin reste inflexible.

Charlemagne songe à prendre la ville car il aperçoit des gens qui font des signes de reddition. L'entreprise est trop difficile pourtant. Il s'agenouille et demande à Dieu de faire tomber les murailles. C'est ce qui se produit. La ville est prise après un dernier assaut où Aygalon est fait prisonnier.

Aygalon refuse de se convertir malgré les adjurations de ses deux enfants qui eux n'ont pas hésité. Il est conduit en prison. Charlemagne ordonne à Himnes de fonder une église et de propager en Navarre la religion chrétienne.

Malgré une dernière tentative d'Himnes et de Theadosa, Aygalon maintient son attitude de refus quant à sa conversion. Il est tué. La première guerre d'Espagne est terminée, la Navarre christiannisée.

Ce long épisode qui a lui seul couvre près de la moitié de la pastorale dans

le mss. Saffores a sa source principale dans les *Conquestes...* Ch. XLI à XLXII⁶. Pourtant le pastoralier y a rajouté nombre de détails extérieurs certains originaux, d'autres non.

Dans le roman de chevalerie, au Ch. XLVI, on explique comment «Un Roi sarrazin d'Afrique, nommé Argoland, avec grande puissance vint en Espagne, et la mît en sa subjection». Au chapitre suivant, avec de nombreux alliés, ce roi entreprend d'attaquer la Gascogne et en particulier Agen. (Dans notre pastorale, c'est peut-être comme le croit Hérelle, Montauban qui a été substitué à Agen. Toutefois le verset BN III de Bassagaix, absent chez Saffores, montre bien qu'il y avait bien aussi Agen dans une version antérieure).

Encerclés les sarrasins parviennent à s'enfuir en creusant un tunnel passant «outre le fleuve qui couroit près de cette cité qui se nomme Garonna» (comp. V.41).

Toutefois, la suite des guerres contre Aygalon dans le roman ne correspond plus à notre pastorale. Celle-ci à ce moment-là reprend plutôt les éléments d'un chapitre précédent des *Conquêtes...* (Ch. LXII) auxquels elle mêle également ceux de chapitres postérieurs cependant (voir infra). Ainsi le pastoralier a sensiblement modifié le récit même s'il en conserve la trame. Bien évidemment ces altérations s'expliquent par une volonté d'adaptation au jeu théâtral, et aussi sans doute par le désir d'y mêler d'autres épisodes qu'il connaissait et dont il voulait profiter, même s'ils ne figuraient pas, ou bien ailleurs, dans le roman. Ces divers éléments sont principalement:

- la trahison d'Hunolt, et la livraison de Fronsac;
- l'attaque de Montauban de nuit (avec l'épisode de Bayard);
- le combat Olivier-Ferragus;
- la longue poursuite à travers la Gascogne et le Pays Basque;
- la chute miraculeuse de Pampelune.

— *La trahison d'Hunolt*. Elle rappelle bien sûr la trahison de Ganelon⁷: dans les deux cas il s'agit d'un membre proche du roi qui à la fois par cupidité⁸ et par envie ou ambition déçue, trahit son souverain. Toutefois, il y a contamination probable avec un autre élément historique. En effet Eginhard raconte comment «Hunold, qui, après la mort de Waïfre, avait tenté d'occuper l'Aquitaine et de rallumer la guerre (...), fut contraint de quitter le pays et de gagner la Gascogne». Il y eut bien donc selon Eguinhard, à l'époque de Charlemagne, un duc d'Aquitaine de ce nom avec qui Charlemagne eut maille à partir, et qui s'allia —ou du moins prit refuge— chez les Gascons au-delà de la Garonne.

On ne peut donc penser que notre Hunold est une transposition libre du personnage de traître de la *Chanson de Roland*, même s'il y a pu avoir quelque interférence. Encore une fois il faut supposer que le pastoralier possédait quelque

(6) Ces chapitres du roman sont plutôt repris, non du *Miroir Historial* de Vincent de Beauvais, mais de la *Chronique du Pseudo-Turpin*.

(7) Ce «vrai» Ganelon est bien sûr mis en scène dans *Roland*.

(8) Dans *Roland* le tribut exigé par Ganelon est: *Mila karga ardou / Saragosseko chou-riti // Eman behar deitazie / Urhe eta zilbar boieki /// Bai eta ere orano / Bi mila mando gazte // Eta haiekila / Berehun mairasa ere*. Dans les *Conquestes...* il s'agit de «vingt chevaux chargés d'or, et de draps de soye et autres choses précieuses». Les cadeaux de *Roland* semblent venir de la version espagnole, où outre ceux données à Ganelon, on mentionne ceux qui sont destinés à tromper Charlemagne: «treinta caballos cargados de oro y plata, seda y brocado, y cuatrocientas bestias, todas cargadas de vinos muy escogidos, y dos mil Moras hermosas». La version française a «mille Sarrasins en point et en âge».

autre récit sur l'époque carolingienne. Le *Miroir Historial* fait d'ailleurs référence à ce duc d'Aquitaine qui s'enfuya chez le roi de Lombardie, comme dans notre pastorale.

Au demeurant dans tout ce récit on est frappé par la relative justesse de l'analyse des guerres carolingiennes dans cette région, et on peut s'interroger sur le fait de savoir s'il s'agit d'un simple hasard, résultant de la volonté du pastoralier de «basquiser» son sujet.

En effet, globalement, cette partie de la pastorale présente la Navarre, les Basques et même la Gascogne, comme une contrée ennemie (c'est-à-dire sarrasine). La Garonne joue le rôle de frontière et le reste de l'Aquitaine de marche. Ce qui est globalement une vue juste.

De plus on doit relever que cette pastorale fait débiter les aventures militaires de Charlemagne en Aquitaine et Navarre peu après son couronnement, alors que dans le roman de chevalerie qui semble l'avoir inspirée, elles viennent à la fin après d'autres expéditions, notamment en Espagne (racontées ici plus loin). C'est-à-dire que sur ce point également la pastorale correspond aux indications d'autres sources: «Des toutes les guerres qu'il fit, la première fut celle d'Aquitaine» (Eguinhard, p. 17).

Le début des guerres d'Aygalon renverrait donc en fait sur le plan historique au conflit qui dès le début de son règne, avant même la mort de son frère, opposa Charlemagne à Hunalt II, lequel avait entrepris de ce faire rebeller toute la Vasconie et même l'Aquitaine (Rouche 1979: 478-81)⁹. C'est dans ces circonstances que Fronsac apparaît dans les guerres de Charlemagne. Les Basques soutenant Hunalt, Charles vint en Aquitaine en 769 mater la révolte Hunalt qui se réfugia en Vasconie. «Mais une fois de plus les Basques ne soutinrent pas la révolte (...) Charles, malgré ses thuriféraires, ne traversa pas la Garonne, tenta une négociation mêlée de menaces avec le chef vascon, profita de l'inaction pour construire une forteresse franque, Franciacum, sur la rive droite de la Dordogne (aujourd'hui Fronsac) et obtint que Hunalt et sa femme lui fussent livrés» (Rouche 1979: p. 729).

Bien sûr à cette péripétie se mêle dans notre pastorale l'histoire de la prise de Pampelune qui elle provient directement du roman des *Conquestes*...

— *L'attaque de Montauban*. La substitution de Montauban à Agen dans la pastorale s'explique fort bien par la volonté de faire intervenir des éléments des *Quatre fils Aymon* dans la pastorale, y compris le cheval Bayard.

L'idée d'y laisser seul Renaud, et de faire procéder à une attaque de nuit semble par contre du pastoralier.

Bien sûr, le jeu avec la sonnerie au cor correspond à une reprise de la *Chanson de Roland*. Le rajout est peut-être tardif puisqu'il y a double emploi avec le courrier.

(9) Comme on le verra plus tard, dans la pastorale, Hunalt rejoint Didier en Lombardie. Il semble qu'il y ait là croisement avec un certain Autcharius, personnage important sous Pépin qui en 771, à la mort de Carloman, se porta défenseur des droits légitimes de la veuve et des enfants du frère de Charlemagne (ce dernier s'empara en effet du royaume de son frère décédé). Il les accompagna en Lombardie, et fut pris lors de la campagne de 773 en Italie. Ce personnage que la plupart des chroniques ne mentionnent pas, serait celui qui aurait donné naissance au personnage d'Ogier le Danois et à la chanson de geste dont il est le héros. Voir Riquier 1968, p. 242.

— *Le combat Olivier-Ferragus*. L'idée de ce combat est empruntée au Ch. LXXII suivant des *Conquestes*... où cependant c'est Roland et non Olivier qui affronte le géant. Les caractéristiques principales de ce duel apparaissent dans le roman:

- trêve et lutte à mains nues: «lesquels sans glaive commencerent à batailler avec les poings jusques à l'heure de None, parquoi tous furent lassez, et prirent treves jusques au lendemain».
- Mort par un coup d'épée au nombril «il mit la main à son épée, Durandal il painit le payen au nombril et se leva...».

En fait on trouve dans le roman l'explication de ce coup décisif. Pendant que celui-ci dormait, durant la pause, Roland avait interrogé Ferragus sur sa résistance aux coups. Le géant lui avait confié: «je ne puis être occis sinon par le nombril».

Il est d'ailleurs probable que c'est la version espagnole du roman qui fut à la source de la pastorale car dans celle-ci comme dans celle-là ce n'est pas d'un coup d'épée que meurt Ferragus, mais d'un coup de poignard: «Roldán sacó un puñal que traía y se lo metió por debajo del arnés y la falda, y le hirió en el ombligo»¹⁰ (comp. avec le V. 534 et V. 543, où il est parlé de *lança chipia et traqueta*, avec la précision que n'a pas la version française: *burduгна arroparen petiq*). L'idée du baume semble reprise de *Roland* (combat Fierrabras-Olivier)¹¹.

— *La longue poursuite à travers la Gascogne et le Pays Basque*

C'est certainement le trait le plus frappant de la pastorale où l'on peut deviner une volonté de «régionaliser» la pastorale par les nombreuses références à Bayonne, à la Basse-Navarre et à la Navarre (dont le nom de la capitale est toujours en basque), à la Soule et au Béarn, avec notamment cette bataille sur la plaine de Mauléon (*Mauleko eirupeiran*, V. 459) où Aygalon veut se retrancher. Chose curieuse, jamais le pastoralier ne semble s'identifier à ces basques qu'il fait combattre. Même s'agissant de «sarrasins» on pourrait s'attendre à quelques allusions; non, il en parle tout comme des lombards ou de quelque autre peuple. Même le V. 460 ne semble pas devoir être interprété comme étant à couleur patriotique: *uscaldunaq nour diren/marcaturiq içanen beita*.

Tous ces éléments régionaux — ainsi d'ailleurs que l'incendie de Bordeaux — sont absents du roman de chevalerie du moins avec tant de précisions. En effet le seul passage qui aurait pu inspirer au pastoralier un tel traitement est au Ch. LVI de la trad. espagnole, et au Ch. LXII de la version française, c'est-à-dire au début de ce qui dans notre pastorale constitue la guerre contre les maures en Espagne.

(10) Nos références à la traduction espagnole, se font d'après une version imprimée à Paris au 19^e s. *Historia del emperador Carlomagno*. Trad. Nicolás Piamonte. Casa editorial Garnier. Paris. Ce récit à quelques nuances près telle celle mentionnée ici suit la version française du 18^e s. que nous avons utilisée; *Les Conquestes du grand Charlemagne*... Chez la Veuve de Jacques Oudot. Troyes, 1736. Il est possible que les écarts relevés proviennent de variantes à l'intérieur des diverses rééditions françaises, et il ne faut pas tirer de conclusions trop hâtives.

(11) Dans la *Légende Dorée*, il y a également une allusion à un tel combat. Dans celle-ci elle oppose le Prince de Navarre (dont on ne sait exactement s'il s'agit d'Argoland, mais ce qui rappelle le titre qu'a Aygalon dans la pastorale) à Roland. Il est dit de lui qu'«il s'empara de force de tout le pays navarrais», qu'il «était de la race de Goliath ne pouvant être blessé qu'au nombril». Il y a donc interférence avec Ferragus.

Dans ce passage, une quantité d'étoiles indiquent à Charlemagne la route de l'Espagne formant «un chemin commençant depuis la mer de Frise, en passant entre l'Allemagne et l'Italie en France, Aquitaine, droitement par la Gascogne, Basque, Navarre et Espagne». Mais il n'y est pas fait mention de batailles, sinon pour le passé, et de façon allusive, que dans la seule version espagnole: «las cuales provincias con grandes trabajos y continuas guerras él había traído a la fe de Jesucristo»¹².

Il faut noter d'une manière générale une assez grande concordance entre le récit relatif aux guerres contre Argoland figurant dans le roman de chevalerie et celui apparaissant dans le chapitre intitulé *Histoire de Charlemagne* dans la *Légende dorée* de J. de Voragine.

L'allusion à des combats dans le Pays Basque est précise dans la légende: «A cette nouvelle (qu'Argoland avait soumis l'Espagne), Charles revint avec des armées nombreuses; il arriva à Bayonne, ville des Basques...» (suit le récit d'un miracle...). Cette concordance résulte probablement de l'identité de sources, en l'occurrence la chronique du Pseudo Turpin¹³.

— *La chute «miraculeuse» de Pampelune.*

Elle confirme que le pastoralier a mélangé les chapitres différents du roman. En effet, la prise de Pampelune est racontée dans ce dernier récit au Ch. LXII (version française). Charlemagne guidé par St Jacques a traversé la France et la Gascogne, et se trouve en Espagne: «la première cité que lui en fit rebellion, ce fut Pampelune qui était très forte de murailles et de tours garnies de sarrasins, et là demeura trois mois devant qu'il scût trouver la manière de la confondre». Comme dans la pastorale Charlemagne, appelle Dieu au secours dans une invocation: «Aussitôt que le Roi Charlemagne eut fait son oraison, les murs de la Cité qui était de marbre tombèrent par terre»¹⁴.

La chute des murailles de Pampelune figure également dans le chapitre *Histoire de Charlemagne* de la *Légende dorée*¹⁵ qui ne paraît pas cependant avoir été la source utilisée par le pastoralier: «La première ville qu'il (Charlemagne) assiégea fut Pampelune. Il resta trois mois sans pouvoir s'en rendre maître, parce que ses murs étaient inexpugnables. Il fit alors cette prière: «Seigneur J-C pour la foi duquel je suis venu ici, donnez-moi cette ville de St Jacques; si réellement vous m'êtes apparu, faites-la moi prendre. Alors les murs s'écroulèrent jusque dans leur fondement».

Bien sûr, le nom de *urugnia* qui apparaît dans la pastorale ne peut être que Pampelune et en aucune façon Urrugne comme l'avait cru Hérelle un peu rapidement. Tout son raisonnement pour expliquer cette curiosité (voir son Répertoire

(12) Il se peut que le pastoralier ait pris appui sur cette phrase pour construire, en utilisant les éléments de la guerre contre Argoland figurant plus loin dans le roman, cet épisode de la pastorale. En faveur de cette hypothèse le fait que dans le roman Argoland est présenté comme venant d'Afrique, et non comme Roi de Navarre.

(13) Dans ce cas les cinq premiers chapitres de l'*Historia Karoli magni et Rotholandi*. Pour une analyse de cette chronique, voir Riquer 1968, p. 59-68, et Lambert 362-387.

(14) La version espagnole est identique sauf qu'elle précise comme dans la pastorale (V. 624) que Charlemagne était agenouillé. Autre point à relever dans cette version: il y est dit que dans Pampelune «había grande número de Turcos» (et non de sarrasins). Comme on le voit l'assimilation païen-sarrasin-turc n'est pas un trait propre aux pastorales.

(15) Evidemment, il s'agit encore d'un élément tiré de la chronique du Pseudo Turpin.

de 1928, p. 95) se trouve donc sans objet. *Ūrūñia* est sans aucun doute possible la variante souletine de *Iruñea*¹⁶, nom basque de Pampelune.

4. *Les guerres contre les maures en Espagne. V.743-1202*

C'est le second gros épisode de la pastorale.

Il débute par un conseil que tient Halihatan, roi maure; celui-ci est inquiet de la défaite d'Aygalon, et de voir Alphonse et Ramire, rois d'Andalousie, christianisés. Il décide d'attaquer ces derniers et de chasser d'Espagne la religion chrétienne.

Il veut s'emparer par surprise de l'Andalousie, et part attaquer Ramire à Séville, bientôt prise. Ramire propose alors à Halihatan de faire la paix: le tribut exigé par ce dernier est de cent vierges par an. Ramire accepte. Florantina et Francisca sont ainsi emmenées par Ramire.

Alphonse apparaît alors implorant la grâce de Dieu car il voit les maures tuer de nombreux chrétiens. Il entend une voix qui lui donne les encouragements de Dieu, annonçant même que le corps de St Jacques apparaîtra à Compostelle et que le saint lui parlera ainsi qu'à Charlemagne.

Alphonse décide d'envoyer Lope auprès de Charlemagne afin qu'il vienne l'aider à chasser Halihatan hors d'Espagne, et pour lui révéler aussi que St Jacques lui a parlé en ce sens. Charlemagne n'hésite pas: il attaquera la Navarre, l'Aragon et la Catalogne, et portera secours à Alphonse.

Les troupes de Halihatan attaquent alors Alphonse. Celui-ci est battu. Il implore le secours de Dieu; St Jacques apparaît vêtu de blanc, sur un cheval blanc. Il combat les sarrasins avec Alphonse et les met en fuite. Mirabolan, Carpio et Zato, combattants maures, sont pourtant décidés à combattre ce cavalier blanc qui les a défaits. Il faut faire vite car ils apprennent que Charlemagne a triomphé en Navarre, Aragon et Catalogne, et qu'il vient au secours d'Alphonse. Les trois soldats maures défient St Jacques. Celui-ci apparaît à nouveau et pour les convaincre de se convertir leur propose de faire parler l'un des leurs, mort au combat. Mais Satan empêche le mort de parler.

St Jacques prie l'évêque Theodoric de venir à Oviedo, où le général Sébuton est ressuscité, mais a besoin d'aide. L'évêque vient et libère la parole du mort. Celui-ci révèle comment il est condamné pour l'éternité, et demande donc aux «idolâtres» de se convertir, s'ils veulent éviter l'enfer. Mirabolan ne voit là que magie. L'évêque Theodoric s'efforce de les convaincre. Seul Carpio accepte. Ses deux compagnons veulent tuer Theodoric, mais celui-ci invoque Dieu, et les infidèles s'écroulent sauf Carpio qui est baptisé.

Mirabolan et Zato s'en retournent auprès de leur roi sans avoir rempli leur engagement. Pourtant Halihatan est décidé à vaincre Alphonse qui est venu dire à Ramire de ne plus payer son tribut. Un combat s'engage, interrompu par l'arrivée de Charlemagne et de ses pairs qui défont Halihatan.

Celui-ci, poursuivi, livre une nouvelle bataille au cours de laquelle Mirabolan et Rigo sont tués, et deux chrétiens, Oger et Richart, faits prisonniers par les maures. Halihatan, après cette nouvelle défaite, est décidé à laisser périr ses deux prisonniers au fond d'un cachot qu'un bras de mer doit envahir. Il se fait confier personnellement la garde des clés.

Halihatan envoie alors Zato en mission auprès de Mahomet roi de Cordoue afin

(16) Différentes formes apparaissant chez Saffores et Bassagaix: *urugneco* / *uruniko*: V. 473, 568, 569, 625, 700, 1507; *urugne* / *urune*: V. 579 (*urugne ungurunian*); *urugnia* / *uruny*: V. 548 et 566 BB.; *urunira*: V. 566 BN.; *urugnian* / *urunin*: V. 571, 589; *uruniaren* / *uruniren*: V. 626.

On notera l'écart entre les 2 mss. pour les formes du 2ème génitif, à l'exception de la forme composée du V. 579. Bien sûr la chute du -a final est régulière pour les variantes bas-souletines dans les autres cas.

de demander de l'aide. Mahomet, dont le père a été tué par Charlemagne, accepte, et se rend auprès de Halihatan à qui il propose de tuer Charlemagne, car il est sûr qu'ensuite Ramire et Alphonse seront impuissants. Un grand combat s'engage où les maures sont battus. Le général Zato veut s'enfuir en Afrique, mais Mahomet, confiant dans son Dieu, veut encore se battre: c'est une nouvelle défaite dans laquelle Zato trouve la mort. Roland, lui, est décidé à poursuivre les maures.

Chez ces derniers, Dame Migo, fille de Halihatan, a formé projet de délivrer les deux prisonniers chrétiens, en échange d'une promesse de mariage avec l'un d'eux. Son père lui a confié les clés du cachot avant de partir au combat, et elle va donc faire sa proposition aux deux prisonniers, après avoir vidé le coffre de son père pour se munir en vue de sa fuite. Les deux chrétiens acceptent, et Dame Migo choisit d'épouser Richard dont la seule condition est qu'auparavant elle se convertisse. Les trois compli- ces s'enfuient.

Halihatan apprend la nouvelle et devient furieux. Mahomet et Culpo l'engagent à reprendre la lutte, car les ennemis arrivent à Cordoue. Les chrétiens ont appris la fuite des deux prisonniers et son prêts à engager la bataille. Une nouvelle fois ils remportent la victoire et Rato est fait prisonnier. Désormais Cordoue, le Léon et Salamanque sont à eux. Après avoir pris Murcie et Alicante, ils pourront s'emparer de Compostelle et chasser définitivement les maures.

Avant une nouvelle bataille, Halihatan, afin d'impressionner les chrétiens, fait mettre des têtes au bout des piques. Avec Mahomet (le roi) il implore son Dieu («Bahoumet») et lui promet en cas de victoire un temple au milieu de l'Arabie mille fois plus beau que celui de la Mecque. Mais c'est en vain: tous les maures sont tués au combat.

Charlemagne victorieux a planté son épée sur le lieu de bataille, et celle-ci bientôt se trouve fleurie de rameaux. Après ce miracle, St Jacques apparaît et indique aux vainqueurs où se trouve son corps. Il demande qu'une Cathédrale soit construite à l'endroit où l'épée de Charlemagne a fleuri, et qu'on y enterre ensuite son corps, afin que du monde entier les pèlerins viennent l'honorer.

Grâce aux trésors pris au maures on fondera l'église. Le corps du saint est retrouvé, mis dans une châsse d'argent. L'épée de Charlemagne dont les feuilles restent vertes, sera mise sur l'autel où le monde entier pourra l'admirer. On chante le Veni Creator et pose la châsse à l'endroit où sera construite l'église. Charlemagne donne l'ordre que soient fondés des hôpitaux pour les pèlerins. Mais de mauvaises nouvelles viennent de France et Charlemagne doit s'en retourner.

Ce récit passablement compliqué résulte d'un mélange de diverses sources dont certaines semblent être des pastorales, en l'occurrence *St Jacques* et *Roland*, à moins qu'il y ait utilisation des mêmes sources que celles dont ces deux-là s'inspirèrent.

Là encore on trouve en gros le canevas des récits figurant dans le roman des *Conquestes*... mais avec une contamination très forte d'éléments extérieurs, et des arrangements nombreux.

L'association de la légende carolingienne avec celle de St Jacques est très ancienne comme l'atteste le *Liber Sancti Jacobi* qui associe les deux éléments; la *Chronique du Pseudo-Turpin* dont on a déjà dit qu'elle était la source du roman de chevalerie des *Conquestes*... dans ses derniers chapitres (et aussi de l'*Histoire de Charlemagne de la Légende Dorée*) constitue précisément le vième livre du *Liber*... Sa rédaction remonte au 12ème siècle, mais il est probable que déjà auparavant les récits héroïques relatifs à Charlemagne et ceux célébrant les Miracles de St Jacques, s'étaient rencontrés sur les chemins de Compostelle. Symbole parfait de cette osmose, Notre Dame de Roncevaux:

On bâtit d'abord l'hôpital des pèlerins à côté de l'endroit où l'on disait que

Roland était mort, on éleva pour cet hôpital une chapelle funéraire et un charnier sur le rocher même où l'on montrait la brèche faite jadis par Durandal, puis, un peu plus tard, on ajouta à ces monuments qui portaient déjà les noms de Roland et de Charlemagne une autre petite chapelle consacrée au saint apôtre de Galice. (Lambert: 387).

Revenons-en à notre roman. On a déjà indiqué comment dans les *Conquestes...*, les guerres d'Espagne viennent à la fin, après l'expédition d'Orient (source: la chanson *Fierabras*). On y distingue trois étapes:

— Une première expédition où Charlemagne guidé par St Jacques se rend en Espagne pour y délivrer la terre de l'Apôtre «des mains des mécréans». L'ennemi n'est pas désigné nommément, et l'expédition commence par la chute de Pampelune (miracle des murailles) (Ch. LXII). Ensuite Charlemagne se rend au sépulcre de St Jacques en dévotion, puis de là à l'autre mer, conquérant ainsi pratiquement toute l'Espagne; une seule ville lui résiste (*Incerne, Lucerna* dans la version espagnole)¹⁷ qui fut vaincue cependant par un miracle semblable à celui de Pampelune (Ch. LXIII). Il détruit alors les idoles d'Espagne¹⁸ et rassemble en Galice nombre de richesses qui serviront à des fondations religieuses, dont de nombreuses en l'honneur de St Jacques. Ces épisodes figurent aussi très abrégés dans la *Légende dorée* de J. de Voragine et correspondent comme nous l'avons dit aux Ch. I à V du Pseudo-Turpin.

— La seconde expédition résulte de l'invasion de l'Espagne par Argoland, géant sarrasin (version française) ou turc (trad. esp.)¹⁹, venu d'Espagne. Il s'ensuit une série de défis qui aboutissent à une «guerre plénière». C'est là que Charlemagne fit planter en terre les lances de ses soldats. Certaines d'entre elles —celles de ceux appelés à mourir au combat— «furent le lendemain toutes vertes avec feuilles et fleurs». Après les avoir coupées pour aller au combat, les feuilles donnent naissance à des arbres. Argoland, vaincu s'enfuit, non sans abandonner ses trésors. Il en résulte 7 ans de paix, (Ch. LXVI).

— La 3ème expédition, retrace les événements déjà rapportés qui correspondent globalement à la guerre contre Aygalon de notre pastorale: Argoland a rassemblé tous ses gens («Sarrasins, Mores, Maobites, Ethiopiens et Persiens», avec une série de rois, dont le «Roi Sibire» et le «Roi Cordube»). Il attaque donc en Gascogne et prend Agen et essaye en vain d'avoir un entretien avec Charlemagne: ce dernier ayant par ruse pu mesurer la supériorité numérique²⁰ des sarrasins, retourne «en France» (Ch. LXVII).

(17) Sur cette ville et la légende qui s'y attache (*Lucerna* dans la chronique du Pseudo-Turpin), voir Riquier 1968, p. 218.

(18) Le roman raconte les problèmes posés par une idole spéciale, protégée par des diables. C'est un épisode célèbre de la chronique du Pseudo-Turpin. Il s'agirait en effet d'une statue d'Hercule située à Cadix qui fut fondue en 1145; ce qui est un élément permettant d'évaluer la date de rédaction de la chronique. (V. Lambert, p. 367).

(19) La version espagnole a *Aigolante* et non *Argoland*. Dans nos mss. on a *Aygalon* (Saffores) et *Aigolant* (Bassagaix); Chronique Pseudo-Turpin: *Aigoländus*. Le nom apparaît dans de nombreuses chansons de geste et désigne toujours, sous des orthographes variables, soit des héros sarrasins, soit un peuple sarrasin, une fois un maçon; (Langlois 1904: 8-9).

(20) Est-ce là la source du jeu consistant à laisser Renaud affronter seul à Montauban les sarrasins dans notre 1ère partie? Mais le correspondant d'Agen dans la pastorale ne serait-il pas plutôt Fronsac que Montauban, contrairement à l'analyse de Hérèle? En fait c'est la seule ville dont s'emparent effectivement les sarrasins dans la pastorale. Comme le roman n'indique pas dans quelles circonstances Agen fut prise, peut-être le pastoralier a-t-il imaginé d'y intégrer le jeu de la trahison d'Hunolt, sur le modèle de celle de Ganelon?

Charlemagne décide d'assiéger Agen. Après la fuite des sarrasins par un tunnel creusé sous la Garonne, la ville est prise. Argoland s'enfuit non sans un nouveau combat au cours duquel (dans la seule version française) le «miracle des lances» se reproduit. La divergence s'accroît ensuite entre les deux versions. Dans le texte français il se réfugie à Pampelune, dans le texte espagnol en Aragon (Ch. LXXVIII et cap. LXI).

Charlemagne alors rassemble des troupes (Ch. LXIX), et dans une série de combats bat Argoland. Ce dernier est sur le point d'accepter le baptême lorsqu'il se rend compte que Charlemagne festoie à table avec ses barons alors que les treize pauvres sont par terre, misérablement vêtus. Ce spectacle le révolte et il décide de reprendre la guerre (Ch. LXX). Au chapitre suivant Argoland meurt au combat. Pampelune est prise (Ch. LXXI). Dans la version espagnole, cette mort est suivie d'un combat entre le prince de Navarre dénommé Furre et Charlemagne; ce dernier l'emporte (Cap. LXIV)²¹.

C'est ensuite le duel Roland-Ferragus, déjà résumé, auquel fait suite un récit des guerres contre le roi de Cordable et le roi de Cible (Sevilla y Cordoba dans le texte espagnol). Dans cette guerre les sarrasins pour effrayer leurs adversaires «portoient des visagieres contre faites toutes noires, et rouges cornus, et étaient ainsi barbus, et hydeuses comme diables». En outre les sarrasins ainsi déguisés «portoient en leur main clochette ou champagne». Le piège est déjoué car Charlemagne «fit le lendemain boucher les yeux et étouper les oreilles des chevaux». Après la prise de l'étendard sarrasin, Charlemagne triomphe (Ch. LXXIV); «un noble anciano que tienia en guarda la ciudad» se fit baptiser par l'évêque²² Turpin comme beaucoup d'autres (dans la seule version espagnole; Cap. LXVII).

Charlemagne fait ensuite nombre d'oeuvres pieuses et notamment fait consacrer l'église St Jacques par l'Archevêque Turpin. (Ch. LXXV).

Si l'on a résumé ici le contenu des *Conquestes...*, c'est afin de mieux mettre en évidence à la fois la similitude et les écarts entre le récit de la pastorale, et sa source supposée. Les similitudes sont telles qu'on ne peut s'empêcher de voir un lien entre ces récits; les écarts sont si manifestes que l'on peut s'interroger sur la possibilité d'une utilisation directe du roman... On reviendra plus loin sur cette question.

Pour l'instant, observons que dans la pastorale on retrouve l'idée du Miracle des lances utilisée (avec une autre signification) avec l'épée de Charlemagne, et aussi un succédané du piège sarrasin destiné à effrayer les chrétiens: on substitue des têtes au bout des lances aux masques effrayants du roman.

Les apports originaux de la pastorale par rapport au roman sont l'intervention directe de St Jacques dans les combats, et la découverte de son corps, le miracle du général ressuscité, les tributs imposés par les maures aux rois chrétiens, l'évasion des prisonniers chrétiens...

En fait ces derniers éléments semblent provenir de la pastorale *St Jacques* et de *Roland*. Dans *St Jacques* également on assiste à l'agression du roi sarrasin

(21) Ce détail figure aussi dans la *Légende dorée* mais le prince de Navarre n'est pas dénommé par son patronyme. Comme déjà indiqué le récit de Voragine résume également toutes ces péripéties. Bien sûr, le détail est dû au Pseudo-Turpin.

(22) Ce point pourrait correspondre à la «conversion» de Carpio dans *Charlemagne*. Le nom de l'évêque dans la pastorale est celui d'un des compagnons de Roland dans le Pseudo-Turpin: *Theadoricus*.

(«Maroc») contre un roi chrétien d'Espagne. Il doit lui payer un tribut de 100 jeunes filles par an. Bien qu'il n'apparaisse pas dans la pastorale, il y est fait aussi mention du roi Alphonse, lequel est présenté comme le père de Ramire; ce dernier en effet s'interrogeant sur le fait de savoir s'il doit céder ou non, dit:

*Alphonsa Ene aita çenaq
behar Cerien pacatu
Ezpeicen Eztatutan guerlaz
Ezin çen defendatu*

(Mss. de la BN n.º 211)

Comme dans notre pastorale, la victoire de Ramire sur les sarrasins se réalise par l'intervention directe de St Jacques, lequel survient au moment de l'affrontement: *jin çamari chourian trapeu chouribatequi*. Par ailleurs la construction de l'église dans *St Jacques* est représentée. Cela donne d'ailleurs lieu à une scène savoureuse de dispute entre les diverses corporations mises à l'oeuvre.

Notre pastoralier a utilisé sans nul doute la pastorale pour s'inspirer. Elle même a puisé dans une légende bien attestée que l'on trouve par exemple dans l'oeuvre du jésuite Ribadeneira. L'ouvrage de cet ecclésiastique était écrit en espagnol mais fut traduit en français dès le 17^e s. (Gautier). Voici le passage concernant l'épisode que l'on trouve dans les pastorales, et qui est extrait du chapitre consacré à «La vie de St Jacques le majeur, apôtre».

Car plusieurs fois les Royaumes d'Espagne par un juste jugement de Dieu ayant été ruinez et saccagez par les Mores, les Espagnols Chrétiens en étant assiégés et environnez, ont été secourus par l'Apôtre, qui a mis endéroute de grandes et puissantes armées de barbares, combattant visiblement à la teste des chrétiens tout armé, et monté sur un coursier blanc, faisant un cruel carnage des ennemis, comme Chef et Protecteur invincible d'Espagne: comme il arriva l'an de Nôtre-Seigneur 834. du tems du Roy Dom Ramire en lá bataille qu'on appelle du Clavijo. Car le Roy ayant ramassé toutes ses forces pour combattre les Mores, et délivrer son Royaume d'un infame tribut de cent filles, qu'il falloit donner chacun an aux Mores, lesquelles comme pauvres brebis innocentes étoient abandonnées aux loups: et ayant perdu la bataille, les saint Apôtre s'apparut la nuit suivante au Roy Ramire, qui étoit en oraison fort triste est affligé, et luy commanda que le lendemain, après que les Soldats auroient été confessez et communiéz, il attaquist l'armée des Mores (...): dautant qu'il marcheroit à la teste de l'armée, monté sur un coursier blanc, avec un étendart blanc à la main, et qu'il déferoit cette innombrable armée de Mores.

L'épisode de l'évasion est repris lui tout droit de la pastorale *Roland* (lequel l'a emprunté au roman des *Conquestes...* (Ch. xxxi). Il s'agit également de l'évasion de prisonniers chrétiens, Olivier, Thierry et Ganelon, grâce à la fille du Roi sarrasin (Floripa). Visiblement donc une variante: dans *Roland* Floripa agit par amour pour Guy de Bourgogne qu'elle avait connu huit ans plus tôt lors d'un séjour à Rome, c'est-à-dire que l'argument y est plus fort que dans notre *Charlemagne* où la motivation de Dame Rigo est moins bien amené. Il y a également parallélisme sur un autre point: dans *Roland* les fuyards emportent les reliques; dans *Charlemagne*, plus prosaïquement, elles sont remplacées par le trésor du roi.

Sans qu'on ne puisse avoir de certitude, il est très probable que la contamination provient de la pastorale, et non du roman lui même. Ceci tendrait à

prouver que *Roland* est antérieur à Charlemagne, à moins que tous deux résultent d'un démembrement d'une pastorale plus longue²³.

Quant au miracle du général ressuscité il ne figure ni dans aucun des récits sources (à ma connaissance), ni dans le roman. A vrai dire la manière correspondrait assez bien à une histoire du genre de celles que l'on trouve dans la *Légende dorée* où les résurrections abondent, et où les morts sont bien bavards (cf. infra: le miracle du pendu). Dans l'oeuvre de J. de Voragine, il y a bien quelque chose d'un peu similaire attribué à St Jacques, mais la transposition s'en éloigne très sensiblement et l'on ne peut guère relier les deux récits: il s'agit d'un jeune homme suicidé qui revient à la vie grâce à St Jacques.

Peut-être le contamination provient-elle d'une autre pastorale qui pourrait être en l'occurrence *St Julien*. En effet dans cette pièce on assiste à une résurrection semblable (pp. 170-174). Le roi turc «Marcien» met au défi Julien de faire ressusciter un mort («Anastasa»): *ohtoicen ait arren hil hau / behar duq reçuscita Eracy || Bay Etare hiletariq / oray phitz Eracy*.

C'est bien sûr ce qui se produit: Anastasa sur l'ordre de Julien se lève, et se met à parler tenant des propos un peu semblables à ceux de Sebuton dans *Charlemagne*: *phena handiriq duq Ifernian / horetaco Destinaturiq || penitencia Eguiten / Ezpaduq combertituriq*.

A la différence de *Charlemagne* néanmoins, le jeu avec Satan interdisant au ressuscité de parler n'a pas lieu, et en outre, contrairement à Sebuton, Anastasa ne «remeurt» pas immédiatement, car il doit, lui, «faire pénitence dans le monde».

5. Guerre d'Italie. V.1202-1471

Elles ont comme on peut le voir beaucoup moins d'importance que les précédents épisodes guerriers. D'une certaine manière elles constituent la suite de la première partie, puisque Charlemagne y affronte le père de son ancienne épouse brutalement repudiée (et bien que cette dernière n'apparaisse en aucune façon, ce qu'on peut regretter), et aussi que c'est là que se réfugia Hunolt après sa trahison de Fronsac.

Le jeu commence par un conseil de Didier, roi des lombards, qui est décidé à prendre et piller Rome, car il en a assez de l'autorité que le Pape Adrien entend exercer en Italie. Les avis des conseillers sont partagés; le fils de Didier, Aldeguisa, est peu favorable car les chrétiens sont nombreux et Charlemagne est leur défenseur. Mais Didier n'écoute pas ces sages avis, et veut absolument piller Rome, comme le fit son père.

Les lombards attaquent Rome, le Pape se bat mais doit s'enfuir. Rome est mise à sac, et Didier poursuit le Pape, lequel s'enfuit dans le désert. Zoma cependant, avec son accord, va demander secours à Charlemagne, bien que ce dernier soit parent avec Didier. Charlemagne, mis au courant, décide de partir en campagne sous la bannière blanche.

Les chrétiens arrivent devant Pavie, et attaquent Didier. Celui-ci essaye de repousser l'assaut à coups de pierre, mais les pairs brisent les portes de la ville et l'investissent. Une bataille a lieu, à la suite de laquelle les lombards prennent la fuite. Didier ne sait s'il doit se rendre, comme le lui conseille son fils; Constantin et Hunolt l'en dissuadent. Nouvel affrontement, après le refus de Didier de se convertir. Les lombards sont vaincus et leurs chefs faits prisonniers. Didier est traîné derrière quatre chevaux dans la

(23) Observons qu'il ne semble pas y avoir dans *Roland* d'élément repris à *Charlemagne*, ni à *St Jacques*, ce qui tendrait à infirmer cette hypothèse. Reste l'identité des sources; sources beaucoup mieux suivies dans *Roland* cependant.

ville. Quant à Hunolt, il nie avoir voulu trahir Charlemagne, mais en vain, car il est écartelé.

Le roi chrétien veut laisser au Pape Léon le soin de juger Didier; celui-ci ne le peut et s'en remet à Charlemagne. Ce dernier décide qu'il sera conduit à Paris par Roland, tandis que lui même poursuivra sa campagne pour convertir Grèce et Russie. Didier implore le pardon du Pape, mais est conduit à Paris où on l'enferme dans un château. Le Pape remercie Charlemagne, lequel lui offre la Lombardie en réparation des torts causés.

Le Pape sacre Charlemagne Empereur d'Occident. Il lui offre Naples, Russie, Piémont, Espagne et France. Zoma est chargé de «publier» la nouvelle du sacre.

Aaron et Constantin, Roi de Perse et Empereur d'Orient, apprennent le sacre de Charlemagne et décident d'aller lui rendre hommage. En chemin ils rencontrent Ramire et Alphonse débarqués à Ostie et qui font route avec eux. Charlemagne est comblé, d'autant qu'il peut directement convenir du partage de l'Europe avec Constantin, lequel s'attribue les territoires allant jusqu'à Venise et Moscou, puis jusqu'en Norvège et à Copenhague, englobant ainsi Grèce, Macédoine, Le Caire et Babylone!! Charlemagne est d'accord. Aaron se sent pour sa part incapable de faire face à sa tâche: il propose au nouvel empereur sa couronne, afin de se faire ermite. Charlemagne refuse car la Perse est bien loin, et il est désormais âgé.

Après que Ramire et Alphonse aient également témoigné leur satisfaction, le Pape commande la fête. Les douze pairs font une bataille, puis on danse, on fait un banquet et on chante. Dans Bassagaix Aaron, habillé en ermite, vient faire ses adieux.

C'est avec ce récit que prend fin la pastorale de Saffores, Bassagaix faisant suivre sa version par un nouvel épisode. Les éléments de ce récit sont absents sinon de façon allusive dans la version française du roman des *Conquistes*... En effet le Ch. VI raconte «comment le roi Charles après qu'il eut fait beaucoup de constitution avec le Pape Adrian, il fut fait Empereur de Rome» (par le Pape Léon). Cependant, ce chapitre ne fait état d'aucune guerre, sinon de façon incidente:

Adrian Pape, étant bien informé que Charles étoit une ferme Couronne de la Foi et Protecteur des Saintes Églises Catholiques, il lui manda qu'il vint à Rome, il se mit en chemin, et quand il fut à Pavie, il y *mit le siège*, et séjourna un peu, puis un partit en petite campagne et vint à Rome.

La version espagnole (Cap. VI) est bien plus proche de la pastorale, même si tous les éléments n'y figurent pas:

y en aquel tiempo el papa Adriano hacía continuamente guerra á los infieles aumentando la fe cristiana, y destruyendo las herejías (...) y desde allí á poco tiempo el papa Adriano allegó toda la gente que pudo, y con Carlomagno descubrió toda la Lombardía y las otras provincias de Italia, tomando villas, ciudades y fortalezas que estaban en poder de paganos y tomaron la ciudad de Pavía (...). En aquel tiempo los Romanos habían muerto á su emperador, y entre ellos había discordia: los unos querían a Constantino, hijo del emperador muerto, y los senadores querían otro. Viéndolo el papa Adriano, habló con ambas partes (...) de manera que todos tuvieron por bien de escogerle (Charlemagne) y alzar por emperador; y desde á pocos días falleció el papa Adriano, y sucedió el papa León, hombre de muy santa vida, el cual, de consentimiento de los romanos, coronó a Carlomagno de la corona imperial.

Comme on peut le constater, le texte espagnol globalement correspond au récit de la pastorale. Cependant, les écarts sont importants: Didier n'est pas mentionné, ni le pillage de Rome, ni la fuite d'Adrien. Le couronnement n'est en aucu-

ne façon détaillé et la seule circonstance qui s'y réfère dans le roman, le désaccord entre Romains, n'est pas évoqué dans la pastorale.

On sait que les premiers chapitres du roman sont inspirés du *Miroir Historial* de Vincent de Beauvais. En voyant les termes de la source première peut-être serait-il possible de mieux déterminer si le pastoralier a usé d'autres documents que le roman, ou d'autres pastorales, ainsi qu'on l'a déjà suggéré à propos du récit du mariage de Charlemagne et du personnage de Hunolt?

Dans le *Miroir Historial*, les guerres de Didier le roi des lombards, couvrent le Ch. CLXIX du 24^{ème} livre. On y retrouve à peu de chose près ce qui est dit dans le roman, hormis ce qui concerne le couronnement, puisque dans le *Miroir* (Ch. CLXXI) c'est Léon le tiers qui succède à Constantin²⁴ en l'an 777. Les éléments qu'on y trouve absent du roman et présent dans la pastorale, sont:

— l'allusion à un Adalgis («adelgisa»), fils de Didier, qui, voulant venger son père, s'allie aux grecs mais est tué;

— d'autre part. (Ch. CLXII) la référence à «humalc duc daquitaine» (Hunolt) qui «vint a rome aussi comme pour demourer et sensouyt aux lombards et y devint rénoie», avant de «mourir mauvaisement»;

— mention du pillage effectué par Didier à Rome: «Didier Roy des lombars entra en rome (...) et prit aucun des nobles de rome et les aveugla». Comme dans la pastorale, le Pape Adrien fait appel à Charlemagne «pour la défense de l'église de rome»; celui-ci prie Didier de «rendre toutes les choses qui estoient de Saint Pierre». Didier ayant refusé, même en échange de «quatre mille solz Dor»; il s'ensuit une guerre, le siège de Pavie durant 10 mois; victoire de Charlemagne (mais Didier est «ramené en grâce»).

— Le personnage de Aaron est mentionné dans le *Miroir* comme «Roy de Perse qui tenoit tout orient excepté indie» et dont il est dit qu'il est avec Charlemagne «en grande concorde et amitié».

— L'allusion au pillage que le père de Didier effectua auparavant est l'objet du Ch. CLVI du 24^e l.: «Comment estienne pape requit laide ou roy pepin contre les lombards». Le roi est «Haistulphe», père de Didier.

Cet examen permet de conclure —avec une quasi certitude— que le pastoralier possédait une autre version du roman des *Conquestes*... où tous ces éléments apparaissaient. Ou sinon un autre ouvrage comparable.

On trouve dans le chapitre consacré à Ste Pelage, pape, de la *Légende dorée* un récit correspondant à peu de chose près à la version castillane du roman²⁵. Comme l'épisode suivant s'inspire directement de cet ouvrage il n'est pas impossible qu'il ait également servi de base pour les guerres d'Italie:

Pépin étant mort après de nombreuses batailles gagnées, Charlemagne, son fils lui succéda au trône; c'était alors Adrien qui était souverain pontife à Rome. Il envoya des légats à Charlemagne lui demander du secours

(24) Dans la pastorale ce Constantin est devenu membre de la cour de Didier.

(25) Je n'ai pu malheureusement user d'une version plus ancienne. Rappelons qu'il y eut une traduction castillane faite à Séville dès 1525 (Riquer 1968, p. 212). Il en existait diverses éditions dans les siècles suivants, tant en France (telle la nôtre) qu'en Espagne (V. Saroïhandy 1927).

contre Didier qui, comme l'avait fait Astolphe, son père, vexait beaucoup l'église. Charles lui obéit, et assiége vigoureusement Pavie, capitale du Royaume. Il y prit Didier, sa femme, ses enfants et les princes qu'il reléguait en exil dans les Gaules, et restitua à Adrien tous les droits de l'église, que les lombards avaient usurpés. (...) Quand Adrien mourut, Léon fut élevé sur le siège de Rome. (...) L'an du Seigneur 784²⁶, d'après les conseils du Pape, les romains se séparèrent de l'Empire de Constantinople, acclamèrent d'un concert unanime, Charles empereur, et, par la main de Léon, ils le couronnèrent et l'appelèrent César Auguste.

Là aussi l'essentiel y est, mais manquent certains éléments telle la mention d'Aaron, ou d'Aldegisa le fils de Didier, d'autres ne correspondent pas, comme la nature des rapports avec l'Empereur de Constantinople. Sur ce dernier point la pastorale semble avoir mélangé les sources: l'Empereur Constantin dans le roman est le prédécesseur de Charlemagne, non l'Empereur de Constantinople, lequel en réalité en 800 était une femme, l'impératrice Irène (tutrice, et bientôt destituée, de son fils Constantin VI).

6. *Le miracle du pendu*. V.1311° à 1547° (Mss. Bassagaix)

Cet épisode a été omis par Saffores lequel pourtant devait l'avoir sur sa copie modèle puisqu'il dit dans son V. 1527, *çousiren duçie miraculu / Saintu haren içenin // Saint Domingo Saintia/han gerthatu çenin*. Ce miracle était connu de Saffores qui l'avait représenté dans *St Jacques* ainsi que le prouve le mss. de la BN qui est de sa main (voir annexe).

Il s'agit d'un miracle célèbre survenant à l'occasion d'un voyage de pèlerins à Compostelle. En voici la version de la pastorale *Charlemagne*.

Aaron et son épouse Teude ont fait vœu de partir en pèlerinage à Compostelle. Dominique leur fils, très pieux, veut les accompagner. Pourtant il a fait un rêve curieux où il se voyait au paradis, et il est inquiet. Sa mère le rassure et tous trois quittent la Soule après s'être recommandés à Dieu. Leur intention est de passer par Valladolid puis le Léon. Ils arrivent à un hôtel pour passer la nuit et ils sont accueillis par Julana. Celle-ci tombe amoureuse de Dominique et veut l'épouser: elle le lui dit sans autre préalable. Ce dernier refuse, car il a fait vœu d'accomplir son pèlerinage. Julana lui propose de l'épouser à son retour, et pour se l'attacher lui offre de l'argent. Dominique refuse encore, et lui demande d'abandonner tout projet. Julana est ulcérée, et profite de la nuit pour glisser en cachette une bourse d'or dans les affaires de Dominique. Le lendemain les pèlerins repartent et arrivent à Léon.

Julana va se plaindre aux juges Carpio et Rigo du vol de sa bourse, et accuse Dominique. Carpio et Rigo rattrapent les pèlerins et conduisent l'accusé à Valladolid, car ils ont trouvé sur lui la bourse volée. Dominique nie tout vol; ses parents sont effondrés. Il est mis au cachot et jugé. Il clame son innocence et dénonce la tromperie de Julana. Celle-ci au contraire maintient ses accusations. Dominique est condamné à la pendaison sous huit jours. Son père demande une faveur: il voudrait pouvoir accomplir son pèlerinage dans l'espoir d'un miracle, et demande qu'on attende son retour pour l'exécution. Un délai de 10 jours lui est accordé. Dominique prie ses parents d'agir comme s'il était avec eux lorsqu'ils donnent l'aumône, et s'engage à ne pas boire ni manger jusqu'à leur retour. On le met en prison.

Aaron et Teude à Compostelle implorent St Jacques, et prennent le chemin du

(26) Au sujet de la datation, la seule indication des mss. est celle fournie hors texte dans les entêtes où l'on fixe le couronnement en l'an 800 (le jour de Noël précise Bassagaix). La datation —exacte— ne semble pas provenir donc d'un de ces récits.

retour. Ils rencontrent deux pauvres, et leur font l'aumône puis se reposent à l'ombre d'un arbre.

Dominique doit être pendu. Le bourreau l'amène; il accepte le sacrifice, confesse ses fautes, pardonne à Julana. Il est pendu sans revoir ses parents.

Rigo, Carpio et le bourreau font un repas, et doivent manger une poularde et un poulet qu'un cuisinier leur apporte rotis. Ce dernier prétend avoir remarqué une éclipse du soleil, et un vol de colombes sur la montagne où fut pendu Dominique, colombes qui se posèrent ensuite sur un nuage.

Teude veut rentrer, car Dominique est certainement pendu depuis trois jours. Ils vont à la potence et Dominique les regarde; leur parle même, leur demandant de dire ce qu'ils ont vu aux juges. Ainsi font Teude et Aaron. Les juges ne les croient pas: autant nous dire leur répond le juge Carpio qui s'apprête à manger, que ce poulet et cette poularde rotis sont vivants... A ce moment là les deux volailles se mettent à «chanter» dans le plat. Le miracle est patent et les juges décident d'aller voir le pendu. Ils le trouvent vivant, le font descendre de la potence. Dominique prononce quelques paroles pieuses et meurt.

L'Evêque, averti du miracle, vient pour procéder à l'enterrement du saint; on chante un cantique.

La poule et le coq sont mis dans une cage et deviendront les témoins du miracle.

Julana est condamnée à mort par l'Evêque Théodomir: elle sera trainée à la queue d'un cheval et brûlée vive. Julana implore le pardon, et tire les leçons de son aventure. Elle est trainée à terre, et brûlée.

Il existe une variante de ce miracle dans *St Jacques* que l'on trouvera en annexe II. Il est peu probable qu'il s'agisse d'une même version avec variantes de copie, car il n'y a pas un seul vers qui soit commun, et si la matière demeure identique, on trouve quelques écarts sur des points de détails:

— Le père (Alexis) ne voudrait pas que Dominique les accompagne et celui-ci doit insister. La mère (Christina) décide que oui.

— Il ne s'agit pas de pèlerins souletins comme chez Bassagaix, mais ils traversent le Pays Basque (par St Jean de Luz) et font quelques remarques sur la difficulté de langue.

— L'amoureuse déçue n'est pas seule à l'hôtel, mais avec ses père et mère. Sa déclaration est plus réfléchie mais toute aussi brutale, puisqu'elle veut passer la nuit avec Dominique.

— Les parents n'assistent pas au procès.

— Il y a un prêtre pour assister le condamné innocent avant la pendaison; il joue ensuite le rôle de l'évêque de la version Bassagaix.

— La délatrice est pendue et non brûlée.

Cet épisode est contenu dans la *Légende dorée* dans le chapitre sur St Jacques le Majeur. J. de Voragine l'a lui même probablement tiré du *Miroir Historial* (Liv. xxvii).

Il n'est pas sûr néanmoins que ce soit la source directe de la pastorale où la version donnée est plus riche: Voragine ne mentionne pas la raison du vol, ne parle pas du miracle du coq (Voir chanson plus loin).

Le Pays Basque a été très influencé par le pèlerinage de Compostelle, non seulement en raison du passage des pèlerins, mais aussi par une participation effective des basques à ce pèlerinage²⁷. Le BMB ainsi publié en 1966 (2e trim.)

(27) R. Poupel donne divers actes de «décès» de bas-navarrais décédés sur le chemin du

un fac-similé d'un manuscrit de chansons et routier basques de 1809 provenant de Soule²⁸. L'abbé C. Daux (1899) avait déjà publié un bref couplet d'une autre chanson de pèlerin en basque.

Il est probable que ce miracle fort célèbre a connu de multiples versions, et c'est de l'une d'entre elles que les pastoraux ont certainement tiré leur version (mss. *Charlemagne* et *St Jacques*).

Il reste cependant un fait intéressant: bien que les deux textes soient étrangers l'un à l'autre dans leur forme, la manière de les représenter est pratiquement identique par delà les écarts relevés. On pourrait concevoir qu'à partir d'un récit de prose identique, il devrait y avoir des expressions très voisines dans les versets, or ce n'est guère le cas, alors même que les pastoraux parviennent à une mise en forme théâtrale très proche et pratiquement parallèle²⁹.

On pourrait songer à une reprise d'une pastorale en français ou béarnais, mais là aussi la traduction du même texte laisserait des traces plus nettes (correspondance directe de versets).

Ce fait me paraît important car nous avons ainsi à le cas rare d'un même récit mis en scène dans deux pastorales de façon séparée, ce qui est un élément important pour voir quel type d'adaptation réalisaient les pastoraux. On examinera la question de façon détaillée dans le chapitre suivant.

Parmi les diverses chansons de pèlerins publiés (les rares chants basques connus en sont des adaptations) on en trouve deux qui de façon plus ou moins directe rappellent notre miracle du pendu, et pour les deux on en connaît des variantes différentes: Ces textes ont été publiés pour certains par Daranatz (1927: II, 23 et suiv.) d'autres par C. Daux (1899).

Les chansons de Daranatz proviennent d'une publication de Toulouse (S. D. mais datant du 18e s.); celles de C. Daux d'un manuel de la bibliothèque de Troyes (Vve Oudot. 1718).

— La première chanson est dite «la grande chanson des pèlerins»; il en existe deux versions dans chacun des opuscules, soit en tout quatre. Deux des strophes de ce texte qui est une espèce d'itinéraire, font directement allusion à notre «miracle». On donnera ici le texte des deux chansons publiées par C. Daux, correspondant à la publication de Troyes.

1ère grande chanson — 1ère version

(Str. 5)

Quand nous fûmes à Bayonne,
Loin du pays
Nous fallut changer nos couronnes
En fleurs de lys
C'était pour passer le pays
De la Biscaye,
C'était un pays rude à passer
Qui n'entend le Langage.

retour. Il souligne comment les pèlerins étrangers étaient accueillis chez des particuliers en Pays Basque.

(28) Ce mss., indique Haritschelhar 1966, correspond à celui que le D. A. Irigaray évoque dans un article du *Diario de Navarra* du 11 avril 1965 et qu'il attribue à un certain Barrenquy de Barcus.

(29) La principale différence étant que les parents n'assistent pas au procès dans *St Jacques*.

2ème grande chanson

(Str. 6)

Changer fallut nos gros blancs
 Quand nous fûmes dans Bayonne
 Nos quarts écus qu'on nomme Francs,
 avec notre monnaie en somme,
 semblablement notre couronne,
 C'est pour la Biscaye passer,
 Où il y a d'étrange monde
 On ne les entend pas parler.

(Str. 9)

Quand nous fûmes à Saint Dominique
 Hélas! mon Dieu,
 Nous entrâmes dedans l'église
 Pour prier Dieu;
 Le miracle du pèlerin,
 Par notre adresse
 Avons ouï le coq chanter
 Dont nous fûmes bien aisé.

(Str. 11)

Ah! que nous fûmes joyeux
 Quand nous fûmes à St Dominique
 En entendant le coq chanter,
 Et aussi la blanche géline;
 Nous sommes allés à la justice,
 Où resta trente six jours l'enfant
 Que son père trouva en vie
 De St Jacques en revenant.

On reconnaîtra quatre éléments du récit de la pastorale:

- le passage au Pays Basque (par le chemin côtier)³⁰,
- le changement de monnaie,
- «l'étrangeté» de la langue.

La seconde chanson correspond exactement au récit du «miracle du pendu». J'en donne ici la version du recueil de Troyes.

1	2
<p>Au nom du Seigneur souverain Secourés ces deux Pélerins, L'entreprise et le bon Voyage; Ayant fait voeu dévotement, D'aller à Saint-Jacques le Grand, Se sont montrés prudens et sages.</p>	<p>Ces chastes Pélerins François Tous deux se promirent la foi De vivre et mourir l'un pour l'autre Dans toute adversité, Qui viendrait l'un à l'autre En leur nécessité.</p>

(30) Le chemin côtier par St Jean de Luz et Irun fut secondaire au départ, mais très fréquenté également par la suite. Dans le routier publié dans le recueil de chansons de Toulouse on a: *Bordeaux (...), Saint Vincent (...), Bayonne, St Jean de Luz, Ste Marin de Hurin (sic), Harneni (sic), Ville-neuve, Toulouzette, Segure*, etc. Cette voie est déjà indiquée dans *Nouvelle guide des chemins* (Paris, Bonfons, 1583).

3

Quand ils furent sur le chemin,
L'entretien de ces Pèlerins,
Était des paroles très saintes,
Des vies de saints par amour;
Ils s'entretenaient chaque jour,
Leurs âmes à Dieu étant sans feintes.

4

L'un dit qu'il avait [des] Parens
Sur le grand chemin passant,
Il supplia son Camarade
De le suivre jusqu'au logis
De ses parens et ses amis,
Qu'il lui en ferait le semblable.

5

Le pauvre pèlerin honteux
N'ayant pas connaissance d'eux,
Fort humblement le remerçia;
Son compagnon voyant cela,
Le conduisit tout d'un même pas
Dans une bonne hotellerie.

6

Incontinent qu'il fut arrivé
Très doucement il a posé
Son Bourdon derrière la porte
Puis il demanda à souper
Afin de s'aller reposer,
Ainsi que l'Histoire rapporte.

7

Il avait quantité d'argent,
L'Hôte du logis très méchant,
Comme une perfide singulier,
Sa femme étant avec lui,
Tout doucement sur le minuit,
Le Pèlerin ils égorgèrent.

8

Le lendemain de bon matin,
Son camarade pour le certain,
Demanda en l'hotellerie,
Mon camarade est-il parti?
L'hôte lui répond qu'oui,
Il est bien loin je certifie.

9

Mais il aperçut le Bourdon
Et le sac de son Compagnon,
Pareillement une Gondole:
Le Pèlerin en grand souci,
Vos discours ne sont que frivoles,
Dit, mon camarade est ici.

10

Pour en mieux scavoir la raison,
Il les fit mettre en prison
Le maître et la maîtresse:
La servante tout soudain
Le confessa à pur et à plein,
Ayant le coeur plein de tristesse.

11

Ils furent d'abord condamnés
D'être pendus et étranglés,
Ayant fait amende honorable,
La servante pour le certain
En sortis sans lui rien faire
Du meurtre n'étant [pas] coupable.

12

Ce pèlerin de Dieu aimé,
Son compagnon fit embaumer,
Et le fit mettre en une bière,
Et le porta légèrement
Jusqu'à Saint-Jacques le Grand,
D'un amour très particulier.

13

Étant à S. Jacques arrivé,
Tout doucement l'a posé,
Et fit célébrer une messe:
En sortant de ce lieu sacré,
Une ombre le vint embrasser,
Avec grand amour et tendresse.

14

Une voix lui dit doucement,
Tu m'as retiré du tourment,
Mon camarade fidèle
Tu as fait le voyage pour moi,
Et je vais prier pour toi
Jésus dans la gloire éternelle.

15

Nous prions Dieu dévotement
Et Monsieur S. Jacques le Grand,
Qu'un jour avec les Archanges
Nous puissions chanter hautement
Et crier tous ensemblement:
Vive Jésus, le Roy des Anges.

Comme on le voit cette version chantée du miracle diffère sensiblement de celle de la pastorale et même de celle de J. De Voragine (l'autre chanson du recueil de Toulouse n'en est qu'une variante quasi-identique).

Il est un point singulier: c'est à la strophe 9 qu'il est fait mention d'une «gondole» («gandole» dans la version de Toulouse), ce qui correspond exactement à la «gondola» du V. 1378° de Bassagaix et du V. 68 de *St Jacques*. Autrement, ils parlent toujours d'une «bourse».

Quoqu'il en soit on pouvait se demander si un pastoralier n'avait pas en quelque sorte brodé autour du miracle (ce qui excluait qu'il puisse s'agir de deux versions séparées). Mais Daranatz (1927: II, 38) fait part d'une légende accréditée par les pèlerins au sujet d'un tel miracle (il ne cite malheureusement pas sa source) et dans laquelle d'autres éléments de la version de nos mss apparaissent. De plus, et cela prouve qu'il s'agit là d'une version ancienne, il existe un mystère provençal du xv siècle —*Ludus sancti Jacobi*— qui reprend ce récit avec tous ces éléments.

C'est un fragment de 705 vers —17 personnages—, trouvé à Manosque en 1855 et édité en 1868 à Marseille (Petit de Julleville 1880; *Histoire Littéraire de la France*, xxiv, p. 137). Le mss. est donc incomplet mais comprend le prologue, ce qui permet d'avoir un résumé de l'histoire, laquelle correspond à celle de nos mss. pour tout ce qui concerne l'intrigue amoureuse: il s'agit également d'une famille père, mère, fils; à l'hôtellerie, Béatrix la servante (et non la fille), devient amoureuse du jeune homme: «En jort de mon vivant. / Ieu non vi un tal enfant / Pues es vermel como es la roso»... La malheureuse finira brûlée, comme dans le mss. Bassagaix, et non pendue.

Il est à noter que c'est le seul élément de toute la pastorale qui existe dans les mystères français (en l'occurrence plutôt provençal) qui ont été répertoriés. Les aventures de Charlemagne n'ont laissé des traces dans le théâtre ancien que dans les mystères bretons. Il existe en effet six mss. du mystère breton sur Charlemagne à la Bibliothèque nationale, d'autres également sur les quatre fils Aymon³¹.

Conclusion du Chapitre

La pastorale *Charlemagne* s'inspire de façon générale du *Roman des Conquestes*..., mais le pastoralier ne suit pas le récit du roman dans l'ordre de ce dernier, et de plus il fait intervenir des éléments extérieurs dont certains empruntés à d'autres pastorales: *St Jacques* (lutttes de Ramire et Alphonse), personnages des *Quatre fils Aymon*, épisode de la fuite des chrétiens prisonniers grâce à la fille du Roi sarrasin emprunté à *Roland*, probablement aussi d'autres éléments tirés d'autres histoires de Charlemagne: mariage, personnage de Hunolt...

Il est fort peu probable que l'on ait là un premier texte, les traces de contamination sont trop visibles. De plus on peut s'interroger sur la signification des versets 1569°-1570° du prologue du mss. Bassagaix où celui-ci indique que faute de temps il n'a pas été possible de mettre en scène l'épisode de la bataille de Roncevaux.

Ce dernier épisode figurant dans *Roland*, et la pastorale ayant par ailleurs emprunté d'autres éléments à cette pièce, on peut s'interroger sur le fait de savoir si *Roland* et *Charlemagne* ne formaient pas une seule pièce dans une version

(31) BN: Celtiques et basque N.° 32, 33, 50, 56, 98, 1961. Voir le Braz, *Le théâtre breton*, v. 325, *Revue Celtique*, Paris. t. xi, pp. 389-483.

antérieure. Le principal argument en faveur de cette hypothèse est constitué par l'identité des sources majeures que l'on perçoit nettement nous croyons l'avoir montré, malgré les ajouts et les altérations de *Charlemagne*. Par ailleurs, il y a la mention qui figure en entête de l'épilogue du mss. Bassagaix, où l'on lit «Premier dernier prologue» (le «premier» est avec une surcharge D sur P à l'initiale ce qui rend la lecture un peu douteuse néanmoins). Le copiste a-t-il mécaniquement recopié ce qui sur une autre version était mentionné, et qui correspondait alors à une réalité, à savoir qu'il y avait un «premier épilogue», autrement dit que la pastorale était représentée sur deux jours? ³². Car évidemment la totalisation de toutes ces aventures imposait deux représentations.

A vrai dire rien ne l'indique de façon précise, et l'on saurait avoir la même certitude que pour *Hélène de Constantinople*. Dans le cas de cette pastorale il n'existe pas de mss. (non reconstruit) comportant le texte dans sa totalité, mais notamment grâce à l'épilogue du mss. 36 de Bordeaux (Léon 1909: 328-333), la chose apparaît certaine.

Les contre-arguments sont pourtant sérieux. En principe dans les pastorales les personnages principaux chrétiens restent les mêmes: or certains des principaux personnages chrétiens de *Roland* sont absents de *Charlemagne*: Guy de Bourgogne, Beudoin, Thierry, Naymes. Autre problème: si l'on trouve dans *Charlemagne* des contaminations provenant de *Roland*, l'inverse n'est pas vrai.

S'il fallait néanmoins fallait admettre une telle hypothèse cela impliquerait que *Roland* est une version abrégée mais peu modifiée, et que *Charlemagne*, à l'inverse soit une version complémentaire *remaniée* et *contaminée* postérieurement de l'autre partie. Ceci aurait l'avantage d'expliquer la confusion dans la désignation des deux pastorales appelées indifféremment *Les douze pairs de France* ou *Charlemagne*.

La version première suivait probablement l'ordre de la source: couronnement, guerres d'Italie (Charlemagne), expédition d'orient (Roland), guerres contre Aygalon et autres guerres d'Espagne (abrégées); Roncevaux (Roland). Ne figuraient donc pas les guerres d'Espagne dans leur forme actuelle dans *Charlemagne* (où la contamination de *St Jacques* est patente), le couronnement comme empereur, le «miracle du pendu». L'élaboration de *Charlemagne* serait donc assez tardive, et probablement faite à un moment où l'unité du récit n'était plus perçue, d'où les épisodes repris de *Roland*, les emprunts à *St Jacques* qui se justifiaient par l'existence d'une tradition commune, et l'introduction d'autres éléments à partir d'une autre source (probablement un ouvrage d'histoire): mariage, couronnement, ayant aussi servi à enrichir les épisodes tirés du roman de chevalerie (surtout pour les guerres d'Italie: personnages d'Hunolt, Aldegisa).

En tout état de cause, la «régionalisation» du thème dans les premières guerres apparaît comme un apport personnel du pastoralier. En fait cette régionalisation se limite à la désignation des lieux de bataille supposés en Pays Basque et à la valorisation différente du rôle d'Aygalon qui se substitue à un Prince de Navarre non dénommé, ou autrement, dans le roman (pour la première expédition en Navarre).

Reste un second problème lié d'ailleurs au précédent. A plusieurs reprises on a noté que la pastorale semblait mieux suivre la version castillane du roman que la version française. Or —et c'est un point qui conforte l'hypothèse précédente— c'est

(32) Le terme de «dernier prologue» apparaît souvent dans les pastorales pour désigner l'épilogue. (Voir par ex. Mss. d'Ordriac de *Ste Hélène*).

exactement la même chose pour *Roland* ainsi que l'a montré Saroihandy (1927: 13-16). L'idée qu'un texte espagnol ait pu servir de base à l'élaboration de la pastorale n'est pas à exclure a priori, et il en est ainsi probablement d'autres pastorales telle celle de *St Jean de Guérin* (Hérelle 1921c: 10). On a d'ailleurs la preuve d'une contamination des textes espagnols avec le personnage de *Carpio*, espèce d'anti-Roland fort célèbre dans les romances, et qui apparaît dans notre pastorale (même s'il y est sarrasin, ce qui bien sûr va à l'encontre de la tradition espagnole)³³.

Il faudrait cependant vérifier un point avant de tirer une conclusion définitive: la version castillane étant une traduction, il est possible qu'il y ait eu des versions françaises du roman qui fournissaient les mêmes données que celles de la version espagnole. Cependant il faut noter que si, comme tout l'indique, ce *Charlemagne* et ce *Roland* ne furent pas établis avant le 18e s., il y a de bonnes chances que l'ouvrage que nous avons utilisé dans cette étude (Troyes. Vve Oudot, 1730) ait pu en constituer la source.

LA THEATRISATION DU RECIT

Les pastorales souletines, comme les mystères bretons, sont des histoires représentées. Pas à pas elles suivent le cours d'un récit en l'adaptant à un mode de représentation qui a un certain nombre de contraintes strictes.

Si ce principe demeure constant dans le répertoire traditionnel, il importe dès l'abord de préciser que l'on n'est pas, en ce qui concerne la «mise en théâtre» du récit, devant une procédure homogène. Bien que le matériel subsistant du répertoire traditionnel couvre une période relativement brève, on constate une nette évolution dans la manière dont les pastoraux effectuaient leur travail d'adaptation, et il convient de préciser comment l'on situe *Charlemagne* dans cette évolution.

Charlemagne offre un exemple représentatif des pastorales traditionnelles dans leur dernière phase, et à cet égard préfigure le type de théâtre qui va s'imposer, avec encore de profondes modifications, au cours du xxe s.

C'est donc une pastorale moderne de ce point de vue; elle illustre le triomphe d'une certaine forme de théâtre sur le récit, car c'est à cela finalement que l'on peut résumer l'évolution de la pastorale entre le 18e et le 19e s.

Il faut néanmoins préciser ce que l'on entend par théâtre. Il ne s'agit pas de prendre le terme dans son sens classique: l'évolution signalée ne tend pas vers une mise en valeur de la psychologie des personnages, ni vers une introduction de règles permettant d'assurer la vraisemblance ou l'homogénéité du théâtre. Au contraire serions-nous tenté de dire. Le vieux théâtre traditionnel était à certains égards plus proche du théâtre classique à ses débuts, que celui qui s'est imposé peu à peu, sans doute après l'introduction d'une nouvelle thématique où l'élément guerrier primait.

Il en était plus proche en ce que le récit, l'histoire, prenait le pas sur sa mise en théâtre. Certes auparavant déjà ce second élément avait ses exigences et les artifices de mise en scène (supplices, miracles, etc...), jouaient un rôle très important. Pourtant, en examinant des pastorales telles que *Saint Julien* ou *St Jean Baptiste*, on voit comment ces artifices demeurent soumis à la contrainte de la représen-

(33) La résistance à la légende carolingienne en Espagne dans la littérature espagnole est apparue très tôt. Elle devait se manifester par l'apparition d'un autre «libérateur»: Bernardo del Carpio.

tation du récit, lequel reste l'élément dominant, car les pastoraliers n'avaient pas eux la possibilité de recourir à l'extraordinaire machinerie qui au 15^e s. faisait de la représentation des mystères dans les villes un spectacle grandiose.

Avec de nouvelles pastorales —et encore de façon plus nette avec la reprise d'anciennes pièces du vieux répertoire— on se rend compte que peu à peu l'histoire représentée devient le prétexte, le support, d'un jeu théâtral de plus en plus codifié, et prenant une importance grandissante. *Charlemagne* illustre cette dernière tendance.

Pour les pastoraliers du 19^e s., le problème majeur est de parvenir à adapter le récit à une mise en scène dont les contraintes deviennent de plus en plus fortes. C'est la raison pour laquelle on trouve tant de mss. où à côté d'une histoire hagiographique, le pastoralier intègre des épisodes —le plus souvent guerriers— ne présentant guère de liens avec le récit primitif représenté. C'est le cas par exemple de *L'enfant prodigue*, ou de *St Etienne*.

Ainsi la pastorale est devenue l'occasion non plus tant de «raconter» par un tableau vivant une histoire, mais de réaliser un jeu théâtral ayant des tableaux pré-établis auxquels on n'hésite pas à juxtaposer des récits complètement étrangers. Il s'agit d'abord d'introduire les éléments des divers jeux qui —de fait— sont devenus primordiaux: batailles, sièges, grandes cérémonies religieuses tels baptêmes, mariages, enterrements, etc...

Cette espèce de figement par codification de la mise en scène, contrairement à ce que l'on pourrait croire, semble un phénomène tardif qui va sans cesse s'accroissant surtout pour les batailles. Il se poursuivra même au 20^e s. Par exemple, les instituteurs actuels ou les pastoraliers modernes comme Etxahun son persuadés qu'il ne saurait y avoir de «bonnes» ou «vraies» pastorales sans la scène de l'arrivée de moutons sur les planches, alors qu'il s'agit là d'une tradition récente datant de ce siècle. Lorsqu'ils établissent leur pastorale, ils font en sorte, de manière ou d'une autre, de pouvoir réaliser un tel jeu, même si en réalité l'histoire ne le nécessite pas¹. On voit là, selon moi, l'illustration parfaite du processus qu'a connu la pastorale au cours des deux derniers siècles car ce qui est vrai pour les scènes de bergers, l'est tout autant pour les batailles (aujourd'hui «obligatoires»); dans le vieux répertoire nombre de pastorales n'avaient pas de scènes de bataille; même chose pour les autres éléments tels que baptêmes, enterrements, mariages, etc... qui n'apparaissent alors que lorsqu'ils étaient dans le récit, beaucoup moins fréquemment que les miracles de toutes sortes (apparitions, résurrections, etc...) et que les supplices (très variés eux aussi), éléments qui fournissaient la matière de ces histoires.

Cette mise au point me paraissait nécessaire. D'une part, pour relativiser une croyance qui tendrait à faire des pastorales un type de théâtre dont les règles ont été fixées une fois pour toutes de façon stricte. D'autre part, parce qu'il était nécessaire de situer la pastorale objet de cette étude dans cette évolution, dont au demeurant elle constitue un exemple caractéristique.

G. Hérelle ne lisant pas le basque n'a pu mettre en valeur les différences entre les différents mss., et sa description de façon générale a été effectuée à partir des spectacles qu'il avait pu lui-même voir et dans lesquels l'évolution signalée était ache-

(1) Dans le répertoire ancien les scènes avec des moutons sont rares, il y en a dans *Abraham* et *St Eustache*. Parfois, comme dans *Charlemagne* il y avait d'autres animaux: «ânes», «chevaux», ou «chiens» (paiement de tributs). Il faudrait y ajouter les scènes où des bêtes féroces sont «feintes»: lions, ours, etc...

vée. Elle se lit cependant en filigrane à travers ses études; par exemple tous les miracles, supplices, apparitions qui figurent dans le répertoire ancien sont peu décrits, car déjà ce répertoire est tombé en désuétude: «les pastorales hagiographiques ne se jouent plus guère, et nous n'avons jamais assisté à la représentation scénique d'un martyr. Aussi nous ne pouvons dire comment un tel épisode s'exécute sur le théâtre souletin» (Hérelle 1922: 296). A l'inverse certains jeux dont la codification est fixée, et qui sont devenus quasi-systématiques, sont l'objet de descriptions précises: interventions angéliques, batailles...

La pastorale *Charlemagne*, comme nous l'avons indiqué, représente un cas exemplaire de pastorale «moderne» où le rite de certains jeux prend le pas sur le récit. En fait, on trouve dans nos mss. une illustration de ce qu'était le théâtre antérieur: il s'agit de la représentation du miracle du pendu de *St Jacques* où la primauté de l'histoire sur le jeu théâtral est encore nettement perceptible.

Lorsque l'on considère l'ensemble de la pastorale, dans son corpus commun, on est frappé immédiatement par certains éléments:

— absence d'unité; — nombre de batailles; — nombre de cérémonies.

Il convient d'examiner les trois points:

— *Absence d'unité. Charlemagne* —sauf pour le miracle du pendu— présente par rapport à d'autres mss. une relative homogénéité puisque, malgré tout, on ne quitte pas le personnage. On ne trouve donc pas de mélanges tel par exemple celui de *St Julien* où à l'histoire du saint est jointe un épisode de *Clovis*² qui lui est complètement étranger. La chose s'explique d'autant mieux que *Charlemagne* est en soi un thème qui permet de donner libre cours à la représentation des grands tableaux, guerriers notamment.

L'absence d'unité —par rapport aux fameuses règles du théâtre classique— est une donnée constante à travers tout le théâtre populaire issu du Moyen-Age. Cette apparente anarchie ne porte pas à conséquence pour les unités de temps et de lieu, puisque le théâtre traditionnel a toujours trouvé des solutions remarquables permettant de dépasser ces questions: décors ambulants, mansions dans les mystères, organisation réglementée des entrées sur scène pour le théâtre souletin³.

En ce qui concerne l'unité d'action la chose est plus délicate, tout du moins pour le répertoire que nous connaissons. En fait le plus souvent on représente une «vie» —ce qui est une donnée dans l'ancien théâtre, où l'on trouve aussi néanmoins quelques histoires: l'enfant prodige, la nativité, etc... L'unité d'action en fait dans

(2) J. Vinson, nous l'avons dit, n'avait pas publié cette partie qu'il considérait étrangère. En fait si le pastoralier l'avait introduite c'était qu'il en ressentait la nécessité. En raison de l'évolution signalée précisément: *St Julien* n'a pas un seul épisode guerrier, et le pastoralier sentait un manque qu'il s'efforçait de combler, *au détriment même du récit*, qui perdait toute homogénéité.

(3) Le théâtre souletin traditionnel utilise parfois —rarement— le décor simultané. Il est probable que dans le passé la chose était plus fréquente puisque l'on a conservé la trace de représentations ayant deux scènes, *Abraham* (mss. 135, Musée Basque) où les turcs «vont au petit théâtre». Ce «petit théâtre» a existé aussi dans le théâtre breton, ainsi que l'atteste Fremenville (1837: 166). Il est possible qu'il correspondait à ce qui est devenu la loge des musiciens dans la pastorale souletine, car selon une didascalie d'un mss. il est dit que le petit théâtre sera le plus haut. (Le Braz, *Théâtre celtique*, p. 475). Au Pays Basque ce second théâtre était placé sur le côté, et semblait être avant le pays des infidèles, (*St Jean Baptiste*, Musée Basque).

ce cas consiste à avoir un protagoniste principal, le «sujet»; en aucune manière les aventures qu'il connaît n'ont à avoir entre elles des rapports directs. *Charlemagne* respecte bien cette tradition.

Reste l'unité de genre. Dans le vieux répertoire, on introduit en dehors des sateries des sous-épisodes qui n'ont qu'un lien très vague avec le thème principal, et qui sont souvent burlesques. Le pastoralier invente alors des scènes à caractère comique destinées à raviver l'intérêt du spectateur. Ce genre de piécettes souvent brèves, parfois savoureuses, d'autres fois grossières, se rencontrent très fréquemment dans les mss. Dans *St Jacques* c'est la querelle des artisans devant construire la cathédrale; dans *St Julien*, la scène du mendiant qui après avoir reçu l'aumône nous fait part des projets quant à l'usage de l'agent récolté; dans *Abraham*, c'est la querelle des bergers pour un pâturage... Dans *Charlemagne* —pastorale bien sérieuse— il n'y a à l'inverse aucune scène de ce genre, seul Satan est chargé de prononcer quelques saillies comiques mais bien sages malgré tout. L'unité de genre y est assez bien maintenue, et en cela cette pastorale va à l'encontre du répertoire le plus ancien qui n'hésite pas à associer —comme dans les mystères— les jeux les plus «déplacés», à une histoire on ne peut plus tragique et édifiante⁴.

Les caractéristiques majeures de la pastorale moderne comparativement au répertoire plus ancien sont les suivantes:

- maintien de l'absence d'unité d'action, on suit divers épisodes de la vie du «sujet»;
- maintien de l'absence d'unité de lieu et de temps, la seule contrainte étant la chronologie⁵;
- unité de genre beaucoup mieux préservée, les satans étant pratiquement les seuls à fournir un divertissement comique;
- mise en scène de tableaux pré-établis: mariages, baptême, couronnement et surtout batailles.
- moindre part des représentations de miracles, et des suplices, scènes qui n'ont pas été «codifiées».

Ce sont ces éléments que l'on voudrait ici analyser tout spécialement.

La représentation des divers éléments du récit. (base mss. Saffores).

— *Comment Charlemagne devient roi de France* (V.1-57).

L'exposition du problème de la succession du roi Pépin est faite par son épouse, et l'on passe immédiatement à «l'élection». Tout cela est fait en 15 versets.

La scène du couronnement avec ses à-côtés (adieu des deux frères souverains, nominations, prestations de serment) prend le reste de ce premier épisode.

(4) Par exemple, la scène de lavement dans *St Julien*, où le soulagement de Marcien en proie à des ennuis digestifs est ainsi représentée: *Joun triate Bazterilla Eta Eçar aitcinin gentelibat Eta chiringaz haren cantkhoun artetiq genter bux houra.*

(5) Les premières tentatives de rupture de la chronologie sont très tardives. Il faut attendre 1978 avec la pastorale Ibañeta de J. Casenave, dans laquelle il y a des retours en arrière. Dans la tradition la simultanéité de deux actions en des lieux différents est en principe l'occasion d'un double jeu avec parfois utilisation doublée de la scène, voire de la loge des musiciens (*Roland*).

Il s'agit en quelque sorte de l'introduction à la future guerre contre Aygalon. Dès le début de la pastorale on fait intervenir un élément spectaculaire: le couronnement. Toutefois le pastoralier n'insiste pas trop: pas de chant, pas de cérémonie avec repas, et intervention de grands personnages extérieurs. On est encore au début de la représentation, et le pastoralier se rattrapera plus tard avec le sacre de Charlemagne comme empereur.

— *Mariage de Charlemagne* (V.58-226).

Cet épisode est visiblement plaqué dans le récit constitué sinon d'éléments guerriers. On se rappellera qu'il est extérieur à la source principale de celui-ci, et sa raison d'être semble bien de pouvoir donner lieu au jeu particulier du mariage, enrichi en l'occurrence de deux autres éléments: — l'intervention du Pape; — la conversion et le baptême de la future reine.

La représentation des mouvements (voyage d'Olivier en Lombardie; venue de la princesse lombarde à Paris; voyage de Roland à Rome, venue du Pape à Paris) illustre de façon exemplaire la technique de mise en scène des pastorales, où c'est le mouvement des entrées et des sorties qui définit le lieu où se passe l'action. Nul besoin de changement de décor, une procédure à la fois très économique et très efficace permet de régler la question de la rupture des unités de temps et de lieu.

La scène de la conversion est caractéristique. Une importance particulière lui est accordée (V. 151 à V. 195); elle est essentiellement composée par la leçon de catéchisme du Pape. Il s'agit là d'une reprise des jeux du vieux répertoire, mais si la mise en scène est exceptionnelle — tout le monde est à genoux sauf le Pape —, on sent déjà un recul par rapport à d'autres pièces. Par exemple dans *St Julien*, le discours prosélyte de Celse pour convertir sa mère est constitué de 50 versets dits successivement, celui de Julien à son père pour l'assurer de son obéissance et de sa volonté de se consacrer à Dieu, de 36 versets. L'intervention du Saint Père dans *Charlemagne* demeure cependant très importante: 27 versets (V. 158-185) successifs constituent la leçon de catéchisme auxquels il faudrait encore ajouter les V. 152 à 157 qui sont eux dialogués. On remarquera que l'instruction religieuse est principalement constituée d'une mise en garde contre les peines de l'Enfer, avec une insistance spéciale sur la description du triste sort des damnés (V. 170 et suiv.).

Le mariage proprement dit est totalement sacrifié à la mise en scène. Nulle parole tendre, les sentiments n'ont aucune place: il s'agit simplement de procéder à la cérémonie qui elle donne lieu à un jeu de scène: bénédiction du mariage par le Pape, échange des bagues, repas de noces et danses.

Dans le répertoire ancien l'amour n'a guère de place non plus. Lorsqu'il est mis en scène, soit il donne lieu à des propos fort sages — demandes en mariage très directes — accompagnées de quelques considérations bien pudiques (voir par exemple celles du roi Henry à Hélène dans *Hélène de Constantinople*, ou encore le mariage chaste de Julien dans *St Julien*), soit, sinon, à des jeux à caractère charivarique, où les sentiments n'ont guère de place non plus: il s'agit surtout de passer rapidement aux actes. C'est le cas, on le verra, dans le miracle du pendu; c'est aussi ainsi que les amours de Roland et Aude sont transposées dans *Roland*; les femmes y sont alors dépeintes comme très libres de moeurs et de propos. Il est significatif que parfois ces scènes soient écrites en rouge dans les cahiers, comme si elles étaient extérieures à la pastorale elle-même; d'autres fois le copiste inscrit en tête du passage «farce» (mss. Heguiaphal, *Roland*); voir, de même, *Ste Ursule*.

— *La répudiation de la Reine*. V.711-742.

Cet épisode est la suite du mariage et ne survient que comme un bref intermède entre les guerres contre Aygalon, et la seconde expédition d'Espagne.

J'avoue ne pas bien m'expliquer sa raison d'être car elle ne donne lieu à aucun jeu de scène particulier. Tout comme le mariage, c'est un épisode absent du roman des *Conquestes*... Sa fonction dans la pastorale semble être surtout de fournir un intermède entre les deux grandes guerres d'Espagne qui forment l'essentiel de la pastorale.

En général dans ces circonstances où il s'agit de divertir les spectateurs en rompant avec le fil de l'histoire, les pastoraux, nous l'avons dit, n'hésitent pas à intégrer des scènes burlesques: soit médicales (*St Julien*, *Ste Elisabeth*), soit avec un mendiant, soit avec des scènes de lutte entre personnages cocasses parfois tirés de la vie quotidienne (artisans dans *St Jacques* et *St Bertrand de Comminges*, bergers dans *Abraham*), soit aussi avec des scènes plus ou moins grivoises⁶. Mais précisément *Charlemagne* montre la nouvelle tendance à ne pas trop mélanger les genres, et le pastoralier s'est refusé à tourner cette scène de répudiation en jeu comique. La chose est d'autant plus remarquable que l'occasion était belle puisqu'il fallait bien justifier la répudiation par la mauvaise conduite de la reine, et que c'était la mère de Charlemagne qui était chargée de formuler les reproches. En outre on est alors à la moitié environ de la représentation et une scène un peu divertissante serait bienvenue... pourtant rien de tel; tout ce que Charlemagne reproche à son épouse est de ne pas respecter dimanches et fêtes... L'accusée, bien que s'estimant innocente, ne s'efforce en rien de résister. Il est vrai qu'elle n'a guère le choix puisque la seule alternative offerte est de «pourrir» au cachot (voir V. 725)! Pourtant la scène de la répudiation a avec les scènes burlesques traditionnelles un point commun: une volonté satirique. Ici il s'agit, comme fréquemment, d'une satire misogyne; elle est très peu appuyée et assez mal amenée: c'est surtout au V. 728 qu'elle apparaît: *Jstoria çabaretan / uqhen dit Jracourtu // Emastetan bacochaq / Eztiela behar fidatu*.

— *Les guerres contre Aygalon*. V. 230-708.

C'est l'épisode majeur de la pastorale. Il s'illustre le nouveau type de représentation qui s'impose avec l'adaptation de thèmes historiques. Durant près de 500 versets on assiste à une succession impressionnante de batailles. Si l'on fait exception de la scène où Hunolt vient proposer ses services à Aygalon, et de celle de l'hésitation d'Aygalon quant à sa conversion, tout cet épisode est uniquement constitué de combats. Il n'y a pratiquement aucune intrigue, mais la seule mise en théâtre des affrontements entre sarrasins et chrétiens. Tout est action. Les versets permettent de situer dans l'espace les batailles, ou les conditions de batailles: affrontements directs, encercllements, sièges, duel, etc... Mais la plupart d'entre eux sont surtout destinés à «préparer» le combat, lequel, lui, est représenté et non dit; il s'agit d'une succession de défis, menaces, propos injurieux qui sortent totalement du récit-source. Il n'y a plus de récit, mais la réalisation sur scène de tableaux guerriers.

Le pastoralier a transformé quelques lignes du roman dont il s'est inspiré, en

(6) On reconnaîtra tous les ingrédients des farces comiques. On trouve encore, comme dans celles-ci, des scènes où les hommes de loi sont tournés en dérision (les fossoyeurs de *Jean de Calais*).

une cascade de combats divers, s'efforçant pour éviter la monotonie de ne changer que les conditions des affrontements, et n'hésitant pas pour cela à reprendre des éléments d'autres pastorales: Renaud à Montauban avec Bayard, c'est bien sûr les *Quatre fils Aymon*; la sonnerie au cor de Renaud presque à bout et appelant à l'aide *Charlemagne*, la trahison de Hunolt, le combat d'Olivier et Ferragus, sont eux empruntés à *Roland*, comme nous l'avons vu.

Il serait fastidieux de reprendre les circonstances précises de chacun de ces jeux. En général le schéma est toujours le même:

- conseil tenu par le chef chrétien ou turc qui a l'initiative du combat: il demande à ses proches leur avis et teste leur courage;
- mise face à face des adversaires accompagnée de défis et menaces;
- bataille;
- conseil tenu par les chefs de l'un et/ou l'autre des camps quant au résultat, et à la suite à donner;
- l'issue finale; non des batailles mais de l'épisode, est soit la mort de l'adversaire, soit plus rarement sa conversion (ces dernières sont plutôt réservées aux personnages secondaires, et ne sont que des sous-épisodes; ici le fils et la fille d'Aygalon qui deviennent chrétiens).

Dans les guerres contre Aygalon on compte:

- V. 257-299. Siège de Montauban et mise en fuite des turcs.
- V. 338-379. Attaque de Renaud seul à Montauban. Mise en fuite des turcs.
- V. 380-428. Arrivée de Charlemagne au secours de Renaud. Mise en fuite des turcs.
- V. 429-446. Incendie de Bordeaux en représailles par Aygalon.
- V. 447-474. Poursuite d'Aygalon jusqu'au Pays Basque et défaite d'Aygalon.
- V. 475-551. Duel Ferragus-Olivier. Le premier est tué.
- V. 560-701. Siège de Pampelune. Miracle des murailles. Mort d'Aygalon.

L'ensemble de ces péripéties représente sur le plan de la mise en scène un nombre impressionnant de mouvements guerriers:

- Arrivée de l'extérieur à cheval: 3 (V. 284, 341, 360).
- Entrée dans une ville depuis la scène: 2 (V. 343, 629).
- Incendie: 1 (V. 445).
- Batailles: 24 (V. 289, 293, 296, 355, 356, 361, 372, 373, 422, 424, 425, 426, 457, 464, 470, 565, 579, 581, 586, 588, 635, + 3 pour le duel: V. 523, 528, 532).

Lorsque l'on sait que chacune de ces batailles donne lieu au petit ballet bien connu, on mesure à quelle extrémité conduit l'envahissement du théâtre par l'élément guerrier. Si la plupart de ces batailles ne présentent pas d'éléments originaux, il faut donner quelques précisions sur certaines d'entre elles.

— *Siège de l'extérieur.*

Il est illustré par le mouvement du V. 284. Les turcs arrivent à cheval devant la ville qu'ils comptent prendre. La scène est vide. Depuis le bas des planches ils défient les assiégés, et le combat a lieu ensuite sur la scène, les assiégés «sautant», les assiégeants montant sur le théâtre.

— *Siège depuis la scène.*

Il est illustré au V. 343 et 629. Les assiégeants sont sur scène et la ville assiégée est symbolisée par le tapis de fond de scène. L'entrée dans la ville est illustrée de la manière suivante: on casse les portes (la didascalie n'indique pas comment sont symbolisées celles-ci, probablement une table que l'on renverse comme au jeu du V. 629). Les assiégés —en l'occurrence Renaud seul— sortent à cheval: c'est-à-dire viennent de l'extérieur. Ainsi la scène devient-elle brusquement l'intérieur de la ville.

Le jeu du V. 629 est identique à une différence près: l'entrée des assiégés sur la scène se fait normalement par la porte qui leur est réservée. C'est probablement le jeu le plus courant.

— *Bataille d'encercllement.*

Elle est illustrée au V. 345. Renaud, seul à Montauban, est assiégé. Les sarrasins sont sur la scène, et veulent l'«encercler»: deux d'entre eux se «retirent». Renaud vient sur scène (en l'occurrence, nous l'avons vu, de l'extérieur, à cheval). A ce moment là les deux sarrasins sortent «par derrière» (c'est-à-dire certainement par la porte chrétienne); ainsi Renaud se trouve-t-il au milieu, encerclé. La didascalie correspondant à la bataille suivante où Renaud résiste à l'assaut de l'adversaire, traduit la situation: *batailla bi gaintitarat* (V. 355), c'est-à-dire qu'au lieu, comme dans les affrontements normaux (*bi colonatan*), que les deux rangées se suivent dans leur mouvement, l'une avançant, l'autre reculant, ici, toutes deux reculent et avancent en même temps, de façon symétrique.

— *L'incendie.*

C'est un procédé qui appartient au fonds traditionnel: on met le feu aux quatre coins de la scène. Le feu était semble-t-il souvent utilisé dans l'ancien théâtre et pas seulement pour les incendies. Hérelle ne le mentionne pas dans les accessoires, car sans doute il avait déjà disparu à la fin du 19^e s. Il y a une excellente illustration des usages de cet accessoire dans *St Julien* où il sert à symboliser:

- un message divin: *Soicie Ene alhabacq / Su bartan grabatu hitçac // ginouac Berarecq / pronontçatcen dutianacq* (p. 86).
- L'incendie d'une maison (p. 116) qui doit être effectivement consumée (didasc.: *Khen Etbia Erre denian*).
- Sacrifice d'une brebis brûlée (didasc.: *Suia phitz Eçar achouria*) (p. 126).
- A représenter un miracle (p. 177): des chrétiens martyrs sont destinés à être brûlés dans l'huile bouillante. On les met dans des barriques.

On allume le feu que miraculeusement des anges viennent éteindre
(*Gincouq Igorten gutu (...) Su Crudel borren / Berballa Erhaitera*).

- A consommer un martyr. Prefet est brûlé vif (p. 206).

— *Le miracle des murailles*. V. 629.

Il est symbolisé de la manière la plus simple. Charlemagne est sur scène devant les murs de la ville. Après sa prière à Dieu, les murailles (jusque là le tapis de fond de scène) sont supposées s'écrouler: on jette une table. Didascalie: *Eror ordian muru çatibat mahainbat ourthouq*.

Nous avons indiqué qu'en dehors de ces mouvements guerriers il n'y avait guère d'intrigue ni même véritablement d'histoire, hormis la trahison de Hunolt, et l'épisode de la conversion du fils et de la fille d'Aygalon.

— Pour le premier point encore faut-il préciser que la raison d'être de cet épisode est aussi théâtrale, son but final étant probablement de faire apparaître sur scène le tribut que reçoit Hunolt en récompense de sa forfaiture: c'est-à-dire «un million, cent mulets et cinq cents chiens». On reconnaîtra là l'ancêtre des scènes de bergers actuelles, mais avec ici des ânes et des chiens. Bien évidemment les chiffres donnés dans le texte sont purement symboliques. Par exemple au V. 321 c'est cent mulets que demande Hunolt, et c'est le chiffre qui figure dans la didascalie (*Ferragus retira gin milliou Diharurequi eta ehun mando bost ehun horequi*); or au V. 332 Ferragus parle non plus de cent mais de mille mulets. On verra la même chose se reproduire lors des guerres d'Espagne où le tribut versé par le roi chrétien Ramire aux sarrasins est de cent vierges parfois, cinquante d'autres fois.

— Pour le second épisode, celui de la conversion des enfants d'Aygalon, on trouve à l'inverse un jeu traditionnel de nature purement dramatique. C'est un point apparaissant dans de très nombreuses pastorales. Très fréquemment sont figurées en effet des scènes de cette sorte: le roi sarrasin reste intraitable et résolument hostile à la religion chrétienne, quel que soit le prix qu'il doit payer ou les miracles dont il est le témoin. A l'inverse parmi ses proches, on trouve toujours quelqu'un de plus sensible aux arguments chrétiens soit par conviction, soit le plus souvent comme ici par nécessité. C'était le cas de Théadosa dans la scène du mariage, ce sera le cas de Carpio dans les guerres d'Espagne, et celui d'Aldeguisa dans les guerres d'Italie.

Les scènes découlant de cette situation ont un caractère dramatique appuyé car elles mettent en présence le plus souvent, père et enfants ou mari et épouse, et les didascalies précisent généralement que les acteurs doivent — ce qui est assez rare — composer un peu leur rôle à ce moment-là; ici par exemple le fils et la fille sont dit être en pleurs (didasc. des V. 696 et 697).

La scène de la mort du roi turc, dans laquelle celui-ci maintient son intransigeance ne manque pas de grandeur. En général, dans ce répertoire guerrier, les rois turcs meurent assez glorieusement, tout autant que les martyrs chrétiens; c'est le cas d'Aygalon ici, ce sera la même chose pour Halihatàn à l'épisode suivant.

— *Les guerres d'Espagne*. V. 743-1201.

C'est le second gros épisode de la pastorale. Il est, nous l'avons vu, très contaminé par *St Jacques*, mais reste aussi une adaptation du roman des *Conquestes*...

Sur le plan de la mise en théâtre il se distingue du précédent en un point tout

spécialement: les apparitions miraculeuses de St Jacques et le caractère plus appuyé des autres miracles: épée fleurie; résurrection du général mort; défaite miraculeuse des turcs face à l'évêque; découverte du corps de St Jacques.

Dans l'ensemble cependant on remarque la même structure; d'abord une lutte entre sarrasins et chrétiens secondaires (Renaud au 1er épisode, ici Ramire et Alphonse) dans laquelle ces derniers ont le dessous; ensuite intervention victorieuse du «Saint» puis du «sujet» de la pastorale grâce à qui il est mis fin aux désordres païens. Le double emploi des «sauveurs» (Saint Jacques, puis Charlemagne) provient à l'évidence du mélange des sources.

De façon générale donc on a exactement la même composition et le jeu en découlant —sauf pour ce qui concerne les miracles et apparitions— est quasi-identique. On retrouve en effet les mêmes ingrédients:

— *batailles*: 21 (V. 790, 793, BNxx, 801, 870, 872, 880, 883, 978, 981, 986, 988, 996, 1004, 1056, 1064, 1136, 1148, 1152, 1155, 1156).

L'une de ces batailles (V. 981) se présente également sous forme d'encerclement selon la procédure décrite plus haut pour Renaud à Montauban.

— *Entrée de l'extérieur*: Soit pour représenter la siège d'une ville: V. 786; soit pour montrer l'arrivée salvatrice d'un renfort (V. 978), (V. 875), comme pour l'arrivée d'Ogier au secours de Roland précédemment.

— *Une victoire miraculeuse*. Ici il s'agit de la mise en échec des sarrasins par l'évêque (V. 957), d'une manière à peu près identique à la chute miraculeuse de Pampelune plus haut.

— *tribut*. C'est le correspondant du jeu de Hunolt. Le tribut est cette fois constitué de vierges.

— *Baptême*. (V. 958). Scène coutumière des pastorales comme on l'a dit; le pastoralier évite cependant de répéter la longue scène du début lors du baptême de la fille du roi Didier.

S'ajoutent à ces divers éléments d'autres scènes qui sont propres à cet épisode et dont certaines appartiennent au répertoire le plus ancien:

— *apparitions*. Il y en a 4 en tout. Deux qui sont des apparitions «normales» (V. 830 et 871). Elles ne donnent pas lieu à une mise en scène particulière, seul le costume diffère, et, pour la seconde, la position (au pied du théâtre). Les deux autres (V. 875 et 912) sont distinctes, car le saint intervient directement dans l'action; au V. 875, il le fait même à cheval tout comme un vrai guerrier, pour venir en découdre avec les sarrasins.

Les scènes d'apparitions sont très fréquentes dans l'ancien théâtre où elles sont souvent doublées par un autre type d'intervention divine: les anges, qui sont des espèces de messagers divins, et qui eux aussi prennent parfois part directement à l'action pour accomplir quelque miracle. Une des caractéristiques de *Charlemagne* est justement qu'à aucun moment ils n'interviennent: la pastorale se sépare là de la tradition, laquelle pourtant va continuer jusqu'à nos jours, malgré la sécularisation des thèmes.

Il semble bien que le pastoralier ait préféré faire apparaître St Jacques directement; peut-être jugeait-il la chose mieux adaptée dans cette représentation où le jeu guerrier prédominait?

— *Miracles de l'épée fleurie* (V. 1164), et de la *résurrection de Sébuton* (V. 931), du *corps de St Jacques retrouvé* (V. 1186).

C'est le type même des jeux de l'ancien répertoire où la puissance divine s'illustre sous des formes multiples. En général, et c'est le cas ici, il s'agit de la reprise des récits de légendes hagiographiques. En l'occurrence cela ne donne pas lieu à des artifices de mise en scène particuliers sauf dans le cas de la découverte du corps de St Jacques, où l'on a recours à une trappe (didasc. *Passaia triate erdiala taula bat alcha corpitça ediren oro bellarica*).

Cette idée de la trappe apparaît parfois dans les manuscrits (*Ste Engrâce*), et c'est là un des accessoires qu'utilisait le théâtre du Moyen Age à partir du XIV^e s.:

«le progrès consistera à la bien cacher (la trappe) et à miner la terre au dessous de la scène, ou à aménager sous les échafaudages des passages qui permettent aux ressuscités de faire de subites et miraculeuses apparitions sur tous les points de la scène» (Cohen 1906).

On sait que par la suite l'utilisation de cette trappe dans le théâtre souletin sera spécialisée: elle servira aux satans pour débarrasser la scène des cadavres de «turcs» et deviendra ainsi, sur le tard⁷, le correspondant des «gueules d'Enfer» des mystères; tout du moins pour ce qui concerne les damnés, car les satans continueront à aller et venir par la porte «turque».

Dans *Charlemagne* on est encore dans la vieille tradition: les satans emmènent leurs proies en Enfer en les faisant sortir —non sans quelques difficultés— par la porte «turque»; la trappe n'est utilisée que pour un jeu différent, en l'occurrence il s'agit de déterrer un cadavre.

A ces miracles, dans la tradition, s'ajoute fréquemment un autre jeu privilégié du vieux répertoire, celui du supplice. Toutefois il est ici transposé, car il ne s'agit plus de montrer un martyr, mais de reprendre une idée du roman-source en l'adaptant à la tradition des pastorales.

Nous avons vu précédemment comment dans le roman inspirateur du pastoralier, les sarrasins pour effrayer les montures des chrétiens, se déguisent de façon horrible. L'idée est reprise mais adaptée: on coupe la tête des chrétiens morts pour la mettre au bout d'une pique, afin d'impressionner l'adversaire (V. 1140-1144). La didascalie reprenant ce jeu est la suivante: *orai buria mouts ratori*.

Comme on l'a indiqué les chiffres sont simplement symboliques dans les représentations, et en l'occurrence, une seule tête fait l'affaire.

Charlemagne ici encore se montre «moderne», très en retrait sur ce point par rapport à la tradition ancienne, dans laquelle c'est avec une complaisance suspecte que l'on multipliait supplices et cruautés. C'est bien sûr l'héritage des mystères: «On ne conçoit pas de mystères, qui ne présente au moins une exécution ou une scène de torture: les plus goûtés étaient certainement ceux qui en renfermaient le plus» (Cohen 1906: 148). Rappelons qu'au premier épisode, Aygalon est exécuté par un simple coup d'épée.

Enfin cette expédition d'Espagne, outres les épisodes guerriers, miraculeux

(7) Pour Hérelle (1921: 294), donc avant 1914, si le mort est turc «ce sont les satans qui l'enlèvent par les bras et les jambes, ou qui le traînent avec leurs crochets, ou qui le remorquent par une corde nouée aux aisselles». Dans *Abraham* il est dit que Satan «emmène les cadavres» sous le drap de fond de scène: *eraman hillac tapisialat*.

et de cruauté que l'on vient d'examiner, se caractérise par la mise en scène de trois autres jeux.

- la signature de la paix (V. 816),
- la procession de la mise en châsse de St Jacques (V. 1195),
- l'emprisonnement de chrétiens et leur évasion (V. 1004-1108).

Pour la signature de la paix il n'y a pas grand chose à signaler. C'est évidemment un élément moderne que le thème amène aisément. Le pastoralier, s'il tient à représenter la scène, ne lui accorde pas d'importance particulière, ce qui est normal puisque la paix n'est que provisoire et que de plus elle sanctionne une victoire sarrasine.

Le jeu de la mise en châsse de Saint Jacques est plus développé. Il s'agit d'un élément de la tradition, dans laquelle les processions chantées avec cantiques concluent les morts glorieuses des martyrs. Parfois ces morts sont accompagnées de cataclysmes naturels; à la mort de Julien voici la didasc. de *St Julien*:

Ikara Eracy triatia Eta
Egoitz tapisetaricq pharte
Bost edo Sey fusilez thira batetan
Eta fuseabat phitz Durundaren plaçaco.

Rien de tel dans *Charlemagne*⁸, mais simplement une procession où est chanté le *Venis creator*. Aucune description n'est donnée dans la didasc. sur la manière dont on procède. Probablement sur le modèle des enterrements de chrétiens que Hérelle a très bien décrit d'après la représentation d'*Abraham* qu'il avait pu voir en 1909 à Ordiarp:

Le patriarche expire sur un drap de lit étendu par les servantes⁹. Lorsqu'il est mort, on amène sur la scène une de ces petites voitures à trois roues qui servent à promener les malades: elle va servir de corbillard. On y installe le cadavre enveloppé dans le drap comme un suaire, sauf que la tête reste visible. Les deux fils d'Abraham s'attèlent à la petite voiture et lui font faire deux ou trois fois le tour de la scène tandis que les acteurs, y compris les turcs, se forment en cortège et suivent le char funèbre, tête nue, en chantant le *De profundis*.

Dans le cas de notre pastorale, où il ne s'agit pas véritablement d'un enterrement, on comprendra le changement de cantique.

Enfin il nous reste à examiner l'épisode des chrétiennes prisonnières et de leur évasion. Il est lui aussi repris de *Roland* et indirectement du roman des *Conquestes*...

Sur le plan de la mise en scène il permet de faire apparaître la «prison», qui est un élément permanent des mystères du Moyen-Age¹⁰. Ici se pose le problème de savoir si effectivement il y a eu un décor particulier, ou si la prison va être constituée par la scène et définie par le jeu des entrées et sorties comme un autre espace.

(8) On verra que pour la résurrection de Dominique dans le dernier épisode, les phénomènes naturels miraculeux sont dits, mais non représentés.

(9) Dans la technique ancienne, les chrétiens — en dehors des batailles — meurent parfois dans un fauteuil.

(10) G. Cohen (1906: 100) parle ainsi de «l'inévitable prison...».

La première solution existe dans la tradition. Hérèle en porte témoignage pour une représentation en 1914 à Laguinge. Elle existe probablement dans *St Julien* car le personnage chargé de mettre Julien en prison (p. 115) le fait et figure dans les dialogues suivants sans qu'il soit fait mention de son entrée.

C'est certainement le cas aussi dans *Charlemagne*: à la didasc. V. 1008 les sarrasins amènent sur scène leurs prisonniers, au V. 1025, Carpio et Nagera les mettent en prison, et ce sont eux mêmes qui enchaînent le dialogue du V. 1026. C'est-à-dire que l'on va être dans un cas de décor simultané (voir commentaire V. 927) dans toutes les scènes suivantes jusqu'à leur libération. La pastorale rejoint donc là, à sa manière, le vieux système des mansions. Certaines des scènes suivantes en effet se déroulent ailleurs que chez Halihatan, et pourtant dans leur prison, nos prisonniers seront supposés être ailleurs¹¹. Lorsque l'action reprend avec eux au V. 1078 aucune didasc. ne mentionne leur entrée sur scène puisqu'ils ne l'ont pas quittée.

L'épisode de l'évasion romantique grâce à la fille du roi sarrasin est illustrative de la manière dont le pastoralier néglige les éléments de l'histoire pour privilégier les tableaux. Dans *Roland*, la fille du roi sarrasin a un motif pour vouloir faire évader ces prisonniers: son amour pour Guy de Bourgogne. Dans *Charlemagne*, le mot est à peine prononcé: elle désire simplement qu'un des deux prisonniers l'épouse. Ce qui pourrait donner lieu à un intermède un peu sentimental au milieu de ces dizaines de batailles est escamoté. L'évasion se fait par mer (V. 1093). La didasc. indique simplement: *Sar ouncian eta retira*. Le navire est un élément relativement important dans les mystères car c'est lui qui sert à «transporter dans les pays lointains, au-delà d'un petit bassin d'eau, les saints et les apôtres» (Cohen 1906: 100). La pastorale souletine a pratiquement éliminé cet accessoire «très cher au public des xv, xvi et xviii s.» (G. Cohen), puisque les déplacements y sont réglés d'une façon différente.

Toutefois, en quelques occasions, il réapparaît. Hérèle (1922: 287) en a vu un représenté en 1901 à Licq:

le navire était une petite carcasse de bois recouverte d'une toile peinte en gris, et les pirates traînaient sur le plancher de la scène à force de bras, ce simulacre de bateau¹².

— *Les guerres d'Italie*. V. 1202-1471.

C'est le troisième épisode —et dernier pour Saffores— de cette pastorale. On ne sera pas étonné de nous retrouver devant un scénario identique aux deux précédents: —Agression sarrasine sur des chrétiens et défaite de ceux-ci; —Intervention de Charlemagne qui fait triompher la religion.

Là encore la pastorale néglige délibérément les éléments spécifiquement dramatiques, pour privilégier de façon caricaturale scènes de batailles et grandes cérémonies.

(11) Ce qui est normal dans le vieux théâtre et qui provoquera les moqueries des théoriciens du classicisme. Ecoutons Scaliger: «Les personnages ne s'en vont jamais; ceux qui se taisent sont réputés absents; cela est suprêmement ridicule; le spectateur sait que tu entends parfaitement, tandis que toi tu feins de ne pas ouïr ce qu'un autre dit de toi, en la présence même, comme si tu n'étais pas où tu es». (Livre VI, Ch. II de la *Poétique*).

(12) Dans la représentation récente d'*Iparragirre*, le bateau était une barque sans fond, les acteurs —en bateau— marchent donc normalement.

Afin d'abrégé la pièce cependant, on sent que le pastoralier a évité les versets de défis précédents les batailles.

Comme dans les épisodes précédents on relève: des batailles: 5 (V. 1236, 1240, 1311, 1335, 1343); un siège de ville par l'extérieur: V. 1290. Ce jeu est cependant agrémenté ici d'une résistance inédite jusqu'ici (dans les didasc.): les assiégés se défendent à coups de pierres.

La prise de la ville se fait comme d'habitude (V. 1301): on brise les portes; c'est-à-dire que les assaillants chrétiens montent sur la scène, rentrent par la porte turque et ressortent par la porte chrétienne. Autres scènes déjà figurées que l'on retrouve:

— Un emprisonnement; V. 1387. — Un couronnement en deux étapes; V. 1403 et 1461. — Une mort cruelle: écartellement; V. 1366.

Quelques autres jeux jusque-là inédits apparaissent également:

— Pillage; V. 1243; — Une destitution de roi; V. 1382; — Apparition d'un ermite; V. 1462.

- Le pillage est illustré par la didasc. suivante: *Sar hirin barna eta Jalquy oro Cargaturiq*. Donc pas de décors sortant de l'ordinaire: il ne semble pas qu'il y ait utilisation d'animaux, comme par exemple, dans le paiement du tribut à Hunolt durant ces guerres contre Aysalon.

- La destitution du roi lombard vaincu ne donne guère de place non plus à un jeu très développé. Roland enlève simplement la couronne du roi Didier. Seule originalité de ce passage, le roi est fait prisonnier, mais il n'est pas question de le tuer (V. 1387) et le problème de sa conversion pas même abordé. Il y a là une «fausse» fin qui rompt avec les habitudes du genre. Sans doute l'exécution de Hunolt suffisait-elle au pastoralier.

- La mention du départ du roi de Perse comme ermite (V. 1462), après celle du même genre faite par le Pape Adrien au V. 1264, est intéressante non pas par le jeu qu'elle permet —dans le mss. Saffores l'ermite comme tel n'apparaît pas, et seulement pour 3 versets chez Bassagaix—, mais en ce qu'on retrouve là un personnage «classique» du répertoire traditionnel. Comme si le pastoralier, tout en étant sur bien des points en rupture avec cette tradition, s'efforçait malgré tout de s'y référer.

Hérelle (1922: 251) en a donné la description d'après des représentations de 1908 et 1909. Dans une didasc. de *Robert le Diable* on a la suivante: «Habillé en pèlerin: manteau et chapeau noirs; chapelet au cou; bourdon à la main».

Enfin il nous faut revenir sur la scène du sacre qui conclut la pastorale pour le mss. Saffores. Le jeu y est beaucoup plus développé que pour le couronnement comme roi de France, car cette fois-ci c'est l'ensemble des princes et rois qui viennent assister à ce qui est un peu l'apothéose de la représentation: le sacre de Charlemagne Empereur par le Pape.

Cela se traduit à côté d'un curieux «partage du monde» entre les empereurs d'Orient et d'Occident, et le non moins curieux renoncement du roi de Perse à ses charges et à la vie mondaine, par une série de fêtes: bataille de parade entre les douze pairs —comme s'il n'y en avait pas eu assez jusque-là, une cinquantaine!— danses, chant —le rituel *Te Deum*—; et bien sûr le festin autour de la table.

La tradition consistant à terminer les pastorales par le *Te Deum* est commune au vieux théâtre religieux. On la trouve en Bretagne: «Ce drame s'achève sur en *Te*

Deum» (Le Braz, 1905: 305); en Flandres (Vander Straeten 1874-80: 183), dans les Mystères... Toutefois il ne s'agit nulle part d'une obligation rigoureuse, et ce sont parfois d'autres hymnes qui sont chantés: cantiques d'actions de grâce, *Magnificat*, *Salve regina*, etc...

En Pays Basque il semble qu'il y ait plus ou généralement moins une spécialisation. Les fins victorieuses —comme celle de *Charlemagne*— entraînent le *Te Deum: L'Enfant Prodigue* (BN n.° 209), *Hélène de Constantinople* (Bordeaux, n.°37), et bien d'autres: *Ste Engrâce*, *Ste Elisabeth*, *Pierre de Provence*, etc... Toutefois l'hymne est chanté quelquefois en cours de pastorale (c'est le cas ici, dans la version Bassagaix); par exemple, dans *Clovis* (Bordeaux n° 3) le *Te Deum* est indiqué à la fin du baptême du roi.

D'autres fois on chante aussi des «cantiques d'actions de grâce», surtout lorsqu'il s'agit de la mort d'un saint (voir par exemple *St Julien*)¹³.

— *Le miracle du pendu*. (Version Bassagaix).

On retrouve une illustration du répertoire le plus ancien, où la pastorale consiste surtout à illustrer par une peinture vivante un récit et non à mettre en oeuvre des tableaux de mise en scène correspondant à un archétype.

Le changement est brutal dans le cas de *Charlemagne*, et l'on comprend aisément pourquoi Saffores a renoncé à mettre en scène ce jeu qui, de plus, ne concernait que très indirectement la pastorale *Charlemagne*.

Ici point de bataille, ni de couronnement, ni de baptême ou autre grande cérémonie de ce type. On retrouve par contre certains des jeux du répertoire ancien: personnages ordinaires, miracle, exécution. Mais non pas de façon artificielle, simplement parce que c'est l'objet même du récit légendaire que met en théâtre le pastoralier.

Le jeu, sans tourner à la farce, rejoint parfois la vieille tradition du comique d'ancien théâtre. La brusque fièvre qui enflamme la fille de l'auberge à la vue de ce jeune pèlerin qui a fait voeu de sainteté, les circonstances du miracle du coq et de la «géline», sont assurément dans le fil de ces sous-épisodes souvent cocasses, représentés dans le cadre des mises en scène de vie de saints.

Le pastoralier à l'évidence s'est abstenu d'aller trop loin. Jamais le spectacle ne tourne à la grossièreté, comme c'est souvent le cas dans ce genre de piécette. Peut-être des sataneries manquantes dans le mss. Bassagaix venaient-elles fournir ces éléments si appréciés par les spectateurs?

Bien sûr l'argument religieux est bien présent et comme dans les mystères la représentation a pour but d'«exciter le courage des subgés a la dévotion»¹⁴. Cependant ainsi que le dit Cohen (1906: 260):

si tel est vraiment parfois le but des organisateurs et des auteurs, il n'est guère entendu du peuple, qui se soucie assez peu des interminables leçons

(13) Hérelle dans ses notes manuscrites indique qu'en 1909 à Ordarp, «sans doute par la volonté du curé, promoteur de la représentation», le chant du *De Profundis* fut supprimé à la fin de la représentation d'*Abraham*.

Le même Hérelle indique que le *Te Deum* était «tombé en complète désuétude» depuis un siècle, mais dans ces mêmes notes manuscrites, il note qui l'a entendu à la fin de la représentation de Chéraute en 1908 (*Hélène de Constantinople*).

(14) But qu'affichait le roi de Sicile pour faire jouer la «Passion» en 1462. *Comptes et mémoriaux du roi René*, Lecoy de la Marche, Picard. Paris 1873.

de théologie qu'on lui donne dans les drames et que, d'ailleurs, il ne comprend pas: il vient surtout pour rire des grosses plaisanteries, dont sont parsemées les pièces, et pour admirer les décors, les trucs et les costumes.

Mais *Charlemagne*, ainsi qu'on l'a montré, est déjà une oeuvre plus moderne dans laquelle le pastoralier a évité les excès de langage.

Le miracle du pendu, qui reste pour l'essentiel un exemple du vieux répertoire, ne se caractérise donc pas par la réalisation des grands tableaux scéniques rencontrés plus avant. Il s'agit simplement de confier à des acteurs, ce que dans les livres de colportage on laissait à l'imagination d'un dessinateur: c'est-à-dire l'illustration du récit mis en dialogue dans la pastorale.

Quels sont les éléments représentés par des jeux spéciaux?

— *cantique de départ*: V. 1336°-1343°.

Il n'est pas possible de savoir si ce chant est du pastoralier lui même, ou s'il s'agit d'une des chansons de pèlerins comme on en rencontre dans les routiers. La technique de versification semblerait indiquer que l'on reste dans le cadre des pastorales car il n'y a aucune régularité syllabique; de plus la langue elle même conforte cette hypothèse: on va «adorer» Saint Jacques (V. 1337°); on n'hésite pas à utiliser des truismes: *Salvacen Espaguirade / galdyak gutucu* (V. 1343°).

— *L'arrestation de Dominique*.

Elle n'offre pas de particularité notable sinon, là aussi, une utilisation de l'espace scénique de façon plus libre que dans la tradition moderne¹⁵. En effet, après le départ de l'hôtel, les trois pèlerins restent sur scène (didasc. V. 1375°) et pour marquer leur absence, alors que Julana porte plainte auprès des juges, on les fait simplement s'allonger (didasc. V. 1376°). Lorsque donc les hommes de loi les rattraperont, il leur suffira d'aller auprès d'eux (didasc. V. 1381°). On est là très proche des formules du théâtre rural d'autres contrées où la scène est en fait une route, bordée de mansions parfois, (didasc. de *Saint Antoine*, pièce de la fin du XVe s. publiée par l'Abbé Guillaume). Cette situation se reproduit pour la pendaison de Dominique.

— *L'emprisonnement de Dominique*.

Il se fait sur la prison de scène comme dans les épisodes précédents.

— *Le jugement de Dominique*.

Il donne lieu à une mise en scène particulière. On simule un tribunal (comme dans les farces). Les juges sont assis (didasc. 1399°), et restent assis pour parler (didasc. V. 1401°). On assiste même pour l'interrogatoire à un début de rupture du mode de déclamation (cf. V. 1421°) car questions et réponses se font en interrompant le verset à la fin des distiques.

(15) Dans la version du miracle de *St Jacques*, il n'en est pas ainsi. Les personnages au contraire se «retirent», suivant la procédure la plus usuelle où la scène tend à ne représenter qu'un lieu à la fois.

— *La pendaison.*

On a là donc une scène de martyr avec les éléments habituels: le bourreau, la potence, le «cantique» de Dominique avant sa mort. Malheureusement les didasc. des V. 1470° et 1477° sont peu précises et l'on ne peut guère tirer de conclusions quant aux «feintes» employées pour représenter le jeu. Il est sûr toutefois qu'il y avait bien une potence, que la victime avait une corde au cou, et que d'une manière ou d'une autre elle était pendu.

— *La scène des mendiants.*

Elle est bien dans le fil de la vieille tradition. Il est probable que les mendiants viennent sur scène de l'extérieur (didasc. V. 1462°: *By praube gin*, et non *jalki*). Le jeu —sans doute faute de temps— est escamoté. Tout juste prend-on le temps de représenter l'aumône (*eman jatera edan*) et probablement la scène avait-elle un caractère burlesque. Mais, dans les versets tout au moins, la scène ne tourne pas à la farce, comme c'est souvent le cas¹⁶.

— *Le miracle du coq et de la poule.*

Le jeu est assez bien développé. Voici nos juges à table et un cuisinier dressant la table et portant les volailles (didasc. 1480°-1481°).

On remarque comme précédemment que la scène représente plusieurs lieux: là où les juges sont (Valladolid), la montagne où est pendu Dominique (car il est toujours sur sa potence), et Compostelle d'où partent les pèlerins (V. 1485°-1486°)¹⁷

Les versets 1482°-1484° sont destinés à fournir aux spectateurs l'explication de ces divers lieux; le juge y indique les phénomènes atmosphériques miraculeux (probablement non représentés) se produisant au-dessus des autres lieux. Cette façon de mettre en scène le récit est sans conteste celle qui correspond à la plus vieille tradition. La systématisation des entrées et sorties telle qu'elle est opérée dans *St Jacques* est postérieure et se situe dans l'évolution du théâtre de pastorale vers une codification de plus en plus rigoureuse.

Le miracle du coq et de la géline n'offre en lui même guère d'intérêt sur le plan de la représentation: il doit y avoir simplement substitution de volailles vivantes à celles rôties apportées par le cuisinier. Le pastoralier reste très près du récit et dit même dans la didascalie (V. 1494°) que les volailles «chantent» (*cantacen*). Dans *St Jacques*, au contraire, le pastoralier dit *eguin kukuruku*.

— *La résurrection de Dominique.*

Le pendu étant resté sur la potence durant les scènes précédentes, sa «résurrection» ne donne pas lieu à la mise en oeuvre de «feintes». Il est simplement libéré par ses parents et avant de «mourir pour de bon» prononce deux versets (1502° et 1503°)¹⁸. On rèleverai toutefois, la didascalie du 1501° (*so jugek escuik Bu-*

(16) Dans certaines pièces des miséreux (aveugles par exemple) refusent d'être guéris pour pouvoir continuer à vivre de mendicité, sans travailler! (*St Martin*. mss. 5. Bordeaux).

(17) Dans *St Jacques* on a la forme plus moderne de jeu. Après sa pendaison, Dominique a été retiré de la scène (*triate pialat*), de même la scène du repas a-t-elle lieu après que Dominique ait été vu par ses parents, de façon à éviter la pluralité des lieux sur la scène.

(18) Dans *St. Jacques* Dominique ne meurt pas: il se «retire» après sa résurrection et l'on n'a plus d'indication sur ce qu'il devient.

ruraturik), qui indique une volonté de composition pour marquer le regret ou l'inquiétude; le geste se substitue ici à la parole: les juges sont supposés être inquiets de leurs bévues, et les versets de Dominique qui succèdent sont visiblement une réponse à leur geste.

— *La procession d'enterrement.*

C'est le même jeu que dans l'épisode de la mise en chasse de St Jacques: évêque, procession, cantique.

— *La fin de Julana.*

Elle est aussi fidèle au vieux répertoire. La plainte de Julana (1529°-1539°) où elle demande pardon de ses fautes et tire la leçon de sa mésaventure (*O Emazte gachouak / onsa pensa Ecacye // Borchas guicon Ukeytia / impossible dukecyce*) est sévèrement interrompue par le bourreau (*asky peredikatu dun / Gincouak Eybay Encuten // Estu Es haboro Emaster / Bate fydaturen*).

Le supplice est décomposé en deux phases: —d'abord Julana est traînée à terre (didasc. *beresta erabil tratin unguru*); —ensuite elle est brûlée sur la potence tandis que le bourreau demande à la jeunesse de se garder de telles conduites: V. 1545°.

Au terme de cet examen nous pouvons mieux définir la façon dont le pastora-lier a mis en scène le récit, ou plus exactement dans le cas présent la manière dont il a pris appui sur divers récits pour écrire sa pastorale.

Le premier élément qui frappe c'est l'extraordinaire place qu'ont les batailles dans la représentation: on en compte cinquante, auxquelles il faudrait ajouter les autres épisodes guerriers (sièges, arrivées de renforts, prise de ville, incendie, victoires miraculeuses) soit au total plus de 60 jeux guerriers sans compter les emprisonnements, les exécutions, le pillage, les paiements des tributs, etc...

Or tous ces éléments ont la particularité d'être l'objet de scènes souvent très codifiées dans leur déroulement. C'est en particulier pour leur mise en oeuvre qu'est construite la pastorale, plus que pour le récit proprement dit.

Pour autant les éléments plus traditionnels n'ont pas complètement disparu. Le mélange d'épisodes tirés de *St Jacques* permet de les restituer même si en l'occurrence c'est dans un cadre guerrier.

Le miracle du pendu dans sa brièveté fournit le mieux l'illustration de la vieille tradition où se cotoyaient personnages ordinaires et Saints, où se succédaient scènes grivoises ou burlesques, scènes de cruauté, scènes religieuses, miraculeuses ou pieuses. Pourtant déjà on sent par rapport à d'autres pièces une grande retenue dans le traitement de ces jeux.

S'y ajoutent d'autres ingrédients des pastorales «modernes», à savoir les grandes cérémonies: couronnement, mariage, baptêmes, processions, qui sont aussi l'occasion d'une mise en scène un peu grandiose: participation de personnages hors du commun (papes, évêque, rois, etc...); installation d'un décor particulier (table, victuailles); divertissements (chants, danses...).

Bref, *Charlemagne* nous offre un exemple du mode de représentation qu'ont créé les souletins à partir du théâtre issu des mystères. Une espèce d'épuration, de codification rigoureuse, s'est peu à peu imposée; les souletins ont su donner une réponse ingénieuse au problème que leur posait l'adaptation à leurs possibilités du

vieux théâtre du Moyen-Age ayant survécu dans les campagnes en marge de la culture classique promue dans les villes et classes supérieures¹⁹.

Curieusement cette « mise en ordre » dans la technique de représentation s'est effectuée de telle manière que l'on est retourné à des formes dépouillées, hiératiques presque, qui ne sont pas, parfois, sans rappeler les origines religieuses du théâtre du Moyen-Age.

PROLOGUES ET EPILOGUES

S'il est un élément qui dans les pastorales illustre leur filiation, et leur appartenance à la tradition des mystères, et, plus loin, à celle du théâtre religieux médiéval, ce sont bien les prologues et épilogues qui encadrent chaque représentation.

Ces prologues et épilogues, diversement dénommés dans les pastorales comme on l'a vu¹, ont un triple but: saluer l'assistance; solliciter son attention et son indulgence; lui exposer la « matière » de la représentation.

Ces trois éléments se retrouvent invariablement.

Le cérémonial.

Prologue comme épilogue sont considérés comme extérieurs à la représentation elle-même, et il est fréquent que les copies de pastorales les séparent du texte proprement dit. Sur scène ces deux parties sont l'objet d'un jeu particulier, qui évoque de façon suggestive le mouvement du prêtre sur l'autel.

Les versets sont dits sur l'air d'un récitatif spécial que Gavel faisait remonter au 15^e s. pour le moins.

Le « prologueur », « prolocquer » en Bretagne, selon le terme employé parfois dans les mystères, commence par saluer le public au milieu de la scène, (*didascalie Saffores: erdian chapela esquian*) et successivement il se déplace à gauche et à droite pour poursuivre la déclamation de ses versets. Chaque déplacement est ponctué par un air de musique. Le prologueur était suivi dans le passé par deux porte-étendard qui se tenaient un peu en retrait, le chrétien à droite, le turc à gauche. Le rite est identique pour le prologue et l'épilogue.

Le prologue de Charlemagne.

Il est composé de 59 versets dans la version Saffores, et de 12 versets supplémentaires chez Bassagaix (mais on sait qu'il n'était pas de sa main). Cela correspond à la longueur habituelle qui varie dans la tradition entre 50 et 80 versets.

On y trouve la division traditionnelle des mystères:

(19) En consultant la presse locale de l'époque de nos représentations, j'ai été frappé par la vivacité du théâtre à Bayonne: pièces fréquentes et variées, classiques, vaudevilles, pièces lyriques s'y succèdent, donnant lieu à des critiques abondantes. A quelques dizaines de kilomètres de là, dans leur langue, les souletins faisaient survivre — alors que partout ailleurs en Europe il mourrait — un autre théâtre, multiséculaire, dont hormis quelques folkloristes nul ne se souciait.

(1) L'appellation « *lehen / azken pheredikia* » qui a prévalu, coexiste avec diverses autres, fondées sur des termes empruntés — prologue / entrée // *prologua / entrada* — plus ou moins bien digérés. Souvent aussi, comme ici dans le mss. Bassagaix, on garde l'intitulé en français.

1) *Salut à l'assistance*. V. 1489.

2) *Appel à l'attention du public*. Absent chez Saffores il correspond au BN XLII chez Bassagaix. On remarquera toutefois que plus qu'un appel à l'attention, ce verset prend la forme d'une mise en garde du public quant à sa tenue, un peu comme à la fin de l'épilogue (V. 1581°). Cela laisse à entendre que les désordres et débordements souvent incriminés ne se produisaient pas après la représentation, mais également durant celle-ci².

3) *Présentation du sujet*. V. 1490-1546.

C'est le principal objet du prologue: toute l'histoire qui va être représentée est résumée. Dans *Charlemagne* le résumé qui est donné est assez fidèle à l'histoire mise en scène mis à part quelques détails: au couple de rois maures Halihatan-Mahomet est substitué dans le prologue un couple allié Mirabolân-Halihatan, l'intervention de St Jacques n'est mentionnée qu'à la suite des guerres; le miracle du pendu est expliqué à la suite de ces guerres d'Espagne, avant donc les guerres d'Italie, ce qui permet dans les deux mss. de faire terminer le résumé par le sacre de Charlemagne.

4) *L'annonce du début de la pastorale*, où le prologuiste annonce qu'il va chercher ses camarades.

Par rapport au schéma habituellement suivi un seul élément manque: en général les prologuistes demandent par avance aux spectateurs d'excuser leurs fautes.

L'épilogue de Charlemagne.

Il est, comme c'est le cas, généralement beaucoup plus court que le prologue. En l'occurrence 35 versets chez Bassagaix et 17 chez Saffores.

L'intitulé de «prologue» dans le mss. de la BN ne doit pas étonner; bien souvent les auteurs de mystères français intitulent aussi leurs épilogues: «prologue» (Cohen 1925)³.

Comme le prologue, l'épilogue a 3 parties essentielles que l'on retrouve dans tous les mss.: — présentation des excuses pour fautes commises: V. 1473° — résumé de la pièce avec fréquemment une moralité, — le congé au public.

1) *Annonce de la fin de la tragédie et présentation des excuses*.

Ce sont les versets 1548° et 1549° (V. 1472°, 1473° dans BB). C'est l'occasion aussi parfois — pas ici — de remercier le public de sa patience. Souvent, et on en a l'illustration présentement, le prologuiste pour excuser les manquements invoque la naïveté ou l'ignorance (*inozentzia*) des acteurs.

2) *Résumé de la pièce et moralité*.

Fréquemment, en raison de leur brièveté, les épilogues ne retiennent que les éléments permettant de tirer quelque leçon de la représentation.

L'épilogue du mss. Bassagaix notamment insiste sur les épisodes conjugaux et fournit même des précisions nouvelles (V. 1552° et 1553°).

(2) Dans la vieille tradition, il y avait des «gardes» chargés de rappeler le public à l'ordre durant la représentation.

(3) Pour «La Passion» de 1501 à Mons c'est le terme de «prologue final» qui est employé.

La moralité est double: méfiance à l'égard des femmes, et mise en garde sur les pièges de l'amour.

- V. 1560° *tobiak Eran Cian*
Bere Semiary
Eledin fida Emastiary
Es ardo Es mihiary
- V. 1563° *Estuquia Exemplya*
ardura jcousten
Emastiak Direla Causa
guicounak guirella galcen
- V. 1564° *Eressoliturik Beytira*
finaciaz Betherik
guecur Eta tromperia baycy
Estucye jdokiren hetarik

Comme nous l'avons dit plus haut, on relève aussi dans le ms. Saffores, une leçon politique à couleur bonapartiste (on est alors en pleine Monarchie de Juillet): V. 1573°.

Sur le plan de la représentation les V. 1569°-1570° sont intéressants en ce qu'ils font explicitement référence aux épisodes de la chanson de Roland qui ne sont pas représentés⁴. Le pastoralier nous fournit d'ailleurs l'explication de ce décalage:

- V. 1571° *fait hoyak jaunak*
Estutugu Representatu
Ceren Demborak goury
Espeyteyk (sic) premetitu

3) *Le congé au public.*

Seul le mss. Saffores fait référence à l'habituel bal suivant la représentation:

- V. 1488 *Jesusen graciaq deiçiet*
Bihotçetiq desiratçen
eta dançaçera plaçer baducie
plaça hountara cumitaçen

Ces épilogues et prologues permettent aussi de faire le point sur la dénomination des pastorales.

Cinq termes apparaissent: V. 1565° et 1490: *mat(h)eria* qui signifie «thème»; V. 1490: *sujet* qui désigne le personnage principal de la pastorale, c'est-à-dire celui dont on raconte l'histoire ou la vie; V. 1487, 1489 (BN), 1557: *jstoria*: c'est l'objet de la représentation, c'est-à-dire le récit ou l'argument; V. 1548°: *tregeria*: pièce de théâtre, à la fois texte et représentation; V. 1472: *pastorale*: représentation; V. 1582°: *peca*: pièce de théâtre (texte surtout semble-t-il).

A ces indications il faut ajouter celles figurant à l'entête de l'épilogue et aussi du texte du mss. Bassagaix, ainsi que son ex-libris (tous en français): «*tragerie (tegere)*». *Bie*, et «*pièce*».

On retrouve donc tous les termes habituels, sauf celui de *misterio* qui apparaît aussi quelquefois dans les mss. (voir commentaire).

(4) Le verset de Bassagaix correspondant au V. 1491 (prologue) semblerait indiquer que Pépin, le père de Charlemagne, apparaissait dans une autre version.

LES PERSONNAGES

Il est de tradition dans les pastorales de faire figurer une espèce de rôle. Ces pièces manquant dans nos mss., nous les avons reconstituées, ce qui nous permettra d'avoir une vue générale sur les personnages de la pièce, et l'importance quantitative des divers rôles dans la pastorale.

I — *Guerres de Charlemagne.*

On distinguera comme c'est l'habitude les chrétiens et les turcs. Pour cela, étant donné les variantes de détail, on prendra appui sur le mss. Saffores.

— *Chrétiens.*

Parmi les chrétiens il faut distinguer d'une part Charlemagne et ses pairs, d'autre part ses divers alliés ou amis. On tiendra compte de l'appartenance des personnages à l'un des camps lors de leur entrée en scène, et l'on signalera leur passage au camp adverse lorsque ce sera le cas.

- Charlemagne et les siens: 14 personnages.
 - Alar (17 versets).
 - Aymon (30 versets).
 - Berthe (la mère) (24 versets).
 - Carlemont (le frère) (6 versets).
 - Charlemagne (165 versets).
 - Ganelon (3 versets).
 - Guichard (12 versets).
 - Hunolt, qui trahira au profit du roi de Navarre, Aygalon, et de Didier, roi de Lombardie (34 versets).
 - Oger (19 versets).
 - Olivier (53 versets).
 - Renaud (40 versets).
 - Richard (26 versets).
 - Roland (56 versets).
 - Le postillon (9 versets).
- Les alliés espagnols: 9 personnages dont 2 rois.
 - Calora (1 verset).
 - Chelen (1 verset).
 - Francine } vierges données en tribut au roi Maure, Halihatan,
 - Florentine } (3 versets chacun).
 - Gracia (1 verset).
 - Lope (compagnon du roi Ramire, puis du roi Alphonse (25 versets).
 - Le roi Alphonse (50 versets).
- Les alliés religieux: 6 personnages.
 - Le Pape Adrien (66 versets).

- Le Pape Léon (29 versets).
- Saint Jacques (31 versets).
- L'évêque Theodoric (19 versets).
- Zoma (compagnon du Pape Adrien) (24 versets).
- Sebuton (turc ressuscité professant la foi chrétienne) (13 versets).

- Les autres rois alliés: 2 personnages.
 - L'Empereur Constantin (11 versets).
 - Le roi de Perse Aaron (15 versets).

Soit en tout 31 personnages dont l'un (Hunolt) qui figure bientôt comme traître, sans compter les personnages turcs convertis. Au total: 821 versets.

— *Les turcs.*

Ici il convient de distinguer les divers adversaires:

- Guerres contre Aygalon: 6 personnages.
 - Aygalon, roi de Navarre (86 versets).
 - Boligant (11 versets).
 - Denisa (28 versets).
 - Ferragus (47 versets).
 - Himnes, fils d'Aygalon qui se convertira (28 versets).
 - Martile (22 versets).
 - Theadosa, fille d'Aygalon qui se convertit également (22 versets).
- Guerres d'Espagne: 10 personnages: 2 rois.
 - Carpio (qui se convertit) (15 versets).
 - Halihatan, roi (63 versets).
 - Nagera (9 versets).
 - Rigo (10 versets).
 - Zato (20 versets).
 - Mirabolan (29 versets).
 - Mahomet, roi, (23 versets).
 - Migo, fille du roi Mahomet qui se convertit (28 versets).
 - Rapio (1 verset).
 - Rato (2 versets).
 - Culpo (5 versets).
- Guerre d'Italie: 6 personnages.
 - Didier, roi de Lombardie (61 versets).
 - Theadosa, fille du roi, qui épouse Charlemagne mais est répudiée (31 versets).
 - Vorada (5 versets).
 - Constantin (18 versets).
 - Aldegisa (dit aussi Adolsa) fils du roi, qui se convertira (18 versets).
 - Guelon (4 versets).

Soit en tout: 22 personnages auxquels il convient d'ajouter Satan, (66 versets), et Hunolt traître à Charlemagne, mais desquels on pourrait retirer 5 personnages qui se convertissent à la fin des guerres.

4 versets transcrits sont chantés en cantiques.

Si l'on observe la répartition par épisode on note que seul Charlemagne et ses pairs sont présents dans tous les épisodes, pour les autres personnages (alliés, et turcs) leur présence est limitée à un ou deux (pour les lombards) épisodes. Ceci permettait évidemment un grand nombre de parties doubles, voire triples dans les rôles.

RÔLES CHRÉTIENS: IMPORTANCE — RÉPARTITION

CHRÉTIENS	Couronnement	Mariage répud.	Guerres Aygalon	Guerres Espagne	Guerres Italie	TOTAL
Alar			9	2	6	17
Aymon	4	3	23			30
Berthe	7	17				24
Carlemont	6					6
Charlemagne	12	38	61	17	37	165
Ganelon		3				3
Guichard		1	6	3	2	12
Hunolt		3	23		8	34
Oger			11	6	2	19
Olivier	1	12	34	3	3	53
Renaud			29	3	8	40
Richard		2	7	12	5	26
Roland	4	8	21	11	12	56
Le Postillon			9			9
Calora				1		1
Gracia				1		1
Chelen				1		1
Florantine				3		3
Francine				3		3
Lope				25		25
Le roi Ramire				32	3	35
Le roi Alphonse				48	2	50
Le Pape Adrien		46			20	66
Le Pape Léon					29	29
St Jacques				31		31
L'évêque				19		19
Zoma					24	24
Sebuton				13		13
Aaron					15	15
Emp. Constantin					11	11
TOTAL	34	133	233	234	187	821

RÔLES TURCS: IMPORTANCE — RÉPARTITION

TURC	Couronnement	Mariage Divorce	Guerres Aygalon	Guerres Espagne	Guerres Italie	TOTAL
Aygalon			86			86
Ferragus			47			47
Boligant			11			11
Denisa			28			28
Himnes			28			28
Martile			22			22
Theadosa			15			15
Carpio						16
Halihatan				63		63
Nagera				9		9
Rigo				10		10
Zato				20		20
Mirabolán				29		29
Mahomet				23		23
Dame Rigo				28		28
Rapio				1		1
Rato				2		2
Culpo				5		5
Olivier		15			46	61
Theadosa		31				31
Vorada		3			2	5
Constantin		2			16	18
Aldegisa		6			12	18
Guelon		4				4
Setan		12	32	15	7	66
TOTAL		73	169	221	83	646

II. *Miracle du pendu*. V. 1311°-1547°.

Dans les 237 versets qui composent ce récit, il est beaucoup plus difficile de retrouver la distinction turcs/chrétiens.

Seul un personnage est véritablement mauvais: Julana. Le bourreau est aussi dans la tradition un personnage négatif, mais plus qu'un «turc» proprement dit, il est une espèce de personnage à part, comme «le postillon», les mendiants, satans, etc...

Il y a en tout dix personnages:

Aaron: Père de Dominique: 41 versets.

Teude: Mère de Dominique: 22 versets.

Dominique: 60 versets.

Julana: 40 versets + 1 distique.

Rigo: juge, 21 versets.

Carpio: juge, 24 versets.
 Le Bourreau: 16 versets.
 Les pauvres: 1 verset.
 Le cuisinier: 1 verset.
 L'Évêque: 8 versets.

Ces rôles étaient très certainement assurés par les mêmes acteurs que ceux figurant dans les épisodes guerriers, comme l'attestent certains des noms repris de ceux-ci: Aaron, Rigo, Carpio, l'Évêque...

Ceci confirme l'importance des parties doubles dans la réalisation des pastorales. On compte en effet 64 personnages au total, mais il est probable qu'avec une quarantaine d'acteurs il était possible de représenter la pièce. Ceci explique diverses incohérences apparentes:

— Theadosa est la fille du Roi Didier au début et à la fin de la pastorale, mais aussi la fille du roi Aygalon dans le 3^e épisode.

— Lope est à la fois le conseiller du roi Ramire, et du roi Alphonse.

— Carpio, l'un des compagnons du roi maure Halihatan, est successivement tué et converti au christianisme (mss. Saffores) et on le retrouve encore dans le Miracle du pendu (mss. Bassagaix).

Il est ainsi fort possible que les principaux adversaires de Charlemagne selon les épisodes: Didier, Aygalon, Halihatan ou Mahomet, aient été joués par le même acteur, sans qu'aucune modification n'apparaisse dans les costumes, ou autre élément. Comme c'est le cas toujours dans les pastorales, les personnages sont dépourvus de toute personnalité propre et de toute complexité psychologique: ils se fondent à l'intérieur d'un archétype, qui reste toujours constant non seulement à travers les divers épisodes d'une pastorale, mais au delà aussi à travers les diverses pastorales. Aussi bien rien n'empêche que le même acteur —avec le même costume et les mêmes attitudes— joue différents rôles, dès lors qu'ils correspondent au même archétype.

Lorsque comme c'est parfois le cas, le récit source ou l'imagination du pastoralier laisse place à des situations un peu complexes du point de vue psychologique, on est étonné de la façon dont ces éléments sont peu exploités, ou plus exactement, délibérément négligés.

On imaginerait assez bien ici que certains sous-épisodes —la trahison de Hunolt, la répudiation de l'épouse, la trahison par amour (?) de la fille du roi maure, les conversions des compagnons ou des enfants des rois turcs—, donnent lieu à des scènes où les sentiments, l'affrontement des passions, des intérêts, pourraient être des thèmes développés. Mais ce n'est pas le cas, car ce n'est pas ce que recherche le pastoralier. Il serait trop rapide, à mon sens, de considérer que cet état de chose résulte d'une «inculture», d'une «ignorance» ou d'une «incapacité» des pastoraliers à traiter de tels sujets. La poésie populaire basque —surtout en Soule— ne manque pas d'exemples témoignant d'une grande sensibilité à l'égard de tels thèmes. Il est probablement plus juste de considérer que c'est là une loi du genre. D'un théâtre qui n'était au départ qu'une «représentation en tableaux» d'un récit, comme l'a dit justement Chaho, on aboutit non pas à l'exploitation théâtrale des conflits psychologiques qui y apparaissent, mais à la mise en place de jeux spectaculaires où l'élément visuel prédomine.

Il est difficile aujourd'hui de connaître la façon dont les spectateurs et les acteurs eux mêmes vivaient les aventures de ces personnages. Dans leur simplicité

Il est probable que ces représentations parvenaient à émouvoir le public. Malheureusement on ne dispose guère de témoignages directs sur ce point, mais certains éléments relevés tendent à prouver que les spectateurs étaient réellement émus par les mésaventures des personnages chrétiens. Ainsi la tradition qui consistait à la mort d'un «bon» à ce que les femmes du public manifestaient leur peine par des «Ai-ai»¹ de lamentation. F. Michel, Duvoisin, Chaho, Webster, notent de même que les acteurs qui avaient eu des rôles importants dans des pastorales dans leur jeunesse, en conservaient un souvenir empli d'émotion, et une grande fierté.

L'affrontement des deux camps

Charlemagne en ce qui concerne les personnages est représentatif de la tradition la mieux fixée en mettant en scène l'affrontement direct des chrétiens et des turcs.

Le caractère négatif des personnages turcs ne tient pas tant, comme c'est pourtant souvent le cas dans la littérature populaire, à ce qu'ils sont foncièrement «mauvais», mais simplement à ce qu'ils sont dans l'«autre camp». Par exemple dans l'épisode des guerres contre Aygalon, ce dernier est plutôt dépeint sous un jour avantageux: jusqu'au bout, malgré de multiples défaites, malgré la trahison de ses proches, il fait preuve de courage et dignité: c'est de sa vie qu'il paye la fidélité à sa foi: non chrétienne. De même dans le combat entre Ferragus et Olivier, ce dernier l'emporte certes, mais on ne peut guère dire que sa victoire soit glorieuse, puisque c'est par ruse et trahison qu'il parvient à tuer son adversaire.

La division bon-mauvais ne reprend pas des contours psychologiques —même caricaturaux— y correspondant. Les turcs —surtout les rois— sont présentés comme tout aussi courageux, loyaux, et valeureux que les rois chrétiens. En l'occurrence toutefois il est possible que cela résulte des sources utilisées et non d'une volonté délibérée du pastoralier.

Il convient donc de nuancer quelque peu les propos généralement tenus quant à la division turcs-chrétiens dans les pastorales. G. Hérelle, par exemple, estime dans ses notes manuscrites que chacun des camps symbolisent «une classe d'hommes ou, plus exactement, une vertu abstraite ou une perversité abstraite». Ceci est à la fois exact, et exagéré, car si en tant qu'adorateurs du vrai Dieu, les chrétiens symbolisent «raison, sagesse, courage», on ne peut affirmer que les turcs sont réellement dépourvus de telles qualités. De même si, à l'inverse, les turcs symbolisent, «les passions brutales, l'orgueil, la colère, la félonie», on trouve maints exemples de chrétiens agissant guidés par des motifs identiques.

Ce qui frappe le plus dans la division turcs-chrétiens de *Charlemagne*, c'est le caractère amoral de cet antagonisme. Si l'on faisait abstraction de l'appartenance religieuse des personnages, on ne pourrait guère dire lesquels sont «bons», lesquels «mauvais». Lorsque G. Hérelle parle du «fatalisme bizarre» où «les gens sont bons ou mauvais par définition, sans qu'aucune cause accidentelle influe sur leurs vertus ou sur leurs vices» (Hérelle 1926: 52), le jugement me paraît, du moins pour le répertoire profane, passablement excessif. Par exemple, les quelques conversions auxquelles nous assistons dans *Charlemagne*, sont tout-à-fait intéressées: baptême de Theadosa pour épouser Charlemagne, conversion des enfants d'Aygalon pour sauver

(1) Cette tradition serait demeurée vivace jusqu'à la 2e guerre mondiale, mais n'aurait pas été reprise ensuite. Voir Alford (1951: 159-64). Webster (1901: 221) la relève aussi: «toute l'assistance féminine se lamente, et les jeunes filles surtout crient Ay, Ay, Ay, Ay!».

leur vie et continuer à régner sur la Navarre... La lâcheté du roi Ramire acceptant de livrer des vierges au roi maure vainqueur illustre bien le fait que les faiblesses ne sont pas uniquement du côté turc. On pourrait dire au bout du compte que l'appartenance ou non des personnages à la «vraie loi» transcende leur caractère et leurs actes, sans qu'il n'y ait vraiment corrélation entre l'appartenance à l'un ou l'autre des camps, et la moralité des attitudes effectives des personnages.

Cette transcendance est symbolisée par l'intervention d'éléments ou de personnages surnaturels. On retrouve là un caractère de l'ancien théâtre médiéval où ces interventions étaient très appréciées à la fois en raison de leur caractère spectaculaire et merveilleux, mais aussi parce qu'elles devaient correspondre à une appréhension très concrète des phénomènes religieux. Il est probable que cette perception très matérialiste du monde surnaturel, qui caractérise (Mandroux 1964: 97 et suiv.) la littérature populaire européenne, reçut en Pays Basque, un fort bon accueil, car c'est comme l'a dit P. Lafitte un élément que l'on retrouve dans la foi chrétienne vécue par les Basques. Aussi bien les exhortations à la conversion sont surtout basées sur des éléments concrets, et singulièrement il s'agit avant tout d'échapper aux tourments longuement décrits qui attendent les damnés à leur mort. De même la sainteté est d'abord et quasi exclusivement matérielle, et ne connaît qu'une preuve: le miracle. Une sainteté visible, concrète, qui fait que les chrétiens remportent la victoire: c'est le miracle de Pampelune, dont les murailles s'écroulent après la prière de Charlemagne; c'est la résurrection de Sebuton, l'intervention de St Jacques venant, armes à la main, défendre les chrétiens; c'est la mise en fuite des turcs par l'évêque Théodoric par la seule invocation de Dieu; c'est encore l'épée fleurie de Charlemagne, et la résurrection du pendu innocent...

Tout ceci dessine un monde étrange où éléments surnaturels et terrestres s'entrecoupent dans un merveilleux mi-païen, mi-chrétien, dans lequel éléments mythiques et historiques sont étroitement imbriqués.

Dans ce monde hors du commun que la pastorale met en scène, les personnages sont comme broyés, totalement effacés, et perdent toute singularité. «Jamais un pastoralier ne se propose de peindre des âmes (...); il n'a cure de préparer ni d'expliquer une résolution grave ou un revirement de coeur; il ne sait pas analyser les éléments divers qui s'agitent dans une conscience humaine». Cette observation de Hérelle me paraît fort bien résumer cet état de chose. Je ne suis sûr cependant que la raison en soit l'ignorance, et que l'«extrême indigence» de l'élément psychologique, résulte d'autre chose que du genre théâtral lui-même. Ce reproche me semble abusif: il revient en fait à reprocher à la pastorale d'être une pastorale. Il est clair en effet que dans l'évolution signalée de la pastorale souletine, la mise à l'écart des éléments psychologiques qui fourniront la matière essentielle du théâtre classique, était rendue nécessaire par l'option délibérée en faveur d'un spectacle visuel qui se nourrissait des possibilités offertes par la tradition des mystères de ce point de vue. Alors que dans le théâtre classique on exploitera par exemple l'incertitude psychologique découlant de l'issue d'une bataille en cours (qui n'est pas représentée bien sûr, mais terriblement présente, puis ensuite racontée), dans le théâtre souletin on consacra tout le jeu à la représentation du combat lui-même, et à ses à-côtés (conseils, menaces, défis, injures, etc...), car c'est là l'objectif principal. Que l'émotion ait peu de place dans tout cela, c'est vrai sans doute pour le spectateur actuel, mais on a déjà indiqué que les jeux en forme de figure géométrique mis en oeuvre dans les représentations étaient, semble-t-il, suivis avec grande intensité par le public souletin.

Les personnages particuliers

En dehors des deux camps, formés de rois et guerriers², la pastorale fait apparaître divers personnages appartenant à l'un ou l'autre camp, mais se caractérisant par un statut particulier souvent souligné par le costume. D'une certaine manière, les femmes appartiennent à ces personnages, ainsi que les personnages religieux, le postillon, les géants, le bourreau et les hommes de loi, les mendiants, l'hermite. Ce sont ceux qui apparaissent dans *Charlemagne*, et ils correspondent pour la plupart à des archétypes présents dans le vieux théâtre médiéval.

— *Les femmes.* Les personnages «neutres» des pastorales sont en principe masculins. Si des femmes apparaissent, c'est que le récit nécessite leur intervention, ou bien alors, à l'inverse, le jeu théâtral.

Dans le premier cas, cela peut provenir de ce que le «sujet» est lui-même féminin, (*Jeanne d'Arc, Ste Hélène, etc...*) où encore de l'histoire représentée, dans laquelle apparaît la mère, la soeur, la fille ou l'épouse du «sujet».

Dans le second cas, il s'agit de développer soit des jeux burlesques et souvent de nature misogyne, soit d'illustrer des martyres.

On a dans *Charlemagne* l'illustration de ces deux options avec les rôles de la Reine Berthe, de l'épouse de Charlemagne, de la fille d'Aygalon d'une part, et d'autre part, celui des deux vierges vendues³, de la fille de Halihatan, et de Julana.

Sur le plan du costume, la caractéristique majeure de la tradition au 19^e s., selon les témoignages de Buchon et Webster, résidait en ce que les personnages féminins —tout en respectant la division des couleurs rouges/bleus— s'habillaient de façon contemporaine à la pastorale. Webster assurait avoir «vu les héroïnes du temps de Clovis porter les crinolines du Second Empire et presque toutes les modes qui ont succédé depuis».

L'amour —et les personnages féminins ont le plus souvent à intervenir dans ce registre— n'a guère de place dans les pastorales et *Charlemagne* illustre bien cet état de chose. Il prend souvent —pas toujours— la forme d'un sentiment animal lorsqu'il apparaît, et a généralement des conséquences désastreuses. Les femmes qui en sont la proie sont dépeintes comme prêtes à tout pour parvenir à leur fin, et leur «malice» est également partagée entre chrétiennes et turques. La trahison de Dame Migo, fille du roi maure Halihatan, a beau se faire au profit de la noble cause, elle appelle des commentaires identiques à ceux causés par le comportement de Julana.

Les personnages religieux

On sait que d'une façon générale les pastoraux répugnaient —contrairement à la tradition des mystères— à faire apparaître Dieu en personne sur la scène. Les interventions divines relativement fréquentes donnaient lieu alors à deux jeux différents:

(2) Nous ne développerons pas les autres aspects concernant ces personnages: costumes, attitudes, etc... Ils sont trop connus, et hormis la nuance apportée ici sur la nature de l'opposition turcs/chrétiens, les indications de Hérelle me semblent suffire. On s'attardera plus sur les personnages particuliers.

(3) En fait dans *Charlemagne* elles n'ont guère de place. Mais en réalité, il s'agit d'un épisode tiré de *St Jacques*, où la défaite du roi Ramire est présentée comme une sanction divine entraînée, par la présence de jeunes femmes trop libres comme cantinières dans son armée et où les vierges livrées sont torturées.

— soit Dieu parle sans apparaître véritablement; c'est le cas par exemple dans *Abraham* où seul l'acteur est supposé voir Dieu;

— soit il envoyait des messagers; c'est-à-dire des anges souvent joués par des enfants. Ces derniers étaient vêtus de façon caractéristique sur le modèle de représentation habituel de ces êtres dans l'imagerie populaire: aube blanche, ailes, front sceint d'une couronne de fleurs blanches⁴. Plus intéressant est le mode de déclamation qui se distingue du chant habituel: c'est, selon Gavel, un air religieux fort ancien (14^e s.).

L'une des déviations les plus nettes de *Charlemagne* par rapport à la tradition ancienne comme moderne, est précisément que jamais, malgré les diverses interventions divines auxquelles on assiste, il n'y a d'apparition angélique. Le fait est curieux et on ne peut attribuer cela à des contraintes locales ou accidentelles de représentation, puisqu'il en est ainsi dans les deux manuscrits. S'agissait-il d'une tendance moderniste qui finalement n'a pas abouti? Il est difficile de répondre. Tout porte à croire que le public appréciait ces jeux (et c'est d'ailleurs encore le cas aujourd'hui) qui permettaient au surplus de faire jouer des enfants. Pourquoi donc alors les anges sont-ils absents de *Charlemagne*? Le sujet permettait parfaitement leur présence (ainsi la voix qui annonce à Alphonse la prochaine intervention de St Jacques, aurait très bien pu être remplacée par les anges dont la fonction essentielle est d'être des messagers divins). J'avoue ne pas m'expliquer cette absence sinon par le seul fait —insuffisant toutefois— que le récit source ne mentionne pas d'ange.

Le saint, le pape, l'évêque, l'hermite

Les ecclésiastiques font partie du répertoire traditionnel moderne qui n'hésite pas à faire intervenir évêque et pape un peu à tout propos, même en dehors du registre hagiographique⁵.

Dans *Charlemagne* cette présence est enrichie par celle de Saint Jacques qui est sans doute due au caractère résolument guerrier de cette pastorale. En ce qui concerne l'intervention du saint ce sont peut-être les détails concernant son costume qui doivent attirer notre attention: Saint Jacques apparaît sur un cheval blanc et vêtu de blanc (conformément à la légende jacobite sur la bataille de Clavijo).

Ce détail rappelle le problème des couleurs symboles des deux camps: rouge pour les turcs, bleu pour les chrétiens. On sait qu'en Béarn, et dans la vallée de Barétous notamment, les bons étaient dits «noirs» (et vêtus de costumes noirs ou foncés) et les mauvais appelés «blancs» (costumes blancs).

Le pastoralier Aguer avait estimé dans une communication à Hérèle que selon lui cette habitude était plus ancienne. Ce dernier n'était guère convaincu: «je crois au contraire qu'en général les vieilles traditions se sont mieux conservées dans la Soule, et j'incline à croire que l'habitude d'habiller les Mauvais en blanc vient tout simplement de ce qu'on y joue souvent des pièces napoléoniennes, où les ennemis sont des autrichiens habillés en blanc».

A l'appui de cette appréciation il citait les indications que Sicille de Héraut dans son *Blason des couleurs* (xv^e s.) portait sur les couleurs bleu-azur et rouge

(4) Peut-être n'en a-t-il été toujours ainsi. Selon Buchon, en 1839, les anges étaient habillés en enfants de cœur.

(5) C'est donc un élément «moderne» dans l'optique qui est la nôtre. Ces ecclésiastiques sont absents du vieux répertoire comme en témoignent maintes pastorales, notamment bien sûr celles à thème biblique.

et qui correspondait assez bien aux caractéristiques des deux camps des pastorales (1907: 249).

S'il ne fait aucun doute que la division rouge-bleu renvoie à une vieille tradition européenne, les couleurs blanches et noires semblent avoir également eu une valeur symbolique⁶.

— le blanc est la couleur des anges notamment, et ici de St Jacques. Dans le *Blason des couleurs* il «signifie pureté et innocence..., justice, espérance... commencent de beauté et de joie» (p. 29, 65, 77);

— le noir lui est la couleur de la pénitence et de la peine et les personnages des pastorales symbolisant cet état sont fréquemment habillés de noir: par exemple, l'ermite de *Robert le Diable* est «habillé en pèlerin: manteau et chapeau noirs». De même Hélène revêt un long voile noir lorsqu'elle est accablée par le malheur. Abraham est aussi vêtu de noir. Il est possible que les rois Aaron et Constantin, qui n'interviennent pas vraiment dans la pastorale, sinon à titre tout à fait secondaire, étaient également habillés de noir car ils n'ont pas à affronter directement les turcs. Dans le *Blason des couleurs* outre la tristesse et la pénitence, le noir signifie aussi «constance, bonne fiance... loyauté, droiture» (p. 86-87).

La couleur du vêtement de St Jacques n'est donc pas fortuite, mais renvoie à une symbolique précise⁷, dont, peut-être, la division noir-blanc béarnaise est une variante pas aussi moderne que Hérelle le laisse entendre⁸.

Le rôle des ecclésiastiques dans la pastorale n'appelle pas de commentaire particulier. Comme on l'a déjà noté, hormis les interventions surnaturelles du saint et de l'évêque, leur apparition ne s'insère pas véritablement dans l'action: il s'agit de les faire participer à leur place à quelques grandes cérémonies: baptême, mariage, couronnement, etc... Bref, ils sont des éléments nécessaires, non à l'histoire, mais à certains des tableaux que celle-ci permet de faire représenter.

Les personnages particuliers négatifs

Ce sont essentiellement les satans, le géant, le bourreau. Pour les premiers, en raison de la place particulière des satans dans la pastorale nous leur consacrons un chapitre particulier; il convient toutefois de dire quelques mots sur les autres personnages de la tradition.

— *Le géant*. C'est un personnage caractéristique des mystères qui figure également dans le répertoire traditionnel des pastorales souletines. Ce sont, comme ici Ferragus, des personnages «négatifs», toujours alliés ou appartenant au camp turc. Leur nom est aussi parfois Jutibal (*Farce de Saturne et Venus*), ou encore Galafras (*Roland*). Ce dernier nom, comme celui de Ferragus apparaît dans le roman des Conquêtes avec celui de Fierabras. On ne peut donc tirer de conclusions trop hâti-

(6) Toutefois, cette division des couleurs, ne paraît pas avoir été retenue dans les drames urbains. Dans le *Mystère de la Résurrection* de Jean Michel, Jésus est «celuy dont la vesture/ Est tainte de rouge tainture»; dans la *Passion* du même auteur, les romains ont des cuirasses bleu d'acier.

(7) L'ange Gabriel dans la *Résurrection* de Jean Michel est également vêtu de blanc.

(8) Du moins pour le noir des bons; car que le blanc soit devenu le symbole des Mauvais est certainement un phénomène tardif. Cependant le blanc semble aussi avoir été la couleur des fous dans une tradition des mystères urbains. Dans *Le Mystère de la Résurrection*, Jésus auparavant vêtu de pourpre, lorsqu'il doit être torturé par les bourreaux d'Hérode, est revêtu par ce dernier d'une robe blanche emprunté à un fou: «Prends l'habillement/D'un de mes foulz, qui soit bien simple». Mais dans la *Passion* comme on l'a vu, c'est aussi en blanc qu'il réapparaît à ses disciples sur le Mont Thabor. Sur cette question voir Cohen, 1925, 220sv.

ves sur l'utilisation du nom de Ferragus ici, même si G. Cohen indique que l'un des diables de la *Passion* jouée à Mons en 1501 s'appelait «Ferlagus», ce qui tendrait à prouver qu'il s'agit d'un personnage fixe de la tradition des Mystères (Cohen 1925: 179).

G. Hérelle (1926: 51) a analysé les géants des pastorales en ces termes:

Malgré ces différences, ils ne sont, en réalité, qu'un seul et même personnage, «le Géant». Ce géant basque, un peu parent du Polyphème d'Homère, de l'Hercule d'Euripide et de l'ogre des contes de fées, symbolise la force bestiale. Goinfre et stupide, il ne parle que de cogner, d'écraser, de mettre les gens en bouillie. (...) Il y a en lui beaucoup de Sancho Pansa, moins le bon sens, et un peu de Don Quichotte, moins l'idéalisme chevaleresque.

Cette description est un peu forcée par rapport au Ferragus de *Charlemagne*, lequel si ce n'était sa force, ne se singularise guère des autres turcs, ni dans son caractère, ni dans ses outrances. Là encore par rapport à d'autres pièces du répertoire, notre pastorale s'éloigne de la tradition des mystères et plus généralement du folklore européen où les Géants, sous des formes diverses, ont une place considérable et un rôle essentiellement burlesque, même s'ils sont effrayants.

On ne sait quelle interprétation donner au mot de Chaho au sujet de ces personnages, lorsqu'il évoque «la race infecte des géants» (1842: I, 232).

Le géant a disparu dans le répertoire moderne. Aucune indication des didascalies de nos manuscrits ne laisse entendre qu'il était vêtu différemment. La chose est cependant probable. Le «Ferragus» de *Hélène de Constantinople* joué en 1909 à Ordiarp portait selon Hérelle (1922: 248) une sorte de just au corps assez large, d'étoffe verte à raies jaunes, un haut chapeau de plumes et de fleurs multicolores, pareil à celui des turcs, et il tenait à la main un énorme maillet de bois à long manche». Lors de la représentation de Mauléon la même année, il s'agissait d'«une veste dont le dos était rouge, une manche rouge, l'autre manche verte, avec un large plastron jaune chargé de petits rubans et de tomboules d'or (...)».

Malgré cette variété dans les couleurs du costume du géant, on a une constance: c'est leur aspect bariolé qui rappelle bien sûr le vêtement des Fous et des Sots, ainsi que le fait justement observer Hérelle (1907: 247)⁹.

— *Le bourreau*. C'est un autre personnage type du théâtre des Mystères. Il n'apparaît dans notre pastorale que dans le Miracle du pendu, et a aussi disparu du répertoire moderne. Personnage trouble et cruel, il était vêtu auparavant, selon le témoignage de Buchon, selon un modèle assez proche de celui des Géants: «robe à manches rouges et à fond violet et rouge mi-parti». Dans la tradition ces bourreaux sont généralement associés au monde turc, et dans les pastorales hagiographiques sont les exécuteurs des hautes oeuvres des despotes turcs au détriment des martyrs chrétiens.

Il y a donc un certain recul dans le personnage du bourreau de notre *Charlemagne*, ce qui s'explique fort dans l'évolution des pastorales que l'on a essayé de dessiner plus haut. On trouve une suggestive description du bourreau de l'ancien théâtre français dans les *Actes des Apôtres* où Daru, le bourreau se présente ainsi: «Bon pendeur et bon escorcheur / Bien bruslant homme, bon trencheur / Des testes...» (Cohen 1906: 268).

(9) Dans *Mehalçu*, le géant est dit vêtu d'un «habit bariolé de pièces» (Hérelle 1907: 247).

LES SATANERIES

Jusqu'à présent nous n'avons pas intégré les satans dans l'examen de nos mss. A cela deux raisons: d'une part, parce que l'un des manuscrits ne comportait pas de rôle de satan, d'autre part parce qu'il nous semble que les sataneries ne font pas vraiment partie du récit, mais représentent simplement —en tous les cas pour la pastorale souletine connue— un élément purement théâtral qui est largement dissocié de la matière même des histoires mis en tableaux dans les pastorales.

Cela mérite évidemment quelques éclaircissements.

Les satans des pastorales souletines présentent un caractère original qui tranche avec toute la tradition des mystères telle qu'on la connaît. Non pas que les démons des mystères aient toujours été si déplaisants. G. Cohen explique fort bien, l'ambiguïté des personnages sataniques, à la fois chargés de représenter la cruauté indidible de l'enfer, mais aussi de divertir les spectateurs très friands de leurs excès¹.

Au demeurant il est fort probable que les satans souletins ne sont que partiellement les héritiers des démons monstrueux des mystères avec lesquels ils contrastent tant. Il ne fait pas de doute qu'une bonne part de leur rôle est plus issue de la tradition des bouffons que de celle des démons, surtout en ce qui concerne l'apparence, et même certains aspects de leur fonction.

C'est un fait que n'a pas souligné Hérelle, mais qui me semble évident.

Il est certain que dans la tradition des mystères ruraux encore bien vivante au 17^e s., les spectateurs étaient parfois divertis par des personnages extérieurs à l'action même des représentations et qui apparaissaient de façon épisodique. Par exemple, dans le Briançonnais, où la tradition des mystères était bien implantée, à côté des diables, «revêtus d'un sac de toile couvert de la mousse noirâtre des vieux mélèzes», et «horribles à voir», «on faisait paraître dans les entr'actes un fol ou bouffon, qui avait le privilège de déclamer des facéties grossières et même obscènes» (Guillaume 1883: 10).

Les satans basques, comme selon toutes les apparences les diables bretons, (cf. Le Braz 1905: 414) sont certes des bouffons, mais ce serait une erreur de limiter leur rôle à celui de divertisseur, car ils restent malgré leur apparence sympathique des personnages diaboliques. Il nous faut donc examiner comment sont assurées ces deux rôles dans les sataneries de *Charlemagne*. Il convient de distinguer ici chacun des manuscrits:

Manuscrit Saffores. C'est essentiellement sous l'aspect de personnage diabolique que Satan apparaît dans le manuscrit Saffores:

V. 107 à 112. Il intervient pour déplorer l'acceptation par Didier et sa fille de répondre favorablement à la demande en mariage de Charlemagne.

V. 213-215. Il vient prédire les mésaventures qui attendent la nouvelle épouse de Charlemagne. C'est un des rares cas où Satan est «vu» par un des personnages de la pastorale, car sinon ses interventions ne sont «entendues» que par les spectateurs.

(1) Illustration de ces jeux ambigus où l'horreur tombe dans la bouffonnerie. Dans le *Mystère du roi Avenir*, les diables tirent une femme de la chaudière. Ils la tâtent et Satan ordonne de l'y remettre, parce qu'elle n'est pas assez cuite!

V. 227-229. Satan intervient en intermède, entre deux jeux alors que la scène est vide. Ses propos cependant sont relatifs au récit.

V. 251-257. Ici aussi Satan intervient en intermède. Il joue le rôle de mauvais génie des turcs qu'il encourage.

V. 552-559. Autre aspect du rôle des satans: ils doivent sortir les cadavres turcs encombrant la scène après les batailles. A chaque fois c'est l'occasion de moqueries à l'encontre de la victime, et de jurons, car décidément les cadavres sont bien lourds à emporter.

V. 593-598. Jeu d'intermède. Satan est dépité: il croyait qu'il pourrait emporter le cadavre d'Aygalon, mais celui-ci s'est échappé.

V. 644-645. Satan mauvais génie: il exhorte Aygalon à refuser de se convertir.

V. 664-666. Satan emporte d'autres cadavres turcs.

V. 674-678. Satan encore mauvais génie: il conseille Aygalon de ne pas quitter sa loi.

V. 702-705. Il enlève le cadavre d'Aygalon.

V. 759-762. Intermède. Satan s'adresse au public en se félicitant de ce que les affaires aillent bien, Halihatay ayant décidé d'attaquer les chrétiens.

V. 923-924. Le seul cas où Satan participe directement à l'action: il empêche le Général Sébuton de parler après le miracle de Saint Jacques qui l'a ressuscité.

V. 963. Satan emporte le cadavre de Sébuton.

V. 1007-1008. Il enlève les corps de Rigo et Mirabolan.

V. 1068-1069. Il retire les corps de Carpio et Zato.

V. 1161-1164. Il débarrasse la scène des rois Halihatay et Mahomet tués au combat.

V. 1286-1289. Intermède: Satan vient se féliciter de la guerre déclenchée entre Charlemagne et Didier.

V. 1417-1419. Satan sort le cadavre de Hunolt.

Le Satan de *Charlemagne* est unique, il n'a pas contrairement à ce qui se passe fréquemment de compère, et rien n'indique, dans les didascalies que ses interventions sont accompagnées de danses.

Son importance n'est pas négligeable. Avec 66 versets, il vient en troisième place comme personnage de la pastorale après Charlemagne et Aygalon².

On peut distinguer en gros 3 types d'intervention (il y en a 18 en tout): pour débarrasser la scène des cadavres turcs (8 interventions); pour conseiller les turcs (5 interventions), voire même pour s'opposer à l'accomplissement d'un miracle (1 intervention); il vient en intermède alors que la scène est vide et en profite pour donner ses impressions au public (4 interventions).

Bien que, tout du moins dans les pastorales modernes, les satans ne déclament pas leurs versets, rien dans le manuscrit ne distingue leurs interventions, sinon la verdeur des propos, d'ailleurs en l'occurrence toute relative.

Manuscrit Bassagaix

On a expliqué plus haut que Bassagaix avait retiré de sa copie toutes les interventions sataniques hormis celle du V. 923. Toutefois, et on a aussi déjà com-

(2) Il est possible que le postillon de la pastorale ait été joué par Satan. Le personnage de courrier est souvent négatif dans la tradition des mystères (porteur de mauvaises nouvelles). Satan est d'ailleurs parfois armé d'un fouet comme le postillon et c'était peut-être le cas dans

menté ce point, son manuscrit était accompagné d'un rôle de satans dont on donne le texte en annexe.

Ce rôle comprend 107 versets. Il est plus que probable qu'il appartenait à une autre pastorale, à *Nabuchodonosor* très certainement. Toutefois certains des versets apparaissant également dans *Roland* (voir la note introductive à l'édition du texte), il s'agit certainement d'un rôle «passe-partout», qui a peut-être servi aussi à une représentation de *Charlemagne*.

Le fait ne serait pas unique comme l'a montré Hérelle (1926: 47). Bien souvent en effet, les interventions sataniques n'ont aucun rapport avec l'action et leur rôle est surtout d'amuser. Il est significatif à cet égard que le seul verset de Satan conservé par Bassagaix, est celui qui correspond à une intervention directe du personnage dans l'action.

Le rôle du mss. Bassagaix fait intervenir trois personnages: Satan —appelé parfois «Roi d'Enfer»— et ses acolytes Jupiter et Astarot³.

Il s'agit d'une piécette à part, en plusieurs épisodes, qui est essentiellement constitué par des moqueries à l'égard du public, et spécialement des femmes; et de diverses querelles entre les trois satans.

Ces divers épisodes sont émaillés de scènes grossières où les satans montrent leurs fesses au public (V. 1670°), s'entrebattent (V. 1724°, 1726°, 1759°), boivent (V. 1731°) ou chantent (V. 1739°). Chacune de leurs sorties de scènes est ponctuée par une danse, mentionnée dans les didascalies (*dantza eta erretira*).

Le ton général est celui des farces; le langage est très libre et, il faut bien l'avouer, bien plus savoureux que celui des pastorales elles-mêmes. Il semble même parfois que le style ampoulé de la pastorale soit tourné en dérision, ainsi que ses prétentions édifiantes (voir notamment les V. 1676° à 1683°).

Les règles du jeu des satans sont données par eux mêmes:

*Thomaco lehen articuliaq dio
ounsa ala gaizqui eguitia
oro bat datiela gouretaco
çier cer nabiren erraitia*

*Segont articuliaq dio aldiz
Behar duçielia behatu
guk cer naby erraniq ere
estuçielia behar khechatu*

*Guq idoquiaq aldiz marcatçen du
çieq içan baçinandie çuhurrago
asto eder hoyen ikhoustiagatiq
etcinandielia hounaco*

C'est probablement à tort qu'A. Léon (1909) attribue une grande originalité aux satans basques:

La présence d'un ou de plusieurs démons ou satans est l'un des caractères

Charlemagne puisque les didascalies indiquent qu'il fouette (*azota*) les cadavres qu'il emporte. Vinson avait lui aussi associé postillon et diable, ce qui avait été critiqué par Hérelle.

(3) Ce sont des noms de satan fort répandus. On trouve aussi *Belzébuth*, *Bulgifer*, *Astarté*, *Brindamour*, etc... Certains de ces noms *Sathan*, *Balzabut*, se retrouvent dans les Mystères briançonnais. Le nom de *Thira* que donne Webster semble dû à une mauvaise lecture; il s'agit probablement d'une indication scénique: (*thira*: tirer).

typiques du théâtre basque (...). La présence d'un ou plusieurs de ces satans, et surtout le rôle particulier et complexe qu'ils jouent, est le trait le plus typique du théâtre dont il est ici question. Il est une marque aussi distinctive qu'est le choeur dans le théâtre tragique de la Grèce antique, et qu'est dans le théâtre celtique l'ankou, cette personnification de la mort.

Les satans basques, espiègles et légers de langue comme de pieds, apparaissent certes à première vue comme très typés, et semblent bien correspondre à un certain aspect de la personnalité souletine. Si l'adaptation de ces personnages à l'environnement local ne fait aucun doute, il n'en demeure pas moins que leurs principaux caractères se retrouvent ailleurs, chez les diables du théâtre breton notamment.

C'est au diable qu'est dévolu le rôle de bouffon en chef. Ce diable se souvient toutefois volontiers qu'il est breton ou du moins qu'il opère en Bretagne. Il a des allusions fréquentes aux êtres et aux choses du pays (Le Braz, 1905: 414).

Il est un point à relever: comme dans les mystères, les sataneries ne laissent guère de place à la critique sociale directe, et la liberté de propos qui y apparaît ne donne pas une satire de ce type. Les premières tentatives dans ce domaine semblent assez récentes et redevables à J. Héguiaphal⁴.

LA VERSIFICATION

Le théâtre souletin est basé comme on le sait sur un texte versifié: ce dernier est composé exclusivement de strophes de 4 vers dont les finales des vers pairs sont assonancées. On peut également, et sans doute plus justement, considérer que ces quatrains regroupent en fait deux vers, chacun d'entre eux ayant une forte césure.

Ces deux analyses ont été successivement proposées par Vinson et correspondent aussi à deux types de présentation des manuscrits: soit par couplage des 2 vers avec une césure marquée par un signe quelconque (barre; point virgule; etc...); soit par strophe de 4 vers.

Dans les deux manuscrits examinés ici, seule cette dernière présentation apparaît: c'est la forme la plus répandue, peut-être aussi la plus ancienne. Ce n'est qu'une seule fois que les interventions des personnages — presque exclusivement constituées de dialogues — ne respectent pas la division en quatrains. Cette irrégularité apparaît au V. 1421° du *Miracle du pendu*; il est significatif que la coupure adoptée alors, reprenne la division en distiques. Il est de même très significatif que dans les textes latins en prose repris (V. 922 et suiv.) le pastoralier s'efforce de respecter la présentation habituelle même s'il n'y parvient pas toujours.

La versification dans les pastorales nécessite donc que l'on examine deux points relatifs à la métrique employée:

- La question de la régularité syllabique;
- Celle de la rime.

(4) Voir notamment celles qu'il a introduites dans *Roland* où, par exemple, toutes les autorités sont présentées comme clients de Satan. *Ifernia betherik da / Bena oro kargulant / Sarjant eta abocatu / Apez eta errejentez.*

La régularité syllabique

Dans son examen Vinson (1883: 321) avait proposé sur ce point deux analyses.

La plupart des pastorales sont en vers de 8 pieds, également divisés en strophes de quatre vers dont le second rime avec le quatrième, les deux autres ne rimant pas.

Un peu plus tard, Vinson (1909: 269), proposait une analyse en faveur de vers «de 15 pieds divisés par une césure et écrits sur deux lignes».

F. Michel pour sa part, proposait un autre point de vue: «mesure iambique, parfaitement conforme aux règles de l'art poétique d'Horace» (1857: 321)¹.

Chaho ne fournit guère de détails et parle simplement de «quatrains rimés», «notés d'après les errements de la mélodie antique».

Badé (1843: 10/15) avait sans doute vu plus juste en considérant:

la versification de ces compositions est peu régulière, et aucun autre caractère que la rime ne semble les distinguer de la prose. Les vers à rime plate ont indifféremment de 15 à 22 syllabes sans aucun rythme appréciable; et dans les manuscrits, ils sont distribués par strophes de deux vers chacunes.

A. Léon, avait lui aussi relevé «l'absence de fixité et de régularité des mètres employés» et combien est «flottante la prosodie mise en oeuvre» dans les pastorales:

Prétendre que le seul mètre régulier dans l'espèce est l'octosyllabe, que tout autre vers est faux et doit être attribué à la négligence du copiste, soit même de l'auteur, cela n'avancerait à rien; car ces vers soi-disant faux étaient aussi fréquents —sinon plus— que ceux qu'on tiendrait pour réguliers. (1909: 508).

Hérelle, très pratique, avait demandé des éclaircissements à des pastoraux contemporains. Les réponses que lui fournirent J. Aguer et J. Héguiaphal me paraissent très claires:

Pour faire des vers je n'observe aucune règle, et personne n'observe aucune règle dans les pastorales; car il y a toujours des vers longs et d'autres courts (J. Aguer). Les vers basques n'ont pas de règles (...); le nombre des pieds ou syllabes, les élisions, la césure ne sont nullement observés par les pastoraux (J. Héguiaphal).

Donc malgré les conjectures de Vinson en faveur d'une régularité octosyllabique, il semble bien que ce soit le vers libre qui constitue la règle. En a-t-il toujours été ainsi? La chose n'est pas nécessaire. L'exemple breton est là qui démontre comment la versification ancienne des mystères —très complexe— s'est effacée au XVIII^e s. au profit du modèle classique français privilégiant l'alexandrin dans les dialogues; l'octosyllabique se maintient dans les interventions de personnages surnaturels, sans qu'il n'y ait là cependant une règle absolue.

Il est important de noter que la métrique des vieux mystères bretons était, sur le plan du nombre des syllabes, beaucoup plus variée: «On peut y noter presque toutes les mesures de vers, depuis le vers de une et de deux syllabes jusqu'au vers de vingt syllabes, en passant par les vers de cinq, six, de sept, de huit, de dix, de

(1) Que faut-il comprendre ici: la simple succession syllabe brève — syllabe accentuée, ou bien une allusion aux pièces ou alexandrins et octosyllabes alternent?

douze et de seize syllabes» (Le Braz 1905: 427 et suiv.). C'est cependant l'octosyllabique qui prédomine (comme dans les mystères donc).

Toutes les considérations rappelées ci-dessus nous ont amené, en prenant notre pastorale pour base, à opérer un relevé sur des échantillons.

Il eût été fastidieux de relever le nombre de pieds de tous les versets. Au demeurant la tâche n'eût guère été aisée, puisqu'en l'absence d'une métrique régulière fixe, il était impossible de déterminer une lecture syllabique sûre.

Pour autant il était pour le moins possible de dégager des tendances, de marquer les grandes régularités, qui permettraient ensuite de mieux mettre en valeur les éléments déviants. La difficulté précisément provenait de l'impossibilité de déterminer un comptage fiable.

Dans ces conditions le mieux était de poser dès le départ un certain nombre de critères, et de s'y tenir en toutes circonstances, tout en sachant qu'il était possible bien souvent de proposer un autre comptage.

Les critères

Le critère le plus sûr nous a paru de suivre au mieux la graphie; ceci était important en deux points surtout:

— Les *r* simples ont toujours été comptés comme marquant une coupure syllabique: *ere* par exemple valant pour 2.

— Les élisions possibles à la jointure d'éléments n'ont pas été relevées, que ce soit entre radical verbal et auxiliaire à initiale vocalique, qu'entre éléments se suivant avec deux voyelles identiques, ou susceptibles de s'assimiler: *thira ezazü* a donc compté pour 5 (et non 4); *odre emaiten* également.

— Pour les diphtongues, dans tous les cas, sauf indications contraires de Larasquet, on a comptabilisé 2 syllabes pour les ascendantes, et 1 pour les descendantes: *maitiak* = *mai-ti-ak*; *düzie* = *dü-zi-e*. La seule exception a été celle de *Didier*.

— De même, sauf dans les cas où la graphie le demandait, on n'a jamais supposé un amuïssement du *-a-* dans les diphtongues ascendantes: *jentiak* = 3; *jentik* = 2; *juan* = 2 (la graphie *jun* n'apparaît pas).

— Les *r-* à l'initiale ont été supposés précédés d'une voyelle, même si la graphie n'en témoignait pas. Seules exceptions les noms propres: *Richar*, *Roland*, *Ramira*, etc...

Suivant ces critères, les versets 1 à 100, et 1001 à 1102 (sauf 1007 et 1008 qui sont des sataneries) ont été comptabilisés. Voici les résultats par vers.

	PIEDS	1er échantillon V. 1 à 100	2e échantillon 1001 à 1102	TOTAL
	5	1	1	2
	6	8	16	24
	7	38	25	63
1er VERS	8	28	40	68
	9	13	12	25
	10	10	6	16
	11	1	—	1
	12	1	—	1

	5	0	1	1
	6	18	20	38
	7	32	32	64
2e VERS	8	36	33	69
	9	10	9	19
	10	2	3	5
	11	2	1	3
	12		1	1
	5	1	1	2
	6	8	10	18
	7	25	22	47
3e VERS	8	36	34	70
	9	18	20	38
	10	11	9	20
	11	1	3	4
	12		1	1
	5	3	1	4
	6	23	16	39
	7	25	40	65
	8	28	25	53
4e VERS	9	10	8	18
	10	7	6	13
	11	3	2	5
	12		1	1
	15		1	1
	17	1		1

Que résulte-t-il de ces observations?

— D'abord qu'il ne semble pas qu'il faille rechercher de métrique différente selon les vers; — Que la métrique la plus fréquente est de 7 ou 8²; — Que sur cette base de 7 ou 8, apparaissent avec une fréquence rapidement décroissante des vers de 6 et 5, et à l'inverse de 9, 10, 11, etc...

Ces premières données étant rassemblées, restaient à déterminer les régularités au niveau non plus des coupures rythmiques, mais rimiques.

Voici donc les résultats:

Nombre de pieds	Echantillon I	Echantillon II	TOTAL
12	02	05	07
13	12	08	20
14	16	26	42
15	30	20	50
16	14	21	35
17	16	14	30
18	07	04	11
19	02	01	03
20	00	01	01
21	01	00	01

(2) En fait, le vers de 8 pieds l'emporte partout, sauf au 4e vers, mais en raison des écarts entre ces deux échantillons, il ne semble pas que le fait soit significatif.

Comme on peut le constater c'est le vers de 15 syllabes qui domine, mais l'écart entre les deux échantillons montre que le fait n'est pas significatif, puisque dans le second groupe les vers de 14 syllabes l'emportent.

Ceci étant ces résultats ne doivent pas être tenus pour réellement fiables en raison des possibilités larges que la prononciation offre pour allonger ou réduire du fait du système de comptage adopté où les diérèses sont favorisées). Je crois, cependant, qu'ils confirment les conclusions de Hérèle et d'A. Léon.

Reste néanmoins que les indications de Vinson ne paraissent pas totalement dénuées de base: on semble avoir en effet une tendance pour chaque vers en faveur de l'octosyllabe, voire l'heptasyllabe. Est-ce là le signe restant d'une évolution qui laisserait supposer une base ancienne en 8/7 si répandue dans la vieille versification, comme l'atteste la poésie de Detchepare?

L'hypothèse n'est pas à écarter mais on peut aussi considérer, qu'en présence de vers libres, les pastoraux spontanément avaient tendance à reprendre un modèle avec lequel ils étaient familiarisés. Quoiqu'il en soit il ne semble pas que dans ce cas, l'on retrouve le rythme correspondant: 4 + 4 / 4 + 3.

J. Haritschelhar après avoir constaté que «l'anisosyllabisme est de règle dans les pastorales basques» (1969: 451), souligne que c'est un élément que l'on retrouve dans les premiers monuments de la littérature espagnole. Il cite en particulier cette opinion de Menéndez Pidal à propos des vers irréguliers comme ceux du «Mío Cid»: «no se cantasen propiamente, si no que se acompañasen de un simple tonillo de recitado, el cual llevaría una modulación más saliente para el acento de la cesura y para las sílabas finales de cada verso» (1944: III, 1175).

Il apparaît en effet que si l'isosyllabisme prévaut dans les chansons populaires basques, il n'en est pas de même pour les pastorales. Lorsque l'on considère les exemples des littératures voisines, on constate une tradition anisosyllabique fort ancienne, même si très tôt dans le théâtre religieux français, apparaît la régularité syllabique (Faral 1923).

Nous avons déjà indiqué dans notre analyse que la pastorale fut introduite de façon relativement tardive (17^e s. avons-nous conjecturé), mais avait certainement bénéficié aussi de la survivance probable de rites liturgiques à caractère para-théâtral ayant favorisé son implantation. Il me paraît difficile d'examiner la question de la versification en dehors de ce contexte historique. Si les souletins ont reçu assez tardivement la tradition des mystères par l'intermédiaire des théâtres ruraux pyrénéens comme on l'a supposé, il faut bien convenir que leur modèle n'était pas encore basé sur l'isosyllabisme³. Dans le cas contraire, faut-il supposer qu'ils aient retrouvé avec l'emploi du vers libre une tradition beaucoup plus ancienne? Et alors par quel intermédiaire?

Rappelons que les Mystères provençaux du 15^e s., utilisaient des vers variant entre 5 et 15 syllabes (cf. Jeanroy-Teulié 1893), de même, comme le rappelle Hérèle, le vieux théâtre wallon.

Rime et assonance

A côté du problème du compte syllabique figure également celui de la rime

(3) Pas nécessairement l'alexandrin qui est certes utilisé dans les oeuvres béarnaises, mais qui est dû à une évolution tardive, comme le montre l'exemple breton.

ou, plus exactement comme on le verra, de l'assonance. L'assonance est très appréciée dans la tradition populaire basque, non seulement dans les chansons, mais encore dans d'autres formes de jeux de langues tels que les *ditxo*, où les *bertsu*⁴. Ce n'est pas sans raison qu'Haritschelhar opposant la tradition populaire à celle des poètes lettrés a conclu: «Le peuple assone et ne rime pas».

Si les pastorales s'éloignent souvent du langage populaire, sur ce point elles demeurent fidèles à la tradition du peuple. Pour fonder ces éléments, et mieux les cerner, nous avons donc effectué une brève étude sur la pastorale *Charlemagne*.

D'abord il convenait d'établir, le fait que l'assonance était bien la règle. La chose sautait aux yeux, mais afin de l'assurer j'ai opéré un petit calcul statistique sur les 100 premiers versets, en m'attachant à ne suivre qu'un seul manuscrit (Saffores). On obtient les résultats suivants (voir tableau sur les 100 premiers versets).

• Sur 100 versets, 42 ont la dernière syllabe identique: consonne + voyelle (ou diphtongue) + consonne éventuellement.

Encore voit-on dans la répartition que plus de la moitié apparaît avec la voyelle *ü* (dont 15 cas du fait de participes en *-tü*).

• Ceci indique que largement plus de la moitié des versets sont uniquement assonancés. En fait les cas de rimes complètes résultent dans leur grande majorité, soit des participes en *-tü* (15), soit des marques de futur ou de gérondif (6), soit des indices des formes verbales (8). La plupart du temps il s'agit des mêmes désinences. Outre les cas mentionnés: le complétif *-la* (1), l'adlatif *-ra* (1), le déterminant *-bat* (1), l'inessif *-tan* (1) (voir tableaux).

Il faut souligner que la totalité des écarts sur consonnes porte sur la consonne précédant la voyelle, ou la diphtongue. Dans un seul cas, il porte également sur la consonne finale (V. 80).

Parmi les cents premiers versets, le seul verset non assonancé, n'était pas de Saffores (BN II), il n'a donc pas été comptabilisé.

TABLEAU DES RIMES COMPLETES
(Sur les 100 premiers du mss. BB)

<i>-la</i>	V. 1	<i>-nen</i>	V. 97, 100
<i>-ra</i>	V. 7, 53	<i>-ren</i>	V. 46, 26
<i>-zak</i>	V. 23	<i>-te</i>	V. 95
<i>-bat</i>	V. 49	<i>-rik</i>	V. 36
<i>-tan</i>	V. 60	<i>-ki</i>	V. 67, 92
<i>-tia</i>	V. 16	<i>-ko</i>	V. 14
<i>-tian</i>	V. 66	<i>-gü</i>	V. 2
<i>-tiaz</i>	V. 86	<i>-zü</i>	V. 85, 89, 90
<i>-ten</i>	V. 81, 96	<i>-gün</i>	V. 12
<i>-tzen</i>	V. 84	<i>-tü</i>	V. 8, 10, 17, 22, 30, 33, 42, 52, 56, 59, 68, 70, 74, 83, 87, 91

(4) Surtout en Pays Basque de France. La tradition guipuzcoanne semble mieux favoriser la rime, ainsi que le montrent les «bertsus» de Xenpelar par exemple. Auspoa n.° 88-89-90. (Tolosa 1981).

TABLEAU DES ASSONANCES COMPLETES
(Sur les 100 premiers versets du mss. Saffores)

Sur -a		sur -ia		Sur -e		Sur -ie	
-ra	V. 32	-jia	V. 4	-ren	V. 2, 7, 41, 57, 88, 31		
-ia ¹		-zia		-nen			
-ra	V. 78	-sia	V. 15	-tzen	V. 75		
-la		-dia		-ren		-aie	
-ma	V. 34	-tia	V. 13, 79	-tzen	V. 40		V. 6
-la		-jia		-nen		-zie	
-txa	V. 55	-gia	V. 19	-ten	V. 44	-tie	V. 18
-la		-zia		-tzen		-zie	
-ba	V. 62	-tzia	V. 24	-nen	V. 54, 99		
-sa		-zia		-den			
-pan	V. 61	-tia	V. 29	-ten	V. 71		
-tan		-zia		-ren			
		-gia	V. 47	-ren	V. 72, 73		
		-nia		-dem			
		-sia	V. 15	-nen	V. 93		
		-dia		-ten			
		-zian	V. 37				
		-nian					
		-(b)lian	V. 65				
		-rrian					
		-gia	V. 80				
		-tziak					
		-tia	V. 20				
		-ria					
		-tia	V. 21				
		-gia					
Sur -i		Sur -o		Sur -ü			
-ri	V. 28	-ko	V. 58	-tü	V. 3, 64, 82		
-ki		-ro		-zü			
-ri	V. 38			-zü	V. 94		
-zi				-gü			

(1) Avec *i* consonne: *aia*.

TABLEAU DES ASSONANCES
(Faisant intervenir les diphtongues sur les 100 premiers versets)

<i>-ba</i>	V. 63	<i>-tian</i>	V. 98	<i>-zie</i>	V. 9
<i>-dia</i>		<i>-duan</i>		<i>-te</i>	V. 39
<i>-jia</i>	V. 51			<i>-bien</i>	
<i>-la</i>				<i>-ren</i>	
<i>-gia</i>	V. 69				
<i>-la</i>					
<i>-nia</i>	V. 77				
<i>-la</i>					
<i>-ra</i>	V. 35				
<i>-zia</i>					
<i>-tsia</i>	V. 50				
<i>-na</i>					
<i>-tan</i>	V. 11				
<i>-tian</i>					
<i>-tzian</i>	V. 5				
<i>-tan</i>					
<i>-tzian</i>	V. 48				
<i>-lan</i>					
<i>-tzian</i>	V. 43				
<i>-rran</i>					
<i>-man</i>	V. 25				
<i>-tian</i>					
<i>-naz</i>	V. 45				
<i>-diaz</i>					

Ces résultats permettaient donc de poser les bases d'une étude plus affinée, en cernant les irrégularités. J'ai donc effectué les calculs cette fois sur l'ensemble de la pastorale, en ne comptabilisant que ce qui pouvait paraître déviant par rapport au système général, ou pour en confirmer certains points (voir tableau): manquement à l'assonance; écart sur la consonne finale; assonance voyelle-diphtongue; assonance diphtongue 1 - diphtongue 2.

Là aussi je n'ai comptabilisé que l'un des manuscrits (afin d'éviter les cumuls); et me suis limité au seul corpus de la pastorale (sans le prologue ni l'épilogue).

Sur les 1471 versets, il y a 17 versets qui ne respectent pas l'assonance.

<i>-sa</i>	V. 185	(BN pourrait rectifier)	<i>-zayon</i>	V. 1045	(BN: même chose)
<i>-tu</i>			<i>-zian</i>		
<i>-tzen</i>	V. 220	(absent de BN)	<i>-tzen</i>	V. 1128	(BN: même chose)
<i>-zün</i>			<i>-zü</i>		(aisé à rectifier)
<i>-lü</i>	V. 300	(que BN rectifie)	<i>-sek</i>	V. 1182	(que BN rectifie)
<i>-ti</i>			<i>-kü</i>		
<i>-tia</i>	V. 374	(absent de BN)	<i>-gü</i>	V. 1242	(BN rectifie)
<i>-kü</i>			<i>-xi</i>		
<i>-ri</i>	V. 411	(BN: même chose)	<i>-dien</i>	V. 1354	(BN rectifie)
<i>-tü</i>			<i>-gin</i>		
<i>-lont</i>	V. 744	(BN: même chose)	<i>-tzen</i>	V. 1456	(BN fautif aussi)
<i>-tain</i>			<i>-rrun</i>		
<i>-llan</i>	V. 880	(BN: même chose)			Mauvaise graphie
<i>-gün</i>					
<i>-tan</i>	V. 1020	(BN: même chose)	<i>-ziren</i>	V. 435	
<i>-ben</i>			<i>-din</i>		(pour <i>den</i> BN)

-turen V. 906 *-ria*
-duriq (*duren*) *-biz* V. 1229 (BN rectifiée)

Sur ces 17 versets fautifs, 3 (V. 435, V. 906, V. 1229) peuvent être considérés comme résultant d'une simple mauvaise graphie. Au V. 435 il y a *-din* au lieu de *den*, pour le relatif sur *-da*. Au V. 906, il y a *galdurik*, pour *galduren* qu'appellent à la fois la rime et le contexte. Au V. 1229, il y a *hiria* là où il faudrait un inessif qui permettrait (comme dans BN) l'assonance avec *biz*, dans la forme contractée: *hirin*.

Restent donc 14 versets déviants (environ 1 %). Encore parmi ceux-là peut-être y a-t-il mauvaise copie pour 4 d'entre eux, puisque BN rectifie. Il faut noter de plus que sur 13 versets, 7 se terminent par une nasale. On peut se demander si à la limite la nasalisation n'est pas jugée suffisante pour l'assonance.

Ce dernier point nous permet d'aborder une autre question. On dénombre sur l'ensemble des 1471 versets, 64 versets qui ont la voyelle commune, mais ont un écart sur la consonne finale. La plupart du temps l'écart est du type *-ik* / *-i* / (13 versets), ou *-ak* / *-a* (16 versets).

Mais malgré le grand nombre des terminaisons avec nasales, 16 versets seulement divergent quant à la nasale⁵.

Il semble donc que les pastoraux accordent à la nasale une importance particulière. On remarque d'ailleurs des efforts pour réaliser l'assonance sur les nasales. Au V. 879 et 979 par exemple, on a *hebe* pour rimer avec *üke* et *ere*, et aux V. 912, 975, 1219, etc... *heben* pour rimer avec *-ren* ou *-nen*. Cependant, il y a des contre-exemples, ainsi les V. 1280, 1341, 1386: ou *heben* (et non *hebe*) est en assonance avec *countre*, *batere* et *pietate*. Il est possible que *-l* soit également considéré comme particulier: le seul verset (167) se terminant en *-al*, fait rimer *général* et *leial*. Toutefois, le cas étant unique on ne peut en tirer de véritables conclusions.

Si la consonne nasale semble jouer un certain rôle, les voyelles nasalisées elles s'accouplent tout aussi bien avec les orales: *erresūmā* / *berhala* (V. 34), *neskatilak* / *khiristiak* (V. 816).

En ce qui concerne les diphtongues, on relève sur l'ensemble des 1471 versets, les assonances en *-ia* / *-a*; *-ie* / *-e*; *-ua* / *-a*; et *-ia* / *-ua*; *-io* / *-o*; *-ue* / *-e*.

-ia / *-a*: 117 versets⁶
-ie / *-e*: 17 versets
-ua / *-a*: 7 versets
-ia / *-ua*: 15 versets
-io / *-o*: 1 verset
-ue / *-e*: 1 verset

Comme on le voit, il n'y a aucune difficulté à faire les assonances entre la voyelle simple et celle de la diphtongue. A ce sujet, une remarque, par rapport au

(5) Sur les 400 premiers versets, 133 versets se terminent par une consonne, dont 106 par la nasale, soit plus du quart. L'échantillon portant sur 25 % des versets, le sondage est significatif. Donc plus du 1/4 des versets se terminent avec *-n*, soit en *-en*, soit en *-an*, quelques fois en *-ün*. Le nombre faible de versets où il n'y a pas d'accord sur la nasale finale est donc le signe qu'il y a une contrainte assez forte; la proportion de ces désaccords sur nasale, parmi les versets à finale en *-n* est d'environ 4 %. Sur la statistique des 100 premiers versets, il n'y a jamais désaccord, bien que les versets en *-n* soient au nombre de 34.

(6) Dans un verset on a l'assonance *-ean* / *-ian* (V. 174). En principe la règle de fermeture du *-e* devant *-a*, fait que l'on verra là une simple variante graphique, mais avec le nom propre *Judée* (*Judean*), il en est peut-être autrement.

nombre relativement grand de terminaison en *-ua* dans la langue, il n'y a que 24 versets qui font intervenir cette diphtongue; deux fois (V. 1397, 1408), on a *-ua/-ua*.

Seconde observation, une seule fois on a le couple diphtongue montante / voyelle simple; là aussi la base de l'assonance est la voyelle majeure: V. 522 avec *-bait* et *-lat*

Ces remarques permettent de confirmer que les diphtongues descendantes sont scindées dans la langue, et probablement dans la déclamation. On n'a jamais *-ua/-ue-*.

Les efforts sur la langue pour parvenir à l'assonance sont divers. En voici quelques exemples:

— couplage des variantes *-an* et *-en* de formes conjonctives:

<i>dien</i>		<i>dian</i>	
	V. 390		V. 338
<i>dutien</i>		<i>dutian</i>	

— amuïssement du *a*:

<i>beldurrik</i>		<i>egin</i>	
	V. 317		V. 1228, 1350
<i>jentik</i>		<i>zin</i>	

— utilisation de formes de future inusuelle:

— <i>zuretako</i>	
	V. 1373
— <i>eramanenko</i> ⁷	

— sollicitations incorrectes de la langue:

— <i>milla debria</i>		(L'article sur <i>debrü</i> n'a pas lieu d'être
	V. 695	puisqu'on a l'indéfini).
— <i>herrestatia</i>		

De façon générale, on ne perçoit guère d'effort en vue de former des assonances «recherchées». Les pastoraliers usent, et abusent, des facilités qu'offrent la langue basque en raison de l'importance qu'y joue la suffixation. Ils ne sont pas du tout gênés pour accoupler des suffixes identiques, ou même des éléments semblables qu'il s'agisse de formes verbales, d'éléments lexicaux, de déterminants, etc... Les exemples sont si nombreux qu'on peut légitimement en conclure qu'il n'y a à cet égard aucun interdit.

Cette liberté se manifeste également dans l'absence de rime difficile. De ce point de vue les pastoraliers, contrairement aux bertsularis quelquefois, ne courent pas après la rime rare. On a vu que si il y a un effort pour éviter l'écart sur une consonne finale: (si 1/3 environ des versets ont une consonne en finale, la proportion de ceux ayant un écart sur cette consonne est de 20 % sur l'ensemble des versets), ce n'est pas là, la source des jeux de langues: presque toutes ces finales sont

(7) Cet exemple est significatif car on a *-enko*. Il semble que la forme *-go* normale outre Bidassoa soit donc bloquée ici. Il y a d'autres exemples de futurs en *-ko*, mais sur des participes à finale vocalique. Sur les 8 cas où apparaissent de tels futurs, 5 fois il s'agit d'assurer l'assonance: V. 275, 228, 667, 742, 1146. Toutefois dans les 3 autres cas (V. 215, 224, 531), il s'agit de rimes en *-tüko*, *-türen*. Pour les deux premiers, ils ne figurent pas dans le mss. BN; le troisième y figure dans la version en *-ren*. D'ailleurs *-ko* apparaît ailleurs qu'en fin de vers parfois: cf. V. 223, 714, 1401. Jamais *-eko*, forme d'Esquiule, n'apparaît.

en *-n* ou en *-k*; quelques unes en *-t*, certaines en *-z*. Une seule en *-l*, et c'est tout: pas de *-r*, ni d'affriquées, alors que la langue s'y prêterait assez bien. Bien sûr, on reconnaîtra dans ces terminaisons: pour *-n*: les formes du génitif, et d'inessif avec les dérivés; pour *-k*: la marque d'absolutif pluriel, d'ergatif, de partitif et d'élatif; pour *-z*: le médiatif; pour *-t*: *-bat*, et l'adlatif en *-at*, voire l'indice de 1ère personne.

Il serait illusoire de rechercher d'autres contraintes, dérivant par exemple de l'accentuation. Celle-ci ne joue aucun rôle dans les couples assonancés, sinon de façon fortuite. L'assonance jouera ainsi sur des finales non accentuées type *hében/izá-nen* (V. 129), *duzíe/diráte* (V. 270), ce qui est général en souletin. Les cas d'accords type *aítzína/sentimentia* (V. 241) ou *nourát/orobát* (V. 124) *alagéra/diréla* bien que relativement nombreux sont le résultat du hasard plus que d'une contrainte sur la versification. On a par exemple *behá/legía*, *diá/hasía* V. 704, etc...

*Relevé sur l'ensemble des 1471 versets
du Mss. Saffores*

• *Pas d'assonance* (17 versets).

V. 185, 220, 300, 374, 411, 435, 744, 880, 906, 1020, 1045, 1128, 1182, 1229, 1242, 1354, 1456.

• *Ecart sur consonne finale* (64 versets sur environ 500⁸ à terminaison consonnantique).

— Avec nasale: V. 110, 434, 482, 655, 708, 736, 1026, 1032, 1070, 1118, 1218, 1260, 1341, 1386, 1401, 1464.

— Avec une autre consonne: V. 109, 144, 180, 194, 218, 223, 276, 283, 277, 293, 313, 343, 354, 380, 404, 612, 619, 644, 663, 710, 711, 725, 741, 769, 773, 815, 817, 874, 884, 898, 903, 916, 924, 943, 1010, 1084, 1106, 1120, 1124, 1134, 1162, 1172, 1238, 1289, 1375, 1377, 1430.

• *Assonance diphtongue-voyelle simple* (démontrant l'absence de contrainte à ce niveau).

- *ia* — *a*: 111 versets.
- *ie* — *e*: 16 versets.
- *ua* — *a*: 7 versets.
- *ue* — *e*: 1 verset.
- *ia* — *ua*: 15 versets.
- *io* — *o*: 1 verset.
- *ai* — *a*: 1 verset.

Comme on le voit cet examen confirme ce que les auteurs précédents avaient constaté: le système de versification en ce qui concerne la rime est tout-à-fait relâché, et la seule règle est bien celle de l'assonance. Peut-être faut-il y ajouter la contrainte sur la consonne finale lorsqu'il s'agit d'une nasale⁹.

Cette liberté est manifeste aussi quant à la manière de parvenir à l'assonance;

(8) Le chiffre de 500 est établi sur un échantillon constitué de la 1ère moitié des versets. Les terminaisons en nasales représenteraient 390 versets, (16 sur 390 = 4%). C'est surtout une tendance que l'on veut dégager ici.

(9) Tous ces éléments confirment l'étude de J. Haritschelhar sur la métrique de Topet-Etchahun. Ce dernier cependant ne relève pas de contrainte sur la nasale et donne des exemples en *-a/-an*; *-e/-en*; *-i/-in*; *-u/-un*. On en trouve aussi chez Detchepare.

aucun effort n'est perceptible ni en faveur de terminaisons peu usuelles, ni en vue d'éviter les «potos» des bertularis: on n'hésite en aucune manière à répéter le même terme en fin de distique, et encore moins à user abondamment des commodités de la langue, en suffixant à des termes différents la même désinence.

LA LANGUE ET LE STYLE

C'est sans aucun doute, avec la faiblesse du jeu dramatique, l'aspect du théâtre traditionnel qui a été le plus décrite. On a déjà indiqué dans l'introduction le mépris dans lequel Urquiyo tenait les pastorales en ce qui concerne la langue. A. Léon, comme la plupart des contemporains, accordait également une importance considérable au vocabulaire, et restait perplexe devant: «l'abondance luxuriante, disons même excessive, des termes empruntés» (1909: 518). G. Hérelle, après avoir relevé le fait, s'efforçait de lui trouver une explication: considérant que «les pastorales sont indubitables des oeuvres d'imitation», il affirmait:

il est facile de comprendre que le pastoralier-paysan, sans aucune arrière-pensée, par impéritie, par impuissance de s'affranchir de son modèle, a subi la contagion du texte qu'il adoptait ou traduisait, et qu'il a incorporé machinalement à sa propre correction beaucoup de choses hétérogènes (1926:58).

Il relève encore: «Mais ce n'est pas seulement le vocabulaire qui pêche dans les pastorales, c'est aussi la syntaxe». Et de citer cette observation du chanoine Inchauspé faite sur une copie d'*Hélène de Constantinople*: «Cette pastorale a été écrite par quelqu'un qui savait le français, mais qui n'a jamais étudié le mécanisme de la langue basque... Le basque de cette pastorale est très mauvais en général et plein de grosses fautes» (1926: 56).

Il faut bien reconnaître que la langue des pastorales tragiques¹ n'est pas des plus séduisantes et je ne crois pas que cela résulte des emprunts, ni même d'une syntaxe parfois calquée, mais simplement d'une espèce de refus des pastoraliers à s'exprimer autrement que dans un langage qui pouvait s'accorder au genre de la pastorale tel qu'il le concevait.

En effet, quoi qu'il en soit des emprunts, on est frappé à la lecture de *Charlemagne* par la bonne qualité de la langue où l'on ne relève au bout du compte que fort peu d'incorrections, ou de fautes, contrairement à ce que laissent entendre certains auteurs².

Pourtant le lecteur a le sentiment d'être en présence de quelque chose de mal fini, quelquefois de maladroit et artificiel, souvent d'ennuyeux et lourd, toujours monotone. De quoi provient ce sentiment?

Je ne pense pas que le vocabulaire y soit pour quelque chose; au demeurant la plupart des termes empruntés appartiennent en réalité au basque populaire, et la tradition des bertularis démontre que l'utilisation d'un tel registre n'empêche en rien une production originale, emplie parfois de vivacité et non dépourvue de charme. L'explication se trouve ailleurs, et réside, selon mon sentiment, en deux éléments liés l'un à l'autre:

(1) Les pastorales comiques, ou même les scènes burlesques des pastorales tragiques, ont une langue beaucoup plus savoureuse, et finalement élégante, même si elle est grossière.

(2) Il convient de prendre en compte ce que sont les copies; non destinées à être publiées, anonymes, susceptibles d'être modifiées librement tant par d'autres copistes que les acteurs.

— la structure en distiques et versets est ressentie comme très contraignante par les pastoraillers: à chaque verset, pratiquement systématiquement, correspond une information, et à chaque distique, là aussi de façon très régulière, une unité de signification. Le pastorailler hésite à briser ce moule.

Exemple de cette situation, les versets où le second distique reprend le premier, afin de conserver au verset son unité:

*Eçar Eçoçu Erbastuna
Esquineco laur den Erbian
boura Eran nahi beita
Erbi analariouan*

Autre exemple, où l'on sent que le pastorailler n'est pas parvenu à se dégager de la contrainte métrique:

*Gente bounaq Ençun dut
hanix berri indiferentiq
Gin Çait enni berribat
Gazcognaco aldetiq*

Dans nombre de versets le pastorailler ne sait comment remplir ses distiques et a recours à des termes chevilles, d'où l'abus des formules du type: *orain memento berean, urhats hountan berian / Partiçen nuçu berhala*, etc... où peut-être se mêlent aussi des procédés d'insistance.

Prisonnier dans cet espèce de corset, le pastorailler ne parvient pas souvent à libérer son expression car il reste —peut-être en raison des sources, en général en prose, de ces oeuvres— attaché à une langue linéaire proche de la prose, et n'utilise pas les libertés que la tradition poétique lui offre. Il en résulte une espèce de langage particulier: prose rimée strictement découpée, qui se répète au fil des versets.

— Ce carcan qui pèse sur l'écriture pourrait être levée par l'usage d'une langue expressive, et c'est un peu ce qui se produit dans le registre comique, mais les pastoraillers restent terriblement liés à une expression plate, comme s'ils fuyaient l'allégorie et la métaphore, les jeux de langues pourtant si affectionnés par les basques³, et d'une manière générale tout ce qui permettrait de donner à leurs versets une vie, un relief, que la structure rigide des versets ne permet pas de développer spontanément. Je ne sais pas dans quelle mesure cette retenue, car il ne fait pas de doute que les pastoraillers, lorsqu'ils le veulent, savent mieux animer leur langue, était le fait des conditions de représentation, où une espèce de style à la fois intro-et-extro-introverti et qu'il considérait comme appartenant au genre.

En faveur de la première explication, certains éléments méritent d'être pris en compte: le parti-pris résolu tendant à privilégier le caractère visuel fait que pour le pastorailler le texte est au bout du compte secondaire: il s'agit pour lui avant tout de mettre en scène des évolutions où l'allure du personnage, le rythme du mouvement l'emportent sur la forme du discours. Car il ne faut pas oublier que ces versets sont déclamés selon une mélodie donnée, qu'accompagnent des marches cadencées. Le texte fait en réalité corps avec l'action scénique et c'est elle qui reste l'élément dominant. Un texte de pastorale apparaît toujours plus grandiose lorsqu'il est entendu dans une représentation. C'est encore vrai pour le répertoire moderne, et quiconque après une représentation s'est aventuré à consulter les textes d'Etxahun

(3) Voir par exemple le V. 1695° de la santanerie du mss. Bassagaix.

par exemple reste ⁴ déçu à la lecture de ses versets. Dans quelle mesure le pastoralier —sinon dans la dérision des farces et des scènes bouffonnes— se sentait-il libre d'intervenir par une expression originale et personnelle dans la restitution cérémonieuse des récits qu'il mettait en scène?

A cela s'ajoutait l'autre parti-pris découlant du genre: l'absence de toute psychologie: tout ce qui peut-être dit, mais non montré à travers les rites fixes de la représentation, est systématiquement éliminé. Il en résulte un texte à la fois d'une très grande sécheresse, et paradoxalement, bien des fois, redondants, emplis de redites fastidieuses.

L'influence et le poids du mode de déclamation, et l'absence de relief dans l'expression, se traduit par des techniques de mise en valeur tournant le dos aux canons classiques de la littérature: en effet, lorsque le jeu dramatique doit être souligné, les seuls moyens qu'utilise alors le pastoralier se résument à l'emploi soit d'un vocabulaire inusuel, soit à la répétition. On en trouve maints exemples dans *Charlemagne*.

En outre les personnages mis en scène étant presque toujours des rois ou des ecclésiastiques, il semble que les pastoraliers évitaient de leur prêter un langage pas trop naturel ⁵; c'est d'ailleurs souvent pour cette raison qu'apparaissent des tours calqués: lorsqu'au V. 95 le Conseiller du roi Didier avise son père qu'il doit bien réfléchir à la proposition de mariage de Charlemagne il le fait en des termes que l'on voit mal en effet placés dans la bouche d'un paysan souletin:

*Eya Cer comeni den
refleçionen Egutia necesari liçate.*

Le pastoralier qui avait écrit *Charlemagne* maîtrisait à l'évidence le basque et n'aurait en aucune manière été gêné pour exprimer cette idée de façon moins artificielle. C'est délibérément qu'il utilise une tournure aussi peu quotidienne, par effet de grandiloquence —de pédanterie peut-être pour employer le jugement d'Inchauspé: mais lorsqu'un paysan fait parler les rois ne risque-t-il pas d'être accusé de pédanterie?

De la même manière lorsque Charlemagne accueille sa future épouse, il lui dit en guise de déclaration d'amour (et après s'être assuré qu'elle allait bien se convertir):

*Desseing hortan nuçu, ni
Courequi Esconceco
Mundu bountan algarrequi
Bay eta Biçiçeco
Eta çouria hala Baliz
arras content nundunqueçu
Çeren çourequy icatia
hanbat beitut desiratu.*

Voilà les seules paroles aimables que Charlemagne adresse à sa jolie fiancée. Quelle sécheresse! Que l'on est loin de la sensibilité que l'on rencontre dans la

(4) La langue des pastoraliers modernes est pourtant beaucoup plus souple que celle de leurs prédécesseurs, et ils n'hésitent pas à l'occasion à sortir du récit pour exprimer dans leurs versets sentiments divers. Le poids de la tradition persiste cependant, malgré un très gros effort d'adaptation et de modernisation.

(5) C'est le cas par exemple pour les formules de politesse: *Salutaçen çutut hanix / moncarca jllustria // çouregana gitico / hartu dit libertatia*. Ou bien encore: *Çien comessionia dit / Charlemaignari eguinen // Èta deligençiarequi / Parisera jouanen*.

poésie souletine. Il ne me paraît pas raisonnable d'attribuer, comme le fait Hérelle, cette attitude à l'incapacité intrinsèque du pastoralier à exprimer une émotion. S'il ne le fait pas, c'est que le genre lui semble exclure ce registre. Il ne faut pas oublier que Charlemagne doit déclamer ces versets, en marchant dans un mouvement à la fois vigoureux et majestueux en scandant de son bâton chaque pas, en le faisant virevolter en l'air à la fin de chaque distique. Comment dans ces conditions lui faire dire quelques paroles intimes sans tourner tout cela au ridicule?

On sent bien d'ailleurs que le pastoralier est plus à l'aise dans les registres s'accordant au genre: grands conseils militaires, et, surtout, défis avant les batailles.

Écoutons par exemple le défi d'Aygalon arrivant à cheval au pied de la ville de Montauban (la scène est vide):

*Oh Montaubaco jaureguia
Jcara ady mementian
mundu ororen buruçaguia
Aicinian dianian
Ni deitçen nuq Aygalon
Sarrasien Erreguia
Eztuq mundiala Sortu
Secula Ene paria
Ene coleraq Diq
Lurra oro icaraçen
Armetan Secula
Eztiat pareriq uqhen.*

C'est dans ces jeux que le pastoralier parvient à employer un langage plus libre et expressif. Ainsi cet échange durant une bataille entre Renaud et Ferragus:

*Erenda ady ferragus
Ore hobetan berhala
bestela igorten ait
Chicharien bascatçera
Gueçurra Erranen duq Renaud
Muthurraren Erditiq
ferragus hiri çedituriq
Eztuq Eguinen Erririq*

Oh, certes, il ne s'agit pas de versets d'une qualité littéraire exceptionnelle, mais c'est à l'évidence un registre où la langue apparaît plus expressive et naturelle. Ce qui est plus regrettable, c'est qu'à chaque bataille on retrouve plus ou moins la même chose (et l'on a vu combien celles-ci sont nombreuses dans *Charlemagne*). Il s'agit avec les brèves scènes d'adieu, des seuls cas où les versets ne sont pas porteurs d'information, mais simplement expression d'un sentiment.

On trouve un excellent exemple de ces derniers versets dans la première partie de la pastorale, avant que ne s'engagent toutes les guerres. Il serait trop long de les citer, mais à titre d'exemple on peut prendre la scène où Charlemagne entretient son conseil de ses projets matrimoniaux (V. 58 à 79).

Bien évidemment c'est avec Satan que les choses prennent un air de liberté, et l'on retrouve alors un langage naturel souvent grossier mélangé parfois — par dérision — à la grandiloquence des textes de pastorales. On en trouve d'excellentes illustrations dans la satanterie du mss. Bassagaix:

*gu guira orotan gainty
hobequieniç califiçaturiq
Eia Oybaneco asto oroz
aldiz certifiçaturiq*

*Philosopho houra bassy çenian
prinçipio hounen izquirabatçen
Seira ehun uzquer çien
çientaco eguin ukhen*

Cette espèce d'humeur au second degré où le pastoralier se moque finalement de sa propre oeuvre, est illustré parfois par les reprises de citations latines dont on sait que les pastoraliers n'hésitaient pas —toujours la pédanterie insupportable à Inchauspé— à émailler leurs textes⁶. Voici par exemple le V. 1692° dit par Satan:

*intercus canis ore vert
Latiz dira hitz boyeq oro
hory uscaras erran nabi beita
horaren caca dela çientaco*

Il est un fait qui doit être souligné en ce qui concerne le style des pastorales et leur langue. On en a dit déjà un mot dans l'introduction: il s'agit de l'exacte concordance du mépris dans lesquels ont été tenus à une époque ces textes tant au Pays Basque qu'en Bretagne. Le Braz parle de «manie de la grandiloquence», du caractère «lourd, trainant, compassé, guindé» des mystères bretons; il déplorait que les auteurs «farçissaient éperdument leurs oeuvres de mots français...» Mgr Le Joubioux, en 1858, dénonçait de même «ce mélange, contre lequel on proteste avec succès de nos jours, n'inspire au philologue que du dégoût».

On est en effet forcé de mettre en parallèle les traditions bretonnes et souletines sur ce point, car il semble bien que là bas comme ici —et en dehors des jugements péremptoires évoqués plus haut— les mêmes causes aient produit les mêmes effets.

1) *La déclamation.* «Les auteurs de Basse-Bretagne avaient en effet adopté pour la déclamation une sorte de récitatif pompeux et uniforme dont le rythme se déroulait, *de quatre vers en quatre vers*, en une phrase mélodique, toujours la même, où la voix tantôt montait, tantôt descendait, sans que l'accent de hauteur frappât les mêmes syllabes que l'accent d'intensité».

2) *Faire parler des grands personnages.* Comme au Pays Basque les auteurs bretons s'efforcent de donner «une certaine sublimité même un peu niaise de langage aux princes et cardinaux mis en scène». «Tout se dit noblement et a grand renfort de politesse», peut-être sur le modèle des pièces françaises connues grâce au théâtre de collège: «Ces braves gens (les auteurs de mystère) croyaient reproduire dans leurs oeuvres villageoises le beau style et les grandes manières des pièces françaises, alors qu'ils ne faisaient que les parodier»⁷ (Le Braz 1905: 410).

3) *L'exception des passages comiques.* Comme dans les pastorales le langage

(6) Cest aussi le cas dans *Charlemagne*. Sur cette question on se reportera à notre commentaire V. 922 et 1510°.

(7) La notation musicale des mystères bretons a été publiée par Quellien 1889. Elle correspond à peu près exactement au récitatif du prologue des pastorales souletines, noté par Gavel (*RIEV*, 1911, pp. 534-537). Ce dernier estimait l'air basque plus ancien.

s'anime «aux passages comiques, aux scènes populaires, où elles abondent en vives expressions du cru»; parfois dans les scènes religieuses qui «s'égaient de temps à autre de quelque fraîche allégorie, ou de quelque gracieuse comparaison»; et enfin «dans les visions d'épouvante et de morts où se déploient les ressources descriptives de la langue des mystères bretons»⁸ (Le Braz 1905: 424).

En tout état de cause l'espèce de rejet dont ont été victime les textes de pastorale du fait de leur langue ne saurait se justifier. Dans une littérature où, que cela plaise ou non, l'on est bien obligé de recenser tous les ouvrages, à commencer par les traductions d'oeuvres pieuses, l'oubli dans lequel ont été placés ces manuscrits ne saurait trouver de justification. La part des emprunts n'y prend jamais des proportions telles que la langue en sorte défigurée ou dénaturée. On y rencontre nombre de détails intéressants, et lorsque l'heure viendra de dresser l'inventaire des richesses de la langue basque, et singulièrement du souletin, on y trouvera sans aucun doute une précieuse source de renseignements.

Du point de vue grammatical on relève à travers tout le texte, une très grande souplesse qui contraste avec le caractère monotone que l'on ressent parfois. Le système verbal conserve toute sa cohérence et pratiquement toutes les possibilités qu'il permet sont utilisées, et elles sont très variées en souletin. La syntaxe de subordination est parfaitement maîtrisée et seul le système de dérivation ou de composition qu'offre le basque semble sous-employé. Mais n'est-ce pas une réalité de la langue populaire?

(8) Cette citation pourrait s'appliquer aux pastorales basques, mais de façon moins nette. La mort — qui est personnifiée par un personnage sinistre dans les Mystères bretons: l'ankou — tient en Bretagne une très grande place. A l'inverse, il ne semble pas que les parties comiques aient eu un très grand rôle.

BIBLIOGRAPHIE

- Abbadie d'Arrast, (Mme d'), 1909, *Causeries sur le Pays Basque*, Paris.
- Aebischer, P., 1972, *Neuf études sur le théâtre médiéval*, Genève.
- Aguirre, J. B., 1850, *Eracusaldiac*, Tolosa. Fac-sim., St Sébastien, 1978.
- Alborg, J. L., 1967, *Historia de la literatura española*, t. II, Madrid.
- Alford, V., 1937, *Pyrenean festivals*, Londres (= EJ 1949, 1951, GH 1957).
- Allières, J., 1979, *Manuel pratique de basque*, Paris.
- Altube, S., 1929, *Erderismos*, (= *Euskera*), Fac-sim., Bilbao 1975.
- Altuna, P., 1979a, *Versificación de Dechepare*, Bilbao.
- , 1979b, *Etxepareren hiztegia*, Bilbao.
- Apecechea Perurena, J., 1979 (éd.), J. Lizarraga, *Doctrina christioaren catechima*, Euskal-tzaindia «Euskararen Lekukoak», Pampelune-Bilbao.
- Arestiar, G., 1973, *Hiztegi tipia, (leben entrega: A, B, C, D)*, St Sébastien.
- Aubailly, J. C., 1975, *Lé théâtre médiéval profane*, Paris.
- Axular, P. de, 1643, *Gero*. Ed. de L. Villasante, Barcelone.
- Azkue, R. M.^a de, 1905-06, *Dictionnaire Basque-Espagnol-Français*. Réédit., Bilbao 1969.
- , 1923-25, *Morfología Vasca* (= *Euskera*). Réédit., Bilbao 1969.
- Badé, J., 1843, «Un échantillon du théâtre populaire des basques», *L'observateur des Pyrénées*, 12, 13, 15, 22, 27, 29 octobre, Pau.
- Bédier, J., 1912-13, *Les légendes épiques*, t. III et IV, Paris.
- Beriayn, I. de, 1621, *Tratado de como se ha de oyr missa*, Fac-sim. St Sébastien, 1980.
- Bloch, O. et Warburg, W. von, 1968, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 5 éd. revue et corrigée, Paris.
- Bollème, G., «Littérature populaire et littérature de colportage au 18^e s.» in *Livre et Société dans la France du 18^e s.*, Paris-La Haye.
- , 1971, *La bibliothèque bleue du xviii et xix s.*, Paris.
- Borde, C., 1899, «La musique populaire des Basques» in *La tradition au Pays Basque*, Paris. Réédit. St Sébastien 1980.
- Brochon, P., 1954, *Le livre de colportage en France depuis le 16^e s.*, Paris.
- BSSLAB = *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*.
- Buchon, J. A. C., 1839, «Représentation d'un mystère dans le Pays Basque», *Mémorial des Pyrénées*, 31 oct. et 2 nov., Pau.
- Carnel, D., 1860, *Les sociétés de rhétorique et leurs représentations dramatiques chez les Flamands de France*, Paris.
- Casaurang de Lanne, voir L. Peyregne.
- Casenave, J., *Ibañeta*, Oñate, 1978.
- Chaho, A., 1842, *Philosophie des Religions comparés*, Paris, 2 vol.
- , 1856, *Biarritz entre les Pyrénées et l'Océan*, t. II, Bayonne.
- Charlemagne, Pièces de théâtre de Collège. Divers opuscules à la Bibliothèque Nationale; ils sont parfois écrits en latin.
- *Charlemagne*, tragédie qui sera représentée au Collège Louis le Grand. Pour la distribution des prix. mdcxcviii.
- *Carolus Magnus tragoedia* dabitur in regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jesus. mdclxxxiv.
- *Charlemagne*, tragédie qui sera représentée au collège Louis le Grand, Paris 1684.
- *Charlemagne*, idem, 1698.
- Chocheyras, J., 1975, *Le théâtre religieux en Dauphiné du Moyen-Age au 18^e s.*, Genève.
- Clouzot, H., 1901, *L'Ancien théâtre en Poitou*, Niort.
- Cohen, G., 1906, *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du Moyen-Age*, Paris.
- , 1925, *Le Livre de conduite du Régisseur et le Compte des Dépenses pour le Mystère de la Passion joué à Mons en 1501*, Paris.
- , 1956, *Etudes d'histoire du théâtre en France au Moyen-Age et à la Renaissance*, 2ème éd., Paris.

[Anonyme], *Les Conquestes du Grand Charlemagne Roy de France et D'Espagne avec les faits et gestes des douzes Pairs de France et du grand Fierabras, et le combat fait par lui contre le petit Olivier qui le vainquit*, Troyes, 1736. C'est l'ouvrage utilisé en référence ici dans l'examen des sources. On trouve d'autres versions à peu près semblables à la Bibliothèque Nationale, en général sans date, et chez divers éditeurs:

- *La conquête du Grand Charlemagne...* royes. J. Oudot in 8.^o (s.d.).
- *La conquête du Grand Charlemagne...* Caen. Chez Gabriel Granderye, in 4.^o, (s.d.).
- *La conquête...* Paris, Nicolas Bonfons, in 4.^o (s.d.).
- *La conquête...* Rouen (s.d.) in 4.^o François Regnaud.
- *La conquête...* Paris, Nicolas Bonfons, (s.d.), in 4.^o.
- *La conquête...* Rouen, chez la Vve de Louis Coste, 1640, in 4.^o.
- *La conquête...* Imp. Rouen, par François Regnaud.

Le courrier de Bayonne, Journal. Année 1854.

Cusacq, R., 1946, *Le théâtre gascon landais*, Mont de Marsan.

Daranatz, J. B., *Curiosités en Pays Basque*, 2 vol., Bayonne.

Daux, C., 1899, *Les Chansons des Pèlerins de Saint Jacques. Paroles et musique*, Montauban.

Dechepare, B., 1545, *Linguae vasconum primitiae*. Réédit. St Sébastien, 1968.

Decrept, E., 1912-13, *Pyrenoea*, n.^o 1, 2, 3, 4, 19, 20 et 3.

Doutrepont, G., 1939, *Les misses en prose des Epopées et romans chevaleresques du xiv s. et xvi s.*, Bruxelles.

Drevon, J. M., 1889, *Histoire d'un collège municipal*, Bayonne.

Ducéré, 1886, «Histoire du théâtre de Bayonne», BSSLAB.

Durán, A., 1847, *Romancero general*, Madrid.

Duvoisin, J., 1841, «La poésie dramatique des basques», *Album Pyrénéen*, Pau.

Eginhard, *Vie de Charlemagne*. Ed. et trad. de L. Halphen, Paris 1967.

Faral, E., 1923, *Les arts poétiques du xii et du xiii siècle*, Paris.

———, 1967, *La Chanson de Roland. Etude et analyse*, Paris.

Fréminville, 1837, *Antiquités de la Bretagne (Côtes du Nord)*, Brest.

Gall, J. M., 1974, *Le théâtre populaire alsacien au xix s.*, Strasbourg.

Gallop, R., 1930, *A book of the basques*, Londres.

Gautier, L., 1878-94, *Les épopées françaises*, 4 vol., Paris.

Gavel, H., 1911, «A propos du chant du prologue dans les pastorales basques», *RIEV*.

———, 1921, *Eléments de phonétique basque*, Paris (= *RIEV* 12).

———, 1922, «Un pèlerin de St Jacques au Pays Basque», *GH*.

———, 1931, «A propos de la numération en basque», *BMM*.

———, 1949, «La prononciation souletine du latin» in *Homenaje a Don Julio de Urquijo*, St Sébastien.

Génin, F., 1861, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, Paris.

Gèze, L., 1873, *Eléments de Grammaire basque*, Bayonne. Fac-sim. St Sébastien 1979.

Goyheneche, E., 1979, *Le Pays basque*, Pau.

Goyetche, 1852, *Fableac edo aleguiac*, Bayonne. Fac-sim. St Sébastien 1979.

Grand-Carteret, J., 1896, *Les almanachs français (1600-1895)*, Paris.

Guiette, R., 1940-51, (éd.), *Croniques et conquestes de Charlemagne*, 3 vol., Bruxelles.

Guillaume, G., 1883, (éd.), *Mystère de Saint Eustache*, Gap-Paris.

———, 1884, (éd.), *Mystère de Saint Anthoni de Viennès*, Gap-Paris.

———, 1887, (éd.), *Historia Petri et Pauli*, Gap-Paris.

———, 1909, (éd.) «*Mystère de Saint Martin*», *Revue des langues romanes*.

Guillaumie, G., 1941, *Le théâtre gascon*, Paris.

Haritschelhar, J., 1966, «Les chansons basques des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle», *BMB*.

- , 1969, *Le Poète souletin Pierre Topet-Etchahun (1786-1862)*, Bayonne.
- , 1970, (éd.), *L'oeuvre poétique de Pierre Topet-Etchahun*, Bilbao.
- Hérelle, G., 1899, «Les pastorales basques», *Le théâtre*, sept., 6-9.
- , 1903, *Les Pastorales Basques. Notice, Catalogue des manuscrits*, Bayonne. Avec quelques corrections, Bayonne 1911.
- , 1905-06, «Etat sommaire des manuscrits de pastorales basques (dépôts publics)», *Bulletin Philologique et Historique* et *BSSLAB*.
- , 1907, «Les représentations de Pastorales basques», *RIEV*.
- , 1908, *Canico et Beltchitine*, Notice introductive et publication de la traduction de cette farce, dont le manuscrit de J. Oihénart a été publié postérieurement par G. Aresti, St Sébastien 1971.
- , 1910, «Les représentations des pastorales basques dans la Soule pendant la période révolutionnaire», *RIEV*.
- , 1911-13, «Notices sur quelques pastorales basques», *RIEV* et *BSSLAB*, 1912-13.
- , 1918, «Les problèmes relatifs aux pastorales», *RIEV*.
- , 1920, «Répertoire du Théâtre basque. Catalogue sommaire de toutes les Pastorales connues à ce jour», *Bulletin Philologique et Historique*.
- , 1921a, «Les pastorales basques considérées dans leurs rapports avec l'Eglise», *GH*.
- , 1921b, «La versification dramatique des Basques et l'origine probable du vers libre», *Annales du Midi*.
- , 1921c, «Trois Pastorales basques à sujets pyrénéens», *Annales du Midi*. Tiré à part, Toulouse 1921.
- , 1921d, «Les Pastorales basques», *Revue de Genève*, mai.
- , 1922a, «Sur l'avenir des pastorales», *Courrier de Bayonne*, 27 mai.
- , 1922b, «La Musique et la Danse au théâtre basque», *GH*.
- , 1922c, «Les sources des pastorales», *GH*.
- , 1922d, «La représentation des Pastorales à sujets tragiques», *BSSLAB*. Tiré à part, Paris 1923.
- , 1923a, «Le théâtre rural dans la région pyrénéenne (à l'exception du Pays basque)», *Annales du Midi*. Tiré à part, Toulouse 1923.
- , 1923b, «*Instruccionia* de J. B. Hardoy (mise en scène des farces)», *GH*.
- , 1924a, «Pastorales basques et tragédies grecques», *GH*.
- , 1924b, «Théâtre basque et théâtre moderne», *BSSLAB*.
- , 1925, *Le théâtre comique*, Paris. On fait ici la synthèse des études sur les mascarades (*RIEV* 1914 et 1923), les tragi-comédies de Carnaval (*RIEV* 1923), les charivaris nocturnes (*RIEV* 1924), les parades charivariques de la Vallée de la Nive (*BSSLAB* 1917), et les farces charivariques (*BSSLAB* 1923).
- , 1926, *Les pastorales à sujets tragiques considérées littérairement*, Paris.
- , 1928, *Répertoire du Théâtre tragique. Catalogue analytique*, Bayonne.
- , 1930, *Les théâtres ruraux en France depuis le 14e s. jusqu'à nos jours*, Paris. Tiré à part du *BSSLAB*.
- Histoire littéraire de la France*, t. XVIII, Paris mdcccxxxv.
- Historia del emperador Carlomagno en la cual se trata de las grandes proezas y hazañas de los doce pares de Francia y cómo fueron vendidos por el traidor Ganalón y de la cruda batalla que hubo Oliveros con Fierabras, rey de Alejandria. Traducido por Nicolas de Piamonte*. Vigésima segunda edición. Paris, s.d. (Garnier. 19e s.).
- Horrent, J., 1951, *La Chanson de Roland dans les littératures françaises et espagnoles du Moyen-Age*. Paris.
- Humboldt, G. de, Trad. cast. du journal de voyage, *RIEV*, 1923.
- Inchauspe, 1858, *Le verbe basque*, Bayonne-Paris. Fac-sim. St Sébastien 1979.
- , «Cartas de — al príncipe Luis Luciano Bonaparte» (éd. A. Irigoyen), *Euskera* 1957.
- Jacobsen, W., 1977, «The basque locative suffix», in *Essays in honor of Jon Bilbao*, Reno.
- Jauréguiberry, J. de, 1952, *Basabürrian (en Haute-Soule)*, Bayonne.
- Jeanroy A. et Teulié, H., 1893, *Mystères provençaux du xv^e siècle*, Toulouse.

- Jusserand, J., 1881, *Le théâtre en Angleterre depuis la conquête jusqu'aux prédecesseurs immédiats de Shakespeare*, Paris.
- Kantu, *Kanta, kbantore*, Recueil de chansons. Bayonne 1967.
- Labayen, A. M., 1935, *Euskal antzertiaren edestirako apur batzuek*, Tolosa.
- , 1973, *Teatrogintza eta yakintza*, Zarautz.
- , 1976, *Teatro osoa euzkeraz*, t. II, Bilbao.
- Lacombe, G., Divers compte-rendus. Sur la thèse d'A. Léon, RIEV 1909, GH 1921; sur les études de Hérelle, RIEV 1923 (représentations tragiques), RIEV 1927 (représentations comiques), RIEV 1928 (répertoire tragique). Et aussi BSSLAB 1927 et RIEV 1936. (Coup d'oeil sur l'oeuvre de G. Hérelle).
- Lafitte, P., 1941, *Le basque et la littérature d'expression basque en Labourd, Basse-Navarre et Soule*. Bayonne.
- , 1952a, «Pastoralez», GH.
- , 1952b, «Jeanne d'Arc», GH.
- , 1962, *Grammaire basque (navarro-labourdin littéraire)*. Ed. revue et corrigée. Bayonne.
- , 1964, «Un essai de pastorale labourdine: *Orreaga*», BMB.
- , 1967, «Atlantika Pirene-etako sinheste zaharrak», GH.
- , 1974, «Herri literaturaz» in *Lur eta gizon, Euskal Herria*, Oñate.
- , 1976a, «Preface» de *Santa Grazi pastorala* de J. Casenave, Oñate.
- , 1976b, «Deux pastorales souletines en 1976», BSSLAB.
- Lafon, R., 1943, *Les formes simples du verbe basque dans les principaux textes du xvi^e siècle. Structure du système et emploi des formes*, 2 vol. Bordeaux. Réédit. St Sébastien-Bayonne 1980.
- , 1948, «Sur les suffixes casuels -ti et -tik», EJ.
- , 1951, «Indication spor l'étude dur verbe basque», EJ.
- , 1955, «Remarques complémentaires sur la structure du verbe basque», BSL.
- , 1962, «Sur la voyelle ü en basque», BSL.
- , 1966, «La particule *bait-* en basque», BSL.
- , 1973, «La langue basque», BMB.
- Lambert, E., «*Historia rotholandi du pseudo-Turpin*», Romania LXIX.
- Langlois, E., 1904, *Noms propres compris dans les Chansons de geste*, Paris.
- Larrasquet, J., 1934, *Le Basque souletin nord-oriental*, Paris.
- , 1939, *Le basque de la Basse Soule orientale*, Paris.
- Larresoro, 1970, *Sustrai bila*, St Sébastien.
- Lazar, M., 1971, *Le jugement dernier. Drame provençal du 15e s.*, Paris.
- Le Braz, A., 1905, *Essai sur l'histoire du théâtre celtique*, Paris.
- Le Goffic, C., 1898, «Le théâtre breton», *Revue d'Art dramatique*.
- , 1902, «Théâtre du peuple en Bretagne» in *L'Ame bretonne*, Paris.
- Leïcarraga, J., 1571, *Jesus Christ gure Iaunaren Testamentu berria*, La Rochelle. Fac-sim. St Sébastien 1979.
- Léon, A., 1909, *Une pastorale basque. Hélène de Constantinople. Etude historique et critique*, Paris.
- Leroux, 1944, *Le théâtre breton populaire du 17e au 19e s.*, Rennes.
- Lespès, P., 1923, «Compte rendu sur *La Représentation des Pastorales à sujets tragiques*, par G. Hérelle», GH.
- Lespy, V., et Raymond, P., 1970, *Dictionnaire béarnais ancien et moderne*, Genève.
- Lhande, P., 1926, *Dictionnaire basque-français*, Paris.
- Lot, F., 1958, *Etudes sur les Légendes épiques françaises*, Paris.
- Luzel, F. M., 1863, (éd.), *Sainte Tryphine et le roi Arthur*, Quimperlé.
- Maillet, G., 1924, «Les Pastorales basques et la tradition théâtrale», *Le correspondant*, 15-iv.
- Mâle, E., 1966, *L'Art religieux du xii^e s. en France*. Rééd., Paris.
- Mandrou, R., 1964, *De la culture populaire au 17e et 18e s.*, Paris.

- Marguerite de Navarre, *Théâtre profane*. Rééd. Paris 1946.
- Marsan, J., 1905, *La pastorale dramatique en France à la fin du xvi^e et au commencement du xvii^e s.*, Paris.
- Martinet, A., 1955, «La reconstruction structurale: les occlusives du basque» in *Economie des changements phonétiques*, Berne.
- Maurice, A., 1970, *Le théâtre de la Foire (1660-1789)*, New York.
- Menéndez Pidal, R., (éd.), 1944, *Cantar de Mio Cid*, Madrid. 3 vol.
- , 1951, *Roncesvalles. Etude sur le fragment de cantar de gesta conservé à l'Archivo de Navarra*, Paris.
- , 1960, *La chanson de Roland et la tradition épique des Francs*, Paris.
- Micha, A., 1976, *De la chanson de geste au roman*, Genève.
- Michel, F., 1857, *Le Pays basque, sa population, sa langue, ses moeurs*. Rééd. Bayonne 1981.
- , 1874, *Théâtre français du Moyen-Age*, Paris.
- Michelena, L., 1951, «De fonética vasca. La distribución de las oclusivas aspiradas y no aspiradas», *BAP*. [Rééd. SHLV].
- , 1960, *Historia de la literatura vasca*, Madrid. [Rééd. St Sébastien 1989].
- , 1964, *Textos arcaicos vascos*, Madrid.
- , 1977, *Fonética histórica vasca*, 2.^a ed. corregida y revisada, Anejos de ASJU n.º 4, St Sébastien.
- , 1978, «Miscelánea filológica vasca», *FLV*. [Rééd. PT].
- , PT = *Palabras y Textos*, EHU/UPV, Bilbao 1987.
- , SHLV = *Sobre historia de la lengua vasca*, Anejos de ASJU, n.º 10, St Sébastien 1988.
- Mignet, G., 1969. (éd.), *Chanson de Roland*, Paris.
- Morin, A., 1974, *La bibliothèque bleue de Troyes*, Genève.
- Moussinac, L., 1974, *Le théâtre des origines à nos jours*, Paris.
- Moutard, N., 1975, «Etude phonologique sur les dialectes basques», *FLV*.
- Nisard, C., 1854, *Histoire des livres populaires ou de la littérature de colportage*, 2 vol., Paris.
- Oihenart, A., 1657, *Atsotitzak eta neurtitzak*. Ed. de Larresoro, St Sébastien 1971.
- , *Art poétique*. Publié par P. Lafitte, GH 1967.
- Oihenarte, J., *Kaniko et Belxitina*. Ed. de G. Aresti, St Sébastien 1971. Trad. française dans Hérelle 1908.
- Oyharçabal, B., 1981, *Les relatives en basque*. Multicopié, Paris.
- Palay, S., 1932, *Dictionnaire du béarnais et du gascon modernes*, Pau.
- Paris, G., 1885, *Histoire poétique de Charlemagne*. Rééd. Genève 1974.
- Peillen, D., 1981, «Euskal antzerki zaharrenak», *Euskera*.
- Petit du Julleville, L., 1880, *Les mystères*, 2 vol., Paris.
- , 1896, *Histoire de la langue et de la littérature française*, t. II, Paris.
- , 1897, *Histoire du théâtre en France*, Paris.
- Peyregne, L., 1978, (éd.), *Mardy Gras de Casaurang de Lanne*, Pau.
- Le Phare de Bayonne*, Journal. Anné 1835.
- Poupel, R., 1966, *Salines et Chemins de Compostelle*, Pau.
- Quellien, N., 1889, *Chansons et danses des Bretons*, Paris.
- Rebuschi, G., 1978, «Cas et fonction sujet en basque, *Verbum*».
- , 1982 (à paraître), «The structure of the Basque Hypothetical System».
- [Anonyme], *Refranes y Sentencias de 1596*. Ed. de J. Urquijo in RIEV 1911-33.
- Rééd. incomplete in *Refranero Vasco*. 2 vol. St Sébastien, 1964.
- Rey Flaud, H., 1973, *Le Cercle magique. Essai sur le théâtre en rond à la fin du Moyen Age*. Paris.
- Ribadeneira, R. P., 1686, *Les fleurs des vies des saints*. Trad. par R. Gautier.

- Rijk, R. P. de, 1981, «Euskal morfologiaren zenbait gora behera» in *Euskal linguistika eta literatura: bide berriak*, Bilbao.
- Riquer, M. de, 1968, *Les chansons de geste françaises*, 2e éd., Paris.
- Rohlf, G., 1977, *Le Gascon*. 3e éd., Tübingen-Pau.
- Rouche, J., *L'Aquitaine 478-781*, Paris.
- Sarasola, I., 1976, *Historia social de la literatura vasca*, Madrid.
- Saroihandy, J., 1916, «La pastorale de Perarrua», *Bulletin Hispanique*.
- , 1928, *La pastorale de Roland*, Bayonne.
- Sauguis, B. de, *Proverbes*. Publiés par J. de Urquijo, RIEV, 1908.
- Saulnier, L., 1974, *Etudes critiques sur les comédies profanes de Marguerite de Navarre. La Sentinelle des Pyrénées*. Journal. Année 1835.
- Sépet, M., 1901, *Les origines catholiques du théâtre moderne*, Paris.
- , 1903, *Le drame religieux au Moyen-Age*, Paris.
- Sicille de Hérait, 1860, *Le blason des couleurs en armes, livrées et devisés*.
- Schmidt, L., 1965, *Le théâtre populaire européen*, Paris.
- Socard, A., 1864, *Livres populaires imprimés à Troyes de 1600 à 1800*, Paris.
- Tartas, J., 1672, *Ontsa hiltzeko bidia*. Publié par A. Eguzkitza, Oñate 1975.
- Uhlenbeck, C. C., 1909, «Suffixes du Basque servant à la derivation des mots», RIEV.
- Urquijo, J. de, 1909, «El misterio de la Pasión representado en Fuenterrabía el año de 1602», RIEV.
- , 1923, «Cosas de antaño», RIEV.
- , 1932, «La Passion trovada de Diego de San Pedro», RIEV.
- Urquizu, P., 1975, *Euskal teatroaren historia*, St Sébastien.
- , 1978, *Lengua y literatura vasca*, St Sébastien.
- Uskaldunak Ibañetan*. Trajeria hirur phartetan. Bayonne 1906. Sans auteur (il s'agit en fait de Clément d'Andurain).
- Van der Straete, E., 1874-1880, *Le territoire villageois en Flandre*, 2 vol., Bruxelles.
- Verhuyck, P. et Vermeer-Meyer, A., «La plus ancienne scène française», *Romania*.
- Vieillard, J., 1938, *Le guide du Pèlerin de Saint Jacques de Compostelle*, Mâcon.
- Vigée-Lecoq, 1898, «Une pastorale au Pays Basque», *Mercure de France*, mai.
- Villemarque, Hersat de la, 1865, (éd.), *Grand Mystère de Jésus, Passion et Résurrection. Drame breton du Moyen Age*, Paris.
- Vincent de Beauvais, *Biblioteca mundi*. Trad. française du *Miroir historial* par Jean du Vignay.
- , *Le Premier volume du Vincent historial*. Paris 1495-1496. 1ère impression chez A. Verard.
- Vinson, J., 1880, «Les pastorales basques» in *Melange de linguistique et d'anthropologie*, Paris.
- , 1880-81, «Eléments mythologiques dans les pastorales basques», *Revue de l'histoire des religions*.
- , 1883, *Folklore du Pays Basque*, Paris.
- , 1891, (éd.), *Saint Julien d'Antioche, pastorale basque*. Bordeaux.
- , 1909, «Le présent et le passé dans la conjugation basque primitive», RIEV.
- Voragine, J. de, *La Légende dorée*. Trad. de J. B. M. Roze, 2 vols. Paris, 1967.
- Webster, W., Divers articles se complétant in:
- 1878-79, BSSLAB.
 - 1893, *Bulletin de la Société Ramond*.
 - 1899, *La tradition au Pays basque*, Paris.
 - 1901, *Loisirs d'un étranger au Pays Basque*, Châlon sur Saône.

Is Basque a syllable-timed language?

BERNHARD HURCH
Bergische Universität, Wuppertal

I. Introduction

Typological studies on Basque are relatively rare. Michelena (1982) touches some points but limits himself, besides theoretical reflections, to morphological and syntactic reasoning; Tovar (1978) applies the statistical methods developed and used by Greenberg to twelve languages (not investigated by Greenberg) with the aim of demonstrating the typological discrepancies of the morphologies of some Indoeuropean and non-Indoeuropean languages¹. As to my knowledge, neither the older (Michelena 1985 [1961], Gavel 1920)² nor the more recent (Txillardegui 1980, Salaburu 1984) studies on the phonology of Basque treat typological questions. And, without any doubt, from a purely theoretico-grammatical point of view, morphology and syntax of Basque seem to be much more challenging at a first glance. Typology is a branch of linguistics which I think will still offer us many new and important insights into the nature and essence of language, especially if it can prove to be capable of assuming a viewpoint which mediates the different levels expressed by the traditional splitting of grammar into components and subcomponents.

There do exist various attempts in the last years to conceive the linguistic types in a component transcending perspective, let me just note Donegan & Stampe (1983). For this sake I think the research finds itself at a starting point and hypotheses should be advanced without, in a first moment, being afraid of making

(1) As to the statistical parallels between Basque and Berber there should be taken into account a long discussion behind the problem of (hypothetically) cognate languages in the origins of Basque. Michelena (1964) offers a short and comprehensive recapitulation of the various issues.

As to the 10 morphological procedures chosen for the statistical opposition the choice of single parameters and the evaluation of the linguistic material is not clearly understandable to the reader and I would advance serious doubts on the fact that languages like German show an index of derivation of 0,11, but an index of composition of 1,13. There obviously have to be taken into account the text-types chosen for the analysis by Tovar: the author of the German text, Günther Grass, is well-known for his neologisms, like in the present text the comparison of the word *teelöffelhart* «hard like a tea spoon»; formations like this are perfectly intelligible to speakers of German, insofar as their formation is completely transparent, but they alter a statistical approach considerably.

(2) This observation is surely not meant as a critique and I do not intend to diminish the outstanding value, in the diachronic and in the synchronic analysis, of these studies.

untenable suggestions. My contribution here will simply try, with the material at hand, to integrate Basque into the recently well-discussed typology of syllable-timing and accent-timing³ languages.

II. Typology and syllable- vs. accent-timing

It is fairly impossible to recapitulate in a short paragraph the discussion which has lasted for over 150 years, at least since W. von Humboldt's posthumous *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaus* from 1836 culminating for the first time in Finck's *Die Haupttypen des menschlichen Sprachbaus* in 1910. I have to refer the reader to more recent proposals and summaries that can be found, for example, in Skalicka 1979, Comrie 1981, Ramat 1976, Plank 1985.

In the history of linguistics the terms 'type' and 'typology' have denoted concepts which were slightly different in some respects. Whereas at the very beginning reference was made to something that could be called 'historical types', we find, for example, in Steinthal the interpretation of this term in the simple sense of 'characteristic', in single historically oriented philologies, like the Romance (e. g. Meyer-Lübke), the use of 'type' corresponding to 'systemic entity'; and it is interesting to note the effect the different concepts of typology left on the universals projects of Stanford, Cologne and the UCLA.

I think that not any grammatical characteristic can constitute under given circumstances a type but that it should enter the definition of that concept that only those characteristics which have some kind of bearing upon other grammatical entities should be regarded as type constituents. It is difficult, though, to isolate such characteristics within phonology. Tone probably is not such a characteristic, and neither vowel harmony, as the latter, for example, is strictly limited to a morphological type.

For what concerns the dichotomy stress-timed versus syllable-timed languages we find a rather paradoxical state of the discussion⁴. There is not much left from Pike's (1945) original distinction, as from the whole isochrony issue. For what concerns the phonetic approach to the problem we find more recent proposals like the compensatory shortening and especially the studies on intersyllabic coarticulation by Fowler (1981). Bertinetto (1988) not only provides a detailed critique of the relevance of these works for the issue at hand but furthermore collects minutiously all phonological characteristics which parallel the original distinction. The result at the present is that an originally phonetic distinction is much better and clearer defined on phonological grounds and, at least for the moment, we do not dispose of unequivocal phonetic correlations of the distinction.

This distinction is a gradual one. There seem to be languages (like Portuguese; cf. Major 1985) which on a deeper level show characteristics of syllable-timed,

(3) I will use the terms syllable- and accent-timing (or stress-timing) as I will use the terms iso-syllabic and iso-accentual. As the literature and the here following discussion show, neither of these terms is very lucky as the exact phonologically causal motivation is not yet clear enough to allow an unequivocal substitution of the traditional terms. This *manco* and the various issues and redefinitions (like trailer-timed and leader-timed, etc.) are adequately surveyed in Bertinetto (1988).

(4) The most recent and most complete discussion of the various issues is Bertinetto (1988) to whom I will refer throughout the whole study. He presents a critical overlook over the history and the most relevant contributions to the discussion of this issue and, especially interesting, he provides a critical survey over the recent proposals coming from phoneticians.

and on a more production-oriented level show characteristics of accent-timed languages. On phonological grounds this dichotomy refers to the two basically distinct rhythm types which orient themselves, analogously in poetics, on the accent group in one type and on the syllable in the other.

Rhythm is supposed to be to a large extent a perceptual phenomenon (Allen 1975, Martin 1972, Miller 1984) and I would not agree to refuse the isochrony approach altogether, as the relation between perception on the one hand and production and acoustics on the other has in many respects been demonstrated to be non linear and the equation of acoustics and perception has often revealed as being problematic and wrong⁵. Finally Lehiste (1979) demonstrated convincingly that the same time interval is perceived shorter when it is filled with ongoing speech and that there might be an equally non linear relationship between acoustically measurable time and perceived time.

It is a clear outcome of the discussion of these two fundamental rhythm types, that we cannot isolate one single grammatical phenomenon as the basis for the attribution of a given language to the one or the other typological group. Bertinetto proposed already in 1977 (enlarged in 1981) a list of prevalently phonological properties being characteristic for the one or the other type. His recent study (1988) still enlarges the number of criteria:

- 1) accent-timed languages have stronger tendency to reduce vowels qualitatively and quantitatively in unstressed syllables; syllable-timed languages tend to a full vowel articulation in the same context;
- 2) the number of syllables in a word/utterance is always clear in syllable-timed languages; there may be cases of uncertainty in accent-timed languages;
- 3) allegro speech styles are realized in accent-timed languages by the compression of unstressed syllables, in syllable-timed languages through proportional shortening of all syllables;
- 4) accent-timed languages usually allow more complex syllable structures with complex rime structures; syllable-timed languages have a stronger tendency towards CV-syllables;
- 5) in accent-timed languages there may be relative uncertainty about the positioning of a syllable boundary; in syllable-timed languages this uncertainty is, if it exists at all, rare;
- 6) accent-timed languages do have a relatively higher flexibility in the stress position than syllable-timed languages;
- 7) stressed syllables in accent-timed languages can attract segments and make thus stressed syllables heavy; in syllable-timed languages such a tendency does not exist (cf. 5);
- 8) accent-timed languages structurally have shorter intervals between the main-stressed syllables (eventually by introducing secondary stresses with a higher density), syllable-timed languages on the other hand show a higher temporal variation for the length of rhythmical units;

(5) Cf. especially the logarithmic nature of the perception of F_0 , the perception of intensity, all kinds of masking effects etc. It is exactly this discrepancy which can constitute a starting point for developing criteria of objectivization in phonology and linguistics altogether in conscious counterposition to what is usually, not without some feeling of superiority, called hard sciences. What I think linguistics have to prove is that grammatical facts are as hard as physical ones, even in the case the former contradict the latter.

9) esp. for points 1), 3) and 8) accent-timed languages show a higher amount of intrasyllabic compensation than syllable-timed languages;

10) for essentially the same reasons there is a stronger tendency in accent-timed languages to intersyllabic compensation and to compensatory shortening;

11) speakers of accent-timed languages show a higher tolerance for extreme shortening and eventually complete reduction and elision of unstressed syllables than speakers of syllable-timed languages;

12) in accent-timed languages the use of prosodic features in stressed syllables is essentially different from the use of prosodic features in unstressed syllables; this difference is not so strictly defined in syllable-timed languages.

The tendencies presented so far are built especially upon characteristics of the one or the other of the phonological types under discussion here. But the direction of argumentation can also take other typological starting points and reconduct to observations with respect to syllable- and accent-timing rhythmical structures. Bertinetto (1988) notes, for example, in a footnote that:

13) languages with vowel harmony tend to be iso-syllabic. As virtually only languages which make extensive use of agglutination in their morphology show vowel harmony, and vowel harmony seems to be a means to syllable perception within a word, one can probably assume that agglutinating languages generally have a stronger tendency towards syllable-timing.

I have been summarizing so far the, to my opinion, uncontroversial different characteristics of segmental and prosodic entities and their interplay between accent-timed and syllable-timed languages especially from Bertinetto (1977, 1981, 1988), but also from den Os (1983) and Dauer (1983, 1987). I would add one more difference:

14) accent-timed languages have a stronger tendency to an allophonically longer VOT or, in case of phonemic consonant aspiration, a higher variation of the minimum and maximum values of the VOT within a given stop category than syllable-timed languages.

In the following section I will try to comment as many of these characteristics as possible with special reference to the Basque language. As for the complete lack of specific phonetic studies this analysis will remain somewhat incomplete. I will concentrate especially on the phonological categories which, at the present, can be treated more uncontroversially. In spite of some recent tentatives of phonetic description (Aurrekoetxea s.d. [presumably 1982], Etxebarria 1987, Urrutia et al. 1988) we unfortunately do not find the language specific discussion of recent issues in phonetic sciences. And I once again want to stress the outstanding value of Navarro Tomas' (1925) study, *Pronunciación Guipuzcoana*, which is, in spite of the more than 60 years of research in between and the technical progress, the most interesting phonetic study of Basque from the point of view of the theoretical impostation and the most accurate from the technical and descriptive point of view, besides being the only one which offers data for an analysis under more recent aspects of phonetic research.

III. Syllable vs. accent-timing in Basque

III.1. The only acoustical measurements we can base our analysis on are the ones published by Navarro Tomas in 1925. As we already mentioned these

are not only the first (and last) reliable descriptions of Basque, but they represent also one of the first coherent acoustical presentations in general. Navarro Tomas explicitly describes the Gipuzkoan variety of Basque but, as far as we can conclude from the articulatory description of process-like events, he treats a variety which comes fairly close to nowadays standard *euskara batua*, the unified Basque standard⁶.

In 1925 formant frequencies were not measurable for technical reasons. We thus can only conclude 'negatively' from the Fo-frequencies. The fundamental frequency basically has two functions⁷: a) provide the intonational structure, and b) the realization of accent (in concomitance with stress, i.e. intensity, and quantity, i.e. length of a vowel). Besides the fact that we do not have uncontroversial proofs for the quality of the accent in Basque, we cannot conclude directly from a Fo-structure of a bisyllabic words like *gure* «our» with a fundamental frequency of 195 Hz on both vowels, or *gora* (200 Hz-200 Hz), and neither from slight differences like in *borra* (150 Hz-155 Hz) etc. to the influence the fundamental frequency has on the realization and especially perception of accent, as even a lowering of the fundamental frequency in final position can mean rising in pitch⁸. The situation does not change considerably in three-syllabic words: *gogorra* (155-155-160 Hz respectively), *goratu* (150-150-160 Hz). But what we can conclude, for the issue at hand, with very high probability is that no one of the vowel undergoes a qualitative reduction which could be termed considerable, as we would not expect that a reduction affects only the oral articulators and not the glottal activity. But I have to stress, that for a completely uncontroversial statement on behalf we would need a more detailed phonetic analysis of the formant structures, indicating the exact timber changes within a word/utterance.

For what concerns the quantitative reduction of vowels in Basque the measurements by Navarro Tomas (1925) are much more directly transferable to the present discussion. The vowels in bisyllabics seem of nearly equal length with slightly longer realizations in final position, but (partly) independent of the accent: *gara* (25 cs-30 cs); *garra* (21 cs-26 cs); *bete* (20 cs-22 cs), etc.; in trisyllabics the picture does not change considerably: *aitona* (15-14-20 cs); *oria* (19-17-25 cs); *apika* (20-17-23 cs). In trisyllabics the length difference thus between the second and the third vowel becomes a little bit more conspicuous than in bisyllabics, but still we are far away from values of quantity differences of accent-timed languages.

From a perceptual point of view (point of perception), for the judgement of which I admit for the moment a completely personal approach, the sharpness of vowel reduction in Basque has to be considered of being more of the Spanish-Italian type than of the German-English one. Also the rhythmical structure of Basque songs like «Bedeinkatua» or «Pasaiko herritik» by Mikel Laboa points to this direction. They are characterized by very continuous intensity structures without crescendos or decrescendos indicating little intensity changes within a metrical unit, as well as without considerable length changes on the single notes. This fits perfectly with Navarro Tomas' observation that «junto a estas indicaciones figura insistentemente en mis notas la observación de que la diferencia entre

(6) All measurements cited in this section stem directly or indirectly from Navarro Tomas (1925) if not stated explicitly a different source.

(7) We obviously leave linguistic tone aside here.

(8) I want to recall the different meaning of the concepts Fo, pitch and tone.

sílabas acentuadas e inacentuadas no es de ningún modo en las palabras guipuzcoanas tan clara y distinta como en español. Además, dicha diferencia no puede ser considerada, según queda expresado, sino como una mera tendencia prosódica, sin el carácter ni la significación de un rasgo fonético suficientemente definido» (1925: 644-5)⁹. He, thus, confirms these (syllable-timing) characteristics to a still more radical point than I proposed.

III.2. One of the typological differences between syllable- and accent-timed languages lies in the clarity of the number of syllables in a given word/utterance. Whereas there can be doubts in accent timed languages, there are never doubts in the syllable timed type. A situation like the reduction and deletion of the suffix vowel in German *haben* «to have», the subsequent assimilation of the nasal results in a possible phonetic representation of something like [habm] with a syllabic nasal. Phonetically this can, for the lack of the oral release of the stop, equally or even better be analyzed as a preglottalized nasal. But the question of the syllabicity of the final consonant and therefore of the number of syllables remains open. In faster speech-styles this problem is solved by the complete deletion of the oral or glottal element respectively. But in normal colloquial pronunciation there exists uncertainty about the number of syllables. Analogous examples can be cited from virtually all accent-timed languages.

This problem is inexistent in Basque. Note that this does not mean that the number of syllables remains constant during the whole course of the phonological derivation. There are processes of vowel deletion (like in *ezazu* but *bar(e)zazu*), of diphthongization (like in *ama+iru*—>[aj]) and others, with subsequent resyllabification processes, but, first, these processes typically take place in V-syllables and therefore do never increase the complexity of confining syllable-onsets or codas by assigning to them a remaining consonant of a deleted syllable, and second the resyllabification process operates unequivocally with assigning the quality of syllabicity¹⁰.

III.3. As an effect of the reduction and deletion of unstressed vowels and the association of remaining consonants to confining syllables, accent-timed languages show a higher complexity of possible syllable structures. This leads to a fact which is too often ignored in phonological theory: some accent-timed languages systematically can show a much higher complexity of consonant sequences in the syllable coda than in the syllable onset. German is just one example for this case, where a sequence of four consonants is allowed in the coda but not in the onset, and where the principles governing the onset structure are much more rigid than the principles governing the coda structure. All the four-and most

(9) One intuition which comes through these lines cited here is that a prosodical analysis (by the speaker-listener and hence also by the linguists) cannot be based exclusively on articulatory and/or acoustic grounds. This observation was not obvious at Navarro Tomas' time and is one of the testimonies for the outstanding work he did not only in Bascology but also in Indoeuro-pean and Romance philology and linguistics.

(10) This is one of the reasons which make some fundamentals of the recent development of generative phonology, the CV-phonology, more than doubtful: there is a whole language type, where the association of a given segment on the CV-tier is not uncontroversial. And it does not help to associate such a segment to two positions, as such a segment then at the same time should be, under certain conditions, e.g., the (only) coda of one syllable and contemporarily represent the whole following syllable. I.e., I do not doubt the formal representability but the phonological plausibility. The CV-tier, at least as it is conceived, is a too strong simplification.

of the three-consonant codas of German syllables are the result of a diachronic vowel deletion: cf. *Hengst*, *Markt*, *Ernst*. The difference, thus, between accent-timed and syllable-timed languages with respect to the complexity of syllable structure is more specifically radicated in the coda and only secondarily in the onset.

The syllable structure of Basque is relatively simple. This holds fundamentally for both consonantal positions, the onset and the coda¹¹. The basic form of the syllable is (C)(C)V(C)(C) with a) heavy segmental restrictions¹² (like the general restriction against final labial consonants governing the lexical representations); and b) a strict application of the criteria of the sonority hierarchy as a sequential limitation.

A rough presentation of some of the sequential limitations is as follows: after an initial plain stop there has to follow a vowel or a sonorant consonant; after an initial affricate (i.e. *tx-*, **ts-* does not exist, *tz-* virtually only in derivational affixes and in expressive augments) only vowels are admitted; the same holds for the sibilants, the initial fricative *f-* which is generally of non-Basque origin might be followed by a vowel or a liquid, whereby the *fr-* *fl-* clusters have to be considered fully integrated by now. Partly integrated on the other hand are the *s(C)(C)-* onsets like *speaker* (pronounced with a prothetic [e]¹³ the same holds for *staff* [estaf] and words with both prothetic and non-prothetic forms like *strip-tease*; the latter have to be considered adopted but not adapted, thus foreign¹⁴. The constraint against *r-* onsets seems not to work any more productively (cf. Etxeberria et al. 1987).

Te coda of a syllable in Basque can be formed by one or by two consonants. Certain consonants (like the above mentioned labials) are excluded from this position, two-consonant codas underly extremely strict restrictions (esp. only certain sonorant+obstruent-clusters admitted, the only possible obstruent cluster is *-st*, like *bost*).

III.4. The relative uncertainty on the positioning of syllable boundaries refers essentially to two situations:

a) a given consonant cluster can in fact be split up in more than one way, e.g. *trans.port*, *tran.sport*, and various languages even *transp.ort*, without violating the language specific syllabification restrictions;

b) that speakers show inter- and even intraindividual fluctuation with positing syllable boundaries in ambiguous structures of a). This is not the case in Basque. Even three-consonant clusters (the most complex structure that can show up) are unambiguously split in the way like *lan.bro*. The only uncertainty could arise in the structures like the ones named in footnote 13 above, but see for example

(11) It is surprising that none of the phonological or phonetic studies on Basque mentions the concept of 'syllable', neither do the classical or the more recent grammars. Michelena's (1985 [1961]) *Fonética Histórica Vasca* has a chapter on consonant clusters, which treats, among other things internal clusters. Although these are usually split up by a syllable boundary it is easy to detect the possible onset combinations and codas. But for the historical perspective see below, section IV.

(12) It would exceed by far the present work to present all segmental and prosodic restrictions in the phonotactics of Basque phonology. I have to refer you to a more extensive presentation in Hurch & Oñederra (in prep.).

(13) According to the possible offset structures which will be stated below a sillabification like [es.pi.ker] seems more probable.

(14) Correspondingly, one would not posit a possible German onset *pt-* for the existence of forms like *ptolemäisch*.

the syllable division in Navarro Tomas (1925: 636-7) with clear *eus.caldunen, guz.tiz*.

Point 7 in the above list treats a third possibility of diverging syllable structures in one lexical representation: according to speech-styles, and therefore to the relative weight of a given accent, there can apply resyllabification processes in accent-timed languages which make stressed syllables still heavier by assigning to them consonants which in, for example, polarizing styles are assigned to one of the confining unstressed syllables (usually the following). My native-speaker informants agreed unequivocally that phenomena like this do not apply in Basque.

III.5. As to points 9) and 10) of the above list, the acoustic phonetic durational patterns we can, still basing the analysis on a reordering of the measurements by Navarro Tomas (1925), make some statements. Intrasyllabic compensation denotes the phenomenon that the durational properties of single segments might not be under local control but might be dependent on larger units, like the syllable or the foot (and maybe even the word).

There seems to be some controversy on how to interpret intrasyllabic compensation. Whereas Vayra & Avesani & Fowler (1987) observe a stronger inclination to intrasyllabic compensation in English than in Italian, they conclude that English presents some kind of tendency towards syllable-timing, at least at the syllable level. Bertinetto (1988) replies to this argument explicitly that no syllable-timed language shows compensation on the syllable level but rather at the word level. His conclusion goes right in the opposite direction, i.e., «iso-accentual languages have more intrasyllabic compensation, essentially for the same reason why they have more intersyllabic compensation».

Navarro Tomas (1925) gave fairly accurate duration measurements for basically four syllable types (V, CV, CVC, VC) in bisyllabics, trisyllabics and in words composed of four syllables¹⁵; moreover he measured the duration of the single consonants, of the syllables and of the feet in connected speech (in the reading of poetry even the duration of pauses). The single elements responsible for intrasyllabic and intersyllabic compensation thus are easily detectable and analyzable.

The mean vowel duration in trisyllabics is in V-syllables 18cs, in CV-syllables 18cs, in CVC-syllables 19,5cs and in VC syllables 18,6cs; in bisyllabics in CV-syllables 22,6cs, in CVC-syllables 18cs; in words composed of four syllables the vowel in a V-syllables amounts to 16cs, in a CV-syllable to 16,2cs and in a VC-syllables to 17,2cs. The mean duration of a consonant [g] in bisyllabics (in syllable initial position) amounts to 13,7cs in CV-syllables and to 11cs in CVC-structures; in trisyllabics the same consonant is realized with a duration of 15cs in CV and of 11cs in CVC. I did not confront the final consonant position in bisyllabic and trisyllabic words, as the number of the measured items is too small for being able to make claims on single consonants and on the other hand the intrinsic length differences between the single consonant classes is too obvious for equalizing the values under one single consonant set, as it was impossible to calculate the vowel length in some more detail (e.g., according to the vowel quality).

(15) The number of the analyzed words composed of five syllables is unfortunately too small for making useful reliable claims.

The following numbers are the result of my own calculations based on the measurements by Navarro Tomas (1925).

At this point we are already able to make some statements on the compensation phenomena. In which way ever we interpret these numbers for the syllable- and accent-timing approach (cf. the above mentioned discussion), Basque does not show a particular inclination, neither to intrasyllabic, nor to intersyllabic compensation in whatever domain. The duration only slightly varies depending on the syllable structure, within the single word length groups, and in particular this slight variation seems to go the opposite way (except for bisyllabics), but the durational variation is too small, as to claim seriously a significant change. The values for the vowel duration give a picture which seems to be a little bit more sensible within the intersyllabic perspective (e.g. the word): so the vowel length in CV-syllables differs from 22,6 cs in bisyllabics, to 18,0 cs in trisyllabics and finally to 16,2 in words composed of four syllables (cf., for example the durational patterns of *barka* and *barkatzen* within the same text in Navarro Tomas 1925: 634).

Hence, for what concerns the vowel duration we have in Basque the same tendency as in Japanese (as reported in Port & Dalby & O'Dell 1987 and discussed in Bertinetto 1988) and we would be inclined to ascertain Bertinetto's view that the lack of intrasyllabic and the presence of intersyllabic compensation (at some higher level) still can be a typical sign for syllable-timing.

III.6. The acceptability of an extreme shortening of unstressed vowels in accent-timed languages was shown by Bertinetto & Fowler (1988 - in press) and also reported in Bertinetto (1988). It is, among others, a result of the style-dependent temporary compression of unstressed syllables in this phonological type. They grouped cognate English and Italian words (like *superfluous* and *superfluo*) and tested the acceptability of the shortening of the first vowel in these words through native speakers of both languages. The expected result was that for Italian speakers the unacceptability was reached much faster whereas English subjects showed much more indifference towards the shortening. My informants¹⁶ confirmed, without leaving any trace of a doubt, that temporal compression alters the perceptual acceptability to in a considerable way. Plurisyllabic words like *presidente*, *solidaritate*, *polizia* and others must have a fully articulated [i], for example, otherwise they are judged unacceptable¹⁷.

III.7. Some Bizcayan dialects of Basque are said to show (remnants of) vowel harmony¹⁸. In the noun declension the determiner suffix *-a(-)* can be heightened to [e] after the dissimilation of a stem-final *a* —> *i*. Vowel harmony shows up in agglutinating languages and seems to have the function of keeping together the polymorphic word structure under one phonetic feature. And this polymorphic character of the unit word in agglutinating languages might be the reason for which agglutinating languages rather tend to the syllable than to the accent type. Although Basque morphology has been loaning many morphological items, categories and concepts from the surrounding Romance (and histori-

(16) At the present I am not able of quantifying the results of my interviews.

(17) This very same phenomenon is well known from the study of contrastive linguistics, see Hurch (1986).

(18) I have some doubts whether we are really dealing with vowel harmony in Basque, as the application is extremely restricted in few morphological classes and categories and, moreover, the domain is not necessarily the whole word. For typology of vowel harmony cf. Rédei (1977). How far the loss of vowel harmony might be an index for the loss of agglutination still has to be an object of research.

cally probably also non-Romance) languages, it has always resisted typologically maintaining its own morphological system, even in its weaker points.

III.8. *Euskara batua* (as all the varieties spoken in Spain) does not possess aspiration neither phonemically nor allophonically. As far as my own spectrograms and the spectrograms published, for example, in Etxebarria (1987) show, there is no essential difference in the voicing lag of the VOT between Basque and Spanish plain stops¹⁹. One problem connected with the regularization of the VOT is the extreme intensity difference between stressed and unstressed syllables and correspondingly an extreme difference between the articulatory energy in these positions. As this difference is still stronger in accent-timed languages than in the syllable-timed type, we postulate as one characteristic the stronger variation of VOT in accent-timed and, conversely, relatively less variation in syllable-timed languages. VOT is not necessarily linked to high articulatory amount but, the other way round, high articulatory energy favors a longer VOT, parallel to the preference of consonant aspiration in stressed over unstressed syllables.

III.9. There are few arguments of the list of characteristics above which I did not comment on. They are dealing with essentially two problems: a) the positioning of the accent and relative accentual processes, and b) the acoustic analysis of allegro speech styles. As I already deplored above there does not yet exist a clear qualitative description of, e.g., the Basque vowel timbres, neither do we have a phonetic description of vowel reduction phenomena in style-phonology. And finally, whoever has studied Basque phonology must be aware of the controversial position taken with respect to accent positioning processes. The present paper cannot be the place to enter this discussion, even reassuming the different opinions, arguments and counterarguments would take us too far away from the topic proposed here. Thus I prefer to leave these two points as provisos until further research will be ready to make the presentation more fruitful²⁰.

IV. Historical Evidence

As the discussion on syllable- and accent-timing structures has exceeded by large the phonetic frame, and, in fact, it is more than questionable whether we can establish these categories on purely phonetic grounds, phonological evidence from other than classical internal sources of alternation can and should be adduced. As mentioned above in a note, contrastive linguistics can contribute to the study of the issues at hand by showing how many prosody (syllable-) induced processes, for example, a speaker of Italian applies when learning an accent-timed language like German or English (cluster splitting, vowel epenthesis in final position, resyllabifications, etc.), or, vice versa, how different process types speakers of an accent-timed language apply when learning a syllable-timed language. One probably can go through the whole range of the so-called external evidence for detecting the type-dependent differences. In the remaining paragraph I will just put some emphasis on the historical and diachronic evidence for the syllable-timing character of Basque.

(19) Data on the VOT in Spanish have been published in various studies, like in the original work on VOT, Lisker & Abramson (1964).

(20) For this topic there probably has to be mentioned especially the Ph. D. dissertation by P. Etxebarria (EHU/UPV, Vitoria-Gasteiz, 1988-89).

In older and pre-literary stages the syllable structure of Basque was probably still less complex than it is now. Correspondingly all scholars seem to agree that only one single consonant could open a syllable in the onset (obviously besides the vowel onsets). Today's initial clusters of plain stop plus sonorant consonant were historically broken up in, e.g., Latin and Romance loanwords. This could happen on the one hand through vowel epenthesis (e.g. Lab. *adarallu*, Sp. *ladrillo*; c. *liburu*, Sp. *libro*, etc.) and on the other hand through the loss of the initial stop (Gip. *langa* < Lat. *planca*; c. *luma* < Lat. *pluma*, etc.). Similarly in such clusters the final stop consonant was lost, when showing up in composition and derivation, i.e. a coda simplification: c. *bana* < *bat+na*; e. *bain(a)naiz*, etc.)²¹. In the sequence of two nasals, like *m+n* normally the tendency is stronger towards the labial articulation in initial position, whereas the coda of the first syllable is deleted: Lat. *damnum* > c. *damo*²².

Stop clusters arising in composition were and are systematically simplified: e. *polit+ki* > *poliki*, c. *bat+tu* > *batu*, *nik dakit* > *nitakit*, etc., as in this context a final stop followed by an initial sibilant resulted in an initial affricate: c. *batzu* < *bat+(t)zu*. In the sequence final sibilant + initial sonorant consonant we have loss of the first element (Michelena 1985 [1961]: 351): Lab. *iraleku* < **iratz(e)leku*, cf. forms like *enaiz*, *eluke* comprising the negation *ez*, and cf. *hizlan*, *esnatu*. A well-known, and still productive process affricates the sequence of two sibilant fricatives (Hurch & Oñederra 1987): *etzan*, *etzen*, etc., but also deletion of the syllable coda with sibilants in general: c. *diotsut* < **diots+zut*.

We cannot go into detail here with all diachronic and historical processes in general which change the syllable structure from higher marked to less high marked. But we want to provide evidence for the claim that a) Pre-Basque probably had a still less marked syllable structure than modern Basque, b) that the higher marked syllable structures are mainly due to the influence of the confining Romance languages and c) that in historical synchronic and in diachronic phonology we find a whole series of changes which make the syllable structure less marked.

Finally we want to conclude that the diachronic development (as well as the synchronic [segmental] phonology) of a language of the syllable timed type should be characterized, in general, by a greater amount of segmental and prosodic processes which lower the complexity of the syllable structure. We already mentioned the case of the diachrony of German with respect to the coda structures, we showed some instances of the historical development of Basque and we know, for example, even much more analogous tendencies from the diachrony of the Romance languages²³ to ascertain this assumption. But a broader linguistic investigation of strictly phonological criteria for the typology still has to be done.

V. References

- Allen, G. (1975), «Speech rhythm: its relation to performance universals and articulatory timings». *Journal of Phonetics*, 3:75-86.
 Aurrekoetxea, G. (s.d.), *Euskal fonetikaren hastapenak*. Bilbo, Elkar.

(21) Cfr. Michelena 1985 [1961]: 347ff. As we showed in Etxeberria et al. (1987) this process is not productive any more. Cfr. more recent forms like *plastikoa*, *presaka*.

(22) In Etxeberria et al. we showed that this process is still governing the lexical representations of Basque today.

(23) As it would be interesting to have a closer look to (the history of) Portuguese phonology, which seems to behave rather different from the other Romance languages.

- Bertinetto, P. M. (1977), «'Syllabic blood', ovvero l'italiano come lingua ad isocronismo sillabico». *Studi di grammatica italiana*, 6:69-96.
- , (1981), *Strutture prosodiche dell'italiano. Accento, quantità, sillaba, giuntura, fondamenti metrici*. Firenze, Accademia della Crusca.
- , (1988), «Reflections on the dichotomy 'stress' vs. 'syllable-timing'». Paper read at the 1st ICEPSAV, Florianópolis, Brazil (in press).
- Comrie, B. (1981), *Language universals and linguistic typology*. Blackwell, Oxford.
- Dauer, R. (1983), «Stress-timing and syllable-timing reanalyzed». *Journal of Phonetics*, 11:51-62.
- , (1987), «Phonetic and phonological components of language rhythm». *Proceedings of the 11th ICPS*, vol. 5:447-450 Tallinn.
- Donegan, P. & D. Stampe (1983), «Rhythm and the holistic organization of language structure». *Papers from the parasession on the interplay of phonology, morphology, and syntax*. Chicago Linguistic Society, University of Chicago, pp. 337-353.
- Etxebarria, M. (1987), «Iniciación a la Fonética acústica». *ASJU*, XXI.2:475-514.
- Etxebarria, P. & B. Hurch & M. L. Oñederra (1987), «Loanwords in Basque: phonetics and phonology». Paper read at the II. Euskal Mundu-Biltzarra, Donostia-San Sebastián.
- Finck, F. N. (1910), *Die Haupttypen des menschlichen Sprachbaus*, Leipzig.
- Fowler, C. (1981), «A relationship between coarticulation and compensatory shortening». *Phonetica* 38:35-50.
- Gavel, H. (1920), *Eléments de phonétique basque*. Paris, Champion.
- Humboldt, W. von (1836), *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues*. Berlin, Akademie der Wissenschaften.
- Hurch, B. (1986), «Elementi di una fonologia contrastiva naturale». *Lingua e stile* XXI. 1:3-26.
- , & M. L. Oñederra (1987), «Euskarazko fonologiaren zenbait bilakabidez». P. Salaburu (ed.), *Euskal morfosintaxia eta fonologia. Eztabaida gaiak*. EHU/UPV, Bilbao-Bilbao, pp. 7-30.
- Lehiste, I. (1979), «The perception of duration within sequences of four intervals». *Journal of Phonetics*, 7:313-316.
- Lisker, L. & A. S. Abramson (1964), «A cross language study of voicing in initial stops: acoustical measurements». *Word*, 20.3:384-422.
- Major, R. (1985), «Stress and Rhythm in Brazilian Portuguese». *Language*, 61:259-282.
- Martin, J. G. (1972), «Rhythmical (hierarchical) versus serial structure in speech and other behaviour». *Psychological Review*, 79:487-509.
- Michelena, L. (1964), *Sobre el pasado de la lengua vasca*. San Sebastián, Auñamendi [=1988:1-73].
- , (1982), «Tipología en torno a la lengua vasca». *ASJU*, XVI.1:157-170. [=1987: 23-33].
- Michelena, L. (1985 [1961]), *Fonética histórica vasca*. Seminario 'Julio de Urquijo' de la Excma. Diputación Foral de Guipúzcoa, Donostia-San Sebastián.
- , 1987, *Palabras y textos*. UPV/EHU, Bilbao.
- , 1988, *Sobre historia de la lengua vasca*. Seminario 'Julio de Urquijo' de la Excma. Diputación Foral de Guipúzcoa, Donostia-San Sebastián.
- Miller, M. (1984), «On the perception of rhythm». *Journal of phonetics*, 12:75-83.
- Navarro Tomás, T. (1925), «Pronunciación Guipuzcoana. Contribución al estudio de la fonética vasca». *Homenaje a Menéndez Pidal*, vol. III, Madrid, pp. 593-653.
- Oñederra, M. L. & B. Hurch (in prep.), *Euskal fonologia*.
- Os, E. A. den (1983), «Stress-timed and syllable-timed languages». *Progress Report Institute of Phonetics University of Utrecht*, 8.2:12-23.
- Plank, F. (ed.) (1985), *Relational typology*. Mouton, Berlin.
- Pike, K. L. (1945), *The intonation of American English*. Michigan University Press, Ann Arbor.
- Port, R. & P. Dalby & M. O'Dell (1987), «Evidence for mora-timing in Japanese». *Journal of the Acoustical Society of America*, 81:1574-85.

- Ramat, P. (ed.) (1976), *La tipologia linguistica*. Il Mulino, Bologna.
- Rédei, K. (1977), «Einige Typen der Wokalharmonie». W. U. Dressler & O. Pfeiffer (eds.), *Phonologica 1976*, Innsbruck, pp. 167-74.
- Salaburu Etxebarria, P. (1984), *Hizkuntzaren soinu egitura. Hizkuntz teoria eta Baxtango euskalkia: fonetika eta fonologia* (I). Servicio editorial, Universidad del País Vasco, Bilbao.
- Skalicka, V. (1979), *Typologische Studien*. Vieweg, Braunschweig.
- Tovar, Á. (1978) «Comparaciones tipológicas del euskera». *Euskera*, XXII.2:449-476.
- Txillardegi (1980), *Euskal fonologia*. Ediciones vascas, Donostia - San Sebastián.
- Urrutia, H. & M. Etxebarria & I. Turrez & J. C. Duque (1988), *Fonética vasca I*. Universidad de Deusto, Bilbao.
- Vayra, M. & C. Avesani & C. A. Fowler (1987), «Word-level coarticulation and shortening in Italian and English speech» ms.

Note sur les pronoms dits «intensifs» du basque

GEORGES REBUSCHI
(Sorbonne Nouvelle. Paris III)

ABSTRACT

This paper examines the relationship between ordinary, reflexive and emphatic pronouns in different varieties of Basque from a contrastive viewpoint and with a view to checking the following interpretation of the «Avoid Pronoun Principle»: other things being equal, anaphoric items are preferred to emphatic ones, which in turn have precedence over ordinary pronominals. First, a comparison of the use of the reflexive genitive bere in Axular's Gero, published in Labourdin Bsq. in 1643, and that of both bere and the pure emphatic bera in the translation of that text into 18th C. Biscayan, shows that when the morpho-syntactic context prevents the inherent genitive bere from appearing, the emphatic item bera takes over. The Souletin adaptation of a recent Labourdin translation of the N.T. confirms this analysis. A wider look at the pronominal systems of the Souletin and Guipuzcoan dialects also shows that emphatic pronominals can be used in spite of their being bound within their binding or governing category: their licensing results from the interaction of the morpho-syntactic blocking of the anaphor, and the discourse-linked fact that they do not merely denote coreference: in addition to that, they also indicate that their antecedent, whatever it is, is unexpected (a notion already defended in Faltz's dissertation (1977). Finally, another dimension is introduced, which draws upon the distinction between «light» and «heavy» (generally, but not necessarily, compound) items; thus it appears that bere and bera are not only an unemphatic anaphor and an emphatic pronominal respectively, but also belong to two other distinct paradigms: bere (just as the pronominal genitive haren) is a «light» element, whereas bera is a «heavy» one, as is corroborated by its genitive form ber(h)aren — and just as is too the complex reflexive expression bere buru(a), 'himself', lit. 'his (own) head'.

1. Introduction

1.1. La classification des pronoms basques varie énormément selon les auteurs, tant en fonction de leur orientation théorique (implicite ou explicite) qu'en fonction du ou des dialecte(s) décrit(s) *. Ainsi, le pronom génitif *bere* 'son' est

(*) Cette étude, déjà parue dans *Hommage au Musée Basque* (publié sous la direction de M. J. Haritschelhar par la Société des Amis du Musée Basque) pp. 473-494, s'inscrit dans un projet plus vaste, concernant les rapports entre théorie syntaxique et énonciation, et lié à l'ATP «Nouvelles recherches sur les langage; observables et théorisation en linguistique», que je poursuis grâce à l'aide de l'UA 04-1055 du CNRS. Je tiens à remercier Andolin Eguzkitza, qui m'a procuré le texte d'Añibarro utilisé dans la seconde section.

classé comme «réfléchi» dans les grammaires traditionnelles consacrées aux dialectes dits «du nord» ou «orientaux»: navarro-labourdin, souletin (Gèze, Ithurry, Lafitte), alors que des études plus récentes, inspirées par la théorie chomskyenne du liage, et concentrées sur les dialectes «du sud» ou «occidentaux», surtout le guipuzcoan et le biscayen (Ortiz de Urbina, Saltarelli) le décrivent comme un élément «intensif»¹. De la même manière, *hura* est donné comme «pronom personnel» (de 3e p. sg.) par les premiers auteurs, qui décrivent par contre *bera* comme «intensif» ou «emphatique», alors que les seconds ou bien traitent uniquement de *bera* comme pronom personnel (Ortiz de Urbina, Salaburu), ou bien proposent (Saltarelli, p. 97) une règle selon laquelle «les pronoms de 3e p. (*hura*, *haiek*) prennent une forme spéciale (*bera*, *beraiek*) quand ils renvoient à des personnes ou des objets déjà mentionnés dans le discours», ce qui est pour le moins approximatif...

1.2. Grâce aux progrès accomplis par la théorie du liage au cours de ces dix dernières années, on peut établir aujourd'hui une liste de facteurs que toute approche sérieuse de la question devrait prendre en compte pour éviter l'à-peu-près dénoncé ci-dessus, et servir de grille de départ à la rédaction de monographies précises concernant chaque dialecte et sous-dialecte, à une époque donnée (cette liste est évidemment non-limitative):

(a) Conditions de localité: il s'agit d'identifier les domaines précis dans lesquels un élément donné doit être techniquement «lié» (avoir un antécédent remplissant certaines conditions) ou «libre»².

(b) Conditions d'identification de l'antécédent ou anti-antécédent (il peut s'agir de «c-commande», de «m-commande», et/ou de précédence linéaire³, etc.).

(1) Ces «hésitations» dialectales sont cependant notées dans le 1er vol. de la grammaire l'Académie basque, *EGLU*: p. 116 pour l'opposition entre *bere* et *haren* en ce qui concerne la coréférence extra-phrastique, et pp. 86-87 pour la «confusion» entre génitifs réfléchis et intensifs aux autres personnes grammaticales que la 3e. Un premier effort de description pan-dialectale et pan-chronique a été entrepris dans Rebuschi (1986a) [voir la bibliographie].

(2) Dans Rebuschi (1988), je montre par ex. que *bere* en basque oriental conservateur —et classique— doit être à la fois libre dans le plus petit domaine doté d'un «sujet» qui le contient, et lié dans le domaine minimal qui le contient ainsi qu'un «SUJET» (au sens de Chomsky (1981)), d'où la classe suivante de données:

- (a) Peio [bere buruarekin]/**berekin* mintzo da
lit. 'Peio parle avec lui (-même)'
- (b) Peiok erran du [*bere* xakurra hil zaio/*da]
Peio dit [que son chien *(lui) est mort]
- (c) Heiek_i sugeak_j ikusi dituzte *beren*_{i,*j} ondoan [cp. *elgarren*_{j,i*}]
Ils_i ont vu des serpents_j à côté d'eux_{i,*j} [cp. [les uns à côté des autres]_{j,*i}]
- (d) Peiok_i haurrak_j senditu ditu [PRO_j ber(h)aren_{i,k,*j}/**bere* kilikatzen]
Peio a senti les enfants le chatouiller
- (e) Peiok_i haurrak_j ikusi ditu [PRO_j [beren buruaren]_{i,*i} /**bere* joiten]
Peio a vu les enfants se frapper

etc.

(3) Par exemple, il semble que si le réfléchi argumental complexe précède son antécédent, celui-ci doit être «intensif» ou «emphatique»; en voici un illustration (pour les abréviations, voir la bibliographie):

Jean 8,13-14: «Vous portez témoignage sur vous-même... Je porte témoignage sur moi-même...».

(c) Etude des entités lexicales une par une; par ex., on sait que le basque oriental *parlé* contemporain ne distingue plus entre possessifs réfléchis et non-réfléchis qu'aux 3es p., sg. et pl., alors qu'Axular (1643) pratiquait cette opposition à toutes les personnes, tandis que Liçarrague (1571) ne distinguait entre ces diverses formes qu'aux trois personnes du sg., et à la 3e du pl.; autre ex.: les expressions réciproques *bat(a(k)) bestea* et *elgar* (ou *elkar*) n'ont pas exactement le même distribution⁴.

(d) Au niveau de l'anaphore textuelle, et non plus phrastique, il est impératif de donner une définition précise de termes comme «emphase» (focalisante? contrastive?) ou «intensif»: on peut montrer que les pronoms dits intensifs peuvent ou bien être «logophoriques» (c'est-à-dire orientés vers le sujet ou thème du discours), ou bien, comme Faltz a été le premier à le suggérer, souligner que c'est un référent inattendu, plutôt qu'attendu, qui est désigné (pour une illustration, voir (23) et la discussion qui suit).

(e) En ce qui concerne les démonstratifs enfin, il est essentiel d'étudier leur fonctionnement textuel (anaphorique), et non seulement déictique; ainsi, le démonstratif de «distance III» *bura* mentionné supra semble-t-il être non-marqué dans les dialectes du nord pour renvoyer à une notion ou un référent déjà mentionné, alors que dans ceux du sud, soit celui de distance II (*bori*), soit l'«intensif» *bera* lui font clairement concurrence...

1.3. En attendant que de telles monographies voient le jour, sans lesquelles aucune synthèse ne sera jamais possible, je voudrais consacrer cette étude à un problème sans doute descriptivement marginal, mais qui revêt une certaine importance sur le plan théorique: il s'agit de *l'interaction* entre (a) les propriétés lexicales spécifiques des pronoms, considérés individuellement, (b) les propriétés morphosyntaxiques de leur contexte immédiat, et (c), une certaine lecture d'un principe fonctionnel proposé comme universel par Chomsky en 1981: le principe «APP»: «Eviter un pronom autant que faire se peut» (traduction par Pica de l'anglais: «Avoid Pronoun Principle»).

Ce principe peut en effet recevoir deux interprétations distinctes:

- (1) a. Préférer, partout où c'est possible, un pronom vide (ou implicite) à un pronom plein (ou lexical).

[L. L. & Ezk.] *zure buruari ZUHAUREK duzu lekukotasun emaiten... Ene buruari NIHAUREK badut ere lekukotasun emaiten...*

[Duv.] *Zure buruari ZERONI ateratzen zatzaizkio lekuko... Ene buruari lekukotasuna NERONEK egin diozadan arren...*

(Pour d'autres traductions, voir l'ex. (25) du texte.)

(4) Il est fort étonnant que Saltarelli (1988, pp. 120-128) ignore l'existence de la première de ces deux expressions. En tout état de cause, on peut reprendre l'ex. (c) de la note 2 pour illustrer cette différence:

Heiek_i sugeak_j ikusi dituzte elgarren_{j,*i} / [bata bestearen]_{i,j} ondoan

Ils ont vu des serpents les uns à côté des autres

De façon plus générale, Yang (1983) et Manzini & Wexler (1987) ont montré sur des langues très diverses que la réduction de tous les pronoms d'une même langue à deux catégories, les «anaphoriques» et les «pronominaux» est largement insuffisante; pour le seul basque oriental conservateur, j'arrive à six classes d'éléments dans Rebuschi (1988).

- b. (i) Préférer, partout où c'est possible, un pronom réfléchi (ou «anaphorique») à un non-réfléchi;
 (ii) préférer, partout où c'est possible, un pronom non-réfléchi mais intensif, à un pronom neutre (ou «pronominal» strict).

L'interprétation (a) de l'APP, discutée par ailleurs par Bouchard et Kornfilt entre autres, ne nous concernera guère ici, bien qu'elle permette de rendre compte du caractère au moins aussi fréquent de (2a) par rapport à (2b), qui reste cependant tout à fait grammatical (voir aussi la note 12):

- (2) a. Mirenek [\emptyset aitari] hau esan dio
 lit. Miren lui-a-dit ceci *au* père
 b. Mirenek [*bere* aitari] hau esan dio
 Miren a dit ceci à *son* [+réfl] père

Si nous considérons maintenant l'interprétation (b) de (1), nous voyons qu'elle se ramène à la hiérarchie suivante des pronoms lexicalement réalisés:

- (3) Réfléchis > intensifs > neutres

qui exprime la même idée: lorsque le contexte syntaxique le permet, utiliser pour coréférer un pronom réfléchi; si le contexte ne le permet pas, utiliser un intensif; les pronoms neutres (ni réfléchis ni intensifs ou emphatiques) ne doivent donc être utilisés que «par défaut».

Cette interaction entre les propriétés grammaticales spécifiques des pronoms et de leur contexte immédiat, et (1b)/(3), sera étudiée ici sur la base de la même opposition entre *bere* (usuellement décrit, on l'a dit, soit comme réfléchi, soit comme intensif), et *bera* (typiquement intensif), d'une part entre le texte navarro-labourdin classique par excellence (Axular 1643: *Gero*) et sa traduction (qui date probablement de la fin du 18^e siècle) en dialecte biscayen par Añibarro (§ 2), et d'autre part, entre l'usage navarro-labourdin moderne de *bere* tel qu'il est illustré par la traduction anonyme des Évangiles et des Actes publiée en 1974 par les éditions Ezkila, et son adaptation au souletin par J. Casenave (1986) (§ 3): on verra ainsi que c'est le même principe (1b)/(3) qui permet de rendre compte des écarts dans les deux cas, historiquement et géographiquement distincts.

Dans ces deux sections, la notion de pronom «intensif» sera laissée sans définition, toute personne connaissant le basque sachant que les pronoms neutres *ni* 'je/moi', *hi* 'tu/toi' ou *hura* 'il/lui' ont une série «intensive» correspondante *nibaur* (ou *nerau*, *neroni...*), *hibaur*, *bera* (ou *berau(r)*), etc. La difficulté qu'il y a à cerner ce que représente exactement cette étiquette sera ensuite illustrée dans le § 4, où l'on verra que la valeur «faltzienne» des intensifs ou emphatiques, qui revient à dénoter un référent inattendu *peut* —mais cela n'est jamais obligatoire— faire que dans certains contextes morpho-syntaxiques précis à nouveau, l'échelle (3) soit bousculée. Dans la conclusion (§ 5), une réinterprétation d'ensemble des données sera proposée, qui reposera sur l'introduction d'une nouvelle dimension opposant éléments «lourds» ou complexes et éléments «légers».

2. BERE chez Axular traduit par BERA chez Añibarro

2.1. Chez Axular, *bere* est clairement un pronom génitif réfléchi (ou «anaphorique phrastique») qui n'a par ailleurs *pas* de forme absolutive, ergative ou da-

tive correspondante, l'intensif *bera*, gén. *beraren*, ne lui étant lié qu'étymologiquement (cf. les ex. (28a,b)). Par contre, déjà dans le biscayen du 18^e siècle, tel qu'illustré par le texte d'Añibarro, le génitif *bere* est soit réfléchi, soit intensif, *bera* étant intensif chez les deux auteurs. On devrait donc s'attendre à ce que les emplois de *bere* dans le texte original soient toujours rendus par *bere* dans la traduction biscayenne, et les exemples abondent en ce sens. On notera aussi que *bere* chez Axular prenait un antécédent indifféremment sg. ou pl. (on aurait *beren* dans le second cas aujourd'hui), alors qu'Añibarro distinguait clairement entre *bere* à antécédent sg. et *euren* à antécédent pl. Ci-après, (4) illustre *bere* à ant. sg. d'abord comme complément génitif d'une postposition (*axpi* 'sous'), puis comme possessif dans un syntagme nominal; (5) illustre l'emploi de *bere* pl. et de son équivalent *euren*⁵.

- (4) [Ax. § 15] Eta hetan travailla arazitzen zituen Faraonek_i *bere*_i azpiko iende hek, seinalaturik bat bederari_j *bere*_j eguneko lana eta sailla.

[Añi.] Eta olakoetan bear eragiten eutsen Faraonek_i *bere*_i azpiko jende oni, seinalaturik bakotxari_j *bere*_j eguneko lana ta gaia.

«Et dans celles-ci [= les pyramides], [le] *Pharaon* faisait travailler ses administrés [lit 'les gens sous lui'], indiquant à *chacun sa* part de travail quotidienne.»

- (5) [Ax. § 17] Irabazi zutenean Lazedemoniakoek_i *bere*_i fronterako hiri etsai bat...

[Añi.] Irabazi ebenean Lazedemoniakoak_i *euren*_i auzoko uri arerio bat...

«Quand les *Lacédémoniens* vainquaient une ville ennemie de *leur* voisinage...»

2.2. Qui plus est, les conditions d'emploi de *bere/euren* bisc. étant plus larges, on devrait s'attendre à les reconstruire dans des structures où *bere* est impossible chez Axular; c'est le cas du passage suivant, qui illustre la construction [X_i et son_j Y] où, faut-il le rappeler, *suus* était aussi bloqué en latin, et où les marques de négation *ez...* (*eta*) *ez* ne changent rien au problème (voir Lafitte, § 210, ex. (a), pour une esquisse d'explication de ce blocage):

- (6) [Ax. § 13] (Gure Iaungoikoak eman zituen... seietan ehun eta gehiago manamendu eta zirimonia suerte, eta hekin batean hanbat egiteko) non erraiten baitu Iondone Petrik, ez *berak*_i eta ez *beraren*_i aitzinekoak ere, ezin bururik egin zutela...

[Añi.] (...) non diño San Pedrok ez *berak*_i ez *bere*_i aurrengoak *bere*_i⁶, ezin eroan...

(5) Les références dans les ex. qui suivent renvoient à l'une des 400 sections découpées par L. Villasante dans ses éditions de *Gero*. Par ailleurs, j'ai pris sur moi de moderniser l'orthographe d'Añibarro — ainsi que celle de Liçarrague (1571), qui sera cité à partir du § 3. Enfin, les indices souscrits *i*, *j* etc. permettent, comme dans les notes 2 et 4 supra, d'identifier directement les antécédents.

(6) *Bere* en biscayen traduit aussi, tout à fait indépendamment du problème qui nous concerne ici, le *ere* 'même/aussi' des autres dialectes.

«(Notre Dieu a donné plus de six cents commandements et types de rites, et de plus tant de devoirs) que Saint Pierre dit que ni *lui* ni ses prédécesseurs ne pouvaient en arriver à bout...

2.3. Or, et c'est là ce qui nous importe ici, il est un cas particulier où Añibarro n'utilise jamais *bere* quand Axular l'emploi, le remplaçant par le pronom intensif *bera*, pl. *eurak*, éléments qui ne sont, en principe, *jamais* réfléchis. En voici quelques exemples. Dans le premier, (7), on notera dans la trad. bisc. trois occurrences régulières de *euren*, et une, inattendue donc, de *eurak*, contre quatre occurrences de *bere* (bsq. mod. *beren*) chez Axular:

- (7) [Ax. § 14] Eta nola zuhaitzak_i, bere_i dauden lekhuetarik, higitu gabe ... bere_i azpiko lurraren gozoa BEREGana_i, bere_i erroez thiratu, hazten ... eta mantentzen baitira...
[Añi.] Eta zelan aretxoak_i, dagozen *euren_i* lekutik, mugitu baga, *euren_i* azpiko lurraren gozoa, EURAK_i gana *auren_i* sustraiakaz tiratuaz, azi ... ta mantetzen dirian...
«Et de même que *les arbres*, sans bourger du [lit. 'de *leur*] lieu où ils se trouvent, croissent et s'entretiennent en aspirant à *EUX*, par *leurs* racines, le suc de la terre sous *eux*...»

Dans l'ex. suivant, l'antécédent de *bere/bera* est sous-entendu:

- (8) [Ax. § 33] Kontatzen du nola... ibili zen ... *bere* baithan ezin deliberatuz...
[Añi.] Erakusten dau zelan ... ebillela ... BERAGan ezin erabagi izanik...
«Il raconte comment ... il allait ... sans pouvoir décider en *lui*»

On retrouve en (9) un antécédent non exprimé, mais maintenant générique (noter aussi la reprise régulière de *beretzat* par le même mot):

- (9) [Ax. § 12] Eta begiratzea ere, ez etsaietarik, baiña BEREGanik, eta *beretzat* bekhatuz galtzetik begiratzea, izanen zen.
[Añi.] Eta gorde ta jagotea bere, ez arerioetarik, ezpada BERAGanik, eta *beretzat* bekatuz galtzetik gordetzea, izango zan.
«Et cette préservation même aurait consisté à se garder non de [ses] ennemis, mais de *SOI*, et pour *soi*, en [se] gardant de [se] perdre par le péché.»

Voici enfin un dernier exemple:

- (10) [Ax. § 40] (Gure bizitza itsasoz dohana_i bezala da, dio San Gregoriok, ... ezta ... baratzen). Zeren untzia_j, *nabi* ezpadu ere, *berekin_j* baitarama.
[Añi.] (...) Bada ontzia_j, gura ezpadau bere, BERAGaz_i daroa.
«(Notre vie est, dit Saint Grégoire, analogue à celui_i qui voyage en mer, elle ne s'arrête pas.) Car *le navire_j*, même s'il_i ne le veut pas, l'*emporte avec lui_j*.»

Ce que les quatre occurrences de *bera/eurak* dans ces exemples ont en commun, le lecteur l'aura remarqué, c'est qu'elles précèdent toutes la postposition *-ga-*, respectivement à l'allatif (7: *-ga-n-a*), à l'inessif ou locatif statique (8: *-ga-n*), à l'ablatif

(9: *-ga-n-ik*) et enfin à l'instrumental (10: *-ga-z*). Or, si *-ga-* régit le génitif chez Axular (cf. (7) et (9)) tout autant que la postposition *bait(h)an* 'chez/en' (ex. (8)) ou les postpositions (usuellement présentées comme des suffixes casuels) *-(e)kin* 'avec' et *-tzat* 'pour' (resp. ex. (10) et (9)), on notera d'une part que ni *baitan* ni *-(e)kin* ne sont usités dans cette variété de biscayen, et d'autre part et surtout, que *-ga-* dans ce dialecte régit toujours l'absolutif⁷. C'est cette propriété lexico-grammaticale spécifique de *-ga-* qui, de toute évidence, rend actif le principe (1b-ii), dans la mesure où le réfléchi *bere*, même lorsqu'il peut être utilisé avec une force «intensive», est un génitif inhérent (et non, comme le prétend la majorité des spécialistes du basque occidental, le génitif de *bera*, cf. (28a,b) infra, valable dans tous les dialectes), et se trouve donc inutilisable dans ce contexte. En d'autres termes, le pronom réfléchi ou intensif (en biscayen) *bere* étant, de par ses propriétés lexicales même, inapproprié au contexte syntaxique, lui-même dû aux propriétés grammaticales spécifiques de la postposition *-ga-*, la hiérarchie (3) impose l'apparition d'un pronom purement intensif et distinct, *bera*, qui, lui, est déclinalement à tous les cas.

Une contre-preuve au fait qu'il s'agit bien ci-dessus d'une interaction entre des propriétés morpho-syntaxiques spécifiques et un principe fonctionnel général est fournie par le fait que c'est *bere*, et non le génitif *beraren* de *bera*, qui apparaît dans tous les contextes fournis par des postpositions qui régissent le génitif: cf. *azpi* 'sous' (des ex. (4) et (7)) ou le *-tzat* de (9), ou encore l'ex. suivant, où la postposition *aurrera* 'devant' (à l'allatif) régit aussi le génitif, et rend donc *bere* licite (l'antécédent, marqué par un affixe dans l'aux. conjugué, est toujours non-réalisé phonétiquement):

- (11) [Ax. § 19] *ekartzen zeraukatenean gizon bat bere aitzinera...*
 [Añi.] *ekarten eutsenean bere aurrera gizon bat...*
 «quand ils «lui» amenaient devant lui un homme...».

3. Traduction de réfléchis navarro-labourdins par des intensifs souletins

3.2.1. Cette opposition entre le réfléchi *bere* et l'intensif *bera* se retrouve, sous d'autres espèces, entre le navarro-labourdin d'une part, et le souletin d'autre part —donc, dans le même groupe de dialectes dits «du nord», dans lesquels *bere* est maintenant strictement réfléchi (ou anaphorique au sens phrastique, en ce sens que, quelles que soient les variétés considérées, il ne peut jamais trouver son antécédent à l'extérieur de la proposition soit minimale, soit maximale, qui le contient— pour plus de détails, voir Rebuschi (1986a)). Par ailleurs, la variété de langue considérée est maintenant tout à fait contemporaine: pour ce faire, nous examinerons quelques exemples tirés des Évangiles et des Actes publiés par les éditions Ezkila en 1974, pour le navarro-labourdin contemporain, et leur version souletine par J. Casenave (1986); la raison pour laquelle j'ai choisi Ezk[ila] dans le premier cas est simplement que le texte de Casenave m'est apparu, aux ajustements lexicaux,

(7) On retrouve par ex. pour le sociatif, la même opposition dans Iturriaga et al. (1857, p. 116):

[labourdin] *hunek urtarazten du nitrea eta berekin badaramaka*
 [guipuzcoan] *onek urtu eta eramaten du berekin gatzua*
 [souletin] *Hunek hurterazten dü eta bereki eramaiten nitre gatza*
 [biscayen] *onek urtu ta daroa BERAGAZ gatzua*
 «cette [eau] fait fondre le nitre et l'emporte avec elle»

phonologiques, et strictement morphologiques près, comme une adaptation directe du texte publié à Belloc; en conséquence, lorsque des différences d'un autre ordre se font jour, on peut les considérer comme marquant l'impossibilité d'exprimer de la même manière que dans le texte navarro-labourdin de départ un même contenu.

A cet égard, on notera l'inexistence en souletin, tout comme en biscayen, de la postposition *baitan* 'chez/en', déjà vue supra⁸, et d'autre part la possibilité qu'a ce dialecte de décliner *directement* aux cas locatifs (inessif, ablatif...) des pronoms ou des noms (plus techniquement: des syntagmes nominaux à «tête» nominale) qui se réfèrent à des êtres animés (typiquement humains ou apparentés) — chose qui est impossible dans tous les autres dialectes, en particulier quand le référent est singulier.

3.2.2. Commençons donc par illustrer cette particularité souletine (j'ajouterai quelques autres traductions illustrant le blocage de la déclinaison locative directe des nominaux humains sg. dans d'autres variétés de basque).

— (a) pronoms de 3e p. sg.:

- (12) Matthieu 21,32: «vous n'avez pas cru en lui»
 [Ezk.] es duzue *haren baitan* sinetsi
 [Cas., p. 27]⁹ ez düzie HARTAN sinetsi
 [L.L.] ez duzue *haren baitan sinetsi*¹⁰
- (13) Jean 4,41: «beaucoup d'autres crurent en lui»
 [Ezk.] Ainitz gehiagok sinetsi zuten *haren baitan*
 [Cas., 99] Hanitxek haboro sinetsi zien HARTAN
 [L.L.] Bertze ainitzek ere sinetsi zuten *haren baitan*¹¹

(8) En fait, cela n'est pas tout à fait exact: le traducteur semble parfois avoir «collé» de trop près à son texte de départ, mais, sauf erreur ou omission de ma part, il a fallu attendre la p. 112 pour trouver un premier calque du tour navarro-labourdin; ainsi Jean 9,36: «Et qui est-il, Seigneur, que je croie en lui» est rendu par:

«Eta nor da, Jauna, *haren baitan* sinets dezadan?»

où la seule différence par rapport au texte d'Ezk. est phonologique (*beitan* vs. *baitan*). Et s'il est vrai que l'on retrouve un autre calque p. 116: Jean 5,19: «le fils ne peut rien faire de/par lui-même»:

«Semiak *bere beitarik* ez dezake deüs egin»

les occurrences de *berartan* chez Casenave en face de *bere baitan* dans Ezk. se comptent par plusieurs dizaines sur ces cent et quelque premières pages de l'ouvrage en souletin.

(9) Je renvoie à la page pour le texte de J. Casenave car la conception même de son ouvrage (table des matières organisée selon le calendrier liturgique) ne permet pas au profane de retrouver directement les passages cités du N.T.

(10) Les traductions occidentales (Ori., Olab., EHEG et EAB — voir la bibliographie) ont toutes ici une construction transitive dative:

eta ez zenioten sinetsi
 lit. 'et vous ne (le) lui aviez pas cru'

tandis que Liçarrague (1571) offrait une construction directe:

ez duzue hura sinhetsi
 vous ne l'avez pas cru.

(11) Cf. aussi, en basque «unifié», mais typiquement du sud, Jean 4,39:

[EHEG] hiri hartako samariar asko *harengan* sinesten zen
 lit. 'et beaucoup de Samaritains de cette ville se mirent à croire en lui'
 [EAB] ... samariar askok sinetsi zuen *harengan*.

— (b) pronom de 1e p. sg.:

- (14) Luc 4,18: «L'esprit du Seigneur est en moi»
 [Ezk.] *Nere baitan dago Jaunaren izpiritua*
 [Cas., 64] NITAN dago Jaunaren ezpiritua¹²
 [EHEG] Jaunaren Espiritua *niregan dago*¹³

— (c) noms propres:

- (15) Jean 4,39: «Beaucoup de Samaritains... crurent en Jésus»
 [Ezk.] Zamariar ainitzek sinetsi zuten *Jesusen baitan* (id. chez L.L.)
 [Cas., 99] Zamariar hanitxek sinetsi zian JESÜSETAN

3.2. Ceci étant admis, que se passe-t-il donc lorsque le génitif régi par *baitan* dans Ezk. est réfléchi? Considérons les passages suivants:

- (16) Luc 18,11: «il faisait cette prière en lui-même»
 [Ezk.] *otoitz hau egiten zuen bere baitan*
 [Cas., 109] *otoitz hau egiten zian BERARTAN*
 (Cf. aussi: Duv. (labourdin, 1898): *bere baitan honela egiten zuen othoitz*; L.L.: *bere baitan*; et, pour les dialectes du sud: EHEG: *honela egiten zuen otoiz bere barruan*¹⁴; EAB: *bere baitan*.)

Comme le réfléchi *bere* est, on l'a vu plus haut avec Axular, à la fois un génitif inhérent, et imposé par la postposition *baitan*, et comme cette postposition n'est pas disponible en souletin, on retrouve donc, selon le principe (1b-ii) ou la hiérarchie (3), l'intensif *bera* — dont la forme inessive n'est pas sans rappeler, par la présence du suffixe *-ta-* qui précède le *-n* locatif final, celle du pronom neutre *hura* au même cas, cf. (12), mais on aura noté que ce *-ta-* apparaît aussi sur le pronom de 1e p. sg. (ex. (14)) et même sur les noms propres (cf. (15)).

Le fait que le *berartan* souletin de (16) soit effectivement une forme du pronom intensif *bera* est corroboré par le passage suivant, où le référent est pluriel (on a donc logiquement *beren* en navarro-labourdin contemporain):

- (17) Marc 6,51 «ils s'étonnèrent d'autant plus en eux-mêmes»
 [Ezk.] *orduan eta gehiago harritu ziren beren baitan*
 [Cas., 109] *ordian eta haboro harritü ziren BERETAN*

(12) Noter aussi (L.L.):

Jaunaren Izpiritua Ø *gainean dut*
 lit. 'l'esprit du Seigneur, je l'ai dessus'

où le sujet de 1e p. sg., marqué dans le verbe (*du-t*), permet l'ellipse du génitif *ene*: cf. (1a) et (2a); on retrouve la même postposition dans EAB (basque standardisé à base guipuzcoane, tout comme EHEG):

Jaunaren izpiritua *nire gainean dago*

Mais ici, le verbe conjugué étant intransitif, le complément génitif de la postposition doit être exprimé.

(13) Le basque «unifié», suivant en ceci l'usage oriental et guipuzcoan, permet à *-ga-* de régir le génitif, contrairement au biscayen (cp. le § 2, et cf. les deux *haren+gan* de la note 11 supra).

(14) *Barrua* 'l'intérieur', peut être interprété ici soit comme un nom «possédé», soit comme postposition, déclinée à un cas locatif quelconque, régissant le génitif; ceci n'affecte en rien l'argumentation.

En effet, la forme *beretan* ne peut pas s'analyser comme un génitif *bere(n)* régi par une pseudo-postposition *-ta-*, car si c'était le cas, on aurait également dû avoir *beretan* en (16); puisque l'on y avait *berartan*, la seule analyse est de considérer que l'on a bien la forme inessive plurielle de *bera*, comme toutes les grammaires basques le confirmeront (*bera* comme adjectif signifiant 'le même' n'est pas soumis aux mêmes contraintes et restrictions que *bera* pronom intensif)¹⁵.

3.3. Mais le *baita-* navarro-labourdin peut se décliner à un autre cas que l'inessif. L'exemple suivant est particulièrement intéressant en ce qu'il permet, dans d'autres dialectes, de recourir soit à l'expression réfléchie «lourde» ou composée «X-gén. + *buru*», lit. «pronom X au génitif + tête», soit encore, dans les dialectes occidentaux, à une expression instrumentale «légère» tout aussi inanalysable que le possessif/intensif réfléchi:

- (18) Jean 5,30: «(Moi,) je ne puis rien faire de/par moi-même»
 [Ezk.] *nere baitarik ez dezaket deus egin [-rik = ablatif après -ta-]*
 [Cas., 117] NI HAURTARIK ez dezaket deüs egin
 (cf. L.L.: *ene burutarik ezin dezaket nik deusere egin*; Duv.: *ene burutarik...*; pour le sud, EHEG: *nik ez dezaket neurez ezer egin*; EAB: *neurez*.)

Le pronom neutre *nitarik* (cf. *nitan* en (14)) est impossible ici en souletin, car un pronom neutre ou pronominal strict ne peut pas normalement avoir comme antécédent un argument du verbe de la proposition minimale qui le contient (mais voir cependant l'ex. (26c) infra, et la discussion qui suit, pour un contre-exemple apparent). Le traducteur souletin a donc eu recours à la forme emphatique ou intensive *nibaur*, qui, normalement, est aussi exclue de tels contextes. Comment cela a-t-il donc pu se faire? D'une part, je viens de le dire, les dialectes du nord ignorent l'usage du réfléchi «léger» instrumental *ne(u)rez* 'de/par moi-même', *berez* 'de/par lui-même' etc. Mais, d'autre part, il semble que le génitif lourd en possessif + *buru* soit également bloqué en souletin dans cet usage adverbial, où, notons-le, la déclinaison est typiquement indéfinie — au contraire de l'expression X-gén. + *buruA* quand elle représente l'argument d'un verbe, comme dans:

- (19) a. Bere buruA ikusi du
 il s'est vu, lit. 'il a vu sa propre tête'
 b. Bere buruA rekin mintzo da
 il se parle tout seul, lit. 'il parle avec sa propre tête'

(15) Une autre confirmation est fournie par la traduction de Liçarrague (1571), chez qui *bait(h)an* pouvait régir l'absolutif, tout comme *-ga-* chez Añibarro le devait; on y trouve en conséquence pour Marc 6,51:

[17'] non are tinketz spantago baitzitezen BERAK *baithan*
 avec le même raisonnement rendant cet intensif licite que pour les occurrences de *bera* vs. *bere-* chez Añibarro. De même, (15) a pour équivalent chez Liçarrague:

[15'] [Jean 4,39] Eta ... anhitzek sinhets zezaten *buru baithan*.
 Mais *bait(h)an* pouvait aussi régir le génitif chez ce dernier. Or dans ce cas, ce n'était pas le génitif *beraren* de *bera* qui était utilisé, mais le simple réfléchi *bere*, comme dans Luc 18,11:

[16'] *bere baithan* othoitz egiten zuen.
 Si (1b/3) se vérifient à nouveau, il faut alors considérer que le choix de la rection génitive était l'option marquée chez Liçarrague; sinon (17') supra ne pourrait pas s'expliquer. Et, bien que ne disposant pas de chiffres précis, j'ai le très ferme sentiment que les constructions en X-abs. + *baithan* son extrêmement plus fréquentes chez ce traducteur que celles en X-gén. + *baithan*.

Un fort indice de ce blocage spécifique au souletin est dû au passage suivant, où les traducteurs d'Ezk. proposaient précisément, comme les deux autres traducteurs navarro-labourdins signalés sous (18), une construction en «X-gén. + *buru* [indéf] + ablatif»:

- (20) Jean, 7,28: «Je ne suis pas venu de moi-même»
 [Ezk.] Ez naiz *nere burutarik* etorria
 [Cas., 120] Ez niz NIHAURTARIK jinik
 (Duv. et L.L. ont tous deux *ene burutarik*, alors que Liçarrague (1571) avait *neure buruz*, à l'instrumental indéfini également; pour les traducteurs du sud, j'ai relevé: Olab.: *nere buruz*; Ori.: *nerez*; EHEG et EAB: *neurez*).

Le traducteur souletin est donc en quelque sorte «coincé»: il ne semble pas pouvoir utiliser le réfléchi lourd à l'indéfini, et ne dispose pas non plus du réfléchi léger à l'instrumental; il ne lui reste donc plus, a priori, que le pronom intensif, et le pronom neutre. En conséquence, le principe APP (1b/3) lui fait choisir le premier, qui serait interdit autrement, c'est-à-dire dans une construction parallèle à (19); ainsi, en face de (21), tout à fait correct, (22) est *absolument* exclu:

- (21) *ene būria ikusi dūt (nik)*
 je me suis vu, lit. 'j'ai vu ma tête'
 (22) ****nihaur ikusi nūt (nik)*
 lit. 'j'ai vu moi-même'

Je vais bien entendu revenir sur la différence essentielle qui distingue l'usage licite de l'intensif *nihaur* chez Casenave dans (20), et qui rend (22) totalement agrammatical. Mais pour ce faire, il faut d'abord élargir le débat.

4. Le réfléchi composé en Poss. + BURUA et les pronoms intensifs

4.1. Contrastant avec l'«abominable» (22), j'ai relevé chez Casenave un exemple qui n'est qu'apparemment du même type, et qui nous permettra de mieux cerner la différence entre (20) et (22); le voici (le sujet sous-entendu est un ergatif de 2e p. pl.):

- (23) Actes 20,28: «Prenez soin de vous-mêmes»
 [Ezk.] izan arta *zuen buruez* [-e-z = pluriel + instrumental]
 [Cas., 226] gogo emazie ZIHAURER [datif pl. de *zihaur* 'vous (intensif)']
 (cf. Liç.: *gogoa eizue zuen buruei* [datif]; EHEG: *izan ezazue zeuen buruaren arreta*; EAB: *zain itzazue zeuen buruak*.)

Il est évident que le réfléchi «lourd» souletin, *zien būrier*, correspondant au *zuen buruei* de Liçarrague, était également possible. La question se pose donc de savoir pourquoi on a ici un emphatique ou intensif, et ce qui le rend licite, en regard de (1b/3). Il apparaît que l'on a ici un nouveau type d'interaction, cette fois non plus entre des contraintes syntaxiques et un principe fonctionnel, mais entre les premières et des facteurs *sémantiques*. D'une part, on notera que, comme dans les autres dialectes orientaux, un complément au datif n'est pas obligatoirement marqué dans la forme verbale conjuguée; or c'est une contrainte absolue en basque

que deux affixes, en cas de conjugaison pluripersonnelle, ne peuvent avoir le même référent (c'est ce qui rend la forme **nüt*, b. standardisé **naut*, impossible en (22)¹⁶; comparer à cet égard les clitiques français de 1e et 2e p., parfaitement compatibles avec des sujets de même personne). Comme le complément est au datif ici, il n'a pas besoin d'être dans la forme conjuguée (cf. déjà le texte de Liçarrague), qui est simplement «donnez-le», sans marque de complément d'attribution. Voilà donc pour les contraintes morpho-syntaxiques, qui sont simplement *levées*.

D'un autre côté, sémantiquement, il semble bien que le contexte, sans l'imposer toutefois, *permette* d'utiliser une forme intensive ou emphatique qui présuppose un contraste avec d'autres référents possibles, et souligne en même temps que le référent indiqué n'est pas celui que l'on attendrait, à la fois contextuellement et culturellement (cf. Faltz, chap. 4). Or c'est bien ce qui se passe ici: dans ce type de texte, on s'attend à ce que l'énonciateur recommande à ses interlocuteurs de se préoccuper avant tout de leurs prochains, plutôt que d'eux-mêmes. C'est d'ailleurs ce que confirme la suite immédiate de ce passage, qui indique qu'en plus de la référence inattendue, ou marquée, on a un contraste syntagmatique; le complément global de la proposition est en effet complexe: «prenez soin de vous-mêmes et de tout le groupe»:

- (23') [Ezk.] ... zuen buruez eta artalde osoaz
[Cas.] ... zihaurer eta artalde osoari

On peut donc dire qu'aux yeux du traducteur, ce double facteur sémantique, associé aux conditions morpho-syntaxiques mentionnées supra, lui permet de faire passer des considérations énonciatives devant la contrainte fonctionnelle (1b/3). Dans d'autres dialectes d'ailleurs, le caractère morpho-syntaxiquement réfléchi du complément, et sa valeur sémantiquement emphatique, peuvent se combiner, ce qui ne fait que confirmer la présente analyse; ainsi, Orixe et al. (dial. guipuzcoan) traduisent-ils ce même passage par:

- (23'') [Ori.] ZEURON buruen arreta izan zazute, baita artalde osoarena ere
lit. «ayez soin de vos têtes à vous-mêmes...»

qui combine le réfléchi lourd ou composé «X-gén.+*burua*» (qui est en bloc lui-même au génitif ici, car il fonctionne comme complément du nom *arreta* 'soin'), et une forme réflexivo-intensive de cet X au génitif, *zeuron*, dont la double valeur est parallèle au *bere* d'Añibarro vue au § 2 (cp. le basque commun *zuen*, et le basque académique et axularrien *zeuen* dans de tels cas¹⁷).

(16) J'ai suggéré ailleurs que la «corréférence» notée par l'emploi de réfléchis composés comme en (21) ne pouvait pas relever de la structure morpho-syntaxique, puisque l'O.D. y est traité comme une 3e p. sg.; en d'autres termes, les expressions *ene buria* et *nik* de (21) (ou leurs équivalents en basque commun ou standardisé *ne(u)re burua* et *nik*) sont à la fois corréférentielles sémantiquement, et non-corréférentielles morpho-syntaxiquement: cf. Rebuschi (1986b), où des arguments d'une autre nature sont également apportés en faveur de la reconnaissance d'une double représentation des phrases basques.

(17) Dans les dialectes orientaux, il semble qu'une forme génitive intensive qui précéderait *burua* forcerait une lecture littérale du genre «vos propres têtes», et non «vous-mêmes» pour *zihaurer buruak*. Le procédé d'Orixe et al. est donc impossible ici, car il est dû à l'ambiguïté fondamentale, dans les dialectes du sud, des formes comme *bere* ou, ici, *ze(u)ron* 'vos': on a en effet vu au § 2 que ces mots sont lexicalement soit réfléchis, soit intensifs. Ce procédé peut par contre être employé dans les dialectes du nord, si la valeur littérale ou proprement référentielle

4.2. Les occurrences de *zibaure* dans (23) et *zeuron buru[ak]* dans (23'') permettent donc de s'interroger sur le degré de validité de l'APP (1b). D'autres ex. apparaissent en effet chez divers auteurs, qui montrent que les formes dites intensives peuvent l'emporter sur les formes réfléchies lourdes, lorsqu'elles manifestent un contraste, typiquement, comme je l'ai déjà dit, entre un référent inattendu et d'autres référents possibles¹⁸.

C'était déjà le cas chez Liçarrague (1571), dont l'occurrence du pronom intensif ci-après relève de la même explication que celle fournie pour le *zibaure* de (23) (noter de plus que l'instrumental ne peut, quant à lui, jamais voir le SN qui le porte être représenté dans la forme verbale fléchie):

- (24) Hébreux 6,13: «Quand Dieu fit sa promesse à Abraham, comme il ne pouvait jurer par [que que ce fût] d'autre plus grand que lui, il jura par lui-même»
 [Liç.] Abrahami promes egin zeraukanean Jainkoak, zeren bertze handiagoz ezin jura baitzezakeen, jura zezan BERARTZAZ.
 (Toutes les autres trad. consultées présentent une forme réfléchie lourde: *bere buruaz* chez Duv. (nord) et EHEG (sud), *bere büriaz* chez Cas., et enfin *bere buruarengatik* (à l'ablatif plutôt qu'à l'instrumental donc), chez EAB, Ori., et Olab.)

Bien entendu, comme chez Casenave, cet usage n'est pas restreint à la 3e p.; dans l'ex. suivant, toujours de Liçarrague, on a d'abord une occurrence du réfléchi composé, puis, dans un contexte syntaxiquement identique, l'apparition d'un pronom emphatique (qui interdit *ipso facto* de donner une lecture littérale à l'expression en génitif + *burua*):

- (25) Jean 8,13-14: «Toi, tu témoignes sur toi-même... Moi, bien que témoignant sur moi-même...»
 [Liç.] Hik eure buruaz testifikatzen duk... Nik NEURORTZAZ testifikatzenagatik...¹⁹.

Notons encore, pour résumer globalement la situation:

- (26) Jean 1,22: «Que dis-tu [=qu'as-tu à dire] sur toi-même?»
 a. [Liç.] Zer diok eurorrez? [emphatique, tutoiement]
 a'. [Olab.] Zerorretzaz zer diozu? [emph., vouvoiement]

du nom n'est pas en cause. En voici un bel exemple, où le génitif réfléchi *zeu(r)en*, optionnel dans ce dialecte, est opposé d'abord à un génitif «neutre» *zuen* (ce qui montre bien le caractère optionnel de l'emploi du premier), puis à un génitif intensif ou emphatique, *zibauren*:

«Ezen, zeuren buruaren [A] jabe zaudete, hala nola ... zuen [B] ontasunen. Mendetik mendera argituago, zibauren [C] arteko buruzagiak zibaurek dituzue hautatzen ziberotar odoloko gizonetan...»

En effet, vous êtes maîtres des vous-mêmes [lit. de vos [+réfl] têtes (A)], de même... que de vos [B: [-réfl]] richesses. De plus en plus éclairés au fur à mesure des siècles, c'est vous-mêmes [emphatique erg.: *zibaurek*] qui choisissez [vos] dirigeants entre vous [C: emphatique, génitif régi par *arteko*], parmi des hommes de sang souletin...» (J. Etchepare (1926), in P. Charritton (éd., pp. 147-148)).

(18) Outre Faltz déjà cité, mentionnons, pour l'exploitation de cette notion éminemment énonciative dans l'étude de la distribution des pronoms, d'une part A. Zribi-Hertz pour le français, et d'autre part C. Thoelen pour le néerlandais.

(19) Voir la note 3 pour d'autres traductions de ce passage.

- b. [Duv., L.L.] *Zer diozu zure buruaz?* [réfl. lourd, avec génitif interne non réfléchi]
 b'. [EHEG, Ori.] *Zer diozu zeure buruaz?* [id. avec génitif interne réfléchi «axularrien»]
 b''. [EAB] *Zer diok heure buruaz* [même chose qu'en b', mais tutoiement plutôt que vouvoiement]²⁰
 c. [Ezk.] *Zutaz zer diozu?* [pronominal strict]
 c'. [Cas., 51] *Zützaz zer diozü?* [id.]

Laissant pour le moment de côté les cas (c/c'), on notera que les emphatiques de (25) et (26a-a') présentent les propriétés suivantes:

— (a) ils sont à un cas oblique, l'instrumental, et ne peuvent donc être représentés dans la forme verbale conjuguée (ce qui, on l'a vu en 4.1, était une condition indispensable à leur apparition);

— (b) ils sont eux-mêmes composés, soit d'un radical de type «génitif réfléchi léger» (Liç. *neur-*, *eur-*), soit d'un radical réflexivo-intensif (Olab. *zer(o)-*, cp. le *ze(u)ron* génitif d'Ori. en (23'')), suivit d'une forme démonstrative: *-ortzaz*, *-orrez* et *-orretzaz* sont en effet trois variantes du même démonstratif de distance II [identification à l'espace occupé par l'interlocuteur] (*h)ori* à l'instrumental, qui dénote ici le thème ou contenu d'un discours;

— (c) leur antécédent est un sujet transitif, à l'ergatif (explicite en (25), implicite en (26)).

On a donc avec (b) et (c) deux raisons distinctes *de plus* pour considérer ces formes intensives comme licites: l'élément anaphorique (i.e. réfléchi), ou réflexivo-intensif qui, en fonction de la théorie du liage, pourrait déjà coréférer au sujet en fonction de (a), en est en effet *suffisamment éloigné*, non par la présence de l'élément déictique auquel il est associé à l'intérieur du mot, mais par la constitution d'une prédication secondaire établie entre l'objet direct (implicite et arbitraire en (25), explicite sous la forme de l'interrogatif *zer* en (26)), et le pronom emphatique oblique (cf. les exemples (27) infra, et les ex. et références de la note 2 pour un développement de l'idée que les réfléchis légers doivent être disjoints référentiellement d'un «sujet» trop proche, ce «sujet» étant précisément ici l'O.D. en tant que sujet d'une prédication secondaire).

En conséquence, des trois propriétés décrites ci-dessus, ce sont la première et la troisième qui semblent déterminantes, si l'on veut pouvoir rendre compte également de (26c), où un pronom neutre est employé: le complément est oblique, donc non-conjugué, et se rapporte à un sujet transitif: il y a donc à nouveau prédication secondaire (ou «localisation» ou «repérage» abstrait) entre un «sujet», *zer*, et le pronom *zutaz/zützaz*, le «sujet» de cette prédication permettant au pronom neutre d'être suffisamment éloigné à nouveau de son antécédent pour qu'il ne le «lie» pas

(20) L'usage axularrien du génitif réfléchi léger à une autre personne que la 3e, par ex. à l'intérieur de l'expression réfléchie composée comme en (26b') et (b''), est purement littéraire et conscient aujourd'hui; voir cependant un ex. relativement récent de son emploi (à vrai dire, optionnel) dans un dialecte oriental à la note 17; de façon générale, on constate que l'usage prescrit ou recommandé de ces formes (par l'Académie) est beaucoup plus respecté chez les auteurs du sud que chez ceux du nord.

trop localement²¹ — ce que confirme l'agrammaticalité d'un pronom neutre lié à trop courte distance, comme dans les ex. suivants, parallèles à l'ex. (a) de la note (2):

- (27) a. [zure buruarekin] / *zurekin mintzo zira
vous parlez tout seul, lit. 'vous [suj. intransitif, réalisable à l'absolutif, non à l'ergatif] parlez avec vous-même / *vous'
- b. [zure buruaz] / ? zutaz mintzo zira
vous parlez de vous-même

5. Récapitulation et réanalyse

La hiérarchie (3), qui correspond au principe fonctionnel (1b), confirmée d'abord par les résultats obtenus dans les §§ 2 et 3, se trouve maintenant infirmée par ceux de la section 4. La raison en semble être la suivante: elle ignore le fait que les pronoms dits intensifs ont un *contenu sémantique* que la «simple» coréférence, que l'on peut ou doit marquer, selon le contexte, soit par un réfléchi, soit par un pronom pur, ne justifie pas par elle-même. En d'autres termes, les intensifs complexes sont le résultat d'une interaction entre un contexte morpho-syntaxique qui les rend licites en tant que *pronoms non-réfléchis* (ou non-anaphoriques au sens phrastique du terme), et un contexte énonciatif ou discursif qui les appelle ou du moins les rend possibles en tant qu'*éléments porteurs d'un surplus de signification*.

Il en découle que le découpage des pronoms en trois classes adopté au début de cet essai (réfléchis, intensifs, neutres), est insuffisant: il faut en effet distinguer entre les réfléchis ou réflexivo-intensifs (selon les dialectes: nord vs. sud) *légers*, tels les génitifs *bere* ou *beren*, qui sont toujours en distribution complémentaire avec les pronominaux stricts légers (*haren*, *heien*), tous porteurs d'une information sémantique minimale (coréférence, ou référence disjointe, *sans plus*), et sur un autre plan, entre éléments *lourds*, tels les réfléchis argumentaux *ne(u)re burua*, *bere burua* et les emphatiques complexes, comme *nihaur* (ou *neroni...*), *zihaur* (*zeroni...*) qui sont porteurs d'une information au moins minimalement contrastive, qui va de la valeur «en tout cas» (pour les premiers) à la valeur «contrairement à ce que l'on pourrait attendre» (pour les seconds).

De ce point de vue, on doit considérer que *bera* se comporte fondamentalement comme un intensif lourd. Ainsi, il est avant tout non-réfléchi, ou pronominal (au sens de la théorie du liage), en ce sens que dans les contextes syntaxiques les plus typiques, il ne peut pas plus dénoter la coréférence avec le sujet que *nihaur* ne le pouvait en (22):

- (28) a. Peio_i bera_j, *_i ikusi du
Peio l'a vu [et non: *s'est vu]
- b. Peio_i [beraren_j, *_i txakurra] ikusi du
Peio a vu son chien [celui de quelqu'un d'autre, lat. *eius*]

ce que confirme encore le fait qu'il est alors paraphrasable par, respectivement: *hura bera*, *haren beraren*: sa valeur dans (28) est simplement de souligner le référent

(21) On remarquera que le *bera* bisc. étudié au § 2 correspond au même contexte complexe: cas oblique (réalisé par une postposition elle-même à un cas oblique), et orientation vers un sujet transitif *par dessus un objet direct* implicite ou explicite. Mais il n'en vas pas de même de tous les ex. souletins empruntés à Casenave: cf. en particulier (17) et (20).

(quel qu'il soit, du moment qu'il ne s'agit pas de *Peio(k)*), et donc d'en exclure d'autres possibles.

Cette conclusion pourrait paraître contradictoire avec les résultats obtenus dans les sections 2 et 3, si l'on omettait d'introduire une nouvelle dimension encore; il faut en effet tenir compte du fait suivant: de même que les autres éléments emphatiques ou intensifs, le domaine local à l'intérieur duquel *bera* doit être libre est *plus étroit* que celui à l'intérieur duquel les pronominaux stricts ou pronoms neutres ne doivent pas avoir d'antécédent: c'est ce qui explique sa disponibilité pour renvoyer au sujet dans les ex. (7) à (10), version d'Añibarro: *á*, variante biscayenne de *hura*, y aurait encore imposé une référence disjointe par rapport au sujet, tout comme *hartan* (vs. *berartan*) ou *haietan* (vs. *beretan*) auraient imposé la non-coréférence dans les ex. souletins (16) et (17). Dans de tels contextes donc, le poids sémantique de *bera* est alors naturellement réduit, et le principe APP sous sa forme (1b/3) joue alors tout son rôle.

Mais, dès que le contexte grammatical étroit permet également l'apparition des réfléchis lourds, il y a contraste entre ces derniers et les intensifs, si bien qu'ils retrouvent alors toute leur force contrastive: c'est exactement ce qui s'est passé dans les exemples de la section (4), qui ont montré de plus que ce *poids sémantique* spécifique dépendait essentiellement du point de vue subjectif de l'énonciateur²².

(22) Faute de place, il reste deux problèmes que je ne puis traiter ici, mais qui méritent d'être mentionnés. D'une part, l'emphase supraphrastique obtenue par l'emploi de *bera* dans des ex comme (28a,b) se réalise de manière opposée selon les dialectes dans les propositions subordonnées; ainsi, la «règle» de Saltarelli citée en 1.1. représente-t-elle du moins une tendance marquée dans les dialectes du sud, mais certainement pas dans ceux du nord, comme le prouvent les différents degrés d'acceptabilité sous coréférence dans les deux phrases suivantes:

(a) [Nord] Peio_i erran daut [*hura*_{i,j} / *bera*_{??i} jinen dela]

(b) [Sud] Peio_i esan dit [*hura*_{i,??i} / *bera*_{i,j} etorriko dela]

Peio m'a dit que *lui* viendrait.

D'autre part, je ne discuterai pas non plus de la traduction de 'son' dans des structures du type [*X*_i et son *Y*]_i selon les dialectes: on trouve soit *baren* (cf. latin *eius*) chez Axular et dans les parlers orientaux conservateurs, soit *bere* (en guipuzcoan courant), soit encore soit l'un soit l'autre — sans parler de la possibilité, partout, d'employer un emphatique comme *beronen* 'de celui-ci' ou *berorren* 'de celui-là' (distance I ou II). La question à ce sujet est la suivante: pourquoi le réfléchi est-il bloqué chez Axular (ou en latin), alors qu'il est supérieur au pronominal pur sur l'échelle (3)? La réponse est probablement à chercher du côté de l'identification de l'antécédent potentiel, qui doit posséder une autre propriété que celle de simple dominance structurale, cf. le «PIT» (*Principle of Independent Targeting*) de L. Hellan (1988, p. 81): «Une anaphore B prend un syntagme nominal A comme antécédent seulement si A est un terme visé par une autre relation grammaticale fondamentale»; or comme l'avait déjà remarqué Lafitte (§ 211), dans *aita, eta baren, semea heldu ziren* 'le père et son fils venaient', «le verbe déborde *aita*»; en termes plus modernes, *aita* n'est pas le sujet, mais un constituant interne au syntagme complexe sujet.

BIBLIOGRAPHIE

1. *Corpus basque.*

- [Añi.]: Añibarro, A. (texte non daté), *Gueroco Guero* [texte non publié de son vivant, 1748-1830], trad. biscayenne d'Axular (1643); les 42 premiers chapitres ont été publiés dans la *RIEV*, 1923 et sv.
- [Ax.]: Axular, P., 1643, *Gero*; réédition avec orthographe modernisée et traduction espagnole par L. Villasante: Barcelona, Juan Flors, 1964, puis Oñate, Jakin, 1976.
- [Cas.]: Casenave, J., 1986, *Egün oroetako irakurgetiak*; Zarauz, Itxaropena.
- [Duv.]: Duvoisin, J., 1898, *Bible Saindua*; rééd. fac. sim. en 3 vol., Bilbao, Editorial de la Gran Enciclopedia Vasca, 1972.
- [EAB]: Elizaren Arteko Biblia, 1983, *Itun berria*; Lizarra & Bilbao, Bibli Elkarte Batuk/Sociedades Bíblicas Unidas.
- [EHEG]: Euskal Herriko Elizbarrutietako Gotzaiak, 1980, *Itun berria*; Saint-Sébastien, Editorial Diocesana/Idatz Elizbarrutiko Argitaraldia.
- Etchepare, J., 1926, «Atharratzeko mintzaldiak»; in P. Charritton (éd., 1984) *Jean Etchepare mirikuaren (1877-1935) idazlanak*, vol. I; Saint-Sébastien, Elkar (pp. 143-149).
- [Ezk.]: Ezkila (éd.), 1974, *Jesu-Kristo-ren berri ona*; Belloc, éd. Ezkila.
- Iturriaga et al.: A. P. Iturriaga, J. A. de Uriarte, Cap. J. Duvoisin, & Abbé Inchauspé, 1857, *Dialogues basques: guipuzcoans, biscayens, labourdins, souletins*; Londres; rééd. fasc. sim., Saint-Sébastien, Hordago-Lur, 1978.
- [L. L.]: Léon, L., 1947, *Jesu Kristo gure Jaunaren Ebanjelio Saindua*; Ustaritz, sans indication d'éditeur.
- [Liç.]: Liçarrague, J., 1571, *Iesus Christ gure Iaunaren Testamentu berria*; La Rochelle; rééd. fasc. sim., Saint-Sébastien, Hordago-Lur, 1979.
- [Olab.]: Olabide, E., 1958, *Itun Zâr eta Beñia*; Bilbao, Yesusen Biyotzaren Deya.
- [Ori.]: N. Ormaechea, dit «Orixe», J. Kereseta & R. Zugasti, 1974, *Itun berria*; Usúrbil, Impr. Izarra, & Bénédictins de Lazkano.

2. *Etudes de grammaire et de linguistique*

- Bouchard, D., 1985, 'PRO, Pronominal or Anaphor'; *LI* 16/3, 471-477.
- Chomsky, N., 1981, *Lectures on Government and Binding*; Dordrecht, Foris.
- [EGLU], 1985, *Euskal Gramatika. Lehen Urratsak*, vol. I; préparé par la Commission de grammaire (*Gramatika Batzordea*) de l'Académie basque; Pampelune, Euskaltzaindia & Institución Principe de Viana.
- Faltz, L. M. 1977, *Reflexivization: a Study in Universal Syntax*; thèse, U. de Californie à Berkeley; rééd.: New York, Garland, 1985.
- Gèze, L., 1873, *Eléments de grammaire basque, dialecte souletin [...]*; Bayonne; rééd. fasc. sim.: Saint-Sébastien, Hordago-Lur, 1979.
- Hellen, L., 1988, *Anaphora in Norwegian and the Theory of Grammar*; Dordrecht, Foris.
- Ithurry, l'Abbé, 1895, *Grammaire basque; dialecte labourdin*; Bayonne et Biarritz; rééd. fasc. sim.: Saint-Sébastien, Hordago-Lur, 1979.
- Kornfilt, J., 1987, «Beyond Binding Conditions: the Case of Turkish»; in H. E. Boeschoten & J. Th. Verhoeven (éds.), *Studies on Modern Turkish*, Tilburg, Tilburg University Press (pp. 105-120).
- Lafitte, P., 1962, *Grammaire basque (navarro-labourdin littéraire)*; Bayonne, Editions des Amis du Musée Basque et Ikas.
- Manzini, R. & Wexler, K., 1987, «Parameters, Binding Theory, and Learnability»; *LI* 18/3, 413-444.
- Ortiz de Urbina, J., 1986, *Some Parameters in the Grammar of Basque*; thèse, Université de l'Illinois à Urbana-Champaign; rééd. revue et corrigée, Dordrecht, Foris, 1989.
- Pica, P., 1984, «Liage et contiguïté»; in *Recherche sur l'anaphore*, U. Paris 7, Collection ERA 642, pp. 119-164.
- Rebuschi, G., 1986a, «Théorie du liage, diachronie et énonciation: sur les anaphores possessives du basque»; *ASJU* 20/2, 325-341.

- , 1986b, «Pour une représentation syntaxique duale [...]»; *ASJU* 20/3, 683-704.
- , 1988, «A propos de quelques 'universaux' de la théorie du liage»; *Verbum* 11/2, 157-185.
- Salaburu, P., 1986, «La teoría del ligamiento en la lengua vasca»; *ASJU* 20/2, 359-412.
- Saltarelli, M., 1988, *Basque*; Londres, Croom Helm (Descriptive Grammars).
- Thoelen, C., 1987, «Les réfléchis en néerlandais»; texte dactylographié, U. Paris 8, 65 pp.
- Yang, D. W., 1983, «The Extended Binding Theory of Anaphors»; *Language Research* 19/2, 169-192 [Séoul].
- Zribi-Hertz, A., 1980, «Coréférence et pronoms réfléchis: notes sur le contraste *lui/lui-même* en français»; *Linguisticae Investigationes* 4, 131-179.

Materiales para un Diccionario Etimológico de la Lengua Vasca

III

MANUEL AGUD — † ANTONIO TOVAR

AMAIIKA-ZARDEKO (o *sardeko*?) AN 'arador' (insecto); lit. '(el insecto o miriápodo) de las once (incontables) horcas'. Tovar dice, 'el de los once cuernos' (humorístico). Nada nuevo aporta Yu. VI. Zytsar IKER 2, 713.

AMAINA G, AN 'alguacil'. Cf. *almameru*.

AMAINAKERIA (Duv.) 'acto de seducción, adulación'. (Suf. *-keri*). Cf. *amainari* 'seductor'. Lh. lo compara con occit. *amainá* 'ceder'. (Cf. el siguiente).

Nos hace notar Corominas que *amainari*, *amainatu*, *amainu* las recoge Azkue sólo de Duvoisin, que estaba muy empapado de gascón. Para las relaciones románicas nos señala langued. *amainagà*, *amainagado* 'caresse, flatterie', *maniaguejà* 'cajoler, câliner', *maniac* 'favori, mignon', y cat. *manyagueria* 'caricia, halago', derivado de *manyaga* 'caricia', *manyac* 'suave, dócil, mansueto'. Para la forma vasca recuerda este autor oportunamente a Mich. FHV 453, 221 y 246 s., donde tenemos la alternancia *-ari/-kari* que explica *(a)*mainakari* > *amaina(a)ri*. Cf. V *mainaka*. Derivados de *manus* (cf. REW 5329 s. y Corominas 3, 249).

AMAIÑATU AN, BN 'fajar, envolver en pañales a un niño', R 'ponerse bien de salud una recién parida', G 'amainar', (Duv.) 'seducir por medio de caricias', 'halagar'. (Cf. *amainu* 'zalamería').

Debe de haber un cruce entre *amainar* (de origen occit. o cat., atestiguado en esp. desde el s. XV: Corominas 1, 179), *amañar* (ibid. 3, 249) y *apañar* (ibid. 1, 232). Cf. *apaindu*.

AMAIÑUDE (y *amaiño/-u*) 'nodriza'. Composición clara (*ama* + *iñude*).

AMAINTU R 'fastidiar'. Cf. *amaiñatu*. En ciertas regiones españolas se usa *apañar* con este sentido: *¡nos ha apañado!*, *¡estamos apañados!*

AMAITERIA V, *ameteria* V 'aparcería'.

J. Gárate RIEV 26, 347 s. lo deriva del lat. *mediataria*, de donde fr. *métairie* (*moitoterie* en el s. XII-XIII, de fr. ant. *meitier*, Gamillscheg 609 a). Parece que lleva la preposición *a* antepuesta. Acaso es palabra empleada en romance (Mich.). Corominas señala que *mediataria* es una latinización construida sobre el fr. *métairie*, que no procede del lat., sino del fr. *maitié*.

AMAITU V 'finalizar'. Corominas se pregunta si la forma previa es ésta o es *amai*. Cree que hay que insistir sobre la idea de Mich. *Fetstchrift W. Giese* 82 (también en FHV₂, 496) de que *amaitu* es alteración de **amabitu* en el sentido de 'adocenado'. Piensa que da una buena base semántica popular (es la que interesa tratándose de vasco) que nos pondría en terreno firme fonéticamente, pues la caída de una *-b-* intervoc. siempre es posible en vasco, y mucho más existiendo un factor disimilante (nótese la *m*). Supone que para partir de *amar* trope-

zamos con la firmeza de la *rr*, firmeza que considera incommovible en este caso (cf. *amarreko*).

AMAIZUN L, BN, R, *amaxun* R, S, *amizun* BN 'madrastra'. De *ama* + el suf. *-aizun* (q.u.) 'falso' (Azkue *Morf.* 9 y 18), o más bien suf. *-(k)izun* (Mich. *FHV* 245 y 415, que considera *-aizun* como falso análisis).

AMAKATU L 'arrear, excitar a andar', BN 'lisonjear, halagar'; 'alimentarse de la leche de la madre'.

Si, como indica Lh. y Corominas, es de origen románico (gasc. *amaga*, prov. ant. *amagar* 'cuidar', etc.); habría que explicar su *-k*. En las dos últimas acepciones puede descubrirse un homónimo derivado verbal de *ama* 'madre'.

Señala Corominas que en los valles bearneses lindantes con el vasco las sordas intervoc. sustituyen sistemáticamente a las sonoras de los dial. bearn. Así *amakatu* es alteración de la misma voz que tenemos en *amainakeria* (q.u.), quizá con algún cruce de *amako* V 'madraza', *amako*: R 'niño apegado a su madre'. Cf. *amaka* BN 'jugar al escondite' (juego de niños). Este autor observa que en cat. el mismo juego se dice '(jugar a) *amagar*'.

AMAKUNDE R 'día de comadres, jueves de Septuagésima'...

¿AMALARRI S 'honda'. Cf. (*b*)*abail(a)*. La primera parte es var. de *abail* (q.u.); la segunda *arri* 'piedra'. Corominas sugiere *larri*, var. de *larru* 'cuero'. El compuesto vasco, de tener en él *arri*, hubiera sido **arri-abail*. Sugiere como significación 'diez cueros' (?). Añade que S (*ab*)*abaila* se explicaría por una etimol. pop. *ama* + *larri*.

AMALATZ G 'una especie de castaña'. Corominas piensa que hay aquí una formación derivada del ast. leon. (y gall.) *magostar* 'asar castañas', ast. *amagüestu* 'reunión de personas para *magostar*'. Se entendió quizá *agostado* y se tradujo por *latz* 'áspero, rudo'. Quedaría por explicar el (*a*)*ma*- que comienza el término vasco y el del Noroeste (?).

AMALAU V, G, AN, *amalaur* BN, R, salac., *hamalaur* L, BN, S 'catorce'.

De *amar* y *lau* ('cuatro'). Tiene un valor especial en frases como *biño i zeñ az? amalau?* «pero, tú ¿quién eres?, ¿catorce?», dicho a uno que fanfarronea.

AMALAUZAKU G 'el Bú, fantasma imaginario con que se asusta a los niños' (lit. parece significar 'catorce sacos', que puede ser una etimol. pop. por lo que vemos del bearn. abajo).

Griera *BDC* 25, 85 señala bien en el último elemento la coincidencia con el cat. *l'home del sac* (cf. esp. *el hombre del saco*), bearn. *l'ome deu sac*.

AMALMA v. *amarau(n)*.

AMALOKA V, *kolka* G, AN, *koloka* AN, L, *kloka* AN, *loka* V, G, L, R, S, *koroka* BN, S (con otras variantes en Múg. *Dicc.*).

Vid. *kol(o)ka*.

Es evidente su relación con un conjunto de formas románicas: cast. *lueca*; nav.pir. *loca*, arag. *lueca*, arag., rioj., sor. *clueca*, arag., nav. *culeca*, cat.pir. *cloca*, etc.; todos procedentes del lat. **clocca* (GDiego *Dicc. etimol.* 1684).

De *ama* y *kol(o)ka*, *loca* 'gallina clueca'.

AMAMA¹ V 'abuella'. Acaso tenga razón J. Manterola *EE* 4, que cree en una contrac. no de *amaren ama*, como dice él, sino de *amaen ama*, o más bien en un compuesto determinativo.

AMAMA² v. *amalma*, *amarau(n)*.

AMAMIARREBA v. *amagin(b)arreba*.

AMAÑA G 'cama de pastores hecha de ramas'. v. *kamaiña*.

AMAÑATU v. *abaño*¹.

AMANDA¹ (Duv.) 'almendro'. Préstamo reciente del fr. *amande* (*EWBS*).

AMANDA² 'castigo'. Del fr. *amende* 'id.' (*EWBS*).

AMANDER R 'madrina (de bodas)'. Cf. *aitader*.

AMANDI 'reyezuelo' (pájaro). (Vid. Mich. FHV 182).

Para EWBS de *ama* 'madre' + *andía*, dimin. por *-anda*: 'inadrecita'.

AMANDIL L, un pececillo de entre peñas.

Corominas relaciona con *amundieta*, donde podría analizarse un primer elemento *amu*. En el segundo acaso hay un *andil* < lat. *anguilla*. Compara también *sabandilla* 'lagartija' (Pamplona) y variantes (Corominas 4, 99). Para EWBS quizá del esp. *tamañillo* 'muy pequeño' (!).

AMANDITXARKO R 'espantapájaros'. De *ama*.

AMAÑO v. *abaño*¹.

AMANTAL¹ V, *amatal* V, *amental* V, *mantal* G, AN, *mandar* G, R, *dabantal(e)* BN, *debantal* AN, *debantel* AN, L, *dantal* AN, *damentara* S, *gemantal* R 'delantal'. Vid. *dabantale*.

La acepción G 'ración especial que se da a quien pesca merluza en cantidad considerable', es quizá una especialización del significado anterior.

AMANTAR G, *azmantar* G, *azmantal* V, *bartan* G, AN 'polainas rústicas', 'mantas para abarcas'.

CGuis. 153 cree ver un derivado del lat. *mantum*. Según Mich. es un compuesto de *az-* y *mantar* (q.u.). Sin embargo, Corominas sugiere una metátesis del G, AN *bartan* con asimilación de la nasal, que acaso pueda compararse con cast. *bardas* (< it.) 'armadura de vaqueta con que se guarnecía el cuerpo de los caballos'.

AMANTON G, L, *mamanton* G, L 'grueso, gordinflón'.

Sería según Corominas, el esp. *mamantón* (ya en Nebrija), con etimol. pop. sobre *ama* = *mama*. Absurdo EWBS al proponer de *amañ-* por *tamañ-*, del esp. *tamaño*.

AMANU L 'bardana, lampazo' (Bot.). Aunque de origen oscuro, para EWBS quizá idéntico a *amaño/-u* 'abuela' (por los frutos de color gris).

AMAORDE V, G, *amorde* V, G, L 'madrastra'. De *ama* y *orde*. Formación semejante a *ait(a)orde* (q.u.). Cf. también *amaborze*.

AMA PONTEKO V, G 'madrina'. Para su formación vid. *aita-pondako*.

AMAR V, G, AN, R, *hamar* L, BN, S 'diez'.

Vinson RLPbC 42 109 intentaba explicarlo por el vasco mismo: de **hambar* o **hamabar*, o traduciendo *hamar* por 'parada, estación' (el mismo autor en RIEV 2, 797).

Por *amarreko* que en juego del «mus» significa 'cinco', pudiera pensarse que la primitiva significación de *amar* fuera 'cinco', y habría que explicar entonces a base de comparar *amai* 'extremo, término'; (*amar* sería especialmente de *amai-amar* 'límite, término', final de la cuenta de los dedos) (Tovar *Festschrift W. v. Wartburg* (1958) 831 ss.). Lo rechaza Mich. *Festschrift W. Giese* 80 s., que recoge V *amai*, con alternancia *r/i*, como *ibar/ibai*, pero señala que puede ser postverbal de *amaitu*. Se basa, entre otras cosas, en salac. *amastarrika*, que puede interpretarse como *a-bost-arrika*.

Pero quizá *amarreko* ha pasado a su significación actual por una simplificación natural en la forma de contar en el juego.

Ha gozado de mucho favor la etimología camítica: bereb. *mrau*, *marau* (Mukarovsky GLECS 11, 85), guanche, etc., tuar. *merau*, eg. y copto *mef*, ya propuesta por Phillips *Eine baskische Sprachprobe nebst Einleitung u. Kommentar* 18, y ampliada por Gabelentz 17, 72 y 98 s. y Sch. BuR 51, lo cual aceptaban Wincler RIEV 8, 300, Giese RIEV 19, 575, Bouda BuK 337 y BKE 53 (aunque luego se inclina por la solución cauc.), Lahovary Bol. R. Ac. Bs. Letras (1949), 2, 36, Tovar *La lengua vasca* 30. Mukarovsky Wien. Zschr. 62, 34 compara bereb. *maraw* 'diez' (lo tomó de Tromb.). Este último después de haber aceptado la hipótesis de la etimología camítica (*Numerali* 146), lanzó una comparación cauc.: lak *k'ama* 'manada', a la vez que señalaba otros paralelos: bantú *o-kama*, *i-kama*, etc., y *kama* 'mano' en otra de las lenguas de

este grupo (*Orig.* 111, cf. 24), indicando además (*Numerali* l.c.) que el elemento *ba-* podría compararse con otras formas cauc. Naturalmente que Bouda *EJ* 5, 218 se ha inclinado hacia el caucásico, y da como razón el abkh. *k'ə* como etimología, para él probada, de *ama-ika* (q.u.). Tampoco es más afortunada la propuesta por J. Karst *Essai sur l'origine des basques* 14 relacionando *hamar* con arm. *hamar* 'número', lo que entra en los lindes de lo disparatado.

Yu. VI. Zysar *IKER* 2, 718 rechaza el camfítico. La cree palabra genuina compartiendo con *(a)tzi '10'. Menciona a Lafon que analiza georg. *oci* '20' que puede ser comp. histórico de '10', y *c* sería compar. a vasco *(a)tzi.

AMARA(MA) v. *amalma*.

AMARATU BN 'desagregarse, descomponerse' (hablando de la tierra, de la piedra). Cf. gasc. *amarà* 'inundar', 'mezclar el agua con la harina, amasar', cat. *amarar* 'empapar', arag. *amerar* (*Corominas* 1, 191). Eso explica el sentido de 'desmoronarse la tierra empapada de lluvia'.

HAMARATZI BN, salac., *emeretzi* V, G, AN, *hemeretzi* L, BN, *emeretzu* R, *bemeretzü* S, o también *himeretzü*, *himètzü*, *himberètzü* S 'diez y nueve'. Para las formas v. Lafon *EJ* 6, 27. Es el resultado de una contrac. de **hamarbederatzi*, como se ve más claramente de una de las formas suletinas. Así lo han explicado Campión *Gram.* 137, Uhl. *RIEV* 2, 512, Gavel *RIEV* 12, 496 y *Gram.* 1, 121, Tromb. *Orig.* 110, Giese *RIEV* 19, 567 y Lafon *EJ* 6, 16 (a quien sigue Yu. VI. Zysar *IKER* 2, 719).

AMARAU(N) V, AN, L, *amelaun* G, *ameraun* G, *a(r)baraun* V, *aram(a)u* V; *ama(l)ma* G, (en G, AN 'araña'), *amauma* G (AN 'araña'), (*amara* arc., *amarama* con la sign. 'araña'), *abaiña*, *aban* S, *amañ?*; *aremu* V, *barasma* G (Áraq.) 'araña'; *armarma* G, AN, L, *armamio* BN, *armamoi* AN, *amarratz(a)* (Land.).

Corominas cree que en muchas de estas formas hay un compuesto de *aran(i)a* y *eun* 'tela'.

Cf. *abañ*, *marmara* ('araña') y *armiarma* ('id.').

En *amarau(n)* y sus variantes la segunda parte es sin duda *e(h)un* 'tejido, tela, lienzo', y delante sólo puede estar el nombre de la 'araña' (Mich.).

FEW 6, 375 da *ma(r)asma*, *parasma*, *miarma*, *armarma*. Recoge la opinión de Urte 540 que supone ant. vasco **ar* 'araña', afianzado por medio del vasco *ari* 'hilo, hebra', pero supone una raíz aquit. **marr-* 'araña'. Sch. *BuR* 41, aparte de tratar esos nombres, cree que en las formas que significan 'telaraña' (con *a-*) quizá se cruzaba *aba* 'panal' con el lat. *aranea*. En *aiña*- y *arma-*, *armi-* 'araña' ve continuadores del románico *aranea*, de **aaña* y poit. *erme*. Hubschmid (*FEW* 6, 375) no considera difícil una evolución semántica 'araña' a 'engaño, impostura', de donde con una raíz semejante vasco *marro* 'tricherie, tromperie'. Corominas recuerda formas no explicadas: cat. *arna* 'polilla', R *ānra* 'gusano de la carne, col, etc.', V, G *arlope* 'gusano grande', occit. *arlo* 'polilla' (bearn. *arle* 'mite, teigne'). Para *EWBS* del lat.-román.: *ama* 'madre' y *araun*, de lat. *araneus* (!).

AMAR-GIZON V 'alguacil que en otro tiempo recogía los diezmos'. Simplificación de *amarren-* (de *amar*). Cf., no obstante, *amaina*, *almameru*.

AMARKAI V, G, *emarkai* G, (*e*)*markari* G, *ermakari* V 'regalo que se hace a la recién parida'. La primera forma en V también 'época de medio luto'. Como 'parida' es *em(a)-erdi*, es natural pensar en **em(a)erdi-kari* > **em(ae)rt-kari*, *emarkari* 'objeto propio, que corresponde a la (recién) parida'.

AMARRA¹ V, G, AN, L, BN, R 'ligadura'. Según *Corominas* 1, 186 se trata de una palabra náutica que ha pasado del hol. *aanmarren* al fr. *amarrer* y de esta lengua a las demás románicas, donde está atestiguada ya a fines de la Edad Media. Cf. *amarratu* 'atar', esp. *amarrar*, *amarra*, fr. *amarre*.

AMARRA² G, *amarratz* G (en V 'pulpo', 'araña'), *kamarra* G, *karramarro* V, AN, *zamar* L, *xamar* (Pouvr.) 'cangrejo'; *kamartzza* AN, L 'bogavante'. Cf. *mamar* 'pez marino' (según Azkue).

Sch. BuR 31, Hubschmid *Thes. Praerom* 2, 31 y CGuis. 70 consideran esta voz como derivada del lat. *cammarus*, de donde esp. *camarón*, *cámbaro*, etc. (Corominas 1, 611a). La pérdida de *k-* es completamente normal (Mich. FHV 251). Vid. también las formas *kamartzza*, *kamarra* y *karramarro*.

EWBS da como forma primitiva **gamarro* de esp. *gámbaro* 'camarón', lat. vulg. **gambarus*.

AMARRAIN v. *amorrái*.

AMARRATXUZKIN G 'cangrejo sedoso de entre peñas'. De *amarra*².

AMARRATZ V 'pulpo', 'araña' (en esta significación cf. *armiarma*, *amalma*, etc.), G 'cangrejo' (v. *amarra*²), 'cierta hierba perjudicial'. Parece seguro que en su significación de 'pulpo, araña, cangrejo' es un compuesto de *amar* 'diez' y *atz* 'dedo', según Moguel que da como equivalente *atzamar* (Mich. FHV 276).

AMARREKO 'un tanto que en el juego del «mus» vale cinco unidades', 'misterio, decena del Rosario', V, L, BN 'antigua pieza de oro de ocho duros' (40 ptas.). Tovar *Etymologica W. v. Wartburg* 831-4, frente a Corominas, defiende el origen vasco. De *amar*. Este con valor de 'cinco' en *amastarrika* (q.u.).

AMAR(RE)NAK, 'las primicias'. De *amar* (Cf. esp. *diezmos*).

AMARRETAKO V, G 'almuerzo frugal' (lit. 'lo de las diez'; cf. *amaiketako* 'almuerzo de las once', equivalente en esp., de Asturias, a *tomar las once*). (Cf. en Chile *hacer once*).

HAMARREHUN L, S, *amarrein* R 'mil'. De *amar* y *eun* ('cien').

AMARRU G, AN, L, BN 'amaño, malicia', G 'cierto pastelillo'.

Bouda BAP 11, 336 compara *abaro* e *ipar* (qq.uu.), con los cuales es difíclisimo que pueda tener relación (Mich.). EWBS pretende derivarlo del esp. *amarre*.

AMARRUBI v. *marrubi*.

AMASABA G 'abuela'. De *ama* con un suf. de parentesco *-ba*.

AMASABEL v. *emasabel*.

AMASARA V, *amasera* G, AN 'artesa'. Del esp. *amasadera*; una forma *masesa* 'artesa' está doc. en León en el s. XII.

AMAXARRI v. *amastarrika*.

AMASEIKO (*amar* + *sei* + *-ko*: lit. 'de diez y seis'), V 'moneda de oro de 16 duros', 'antigua moneda que valía media peseta'.

AMASO BN, *amatxo* AN 'abuela'. Se explica (Uhl. RIEV 3, 13) como derivado de *ama* y el elemento *-so* (cf. *aitaso* 'abuelo' y otros derivados como *arbaso* 'antepasado', *okhilabiraso* y *okhilaso* 'tatarabuelo', *tokabilaso* BN 'cuarto abuelo', *guraso* 'padre y madre', *semeso* y *haurso* 'nieto'). Sch. RIEV 3, 323 ha propuesto que en *-so* (la duda de Uhl. o.c. 3, 12 entre *-aso* y *-so* queda resuelta por Sch. al introducir formas como *semeso* y *haurso*: si *-aso* existe es como secundario) veamos una especie de suf. comparativo: *amaso* 'más que madre' (un grado más allá), y efectivamente un comparativo (u opositivo) ha sido señalado en nombres de familia ide. (Tovar *El eusk. y par.* 34). Sin embargo *-so* ya en Leiz. y Oih. parece indicar un parentesco más lejano. Por su parte *amatxo* es dimin. Azkue agrega *ms. salac. amatto* 'abuela' (Mich.).

AMASTARRIKA BN, *salac.*, *amaxarri* BN 'a las cinco piedras' (juego de niñas).

Parece fuera de duda que es una transformación de *bost* 'cinco' y *arrika* (de *arri* 'piedra').

La existencia de *amarreko* (q.u.), esp. también *amarraco*, con la significación de 'cinco', precedente claramente de *amar* 'diez', en el juego del «mus», podía inducir a pensar que la palabra que nos ocupa derivase de *amar*, donde se daría el mismo caso que su significación de *amarreko*. Corominas 1, 186 expresa dudas que no parecen justificadas en cuanto a la etimología de la forma española. Baraibar *Vocabulario* 32 dice que *amarustea* 'decenio' presenta *r* simple, y quiere separar *amarreko* de *amar*, pero a continuación no vacila en

relacionar *amar* con *amarretako*, cosa que es evidente, como también que la etimología hay que buscarla en *bost*.

Mich. BAP 20, 305 ss. da las siguientes formas: *bostarrica* V, G, AN, R, *bostarriketa* G, *mosarriara* R, *uztarrian* AN, *uztarrika* G, (*b*)*uxtarrikoka* G, *bostarrikuan* G, que sugiere naturalmente, según el mismo, el mencionado numeral *bost*, *boxt-*, *bor(t)z*; *-max-* (*o* > *a*), *mos-* var. or. con *-t-*. Reducción de *-rz-* en cercanía de *rr.* (*b* > *m*), (*a* continuador de lat. *ad*). Las var. con *uzt-* son cruce con *uztarr* 'yugo'. Así pues, *amastarrika* < **abostarrika* (*a* < lat. *ad*). O acaso mejor de **a bostarrika*. Del mismo modo **aborzarrika* > **a bosarrica* > *amaxarrika*. (Cf. del mismo autor FHV 284 y 364). Tovar *Festschrift W. v. Wartburg* 831 ss., en *amas-t-arrika* (con *-t-* suf. posesivo), analiza *amas-* referido a 'cinco', no a 'diez'. Por otra parte intenta explicar *amar* como 'final' ('5' o '10', de una de las dos manos).

AMATA V, *amatau/amatatu* V, *ametau* V 'apagar'. Forma ant. *amatadu*.

Azkue apuntaba al ant. esp. *amatar*, que es también judeo-esp. y significa 'apagar el fuego' (GDiego *Dicc. etimol.* 4021). Igualmente CGuis. 69. Como esp. clásico en Corominas 3, 292. De *matar*. Cf. gasc. *amortà* 'apagar'. Recusa a Nykl *Mod. Phil. Chicago* 28, 483, que cita el ár. *mât* 'murió'.

AMATAL v. *amantal*¹.

AMATAR V, L 'el niño que se parece a su madre en la figura o en el carácter'. De *ama* + suf. *-tar*.

AMATIGATU L 'ser propicio'; *amatigo* L 'serenidad'; *amatikatu* S, *ametikatu* S 'apagar, calmar el fuego' (el último también 'moderarse, calmarse').

En estas voces tenemos derivados lejanos del lat. *mitigare* (Dodgson *RLPhC* 41, 275, Lh.). Acaso haya un cruce, al menos en las últimas formas, con *amata*. Sin embargo, Corominas señala el rosell. *ametigar* 'moderar', bearn. *amatigà* 'calmer, appaiser', por lo cual considera el vasco como occitanismo más que como latinismo.

?AMATORIO L, 'tanto peor'. La primera parte podría compararse con la de *amatsorde*. Vid. *sordei(s)*, *xordets*.

AMATU¹, AMADU G 'amar'. Azkue dice que hay quien la tiene por voz indígena en lugar de considerarla como un derivado del lat. *amare*. Evidentemente es un préstamo (cultismo) muy tardío y de muy escasa penetración (en V en textos religiosos); frente a *mait(h)atu*, *maite izan* (Mich.).

El problema es que dicha palabra latina no tiene etimología ide. (Walde-Hofmann 1, 40 s., Ernout-Meillet², 46).

AMATU² verbal de *ama* 'hacerse madre'.

AMATU³ BN, salac. 'animarse (el fuego)'; *hamatu* 'excitar el hambre, el apetito'. Lh. explica este último por el bearn. *hami* 'hambre, deseo, apetito', gasc. *hame* 'carestía, escasez', 'hambre'. Acaso el primero es idéntico, y no es más que un sentido figurado.

AMATSORDE R, *hamatsordei(s)* S 'tanto peor'. Contracción de *hanbat sordeis*, según Azkue. La primera parte podría compararse con la de *amatorio*, si ésta existe.

AMATXAUTINES (prop. *amachautines*), *amaxatun* 'simiente del boj'. Citado por Iribarren 44 como R de Isaba (v. Aranzadi RIEV 21, 449). Corominas parte de *amaxatun*, que siendo inconexo con *ezipel* 'boj', pudiera ser un romance *boxeton* (disimil. *baxaton*) < *box*. (Cf. fr. mer. *buisset* 'boj').

AMATZAR ms. Lond. v. *emasabel*.

AMAUMA v. *amalma*.

AMAUTXI v. *amabitxi*.

AMAZILLO L, BN, S, *amazulo* V, *amazorro* G, AN 'niño muy apegado a la madre' (el segundo en V, G, AN también 'casero, hombre que sale poco de casa'). De *ama* y el suf. *-zil(l)o/-zulo* (de *zilo/zulo* ('agujero' seguramente) y *-zorro* (qq.uu.).

ANBAT (Larram.) (= *anbat*, (*h*)*ainbat*) 'empate'; *anbatatu* 'empatar'.

Su extraña semejanza con el romance *empatar* no anula su posible relación con *ainbat(u)*, *ainbat-na* (qq.uu., y *ainbana*). Acaso es una invención de Larram.

ANBOTO v. *amoroto*.

(H)AMEKA¹ v. *amaika*.

(H)AMEKA² R 'bizco'.

AMELHARRI 'piedra de honda'. De *amel-* = *abal/abail* (q.u.) 'honda' + *harri* 'piedra'.

AMELAUN v. *amalma*.

?AMELO 'magarza, amelo', planta de jardín de la familia de las compuestas. Es el esp. *amelo* (< lat. *amellus*) (Bouda-Baumgartl 25).

AMELU V 'estopa'; *amulo*, *amulu* V 'lino de segunda clase'; *mullo* G 'estopa', G, AN, BN 'copo grande de lino'; *mulu* 'id.', 'mata'.

Para EWBS de origen inseguro; quizá de *amelaun* 'tela de araña', o de *kbalamu* 'cañamo', con metátesis (!).

AMEN¹ V, AN, L 'momento, amén' (*ameneko* 'al instante').

Existe quizá relación con la expresión cristiana *amen*, que tiene el valor de 'momento' en dichos como *en un decir amén*, *en un santiamén*, y lo mismo en italiano. Sch. BuR 26 cita expresiones como V *amen bat* 'en un amén', *amenetik amenera* (Pouvr.) 'de un momento a otro', y señala erróneamente la contaminación con *aomen* (*abamen*) y con *omen*, que es palabra completamente distinta (v. *amen*³).

AMEN² V 'aquí mismo'. Cf. *emen*. (*ameneko* 'en seguida, al instante', quizá, según se dice).

AMEN³ v. *abamen*.

AMENGATU BN 'vengarse', *amengio* BN, *salac.*, *amengu* BN 'venganza'. Se trata de un hispanismo (de *vengar*), ya atestiguado en el *Cantar del Cid*. Como señala Corominas corresponde al latinismo *mendekatu* (q.u.), que es el más extendido. EWBS supone una forma básica *(a)*bengo*.

AMEN-OMENKA L, BN, *amen-umenka* BN 'por lo que otros dicen' (lit.: 'hablar por boca de ganso'). De *aba-* y en la segunda parte *omen*. Tovar sugiere que pueda ser una *Reimbildung* con *amen* sobre *omen* (?).

AMENTA R 'bocanada'. De *aba-*.

AMENTAL v. *amantal*¹.

?AMENTS¹ BN, S 'desorden, interrupción', 'intención, propósito'. (No se ha podido comprobar. Azkue no da ejemplos y no existe en Salaberry). Sch. BuR 55 intenta explicarlo a partir de occitano *a mens* (*de, que*).

AMENTS² S 'siquiera, a lo menos'. En Salaberry escrito *amenx* «adv., au moins». Vasco *aumens* «al menos» está bien atestiguado (cf. *Onsa*, RIEV 3, 567 y 595, etc.; *omench* «a menos que, à moins que» en el dicc. Sbarbi-Urquijo).

Como han señalado Charencey RLPbC 24, 155, Lh., Larrasquet 60 y FEW 6/2, 129 es el bearn. *au méns* 'a lo menos' cf. prov. ant. *almens*: Mistral 1, 177c; gasc. *almensos*). Ya Sch. BuR 55 quería deducirlo del occit. *a mens* (*de, que*) (cf. *aments*¹). Ant. fr. *al meins*. (EWBS reconstruye **almens*).

AMERAUN v. *amalma*.

AMERSTEA (Oih. Voc.) 'el satisfacerse, el vengarse' («se satisfaire ou se contenter en quelque chose, se venger»: *Poes.* II, p. 8). Supone un participio **amerstu*. Para EWBS presuntamente ár., de *amraš* 'mordaz, malo'; o de ár. *al-murāša* 'la culpa pendiente' ?

AMES 'sueño' v. *amets*.

? AMETA, AMETADU, AMETATU 'llevar a término, acabar' (Larram.).

Pudiera pensarse en una forma vasca sobre un término latino, que no está vivo en los dialectos románicos circundantes (aunque sí, en cambio, en dial. itál., en pic. y valón, en ant. fr. *moie*; en esp. y port. sólo en *meda* 'montón de heno' y en *médano*, *médão*: REW 5548: en gasc. *mède* y top. gasc. y cat., Corominas 3, 319b). Contra esto estaría lo reciente del cultismo esp. *meta*, que nada tiene que ver con vasco *meta*, de gran vitalidad.

AMETAU v. *amata*.

AMETERIA v. *amaiteria*.

AMETIKATU v. *amatigatu*.

AMETS G, AN, L, R, S, *aments* (éste sólo en sentido figurado) L, BN, *amens* BN, *ames* V 'sueño, ensueño', 'intención, propósito', 'quimera, ilusión'.

Bouda *Das Tschuktschische* 47 y *Verwandschaftverhält* 63 comparó el čuk. *ameč* 'desaparecer (de la vista), quedar fuera de la mirada'. El mismo autor en *EJ* 1, 176 insiste en la comparación, a pesar de la diferencia de sentido. Son meras coincidencias naturalmente (cf. Uhl. *Oud. legen* 18). Gabelentz 246 señala, con muy justificadas dudas, tuar. *emauna* 'visión', eg. *make* 'pensar', copt. *mekmok* 'id' (!) *EWBS* pretende comparar con lat. *omen*, pl. *omines* 'augurio'.

AMETXORRI V 'cuajo del ganado'. Ad. ms. de Azkue 'abomaso'. -*orri* puede ser 'hoja'. Acaso corresponde al esp. 'libro', una de las cavidades del estómago de los rumiantes.

AMETZ 'carballo, rebollo' (Lacoizq. 'melojo' es errata; V. Eys 'quejigo'; en Zigoitia, Alava 'tocorno'). Según Aranzadi *RIEV* 5, 588 no hay que confundirla con el 'quejigo'. Lacoizq. *Quercus* Toza, Bosc. (Múg. *Dicc.* 'carrasca'). Cf. *amexti*, *ameztoi* 'lugar plantado de quejigos'. Para la identificación, cf. Oih. *RIEV* 4, 224: «vne sorte de chesnes que les gascons appellent *tausins*». Isasti p. 150: «*ametza*, que es roble silvestre». Cf. Vinson *RIEV* 2, 255, res. de Azkue: «*chêne tauzin, quercus toza*». Gredilla *Geografía del País Vasco-Navarro* 522: «*Quercus* Toza, Bosc. quejigo, rebollo».

La etimología románica que identifica esta palabra con esp. *mesto* 'Quercus suber' (*REW* 420) y aun deriva ambas formas del lat. *abies* (Bouda *BAP* 5, 419, Bouda-Baumgartl 12) es inaceptable, como señala Mich. EMERITA 18, 199. Creemos con Corominas 3, 360 que *mesto* 'árbol de bellotas' (Nebrija), cruce de alcornoque y encina, *Quercus mixta* o *Hispanica* por nombre científico, no sólo es especie distinta, sino que es nombre andaluz, sin enlace geográfico con el vasco.

Corominas *FLV* 11, 300 cree que puede ser de cast. *amiésgado* (con metát.), gasc. (*a*)*mestche* 'plantado, cultivado' < *domesticus*, Gers. *amèche* (cf. cat. costeño *metxot* 'alcornoque ya descortezado').

Que la forma esp. *mesto* carezca de *a-* no se puede explicar con un simple prefijo vasco, como de pasada indica Hubschmid *RIO* 7, 23 s. y *Thes. Praerom.* 2, 142 (v. supra *a-*). La etimol. de *mesto* acaso sea lat. *mixtus* (Corominas). Sch. *RIEV* 8, 325 parece rechazar terminantemente el carácter ibér. de *mesto*, por él indicado en un principio, si bien señalando la diferencia de sentido entre *mesto* y *ametz* (*ZRPh* 23, 198), y aceptado por M.-L. Anotemos también que en la toponimia sólo se encuentran derivados de *ametz* en territorio vasco: *Amizaga* (3 en Vizc. y 2 en Alava), *Amextia* hacia Alsasua, *Amézqueta* en Guipúzcoa (Piel *Rev. Port. de Filol.* 4, 37 s.). Eliminada la conexión románica adquiere verosimilitud el parentesco propuesto por LMendizabal *BIAEV* 4, 32 con *ami*, *ame*, *uma* 'carrasca' (v. *ami*). Corominas l.c., sin embargo, aun sugiere la posibilidad de que *ametz* venga de *domesticus*, al comparar occit. ant. *mesche* (1256), *metche* 'planté, cultivé (en parlant d'un arbre)', 'aprivoisé, domestique', bearn. 'id.', cat. *metxot* 'alcornoque cuya corteza ya ha sido arrancada alguna vez'. En Gers *amèche* 'domesticado' (ant. de *mesche*. En top. cat. *demetge*).

Gabelentz 126 s. acude al copto *miš*, y Carnoy *DEPIÉ* 131, al ide. *mazdo* > al. *Mast* 'mástil'. *EWBS* pretende comparar con bereb. *t-ametši-t* 'higuera', galla *tamača* 'bellota' y otros.

AMETZEN V 'grietas, enfermedad de los pechos', 'gusanillo que se les cría a algunos animales en las patas'.

El suf. *-en*, prácticamente sólo en V, es frecuente en nombres de enfermedades (Azkue *Morf.* 91).

Bouda *BAP* 11, 341, al comparar con *arrien* V 'endurecimiento del pecho,

- o ubre', deduce que debe de haber en esta voz una raíz *metz 'piedra', la cual compara con svano *báč* 'piedra'. Falta la prueba de la existencia de tal raíz y correspondiente paralelismo.
- AMEZKILLA G, (Rentería *aimezkilla*) 'campana del alba', 'toque de agonía'. Segundo elemento *ezkil(l)a*, *izkilla* (q.u.). Es continuador de *anim(a)- o *arim(a)-*ezkilla* (Mich. EUSKERA 7, 56).
- ?(H)AMI 'goloso' (*hamika* BN 'hambriento').
Ya Phillips U. d. Lat. u. rom. Elem. 10 relacionó esta palabra con lat. *fames*. Lh. precisa la comparación con bearn. *hami*, *hamen* 'hambre' (formas en FEW 3, 407b). La evolución semántica es vasca. EWBS relaciona con fr. *famine*, por intermedio de un presunto **famin-* y otras formas románicas.
- AMI(A) 'bonito' «*Thynnus pelamys*» (Aranzadi RIEV 24, 375). La significación de Azkue 'tirano', acaso sea una equivocación: *thyranus* por *thynnus*.
- AMIA¹ AN 'gitano'. Azkue se pregunta si será contrac. de *bubame* (q.u.). Debe de serlo de una forma determinada (*bubamia*), lo cual, dada la zona, es perfectamente posible (Mich.).
- AMIA² AN, ms. Lond. 'abuela'; V, var. eufón. de *amea* (*ama*).
Sch. BuR 24 explica esta forma como contaminada de *ama* con lat. *auia* 'id.'
- AMIAMA¹, AMIAMO, AMIARMA v. *armiarma*.
- AMIAMA² S 'excelentemente'. Sch. BuR 44 lo ha dado como variante de *enemiena*.
- AMIAMAKO L 'el Bú, ente imaginario con que se asusta a los niños', Pouvr. 'airón, garza real'; *amiamoko* 'id.', 'cigüeña', 'zanquilargo'. Probablemente derivado de *amiama*¹. Cf. *amilamia* 'hada o náyade de índole afable y caritativa' (en el NE de Alava: Baraibar RIEV 1, 341). El suf. *-ko* (cf. *Ossoco*) es frecuente en nombres de persona y en personificación de animales: *Axerko*, *Otsoko*, *Xoxoko*, etc. EWBS lo deriva de *amia-*, dimin. de *ama-* 'madre' + *moco* 'pico' (?).
- AMIARREBA < AMINARREBA < AMAGÑARREBA 'suegra'. De *ama* y *giñarriba* (q.u.).
- AMIATU¹ V, *amiotu* V 'enmohecerse (los árboles, la ropa), humedecer'.
Bouda EJ 3, 125 y BAP 5, 414 ha comparado *dargva* -*am*^o 'estar mojado' (?). La relación con *amusai* (q.u.) fundándose en el compuesto *amiotu-usaiñ* V 'mal deje de la sidra, olor de la madre o flor', no es admisible.
- AMIATU² BN 'llevar una hembra al garañón'.
Corominas se pregunta si será una alteración de un **emeatu* < *eme* 'hembra'. EWBS lo quiere relacionar con esp. *amigar*, *amigarse* (en concubinato) (!).
- AMIGI L 'miga'. Cf. *amiñi*.
- AMIKA¹ BN, *amilka* V, G, L, BN, 'derrumbándose'. De *anbil* (ya comparado por Azkue), *amil* (q.u.).
- HAMIKA² BN 'hambriento'. Cf. (*b*)*ami*. L, BN (*b*)*amikatu* 'tener hambre'. Para Corominas el punto de partida concreto debe de ser una forma como el cat. *afamegat* 'hambriento', prov. *famegà*, -*ado*, occit. ant. *famegar* 'fameo', en el *Floretus* del s. XIV ó XV (y *Pansier* 5, 101), cat. *afamegar* 'hacer sufrir hambre', que pudo tener correspondencia en gasc. (aunque no lo recoge Palay). (Para la -*k*- cf. *amakatu*).
- AMIL 'movimiento de arriba abajo' (usado sólo en derivados), 'derrumbadero'; *anbil* AN, *anbel(du)* AN 'precipitarse' (cf. infra *anbiltoki*).
(Para el cambio -*mb-* primitivo > -*m-*, cf. Mich. FHV 358).
Uhl. *Bask. Stud.* 208 comparó acertadamente *biribil* 'redondo', *barrobil* 'testículo', *gurpil* 'rueda', *luharbil* 'terron'. La forma primitiva la reconstruye **mil* < **bil*. (Cf. *amika*¹), *anbildu* S 'rodar, dar vueltas de lado', *anbiltoki* 'precipicio', *amillaga*, etc. 'id.'; *amildu*, *amuldu* (Larram., es errata de lectura por *amildu*) (cf. Mich. Fuentes Azkue 140), 'derrumbarse, precipitarse'; pero la comparación de Uhl. vale para -*bil* sólo.
Grande-Lajos BAP 12, 312 citan paralelos ugro-fineses: húng. *melu*, ant.

- mily*, vogul *milj* 'abismo, profundidad', que semánticamente son muy distintos. Sin base.
- AMILLA V 'sobretudo, chaquetón'.
Mich. FHV 339 lo deriva del cast. *almilla* 'jubón' (de lat. **firmëlla*; disparatadamente GDiego *Dicc. etimol.* 2808). (Cf. Corominas 1, 138).
- AMILAMIA Alava NE 'hada o náyade de índole afable y caritativa', (Baraibar RIEV 1, 341). (Cf. *amiamako*). El 2.º elemento parece *lamia* 'hada maléfica, duende'. El 1.º es *ami(a)* por *amea* 'la madre' (así en Land.) (nótese el carácter de 'afable y caritativa').
- AMILTXORI V, *aniltxori* V 'martinete, vencejo' (pájaro).
Acaso de *amil*, que correspondería al vuelo rápido y ágil de este pájaro.
- AMILDU v. *amil*.
- AMILLEN V 'niebla muy fría, acompañada de viento que endurece mucho las plantas y generalmente trae consigo buen tiempo' (V *amillena* 'el viento sureste'). Cf. *amilana* «viento norte (sic)» (Azkue *Eus. Yak.* 3, 113). En Elorrio *amillana* es «viento suroeste, bastante fuerte y frío».
- AMILLOTX V, G 'paro azul'; *txamillotx* V 'aliolín' (pájaro de la especie de los paros).
Según Mich. FHV₂ 511 podría ser compuesto con *etxa* (ó *atx-*) como primer elemento (cf. *txenarà/enara*). Gorostiaga FLV 39, 115 propone como origen el esp. *anilloso* (de «añil»).
- AMILLU V, *amulo/amulu* V 'lino de 2.ª clase'; *amiru* V 'sedeña, estopilla segunda que se saca del lino al rastrillarlos'; *amullua* G 'copo (de lino)'; *amuka/-o* 'id.', *amelu*, (qq.uu.).
En relación probablemente con (*h*)*amu* 'copo de lana'. Cf. *mullo* G, AN, BN 'copo grande de lino que se arrolla en la extremidad de la rueca', G, Oih. ms. 'estopa'.
- AMILLURA V 'torrente, el agua que baja por un precipicio'.
De *amil* (q.u.) y *ura* 'agua'.
- AMIÑA BN, R 'abuela', 'mujer muy anciana'; *amañi*, *amon(a)* 'id.'. Cf. *ama*, *amia*³. Más que debido a una contaminación de *ama* y lat. *avia* (Sch. BuR 24) sería preferible considerarlo como un diminutivo de *ama*.
- AMIÑARRAI R 'solomillo'. Corominas sugiere una relación con R *amintto* 'bocadito' (y por tanto con *amen* 'bocado'), quizá sumado con *errai* 'entraña' (*errai* 'asadura').
- AMIÑI S 'poquitín', *amiño* BN, R 'id.'.
Gavel RIEV 12, 354 lo ha relacionado con *amigi* 'miga', con problemas fonéticos insolubles para restablecer la forma primitiva. Sch. BuR 26 se hace eco de la suposición de Uhl., como derivado de *amigi*, relacionado con lat. *mica*, pero se mantiene escéptico sobre este origen y (*ibid.* 28) parece inclinado a ver en *amiño* un diminutivo de *amen*¹ (suposición bastante acertada) 'bocado', de *abamen* < *a(h)o*.
Para EWBS, de *ami*- 'bocado'.
- AMIOTU v. *amiatu*.
- AMIRU v. *amillu*.
- AMIRUN L, BN 'almidón'.
Según GDiego *Dial.* 218 procedería directamente del lat. *amylum*; pero si nos fijamos en *almidoi* (del esp. *almidón*), pensaremos mejor en formas como fr. *amidon*, y, con preferencia, prov. mod. *amidoun*, lang. *amidou* (Mistral s.u.) para estos dialectos del Norte del Pirineo.
- AMITXI v. *amabitxi*.
- AMITU (Ax.) 'extenuarse' (v. *hamika*²). Cf. (*h*)*ami*.
A pesar de que Azkue supone que *amitu*, *amikatu* no están en relación con bearn. *hami* (empleado en S con la significación de 'hambre' y 'hambriento'), parece indudable la conexión de estas formas.
- AMODIO V, G, AN, L, BN, *amorio* G, S, *amudio* (Cap.), *amore* (q.u.) V, G, L 'amor, amorío'.

Como ha explicado Gavel RIEV 12, 233, es el esp. *amorío*, con sustitución de *-r-* por *-d-* (ésta es muy antigua). Se equivoca CGuis. 76 y 193 al creer posible su derivación directa del latín por la diferencia que nota con el español. Por su parte Sch. ZRPb 31, 31 encuentra dificultad en un origen español por la diferencia de sentido entre *amorío* y vasco *amodio/amorio*. Mich. recoge de Covarrubias que *amorío* por *amor* es «término aldeano»; parece en mal sentido. De ahí que con muchas dudas y muy poco convencido se pregunta si no tendría que ver con un lat. med. *amodium, admodiare* 'verpachten' (?). Absurdo EWBS comparando egeo **amond-*, etr. *aminð* 'amor'.

AMOINA L, BN, S, *amuina* L, S, ? *amuaina* V 'limosna'.

Procede de formas románicas como *aumúyne* (Landas), *aumòyno* (Gers), (ALF 73); pero principalmente aran. *amòina* 'limosna', *amoinà* 'pedir limosna', *amoinaire* 'mendigo', extendido en el gasc. pirenaico. La forma gasc. *amoina*, propagada por los peregrinos de Compostela, no sólo dejó huellas en vasco, sino que arraigó en gallego y de ahí se propagó hasta el norte de Portugal. Gall. *moinante* 'vagabundo, pordiosero' (el vocabulario gallego de 1850, publ. en RLus. VIII dice de esta palabra que es «voz de Santiago»). En port. *andar na moina* 'faulzen' (*Volkstum und Kultur d. Romanen* X, 15). Como dice Corominas, lat. *-sn-* > *-jn-* es normal en gasc. y cat.; pero imposible en gall. o en vasco.

AMOKO v. *amuko*.

AMOLTSU AN, L *amultsu* BN, *amulzo* BN, salac. 'dócil, amable, cariñoso'. (Cf. *amundu*). Para Mich. FHV 318, de *amore* por medio del suf. *-txu*. Cf. *amoratsu*, sin la síncopa de *amultsu*. De *amul-* = *amur-* (*amore*).

AMON G, AN 'abuela'. Contrac. clara de *ama ona* (J. Manterola EE 4). Iribarren registra en la Regata la forma *amoña*.

Está atestiguado *amuña* en doc. de 1061 de Valbanera (Alvar Serta *Romanica Festschrift Roblfs* (1968) 150). Cf. L *ama bandi*, S *aíta haundi*, así como gasc. *pay gran(n)* ó *pay rann* 'grand père' (Palay).

AMONDU, AMONTU (Oih.) 'suavizar, amansar'. Cf. *amutu* BN 'plegar, ceder', *amultsu* y *amor*.

Bouda BKE 48 y *HomUrq.* 3, 215 ha comparado georg. *mon* 'subyugar, someter', *mona* 'siervo, criado, esclavo'. Por otra parte, el mismo autor (BAP 12, 270) compara *men* 'potencia, poder' y sus derivados *mendu*, *meneratu*, *menpe*, etc.

Para EWBS del román. *amon-* por **amons-*, esp. *amansar* (!).

AMONORRATZ v. *albandorratz*.

AMONTO v. *apontto*.

AMOR V, G, L, BN, *amorra* ibid., 'cesión, acción de ceder'.

En este sentido, como indica Mich., es naturalmente román.: *sienes licencia et amor* (DLAA 86, p. 125. Huesca), *dar amor* 'consentir' (FGNavarra). Para *amor(r)* *egin*, cf. *tamen feci magnum amorem in ipsa uenditione* (Irache I, 301, p. 316 s.). Corominas cita *fazer amor*, de que es calco *amorrík egin*, de Azkue.

Bouda BAP 10, 8 ha comparado con *amutu* BN 'ceder, plegar', de lo cual deduce una raíz vasca **mu*, **mo*, que pretende relacionar con avar *muq*, *moq*, *dargva mu* 'lado', en cuyo caso *amutu* sería algo así como 'hacerse a un lado', (todo lo cual es más que difícil de admitir; *amoratu* 'reducir a uno, hacer ceder, satisfacer, apaciguar'. EWBS lo deriva del esp. *amorrar*).

AMORANTE L, BN 'concupina'. De *amore*. Cf. *amorantia* 'amoríos' (?).

En Land. *amorantea* 'manceba, amiga'. Aparece *amorança* en Torres Naharro (cit. por Malkiel *Univ. of Calif. Publ. in Ling.* 1, 4, p. 101). Para la formación cf. acaso, según Mich., *mercadante*. Pudiera compararse con prov. *s'amouracha*, gasc. *amouracha* 'enamoriscarse', pero al parecer son francesismos recientes. Corominas cree que *amorança* es un cruce de *amorío* con *amiganza*

y *amistanza*, y que el cast. *amante* se alterara en *amorante* por influjo del vasco *amore*, tanto más cuanto que este último se emplea en el sentido de 'manceba'.

AMORE V, G, L 'amor', BN, S 'concubina, manceba', 'objeto, fin'.

Se halla en la toponimia y onomástica (Mich. *Apellidos*₂ 43). Derivado *amoratu* 'enamorado', *amoriotsu* = *amoratsu*.

Es evidente que se trata del román. *amor* (CGuis. 76) para cuyas acepciones de 'objeto, fin', podemos recordar el esp. *por mor de* y gasc. *pramó* (Gavel RIEV 12, 363 a propósito de *amoragatik* y *amorekatik*; esta última forma en Leiz. También Mich. FHV 120).

AMOREBEDAR ms. Lond. 'satirión' (de la familia de las orquídeas).

De *amore* + *bedar* V (*belar* 'hierba').

AMORIO v. *amodio*.

AMORIZIONES BN 'combustible'. Del prov. *amorsar*, fr. *amorcer* 'poner cebo', *amorçon* (ant.) 'cebo' (de éste lo deriva Corominas). Así también FEW 1, 36. Vid. *amurza*. Para EWBS del lat. vulg. **abüritionem* (**abürere* por *combürere*) (!).

AMOROS, AMURUS 'enamorado, enamoradizo', R 'celo de la gata'.

Compárese *amoura* (Gers) 'cubrir (se dice de los pájaros)'; ang. *amouré* 'animal en celo' (FEW 1, 90).

De *amore*, como indica Mich.

AMOROSTU AN 'amancebarse'. En relación con *amore* y *amoros*.

Mich. dice que más que 'amancebarse', su significado sería 'enconñarse'.

AMOROTO G 'una clase de seta roja'. Relacionado sin duda con *amonto*, *apontto* (suponiendo que *amoroto* esté bien recogido), de *apo* + *ont(t)o* 'hongo (seta) de sapo'. Cf. ya R. Gordon Wasson *For Roman Jakobson*, p. 611 (o p. 11), interpretado como ingl. *toadstool*. El concepto está en conexión con el carácter del veneno de ciertos hongos y sus cualidades alucinógenas y se extiende a los pueblos más diversos. Es también una variante del mismo *amoroto*, el término *anboto* (Mich. BAP 23, 115 s.). Corominas no cree en el parentesco entre *amoroto* y *amonto* - *apontto*, los cuales sospecha que son pronunciación diminutiva de un **fonko* < lat. *fungus*. En cuanto a *anboto*, cree que es alteración por etimol. pop. del top. *Amboto*, partiendo de *abonto* (*b - p - m*).

AMORTZ BN 'quince'. Contr. de *hamabortz* (Mich. FHV 118).

AMORZE v. *amaborze*.

AMORRAI G, AN, *amorrañ* V, *amarrain* BN, S, *amorre* AN, *amorroin* L, BN, *amuarraïn* V, *hamuarraïn* (Pouvr.), *amurrai* G, L, *amurrañ* V, (cf. *arraï* BN, R, *salac*) 'trucha'.

El segundo elemento es *arraïn* (q.u.); en cuanto al primero es *amu* 'anzuelo' (ya en Campión EE 40, 419). Un nombre primitivo de la 'trucha' lo tendríamos en AN *izun*, en caso de comprobarse tal forma.

La relación establecida por Phillips U. d. lat. u. rom. Elem. 6 y 12 con lat. *muraena* se basa en una mala traducción.

AMORRATU G, AN 'rabiar'; *amorratua* V, BN 'rabioso, encarnizado'; *amorrazio* V, G (Duv.) 'rabia' (Ázkuze da como extraña la terminación *-zio*); *amorru* V, G 'id.'; *amürratü* S 'desordenar, molestar', 'dislocarse un miembro', V, G 'rabiar', 'embrollar un asunto, enredar' (Gèze); *amurri* R 'hombre de pocos amigos, huraño, gruñón', R 'modorra' (enfermedad del ganado lanar); *amurritu* R 'enloquecer'; *amurru* V, G 'rabia', S 'indisposición' (que aparece como sobrenombre medieval *Amurru* (doc. del s. XII y XIII de S. Juan, Artajona, etc.: Mich. FLV 1, 49) que parece corresponder al románico, muy frecuente de los mismos documentos, *Rabia* (Mich.).

Hubschmid *Thes. Praerom.* 2, 142 s. añade *murrunga* 'amohinado, esquivo', *murruska* 'huraño', *morroko* BN 'adusto, de mal carácter', con los cuales relaciona las palabras de sustrato land. *amourre* 'insouciant', camp. *amoür* 'étourdi, distrait', arag. *amorro* '(res) que padece la modorra', y otros que trata Rohlfs *Gascon* 48 (que emparenta con R *amurri* y con *amurru* 'id.'), como gasc.

amoùrrou y *amoùrri* m., *amoùrro* f., aran. *amoùr* m., *amoùrra* f.; bearn. *amoùrrou* 'tonto, simple', etc.; y con *cap* 'cabeza' antepuesto tenemos en Ariège *cammdòrrie* 'que tiene la modorra' (de *cap amorri*), cat. *camorro* 'id.' (vid. también Rohlfs ZRPb 47, 395 s. y *Rev. ling. romane* 7, 157). El mismo Hubschmid lleva su comparación al murc. andal. *morra* 'res lanar que padece la modorra', cat. *murri*, *múrria*, astur. *morrina*, gall. port. *morrinha*. Para él todos de un prerrománico **murro* 'hocico'. Este último autor l.c. y *Rom. Forsch.* 65, 294 cita G *murru* 'silencioso, taciturno', BN *murrkutun* 'sauvage, bourru, farouche', R *murrutx* 'insociable, farouche, etc.' (cf. REW 5762).

Mich. BAP 10, 377 se inclinaba a pensar en derivados de lat. *abhorre*, sobre todo para *amorratu* y *amorratio*, como tenemos en R *aburrimiento* (v. *aburritu*) (recoge esto Corominas 4, 955, y en 1, 618 lo anteriormente expuesto por Rohlfs). Mich. posteriormente desmiente tal afirmación. Parece que hay un cruce con G *murru* 'silencioso', R *murrutx* 'insociable', esp. *amorrar* 'bajar o inclinar la cabeza obstinándose en no hablar, enojarse' (aunque aquí habría que pensar más bien en *morro*), prov. *faire des mourres* 'amorrar, estar de mal humor' (Hubschmid RIO 7, 23 s.). Admitida la relación con *murru*, la *a-* no es naturalmente el artículo, contra lo que afirma Hubschmid, sino el lat. *ad-*, sin duda, rom. *a-*, que vemos en esp. *amorrar*.

En las formas señaladas por Rohlfs l.c. entra lo popular y expresivo pues, que habría que enlazar, según se ha insinuado, con esp. *morro* (que, aparte de occit. y cat., se da en dialectos ital., etc.). Corominas (que bajo esp. *camorra* trataba *amurru* suponiendo pérdida de *k-*), sólo respecto a *morro*, propone en 3, 446: «[morro] probablemente empezó designando los labios abultados del malhumorado que *pone hocico*, y fue primitivamente la onomatopeya *murr* del refunfuño». Se cruza con el vasco *mutur* 'hocico' (q.u.) y el tipo esp. *modorro*. Cf. *murru*. Para la alternancia *k-/cero* (*amurru* < *camorro* en Corominas) Mich. da *amuts* < *kamuts*.

Está fuera de lugar la comparación de Gabelentz 252 con cab. *mamer* 'refir', y la de EWBS con esp. *amolar* 'afilarse', etc. Este en *amürratü* acude al gall. *aburar* y relaciona con esp. *aburrir* 'molestar, importunar' (!).

AMORRE v. *amorrai*.

AMORREGILE (Duv.) 'hombre de carácter débil'. De *amor(e)* y *'egile*.

AMORROIN v. *amorrai*.

AMORRU v. *amorratu*.

AMORRUBEDAR ms. Lond. 'murajes' (Bot., familia de las primulaceas). Más que del fr. *mouron*, habría que partir, según Corominas, del occit. mod. *mouroun* (al bearn. corresponde *mourrou*) nombre de la misma planta; la etimología pop. con **murrio*, de Gamillscheg 606, es infundada. La voz vasca, para Corominas, procede de *mourrou* + *bedar* V (*belar*).

Sobre este nombre botánico, vid. Corominas 3, 480 s.

AMOSKU V 'lazo para cazar pájaros'. Cf. *amuzki* V, G 'cebo, carnada en salmuera, para pescar', *amuzku*?

Cf. esp. *enviscar* y formas como *aguizgar* y *enguizgar*, cat. *abiscà*, etc. (Cf. Corominas, 2, 848). Las formas vascas han sufrido la influencia de *amu* 'anzuelo'.

AMOSTKERRI S (Gèze), *amuskerrri* S 'quincena' (paga). Contrac. de *amabostkerri* (Gavel RIEV 12, 307).

AMOSTU, AMOSTU, AOMOSTU v. *kamustu*, *kamuts*.

(H)AMU¹ 'anzuelo', 'zarcillo' (Lacoizq.), *gabamu* BN, salac. 'gancho pequeño de pescadores', *abamu* BN.

Según Larrasquet, en S 'caña de pescar'. Barandiarán especifica que en vasco se distingue entre *amu* 'anzuelo sin lengüeta' y *garranga* 'id. con ella'.

El vasco ha conservado (con el bearn. *am*, cat. *ham*, ital. *amo*, campid. *gamu*, logud. *amu*, etc.) la forma no ampliada del lat. *hamus* (Campión EE

40, 419, Charencey RLPbC 24, 76, Sch. BuR 31, CGuis. 166, Larrasquet 60, FEW 4, 380 b, Rohlf's RIEV 24, 340, etc.). No hay duda sobre el origen lat. del vasco, aunque sí sobre su origen en latín.

Garate BAP 19, 150, siguiendo a Gurruchaga dice que la significación de *amu* es 'arroyo' (?). Wölfel 103 apunta algunas coincidencias: eg. *hsm* 'pescar', *hmu*, *wm* 'anzuelo', copt. *olim bôimi* 'id.'.

(H)AMU² BN 'copo de lana', AN (Lacoizq.) 'yema' (acaso en esta significación está en relación con el anterior), S 'mora' (fruta). En esta última acepción compara EWBS con un supuesto román. **amur*, port. *amora*, esp. *mora* (< lat. *môra*).

AMU(A)INA v. *amoin*.

(H)AMUARRAIN v. *amorrai*.

HAMUBASKA 'carnada' (Pouvr. dice «*Hamubasca* / es decir, *bazka* / *appas*, *beitha*»); *beita* 'cebo'.

AMUINTU R 'aburrirse'. Para Corominas probablemente del cast. *amobinado*, *-narse* 'molestarse', *amobinar* 'fastidiar', extendido modernamente en Aragón, Cataluña y Cerdeña (donde significa justamente 'aburrir': RFE 9, 239), sin la aspiración, y que hoy en cat. está más arraigada que en el uso cast. (Corominas 3, 409). Cree que la morfología vasca basta para explicar *-intu* en vez de *-inatu*, aunque pudo haber influjo de palabras como *sormindu* junto a *sormin*, o *mindu* junto a *min*, que precisamente tiene sentido muy conexo; tanto más cuanto que pudo existir *(a)*muin(a)* < *mobina*, *-ino*, junto a *amuintu*. Es muy posible, añade, que el S *amuntu* sea reducción de *amuintu*, pues el significado sigue afín al de *amobinarse*.

AMUKA (Duv.), *amuko* V 'copo de lino', V, G, AN 'lino de primera calidad, bayal', *amulo/-u* V 'lino de segunda clase' (BN 'gamón', v. *anbula*), *amelu* V 'estopa' (q.u.), *amillu* V 'lino de segunda clase' (q.u.), *amiru* V 'sedefia, estopa de lino de segunda clase', *amullua* G 'copo (de lino)', *amupia* V 'id.', *kamu* R 'copo de lana', *amoko* BN 'pelota de estopa que se coloca en el extremo de la rueda'.

Ducère RLPbC 16, 135 deriva *amuko* de (*h*)*amu*².

Parece que existe una relación entre todos estos términos. Bouda NBKE 14 s. supone que R *kamu* conserva una primitiva velar inicial, que en las demás formas ha desaparecido, como fenómeno regular; este mismo autor quiere comparar čech., ing. *k'omal* 'cañamo', y samoy. jurak *kāmia*, *kāwia* 'id.', por no hablar de los derivados en lenguas ide. de la palabra 'cañamo': gr. *κάνναβις*, aaa. *hanaŋ*, al. *Hanf*, lat. *cannabis*, *canapa*, *cannabum*. Efectivamente, la palabra *cañamo* ha viajado mucho y los autores están contestes en reconocer su origen escita. Las palabras cauc. deben de ser también préstamos orientales, pero el sentido de este grupo de vocablos vascos, bien reunido por Bouda, es completamente distinto.

Según EWBS, de un supuesto **banuko*/**bunako*, port. *boneca*, mezclado con esp. *muñeca* (!).

AMULA¹ S 'gamón, asfodelo', *amulo* BN 'id.'. Vid. *anbula*.

AMULA² V 'amura'. Es la forma correspondiente a esp., fr., occit., cat. Los términos *amula-betea* V 'lancha que no es puntiaguda en su proa', *amulada* AN 'id.', parecen especialización de *amura*; port. *amurada* 'la parte más alta de los bordes de una nave, donde se fijan las amuras'.

La voz *amura* es de origen prov. (Gamillscheg 34).

Como apunta Corominas, para el V es mejor partir del cast. *amura*, *amurar*, documentadas desde las mismas fechas que el fr. y el port. (Vid. Corominas 1, 195).

AMULDU v. *amil*.

AMULO/-U v. *amillu*, *amuka* y *anbula*.

AMULTSU, AMULZO v. *amoltsu*.

AMUN (Duv.) 'especie de manzana', 'cabeza dura' (insulto).

Es imposible que proceda del lat. *pomum*, como propone CGuis. 148, pues

se opone a ello la fonética. Bouda BKE n. 107 y *HomŪrq.* 3, 215 (cf. Bouda-Baumgartl 15) compara circ. *mə* 'manzana silvestre'. Berger *Münch. Stud.* 9, 26 compara dentro del vasco *mandaka* 'variedad de manzana muy amarga', *mandaitu* (q.u.) 'majar manzanas', y refiere estas formas en primer lugar al burush. *balt* < *(a)*malt* < *(a)*mant*, y cita también el nombre ide. de la 'manzana' **abal* (> al. *Apfel*, y el top. ital. *Abella*), el gr. μήλον, lat. *mālum*, turco *elma* < **amlo* < **amalo*, y una serie de palabras en lenguas iránicas y del Pamir: amuri *miliz*, *mlič* < **malič*, *pašto* (= afghano) *maṣa*, wakhi *mənu* < **mana*, šughni *mūn* < **man*, yidgha *amuno* < **amana* en vez de **amano*, iškāsmi *mind* < *mānt*, parači *āmar* en vez de **amal*, wakhi *mur* < **mar* de **mal*. Que la palabra pueda ser cultural, explicaría esta difusión extraordinaria, pero las formas son muy divergentes, y en ide. sería imposible reducir a unidad **abal* con el mediterráneo **mālo*.

Tal vez se trata en vasco de una simple forma de *amon* 'abuela' (Cf. *amuna*, *mantagorri* frente a *amona m.*) (?).

Para EWBS, rom. de *amu-* por **kamu-*, esp. *camuesa* (tipo de manzana).

AMUNDIETA AN un pez. Cf. *amandil*.

AMUNTU S 'reñir, romper amistades'. Cf. *amuintu*. Aspecto románico.

Inadmisible EWBS al acudir por medio de **abun(t)* al gall. *abonda* (lat. *abundat*).

AMUPIA v. *amuka*.

AMURUZTU AN 'enamorar'. Comparar gasc. *amoureuse* 'enamorar' (palabra poco difundida), prov. mod. *amourosi* 'id.' (que según cat. *amorosir* es 'suavizar'), (*FEW* 1, 90). Para Corominas es derivado de vasco *amoros* - *amurus*. Cita también L *amurutx* 'reyezuelo' (pájaro) que parece un diminutivo de la misma palabra, como hipocorístico (cf. romance *reyezuelo*, fr. *roipetit*, cat. *reietó*).

AMURUTX (Pouvr.) L 'reyezuelo' (pájaro). Gabelentz 57 pretende comparar cab. *amergu* (?) 'tordo, zorzal'. EWBS lo relaciona con *amarru* (q.u.) 'astucia', 'astuto'.

AMURZA, ALMUSA 'cebo de fusil', *almortxa* 'pistón, pólvora', *a(l)mutxa*, *almetxako*.

Mejor que del prov. *amorsar*, del fr. del Norte *amorce* (< lat. *admordere*: *FEW* 1, 36). (Cf. *amorizione*). El vocabulario de los fusileros y cazadores viene del uso fr. militar (Corominas).

AMURRAI(Ñ) v. *amorraí*.

AMURRATU, AMURRI, AMURRITU, AMURRU v. *amorratu*.

AMUSAI G, AN 'mal deje de la sidra, olor a la madre o flor'. Cf. *amiatu*¹. Aunque alguien lo ha relacionado con fr. *moisi*, *moite*, del lat. *mūcere*, *mūcidus* (Gamillscheg 618), el primer elemento es claramente *ama* 'madre, hez de los líquidos'. La segunda parte parece más bien *usai* 'olor'. Corominas piensa que puede ser el fr. *moisi* contaminado con *usai* ('olor de la madre del mosto'), y remite a la definición francesa.

AMUSKO V 'morado' (Añibarro: «morado: g. *morea*; b. *amusko*»). En S, según Gèze, 301, «*musk* / es decir, *miusk* / adj., brun». Bouda BAP 11, 338 compara sin razón *musk* 'pardo', *muskar*, *musker* 'lagarto' (y *s-usk-andera*, así analizado), y suponiendo una raíz vocal + *sk*, acude al abkh. *ešk* 'verde, gris' y *Hask'an* 'hierba'. Según Corominas 1, 152 s.u. *almizcle*, es román. (*a*)*musco*, y S *musk* parece confirmarlo. Como nombre de persona *Musco* aparece en S. Juan y en CSMill. *Amusko* (26 año 932), *Hamusko* (58 año 972). G. Diez Melcón *Apellidos castellano-leoneses* 121 da *amusco* como procedente del vasco.

AMUSTU v. *kamustu*, *kamuts*.

Obsta la comparación de EWBS con prov. *amosir* 'quedar romo', etc.

AMUTU¹ v. *amoundu*, *amor*.

AMUTU² AN 'embudo grande', *imutu* G, *imitu* L 'embudo', (*inbutu* aparece en GDiego *Dicc. etimol.*).

No sabemos el valor del testimonio de GDiego respecto a la forma *enbutu* que cita. Quizá esté tomada de MPidal ELH 1, LXXI donde aparece

embutoa. Este atribuye la reducción *mb* > *-m-* a influencias castellano-arag., o gasc. La forma *amutu* coincide en el vocalismo inicial con cat. ant. *ambut*, con la que puede tener relación, y el corso *ambutu* (que es sin duda coincidencia fortuita). Lh. remite al esp. *embudo*. EWBS disparata al derivar *imitu* del esp. *embudito*. Desde el punto de vista fonético podemos remontar al lat. tardío *imbūtus*. El cambio *-mb-* > *-m-*, según Mich. FHV 357 s. se debió de producir en época muy antigua (romana), como lo demuestra el aquit. *Sembe-* (*seme* 'hijo').

Por fenómenos disimilatorios puede deducirse una asimilación *imutu* > *imitu* (Vid. M. Agud *Elementos* 193 ss.).

Resumen: estamos ante el lat. tardío *imbūtus* (así lo considera también GDiego *Dial.* 208), entrado en época antigua con solución fonética *imutu* y por disimilación regresiva o por influencia del S y del fr. dio *imitu*. En cuanto a *inbutu* (Múg. *Dicc.*) corresponde a forma latina pura. La var. *amutu* acaso deba su inicial a la acción de formas como cat., occit. *ambut*, con *ā* (muy discutible). Para Rohlfs *Gascon* 155 *amutu* corresponde fonéticamente a esp. *embudo*. FEW 4, 569 compara formas francesas con vocal nasal inicial. (Estudio particular: M. Agud o.c. 193 ss.).

AMUTS, AMUTZ v. *kamustu*, *kamuts*, (cf. cat., prov., fr. *camus*).

AMUZZI, AMUZZU? v. *amosku*.

AN V, G, AN, *han* L, BN, S 'allí' (lit. 'en aquel lugar').

Como ha explicado Gavel *Gramm.* 1, 170, es el caso local del radical (*h*)ar-.

Huelgan por ello otras explicaciones, como Tromb. *Orig.* 83 que compara ár. *ba-nā* 'allí', kúrin *āna*, nicobarés, *aná*, etc., o la de Gabelentz 45 y 232 s. que aduce šilha *γayen*, *γin* 'allí'.

-AN suf. casual 'en el, en la, en lo'. Se usa también como suf. compuesto de *a* eufónica y *n* en la conjugación. Obsta EWBS acudiendo al copto o al bereber.

-ANA Según Caro *Materiales* 4, 83 ss. indica existencia de «villas» (urbanas), con respecto a *-anum*, indicador de «fundi». Lo recoge Yrizar *ASJU* 5, 147.

AÑA¹ R 'nombre que da una niña a una hermana mayor' (voc. puer.) L, BN, R 'niñera', V 'nodriza'. Es palabra infantil y espontánea; fácil sería, por tanto, acumular parecidos. Del vasco al cast. de Alava y Bilbao, al sant. *aña* y hasta el astur. *añar* 'mecer a los niños en la cuna' (cf. Corominas 1, 178). La acepc. R 'hermana mayor' es porque ésta hace de niñera.

Charency RLPbC 26, 223 propone innecesariamente como etimología finl. *enne* 'madre', vogul *ana*, *ank* 'id.', tungús *ani*, turco osm. y uigur *ana*, húng. *anya*, lap. *édné*, *éné* 'id.', además de cauc. tauchi *nana* y kazikumuk *nina* 'id.'.

AÑA² V 'tanto como', v. *ain*¹.

ANABAKA V 'plato, comida de legumbres', 'forraje que se da al ganado', 'abono artificial, mezcla de tierra, piedras, hojas, ramas'. Relacionado evidentemente con el siguiente.

ANABASA V 'confusión', V *anabaka*, G 'montón de inmundicia y suciedad', 'revoltijo de cosas'. Cf. el anterior, y *anabasitu* V 'destrozar por completo'.

ANADO BN 'hinojo'. v. *anedo*.

ANAE V 'hermano de varón' (frente a *neba* 'hermano de hembra') (Tovar *BAP* 5, 11 s.), *anai* V, G, *anaia* (Ax.) V, *anaie* V, S, *anaje* V (con *j* esp.), *anaxe* BN, R, *ani* (?) BNocc. 'hermano'.

Gavel RIEV 12, 18 ha hecho notar la especie de alternancia *-ai/-i* que se da en estas formas, y supone que acaso *anae* conserva el tipo originario, luego evolucionado a *anai*. El mismo autor (ibid. 99) piensa también que de *anae* podría proceder el tipo *anaie* con *i* para deshacer el hiato, y evidentemente *anaje* y *anaxe* no son sino alteraciones fonéticas de *anaie*. Mich. *BAP* 6, 451 señala la geminada en el antropónimo medieval *Annaya*.

Indicó Uhl. RIEV 2, 513, que el vasco *anai* pertenece a la categoría de

las palabras infantiles, y ello explicaría que se hayan podido allegar paralelos de todo el mundo.

Mich. BAP 6, 450 s. y 454, y FHV 306 encuentra posible la relación propuesta por Vinson (a pesar de Bähr EUSKERA 16, 37 s. que la cree imposible porque *anaia* supone *-N- y *abaide*, a lo sumo *-n-) entre el término que comentamos y *abaide*, *aide* (q.u.) (por **anai-(k)ide* 'cohermano', esp. ant.) y la que podría establecerse con *aizpa* (q.u.), aunque en *anai* él cree que hay una nasal geminada primitiva. La palabra se extendió en la Edad Media por Castilla y Aragón (MPidal *Topon. prerrom. hisp.* 228): *meo annaia senior Enneco Sangiç* (doc. de Jaca 1104), *Mienaya Gutier Ferrandez* (doc. de 1111), y el famoso personaje épico *Minaya Alvar Fáñez*.

Como indica Mich. ZEPHYRUS 21-22, 281 ss. hay una coincidencia meramente formal con el ibér. *anai*.

Prescindiendo de toda pretensión etimológica recogemos algunos de los paralelos propuestos: Chaho *Hist. prim.* 140 cita scr. *tanaya*- 'hijo' (pero éste es un derivado de *tanub* 'cuerpo', por tanto sin relación con el vasco); Charencey (cit. por Gutmann *Bezzenberger Beiträge* 29, 158) est. *wend*, finl. *weli* 'hermano', Giacomino *Relazioni* 13 eg. *son*, *sena* 'id.'; Gabelentz 148 s., Sch. RIEV 7, 320, Pokorny RL 6, 7 aducen tuar. *aña* 'id.'; Mukarovskij GLECS 10, 183 y 11, 86, y *Wien. Zschr.* 62, 33, tuar. *aña*, *anya*; Wölfel 39 hausa *wa*, *wanai* 'hermano mayor'; Tromb. *Orig.* 113 cita begia *san*, copto *san* 'hermano', el cual relaciona también palabras del tipo *aña* que significa 'madre', y piensa en un significado 'hermano' = '(hijo de la) madre', con un sentido matriarcal, cosa muy discutible; Saint-Pierre *EJ* 2, 143 acude al eg. *an* 'hijo varón', bereb. *ana* 'hermano'; (también EWBS); por su parte CGuis. 189 propone disparatadamente lat. *germanus*. Bouda *Das Tschuketschische* 46 pretende un paralelo *čukči ynaeael* 'hermano mayor': esto hizo pensar a Uhl. *EJ* 1, 176 que también fuera palabra expresiva e infantil. Corominas cree que las formas bereb. y tuar. geográficamente deben ser tenidas en cuenta.

La impresión de que es un parentesco de tipo «elemental», como decía Sch., se completa si recogemos la comparación dravídica de Lahovary *Position* n. 60: tam., can. *ana*, *anna* 'hermano, hermano mayor'. Bouda mismo, a pesar de los paralelos chukche sostiene (BKE 54) que la palabra es infantil. Al vasco Iradier AFRICA 2, 353 le sonó parecido el benga *paya* 'hermano', lo cual confirmaría el tipo infantil del vocablo, aunque Corominas duda de ello.

ANAI¹ R, *añagu*¹ salac. 'vencejo, atadijo', *añari* L (*SuplA*²), *aiñegu* AN 'id.'. Es probable la conexión propuesta por Bouda BAP 12, 261 con *anari* 'cuerda con que se asegura la chapa de los costales de carbón'. (La *a-* sería un prefijo, y **nar* procedería de **lar*, con una forma aislada BN *a-lbar-na* 'costura' (q.u.).

ANAI² R, *añagu*² salac., *añegu* aezc. 'centeno'. v. *anigu(a)* y *aiñagu*.

ANAI-ZURI R 'golondrina'. v. *enada/enara*.

AÑARA v. *aiñar* 'brezo', *añaskarra*.

ANARI v. *añai*¹.

ANARI, AÑORI R 'murciélago'. Registra esta voz Iribarren 36 y 51; v. *enada/enara*. Cf. *aponaire*.

ANARTEKO/ARARTEKO 'mediador'. De un tema demostrativo + *arte* (Mich. FHV 317). Vid. *ararte*.

ANAXE v. *anai*.

ANAZKA V, *anezka* V, G, *anizka* AN, *aiñezka*, *añezka* AN 'lanzadera de un telar' (instrumento que usan los tejedores para colocar la trama).

Corominas 4, 1054 sugiere un origen románico, de *nauca* 'navecita' (REW 5859) o más bien adaptación vasca del fr. *navette*, occit. *naveta* 'id.' (la *naveta* interpretado *lanaveta*), con sustitución del suf. dim. *-eta* por el vasco *-zka* (= *ska*) del mismo valor. Simbiosis vasco-románica. El astur. *anezcla*, leon. *nezcla* 'lanzadera' están tomados del vasco. (Vid. Fz. González *Sajambre* 316).

Corominas se pregunta si puede haber un cruce con *neska* 'moza, muchacha' (por el ir y venir de una criada). Cf. cast. *moza, mozo* 'pieza de la trébedes para asegurar el rabo de la sartén', cat. *anderris*, occit. *ander*, -el 'morillo del fuego' (< vasco *andere* 'dama' < 'muchacha').

ANBAR (Oih. ms.) 'cerradura'. Tomado del bearn. *embarre* 'chose clôturée, close', 'étable', 'prison', relacionado con derivados románicos de *barra*, como prov. *embarrar* 'cercar, encerrar', fr. *embarrer* 'detener, encadenar', norm. *barre*, prov. *barro* 'cerrojo' (FEW 1, 258 a.). EWBS compara con esp. *amparo*, prov. *emparar*, *amparar*, etc.

ANBARAU V 'flaquear las piernas'. Relacionado con el astur. *varau*, -ada 'suspenseo, estupefacto', occit. ant. *varar* 'titubare, vacillare', prov. *varà* 'glisser, chanceler' (Vid. Corominas 4, 673 s.), que proceden indirectamente del lat. *varus* 'patizambo'. Agréguese cast. *desbarar* 'resbalar', valenc. *esvarar*, zarag. *varar* 'id.' (Corominas 4, 1073 y 3, 1097).

ANBEL, ANBIL v. *amil*.

ANBIOLA V (arc.) 'tiempo antiguo'. Azkue (*SuplA*²) se preguntaba si podía ser errata o alteración de **antiola* por *antigualla* (o sea **andiuala* > **andiola*).

ANBO V 'cepa, trozo de tronco cortado a cercén'. Cf. *anpor*¹, *enbor*, *onbor*.

ANBOTO v. *amoroto*.

ANBOTU V 'secarse el trigo quedando blanquecino el tallo y sin grano la espiga'. Para Corominas en relación con *anbo*.

ANBUESTE V = *ainbertze*. v. *ainbat*.

ANBULA AN, R, S, *anbulo* AN, BN, *anbulu*¹ L, *amula*¹ S (y según Rohlfs R), *amulo* BN, *anburu*¹ L 'gamón, asfodelo'.

En varias regiones de Navarra pervive *ambulas* (Iribarren 44). La forma vasca existe en bearn. *ambüro, lambüro* (Rohlfs *Gascon* 40), pero la etimología de estas voces es desconocida. Acaso haya que admitirlas como reliquias del sustrato vasco (de lo que duda Corominas). Bouda BAP 15, 248, en cambio, considera *anburu* como préstamo del gasc. *ambure, lambure* (S. Palay) a que pertenecen las variantes del Baztán *ambulo* y salac. *ambula*. Aunque la fonética no resulta clara, tienta comparar lat. *albuicum*, que en Dioscórides (*Arch. lat. Lexikogr.* 10, 89) se lee *ambuxus* y significa 'clematis'.

Corominas supone que del lat. *albuicum* procede sin duda el aran. *aubisson* 'gamón', con diversas variantes (*albissons* y otras) en Pallars y Ribagorza. Quizá proceda de ahí el vasco *albitz* (de sentido algo diferente, q.u.) y *anbolaporru, andalaporru*, nombre del 'gamón', donde hay cruce con otras denominaciones de la misma planta, como cat. *porrassa*. Claro que, como concluye Corominas, la terminación *anbula* es distinta de la de *albuicum*, y parecen ambos derivados de lat. *albus*, en nuestro caso una forma románica o lat. vulg. **albüla*.

Bouda EJ 3, 129 y BAP 5, 419, y Bouda-Baumgartl 25 han comparado con georg. *ombalo* 'menta, melisa'.

Según EWBS, de origen ár., de *al-mūlai*, con lo que se designan varias plantas (!).

ANBULO² V 'nudo, roseta'. Corominas supone, como voz náutica, que haya sido tomada del cat. *embull* 'nudo, enredijo', aunque no hay representantes occit. de éste.

ANBULO GAIZTOA AN (Lacoizq.) 'narciso de los prados'. De *anbula*.

ANBURU² V 'almorranas'. Podría ser *anburu*¹ (v. *anbula*) en un sentido especializado. En V 'gamón o asfodelo' se dice *irustarbi*, y quedaría tabuizada la palabra general. Para Corominas, podría salir, como el cast. de *haemorrhoea* o *haemorrhoides*, por ultracorrección vasca **anburano*, tomada como diminutivo diera un pseudo-primitivo *anburo*.

ANDA¹ L, BN 'parihuela', V, G 'féretro'.

Es la palabra román. esp. *andas* (< lat. *amites* 'varas de las andas'), que se halla igualmente en occit. ant. *ant* 'instrumento de madera', bearn. ant. *lant*

'catafalco', cat. *andà* 'cercado portátil para encerrar el ganado en el campo' (Corominas 1, 205; ya Sch. *BuR* 19; *FEW* 1, 87; Rohlf's *Gascon* 81). Cf. *andaburu* 'cabecera del luto' y *andapain* V 'almohada, sábana y algún otro lienzo que se ponían dentro del féretro'.

Según Azkue, de *anda* - *apain*. Para esta segunda parte cf. esp. *apaño*.

ANDA² v. *alda*⁴.

-ANDA sufijo de diminutivo, y también para formar femeninos a imitación del románico.

Al parecer, muy difundido en el vasco primitivo, en toponimia (Corominas).

Uhl. *RIEV* 3, 5 s. duda de su existencia, pues no recoge más ejemplos que *ollanda* 'gallina', *lepande* 'collar' y *txirkande* 'dedo meñique'. Azkue, que considera este elemento como sufijo, añade *exkanda* 'roble pequeño', y Bähr *RIEV* 19, 6 da como formante de femeninos los ejemplos de *otxanda* 'loba' y *urdanga* (que él explica de **urdanda*) 'puerca'. Para *EWBS* de *-kanda* < *-kan* 'estar en crecimiento' + suf. *-da* 'situado' (!).

ANDADERA BN 'crecedera'. Puede considerarse como calco del español, con una raíz *andi*.

Cf. el sinónimo BN *handixurri*.

Sch. *BuR* 18 compara arag. *andaderas* 'amígdalas hinchadas' (Valle de Broto), que podría ser pervivencia de la misma palabra vasca, es decir, un relicto vasco, o cast. *land(r)e* < lat. *glande*. Sin embargo quizá sea más bien un calco de *crecedera*, sobre esp. *andar*. *EWBS* busca una contaminación con román. *glándula* (!).

ANDAERRAI V, *andarrai*¹ V, *anderrai* G, R, *anderrai* AN 'pleura'.

El segundo elemento es *errai* 'entraña'. El primero acaso pueda relacionarse con *andi* (?). *andre*- parece etimol. pop.

ANDAGARRATZ V, *andragarratz* V 'acedera silvestre' (Cf. *andra-bedar*). Segundo elemento *garratz* 'agrio' (q.u.), por lo que cabe pensar en el nombre esp. *acedera*. Acaso pudiera interpretarse como de *andi* y *garratz* que en S significa 'agracejo' ('berbéris, petit houx'). Cf. *andan-bedar* 'acedera'.

Corominas no cree en el componente *andi*: tanto *andra-bedar* como *andan-bedar* y *andabedar* (*SuplA*²) son formas vizcaínas. Parece que contienen *andere* ~ *andra* con varias disimilaciones (*ander-bedar* > **andarbedar*). No ve, dice, si la base semántica está en empleos medicinales y culinarios de la 'acedera'. De estos nombres, como de *andarrai* (y quizá *andreña*) parece deducirse que hay un primer componente *andra*- aplicable a nombres de planta. En algunas formas hay eliminación disimilatoria de la primera *r*, y en *andarrai* puede haber lo mismo. Acaso ese primer elemento en los tres casos sea *andura* 'yezgo' (cf. *anda* y *andura*). En *andarrai* pudiera haber var. de *andra*-, porque en la otra acepción, 'pleura', del vocablo coexisten las dos var. *anda*- y *andra*- (con esta acepción también *andaerrai*, que junto con el significado revela que es un compuesto de *errai* 'entraña'). Cree Corominas que no sería absurdo suponer que se hubiera dado al 'agavanzo' el nombre de *and(u)ra errai* 'entraña del yezgo' (por la forma del contenido de la pulpa al abrirlo). Quizá se diera a la 'acedera' el nombre de 'yezgo', 'agrio' (*and(u)ra-garratz*) (?).

ANDAGORA R 'calcañar, talón'. Según Azkue es var. de *oindagora* (q.u.), como *ondagora*. *ondogora*, *endagora*, *indagora*. Quizá cruce con etimol. pop. en relación con *andar*.

ANDAITZ¹ L, BN, *andaitze* AN, *andatx* R, S, (*b*)*endaitz* L, BN (q.u.) 'lanza del arado'. (Cf. *lardai* G, BN 'id.').

Bouda *BAP* 11, 345 quiere analizar en todas estas formas **da* 'empuñadura', y relacionar con el avar *i'aghi*, pl. *i'aghal* (?).

Quizá es un derivado de *anda*¹. Para *EWBS*, de *anda*- 'palanca' y suf. *-aitz* 'árbol' (!).

ANDAITZ² BN 'grandazo'. Contrac. de *andi-gaitz*.

ANDALAPORRU G, *anpolaporru* G, *anbolaporru* 'gamón, asfodelo'.

Composición de *anbula* (q.u.) y de *porru* (q.u.), de origen latino.

- Según Corominas, el *SuplA*² recoge un nombre de planta *basanburu* con var. *basanporru* (sin definición); si analizamos *basan* 'bosque, monte, desierto', queda el mismo duplicado *anburu* - *anporru* 'gamón', y así es probable que se trate de éste, y aún cree verosímil que ese *-anporru* no sea más que una variante de *anbura* - *anbula* y que *porru* haya actuado sólo por etimol. popular.
- ANDANA AN (Lacoizq.) 'hilera', L, BN 'tropa', AN 'cosecha', (*andanada* 'hilera de plantas'). Es la misma voz esp. y cat. *andana*, cuyo origen está relacionado con *andén* (Corominas 1, 206) y que parecen de procedencia italiana (con primeros testimonios en el s. XV). No interesa la comparación de Gabelentz 272 con cab.
- ANDAOL V 'compuerta del caz del molino'. Azkue rectifica en *aldaol* (también *aldol*). Sería de *alde* 'costado' + *ol* 'tabla', por la que cierra la compuerta en el flanco de una acequia o canal (Corominas).
- ANDAPARA V, *antapara* V, *antapera* BN, *antepara*, *aldaporo* G (Múg. *Dicc. aldaparo* V) 'cauce o canal del molino, saetín'.
- Para Corominas es acaso un cruce de *andaol* y *aldapa*.
- ANDAR L 'efecto o inclinación especial que se da a la bola en el juego de bolos', 'bamboleo', L, BN, 'vacilar, hacer eses' (Cf. *aldaar*).
- Aunque pudiera pensarse en una acepción especializada del esp. *andar*, Bertoldi *La parola del passato* 8, 413 da *andar* 'lugar en cuesta y resbaladizo', y compara con gall. *gándara* 'tierra inculta', y con top. *Gándara*, *andara*, cuyo origen busca en un prerrom. **ganda* 'pendiente rocallosa' (Corominas 2, 660 recoge esto). El mismo Bertoldi *BSL* 32, 105 s. encuentra top. de esta misma naturaleza en Asturias, Santander, País Vasco, Gascuña y norte de Cataluña, y trata de relacionar con el ant. término ibér. *gangadia* 'terreno arcilloso de gran tenacidad' (Plinio).
- Sin embargo, por la significación del L, 'lieu en pente et glissant', puede pensarse en una forma disimilada de *aldar*¹ (v. *aldaar*), según Hubschmid *Thes. Praerom.* 2, 91 s. que rechaza la relación establecida por Bertoldi y, así mismo, rectifica su opinión expuesta en *FEW* 5, 134 n. 1, s.u. **lāmara* (prerrom.), e insiste en que la significación fundamental de *andar* es 'movimiento, balanceamiento' en L, y lo mismo que *andatu* 'balancer' proceden del román., cf. bearn. *andade* 'mouvement, balancement' y *andà* 'aller'.
- EWBS en la significación 'terreno en cuesta', parte de un supuesto **pandar*, gall. *pandar* 'inclinarse', esp. *pandear* (de lat. *pendere*) (!).
- ANDARE G, *anjera* G, *andera* y varios compuestos de *andra* 'muñeca, juguete de niñas'. Es simplemente *andera/andere*.
- ANDARRAI G 'agavanzo, rosal silvestre'. Vid. *andagarratz*.
- ANAZAIN R 'conductor de parihuelas'. De *anda*¹ y *zain* 'pastor'.
- ANDEA BN, *andega* BN 'daño'. (Corominas cita *andera* S).
- Charencey *RLPbC* 23, 301 propuso una derivación del esp. *bandear* 'atrasarse de parte a parte', pero es imposible, ya que la acepción que él recoge de *bandear* es un chilenuismo con carácter jergal (Corominas 1, 385 a). Este último señala las formas *anderatu*, *andeatu* que serían formas intermedias entre el cultismo esp. *alterar* (vasco *alteratu*) > **alderatu*, y un tipo occit. ant. *damneiar* (?).
- Para EWBS es románico, de un *andega* 'corruptela, soborno', gall. *andego* (!).
- Es absurda la comparación de Gabelentz 21 y 282 con tuar.
- ANDEJA G *andes* AN, *antes* G, L 'curbina (santu)'. (Cf. *lantes* V, G 'mújol, berrugate'. Sch. *BuR* 36 y 60 llamó la atención hacia la probable identidad de *andes(a)*, *andēja* con *lantes*, al tratar de la desaparición de la *l*- inicial. Corominas señala en muchos alternancia triple: de *l*- con *ce* y con *d*-. En ese caso se pregunta si se podría tratar del pez lat. *dentex*, -*icis*, que da en occit. *dente*, cast. *den-*

tón, etc. (REW 2561). Habría que ver si son peces iguales. Lo de lat. *denticem* dice que quizá pueda apoyarse en la forma *anteka*, que Lh. atribuye a Hiribarren.

Treimer *Act. Congr. Int. Ciencias Onomásticas* (Salamanca), compara escita *antakaioi* 'peces', circ. *bant'ark* 'rana' (!). Absurdo.

-ANDEL V, suf. que según Azkue parece significar 'depósito': cf. *atzandel, gatzaldel*.

ANDERA V (arc.) 'señora'. En Pouvr. *andrea* 'dame, maîtresse' (cf. Land. *apaezandrea* 'mançeba o amiga'); V 'muñeca, juguete de niñas' (se emplea en la composición de algunas palabras) (esta significación tiene en G *andare*); Oih. *anderau* 'señora'; *andere* BN, S 'señorita', G, AN, BN S 'muñeca', S 'reina de las abejas', L, BN, S 'voz con que convocan las abejas', S 'concubina', BN 'elegante' (con palatalización de la *d*); *andra, anra* V, *andre* G, AN, L, BN, S (anre AN) 'señora', V 'mujer casada, mujer en general', S 'concubina'.

Sch. ZRPh 36, 161 cree que la significación primitiva era 'mujer joven', y sería préstamo del galo (**andera* como adj. 'joven'), y compara con irl. *ainnir* 'junges mannbares Mädchen'. Luego pasaría a significar 'señora'. Mich. *Pas. Leng.* 139 considera, en cambio, éste como significado primario, y secundariamente quizá 'mujer'. Aduce, sin embargo, irl. ant. *ander* 'mujer (joven)' (Cf. de este mismo autor ZEPHYRUS 12, 201).

La etimología de esta palabra es discutidísima, y sin duda es de las problemáticas del vasco, pues alrededor de ella se plantean gran variedad de cuestiones teóricas sobre la esencia y los métodos de la etimología misma. Ante todo, y esto es lo más cierto, la forma *Andere* aparece en inscripciones lat. de Aquitania: *Andere* masc. CIL XIII, 138, *Andereni* masc. dat. *ibid.* 169, *Anderes* (con *s* dudosa) *ibid.* 187, *Anderexso* masc. *ibid.* 324; también se ha comparado *Anderitia*, *ibid.* 351, lo cual le parece dudoso a Mich. PRINEOS 10, 417 y 432, como también vacila en atribuir a la misma palabra el aquit. *Andreconi* masc. dat. *ibid.* 280 (cf. el mismo autor FHV 327 y 356). La forma vasca es inseparable del aquit. Así Mich. BAP 12, 124, *Hom. Martinet* 147, BAP 15, 92, FHV 37, *Cabiers d'hist. mond.* 127, PV 22, 71, IV *Sympos. Pamplona* 278, y otros autores.

Bertoldi *Rev. Port. de Filol.* 2, 11 va demasiado lejos cuando compara el ibér. *Andaitia*. El nombre reaparece en la Edad Media: *Anderazo, Anderazu*, Valpuesta 957, y otros cartularios en doc. del s. X, que cita Lafon *Act. II Congr. Est. Piren.* 8, 60. En doc. de 1081 *Anderazo* 'uxor', cita Alvar *Serta Romanica. Festschr. Rohlf's* (1968), 150 pero interpreta mal el suf. *-azo*, como *atzo* 'vieja'.

Etimologías propuestas: en primer lugar la céltica en relación con irl. *ainder* 'mujer joven', galo *anner* 'novilla', galés ant. *enderic* 'novillo', galés mod. *enderig* 'toro, bucy', bret. *ounner* 'novilla' (así Campión EE 40, 98, Sch. *Iber. Dekl* y ZRPh 31, 34, H. Pedersen *Vergl. kelt. Gr.* 1, 21 y JOURNAL OF CELTIC STUDIES 1, 4 ss., K. Treimer ZRPh 38, 407, Caro *Materiales* 197, Tovar BAP 1, 33 y *Estudios*. 75 s., Uhl. ANTHROPOS 35/36, 204 y *Beitr. zu einer vgl. Lautl. der bask. Dial.* 38, Walde-Pokorny 1, 67 s., CGuis. 284, Bouda BKE 54 y EJ 4, 316, Caro *Hisp.* 13, 518, Lafon l.c., FEW 1, 93, que también considera el vasco como préstamo del galo **andëra*; Pokorny IEW 41, duda, y Gavel RIEV 12, 195 admite con Ernault esta etimología como posible. Tal relación puede concebirse una vez admitida la comunidad de la palabra en vasco y en celta, que se trata de un término explicable dentro del ide. (así entre los autores citados, Pedersen, Uhl., Walde-Pokorny y Pokorny; este último aunque no excluye la igualdad de *ainder* con el gr. ἀνθηρός 'blühend', la considera dudosa; no duda en cambio del indoeuropeísmo de las formas en estas lenguas, si bien más adelante veremos en él una hipótesis camítica). Hay un intento etimológico para explicar las formas célticas de **pandbero-* (de donde, con metátesis, el gr. παρθένος, que Pokorny IEW explica de otra manera muy lejana) en Pedersen JCS 1, 4 s., antes citado: otro en Holmer

BAP 6, 403 en que se separa la forma vasca del celta, pero se admite (con excesiva audacia) la posibilidad de que tanto en una como en otra tengamos derivados del ide. que aparece en el gr. ἀνήρ. También es partidario del parentesco con el gr., Charencey *RLPhC* 22, 16. La relación con air., etc. es aceptada por Hubschmid *Med. Substr.* 28.

En segundo lugar, desentendiéndose de los parecidos celtas, son varios los autores que han señalado la existencia de formas semejantes a *andere* en sustratos más o menos extendidos. G. Capovilla *STUDI ETRUSCHI* 23, 230 s. cita el top. "Ανδερρα *Andera* en Asia Menor, y se pronuncia contra el celtismo de la palabra vasca; este mismo cita el nombre de mujer *Andetiaca* (*CIL* V, 2438) como prueba de la difusión céltica de este nombre de origen preindoeuropeo, y reúne una serie de top. con *Ande-*, que en todo caso implicarían el problema de *andere* con el no menos complicado de *andi*. Los romanistas han señalado el interés del parecido de *andere* con palabras que significan 'adormidera, amapola': H. Urtel *Z. iber. in Südfrankreich* cit. por Bertoni *Arch. Rom.* 2, 128 ha señalado fr. Lot. y Dord. *äder*, Puy-de-Dôme *andarle*, Carrèze *jander*. M. L. Wagner *Rev. de Ling. Romane* 4, 24 comparó alguna de estas formas con nombres sardos de la misma planta: *adànda*, *drànda*, *dànda*, *tsàntsa*, a cuya comparación añadió por su parte Bertoldi *ZRPh* 57, 151 el nombre *vavrti* que se encuentra en el pseudo-Dioscórides como atribuido a los egipcios, y con el significado de 'adormidera, amapola'. M. L. Wagner *VOX ROMANICA* 7, 319 se muestra bastante reservado en cuanto a este último paralelo, y Gamillscheg *ZRPh* 43, 527 niega la relación, por dicho significado, con el vasco *andere* 'mujer joven'.

Citemos, de paso, a Corominas 4, 98 ss. con su etimología *suge-andele-a* > *se(g)uandilla* > *sabandija* (cf. *Est. Top. Cat.* 2, s.u. *saso*, del mismo autor). Para la -l- compara L y BN *andelliko* 'muñeca' (*SuplA*²). Y para compuestos semejantes vid. *andereder* y *andrapo*, que son la prueba del arraigo del término en vasco.

Pokorny *JCS* 1, 132 y *ZCPb* 24, 108 s. (recogido por Corominas 4, 100), a pesar de cuanto había dicho antes, lanzó una etimología que ha sido muy discutida: bereb. *ndr* 'estar en celo', que habría sido primero aplicada a animales machos (así se explicarían formas como *Anderus*, y *Iupiter Andero* de *CIL* 2, 2598, que según R. Meringer *ZRPh* 30, 416-21 estaría en relación con *Jupiter Ammon* 'de cabeza de macho cabrío', y **andero* con lat. vulg. *anderius*), de lo cual son resto las formas fr. ant. *andier*, hoy *landier* 'morillo de la chimenea' (y cat. *anders*, *Griera Act. I Congr. Est. Piren.* 7, 106), que primitivamente en Francia tenían forma de cabeza de carnero (por lo demás, unánimemente las formas francesas se dan como del celta **anderos*, -a: *REW* 449, Gamillscheg 550, *FEW* 1, 94). Para Meringer l.c. las formas célticas remontan acaso a **atnero*, -ā 'becerro'.

La etimología provocó indignación en algunos eruditos (Zyhlarz, y Bouda *EJ* 4, 316; respuesta de Pokorny *EJ* 5, 80) pero su autor seguía insistiendo en ella (*Keltologie* 135). Hubschmid *Med. Subtr.* 28 rechaza el origen camítico en vista del tuar. *ender* 'estar en celo', y lo considera una homofonía casual. (También Pokorny *ZRPh* 68, 418).

E. Winkler *ZRPh* 36, 543 cita del Sur de Francia junto a *ande(re)*, formas como *anders* y *andes* (Levy s.u. *anderre*; Mistral s.u. *enders*, que sería plural, como el cat. *anderris*). Sobre las formas sin *r* quizá se ha elaborado el lat. *andedus*; sobre todo donde hoy vive *andes*.

El problema se ha complicado, pero parece que las palabras célticas no han de ser separadas de la vasca. Semánticamente todo es favorable, mientras que en románico **andero* es *landier* 'morillo' (Gamillscheg *Romanen u. Basken* 49). Ahora bien, si las palabras celtas son ide. de origen o no, parece que

puede determinarse con probabilidad en sentido afirmativo, y los dicc. etimol. de ide. las incluyen en el mismo apartado que el gr. *ἄνθος* 'flor', scr. *andbáh* 'planta del soma'. Ello parece más sólido que las etimologías relacionadas con el sustrato (y aún en éstas hay que referir a la raíz ide. los nombres de la 'amapola' arriba citados: cf. FEW 1, 93), y sin duda muchísimo más que las comparaciones de Giacomino *Relazioni* 7, 13 con eg. *ḫener* 'esposa, mujer'; Tromb. *Orig.* 138 con akka *anró* 'mujer', kredj *énde* y kafa *éndē* 'madre', kunama *darka* o *derka* 'mujer', bantú *-dara* 'id.', *-ndara* 'hembra'; CGuis. 247 con lat. *femina*, esp. *hembra* (!); Gabelentz 38, 73, 89 y 150 s. con cab. *ḍamtub*; o la hipótesis de Lh. que compara ant. fr. *andéie* 'suegra' (no hemos podido comprobar tal forma). EWBS atribuye a origen afric., bereb. *endbir*, etc. Igualmente inadmisibles el supuesto de Bähr EUSKERA 16, 9 que propone, con duda, una formación combinando *anda* (suf. más arriba estudiado) y *ere* partícula, o lo mismo que en *neska* (q.u.), una derivación (*ibid.* 15 s.) de la misma base ide. que ha dado gr. *ἀνήρ* (v. supra la hipótesis de Holmer). R. de Arrese EE 22, 309 y 55, 499 compara también con el griego «con cambio de sexo» (!).

No es mejor la suposición de E. Lewy BAP 12, 409 y *Kl-Schriften* 586 (que equipara *mujer* = *vaca* o *ternera*; coincide con Wagner) aduciendo el eg. *nfrt* 'schöne Frau', *nfrwt* 'Kühe', junto a la ya conocida relación con el air.

Pokorny ZRPb 68, 420 dice finalmente que *andere* podría estar formada tanto del bereb. **ander* como del celtizado **anderā*.

ANDERATU BN 'desvirtuarse los alimentos', 'desfallecerse los animales', 'ajarse la ropa'. Vid. *andea*. Tovar, en cambio, piensa en un deverbativo de *andere* en el sentido de 'debilitarse, perder fuerza'.

ANDERAUREN BN, S (arc.), *andrauren* (RS) 'señora principal', 'camarera', en Saint Jean-Pié-de-Port, según Broussain RIEV 8, 165.

El segundo elemento es *-guren* (Mich. FHV 116), con que no es aceptable lo que propone Corominas, al suponer que *anderauren* sería una grafía imperfecta por *-rauren*, puesto que *aurren* sería 'principal'. Con lo dicho por Mich. no es posible un tal análisis.

ANDEREDER BN, *andereder* L, *anderejer* S, *angereder*, *anjeliar* (Duv.), *anjereder* BN, *anjerejer* L (y otras variantes) 'comadreja'.

De *andera/e* y *eder* (Mich. FHV 190).

Se trata de un paralelo del bearn. *daunobèro* que lit. significa 'mujer-hermosa' (Rohlf's *Gascon* 85). También hay equivalencia, por una parte con el fr. *belette* (lat. *bella*) y danés *den kjoenne*, por otra con el ital. *donnola*, y con otras lenguas románicas (Sch. ZRPb 36, 160 y 30, 214). Geográficamente las formas vascas constituyen una continuación con las bearn., aisladas, y limitadas al Norte (Landas) por el tipo *belette* y al NE por el tipo *paikézo*, arag. *panikésa*: Seguy Carta 13 del Atlas. Para la distribución de los nombres vascos de la 'comadreja', vid. Agud-Michelena ASJU 2, 73 ss. La comparación de Gabelentz 24 con cab. *ayerda* ? 'rata' no tiene ningún valor.

ANDES v. *andaja*.

ANDI¹ V, G, AN, R, *handi* L, BN, S, *aundi* V, G, *haundi* L, BN 'grande', 'extraño, chocante', 'mucho' (con palabras que indiquen expansión), 'estar de esquina, tener tratos de amistad a medio romper' L, BN, S, 'altanero, arrogante'; indica también una acción no acabada 'a medias', aunque parece que esta acepción corresponde a otra palabra homónima.

El problema primero para la etimología está en saber cuál es la forma primitiva, si con *u* o sin ella. Azkue cree resueltamente que *aundi* es forma enfática de *andi*. Gavel RIEV 12, 77 y 354 se inclina, en cambio, en favor de *aundi* como primitiva, que actualmente es enfática frente a la forma sin *u*, con la que coexiste; al mismo autor le parece que *aundi* podría explicar muy bien

hainitz (q.u., con las formas allí recogidas) 'mucho', con una var. *aunitz*. De la misma opinión es Lafon BAP 6, 306. Contra Uhl. Vgl. L. 15 que se había manifestado en favor de la primacía de *andi*, alega Gavel l.c. que el BN *dihauru* (frente a S *dibarü*, L, etc. *diru*) puede ser no un desarrollo de *u*, sino una forma con metátesis y asimilación **diairu* < *denarium*; igualmente alega la doble forma *aurte/arte*. Con todo parece defendible la primacía de *andi*, y que *aundi* sea efectivamente un refuerzo enfático, pues lo notable es que ambas formas coexisten en algunas variedades dialectales, y no se da una distribución separada, en la que pudiera probarse que no se trata de una mera forma enfática junto a una forma normal (en este sentido Mich. FHV 96).

Por otro lado, la conexión con el sustrato céltico, que Sch. RIEV 3, 240 descubrió, al estudiar nombres hispánicos antiguos, habla de una forma sin *u* pues existen varios nombres que comienzan con *Ando-*, *Indi-*, y algunos, dice, de clara explicación, como *Anderoudos* (el segundo elemento sería el ide. **reudh-* 'rojo'); se dan en la Galia. Véase sobre el tema Pokorny ZCPH 21, 156, Tromb. *Saggio di antica onom. Medit.* 17 (quien compara vasco *andi* con circ. *ine* 'grande' (?)), Vallejo EMERITA 15, 211, Tovar Hom. Urq. 3, 116 s. (= *Estudios* 163). Este último admitiendo *andi* como originario suponía etimol. ide. por el *ande-* célt. y el *Indi-* ibér. (con formas *Endo-* A, *Ada-*) cree que pudiera corresponder a lo mismo. Como *Ande-*, *Indi-* (posiblemente hay que reconstruir **nde*) no se explica como ide., se pudiera admitir que pertenezcan al sustrato, y si se aceptan viejas relaciones entre la Europa Occidental y el Africa, quizá podríamos citar kunama *ándā* (Sch. RIEV 7, 329 y Pokorny RL 6, 7) y el galla *gúda* (< **ganda* según Reinisch, cit. por Sch. *ibid.*).

Corominas encuentra razonable la explicación de IEW 312 que mira esta palabra como un prefijo intensivo equivalente a scr. *ádhi* 'sobre, encima', *ydbhi* y de varias formas prefijadas del célt. insular. En cambio, cree que el análisis de Pokorny del tipo románico, fr. *andain*, cast. *andén*, etc., como un **and-agn-is* (IEW 4, que lo acepta de Gamillscheg) es indefendible (Corominas 1, 207, donde demuestra la etimología lat. *imaginem*). La del célt. *andebanno* 'gran cuerpo' (IEW 92) es quizá más sólida.

Por su parte Bouda BAP 12, 277 cree que una raíz **aun* es idéntica al chukchi *aun* 'grande', que se halla en muchos compuestos, y tiene formas paralelas en fino-ugrio, y a continuación añade que **aun* explicaría también *eun* 'ciento', lo que ya resulta excesivo.

Mich. PIRINEOS 10, 438 admite la posible relación con aquit. *Andose*, *Andossus*, a pesar de la objeción de Gavel (v. supra). Los textos antiguos vascos corroboran que (*h*)*andi* está muy cerca de ser forma única. Hemos de pensar que en (*h*)*aundi* hay una diptongación secundaria, quizá de carácter expresivo. Por su parte Giacomino *Relazioni* 7 acude al copto *naa* 'ser grande'; Campión EE 43, 133 compara con acad. *gal* 'grande'; Dodgson RLPbC 36, 326 lo hace con lat. *grande* (con elisión de *r*, dice !) o alternativamente con la raíz vasca *han-*, *hant* 'gougé' (?). Nada digamos de una explicación analizando los elementos vascos, a la manera de Astarloa, como la de J. Guisasola EE 6, 68: *an* que significaría 'extensión' (*ana* antigua medida!) más *di* que significa 'profundidad' (!). Al viajero vasco Iradier AFRICA 2, 354 le chocó que en la lengua venga el artículo determinado *andi* sólo se aplica en esta forma a los sustantivos 'hombre' y 'rey' (sin que de esto se pueda deducir nada, naturalmente).

ANDI² var. de *an-dik* 'desde allí'.

ANDIRA V, *andura* G, AN, L 'chorro de leche que sale de la ubre después de tentarla'.

HANDIRESUN POUVR. 'magnificencia', *andizuren* 'honor'. De *andi*¹ 'grande' y (*g*)*uren*, difícil por la formación. ¿Acaso superlativo? (Mich. BAP 24, 15). Corominas supone que el 1.º es metátesis de *andizuren* 'honor', 'principal' (RS) V (*SuplA*²): suf. *-zur* + desin. de gen. plural.

ANDISU AN, *anditsu*, *handitsu* V, G, AN, L, BN 'tumor', *andutsi* R, S, *haunditsu* L 'divieso'. De *andi*¹. Cf. *andi-xurri* 'crecederas'. La segunda parte podría ser *itsu* 'ciego', según EWBS.

ANDIURREN (Añ. ms.) 'dedo índice'. Cf. L *eri-andi* 'id.' (designa otros dedos en otros dialectos). (v. *eri*). Corominas se pregunta si vendrá de *andi-aurren*, propiamente 'grande y principal'.

ANDI-USTE AN 'orgullo'. Explicado por V. Eys (y no hay razón para ponerlo en duda) como de *andi* (Uhl. *Vgl. L.* 74 y *Bask. Stud.* 195) + *uste* 'opinión'. La forma (*h*)*anuste* se puede deducir de **andi-t-uste* (v. *-t-*). Lit. 'opinión de grandeza'.

ANDOIL V, G 'andullo, mazo de tabaco en hoja', V 'cigarro puro', AN 'almohadillas que se ponían las mujeres para sostener más fácilmente las sayas'; *andoilla* L, S 'morcillón, embutido de cerdo'.

Es románico sin duda, indirectamente del latín **inductilis* (y no de **inductilia*, como propone GDiego *Dial.* 214; cf. CGuis. 285, pues según Corominas 1, 210 hubiera dado **andoiteille*) a través del fr. *andouille* 'embutido de hígado' (*andoille*, *endoille* desde el s. XIII: FEW 4, 652 que considera como préstamos las restantes formas románicas: esp. *andullo*, Córcega *anduglia*, etc.).

Por lo demás, la acepción 'hoja de tabaco preparada en forma cilíndrica' se halla en esp. (cf. GDiego *Contr.*, n.º 316 y Corominas 1, 210).

Nótese la distribución geográfica de las voces registradas, y, salvo la acepción AN, se verá que dependen del fr. y del esp. respectivamente al norte y al sur de los Pirineos.

ANDORRATZ L, R 'especie de alfiler'. (*Supl.A*²: 'alfiler grande').

El segundo elemento es *orratz* (q.u.) El primero quizá es semejante al que aparece en palabras como *andaerrai*; pero Corominas supone que es *andi*, con razón.

ANDOS S 'somanta, paliza'. Lh. lo deriva del prov. *endors* 'castigo' (Mistral cita *endoursa*, *endóussa*), lo cual es aceptable, (aunque entonces es algo sorprendente que no figuren estas palabras en los dicc. gasc. y occit. ant.). Cf. prov. mod. *endoursa* 'golpear en la espalda, dar una paliza' (FEW 3, 145 b). EWBS cita esp. *endoso*, fr. *endos*, y relaciona como final con lat. *in dorsum*.

ANDRA, ANDRE v. *andera*.

ANDRA-BEDAR V, *andra garratz* V 'acedera'. Son sin duda variantes con etimol. pop. de *andagarratz* y *andanbedar* (qq.uu).

ANDRA/ANDRE MARIA V, G, *andre dena Maria* L, BN 'la Virgen María'. (Cf. *La Señora*).

ANDRAKETA V, G 'fornicación', V 'juego de niñas simulando ser señoras'. De *andra* y un suf. *-keta* (q.u.).

ANDRAKILLA V 'muñeca, juguete de niñas'.

Para 'muñeca' está más extendido *andrako*, diminutivo evidente de *andra*. Según sugerencia de Corominas, *andrakilla*, que es término de Mundaca, debe de ser un diminutivo castellano de *andrako*, nacido en ambiente bilingüe. Cf. *andrakume*, *andraguren*, *andramilika*, y *andekilla*, s.u. *andra*.

ANDRAKUME V 'mujer', 'muñeca, juguete de niñas', (B-ms.) 'sexo femenino'. De *andra* + *-kume* (q.u.).

ANDRANTZA BN 'antrax'. Sin duda es un derivado de la voz culta *antrax*, que tenemos en esp., fr., etc.

ANDRAPO AN 'rubeta, rana'.

Campión EE 40, 418 lo explica como de *andre* + *zapo*; puede corregirse tal hipótesis recordando *ap(h)o* 'sapo'.

ANDREIÑA V 'cierta hierba olorosa'.

Para una conjetura etimológica cf. *andragarratz*. Por otra parte Corominas, por tratarse de una hierba olorosa, sospecha que sea la *ajedrea*, lat. *satureia*, vasco *azitrai* (también puede ser lo mismo *aradera* en otro pueblo vizcaino), y entonces se inclina a derivarla en alguna forma de *satureia* (>**zadreia* >**adreja*

y luego *andr-* por influjo de aquellos nombres de plantas en *andr-*, o *axedraia* > *axdreia* > *andr-* ?).

ANDREOREN, ANDREAUREN 'camarera'. (Cf. *anderauren*).

ANDRERRAI v. *andaerrai*.

ANDRETERU L 'afeminado'. Tiene interés el aspecto románico del suf. *-teru*.

ANDROSO AN 'hábil, diestro'. Tovar sugiere el fr. *adroit* (?).

ANDXEL V 'responso que se dice un año entero sobre la tumba de un difunto'.

Tiene su origen en la fórmula ritual *In paradisum deducant te angeli*. Lo ha explicado Griera BDL 25, 86; dice que en Tamarite llaman *angel* al 'morti-juelo'.

ANDU¹ ANDUE, ANDUI V 'cepa, parte del tronco de cualquier árbol o planta que esté bajo tierra unida a las raíces'.

A Corominas le parece mero duplicado fonético del sinónimo *ondo*, nacido por disimilación en la forma articulada *ondo-a* > *ondu-a* > *ondui-a* y consolidado por el influjo de *andu*, *anditu* 'engrandecerse, hincharse'.

ANDU² V 'hincharse los tablones en el agua', 'envanecerse'; (*h*)*antu* L, BN, S 'inflar(se)', 'hincharse los tablones'; *antu* R 'id.' (cf. *antulari* 'baladrón').

Derivado verbal de *andi*¹. Cf. (*h*)*aunditu* 'hincharse' (Mich. FHV 361, 423).

ANDUR V (arc.) 'ruín, bajo, mezquino', *andura* L 'flojo'.

Aunque Rohlf's ZRPb 47, 398 lo menciona junto a *gangul* (q.u.), véase *haidur*¹ también. (Cf. Corominas 2, 660). Gorostiaga FLV 39, 116 lo deriva de *andorro*, *-andorroero*. Sobre la relación *gang-/gand-/and-*, Bertoldi ZRPb 57, 142 y BSL 32, 123 s. y Sch. BuR 19.

ANDURA¹ G, AN, L, (Oih. ms.) *andura*, *anyura* AN, *gandura* BN, salac., *aindura* AN (Múg. Dicc.: *andara*) 'sauquillo, yezgo' (Azkue), 'sauco' (*Sambucus ebulus*, L.), según creen Bouda-Baumgarthl 19, que a su vez comparan con georg. *endro* 'rubia, galium palustre' (?). Vid. *aldá*², *anda*. EWBS compara con esp. *antora* 'Giftheil' (Bot., especie de acónito).

ANDURA² v. *andira*.

HANDURRERI (Oih.), *hantureri* 'arrogancia'. (Cf. *andikeri*).

Aunque Uhl. RIEV 3, 215 y *Woordaf.* 39 (donde remite a V. Eys 178) encuentra alguna dificultad, parece que se trata de derivados de *andi*¹: una síncopa de (*h*)*anditu* parece evidente en la forma con *t*, que se sonorizó tras continua. Cf. *andu*². Bouda BAP 12, 256 cree que es idéntico a georg. y mingr. *ndur* 'grufir, estar descontento'.

ANDUTSI v. *andisu*.

AÑE¹ R 'cabrito'. v. *a(h)untz*¹.

AÑE² S 'tía del padre o de la madre', 'voz con que se llaman los hombres unos a otros'. Azkue considera que esta última acepción es una var. de *anaie* 'hermano'. Tal vez es voz puer. en ambas acepciones. Para EWBS, del fr. *ainé*. En la 1.ª acepción relaciona con esp. *nana* 'madre'.

ANEDO V, *anero* V 'eneldo' (hierba aromática muy fuerte); *aneta* AN, L, BN, S, *anetha* BN, *anado* BN 'hinojo'.

Proceden del lat. *anëthum*, como el occit. y cat. *anet* (en la significación de 'eneldo' éstos); en cambio, el esp. procede de un diminutivo **anethulum* (GDiego Dial. 220, CGuis. 162, Corominas 2, 272). La sonorización vasca de *anedo* es curiosa, y no se puede explicar sin una forma románica vecina (cf. Gard *anedo* 'narciso blanco': FEW 1, 95).

Las formas para indicar 'hinojo' las tratan CGuis. 70 y Bouda-Baumgartl 59. Suponen un cambio de significación del lat. *anethum*; pero la confusión del 'hinojo' con el 'eneldo' u otra especie se da también en fr., p. ej. (Cf. FEW l.c.).

Para EWBS de un **anedo*, cat. *anet*, esp. *eneldo*, *aneldo*. La var. *aneta*, de lat. *anetha*.

ANEGA V, G, AN 'fanega, medida de áridos'.

El vasco ha conservado la acepción primitiva de esta palabra, de origen ár. (*fanīqa* 'saco grande, costal') y que se encuentra en los romances de la Pe-

- nínsula (esp. *janega*, ant. esp. y argent. *banega*, Salamanca *janega*). Formas con *b-* ya se encuentran documentadas en 1274 (Unamuno ZRPb 17, 142, CGuis. 61, FEW 19, 43, Gorostiaga FLV 39, 117).
- ANEKA G 'zurrón de pastor'. Parece, según Corominas, que en parte de Vizcaya *añegu* es 'zurrón', var. del anterior. No cree que tenga nada que ver con *anega*.
- AÑEN V 'blasfemia'. Cf. *añen*.
- AÑ(H)ERA v. *enada/enara*.
- ANERE BN 'ribete'. Según EWBS, en relación con esp. *anelote* (por medio de **anele*) 'anillo, corona pequeña'. Cat. *anell*, port. *anel*.
- ANERO, ANETA v. *anedo*.
- ANETORDU G (SuplA²) 'hora de comer'. Según Corominas, quizá de *ordu* 'hora', precedido de *anigua*, *añago*, etc. 'centeno': 'hora del centeno' (el pan de centeno es lo que más comían los viejos, explica Corominas). Cf. *año* salac. 'comida del ganado vacuno'. Sin embargo, quizá haya relación con el sinónimo *jatordu* = *janordu*, de *jan* 'comer' (cf. Mich. FHV 249).
- ANEZKA, ANIZKA v. *anazka*.
- ANGABATU AN, *angabetu* AN 'afligirse, desfallecer', aezc. (Supl²) 'desfallecer de hambre'. Cf. *naigabetu* (de *nai*).
- Corominas nos señala junto a *naigabe* - *naibaga* 'disgusto' (de *nai*) G *naga* 'asco, náusea', *nagi* 'pereza', de suerte que un **nagabe-tu* no sería muy sorprendente para él.
- ANGAILA¹ v. *abail*.
- ANGAILA² BN, *angaela* L, *angela*¹, *angelera* L, *angareilak*, *angarillak*, *angerelak* 'angarillas, parihuelas'.
- Lh. señala en estas formas y derivadas su claro parentesco con esp. *angarillas*. Se trata de una vieja palabra de cultura probablemente, con larga historia, desde el gr. (de origen persa) *ἀγγαρεῖα* y el bajo lat., donde se usó para muchas palabras que hacen referencia al transporte. En esp. también *angariellas*, junto al arag. *anguera*; en fr. parece que sólo se da en el Norte. Cf. *anganeta* BN, R 'cesto de mimbre para transportar cántaros de agua o pellejos de vino'. Cf. Sch. BuR 19.
- (Para la etimología de *angarillas* vid. Corominas 1, 212 s.).
- ANGEL(A)² BN 'lo huero, vacío, sin sustancia'; *angeldu* BN 'esterilizarse'.
- Corominas cree que es var. fonét. de *argal* (casi sinónimo) cuyas var. son *elger*, *ergil*, *erbal*, *argilatu* (cf. Corominas 4, 923). Bouda BAP 10, 11 cree que si considera suf. la líquida final de la raíz, coincide con el chukchi **anne* en *an-ny-l* 'vacío', que también aparece como *anny-* en compuestos, y como *an-ny-n* (todo ello inaceptable). Para EWBS, en relación con port. *engelhar* (por **engell*) 'arrugado' (!).
- ANGELU¹ V, *angulu* V 'zaquizami, aposento pobre', 'vestíbulo interior', 'suelo' (en el sentido de 'piso' en Land.).
- Mich. *Apellidos*₂ 55, FHV 160 y 320, FLV 10, 11 y 17, 194, y *II Semana Intern. antrop. vasca* 334, defiende una etimología lat.: *angellus* dimin. de *angulus*, comparando los top. *Angellu* (Alava 1025, CSMill. 91; actual río *Anguelu*), *Ibarranguelua*, *Anglet* (en vasco *Angelu*). Compárese el top. *Riaño* (León) < *riui angulu*. (Cf. *angula-mangula* 'camino en eses'). A Corominas le extraña que *angellus* no haya dejado rastro en ninguna lengua romance ni en toponimia de ningún país y sólo haya sobrevivido en el país vasco. Se inclina a creer que la palabra vasca procede de *ang(u)lus*. Su explicación es que el lat. vulg. *anglu* produciría una anaptixis, y que en ésta aparecería más bien una *e* que una *u* entre *g* y *l*, ya que ésta tras *g* era algo palatal en romance y ya en lat. (compara el resultado cast. *Riaño*). Al no ser intervocálica la *l* en lat. vulg. no tenía por qué convertirse en *-r-*.
- ANGELU² L 'gandul, holgazán, hombre inútil'. Sch. BuR 17 s. compara con *gangul* (q.u.). Para Corominas 1, 207 *andur*, *angelu* junto a V *gangul*, *gangur*, *gangel* tiene el mismo origen que esp. *andorra* ('mujer entremetida, amiga de callejear') y que

gandul, pero la caída de *g-* sería, según él, de fonética vasca. (v. *gangul*). Cf. *andur*, *baidur*¹. EWBS relaciona con *angel(a)*².

ANGEREDER V. *andereder*.

ANGERU v. *aingeru*.

ANGERUBEDAR (ms. Lond.) 'hipericón, androzema' (Bot.).

De *angeru* + *bedar*, lit. 'hierba de ángel' (Corominas).

ANGIO V (Múg. *Dicc.*: *xangio* BN) 'dehesa, lugar de pasto acotado'. Existe una var. *ang(a)*.

Una etimología celta fue propuesta por Tovar BAP 1, 37 en relación con iri. med. *aingid* 'protege, guarda', a lo que se opone Pokorny BAP 3, 113, porque esta forma se remonta a un **anegeti*; lo mismo hace Mich. *Pas. Leng.* 154 y BAP 22, 289. Corominas *Top. Hesp.* 2, 250 señala *angia* 'dehesa, pastizal' como supervivencia en Nájera, Sigüenza, Guadalajara (*Angiano*, *Angita*, *Anguix*). Cf. del mismo autor o.c. 1, 182-82 y ZRPb 77, 353 que señala la extensión del vocablo desde Santander hasta Perpiñán, y por el Sur hasta la Rioja y más.

ANGIRA v. *aingira*.

ANGORA 'cabriola, salto'; *angoro* (Duv. ms.) 'en adelante'. De *gora*.

Para Corominas el primer elemento es el radical demostrativo *an-*: o sea 'de ahí hacia arriba'. Cf. cast. *en adelante*, que viene del antiguo *end adelante (inde-ad-in-ante)*.

Para EWBS, de **ang-*, quizá por **and-*, **end-*, de lat. *inde*.

ANGORRI 'canto rodado de color rojizo'. Supervivencia en Aoiz (Iribarren 48). Compuesto de *gorri*. Para Corominas es clara disimilación de *argorri* < *arrigorri*.

ANGUA V 'fofo'. Cf. *agun*³ 'esponjado' (pan).

ANGULA V, G, *angura* 'angula, cría de anguila'.

Corominas, 1, 216 cree que es una alteración de *anguila* y señala el carácter vizc. del vocablo. Este autor cita el esl. ecl. *agulja*, svcr. *angulja*, pero en esl. es la 'anguila', no la *angula*, por lo que duda. La palabra ha pasado al español. Acaso los vascos redujeron el grupo extranjero *gulil* a *gul* (?), sugiere el propio Corominas. Podría tratarse de la conservación en vasco de una forma latina **angulla*, cuya doble *l* está representada en vasco por *l* (*l* siempre, en cambio, da *r*: *aingira* < lat. *angila*). Para la formación de este término acaso hayan influido formas como *ampulla*, *anula*. Una haplogía de **anguilulla* no es probable, puesto que ésta es una creación imposible en lat., según Corominas.

ANGULA² 'côte, lançon'; 'costilla (del barco)'; *angulet* G 'ancla de tres garras'. v. *aingura*.

ANGULO V 'pez de hocico largo parecido a la aguja, oscuro, no comestible; de unos dos palmos de longitud'.

Corominas se pregunta si pudiera ser de *angula*. O más bien de *angulo-a* < *angule-a*, de *acucula*, como el cast. *aguja*.

ANGULU v. *angelu*¹.

ANGULUTX R 'barra delgada de pan' (Iribarren 48). En relación acaso con *aingura*?

ANGURA v. *aingura*.

ANGURA² v. *angula*¹. El paso de *l* a *r* se explicaría como más moderno y en dialectos a los que ha sido importada la voz desde el V y G.

ANGURRI (ms. Lond.) 'sandía', *angurre* (ms. Lond.) 'cidra cayote'.

Ya Campión EE 41, 130 señaló el parecido de la palabra con el ital. *anguria* 'sandía', y Charencey RIEV 2, 660 con el gr. ἄγγουρι 'pepino'. Se trata en realidad de un antiguo nombre que figura ya en el médico Aecio (siglo VI) y que ha pasado a muchas lenguas, incluso al esp. *angurria* (Bertoldi *Arch. Rom.* 18, 214, Bouda-Baumgartl 59, Corominas 1, 217). Absurdo EWBS al derivar del gall. *angurra* = esp. *arruga* (!).

ANGUSTIA G 'ceño'. Préstamo claro con un sentido especial, realmente extraño, que no aparece en español. Corominas sospecha que sea cosa de algún lexicógrafo que no daba buenas definiciones. Azkue lo atribuye a un Arr. (?).

ANI v. *anai*.

ANIA-MANIA L, (Lacoizq.), *animania* (contrac.) 'madroño'.

Sch. ZRP^b 29, 451 (cf. también BuR 44) supone muy ingeniosamente que es una deformación del lat. *anima mea*, exclamación explicable por el gusto desagradable de esta frutilla. Esto, aunque ingenioso, le parece muy forzado a Corominas. Se puede citar una variedad de perillas que en Simancas (Valladolid) es conocida como *perejones de Jesús me aboga*. Cf. el tipo *abanione - anabione* 'arándano' (tal vez cruce de las dos variantes, según Corominas), y *ābābe* y *aragorri*. También sugiere Corominas una formación, en todo o en parte, expresiva del tipo *andi-mandi*.

EWBS lo reduplica, y contamina de esp. *madroño* (*-onio-madronio) (!).

ANIS-BEDAR V 'hinojo'. La primera parte es un préstamo del esp. (lo mismo que *aniza*) que a su vez lo ha tomado del cat. (Corominas 1, 218). En esp. la confusión del 'hinojo' con el 'anís' es frecuente (ambas de la familia de las umbelíferas). El hinojo masticado sabe a anís.

AÑISKAR G 'rayo'; *oiñazkar/oiñazkai* G 'relámpago'. Vid. estos últimos y así mismo *inaztura, inhazi, irastu - irestu*.

ANITX, HANITX, ANITZ, ANHITZ (Cf. *aniski* R 'muy'). v. *ainbitz*.

ANITZKILANDO BN 'roble pequeño'. v. *aritz*.

ANIZKA v. *anazka*.

ANIZTU y variantes. De *anitz*, *ainbitz* (q.u.).

(H)ANKA V, G, AN 'pié, pata, pierna', L 'pierna', L, BN, S 'cadera', R 'nalga', V 'gajo de la nuez, cuarta parte de su carne'.

Palabra que ha pasado a las lenguas románicas desde el franc. **banka*, y se halla en esp. a través del cat. u occit., según Corominas 1, 200 (prov. ant. *anca* 'cuisse de sanglier', Biros *anco* 'jambe'). Las acepciones en los dialectos vascos se corresponden mucho con las que respectivamente tomó la palabra en esp. y en fr. (FEW 16, 141). (Cf. *zango, zanko, zankar*).

Nada tiene que ver con finl. *jalka*, húng. *fyalog* 'pié' aducidos por Grande-Lajos BAP 12, 315.

ANKA- AN indetermin. de *ankatu* 'ladearse, separarse'.

ANKAKOXKOKA V, *ankalakoxoka* 'andar a la pata coja'.

La forma esp. *a coxcox* la cita Corominas 1, 846 b ya en Calderón; es una expresión popular en relación con el lat. *coxa* > esp. *cojo*. El primer elemento (*h*)*anka*.

ANKALATRABA V 'a horcajadas'. Corominas relaciona con *ankalepo* 'id.', 'llevar a un niño colgado del cuello' (*anka* 'pié' y *lepo* 'cuello'). Pudiera ser un cruce de ésta con alguna otra palabra, con alguna metátesis o hecho de fonética inductiva. Cf. *ankarkulo*.

ANKAMAKILLA G, AN 'zambo'. Segundo elemento *makilla*.

ANKAMAIL AN 'cadera'. De *anka* con el gasc. y bordel. *malb* 'cadera' (derivado regresivo del gasc. *malhuc*, occit. y cat. *amaluc* 'id.' < ár. *azm al-huqq* 'hueso de la cadera': Corominas 1, 952 s.).

ANKAME. Corominas lo explica con *auri* G 'llovizna' (*SuplA*²), propiamente, explica, 'llovizna pierni-delgada' (*banka - me*) (?).

ANKAR V 'cabriola, salto'. De (*h*)*anka*.

ANKARKULO V 'llevar a un niño a horcajadas, sentado sobre el hombro de uno', 'montar a la gineta'. De (*h*)*anka*. 2.º elemento romance *culo*.

ANKEI S 'persona o cosa que promete crecer mucho'. De *andi*, con segundo elemento *gai/gei* (Tovar).

ANKER V (arc.) 'cruel'. Probablemente en relación con *abakar* (q.u.). Cf. *ankertu* S 'enemistarse'.

ANKILLA V 'ancla'. v. *aingura*.

ANKO R 'racimo'. v. *adalko*.

HANKOR (Pouvr.) 'arrogante, vano, vanidoso', S 'amigo de ser lisonjeado'. Azkue lo explica bien: contrac. de *handikor*, y Uhl. RIEV 3, 210 lo sitúa igualmente entre los derivados con el suf. -gor. De *andi*¹.

ANKURA BN, R, *bankura* S 'tumor'. (Cf. *antura* BN, R, *bantura* L, BN, S 'hinchazón' y *andu*²). (Múg. *Dicc.*: *aundikura* BN). Sin duda, derivado de *andi*¹.

EWBS pretende derivarlo de *anka* 'anca, cadera' (?).

ANKUTS-(GORRI) G 'descalzo'. (Cf. *larru-gorrian* 'en cueros'). De (*h*)*anka*, *uts* y *gorri*. ANO¹ BN, R, *ano(a)* G, AN 'cierto cereal que se da al ganado', G, AN, L, BN, S 'porción, ración'; *anho* BN, S, (Oih.) 'pitanza que se da al pastor', S 'víveres'; *anoi* 'comida'; *anu* R 'toda clase de comida que se da al ganado'; *anua* (Iribarren 545 en Ochagavía) 'harina menencial que se da como pienso al ganado vacuno'; *anhúa* S 'provisiones de viaje'. (Vid. *SuplA*² s.u. *año*, y *añote*, de *ote* 'argoma').

Ya Charencey RLPbC 29, 339 señaló el origen lat. *annōna* 'provisiones, mercado'. La siguen Omachevarría BAP 4, 311 s. y *Arch. Iberoamer.* (1947), 135, CGuis. 38 y 221, y Mich. FHV 210 y 305, *Hom. Martinet* 143, *Apellidos* 45, BSL 53, 224 y FLV 17, 197, Bouda EJ 5, 59 (este último lo toma del prov. ant. *anona*, más que del lat.).

La extensión geográfica del término confirma su carácter románico, pues se cita en prov. ant. *anona* 'centeno', delf. *nouno* 'trigo', Aveyron *nouno* 'mezcla de cebada y avena' (FEW 1, 99). Gabelentz 71 y 198 cita cab. *ðunt* 'parte', que nada tiene que ver.

ANO² v. *ardao/ardo*.

ANO³ AN, *año*¹ L, *anu* AN 'desfallecimiento'. Vid. *aun*, *aunatu* y *anotu*. Bouda BKE 47 y *Hom. Urq.* 3, 215, partiendo de *anu*, compara georg. *nu* 'no' (!).

AÑO² G 'tizón, enfermedad del maíz', 'una especie de seta' (*puccinia graminis*). Cf. *lainho* L 'enfermedad del trigo', aplicación secundaria de *lainho* 'niebla', cf. cast. (trigo) *anieblado*, *aneblado*, cat. *neulit*, de igual significado (Corominas).

ANOI v. *ano*¹.

ANOKA V, R 'pechera', *anoki* AN, R 'cabezón de la camisa'.

Hay un primer elemento *ano-* (?). Gorostiaga FLV 39, 17 lo deriva del ár. *fanak* 'zorro del desierto', esp. *alfaneque* (cf. esp. *zorro* 'prenda de piel').

ANOKUI BN 'calabaza para llevar vino'. De *ano*² (variante de *ardau* = *arnao*).

AÑOLA 'aguardiente'. Lh. registra esta voz, derivándola del fr. argot *gnole*.

ANONTZIATU L, BN 'administrar la extremaunción'. Quizá es una confusión de formas como el bearn. *estremoucià* 'id.', con *anunciar*, *annoncer*.

ANOTU AN 'asparse, fatigarse mucho'. De *ano*³. No se puede separar de *un(h)atu* V, L, BN 'cansarse, fatigarse'; ni quizá de *enaitu* AN 'cansarse', *eñhe* S 'fatigado, hastiado'.

Bouda EJ 4, 333 ha recogido una serie de variantes (*anu*, *aun*, *aunatu*, *enoiatu*) de origen evidentemente románico: en prov. ant. *enoiar* 'aburrir a alguien, tomarle el pelo', fr. *anoier* 'importunar', del lat. *inodiare*. (Vid. una etimología más convincente y más propiamente vasca s.u. *aun*¹). El vasco ha modificado mucho el sentido, como el esp. *enojar* (de occit. o cat.). M. Grande compara el salm. *anotarse* 'quedar sin respiración o perplejo' (Lamano: *anotarse* 'ahogarse', en la Sierra de Francia), que es de etimología oscura.

En cambio Mich. FHV 307 hace observar que las formas de este vocablo son siempre muy diferentes de las de *enoiatu* y cree que de buscar un origen románico para *unbatu*, quizá fuera mejor pensar en un derivado de *cauma* (FEW 2, 538). Menciona formas como *ano/auno egin*, S *eñhe* 'cansado' (**eu-* < **au-*) y V ant. *añotu* (RS 365). Véase, no obstante *enoiatu*, *eñhe/eñha* y *eneatu*.

HANPA BN, *hanpadura* L 'hinchazón'. Se encuentra también esta voz en R *anpagullarse* (q.u.), pero la etimología no se ve clara. Cf. fr. ant. y prov. ant. *ample* 'anchura' < *amplius* (FEW 1, 90) y acaso fr. *hampe* < lat. *ampla* 'asa' (Gamillscheg 505). Esto lo rechaza Corominas. EWBS lo deriva de esp. *hampa* 'jactancia amenazadora', mezclado con esp. *ampolla* (!).

ANPAGULLARE R 'renacuajo'. Término registrado por Bouda ORBIS 3, 526 que explica como 'cuchara hinchada', comparándola con al. *Kaulquappe*, *Kaulbarsch*, en relación con *Keule* 'maza'. Para el primer elemento v. *hanpa*.

A Corominas le parece que procede de *apagullare*, compuesto de *apo* 'sapo' con *goillare* (lat. *cochlear*), que en BN significa 'cuchara', pero en el alto-arag. *cullar* es 'renacuajo', *cuchare* en Aragón y *cullereta* o *culleroti* en muchos puntos de Cataluña, por comparación de forma. Cree que *apagullare* cambió en *anpor* por influjo de algún vocablo, quizá *anpotu* 'hinchar' que puede ser derivado de *anpor* 'tronco cortado'. Por otra parte, el punto de partida de *hanpatu* 'inflado', *hanpa* 'hinchazón' debe de ser también *apo*, el nombre del sapo, prototipo de lo hinchado; en el bazt. *aunpatu* hay cruce de *hanpatu* con *aupatu*, del cast. *aupar*. Pero cf. *auparse*, 'hincharse, corromperse' en Extremadura y gall. *opar* 'esponjar una cosa' (vid. Corominas 3, 563), que parecen de formación romance. Port. y canar. *opado* y vasco *honpatu* 'hincharse' (Oih.).

ANPERNA V, *lanperna* AN 'percebe'.

El segundo elemento es claramente el román. *perna* 'pata', lo que se explica por la forma del marisco (en esp., de b. lat. *pollicipes*, de *pollex* y *pes*). El primer elemento es oscuro (Cf. *lanpo* 'albacora').

Sch. *BuR* 34 ha comparado el fr. *bernache* 'percebe', que coincidiría con la segunda parte, pero sin resolver la primera. Corominas llama la atención de que la forma en 1557 es *besnesque*, con lo que ve difícil que (*l*)*anperna* salga de ahí. Se pregunta si *anperna* sería compuesto de lat. *perna* y vasco *anka* 'pata' (o *atz* 'dedo'?) y si fr. *bernache* y bretón *bernie* proceden también de *perna*.

ANPLE S 'dulce, pacífico'. Es una derivación semántica vasca a la que no hallamos paralelo romance, salvo quizá el esp. vulg. *panchampo* 'pacífico'. Cf., no obstante, cat. *ample* 'bobo', *panxample* 'panzudo', 'pacífico', a *l'ample* 'con comodidad, sin estrecheces' (Corominas). *EWBS* lo deriva del esp. *amable* (!).

ANPOILLA, ANPOILLARA V 'cereza ampollar', *anpoilla-intxaur* V 'nuez la más grande', *anpolai* V, G, *anpolara*, *anpolari* V 'cereza ampollar', (*k*)*anpor* V 'cereza blanquecina, parecida a la ampollar y tardía'; *hanpuilla* L, *hanpulo* 'tumor'; *anpulo* V, G, *anpulu* V 'burbuja, ampolla'; (*h*)*anpulu* 'clase de cereza', 'ampolla', 'gruesa lágrima'; *negar-anpulu* 'lágrima'.

Del lat. *ampulla* (GDiego *Dial.* 210), acaso con algún cruce con *anbula/anburu*¹ (q. u.). *EWBS* compara esp. *ampolla*, y otras lenguas románicas.

ANPOLLORA (ms. Lond.) 'globularia'. Cf. *anpoilla* y *anbula/anbulu*¹.

ANPOR¹ V, *enbor/enpor* V, G, *onbor/onpor* AN, L, *konbor* L (ya en Oih.), *zonbor* (Duv. ms.), *zunpur* (Oih. ms.) 'tronco de árbol cortado'. Para todas estas relaciones, vid. Bouda *EJ* 4, 56 y Mich. *BAP* 6, 456 y *FHV* 296 s. Cf. *anbo* y *andu*¹ con sus var.

ANPOR² v. *anpoilla*. Sin embargo *SuplA*² dice que *anpor* y *kanpor* son 'acedera negra, la más tardía', y *kanpor* recuerda *konbor*.

ANPOTU BN 'hinchar, inflar de viento'. Cf. *hanpa(tu)* 'hincharse'.

ANPROI V (Sch. *BuR* 36 cita *lanparda*) 'lamprea'.

Es claro que se trata de la forma fr. *lamproie* (< lat. *lamprēda* > *nanprēda*), que ha perdido la *-l-*, falsamente analizada como artículo. En esa línea GDiego *Dial.* 221, CGuis. 157, *FEW* 5, 147. Nótese que aquí el vasco no va con el occit. *lampreda*, *lampreza*, *lampreso*, sino con formas septentrionales. Cf. también cast. *lamprea*, cat. *llamprea*, etc.

ANPUR v. *apur*.

HANPURUS (Duv.) 'soberbia'. De *andi*¹ y *buru* + un suf. s.

-ANTXA R, S; procede del suf. lat. *-antia* (ej. *akabantxa* 'fin') (Mich. *FHV* 287).

ANRA¹, ANRE v. *andera*.

ĀRA² R 'el gusano de la carne, col, etc.', *anr*, *ār* R 'lombriz de tierra', *anr-ori* R 'alacrán.' v. *ar*³.

ANROL, ARROL alav. (Baraibar *RIEV* 1, 341) 'majuela, fruta del espio albar'. Acaso, como indica el propio Baraibar, es un derivado de *aran* 'ciruela' (q. u.).

ANSA BN, R 'asa, mango'. Es la forma lat. *ansa*, reducida en esp. a *asa*, pero cuya *n* se conserva en fr., occit., cat. y también arag. (Corominas 1, 295).

ANSARA, ANSERA v. *anzara*.

ANSI V, G, L, *antsi* V, G, AN, S 'cuidado, importancia', 'aplicación, facultad', G, L 'medio, maña', G, V. Eys 'trabajo, vigor'; *antzi* V 'traza, maña'. (*ansiatu* 'apurar, apremiar'). Para EWBS, abreviación de *antzia*.

Derivado del b.lat. *anxia* (clásico *anxius*, raíz ide.), pudo entrar en vasco desde muy antiguo: en las *Gl. Emil.* tenemos ya *ansioso*, aunque en esp. no aparece la voz *ansia* sino en el s. XV (Corominas 1, 219 y FLV 11, 303). Los cambios semánticos no son nada sorprendentes. La palabra, si no es directamente latina, parece llegada tanto del esp. como del occit.: ant. *aisa*, Tolos. *àncio* (FEW 1, 102). Cf. igualmente *antze*¹ y sus variantes, que han debido de influir semánticamente. Corominas compara también *antzi* 'gemido' que no carece de afinidad semántica con *ansi*, según él.

La comparación de Gabelentz 250 con cab. *anezmi*, *anezyum* es imposable.

ANSIA AN, L 'envidia'. v. *antsiria*.

ANSIBAGA V, *ansigabe* G, *ansikabe* G, AN, L 'descuidado, poltrón, abandonado'. De *ansi* y *bage/gabe*.

ANXUME v. *auntz*¹.

ANTA V 'proporción'. Acaso var. de *ante*.

ANTAPARA, ANTEPARA v. *andapara*.

ANTHARRALDI BAT BN 'infectiva, reproche violento', *antharratu* BN 'reprender violentamente'. De un **antharra* ?.

EWBS pretende derivarlo de un ár. *ṭarra* 'provocar', 'derribar'.

HANTATU BN, salac. 'frecuentar, visitar a menudo'. Es claramente la voz fr. *hanter*, de origen germ. (FEW 16, 190 la deriva del ant. nord. *heimta* 'llevarse a casa').

ANTE G 'habilidad', *antere* G 'destreza'. Cf. *antze*¹.

CGuis. 187 cree que es un derivado del lat. *artem*, lo cual resulta sumamente improbable. No obstante, tenemos *arta*, *artezi* 'habilidad'. Cf. *antz*³, *antze*.

ANTES v. *andaja*.

ANTIXON V, *antixun* G, *antuxin* V, G, *antuxun* G *antoisin* V, G, *antoxin* V, G 'acetre, vasija pequeña para agua, bacineta' (*antoisin* V 'plato de hierro para tener clavos ardientes').

Corominas menciona cat. *tangi* 'especie de cazuelita de metal empleada para cocer compotas, dulces de frutas, etc.' (cuyo origen estudia en BDC 24), relacionado, dice, con el hisp.-ár. *tağin*. Sería precisa entonces una variante romance **atagin*. Gabelentz 26, 62 y 182 compara, según su costumbre, con cab. *amsisker* 'caldera'.

ANTOJATU G, AN 'encontrarse una herida', *antoxatu* AN 'empacharse', *antostatu* V 'encontrarse mucho una herida', 'hacerse muy antojadiza una persona'. Cf. esp. *antojado*, *antojo*, ya atestiguado en las *Partidas* (Corominas 3, 552), derivado de *ojo*, y que tiene entre sus acepciones la de 'empacharse', de donde se puede ver el desarrollo especial de 'encontrarse (una herida)' en vasco.

Corominas compara también cast. *atosigar*, cat. ant. *entuixegar* 'emponzoñar, fatigar gravemente', occit. ant. *entoisegar*.

ANTOISIN, ANTOXIN v. *antixon*.

ANTOLABIDE BN 'modo de arreglo', 'industria para arreglar y hacer paces'; *antolaira* G, *antolakai* (Harr.) 'remiendo'; *antolamendu* G 'compostura, arreglo'; *antolatu* G, L, BN, S 'componer, arreglar, organizar'; *antolatuxe* (Duv.) 'algo arreglado' (Múg. *Dicc.*: *antola* G 'orden, arreglo'). (*SuplA*²) *antulaegin* 'arreglarse (con otra persona)'.

Todos derivados de un tema **antola*-. Claro origen romance. Sch. ZRP^h 23, 179 lo ha comparado con esp. *entablar*, cat. *entaular*, occit. *entaula* 'organizar, poner en orden, emprender'. Formas semejantes a las vascas cita FEW 13, 25 (s. u. *tabula*): prov. ant. *entaular* (Agen, Bearn), bearn. *entaulà* 'placer de planches', 'arranger, disponer', que, siguiendo a Sch., relaciona con el vasco. (Para Bearn. *en*-vasco *an*-, cf. *antonadar*).

Corominas cree que hay que tener en cuenta también cat. *antullar* 'juntar

dos cabos de cuerda entretrejiendo las puntas de una de las cuerdas con las de la otra', 'juntar las bocas de dos canutos o tubos', que es un compuesto de *ante-ocul-are*, paralelo a cast. *antojar*, si bien con sentido distinto. Su sentido lo recuerda mucho el BN *antolatzea* (= fr. *rapiécer*, vasco-fr. *pedazatu* (Mich. Fuentes Azkue 203).

Gabelentz 25 y 268 s. compara sin explicación una vez más, con cab. *del* 'descubrir', tuar. *itali* 'enrollar' (!).

ANT'ON BN, -*peilo* L 'bobo, simple'. Corominas dice que es quizá el nombre de persona *Antón* y acaso pueda compararse el *Tony* nombre de payaso.

ANTONADAR, ANTONADOR L, BN 'embudo'.

En bearn. *entounadé, -re*; lang. *entounadou*; en el Norte de Francia entre judíos *endonadoir*; de la misma raíz el cat. *entonar* 'verter en un tonel'. Al parecer todos proceden de un gallo *tünna* 'vasija grande'. Corominas nos propone como origen del término vasco el bearn. *entounadé* 'embudo', que sería en occit. ant. **entonado(i)r*, y derivado de éste el cat. *entonar*, igual que el fr. *entonner*, *entonnóir* 'embudo', del cual no se puede derivar el vasco, contra lo que propone CGuis. 129. El sonido inicial *a* del vasco se justifica por la pronunciación de la palabra en francés. La no sonorización de la oclusiva sorda dental tras nasal es debida a la modernidad del préstamo. Queda por resolver la terminación. No se puede explicar por contaminación de *adar* 'cuerno', como propone Tovar. Sería un híbrido muy difícil de aceptar. No hay duda de que es un préstamo del bearnés. (Vid. M. Agud *Elementos* 102 s.).

ANT'ORNA v. *altorna*.

ANTOXATU, ANTOSTAU v. *antojatu*. Sin embargo a Corominas le parece otra cosa. Cree que podría estar por *antoskatu*, del mismo origen.

(H)ANTU v. *andu*².

(H)ANTUSTE v. *andiuste* y *anda*².

ANTS¹ v. *ats*¹.

ANTS² G 'escoba de horno hecha de hierbas'. Bouda BAP 11, 352 compara con *jats* (q. u.).

ANTSI v. *ansi*.

ANTSIGAR v. *aintzigar*.

ANTSIN¹ G 'juego de niños'. Vid. *antxika*.

ANTSIN² V 'cierzo, viento muy frío'.

ANTSINA V, G, *antxina* V, S, *antzin* R 'hace tiempo, antiguamente'. V. Eys (s.u. *anzinako* 'antiguo') comparó sin razón (a nuestro juicio), esp. *anciano*. El término está sin duda relacionado con *aitzin*, *aintzin* (q. u.).

CGuis. 202 pretende derivarlo del lat. *antiquum* (!), y L. M. Múgica FLV 43, 38 de lat. *antianum* (?).

ANTSIRIA (Ax.), *ansia* AN, L 'envidia'. De *ansi* (de lat. *anxia*), por lo que no hay que pensar con Sch. BuR 24 y Azkue que sea errata de *antsia*.

ANTSÜ S 'simiente de boj'. Cf. *antxamana*.

ANTXA AN 'sanguijuela', (Duv.) 'escarabajo' (Cf. *itxain* BN, *izai(n)* G, AN 'sanguijuela', seguramente románico). La segunda acepción es un derivado que se aclara con la forma *antxadarra* 'escarabajo' (Duv. ms.).

Sch. BuR 38 indica un posible origen románico, occit. *sansuo*, *sansogno*. (Cf. Mich. FHV 292). A Corominas le parece disimilación de **txantxar* o **santxa*, dimin. de *usan* - *itxain* 'sanguijuela'. Para EWBS, de fr. *sangusue*; cf. esp. *sangujá*.

ANTXAGORRI AN, L 'petirrojo' (pájaro). Para analizar el primer elemento podemos comparar la forma *txantxagorri* (q. u.).

Según EWBS, de *antxa* = *pantxa* 'vientre' + *gorri* 'rojo'.

ANTXAMAMA R 'simiente del boj'. Cf. *antsü* S 'id.' y *amatxautines* 'fruto del boj'. Corominas analiza el primero *antxa* + *mama*, el 2.º *ama-atxaut*, y recuerda *ametz* 'rebollo', al cual se parece el 'boj'. Sería entonces dimin. *ametz* > *amtx-* (*ants-*), con lo que *antxamama* significaría 'madre del rebollo' (simiente) (?).

ANTXARRAIN G 'cabrilla' (pescado de América muy parecido a la trucha), 'cangrejo grande'.

Para Corominas la 1.^a parte es *auntxo* 'cabrilla', dimin. de *auntz* 'cabra'. La 2.^a es simplemente *arrain* (q. u.).

Gavel *Via-Dom.* 3, 5 recoge como puramente conjetural la opinión de Uhl. *Vgl. L.* 71 que se preguntaba por la posible relación de *antx* con esp. *pancho* 'dorada no adulta'. Para EWBS, de *antxa* = *antxo* 'anchoa' y *arrain*.

ANTXE V, G, AN, *antxen* G, *bantxet* L 'allí mismo'. De *an* demostr. + suf. *-(t)xe* de identidad (v. Azkue).

ANTXEMINTXAILLE AN 'langosta' (insecto). Acaso sea analizable *antx-* 'cabrita' en el primer elemento (cf. *antxarrain*); 2.^o *mintzaille* 'hablador', quizá por el zumbido persistente de sus patas (Corominas). También pudiera ser voz pueril.

ANTXERA-LUMAKA BN 'juego de muchachos, que consiste en que cada dos de ellos crucen las manos para formar una especie de silla, sobre la cual se asienta un tercero como en un asiento'. El segundo componente es *luma* 'pluma' y *-ka*, suf. adv. que llevan muchos nombres de juegos (Tovar se pregunta si será algo así como 'sillón de plumas'). Para Corominas, como hay que marchar hacia atrás, *antxera* sería de *antx* 'atrás' y *-era* 'directivo'. Sin embargo, en *SuplA*² vemos en BN *antxera-lumaka eraman* que parece ser 'llevar a uno en pluma de ganso' (de *antzara*), lo cual para Corominas quizá es preferible. EWBS lo explica de *antxera* 'pequeño ganso' + *lumaka*.

ANTXETA G 'cerola' (cierta gaviota), en el cast. de Santurce: «*larus tridactylos*».

El apellido *Anch(i)eta* es de *aintzi* 'aguazal, cenagal' (Mich. *Apellidos* 19). Corominas señala que uno de los lugares en que abundan las gaviotas es en ciertos ancones (que quizá se compararon con aguazales. Cf. *antxoba-txori* también una 'gaviota' (aunque le parece demasiado problemático).

ANTXIGOR v. *gantxigor*.

ANTXIKA G 'juego de niños que consiste en pasar una pelota, con la boina, por rayas determinadas', *antsin* 'un juego de niños' (y *antsi korran*), *antxitxika* G 'corriendo a toda prisa' (parece reduplicación intensiva, más que de *antxiitiko* 'delantero'); *antxika* quizá formación adverbial en *-ka* sobre *antsi* 'cuidado, diligencia' (Corominas). Para Tovar es de *aitzin* quizá. Vid. el siguiente.

ANTXIKARI V 'corredor'. Es una formación sobre *antxi*. Puede ponerse en relación con *antxera-lumaka* y *antsikorran* ('al coxcox').

ANTXIMILLO por *aran-tximillo*. De *aran*².

ANTXIT V, *atxit* V 'atizamiento'. Parece palabra expresiva, onomatopeya del chisporroteo (cf. cast. *chispa*).

ANTXITARI G 'rodrigón que acompaña a las mujeres'; *antxiti* V 'principal bailarín del *aurresku* (baile popular)', G 'adelante'; *antxitiko* G 'delantero'. Relacionado con *aintzin* (q. u.) y su extenso grupo.

ANTXITU¹ V, G 'coger, alcanzar, seguir'. Corominas lo supone procedente de *antsi* 'diligencia, apuro', cuyo diminutivo *antxia* V 'ganar' está en *SuplA*².

ANTXITU² V 'despabilar una vela o candil'. Cf. *antxit*.

ANTXOBA V, G, *antxua* G 'anchoa'.

Es la misma palabra esp. *anchoa*. Hasta el s. XVIII era de uso general *anchova*. Del esp. deriva, sin razón, el fr. *anchois*, occit. *anchouo*, *anchouo*, etc. Gamillscheg 35. Corominas 1, 201 defiende resueltamente el origen concretamente genovés de la palabra, pues allí está documentada la forma *anciöia* (del lat. vulg. **apjúa*, del gr. ἀφύη). No le han faltado defensores a la primacía de la forma esp., partiendo de la hipótesis de que existiera una forma popular **appluvia* por etimol. pop., ya que Plinio explica ἀφύη por ἀφ' ὕειν, de ἀπó y ὕειν 'llover', y la supuesta forma latina sería un calco. Aparte de estas disquisiciones (entre las que podríamos recordar a C. A. F. Mahn *Etym. Untersuch.* (Berlín 1855), 5, suponiendo que el nombre de la *aphya* fuera ibérico), solamente nos interesa la procedencia del vasco, y esa es española. EWBS: desarrollo del gall.

pancho 'dentón' (pez mediterráneo) y luego préstamos del vasco, esp. *anchoa*, fr. *anchois*, etc.

ANTXU G, AN, S 'borrego', G, L, S 'oveja estéril', BN, R 'oveja que por joven no ha procreado', R 'mujer estéril' (Cf. *asuri*, *axuri* 'cordero recién nacido'). (Vid. *antzu*¹). En AN (*SupLA*) 'oveja de un año'.

Para la primera acepción pudiera pensarse (cf. Sch. RIEV 7, 314) en una relación con *auntz*¹, para las demás en *antzu*¹ 'estéril, hembra no preñada'.

Para Corominas 4, 920 *antxu* sería dimin. de *añu* R 'cabrito', que consideraba representante claro de lat. *agnus* 'cordero', aunque nos comunica que ahora piensa en derivados de *auntz* 'cabra'. Este mismo o.c. 1, 208 no cree que *andosco* proceda de **annotūscus* (cf. también *annōtinus*) 'res de un año', sino de ár. *an-nuṣqa* 'lazo, nudo corredor' y a veces 'oveja atada con una argolla o lazo'. Tampoco cree que ese *andosco* del CSMill. esté en relación con las palabras vascas, aunque Mich. BAP 10, 381 al encontrar esta palabra en el Cartulario mencionado como tributo de varios pueblos alaveses junto con «carneros» y «rejas» duda si no existirá tal relación. (Tovar recuerda la formación arag. *ternasco* 'cordero'). Rohlf's *Gascon* 48 aproxima el vasco al gasc. *ansoulb* 'chevreau', *ansouilho* 'cabra de un año', con el sufijo *-ouilho* (< lat. *-ucula*).

ANTXUMATU G 'cruzar los brazos'. Cf. *aumatu* V 'id.' (*auma* 'cabrito').

Corominas relaciona con el siguiente y cree que quizá se trata de la actitud de brazos cruzados en quien lleva un cabrito (?).

ANTXUME¹ V, G, R 'choto, cabrito recién nacido', 'cabrillas, vejiguillas que se producen en las piernas por estar demasiado cerca del fuego'. Según Azkue, contrac. de *auntsume* (*auntxume*). El primer elemento sería *auntz*¹ y el segundo *ume* 'cría'. Cf. Campión EE 39, 3, Sch. RIEV 7, 314 y Mich. FHV 91. Cf. también *antxu*.

ANTXUME² R 'descalzo'. Corominas sugiere un cambio fonético sobre *oiñuts* (*¿oiñuts-me?*, aunque *me* 'sutil' no se sufixa).

ANTZ(A)¹ V, G 'semejanza'; *antzo* S 'proporción, manera, medida', L, BN 'semejanza, norma'.

Cf. la terminación *-antz*, de la que es inseparable. Corominas junta con *antz(a)*³ y *antze*¹.

No es aceptable la hipótesis de CGuis. 98 que relaciona con *aitzin* y con lat. *ante*, ni, por supuesto, las amplias comparaciones de Tromb. Orig. 113 con eg. *ʿn* 'aspecto' (y *ʿn-t* 'imagen' en Giacomino *Relazioni* 4), copto *ine* 'semejanza' (sobre ésta ya antes Sch. RIEV 7, 328), sem. *ʿain* 'ojo', ide. **anti* 'in conspectu, ante'.

Astarloa *Apol.* 74 creía que venía de «la sílaba *an*, y la letra *z* característica de abundancia: *anz* todo junto quiere decir 'abundancia de modalidades' o sea 'semejanza' (!).

ANTZ(A)² 'hedor'. Vid. *ats*¹, *ants*¹. Para Corominas, con influjo de *auntz* 'macho cabrío' (animal hediondo por naturaleza) (?).

ANTZ(A)³ AN 'habilidad'. En realidad es una variante de *antze*¹ (q.u.) con los valores semánticos que tiene en esp. *arte*. Cf. *ante*. Corominas señala que *manera* significó primitivamente 'habilidad' y *maña* también vale por 'manera, carácter propio, vicio'. En este sentido menciona el G *antz emon* 'acertar' y el V *antz onetan* 'de este modo' (*SupLA*²) que ayudan a precisar los matices. El mismo duda de estas sugerencias, y cree que *antza* se pudo extraer del *-antza* románico de *akabantza*, *laborantza*, etc., tal como *-kide*, *kalde*, *-ari* se han convertido en sustantivos. Por Azkue *Morf.* 333, 27 vemos que la idea de este sustantivo partió de N. Ormaechea. Este aseguró a Azkue que *antz* 'semejante' se emplea en Huici (Larraun), y el último lo recoge del V. Sin embargo, Corominas cree que esos usos locales han sido abstraídos secundariamente del sufijo de origen romance. Menos cree que de ahí proceda el sufijo directivo *-arantz(a)* - *-rat*.

-ANTZ V, G sufijo que con nombre de color equivale a 'tirando a...', V sufijo de caso directivo 'hacia (*-antza*). (Cf. *antz(a)*¹).

Como sufijo en ciertas palabras Uhl. RIEV 3, 6 cree que no existe sino como romanismo en *akhabaniza*, *laborantza*, etc. (Cf. *acabança* en la *Estoria de los Quatro Dotores*, cit. por Malkiel *Univ. of Calif. Publ. in Ling.* 1, 4, p. 101).

Lafon EJ 2, 360, *Les origines* 65, WORD 7, 235 y ELH 1, 94, ha estudiado repetidas veces posibles (?) paralelos cauc.: abkn. -nça, -ança, -(a)ndza/-nça, -ça 'hacia', ub. -ónça, -òça, -òña, -ónña 'hasta'. Brandenstein DIE SPRACHE 2, 72 y 75 ha extendido el paralelo al tema del sufijo -nt(b)- en hit. y otras lenguas asiánicas, lo cual es más que problemático. Tampoco interesa Gabelentz 226 s. al comparar tuar. *awan* 'aspecto, imagen', ni Lahovary EJ 5, 229 que cita el alb. *andej*. Si se tratase de -antz(a) romance, como sugiere Corominas, (v. *antz(a)*³), obstaría de Lafon en adelante.

ANTZA G 'espiná'. Contracción de *arantza*.

ANTZADILLA G 'lazada, nudo o manera de presilla'. Claramente es *lazadilla*, dimin. del esp. *lazada*, con un falso análisis del artículo. Corominas cree que hay cruce con un *asilla* - *ansilla*, dimin. de *asa*, vasco *ansa*. Cf. G *antzilla* 'ojete de vilorta puesto al extremo de una cuerda' (*SuplA*²).

ANTZAKAGAITZ S 'indómito' (se dice de personas); *antzakatu* R, S 'arreglar', 'domar', R 'apretar', en relación con *antzatu* AN, R, S 'condimentar', BN, R 'arreglar', *antza* V 'id.', 'ordenar'. Cf. *antze*. De *antzaka*, tema de *antzakatu* + *gaitz* 'malo'.

ANTZAR V (*SuplA*²) 'jamón'; *antzarki* 'trozo de jamón'.

A Corominas le parece incompatible semánticamente con *antzar* 'ganso' que tiene -r breve, frente a -r que aquí tenemos (*antzarreko okelea*). Se pregunta si puede ser de *ank(a)tzar*, aumentativo de de *anka* 'pierna', cf. cat., cast. ant. *pernil*, fr. *jambon*. O acaso de *antzatu* 'condimentar', 'arreglar'. Sin embargo, continúa, como *antzarki* coincide con *antzaraki* AN 'carne de ganso' y hay una variante *antzar* 'ganso' (junto a *antzara*), en la cual pudo originarse la *rr*, quizá de *antzaraki* 'carne de ganso' se pasó a *antzarki* 'trozo de jamón' y de ahí se extrajo *antzar* 'jamón': la dificultad semántica 'carne de ganso' > 'carne de cerdo seca' cree el mismo Corominas que quizá no sea insuperable.

ANTZAR(A) v. *anzara*. Latinismo. Como apunta Mich. ASJU 1, 166, préstamo románico con neutralización fric./afric. tras *n*, con realización afric., aunque Moguel crea que es voz indígena contrac. de *andi* + *tzar* 'grandazo'. Cf. Caro *Materiales* 52.

ANTZAR-BEGI V, G 'dos cortes por el extremo paralelos'.

Comparados a los dos ojos de un ganso por Corominas (?).

ANTZARRESI V 'reja en los cauces del molino para impedir que pase la broza'. El primer elemento *antz* puede tener un origen románico: cf. *andapara* / *antapara* 'cauce o canal del molino', de lo que no está convencido Corominas, que piensa en *antze* 'habilidad' (cf. *ingenio de guerra*, *ingenio de azúcar*). El segundo es *arresi* 'azud, pequeña presa en un río' ('pared', de *arri* y *esi*).

ANTZE¹ G, AN, L 'arte, destreza', L 'inteligencia, talento', R 'cultivar' (*SuplA*²); *anze* (Ax.), AN 'destreza'; *antzi* V 'traza, maña', 'señas personales'; *anzi* 'facultad, virtud'; *antz(a)* AN 'habilidad'; *antzo* AN 'id.'; *antzi emon* 'dar a conocer' (*SuplA*²). Relacionado con *ante* (q.u.). Cf. *antzatu* 'condimentar', 'arreglar'. CGuis. 99 pretende comparar con lat. *artem*, según se dice a propósito de *ante*. Quizá es palabra genuina, que a su vez ha influido en los derivados del lat. *anxia* (v. *ansi*). V. Eys lo consideraba como variante de *ansi*, aunque con dudas.

ANTZE², deriv. de *andu-te*, *antu-te* 'hincharse' (Azkue). v. *andu*².

ANTZE³ v. *abantzi*.

-ANTZEAN V, sufijo compuesto del directivo indefinido *antz* y del inesivo *n* (*an* con el artículo). Envuelve siempre la idea de un verbo que denotaba movimiento (Azkue).

ANTZEKO V, G 'semejante'. De *antz(a)*¹. No tiene ningún valor la comparación de Gabelentz 224 s. con cab. 'aned' 'imitar', eg. *ant* 'imagen'.

ANTZEMAN G, *antzemon* V 'calcular'. En relación con *antze*¹ acaso la primera parte.

La segunda es la forma verbal *eman* 'dar'.

ANTZI¹ V, G, AN 'latido, gemido, suspiro'. Pudiera ser voz imitativa.

Corominas sugiere *antsi* 'cuidado, apuro' > 'jadeo' > 'latido, gemido'.

ANTZI² v. *antze*¹.

ANTZI³ v. *antzu*¹.

ANTZI⁴ v. *abantzi*.

ANTZIGAR v. *aintzigar*.

ANTZILLA v. *antzadilla*.

ANTZIN v. *ai(n)tzin*.

ANTZITU¹ V 'olvidar'. De *abantzi*.

ANTZITU² V, G 'quedarse sin leche una vaca, secársele la ubre'. De *antzu*¹. Cf. también *antzutu*.

ANTZO S, *aintzu* AN 'proporción, manera, medida', L, BN 'semejanza', 'norma', AN 'habilidad', *antzu* AN, *anzo* BN 'manera, semejanza'. Variante de *antze*¹; cf., sin embargo, *antz(a)*¹ y *antz(a)*³. Deriv. *antzostu* (Duv. ms.) 'volverse ingenioso, hábil, listo'.

ANTZU¹ 'estéril, hembra no preñada' (se dice de los animales), R 'infructífero, estéril' (vegetal); V '(vaca) sin leche'; *anzu* BN, S. (Cf. *malxor* G 'estéril'); *antzitu* V 'secarse la ubre'. Vid. *antxu*.

Podría pensarse (aunque muy problemáticamente) en una etimol. lat. a base de **ex-suctus*, esp. *enjuto* (pero la *n* sólo está en Castilla; cf. Corominas 2, 292 s.) cuya acepción primera coincide con la de *antzutu* (*antxutu*), de donde se podría pasar a *antzu*. Corominas cree que todo es lo mismo que *antxu* 'cabrita, borrego', 'oveja que *por joven* no ha procreado'. 'Por joven' es a lo que apunta la formación dimin.

Charencey RIEV 4, 504 deriva de *zu* indicando abundancia, plenitud y *an-* que hace pensar en el bearn. *mane* 'estéril, hembra que no tiene crías'.

Bouda BAP 10, 14, por su parte, cree posible aislar una raíz vasca **antz*, que podría comparar, según él, con georg. *kanc* 'fatigar, fatiga, debilidad', *mo-kanc-uli* 'fatigado'. Para EWBS, del esp. *canso* (!). Es igualmente absurda la comparación de Mahn (cit. por V. Eys) con *antxua* 'anchoa' (como indica Uhl. *Basík. Stud.* 197). Así mismo la de Gabelentz 212 s. con cab. *anabdu* 'verano' (!). O la explicación de *garbanzo* por Larram.: de *garau* + *antzu*.

ANTZU² v. *antzo*.

ANTZURDI G 'carámbano de hielo'. (Cf. *aintzigar*).

ANTZUZAI G 'borreguero'. De *antxu* y *zai(n)* 'vigilante, guarda'.

ANU¹ v. *ano*¹.

ANU² v. *ano*³.

AÑU¹ R 'cabrito'. Para Corominas 4, 920 acaso sea representante claro de lat. *agnus* (v. *antxu*). Sin embargo no debe separarse de *aintz*¹ (q.u.).

AÑU² G 'añublo'. Variante de *año*, *laiño* propiamente 'niebla'. Parece en relación con esp. *añublo* (relación sólo semántica, de *nube*, *nublar*; Corominas 3, 525b).

ANUNZIN G 'comuña'. Cf. *alontza* 'id.'. Disimilación de **anontza*, según Corominas. El étimo evidente es *anōa* < lat. *annonā*. Vid. *ano*¹.

ANZARA L, *anzarea* AN, *antzar* V, G, *antzara* AN, *ansara* L, *ansera* AN 'ganso'; *anzera* BN, S 'pato'.

Del lat. *anser* (Chaho *Hist. Prim.* 132, Campión EE 39, 287, Vinson *La Langue Basque* 49, Rohlf's RIEV 24, 342, CGuis 188, Larrasquet, Lh., etc.), con una forma vulgar *ansar* atestiguada en *App. Probi*, que se conserva en vasco, y en el esp. y port. *ánsar* (Corominas 1, 219).

Si el préstamo vasco es primitivo, o es propiamente un romanismo posterior, no estamos en condiciones de decirlo, aunque Mich. ASJU 1, 166 lo considera préstamo románico. Moguel (cit. por Azkue 48) creía que era voz castiza, de *andi-tzar* 'grandazo' (!).

ANTZATSU L 'diestro'. De *antz(a)*³.

ANZE, ANZI¹ v. *antze*¹.

ANZI² v. *abantzi*.

ANZIÑA v. *ai(n)tzin*.

ANZO v. *antzo*.

ANZOKA, ANZOKATU S 'agenciarse'. De *antze* 'habilidad', según Corominas, lo que confirmaría la comunidad de *antzo* y *antze*.

ANZTU v. *abantzi*.

ANZU, ANZATU v. *antzu*¹.

ANZUNDETU (Duv.), *anzundu* AN 'comparar' (Cf. *antz(a)*¹).

ANZURRUN (*SuplA*²) 'euforbio'. Corominas menciona junto a ésta para comparar *zurrun* 'lento, pesado', 'polvillo de la madera', 'cadáver', *zorna* 'pus', *zornabelar* 'lechetezina', *zoratu* 'cortarse la leche', acaso combinado con *antz* 'hedor'; ésto naturalmente con toda clase de dudas.

Ao¹ V, G, AN, R, *abo* L, BN, S, *hao* (Ax.), *ago* V, G, AN, R, S, *abo* V, *au* V, G, *abu* S, *aba* R, *aoba* (< *ao-a*) V 'boca' (fig. 'corte de un hacha', p. ej.: *aizkoraho*).

Otras acepciones: 'hoja de un instrumento cortante', V 'sabor', AN 'paladar', L, S 'situación', V 'ruedo', G, AN, L, R 'copa o boca de la campana', BN 'parte abierta del cepo, donde cae presa la pieza', AN (Pouvr.) 'hojas (de la puerta)'.

Es sin duda palabra genuina. Bouda *BKE* 53 critica, con razón, la separación de las formas con *b* y con *g* que hizo Tromb. En realidad ambos fonemas son simplemente antihiáticos, y lo primitivo parece ser *ao*, que Tromb. también comete el error de separar de las otras dos como independiente. A título de curiosidad citemos a Astarloa *Apol.* 72. «compónese de la vocal *a* 'ancho, extendido' y de la *o* que quiere decir 'alto, redondo': *ao* todo junto quiere decir 'de extensión redondez'...» (!).

Muchas son las comparaciones propuestas, aunque todas muy poco interesantes. La misma brevedad de la forma no permite ninguna seguridad.

Corominas sugiere, con mucha duda, un prerromano *aro-* 'círculo' con caída de la antigua *-r-* intervocálica (Mich. *FHV* 338, 330, 337, etc. *apaillu* = *aparejo*), como parece sugerirlo la forma con metátesis *oa* 'aro' (*SuplA*²) G. Cf. las acepciones de 'ruedo (de la saya, p. ej.)', 'boca o ruedo de la campana', 'parte abierta del cepo'. La *-r-* se habría conservado en *arau* 'círculo de hierro, molde de quesos', *V arauka* 'armazón del cedazo', y *aro* (arc.) 'corona'. Corominas parte de la conjetura expuesta en *Breve Dicc. Etim.* s.u. *aro*, de que éste es un vocablo ide. prerromano.

Tovar toma de Tromb. que acaso la raíz es la misma que en *jan* 'comer' (q.u.).

Relación de vecindad tendría con bearn. *gaute* 'mandíbula', derivado de **gabata* 'buche del pájaro' (Charencey *BSL* 16, CDXXVII, *RIEV* 1, 156, al que corregimos sobre *FEW* 4, 1 s.). Inútil es también comparar lat. *labra* 'labios' (CGuis. 157), gr. ἄημι (**āw* es forma de diccionario para explicar el imperf. ἄεν) 'soplar', turco *aus*, *us*, *aghyz*, tart. (nogai) *awouz* (cit. por Campión *EE* 38, 339), acad. *gu* 'boca' (Campión *EE* 43, 133), copto *bo* 'rostro' (Giacomino *Relazioni* 13), burush. *-xat* 'boca' (Berger *Münch. Beitr.* 9, 10 y 16), quien supone una forma primitiva vasca **a-hot*) čec. *baga* 'boca' (K. de Montigny *IALR* 1, 91 y Lahovary *Position* n.º 7-9), drav. *ba*, *ba*, tam. *vāy*, kannada *bāy(i)*, etc. (Lahovary *ibid.*), georg. *qba* 'boca' (Lahovary *Parenté*, add.), chukchi *iy-kyrgy-n* (Bouda *Das Tschuktschische*, criticado por Uhl. *Affin.* 18 y retirado por el propio Bouda *BuK* 159), abkh. *iw* o *y* en el compuesto *y^o-dz* 'saliva' (lit. 'agua de la boca') (Bouda *BuK* 34 y p. 337, *Hom. Urq.* 3, 217). Sch. *RIEV* 7, 318 rectifica lo dicho en *Nub. u. Bask.* 271, considerando que en el nubio *ag(il)* la *g* procede de la forma eg. *gw w*. Gabelentz 41 y 141 s. compara cab. *aqamuš*, bilin *ab* 'boca'. Tromb. *Orig.* 111 s. ha acumulado las etimologías más diversas, aceptando como primitivas todas las formas vascas: así *abo* resultaría emparentado con madi *abo*, bilin *ab*, pika y karek *bo*, som.. *guara af*, galla *afan* 'boca', etc. (incluso paralelos ame-

ricanos); *ao* con *kulfan awo-l*, *koldagi au-l*, *kirghis au-z* 'boca', etc.; *agó* con *nu-ba agz* 'id.'. *dinka aruol* 'agujero', *cab. agudi* 'rostró', etc. Insiste también en lo africano EWBS (bereb. *yba*, etc.): Pueden añadirse en la misma línea de improbabilidad Grande-Lajos BAP 12, 313 hung. *ajak* 'labio' *ajt* 'abrió'. Tampoco aclara nada la comparación del propio Tromb. *Orig.* 117 con vasco *bizar* 'barba'. Wölfel 43 acude al sum. *au*, som. *af* ya mencionado, al que acude también, además de al bilin *ab*, Mukarovsky GLECS 10, 182, según el método léxico-estadístico, y el mismo autor en *Mitteil.* 1, 142 y *Wien. Zschr.* 62, 47 cita varios dialectos *kúchitas* y *semitas* con otras formas igualmente rechazables. En EE 20, 237 se cita maorí (Nueva Zelanda) *waba* 'boca' (!).

En composición aparecen como primer elemento: *a(h)a-* (q.u.), *ab(o)-*, *ago-*, *a(h)o-* *au-*.

AO² (demostrativo) 'éste'. Azkue supone que es la forma primitiva, conservada en V. Se usa en los derivados de este dialecto. Con todo, se emplea también en los derivados la forma corriente *au-* (q.u.), así como aislada *au*. Cf. *ao-lan*, *aon*, *aor(ain)*, *aori*. Corominas se pregunta si *ao* no procede de **ano*, con lo cual se igualaría al radical demostrativo *an-*.

AO³ V contrac. de *ago* 'más'.

Āō-Ā AN 'planta de raíz larga y hoja ancha; crece mucho'.

Corominas sugiere de *annona* > *ano*; pero observa que *ann* daría *an* en lugar de *ā*, quizá.

A(Н)O-BIZAR L, BN, S 'filo de navaja', V, G, AN 'glosopeda, enfermedad del ganado', *a(h)o-pizar* G, S 'id.'. De *ao*¹ 'boca' y *bizar* 'barba', formando un compuesto en que la primera es dependiente. Para esta rara semántica v. *ao-gozo*, *ahopil*.

HAOGAITZ S 'tempestad'. Según Corominas, de *ao* L, S 'situación' y *gaitz* 'malo'. No ve claro que *ao* sea 'boca' aquí. A lo sumo cabría 'boca' > 'sabor' > 'situación' (?).

AO-GOZAGARRI V 'persona objeto de murmuración' (lit. 'cosa que endulza la boca'); *aogozatu* AN 'mascar'; *a(h)o-gozo* AN, L, BN, S 'saliva', 'filo de un instrumento'. De *ao*¹. Está claro que el segundo elemento de estos compuestos es *gozo* en la acepción de 'gusto'. Para el sentido figurado de 'filo', cf. *a(h)o-bizar*, como también V *aomostu*, *amostu* 'desafilan un instrumento cortante'.

AHOKI AN, BN, *ahoku* L, *abuki*, *abuku*, *abolkü* S, *abulki* BN, *salac.*, *abulku* L 'cortejo fúnebre', L, BN 'aviso, consejo'.

Corresponde al gasc. *aboüc* 'entierro, cortejo fúnebre', *abouca lou bestia* 'pousser le bétail' < occit. ant. *afolcar* 'accompagner', *afolc* 'cortège', derivado de *folc* 'rebaño', germ. *fulk* 'grupo de gente o de animales' (> 'pueblo, gente'). De la idea de 'acompañar' se pasaría a 'guiar' > 'aconsejar'.

Acaso en la acepción 'aviso, consejo', como piensa Tovar, pudiera analizarse *ao* + *ko*.

S. Palay 27 compara disparatadamente con esp. *abogo* 'aflicción, pesar'. Vinson *La langue basque* 48 compara *aba*, *aho*, *abu* 'grupo'; tan infundado como Gabelentz 244 s. al comparar con tuar. *illiyet*.

AOKO, AUKO R 'granos malignos en la boca del cerdo', V 'sabor, gusto'; 'dientes y muelas'.

La forma *ahoko* la agrupa Mukarovsky GLECS 10, 182 y *Mitteil.* 1, 152 con hausa *kak'oorii* 'diente', y en la 2.^a obra además con *ugoy*, sin ningún fundamento.

AOKOMIN, AOKORO 'enfermedad de la boca' (cf. *aoko*), 'cielo de la boca'. De *ao*¹. Hay un 2.^o elemento *-koro* (q.u.).

? AOLATZ G (Izt.) 'comadreja'. No es segura la existencia de esta palabra, que da Azkue en Iztueta. El segundo elemento pudiera ser *latz* 'áspero'. Parece un nombre de tipo tabú (como los demás nombres de este animal). (Cf. MPidal *Orig.* § 84 bis, y Agud-Michelena ASJU 2, 73 ss.).

AO-LEGAR G, AN, *aho-legar* S 'glosopeda' (Cf. *a(h)o-bizar*).

El 2.º elemento es *legár* AN, L 'úlceras que se forma en la boca, inflamación de la lengua'. Cf. *ao-miñ* R 'glosopeda'.

AHOLKATU, de *abolkü* BN, S 'aviso, consejo' (para su acepción 'cortejo fúnebre' v. *aboki*). Según EWBS de *abo* 'boca' + *elbkatu*.

AOMEN G 'fama', AN, R 'bocado del desayuno, bocado', V 'lenguaje, conversación', *aumen* V 'fama, lenguaje', *augmenta* 'mención'.

De *ao*¹ en sentido material, o figurado, como ya señaló Campión EE 42, 5. Cf. *amen*¹, *omen* (Sch. BuR 26); cruce con este último (v. *ahamen*).

AOMOSTU v. *amostu*.

AO-MOTEL G 'tartamudo'. De *ao*¹ y *mot(h)el* 'farfullero (por efecto del vino o por naturaleza)', (q.u.).

AON V 'ahora mismo', 'acá mismo'. (Cf. *aor* V 'ahí mismo').

Azkue piensa que es simplemente un caso local de *ao*² 'éste', forma primitiva de *au*. La comparación con una serie de formas de valor paralelo (*aor*, *aorain*) lleva a Lafon RIEV 24, 65, siguiendo a Lacombe, a analizar, como en *aurt(h)en*, una especie de artículo antepuesto *a-* (q.u.), hipótesis que parece aceptable.

AHOobi, AHOBI L 'encía'. El segundo elemento *obi* es variante de (*h*)*oi* 'id.' (q.u.).

AORAIN V 'ahora mismo'. De *ao*² y *orain* 'ahora'. (Cf. *aori* V 'ese mismo').

A(H)ORATU V, G, AN, L, BN, S 'poner en la boca'. De *ao*¹.

AORPEGI AN, *aborpegi* (Oih.), *aurpegi* V, G, AN, BN, *aburpegi* S (R además 'ojeras') 'cara, faz' (la forma *aorbegi* que da Lahovary es de dudosa existencia); *arpegi* V, G 'faz, fachada, cara'.

No parece que sea una yuxtaposición de *ao* 'boca' y *begi* 'ojo'. E. Lewy St. Etr. 8, 172 (siguiendo a Bouda) lo explica así. Mich. FHV₂ 95, 490 y 535 se pregunta si realmente *abo* y *begi* han estado alguna vez presentes en esa palabra. En texto de Estella, s. XVIII, *aurtegui* 'rostro'. Acaso *-p-* y *-t-* son secundarias, resultado de disimil. de **aurk-egi*, o **aurk(V)-egi*, y se relacionaría con *aurre* 'parte anterior', *aurk(h)i*, *aurka*.

Con la primera explicación (*ao* + *begi*) la *r* intercalada plantea un problema morfológico en ese caso, que Bouda CAUCASICA 10 intenta explicar. V. Eys reconoció *begi* y Lh. *abo*. En mandingo se designa el rostro con la misma serie de miembros que en osético *nya-da* 'Auge-Mund' (E. Lewy Kl. Schriften 84). Lahovary Position 16 señala yuxtaposiciones semejantes en tamul *baimui* 'rostro' (de *bai* 'boca' y *mui* 'nariz').

Partiendo de la forma *a(h)urpegi* tendríamos como elementos *aur* (*aurre*) 'delante' y *begi*, como propuso V. Eys, y parece aceptar Mich. FHV 11 cc., que si son en sí elementos claros, la formación sería oscura. Compárese (*h*)*azbegi* 'facciones'. Cf. formación semejante en el gr. πρόσωπον.

Corominas parte como forma básica de *aurpegi* o *arpegi*, ya que *aorpegi* lo recogió Azkue de un solo pueblo o valle (Esteribar), y la forma etimologizante *aborpegi* de Oih. siempre es sospechosa. Claro que *ao-* aislado es debido a un influjo local por parte de *ao* 'boca'. Es más sólido *aur* + *begi*, aunque el problema de la *r* es fuerte. Por otra parte, *aur* por *aurre-* 'ante, delante' tampoco está claro, ya que la última forma es la que aparece en composición. El paralelo *aurka* 'delantera' acaso se explique fonéticamente de *aurreka*. Nuestro autor sugiere quizá un *aur(re)-pe*, con un segundo sufijo *-gi* difícil de explicar. Tampoco ve demasiado claro que *-begi* 'ojo' sea una buena base semántica. Sin embargo, por *begiarte* la aceptaría. Es decir, que *arpegi* sería contracción de *art(e)-begi* 'entre-ojos' (el paso de *b* a *p* es fonéticamente normal en estos casos). La dificultad está en el orden de la composición, ya que las formaciones con *arte* llevan este término pospuesto. Acaso en paleo-vasco pudo ser distinto. Esto parece dispuesto a creerlo Mich. Apellidos 52 al admitir que los apellidos en *Aurten-* inicial contienen una variante de *arte*: si *Aurtenchea* es 'espacio intermedio entre las casas', *a(ur)t(e)-begi-a* sería 'espacio intermedio entre los ojos', y así tendríamos al mismo tiempo una explicación de la variante *aurpegi* (a la

que también pudo dar origen el influjo de *au* 'boca'). Hay otros términos que al parecer contienen *arte-* en tipos de composición semejante (*artesi*, *arteskuta(n)*, quizá *artetsi*, *artezegur*, etc.). Al quedar anticuado el orden inverso, acaso se renovó la expresión creando el sinónimo *begitarte* (aunque éste está ya en Dech. y Leiz.), concluye Corominas.

G. Chantladze *FLV* 26, 208 ss. sigue a Bouda y Mich. Sugiere **aur-ta-begi*. Zytzar, *FLV* 26, 208 ss. compara *arpegi* con avar *berk'al* 'cara' (cf. avar *ber* 'ojo' + *k'al* 'boca'). Supone que *ar-* vasco significa 'boca' y remonta a una protoforma **har* comparable a avar *k'al*. Tendríamos **a-ur-pegí*, **a-bur-pegí*, **a-ho* < **a-hor* con el elemento común *ur/bur*, *ho* < **hor*; protoforma **hor*, **bur*, menos semejante al avar *k'al*. Si en *aurpegi* hay *aurre* éste estaría ligado con **abor* 'boca' (sería *aur* 'boca' y *begi* 'ojo', con etimología popular basada en *aurre*). Todo poco digno de fe. En cuanto a *EWBS*, da como forma primitiva *aburpegi*, que analiza: *aburr* 'eine volle Hand' + *-pe* 'abajo' + *-gi* = *gia* 'lugar' (!). No relaciona con *abo*.

La explicación «de bouche à oeil» que recoge Vinson *La langue basque* 16 y *RIEV* 11, 8 es disparatada. Tampoco dice nada la comparación de Gabelentz 44, 89 y 154 con cab. *agudi* 'rostro'.

AORR 'mismo'. Prefijo *a-* (Lafon *RIEV* 24, 651), como en *aon* 'maintenant même', *aorain* 'à present', etc., cuya significación sería 'même', significación primitiva acaso de *(h)au(r)*.

AO-SABAI V, BN, R, *abosabai* BN, S, *ao-sapai* V, G, *ao-sagailla* AN, *ausapai* G, *auzapai* 'paladar, bóveda del paladar'.

De *ao*¹ y *sabai* 'techo'. (Cf. *aokoro*). Para Charencey *RIEV* 4, 505 también así.

AOTS¹ V 'voz, sonido' (ruido inarticulado de la boca). De *ao* y *aots*¹ 'ruido, fama, nombradía'.

AOTXOA: dice Humboldt *RIEV* 25, 92 en sus comentarios al *Mithridates* que no significa 'beso', sino que es diminutivo de *ao*¹ simplemente; es decir, que no ha adquirido el valor del lat. *osculum*. El término no aparece en Azkue ni en Lh.; su existencia es dudosa. Cf. *apatxo(a)* (s.u. *apatu*).

AOTZ¹ v. *agotz*¹.

AOTZ² V 'carrillo, mejilla'; *autz* V, G, 'fauces', V, G, AN, L 'mofletes, carrillos', *abutz* 'id.'. Cf. *abuts*², en cuyo caso estaría en relación con lat. *fauces*, cosa que para *aotz* niega Corominas. Acaso de *ao* 'boca'.

AOZBAE AN (Araq.) 'criba'. De *aotz*¹ (*agotz*¹) y *bae* (q.u.).

AHOZKORNO AN, L (Lacoizq.) 'euforbio' (Bot.). Aunque pudiera pensarse en un compuesto de *ao*¹, sin embargo, la existencia de *abuntz-kormio* (Múg. *Dicc.*: *abuntz-korna*) y otras variantes sobre *abuntz*, hacen pensar en este último. Cf. *anzurrun*.

AOZPEKATU L 'postarse'. En relación con *aozpe* 'boca abajo'. De *ao*¹.

AHO-ZURI L, BN, *aboxuri* 'regalón'. De *ao*¹ y *zuri* (lit. 'boca blanca').

APA V, AN, BN 'beso' (cf. *apatu*), V, G 'manera de llamar a un mudo', V, AN 'niñera', V, G, AN 'sentarse', 'abuela', S 'tío abuelo', *hapa* BN 'levantar'.

Se trata de una voz infantil, según defiende Bouda *BKE* 54 contra los paralelos que en la acepción de 'beso' busca Tromb. *Orig.* 140, que intenta relacionar con copto *pi*, *lakk p'ai*, avar *ubá* (que él supone de **um-pa*), osét. *pa* 'beso', los cuales no resuelven nada. Hay que admitir, pues, que se trata de un «Elementarverwandtschaft», en el sentido de Sch.

EWBS acude al bereb. *baba* 'padre' y otras lenguas africanas (!).

APAHALATS BN, *ap(h)alatz* BN 'cernícalo'. Cf. *xapelatz* L 'milano'.

De *apobelatz* 'id.', compuesto de *belatz* 'gavilán' y *apo* ('sapo') aplicado a otros animales (Corominas). *EWBS* acude al ár. *daŷdaā* 'id.'.

APABURU AN 'renacuajo'. Cf. *sapaburu* V, G 'id.'. Es claro el 2.º elemento. Para el primero cf. *apapuzka*, *aparairu*. Para Corominas el 1.º es *apo* 'sapo'.

- APADIN G, *pa:ðin* G, *padiñ* AN 'padrino'. Se puede explicar por el occit. *pairin* (Sch. *BuR* 42). Formación semejante a la de *amaidi(n)* (q.u.).
- APHÁIDU v. *abari*.
- APAILLU L (Múg. *Dicc.*: *apailu* L, *aparailu*) 'aparejo para pescar'. Es voz románica: cf. prov. ant. *aparelhar*, gasc. *aparelhà* 'aparejar' (FEW 1, 107), gall. *aparello*, cat. *aparell*. (Todos ellos de lat. **appariculare*).
- APAIN V, G, L, *aphain* L, BN, S 'elegante', *apaindu* 'preparar', 'adornar'. Es sin duda de origen románico: esp. *apañar*, como ya señaló Charencey *RLPbC* 24, 77, (así también Mich. *FLV* 17, 204). El origen de tal forma, que Corominas 1, 231 califica de «incierto», pudiera estar en un cruce semántico de **apparare* con *pannus* 'pañó' (Dodgson *RLPbC* 34, 340), cosa que niega Corominas. Este menciona occit. y cat. ant. *panar* 'robar' (< 'arrebatar, coger').
- Semánticamente: *apaindu* 'preparar', 'adornar' (arag. y murc. *apañar* 'adornar, arreglar'), 'fornicar' S (*SuplA*²), procedente del cast. clásico y hoy leonés *apañar* 'coger'. Cf. hisp.amer. *coger* 'coire'. Seguramente *apain* es un postverbal (Corominas).
- En vasco esta voz tiene tanta vitalidad como en esp. (especialmente hoy en Aragón y Murcia), y se halla acreditada (Corominas 1, 231) en un botánico mozárabe de hacia 1100. Creemos que no se puede dudar de la identidad de la forma vasca y de la esp. (en fr. los derivados significan 'limpiar', 'arreglar con paño', etc.: FEW 7, 560 a y 562 a), y pondríamos los mismos reparos que Urquijo *RIEV* 20, 430 de fundarla en el vasco *ipñi* (q.u.), en nota de Lewy. Para este autor *Kl. Schriften* 529, *RIEV* 20, 430 es de *apponere*, y da un paralelo *apairu*, de *apparare* (!). Duda de la comparación de Urquijo con *apañar*.
- Es absurda la comparación de Gabelentz 190 con tuar. *tawinist* 'botón'; como la de EWBS con el gall. *abanear*, *abano* = esp. *abanico* (!).
- APAINKIN L 'granos de trigo que quedan sin separarse del cascabillo después de trillados'. Cf. *apakiñ* 'residuo'.
- APAIÑO V 'tiempo suave'. v. *afõnu*.
- APAIRU BN, R, *aphairu* BN, S, *apaidü* S 'comida (en general)'. v. *abari*. (De *apparere* dice Lewy l.c., y de esp. *amparo* propone Charencey *RIEV* 4, 509). Para EWBS de un **epelairu*, de lat. *epularium* (!).
- APAIZ G, AN, *apaez* G (Land. *apaezandrea* 'manceba, amiga'), *aphéz* S, *ápez* R 'sacerdote'; *apazaita* 'párroco' (calco sobre esp. 'padre cura'). Cf. *abade* MPidal *En torno a la lengua vasca* 22 considera *apex* como un nominativo anterior a la pérdida total de la declinación latina, pero procedente de *abbas*. Cf. igualmente MPidal-Tovar *BRAE* 42, 445, y Mich. *EMERITA* 24, 181, *Hom. Martinet* 125, *FHV* 229 (que alude también a los continuadores del lat. *abbatem* en la toponimia) y *FLV* 17, 197. En occit. *abatz* fue vivo hasta el s. XIII. Considera difícil la explicación del segmento final. No hay ninguna ventaja en recurrir al gr. *πάππας* (Sch. y *REW*) Gorostiaga *FLV* 39, 129 lo deriva del ant. prov., fr. *Abbes-Abbas*, y EWBS, del fr. ant. *abeds*.
- APAIZGISA 'sacerdotalmente'. El segundo elemento es románico: cf. esp. *guisa* 'manera'.
- APAKIÑ V (Múg. *Dicc.*: *apaku* V) 'pozo', 'suciedad', 'hierba de arroyo', 'residuo', 'charcos que quedan en la orilla del mar o de un río al retirarse las aguas', 'cieno, lodo, tierra de aluvión'... Acaso del prerromano *baccino*, según Corominas, de donde la familia del fr. *bassin* y del vasco *bazi*; con *a-* por contaminación quizá de *apatz* 'cuezo', o alguno de los innumerables derivados de *apo* 'sapo' en el sentido de 'aguazal'.
- Bouda NBKE 9 compara V *patin* 'cisterna'. Con menos acierto trata de reconstruir una forma primitiva **patk*, que quiere comparar con mingr. *potk-i* 'hoyo, cueva, sitio de pesca' (?). Corominas separa *patin* 'cisterna', que es *patin* 'impluvium' derivado de *patio* (Corominas 3, 689).
- APAL¹ V, *aphal* L, BN, S 'humilde, manso', V, G, AN 'bajón en la música', AN, BN 'abajo'. Cf. *apalatu* V (*SuplA*²) 'humillar, abatir' (para Corominas próximo a *avalat*). Sch. *ZRPb* 23, 180 reclamó contra Giacomino *Arch. glot. ital.*, *Supl.*

4, 3 (que creía ver esta palabra vasca en el nombre ibér. *Abilico*) la etimología románica: ocit. *aval* (< **ad uallem*) 'abajo', *avalar*, *avala* 'bajar, hacer bajar', gasc. *abal* (Mistral s.u. *avau*), cat. *avall*. La explicación ha sido aceptada por Bouda *BKE* 54, *EJ* 4, 52, *FLV* 10, 126 y *BAP* 16, 42; Mich. *BAP* 7, 571, 9, 284, *EMERITA* 24, 185, *Hom. Martinet* 125 y *FHV* 229, y *FEW* 14, 150, y *REW* 9134. No es aceptable el intento de Tromb. *Orig.* 140 de relacionar con el semítico: hebr. *hit-pallél* 'prosternarse', *nā-pal* 'caer', en lo que por su parte vino a dar también Errandonea *ANTHOLOGICA ANNUA* 1, 281 s. al señalar hebr. *apal* 'oscuridad' y *ki-bal* 'infierno'. Tampoco tiene interés Berger *INDO-IRANIAN JOURNAL* 3, 30, que compara vasco *apaldu* con burush. *d-awaltas* 'rebajar, envilecer, humillar'.

Como sobrenombre aparece en la Edad Media *Apala*. (Cf. top. *Quintana-palla*).

APAL² V, G 'anaquel, tableta de armario, estante, alacena'. Cf. *balda*. (En V *sapalda* 'armario rústico, anaquel').

APAL- variante de *apari* 'cena', en los compuestos. v. *abari*.

APAL-ADAR de *apal*¹ y *adar* 'rama'.

APALANDI G 'jaula de seto sobre el hogar en la que se guardan frutas y viandas'. De *apal*² y *andi*; o suf. *-anda*, sugiere Tovar.

APALARDATZ (POUVR.), *apalardotza* V 'tobillo'. De *apal*¹ y *ardatz* 'eje'. No tiene valor la comparación de Gabelentz 39 y 162 con cab. *ðeblult* 'tibia, espinilla'.

APA-LAZTAN V 'abrazo estrecho'. De *apatu* 'besar' + *laztandu* 'abrazar', como indica Corominas.

APALDAR G 'convidado (a cenar). De *apal-* < *abari* (q.u.).

APHALDI 'injuria'. De *apal*¹.

APALDU¹ V, G, AN, *aphaldu* L, BN, *afaldu* V, L, BN, *abaldu* BN, *aigaltu* R, *aibaltü* S, *aubaldu* BN 'cenar'. En relación naturalmente con *apari*, *afari*, *abari* (q.u.), formas estas últimas que tal vez pudieron contaminarse semánticamente de *apal* + román. *aval*, que por su parte dio en fr. *avaler*, gasc. *abala* (Mistral). Gavel *RIEV* 12, 82 da *aubaldu* como un raro ejemplo del paso de *p* a *u*.

Divertida explicación de Astarloa *Apol.* 316: «de la voz *apa...* una de las primeras e inocentes articulaciones del hombre niño... y el verbo *aldu* 'fortificarse'... de modo que *apaldu* todo junto quiere decir 'fortificarse para el descanso'...» (!).

APALDU² V, G, AN, *aphaldu* L, BN 'humillarse, abajarse', BN 'bajar las aguas'. De *apal*¹.

APALTEGI, APALTIAR, APALUSI, (APAL-). De *abari*.

APAPOL Lumbier, Cáseda 'amapola'. Voz registrada por Iribarren 51.

Evidente préstamo románico. cf. esp. *ababol*.

APAPUAN¹ V 'vivir con estrechez, muy alcanzado'. Azkue se pregunta si será contrac. de *apo-apoan* V, G 'id.', 'a duras penas'. Cf. *apbo*⁶. Aunque Corominas compara *apo* 'enano', 'fofo', y lo considera formación normal partiendo de éste. Pudiera pensarse también en una voz infantil.

APAPUAN² 'hacer alguna cosa provisionalmente'. En relación acaso con el anterior.

APAPUAN³ 'cubrir un hoyo con ramillas y maleza como trampa para cazar jabalíes'. Corominas piensa que son matices de la misma cosa (de *apapuan*¹).

APAPUZKA V, *sapapuski* V 'renacuajo'. Cf. *apaburu*.

APAR G, AN 'espuma', V 'cerón, residuo de cera en los panales'. Cf. *arrapo* L 'babas, espuma de la boca', *zarrapo* L 'id.', *kaparra* V 'nata de la leche', *galpar* G 'espuma de la leche' (no la nata). Uhl. Vgl. L 96, 99 ya hizo notar que *arrapo* está en la misma relación con *zarrapo* que *apo* con *zapo* 'sapo'. Cf. también Sch. *BuR* 36-38 y Mich. *FHV* 225.

Tromb. *Orig.* 113 dio una serie de supuestos paralelos: tigrina 'afr-ā, georg. *p'eri*, gr. ἄφρος, kotta del Yenisey *hāpar* y *hāpur*, etc. Sch. *RIEV* 7, 318 añade alguno más, como som. *abūr*. Bouda *BKE* 54 y *EJ* 4, 326 aceptó la comparación con el georg., pero se mantenía escéptico respecto de las comparaciones camíticas. Una nueva defensa de tales paralelos, con alguno nuevo (lat. *uapor*,

- de etimol. problemática; mingr. *pula* 'vapor', bereb. *abuh* 'humo', alb. *avul*, etc.) ha sido hecha por Lahovary EJ 5, 225 y *Vox Rom.* (1954), 312. El paralelo alb. lo excluye Bouda EJ 6, 34 como ide.
- APARA V, *aparau* V 'acertar, conseguir (un objeto)', (*SuplA*²) 'acertar a estar', 'encontrarse'. Tiene aspecto de romanismo. Cf. esp. *apazar*. Corominas cree que la idea puede partir de 'ir a parar' (*¿dónde para ése?*).
- APARAIRU R 'renacuajo' (Iribarren 51). Cf. *apaburu*, *apapuzka* para la primera parte del compuesto. Para Corominas es inseparable de *salac. aponaire* (*SuplA*²) 'murciélago' y de *apoño* 'sapito' (de *apo*). La segunda parte es *inara*, *enara* 'golondrina', 'vencejo'; cf. *gau-iñara* 'murciélago' y L *inhade* 'vencejo' (*SuplA*² s.u. *iñare*).
- APARATXU AN 'apero, conjunto de instrumentos y herramientas de un oficio'. De esp. *apero* + *-txu*, sufijo diminutivo. Parece una adaptación del esp. *aparejo* (Mich. FHV₂ 517), que tiene el valor de 'conjunto de objetos necesarios para hacer ciertas cosas'. (*Dicc. Hist.*) Cf. *apaillu*.
- AP(H)ARI, APARIO, etc. De *abari*.
- APARTA G (así lo cita Elo RIEV 23, 516) 'especial'. *apartatu*. Es un romanismo con evolución semántica. En relación con esp. *apartar*.
- APARRA-MANTARRAK V 'andrajos, ropa vieja'. Según Corominas, de *mantar*. Para la 1.^a parte sugiere una variante de *apurrak* 'las reliquias, migajas' (?). Para Tovar acaso «Reimbildung».
- APARRUZA Navascués, *parrucha* Mérida, Tudela (Iribarren 52 y 380) 'uva o vid silvestre', *parrusca* Aoiz, Sangüesa 'mata trepadora cuyo tallo se fuma por algunos'. Cf. *parroja* S 'escobajo de uvas'. Reliquias en románico, dice Tovar. Vid. Corominas 3, 672. Acaso origen pre-ide.
- APAX V, G, AN 'sentarse', *apatx* V, G, *apatxe* V, *apatxu* V, *apaz* V 'id.'. Voz infantil, como señala Azkue.
- APAXKA V 'llevar un carro atizando mucho al ganado'. Para Azkue es derivado de *apatx*¹.
- APASTA AN 'raba, masa que se emplea como cebo para atraer peces'. Del fr. *appat* (CGuis. 286), o mejor, de formas como *appasti*, *appaste*, *appaste* (FEW 7, 698 a, 700), procedentes a su vez de lat. *pascere*. Corominas cita occit. ant. *apastar* 'nourrir'. bearn. *apastat* 'repu'.
- HAPATAKA S 'atropelladamente, al galope'. Corominas menciona bearnés *apatacà* 'accabler de coups'; *patac* 'porrazo'.
- APATTA-APATTAU S 'a gatas'. Voz pueril según Azkue, pero existe también la forma *apauta* en dial., como indica Lh. Para Corominas es del cast. *a patas* o fr. *à pattes* (esta del occit. *pauta* 'pata'). EWBS menciona fr. *patte*, esp. *pata*, prov. *pauta*.
- APATE, AP(H)ATIA v. *abade* (*abadia*).
- APHATIAL S 'castillo'. De lat. *abbas*, *abbatem* (Mich. Hom. Martinet 125).
- APATU¹ AN 'besar (en la mano)', *apatxo* V 'beso', (*SuplA*²) *apatxoka* 'dando besos'; *apa* 'beso' (q.u.), *apaka* 'con besos' (RS).
- Corominas se pregunta si tendrá que ver con vasco *pot* 'beso', prov. *poutoun*, cat. *petó* 'id.', y por otra parte cat. ribag. *potxó* 'id.', *apotxonar* 'besar'. Eso admitiendo que *apa* sea derivado retrógrado de *apatu*, *apatxo*; pero parece lo contrario, añade. Cf. *aotxoa*. Sin embargo, *apa* es quizá un término expresivo, y *apatu* su verbalización.
- APATU² AN 'conseguir'.
- APATUA BN 'el jadeante'. Bouda propuso una etimol. circ. *pe* o dial. '*pe* perder aliento, ahogarse', en la que el vasco presentaría una vocal inicial como en *epel* o *amundu*, p. ej. Para Corominas es común con *apatu*². Por otra parte sugiere como origen *apeta* 'celo, afán', quizá. EWBS compara con cat. *abatut*, fr. *abattu*.
- APATX¹ V 'pezuña' (de animal menor. Para mayor se emplea *apo*, según Azkue), ('herradura' en otros pueblos vizcainos: *SuplA*²), 'tarugo que resiste al fuego al hacerse carbón', 'mojojón, cierto marisco de conchas negras, mejillón'. Como en fr. tiene la doble acepción de *sabot*. Para Sch. BuR 38 y ZRPh 36, 34 *apo* en re-

lación con el mencionado *sabot*; en *apatx* se han mezclado vasco *sapo*, *zapo*, *apo*, y remite a *apatxale*.

Berger *Münch. Stud.* 9, 15 s. ha propuesto una etimol. burush. *-pači* 'casco, pezuña'. Con la misma improbabilidad Gabelentz 162 s. pretende comparar *šilha tifenza*, ghad. *tefdanin* 'dedo del pie', eg. *pedete* 'pie', copto *pat* 'id.'

APATZ² v. *apax*.

APATXALE BN 'piedrecillas del hígado'. Sch. (l.c. en *apatx*¹) lo cree igual a *sapo*. EWBS lo deriva del romance, y relaciona con gall. *abaixar* (!).

APATXARKO 'ascáridas, gusanillos de reses dañadas, de carnes corrompidas', R 'sapito' (cf. *apo*⁴); *apatx-arteko*, *-bitarteko* V 'enfermedad del ganado producida por un gusanillo que nace entre las pezuñas'. De *apatx*¹. En el 2.º término del compuesto tendríamos *ar* 'gusano' y suf. *-ko*, que pudiera ser diminutivo.

APATZ¹ v. *abats*. del que procede: 'cuerdo en que se cuaja la leche' según Corominas.

APATZ² V 'hombre afable, campechano'. En *SupLA*² *gizon apatza* 'hombre calmoso'.

APATZ³ V 'orgulloso', 'fofo, esponjoso', 'en abundancia' (v. *apo*⁴).

APATZAR R, *apozar* BN, R 'sapo'. v. *ap(h)o*⁴, y *zar* 'malo'. Corominas recuerda que el *sapo* tiene fama de venenoso.

APAZ v. *apax*.

APAZEGATU L 'apaciguar'. Del esp. *apaciguar*, según Lh. y EWBS.

APAZIL V 'ombligo y algo de carne contigua que se cortan al cerdo recién muerto y quemado'. Corominas, de *apo-zilil* 'ombligo del verraco'. Cf. *zil*.

APAZKO G 'cuenco pequeño'. De *abats*¹.

APEIKOAZPI L, *apiriko azpia* 'cancel'. Cf. *apiriko* L (Duv.) 'pórtico de iglesia'. Con *azpi* 'debajo'. Según Corominas, alteración de *atiri* ~ *atari* ~ *atarbe*, sinónimos de ella (de lat. *atrium*?).

APEIO¹ V, *apeo* V, *apio* V, L, BN, S 'sérpol' (hierba que produce una flor semejante a la del alhelí, de la cual se sirve el pueblo para amuletos): *Thymus serpyllum*, L. (Larram. *serpola*). Cf. *api*² 'apio'; *apabusa* BN 'planta que crece a orillas de los caminos' (*SupLA*²). El *apio* y el *sérpol* son plantas análogas.

APEIO² R 'arado'. Se trata sin duda alguna del esp. *apero* (< lat. *apparium*) (Mich. BAP 9, 134; hipótesis que acepta Bouda NBKE 6), usado en la acepción de 'arado' en Navarra y Huesca (Iribarren 52). En cat. *apé(r)* 'herramienta' es 'arado' en Rosellón. También el alto-arag. *apero* (Corominas 1, 236). La etimología cau. que adujo Bouda NBKE 6 era el abkh. *p'ə* 'ser arado', con prefijo causativo *r-p'ə* 'arar, romper (la tierra)'.
 APELATU BN 'restablecerse, recobrar fuerzas', G, L, BN 'encararse', BN 'recuperar la prosperidad en los negocios', G (*SupLA*²) 'esmerarse'. El origen románico parece evidente (cf. esp. *apelar*). Para los sentidos compárense formas como «*apelar* el enfermo es averse escapado de la muerte» (Covarrubias). Cf. salm. *apeldar* 'medrar (el ganado)' (Corominas 1, 235).

APENDU G 'vengarse'. Puede ser representante del lat. *appendere* en sentido de 'pagar', no conocido en románico (REW 543). (Cf. Mich. BAP 7, 579 s.). Según Corominas, acaso no separable de *mendekatu*. Cf. también *mende*; (*apendu* según este autor recuerda ingl. *avenge*, de origen francés).

APEO¹ V, G, AN 'columna', V 'escrituras de fundación de una casa'. Se trata del esp. *apeo*, que tiene ambos sentidos. Incluso la 2.ª acepción de esta palabra se puede explicar por expresiones como «qui demanda la possession o la hereditat deve la apear. et esse assaber seynnalat pié ante pié aqueilla possession que es demandada», de un fuero aragonés del s. XIII (Corominas 3, 77 a.) y otras en *Dicc. Hist.* 1, 655 s. No tienen valor las comparaciones de Bouda GRM 32, 141 con georg. *peq-* 'pié', tagalo *paa* 'pierna', malayo *paha* 'muslo'.

APEO² v. *apeio*¹.

APERENDIZ 'aprendiz, poco práctico'. Larrasquet 62 propone su derivación del bearn. *aprenedis*. Según Corominas, más bien sería de *aprentis*, galicismo reciente. Sin embargo, lo deriva del cast. *aprendiz*.

APERENTZIA, APAINANTZIA S, en la frase *a. dizu* 'no, vamos!'. Larrasquet 62 compara con

bearn. *aparenci*, lo que no ve claro Corominas, que sugiere sea un abstracto derivado de *apain* 'arreglado, elegante' y el suf. romanizante *-antz(e)* y disimilación *n/r* en la 1.^a variante. EWBS compara port. *apparencia* (!).

APERT L 'franco'. Derivado de formas como fr. ant. *apert* 'abierto, franco', etc., que es cultismo. EWBS acude sin razón al lat. *apertus*.

APEX¹ L 'pez cuya grasa se emplea para remedios'. No es aceptable la etimología propuesta por GDiego *Dial.* 205 como procedente del lat. *piscem*. Corominas, al comparar cat. *capellá* 'cura, clérigo', que es también nombre de dos peces (Alc.-Moll), cree que *apex* podría ser *apex* 'sacerdote'.

APEX² 'mariposa'. Diminutivo de *apex* (*apaiz*) 'sacerdote', usado en este sentido igual que otros nombres del mismo: *Jaungoikomantari* 'mensajero de Dios', *jinkollo* 'gallina de Dios', etc. (Cf. *palomita de Dios*). En *SuplA*² *aperiko* L 'mariposa'.

APETA V, G 'capricho, fantasía', G 'celo, afán', 'intención, afición'; *apetau* V 'encapricharse'. Cf. *apatu*. Inadmisible la etimología propuesta por CGuis. 134 (de lat. *appeto*). Sin embargo, no le extraña a Corominas (Cf. lat. **appētu* y vasco *afari*, cat. *apat*). La forma *epeta* que cita CGuis. no parece tener existencia en vasco.

APETXAUN, APETXONA AN 'señor cura'. De *apaiz* / *apaez* / *apex* + *jaun* (Mich. *FHV* 174).

APEÜ S 'reclamo' (en la caza de palomas) (Múg. *Dicc.*: *apego*). Para Larrasquet 62, es préstamo del bearn. *apéu* 'reclamo'. Cf. fr. *appel* 'silbato para atraer a los pájaros', derivado de formas del lat. *appellare* (*FEW* 1, 107). Corominas cree que es mejor partir del fr. *appeau*, pronunciado *apeu* en el Midi.

APEZ, APHEZ v. *apaiz*.

APEZÁPEZ (relicto) Nav. (Obanos) (Iribarren *Ad.*) 'tirar piedras', 'lanzarlas bajo el brazo o a sobaquillo'. Suf. intr. *-z*, o mejor *-s* (Nav.). La *a-* reitera la función adverbial de *z* o *s* en esa zona (Mich. *BAP* 20, 310). De *pe* 'bajo, debajo' (?).

AP(H)EZPIKU G, AN, L, BN, S, *aphezakupü* S, *ipizpiku* (Larram.), *epistico* Land., *ipiztiko* G (ant.), *ipiztiku* 'obispo'. Derivados del greco-lat. ecles. *episcopus*, con influencia de *apex* por etimol. pop. (Gavel *RIEV* 12, 494, Vinson *Le Calendrier* 12 y *La langue basque* 51, Rohlf's *RIEV* 24, 331 y *Gascon* 136, *REW* 2880, GDiego *Dial.* 204 y 221, Mich. *FHV* 64, etc.; Corominas *Vox Rom.* 2, 452 señala la conservación de la vocal final, como es frecuente en los latinismos del vasco). (Cf. sic. calbr. *vispicu*). Mich. *FLV* 17, 201 supone un cruce entre *ipizpiku* y *aphez* 'sacerdote'. Préstamo medieval, a pesar de su aspecto arcaico, según él. Sch. *ZRPb* 33, 643, que admite la influencia popular de *apex*, considera que se ha producido una metátesis *p-c-p* a *p-p-c*, por influjo asimilatorio de la primera *p*.

APEZTXORI AN, L, BN 'aguzanieves', AN 'golondrina'. De *apaiz* y *txori* 'pájaro'. Para la acepción de 'golondrina' es interesante la leyenda popular de Castilla donde se dice que las golondrinas arrancaron las espinas de la cabeza del Señor en el Calvario. Para la de 'aguzanieves' puede servir el paralelo cat. (Granollers) *cuereta del frare*. Sin embargo, Corominas duda que *apex* sea *apaiz* 'sacerdote'. Compara cast. *pezpita*, andal. *pipita*, cast. clas. *pezpitalo*, *pizpitillo* nombres del 'aguzanieves'. Deben de ser términos expresivos, según él mismo, como *pizpireta*.

API¹ G, AN 'nido'. v. *abia*¹. Debe considerarse como variante de *kabia*, *abia*¹. La doble forma sorda/sonora existe en otros casos (cf. *abade* y *apaiz*). Bouda *EJ* 3, 137 y *BAP* 5, 415 quiere separar *api* del grupo *kabi*, y propone un paralelo circ. *p'e* 'lecho, lugar'.

API², *apio* V, L, BN, S, *apeo* V 'apio', 'sérpol'. Cf. *apeio*¹. Es la forma románica; cf. prov. ant., lang. *api*, esp. *apio* (< lat. *apium*). Bouda-Baumgartl 59 comparan, con razón, las formas *api*, *apeo*, *apeio*, y de paso recuerdan la relación existente con el lat. *apis* 'abeja', etimológicamente emparentado. La evolución semántica para la significación de 'sérpol' se puede explicar como el fr. *ache* con la significación de 'perejil' en el s. XVI (*FEW* 1, 105).

APIAZA S (Alth.) 'ranúnculo, botón de oro' (Bot.). Segundo elemento *aza* 'berza' ?

APIETA (*SuplA*²) 'la tirilla o correa que se emplea para atar las botas', 'el cordón que se

- usa para los corsés'. Cf. *pheya* 'traba de un carro', cast. *apea* 'sogra para trabar las caballerías', port. *pejar* 'trabar', cat. ribag. *piar* 'atar (gavillas, etc.)', lat. **pēdēa* 'trabar de pies' (Corominas 1, 234).
- APIKA G, *apike* G, R 'acaso'. v. *apoka*³.
- APHIMENDURA BN 'tocado'. Cf. quizá con *apain*. Sufijo románico.
- APHIÑI S 'un poco'. Alteración de *apurñi*, diminutivo de *apur* (Corominas).
- APINTAR V 'simetría'. Quizá corresponde a una expresión española, p. ej. *a(l) pintar*. Cf. *albear* (?).
- APIHOTZ S 'carne viva'. Como propuso Azkue puede ser contrac. de **ara(gi)t-biotz*. Bouda BAP 11, 198 da la misma explicación.
- HAPIRIKA L 'carne corrompida que se cae del cuerpo'. v. *arabirika*. Explicado por Azkue como de **ara(gi)t-birika*.
- APIRIKO, APERIKO L, *apiriko azpia* L 'atrio, pórtico de la iglesia'; *apeikoazpi* L 'cancel'. De lat. *apricu* (GDiego *Dial.* 211 y Mich. FHV 158, *Pas. Leng.* 106 y FLV 17, 192) que dió en esp. *abrigo*. Para Corominas el origen está en el lat. *atrium* (v. *apeikoazpi*). EWBS lo da como de origen incierto, pero quiere explicarlo como forma mixta de **porticus* y lat. *aperire* (!).
- APIRIL G, L, S, *apbiril* L, BN, S, *apiribil* G, *april* V, G, R 'abril'. (Para otras formas v. *aberilla*). Es el término lat. *aprilis* (cf. esp. *abril*, bearn. *abrüu*), que pasó directamente al vasco (Hervás BAP 3, 343, Saroihandy RIEV 7, 493, GDiego *Dial* 211, Lh., Larrasquet 62, igualmente Grieria ZRPh 47, 106 con un román. *april*). Sin embargo, señala Corominas también una etimol. pop. a base de *il* 'mes'. Para la vocal anaptíctica (que tal habría, según él) v. Charencey RIEV 7, 138; éste compara *gapirio* 'cabrio, viga' (q. u.). La forma *apiribil* tiene una caprichosa ampliación que podría explicarse con un refrán BN que cita Azkue: *apirila biribila, urdea urdandegian hila* 'abril redondo, el cerdo en la pocilga muerto'.
- APITA G 'lugar pendiente y costanero'. Hubschmid RIO 7, 23 supone que en esta forma tenemos el prefijo *a-* (q.u.). Independientemente del problema de si es o no tal prefijo, el vocalismo es demasiado diferente de las voces *patar*, *petar* (qq.uu.), si bien se podría pensar que *apita* perteneciera al mismo grupo que estas palabras junto con los restos de substrato bearn. *pite* 'punta de roca', Alpes Marít. *pito* 'roca aislada en forma de obelisco' (así los propone el mismo autor en *Pyrenäenwörter* 33). Corominas ZRPh 77, 354, *Est. Top-Cat.* 1, 212 y *Top. Hesp.* 2, 251 n. piensa en esto mismo, y añade gasc. *petarro* 'colina pendiente'; aparte de formas como gallego *petón* 'cima' y otras formas gall. y astur. Sin embargo hay dificultades semánticas para aceptar decididamente esas explicaciones.
- APITO S 'poquito, grano'. Cf. *aphiñi*.
- APITXUAN BN 'acción de saltar sobre un caballo sin la ayuda de las manos, en un arranque'. Tovar pensaba en una posible relación con *apitx*. EWBS lo deriva de esp. *a pecho* (!).
- APIZTU V (arc. RS) 'robar'. Sugiere Tovar que *a-* sea de la preposición esp. *acaso* equivalente a jergal 'avivar' en esp. Bouda NBKE 6 y BAP 10, 5 quiere aislar una raíz **pitz* para la que busca un paralelo en svano *p'iz-w* 'esconder(se)'.
 APO¹ V 'pezuña de animal grande', 'pezuña, o en su defecto, un tarugo que en juego especial arrancan los muchachos de un hoyuelo a palos'. Cf. *apatx*¹ y *apon*. Sch. BuR 38 y CGuis. 128 suponen un préstamo del fr. *sabot* (cosa sumamente improbable). Bouda EJ 4, 334 propone una etimol. cauc.: compara con georg. *po-li*, mingr. *po-lo* 'casco'. Nótese los derivados *apoka* para designar el mismo juego, y *apozain* 'muchacho destinado a buscar la pezuña o tarugo en dicho juego'. Explicación en Azkue. También Astarloa *Apol.* 98.
- APO² V, G, L 'verraco'. c. *apota*.
- APO³ V, *epo* V, *ipo* V, *opo* salac., *epotxa/ipotxa* V, (también G *zepa*) 'enano'; *epotu* V 'quedarse enano'. Bouda EJ 4, 68 considera de la misma familia *epotxa*, *ipo*, *ipotxa*, *opo*, incluso *jopo*, *jopu* que se pueden explicar como del mismo origen.

Corominas cree que *jopo* 'criado', como *arapo* 'púa de árbol', luego, son otra cosa.

Parece más bien voz pueril o expresiva (cf. *arapo* y *apho*⁶), cosa que tampoco cree Corominas. Este mismo autor se sentía tentado a suponer que *apo* 'enano' procedía de *apo* 'sapo', por su tamaño y carácter, pero tropezaba con la alternancia *apo/epo/ipo/opo*. Por ello piensa que lo más razonable sería suponer que *apo* 'enano', *ipotxa* 'id.', 'cosa pequeña' tienen la misma raíz que *apur* 'un poco, migaja'. También dice que muy posiblemente relacionado con *ipo/apo* es el V, BN *pipor* 'persona de baja estatura y gorda', cuyo -or recuerda el -ur de *apur*; cf., sin embargo el mismo Corominas 3, 803 sobre cast. *piporro* y vasco *pipor*, lo cual se aparta tanto de *apur* como de *apo/ipo*. Cf. igualmente Sch. BuR 60 que deriva *ipo* de un supuesto **pipo*.

Bouda l.c. quiere relacionar etimol. con circ. *p^və* 'alimentar', aunque niega que se puede comparar cir. *spə* 'enano'.

APO⁴ G, AN, L *apho* L, BN, S 'sapo', R 'sapo pequeño', *sapo* (q.u.) V, G, *zapo* V, AN, L, BN, *afo* BN 'sapo, escuerzo' (cf. *zapo* V, AN, L, salac.). Evidentemente todas estas formas son inseparables de tipos románicos: esp., port. *sapo*, arag. *zapo*, bearn. *sàpou*, Toulouse *sapou*, lang. *šap* 'sapo' (del cast., según Corominas 4, 144 s., las últimas, y Charencey RIEV 4, 507). (Cf. también Rohlfs Gascon 99). Hubschmid Sard. Stud. 117 añade otras formas galo-romanas, como Gard *sabau*, Velay *sabatás*, etc., que nada tienen que ver. (Cf. también Sch. ZRPb 11, 496). Más que éstas interesa Corominas l.c., y Uhl. Vgl. L. 96 y Sch. BuR 38, donde trata de la alternancia z-/cero, básica en la palabra. Hemos de suponer sin duda que las formas con silbante o africada inicial (**sappus* o **tsappus*) son igualmente las primitivas en vasco, como ha señalado bien Gavel RIEV 12, 178, seguido por Hubschmid Vox Rom. 10, 312 s, el cual (ELH 1, 147) considera *zapo* como forma originaria en vasco. Mich. FHV 292 dice que la pérdida de la silbante inicial del préstamo romance se explicaría por un falso corte a partir del plural *losápos* > *los ápos*. Admitida la coincidencia vasco románica, es decir, el carácter indígena del vocablo, y dado que no es latino (prerromano para Rohlfs Man. Filol. Hisp. 89), no se puede decir que sea un préstamo en ningún sentido, ni tomado en vasco del románico ni al contrario. También FEW 11, 217 señala la correspondencia entre arag. *zapo*, esp., port. *sapo* y vasco *zapo*, *ap(b)o*, partiendo de una forma **sappus*. Bouda BuR 135, Hom.Urq. 3, 220, GRM 32, 130 compara con svano *apw* 'rana', cosa que rebate Hubschmid EH l.c. A su vez Bouda BAP 20, 481 niega la comparación de Mukarovsky Die Grundlagen des Ful con ful *fa'b-ru* 'Frosch, Kröte'. Para EWBS del ár. vulg. *ḍafḍaa* 'sapo'.

APO⁵, APOZ⁵ V, *aputz* V 'fofo, esponjoso'. Parece en relación con *apo*⁴. Cf. no obstante, *apatz*⁴, *apatzar*, *apotzar*.

APHO⁶ BN 'apocado, falto de carácter, embarazado'; *apoapovan* V 'vivir estrechamente', G 'a duras penas'. Parece término infantil. Cf. *apapuan*¹ y *apo*³ 'enano'.

APO-HARMATUA L 'tortuga', 'sapo', *afo-armatu*. Segundo elemento claro. Primero *apo*⁴. Corominas señala la dualidad semántica que se repite en el caso del cat. *golapet* - *calàpet* frente al cast. *galápago* 'tortuga'.

APO-BARATXURIA BN 'ajo silvestre, escorodón' (lit. 'ajo de sapo') v. *baratxuri* y *apo*⁴.

APOBELATZ BN, S (ya en Pouvr. 'butor, oiseau'), *aphobelatz* S 'milano'. (Cf. *apabalats*). De *apho*, *zapo* 'sapo', en composición *apha-*, *zapa-* y *belatz* 'gavilán' (sin duda de *bele* 'cuervo'). Así se explican bien AN, L *zapalatz*, AN *zapelaitz*, G *sapela(i)tz* 'galfarito, cernícalo' (Mich. Hom. Mendizabal 317 s.).

APODERA (Ax., Oih.) 'arrebato de cólera'.Voz románica: cf. prov. *apoudera* que significa, entre otras cosas, 'derribar en la lucha', 'conseguir', etc.

APODERATU S 'prepararse, ponerse en movimiento para...'. Es evidente su relación con el anterior. Lh. cita el término prov. anterior. EWBS pretende explicarlo de un lat. *apodera-*, metátesis por **adopera-*, del lat. vulg. **adoperare* 'ir al trabajo, etc.' (!).

APOIN, APO(I)ÑU v. *añoñu*.

- APOKA**¹ (simplificación de *apo-apoka*) v. *apo*¹.
- APOKA**² BN, R 'andar a gatas' (los niños). Acaso en relación con *apo*⁴. Vid. *garrapaka*.
- APOKA**³ V, *apokei* V, *apuka* AN 'acaso, quizá; *apuko* V, G 'pretexto'. Cf. *apika*. La forma *apuka* es un error, por *apika* (Mich. *Fuentes Azkue* 140).
- APHOKERI** (Duv. ms.) 'pulla o ataque sin importancia'. Cf. *apo*⁶.
- APO-MATS**. De *apo*⁴ y *mats* 'vid' (lit. 'vid negra').
- APON V** 'taba, huesecillo de cordero'. Está en relación evidente con *apatx*¹ y *apo*¹ (qq.uu.), forma, la última, de la que podría ser diminutivo. Bouda *EJ* 4, 321 analiza *a-p-n*, para comparar con circ. *pqə* 'hueso'.
- APONAIRE** salac. (*SuplA*²) 'murciélago'. Corominas recuerda *apex* - *aperiko* 'mariposa', *apo-belatz* 'milano', *apo-xaltari* 'saltamontes' (de *apo* 'sapo'); sin embargo, le parece probable que sea compuesto de *apo* con un **anaire*, var. del R *añari* (q.u.). Cf. también *aparaire*.
- APOÑU V** 'humedad'. Del lat. *favoniū* (Mich. *FLV* 6, 202).
- APONT'O G**, *amonto* G (con asimilación de nasalidad) 'cierta seta venenosa'. Gavel *RIEV* 12, 482 compara con V, G, L *onño* 'seta'. En tal caso el nombre *ap-onño* (< *apo* + *onno*), lit. 'seta de sapo' sería muy adecuado para una seta venenosa (cf. *apobaratxuria*, *-mats*, etc.). Mich. *FHV* 118 acepta la misma explicación (v. de este mismo *Hom. Mendizabal* 318). Bouda *Das Tschuktschische* 35, *EJ* 4, 321 y *Verwandschafts-verhältnisse* 59 compara con čukči **poŋ*, cerem. *pongo* 'seta', koriako *pon*, *pom-pong*, *pog-pong*.
- APO-OSTO** BN 'digital'. De *apo*⁴. (Lit. 'hoja de sapo').
- APORDIAU V** 'embotarse una persona'. Tiene aspecto románico; pero Corominas dice, «en el sentido de ponerse botas»; de *apoderado* ? que significa, entre otras cosas, 'poderoso, de mucho poder' (*Dicc. Hist.*). ¿Será antífrasis? Corominas remite a *apo* 'pezuña', 'herradura', con interrogante.
- APOSALTO V**, AN 'paso en falso', dimin. *atxosalto* 'saltar a pies juntos'. Expresión formada con *apo*⁴ y esp. *salto*. Cf. *aposaltoka* AN '(jugar) al calderón'; *apoxaltari* AN 'langosta' (insecto) (con palatalización afectiva y el sufijo agente *-ari*).
- APOSTOLU S** 'apostol', *apostru* V abt. (< **apostoru*, en vez del común *apostolu*: Mich. *FLV* 17, 192), *apostu* (Cap.). Es el término lat. ecles. (Larrasquet 62, CGuis. 281, Lh., Mich. *XI Congr. Intern. Rom.* 480).
- APOSTU G**, AN, L, BN, *aposte* V, *apostura* G, *apustu* ? 'apuesta'. (Cf. V *postura* 'id.'). Del esp. *apuesta*, como ya indica V. Eys.
- APOTA V** 'verraco, cerdo padre', V, G 'palabra despreciativa dirigida a una persona', V 'ciertamente!' (exclamación irónica); *apote* V, G 'verraco' (v. *apo*²).
Bouda *BKE* 108 y *Hom.Urq.* 3, 220 compara khinalugh *pta* de **pota*, udi *poti-k'* 'cochinillo, lechón'; pero la confrontación con *apo*² 'verraco' unido a la diferencia entre el cochinito y el verraco, invalidan la comparación. Cf. *apotu* V 'cubrir la cerda', 'fornicar', *apotatu* G, AN 'cruzar el ganado de cerda'.
- APHOTORO S** 'monstruo, sapo'. Debe de ser un compuesto de *apo*⁴ y, aunque el 2.º elemento parece el román, *toro*, Mich. *Hom.Mendizabal* 318 duda de ello. Corominas sugiere relacionar con L, S *torroil* 'enflé, gonflé, obèse', *torropillo* 'personne à la fois de petite taille et grosse', aunque la dificultad está en la distinta calidad de la *r*.
- ÁPOTU** v. *apota*.
- APOTX**¹ V 'error', 'bellota'. Quizá la 2.ª acepción es la primitiva, y entonces tendríamos una palabra en relación con *apo*², *apota* 'verraco'. Bouda *EJ* 4, 321 compara con cauc.: bats *apuš*, inguš *oapš* 'balbucoo, mentira', udi *apči* 'mentira, error, falso'.
- APOTX**² (*SuplA*²) 'punta de la toña'. Según Corominas, del lat. *apīcem*; cf. lo dicho de *abotz* 'cascabillo'.
- APOTXALI** BN, *apozorri* R 'renacuajo' (esta última en Iribarren 53). Cf. *anpagullare*. La primera parte del compuesto es evidentemente *apo*⁴; los segundos elementos *txali* (cf. *zalupa*, *xalupa*) (qq.uu.) significan 'cuchara' y 'piojo' respectivamente.

- te. (Cf., no obstante, para la primera parte *apaburu*, *apapuzka*). Véase también Hubschmid *Thes.Praerom.* 1, 18.
- APOTXORRI R 'salamandra'. De *apo*⁴. Corominas supone que como aparece en *SuplA*² en Uztárroz es 'renacuajo'.
- APOTZ, APUTZ, APOTZAR. De *apo*⁵.
- APOZAIN. De *apo*¹.
- APRETA G 'alpargata'. De cast. *a(l)par(ga)ta*, dice L. M. Múgica *FLV* 43, 48 (?).
- APRIL¹ v. *apiril*.
- APRIL² V 'pez parecido a la mielga, más largo y de hígado mayor'. Corominas recuerda que hay peces que toman nombre de su aparición en primavera. Cf. *sábalo* (Corominas 4, 95).
- APRITI V 'una clase de uva de racimos bien apretados' (en G se llama *gardatx*). Según Corominas, del cast. *prieto*, *apretado*.
- HAPUIKATU v. *abori*.
- APUILLEAN G 'singular, remar en eses desde la popa'. Parece voz románica; pero Corominas lo pone en duda.
- APUKA APUKO v. *apoka*³.
- APUKADU 'sucedió' (Occ. ant.). Préstamo por la forma, pero ¿de dónde? (Mich. *Pas. Leng.* 99).
- APUNKERIA 'galantería' (en mal sentido) (Harr.). Lh. recoge *apun* 'baiser', *apa* 'id.'. Corominas también aran. *pünet* 'id.', *püna*, que está en gasc. Acaso cruce con *litzunkeria*, según él. EWBS da para *apun* un román. **babun*, en relación con port. *babão* 'babeo' (!).
- APUR V, G, AN, L, BN, R, *apbur* L, BN, S (*anpur* V) 'migaja, un poco', G 'reliquia'. (Vid. *aburrel*). Parece infundada la hipótesis de Gavel *Gramm.* 1, 141, que atribuye la voz a préstamo román., suponiendo una forma equivalente al esp. *apuro*, que podría haber existido en gasc., p. ej. Realmente la comparación establecida por Sch. *ZRPh* 11, 487 entre *apur* y *papur*, *papor* 'miga' favorece la tesis de lo genuino de la palabra. Las críticas de Uhl. *ZRPh* 27, 627 contra tal aproximación no parecen decisivas, y, por el contrario, la existencia de formas que parecen indígenas en dial. román. y vascos (bearn. *purre* 'especie de pequeño pan de maíz o de mijo cocido en agua', Aspe *pourrou* 'pequeño pan de maíz cocido en horno', Dognen *pourralo* 'migaja', AN *purraka* (q.u.), *purruxka*, *porroska* 'id.') tal cual las alega Hubschmid *RIO* 7, 23 s. y 18, 131 y *Thes. Praerom.* 2, 142 (donde insiste en la relación *apur/purruka* y remite a *FEW* 9, 618), nos inclinan a dar la voz como primitiva. Variantes en reliquias como *apurra*, *apurre* (Romanzado, Roncal, Aoiz) 'migaja de pan', en algunas localidades 'miga', 'pan desmigado' (Lumbier, Aoiz), *apurres* 'migajas' (Monreal, Tabar, Aoiz), *tapurres* 'migajas que se echan en la sopa o en el vino' (Oroz Betelu y otras localidades), *papurres* (Añorbe), no hacen sino confirmar esta explicación (cf. Bouda *BAP* 5, 411 s.). Corominas añade cast. *purri(i)ela* 'cosa despreciable (< **purribuela*, cf. gasc. central *parriòla* 'le rebut'). Sugiere que sean todos de origen vasco o afín. En *SuplA*² *apurria* 'cosa escasa, tacañería'. (Cf. Corominas 3, 928). *FEW* 9, 618, por su parte, supone origen aquit. **purra* 'Krümchen, Brötchen'; con pref. *a-* *ap(h)ur* (así también Hubschmid *RIO* l.c.) (con artículo *ap(h)urra*); arag. *Sigüés apurra* (Elcock *Karte* 20); formas reduplicadas, vasco *papor* 'miga', *papur* (Uhl. l.c.). Gorostiaga *FLV* 39, 116 da la var. *anpur* que deriva de *amparo*, *ampuru* (?). Gabelentz 38, 80, 100 y 196 acude al tuar. *wafarōr* 'pocos', cab. *amur* 'parte' Tan inverosímil como EWBS considerándolo una variante de *aburr*, de *abo* 'boca' + *hurri* 'insuficiente lleno' (!).
- HAPU(R)IKATU, HAPURIKO v. *abori*.
- APURRIN V 'a horcajadas' (*SuplA*²). Del cast. dial. (*a*)*purrrin* 'tender, alargar un objeto a alguno', *espurrrin* 'extender brazos y piernas' (< lat. *porrigere*, *exporrigere*) (Corominas 1, 243, 4, 492 e *Hisp.Review* 26, 289 s.).
- APUT'EKATU v. *aphoieka*.

APUTZ v. APO⁵.

AR¹ V, G, AN, BN, R, *bar* L, BN, S 'macho, varón', 'corchetes', 'bisagra y pernio'. El poco volumen de la raíz ha favorecido comparaciones que poco dicen y pueden prolongarse hasta el infinito. El hecho más interesante es que esta misma voz como sufijo (Uhl. RIEV 3, 6) sirve para designar animales machos (*ollar* 'gallo', en relación con *ollo*, *katar*, con *katu*).

Se recogen a título de curiosidad varias comparaciones propuestas. Campión EE 43, 133 cita acad. *jarra* 'hombre'; Tromb. Orig. 113 da nama *aró* 'masculino', bereb. *ar-gaz* 'hombre', ár. *rū-s*, arm. *ar-keh* 'varones', yakuto *ār*, *ārān* 'varón', mongol *ere* 'id.', etc., kafa *arro* 'macho' (*ibid.* 150); Gabelentz 146 s. cita eg. '*ar* 'hombre'; CGuis. 60 y 270 menciona lat. *aries*, gr. *φαρ-ήν*, *uerres*; Grande-Lajos BAP 12, 315 señala hún. ant. *erj* 'varón', *čèremi örghe* y *örje* 'id.', finés *yrkō*, *ürkō* 'id.'. Comparaciones con cauc. en Tromb. o.c. 113: avar *ro-s* 'varón', *lakk la-s* de **ra-s* 'id.' (etr. *Ρασένα*); Bouda BuK n.º 123 y Hom.Urq. 3, 212 cita georg.ant. *qa-ri*, mod. *khari*, svano *qa-n* 'buey' (!). Mukarovsky *Mitteil.* 1, 141 en su intento léxico-estadístico menciona los términos mande *yar*, songhai *aru*, som. *rag*, bereb. *argaz*, etc., para designar 'hombre'.

AR² V, G, AN, BN, R, *bar* L, BN, S, forma indeterminada de *artu* (q.u.).

AR³ V, G, AN, *ār* R, *bar* L, BN, SNO, *aar* V 'gusano', G, L, R 'caries', 'remordimiento', V 'rencor'. (R *arr* es notación defectuosa de *ār*). Mich. BAP 6, 451 y *Via Dom.* 1, 147 ha supuesto que se trata de una antigua forma con nasal: **(h)anar*, o bien, de una nasalización secundaria en una forma primitivamente bisílaba: **abar*; al reducirse ha resultado una homofonía. Varias comparaciones se han hecho que, al no tener en cuenta estos postulados de una comparación dentro del propio vasco, resultan sin valor. No obstante, se recogen.

Corominas al señalar el R *ā(n)ra* 'gusano de la carne, col, etc.', frente a *ā(n)r* 'lombriz de tierra', observa que si éste supone un **anāra* primitivo, el bearn., lang., y prov. *arno* y occit. ant. y cat. *arna* 'polilla' (pero en varias hablas occit. 'gusano de la harina', 'gusano de la carne o del queso'), de origen completamente desconocido, podrían salir de la misma base prerromana con una fácil metátesis. Claro que esto nos envolvería en la complicada cuestión del origen de *arla*, *arta*, *arda* 'polilla', 'gorgojo' de dialectos occit. más septentrionales, incluso del fr. *arte*, también de origen desconocido. Igualmente llama la atención Corominas hacia *ario* de Bigorra, que forma la continuación directa geográficamente del R *anra*, y que sólo puede corresponder a una base fonética **arana* > *ārēa* > *ario*. Una base **arena* o **arina* habría dado **arno*. Así mismo opina que hay que relacionar con ar³ *armiarma* 'araña' y variantes (q.u.); y con el bearn. *arle*, occit. *arlo* hay que conectar el V, G *arlope* 'gusano grande' CGuis. 60 y 270 acude al lat. *uermes*, fr. *ver*; Bouda BKE n. 99, da rutulo *gar* 'serpiente'; Gabelentz 144 s., eg. '*ere* 'culebra', copto *akōri*, *ahori* 'id.'; Lahovary *Position* n. 92, drav. can *ere*, pero tam *irai* (aun más lejos); Berger *Münch. Stud.* 9, 7, burush. *hər* 'gorgojo'. La hipótesis de Uhl. *Bask. Stud.* 225, que cree ver en *ar* una raíz que parecería en *sis-ar-e* 'lombriz intestinal', y además en *ar-o* 'tiempo', *ar-đo* 'vino', etc., y que sería la misma que el ide. scr. *ṛṇoti*, lat. *orior*, etc., tampoco puede ser tomada en consideración.

AR⁴ V 'zarza, cambrón'. (*SuplA*²: Cigoitia: *arranen arrak* 'pinchos del endrino'). Bouda BAP 11, 197 analiza *a-r* y supone una raíz **r*, que, según él, sería la misma que aparece en *erren* 'espina', *nar*, *arantz* (q.u.) 'espino, zarza', *naar* 'abrojo'. Podría añadirse *lar* G, AN, L, BN 'cambrón, abrojo'. Mich. FHV 324 agrupa, junto con esta última voz, *la(h)ar* V, G, AN, L, BN 'zarza', *na(h)ar* V, S, *salac.*, *ñar* R, *ar* V y *agar* meridional.

Junto a esta raíz *ar* señala Corominas la existencia en el sustrato hisp.-occit. de un grupo sufijado: cast. *arlo* (-lo-), occit. y cat. *arn* (-no-), arag. y ast. *arto* (to-), cat. *arç*-mozár. *arša* - *arča* (-tzo- o *tjo*-), todos ellos nombres del 'cam-

brón' y otros espinos semejantes (Corominas 1, 267 y 293). Cf. *arte, zapar/sapar/lapar* (v. Mich. BAP 6, 453 y Hubschmid *Thes. Praerom.* 2, 68 s.).

AR- G, AN, *har-* L, a V 'aque'l'. (aezc. *gar-*, R *kar-* : *b-* < ant. *k-* : Uhl. RIEV 15, 575, que rechaza la relación con abkh. propuesta por Tromb.).

La identidad del artículo con el demostrativo de 3.^a pers. 'aque'l' es cosa probada, incluso por las formas declinadas *-ar-en-*, *ar-i*, etc. (en las que hay, desde luego, que excluir la explicación de la *r* como «eufónica»): la *r* final se ha debilitado en palabra tan repetida y átona como el artículo. Ya V. Eys (*Dicc.* xxxv ss.) defendió esta explicación y la aceptaron Uhl. RIEV 2, 522, GERNIKA-EJ 1, 551 (que supone una forma originaria **kar*, lo cual es muy posible; v. *garren* y R *kaur* (?) Gavel *Gramm.* 1, 160, y otros).

Formas supletivas para el caso sin desinencia de (*h*)*ar-* se han formado con ampliaciones *i* y *u*, *aiek*, *au*. (Las formas con *i*: *ayen*, *ayek* pueden ser antihiáticas tras caída de *-r-*).

La forma *a-* ha sido analizada en algunas palabras (*amen* 'aquí mismo', *aona* 'acá mismo', *aor* V 'ahí mismo', *aonek* 'aquellos', *aon* 'ahora mismo', *aorain* V 'id.', *aurten* 'este año', etc.) como artículo antepuesto, quizá (Lafon RIEV 24, 651; cf. Hubschmid RIO 7, 23 s.) anterior al artículo sufijado. Berger *Münch. Stud.* 9, 16 lo ha relacionado con este mismo, y Lacombe (cit. por Gavel RIEV 12, 45 n. 1) y CGuis. 259 con el demostrativo *au*. Bouda *BuK* n. 14 (y Dumézil *Intr. à la gramm. comp.* 133) cita un artículo *a-* prefijado en abkh. y ubykh, y Lafon *WORD* 7, 258 s. *a-* raíz del demostrativo de objeto próximo en cauc. del NE e indicador del objeto próximo en el cauc. del S. De tales paralelos duda Vogt *BSL* 51, 136. En *n-a-g-o* 'estoy' ha sido analizada *-a-* por Sch. RIEV 8, 4 y Pokorny. *DIE SPRACHE* 1, 243 como idéntica al relativo celta. Bouda *EJ* 3, 337 lo critica muy duramente y lo compara con *a* de los imperativos *ago*, *adi* y con la *e* o *i* que se antepone a la mayoría de los verbos. Desde luego la comparación vasco-celta sobre esta *a* no es verosímil. Aparte de las comparaciones citadas, hay otras varias facilitadas igualmente por el escaso volumen de la forma: acad. pron. *an* de 3.^a pers., scr. *a-* como tema pronominal (ambas propuestas por Campión *EE* 43, 179 y 44, 194); jap. *are* 'aque'l, etc.' (Tromb. *Orig.* 83); la audaz hipótesis del mismo autor (recogida por Sch. *Heim. u. fremd. Sprachgut* 73) que menciona el fem. lat. e ide. *me-a* 'la mía' (!). Y no recogemos las propuestas en relación con formas que tienen *i* (*ayek*) por crearlas secundarias, como se ha indicado arriba (Tromb. l.c.: bereb. *ai*, *aya* 'este', avar *ai* fem. 'ésta', etc.; Gabelentz 94 s., tuar. *a*). Añadamos a las menciones cauc. anteriores, abkh. *ari* 'este', čeč. *hara* 'id.', circ. dial. *ar(i)*, kab. (*h*)*ar* (Dumézil l.c.). Este mismo autor apunta además que al revés de cuanto ocurre en vasco, *-r* en abkh. sólo se usa en las formas sin desinencia; en la misma lengua y en ubykh la *-a* va prefijada, según se ha dicho. La comparación de Tromb. l.c. con el ibér. *are* (en la forma que parece sepulcral: *are dace* 'aquí yace' ?; cf. Gómez Moreno *Miscelánea* 1, 280) no puede admitirse como seguro dado el estado actual del conocimiento de esa lengua. Prescindimos de los paralelos que el propio Tromb. l.c. señala en gran abundancia para el artículo *-a*, puesto que se trata de *-a(r)*. El problema planteado por F. de Fuenterrabía LECÁROZ 2, 51 de si el «artículo» que se da tras verbos en frases como *nik egiña* 'hecho por mí' no es tal artículo, sino que sería como un sufijo semejante a otro existente en sum., no es fácil de resolver naturalmente. Se recoge como una observación. EWBS acude al bereb. *-a* que también tiene sentido demostrativo.

-AR, que alterna con *-tar* (Mich. *FHV* 244): suf. para la formación de étnicos. Se encuentra en ibér., como nota Sch. RIEV 3, 244, Caro Baroja *BAE* 25, 176 s., *Hist. Esp.* I (3, 790), Tovar *Est.* 209, *Est. MPidal* 2, 303 y *Actes du 1er. Congr. Intern. Ét. Class.* (Paris 1951) 51, con el mismo valor: *S-a-i-ta-bi-e-ta-r* 'Saetabenses', en monedas de Játiva, p. ej. Su identidad con *-tar*, con el que alterna *-ar* ha sido demostrada por Lafon *BSL* 44, 152, que ha visto en la *-t-* (q.u.)

un elemento posesivo (cf. igualmente Sch. l.c. y Gavel RIEV 12, 460). Sería el mismo fenómeno que tenemos en *-tegi/-egi*, *-tasun/-asun*. Hubschmid *Theis. Praerom* 2, 112 s. que, siguiendo a Tovar y Caro Baroja menciona también ibér. *Arsgitar* y *Arseetar* (monedas de Sagunto), *Iltirtatar*, *Iltirtar* (en monedas de Iltirta = Lérida). (Cf. Schmoll DIE SPRACHE 6, 47), hace hincapié en que las terminaciones *-tar* y *-ar* aparecen también con frecuencia en nombres de persona aquitanos, aunque manifiesta que no se ha podido demostrar que provengan de nombres de lugar (Bähr *EJ* 2, 442 y *BuI* 106, y Mich. PIRINEOS 10, 443). Remite para estos gentilicios a Bouda EUSKERA 1, 139.

Sch., por otra parte, dice que los viejos nombres en *-tar* «podrían conducir a una concepción diferente de la relación entre *-arr* y *-tarr* (*Iber. Deklin.* 63). Hubschmid no deduce del artículo de Lafon arriba mencionado que aluda al suf. vasco-ibér. *-(t)ar*. Mich. ZRPb 83, 608 señala que el signo ibér. equivale a *-t-* o a *-d-* (*Urgidar*), y cita también aquit. *-(h)arr*.

Igualmente hallamos *-ar* como suf. en nombres de árboles y arbustos; parece que estos casos se pueden explicar como una especie de colectivizado, ya que según Bertoldi *Mél. Van Ginneken* 167 s. *-ar* forma plural en restos de lenguas mediterráneas (p. ej. etr. *tular* 'límites', y topónimos en Asia Menor, Sicilia, Cerdeña, etc.); así se explicarían en vasco *abar* (en relación tal vez con *abe*), *legar*, *ondar* (de *ondo*), *lizar*, etc. Por lo demás, el problema de *-ar* es muy complejo, y Uhl. RIEV 3, 7 señala formas que no pueden reducirse a las analizadas: así *hatsar* 'comienzo', en relación con (*has* 'comenzar', *eibar*, *eibera* 'molino' sobre *e(h)o*, *e(h)a* 'moler', *mehar* 'delgado' y *mehe* 'id.', (*h)ondar* como un superlativo de *ondo* 'extremo, fondo'.

ARA¹ V, G, AN, *harat* L, BN, S, *gara* BN, aezc., *kara* BN, R 'allá', V, G 'he allí'; como interj. 'mira!'. En todas estas formas se trata del primitivo destinativo del demostrativo de 1.ª pers. (*-ar* y *-ra*), que quizá han sustituido al originario nominativo por razón de analogía (cf. V. Eys, que cree que tenemos aquí una forma primitiva; esto parece abonado por formas como *araindiala*, *ararte*).

ARA² V, *arre* G 'rastra de 16, 20 ó 24 púas'; *arbe* L, BN, S 'rastra', *ába* S (< ant. *arba* 'rastrillar'). Cf. *naar* V, G, *narra* V 'narría, rastra', *naarra* V 'trillo, parecido a la narría'. Vid. *are*². Mich. FHV 211 sugiere lat. *arare* (con interrogante).

ARA³ V 'aún', *ara-be(re)* V 'id.', *are* G, AN, L 'id.', G, AN 'item, así mismo'. Corominas se pregunta si no será variante de *ala* 'así' (en vista del BN *-ara* 'modo, manera'). Sugiere comparar, con reservas, el occit. *era*, *er*, *eras*, que difícilmente se podrían identificar fonéticamente con *ar(a)* (*ha[o]hōra*) y que no sólo significa 'ahora', como éste, sino además 'ahora bien', 'tout à l'heure' y a veces 'todavía'. Son palabras diferentes. El origen de *er(a)* es desconocido. Pero igualmente hay proximidad con gr. y bált. *ir*, *ar* (IEW 62).

ARA⁴ BN, salac. 'instinto, querencia'. Según Azkue, significa el conocimiento que un ser inteligente posee de las costumbres de uno o de muchos individuos o bien de ciertas localidades. Este conocimiento lo tienen por igual los animales, al decir del mismo autor.

ARA⁵ L, BN, S 'voluntad, gusto, intención'. Azkue cree, a pesar de lo que han dicho de esa palabra, que su significación es 'conforme a'. Corominas piensa que puede ser el mismo *ara*⁴. Acaso usos independientes del destinativo *-ara*? (Tovar).

ARA⁶ R 'vara larga para remover la brasa del horno'.

ARA⁷ 'llanura'. Palabra que ha sido citada por varios autores (Campion EE 39, 516, MPidal *Orígenes* 96, 2, etc.): no está documentada y sólo se funda en el análisis de algunos topónimos, que se prestan también a otras interpretaciones (como la que sugiere Mich. *Apellidos* n.º 69; cf. FHV 309). Gorostiaga FLV 39, 124 registra *ara* 'corriente de agua', que relaciona con celta *vara* 'id.'.

-ARA¹ suf. que indica 'celo'. Lo cita Azkue como «nombre anticuado» en una serie de compuestos: *arkara* 'celo de la oveja', *ohara* 'de la perra o de la gata', *azkara* 'de la cabra', *zuzara*, *susara* AN, *zuzera* V, BN 'de la vaca'; sin duda que se reconstruye una forma **kara* y se reduce al suf. *-ara*. Corominas sospecha que sea

- lo mismo que *-ara*² y *-(e)ra* suf. adv. y directivo: primitivamente sería 'mañas o maneras (de la hembra)', 'el natural (de la hembra)'. V. Eys, Uhl. *Bask. Stud.* 215 y Campión *EE* 39, 5 han pensado en un derivado de *gar, kar* 'llama'.
- ARA² BN 'manera, modo' (Duv. 'lengua'). Cf. *-era* (en *era*).
- ARA³ V, AN, variante de *-ada*, por disimilación.
- ARA- infijo de causativo en los verbos. v. *-ra*.
- ARAATU G 'llegar allá'. De *ara*¹.
- ARABA¹ 'Alaba (nombre genuino)'; *arabar*¹ (y *arabaar* en Mondragón) 'alavés'. Cf. *arabako ota* V, *arabaote* G, contr. *arabota* V 'enebro' (lit. 'argoma de Alava').
- ARABA², ARABAKI(N), ARABATU, v. ADOBA¹ y ADOBATU.
- ARABAR (Oih. *ms.*) 'ruido, alboroto'. Cf. *arrabots, abarrots*.
- HARABAR (Leič.) 'gusano de tierra, lombriz'; *harabartu* 'consumirse de gusanos'. En relación con *ar*³, aunque el primer elemento no parece claro. Para Corominas acaso sea BN, S *herabe* 'repugnancia': 'gusano asqueroso', *herab-ar* > *arabar* (?).
- ARABARBA S 'ruibarbo, planta medicinal'. Es sin duda una forma derivada del semicultismo esp. *ruibarbo*, fr. *rhubarbe*, ital. *rabàrbaro?* (Corominas 4, 85). Para EWBS, del román., por *ar-rabarba*, del lat. med. *rabarbarum*, etc., esp. *ruibarba*.
- ARABAZOSOS (*Supla*²) 'estornino'. Quizá de *araba-zozo* 'mirlo de Alava' (Corominas).
- ARABEGI V, G 'principio de rama, renuevo, veta de árbol', 'nudo de árbol'. Variante de *adabegi* (q.u.).
- ARABERA AN, L, BN, R, S 'según, conforme' (contrac. de *arauera*), *arabez* BN, R 'probablemente, aparentemente', *arauaz* L, BN 'según', *arauez* BN, R, salac. 'verosiblemente', *arauz* AN, BN, R 'según', R, S, 'probablemente', BN, R, S 'tal vez, acaso', *arara* AN, L (contrac. de *araura*), *arora* AN (ant.).
- De *arau* (q.u.). Cf. *araberakatu, araberatu* (Pouvr.) 'proporcionar, disponer y ordenar una cosa con la debida correspondencia en sus partes'. Mich. *FHV* 119 analiza **araora* (*-ra* suf. de alativo). Para EWBS, de *ara*- 'medida, proporción' + *bera*.
- ARABI v. *ābābe*.
- ARABIRIKA AN, *arabiriki* V, *aragibirika* R, *arapirika* AN, *harapirika* L, (*h*)*apirika* L 'carne podrida que brota de las llagas'.
- El primer elemento lo ha explicado perfectamente Azkue, de (*h*)*aragi* 'carne' (q.u.). El 2.º elemento es *birika* (q.u.).
- HARABO. v. *adaro*.
- ARABOTA. v. *Araba*.
- ARABURDIÑA (*Supla*) 'cuajo de las aves'; *molino* de las mismas; cf. BN, S *eibera* 'cuajo del ganado', es decir, propiamente 'molino'; también *araburdiña* < **eiara-bur-din-a* 'molino férreo, de hierro' (expresión hiperbólica).
- ARADA BN 'ruido producido por el granizo'. (Cf. *arabar*²?). EWBS pretende derivarlo del ár. *ar-raḍḍa* 'eco', etc.
- ARADERA V 'cierta hierba olorosa'. Vid. *andreiña*.
- ARADIZA S 'raponchigo, ruiponce' (Bot.). Indudablemente está en conexión con nombres fr. del *radis* 'rábano' (de origen ital. *radice*).
- ARADOL L 'cuernos desmesurados'. Cf. *adar*.
- ARAFUT AN interj. 'malo!, mala señal!'. Corominas señala la coincidencia con cat. *ara fuig!* (pron. *araʃutš*) a veces con el mismo valor (propiamente 'ahora huye', 'quita allá!'). No encuentra equivalente en nav.-arag. ni en bearn. De todos modos en S. Palay *houy* (y *hu*) (imperativos del lat. *fugere*) tienen valor semejante «cri pour chasser ce qui est immonde; *houy d'aci!* 'hors d'ici'». La proximidad con el V *arao* 'imprecación' es seguramente casual, según él.
- ARAGA. v. *arraga*.
- (H)ARAGI 'carne' (en Leič. *haragi*), *a(r)ági* S. Sch. *RIEV* 7, § 326 ha analizado esta palabra aislando un suf. *-gi* que significa materia, instrumento (Uhl. *RIEV* 3, 202 ss.), y dejando la voz (*h*)*ara* que tenemos en *harakai, araki* 'cebón', *arabirika, araxe*, etc., en cuyo caso (*h*)*aragi* no sería un primitivo, sino un derivado, que sig-

nificaría 'carne de comer'. Tromb. creía que estaba aquí la raíz de *j-a-n* 'comer', lo cual es indemostrable. Ya Charencey *RLPhC* 2 supuso que había que separar ambos elementos, (*h*)*ara* 'animal, ser vivo' y *-ki* 'trozo, fragmento', oponiéndose así a la etimología sem. de Bladé *Étud. sur l'orig. des basq.* 68; hebr. *harag* 'matar', ár. *a'rq* 'hueso recubierto de carne'. De la misma opinión que Charencey era Campion *EE* 39, 339.

En las jergas del barallete y la pantoja que usan respectivamente los vendedores ambulantes orensanos y los canteros santanderinos, se emplean las formas *aragua* y *argúa* respectivamente con el significado de 'carne' (J. Ramón y Fz. Oxea *RDTP* 9, 193 s.). Igualmente ha lanzado una hipótesis semitizante Saint-Pierre *EJ* 3, 349: asir. *arakhū* 'comer'.

Sch. *RIEV* 7, 326 s. lo aproxima a somalí *'ad*; Lahovary Parenté n. 149 menciona el nub. *argi* 'carnes', nígero-cameron. *ara*, nilo-cong. *ora* 'carne'. Bouda *BuK* n. 27 cree que hay que analizar *hara-gi*, y compara con circ. *lə* 'carne'. Tampoco aventaja a éstos la aproximación de K. de Montigny *IALR* 1, 193 al čech *dili i* 'id.', ni el som. *harag* 'piel' de Mukarovský *GLECS* 10, 182 y *Mitteil.* 1, 141. Sh. Dzidziguri *IKER* 1, 447 menciona la comparación de Zytsar-Kintana con prekartv. *lay* 'carne' y *čiči* (peril).

En composición: (*h*)*aragi-*, *arag-*, *arak-*, *ara-* + oclus. sorda, procedente de la consonante inicial del 2.º elemento.

La forma *haragiki* 'carne (viva)', es una derivación con el suf. *-gai* (q.u.), según Uhl. *RIEV* 3, 202. A esta forma reduce el mismo autor el *haraqey* que se lee en Leič. *Mat* 2, 4, pero más bien, puesto que traduce *altilia*, corresponde a *arakai* (de (*h*)*aragi* naturalmente).

HARAGO. v. *adaro*.

ARAGORRI L (Duv.), *abago* (q.u.) BN, S, *ahagorri* L, BN 'paciencia (planta de raíz larga y hoja ancha)', 'alga', L 'madroño'. En la 2.ª y 3.ª forma Azkue da como composición *aho* y *gorri*, aunque con duda. Como el *madroño* lleva muchas veces nombres iguales o análogos a los del 'arándano' (Corominas 3, 184: leon. gall. **morōtōnu* 'arándano', 'fresa silvestre', junto a *motoroneu madroño*), piensa Corominas que conviene enlazar por una parte con el V *arabi* 'arándano' (v. *āhābe*) y por otra con AN, L *ani(a)mania* 'madroño' (q.u.) junto a *anabione* 'arándano'. Esto parece *arabi-gorri* propiamente 'arándano rojo'.

ARAI ? V, *araia-behar* S 'astrancia', umbelífera (Bot.). Para *EWBS*, de *arrairi* 'rayos de una rueda' + *belhar* 'hierba', etc.

ARAYA (Land.) 'alano'. Corominas 4, 909 recogiendo a Mich. *BAP* 10, 375, menciona en Berceo la forma *alán*, y parte de una base fonética **alane*. Desde el s. XV esp. *alano*.

ARAIÑEGUN V 'anteayer' (lit. 'el tercer día', dice Mich. *FHV* 118). De *egun* 'día' y un elemento que aparece en varios compuestos. La primera parte es *ara*, en otros significa 'aquí'.

ARAKA V, *arakondo* V 'nudo de árbol'. En relación con *adar* 'rama'.

ARAKAI G, AN, BN, *harakai* BN (Leič. *araqey*), *arakei* V, G, *harakei* S, *arkai* G, *araki* V, G *adaki* 'cebón'. De (*h*)*aragi*. Cf. (*h*)*azkai* L, BN, S, *hazkei* S 'cerdo que se cría para cebón'. Según *EWBS*, de *ara-* 'carne de vivo o muerto' + *-gei* (!).

ARAKAITZ V, G (*SuplA*²: G 'verruga de árbol', 'herida que lo produce'), *arakaizto* S, *arakatx* 'carne podrida que brota de las llagas'. De (*h*)*aragi* y *gaitz*.

ARAKALDU V 'atontarse'. Corominas sugiere comparar con *arakatu* 'tachar, despreciar'.

ARA-KATAE V, *arakate* AN, *arhegatin* BN 'cadeneta de arado'. De procedencia románica, tanto el primer elemento (cf. esp. *arado*) como el segundo (v. *kate(a)* < lat. *catena*). Cf. *are*².

ARAKATU V 'averiguar, registrar, indagar', G 'tachar, despreciar'. Cf. *aratu*².

ARAKATX² V, *arakatz* V 'especie de grosella grande'. El primer elemento es *aran*² 'ciruela' (q.u.) y el 2.º *gaitz* 'mal, malo'.

ARAKI¹. v. *arakai*.

ARAKI², ARAKILL, var. de *adaki*¹.

ARAKIN V, G, L, *barakin* BN 'carnicero'. De **arag(i)-gin* (de *egin*) Mich. FHV 423. Cf. también Uhl. RIEV 3, 209. Disparatado EWBS con *ara-* + *-kin*. Cf. *arakindegí* 'carnicería', con el último elemento *egi* 'casa'.

ARAKO V, G, AN, *harako* L, *harateko* BN 'el de marras', 'para allá'. Según Azkue, en la 1.^a acepc. deriva de *ara*¹: el primero en su significación 'he allí'; el segundo en la de 'allá', diferenciados entre sí por la acentuación.

A(R)AKOI S 'carnívoro'. De *aragi* + *-k(h)oi* (> *obi* 'propensión, inclinación'). (Cf. Mich. FHV 413 s.).

ARAKOILL L, BN (*SuplA*²), *arokoill* S 'ciclán' (hombre o animal que sólo tiene un testículo). Compárese *arrakoil* y *arokoi(l)*. Habría quizá una etimología pop. (si no es la misma voz) sobre derivados del lat. *cōleus*, vulg. *coleo* > fr. ant. *coil* (FEW 2, 888). Corominas señala en BN *ar(r)akoill* la acepción secundaria 'voz ronca, voz muda' (por la voz del afeminado). Se arriesga a sugerir un lat. vulg. **unicōlēus* > vasco **urakoill* > *arakoill*. Piensa que *aroko* (de Orozco) 'hombre fofo, falso para trabajar' (porque «le faltan c.») pudiera ser lo mismo, e igualmente *arkulo* L, BN; mientras que *arkūlo* en S y Amikuze es «*sot, stupide*» y S *arkhulo* «*cagneux, bancal*». Cree que se puede postular **urīncoleus* a pesar de la ausencia de este vocablo en fuentes latinas, cambiado en **urīncoleu* > **urīncoleu* por propagación nasal y disimilación. Dice que es comprensible de un término tan bajo y pastoril que no figure en las fuentes escritas (n.^o de Corominas a *barret*). Cf. *argoil*. Para EWBS, la primera parte es *ara-* para indicar algo mal hecho (!). En cuanto a la 2.^a acepción da el fr. ant. *coil*, prov. *colb*, etc.

ARAKONDO. v. *araka*.

ARALDE L, BN, (Oih. Voc.) 'par, duplo', 'tropel, banda, clase, parte, porción'. Cf. *araldetu* 'seguir'. Según Corominas, el sentido etimológico puede ser 'rebaño', si es asimilación de **alalde* (< *ala* 'pasto'); cf. R, salac. *alaldí* 'momento de pastar'. Uhl. RIEV 3, 4 señala aquí un suf. *-alde*, pero el primer elemento es oscuro. EWBS compara esp. *riolada* 'torrente', y relacionado con *-alde* por etimol. pop. (!). De la comparación con cab. *auren* ya duda el propio Gabelentz 194 al proponerla.

ARALDI¹ G 'trabajo que se hace entre vecinos', BN 'momento de trabajo'. El 2.^o elemento es *aldi* (q.u.), según parece. En cuanto al radical, es oscuro. Acaso se trate del mismo que forma la palabra siguiente. Corominas, sin embargo, cree que podría unirse a *aralde* en el sentido de 'trabajo en tropel, en grupo' (?).

ARALDI² BN 'yugada'. De *aratu* y *aldi* evidentemente.

ARALTZINA BN 'hace mucho tiempo'. La segunda parte está en relación con *ai(n)tzin* (*al-tzina*).

ARHAMANTA S 'hierba buena, menta' *arhamenta* S 'ajenjo', *arramanda* L 'hierbabuena', *abamenda*-(*belar*) BN 'ajenjo', Múg. Dicc.: *alamanda*). v. *abamenda-belar* y *arkumenda*. EWBS dice: de *arhama-* por *arkama-* 'cerdo' (!) + *manta*, esp. *menta*.

ARAMAU V 'telaraña', *aramu* V 'araña'. v. *amalma*. No parecen admisibles las hipótesis de Sch. BuR 42 y CGuis. 37 al evocar el lat. *aranea*. Las formas románicas que el primer autor cita del ALF son distintas.

ARAMU-BEDAR V 'arvejana'. El nombre de 'hierba de la araña' es cultural. Bouda-Baumgartl 31 citan, p. ej., *Spinndistel*.

ARAN¹, HARAN L, BN 'valle', *ugalt-aran* aezc. (*SuplA*²) 'ribera del río', *arane* G (Isasti, 1620: Mich. TAV 3.2.12).

El top. *Valle de Arán* parece ser una tautología, que prueba la difusión de la palabra hasta el norte de la actual prov. de Lérida. Corominas nota una discrepancia: el top. *Aran*, dado el timbre de su *-n*, postula *arann-* con *nn*, mientras que los innumerables compuestos vascos donde *Ara(n)-* ha perdido su *-n*-intervocálica (vid. Mich. *Apellidos*) parece que suponen una *-n*-sencilla. Por lo demás, en *Est.Top.Cat.* recoge multitud de casos de *aran* 'valle' en el Pirineo Central. Hubschmid ZRPb 77, 257 considera que no prueba nada la hipótesis de Alesio, que cree que ibér. *Arand-* (vasco *aran*) responde a **rand-*, que según éste

es ligur y significa 'curvo, encorvado'. Se refiere también a Tovar *Estudios* 46, donde menciona *Arandatum*, hoy *Arandas* 'Ain'. Pokorny ZRPb 68, 420, junto con Sch. l.c. ha hecho notar que el vasco *aran* tiene paralelos en 4 montañas de Gales (y diminutivo *Arennig*). También la isla montañosa *Arann* (arriba citada). A lo que se añadiría *Arana*, monte sardo.

Hay gran fantasía en EWBS que, a pesar de darlo como de origen incierto, acude al guanche *Orotawa*, de **aran n tawa*, ant. *Araotawa* (!).

La conexión con el celta ya fue propuesta por Campión EE 41, 195, y estudiada por Sch. RIEV 3, 243, quien admite a su vez la posibilidad de que tengamos esta palabra en el nombre ibér. *Arranes*, y señala que en el celta (galés, y top. de Gran Bretaña e Irlanda con las islas de *Arann*) más bien significa 'montaña', lo que nos haría resolver negativamente el problema de la identidad con el celta por razones semánticas. No obstante esta dificultad, la aproximación vasco-celt., persiste en Pokorny ZCPb 14, 272 s. (que la atribuye al sustrato) y Tovar *Estudios* 76. Bertoldi ZRPb 57, 150 relaciona top. antiguos y modernos: *Arani*, *Arandis*, *Aranditani*, *Arangue*, etc. Para *Arandis*, *Aranditani* vid. Corominas *FestSchrift Rohlf*s 1958, 106 ss. El mismo Corominas nos menciona los *Arenosi* del Alto Segre, que atacaron a Aníbal. Se les ha querido relacionar con los habitantes del Valle de Arán y vecinos. Para buscar solución a este problema no sería dato a tener en cuenta la forma *hara* que da Larram. (s.u. *valle*), que podría relacionarse con el hidrónimo *ara*. Vid. sobre éste M. García Blanco *Act. I Congr. de Toponimia* 122, Krahe BzN 2, 116, 123, *Festschrift Wable* (1950), 292. En vista de ello se podría atribuir al viejo sustrato europeo una forma **ara* (cf. K. Meyer *Festschrift f. Brunne*), que daría como derivado en vasco *aran*. Bertoldi *La parola del passato* 8, 426 cita *Arania*, *Arani*, *Aranicus* (en CIL 2, 5717, 6162, 851) y el top. sardo *Arana*, y en 8, 422 'Αραυδής Ptol. II, 5, 5; *Aranditani*, Plin. IV, 18. Estos mejor en relación con *Arant-*, *Aranda*. Berger INDO-IRANIAN JOURNAL 37 relaciona vasco *haran* (como procedente de **haram*) con burush. *har*, pl. *harmin* 'valle'.

ARAN² G, AN, L, *haran* ibid., *arban* BN, S, *aban* S, *adan* BN (Gavel RIEV 12, 235 cita una variante *edan*) V 'endrina' (acepc. que perdura en Alava: Baraibar RIEV 1, 143). Cf. *basaran*, *basakaran* y V *okaran*. En G se halla también con silbante inicial *txaran* 'endrino'. La palabra vasca es inseparable del gasc. *aragnoun*, *aragnouñ*, prov. *aranhon*, cat. *aranyó*, *agrenyó*, arag. *arañón*, *arangón*, etc., como ya empezó a señalar Luchaire *Origines* 45, y precisó M.-L. RIEV. 20, 424 (cf. igualmente Mistral, y REW 294) resolviendo que tal término es de origen galo (celta **agranio*; cf. galés *eirin-en* 'ciruela', irl. *áirne* 'endrina', bret. *irin*). En el mismo sentido Pokorny IEW 773, (y ya antes KZ 50, 46 ss. y ZCPb 14, 273), FEW 1, 54 b, Mich. BSL 53, 224, Bouda BKE n.º 27, Sch. *Iber.Deklin.* 65, MPidal *Intr. al est. de la ling. vasca* 12, Hubschmid ELH 1, 145 y *Thes. Praerom.* 2, 74. Cf. Szemerény *Rom. Phil.* 17, 416 s.

La relación con el celta sería como palabra de sustrato, y por consiguiente las relaciones ide. supuestas por Charencey RLPbC 24, 147 y Butavad (cit. en EE 78, 571) no tendrían aquí cabida. Mich. *Pas. leng.* 140 y n. 133 y 134 dice que las formas románicas arriba expuestas presuponen **agranio*, y las celtas **agrinjā* (cf. Corominas 1, 246) (cf. también Vendryes *Lex. etym. irl. anti.*, s.u. *áirne*, y Pedersen VGKS 2, 59) (y EWBS s.u. *aran*, donde acude al irl. *áirne*, ant. bret. *irin*, etc.). Hubschmid *Vox Rom.* 19, 127 sigue a Corominas 1, 246, y en un principio no descarta la posibilidad de que esp. *arándano* repose sobre un derivado de una palabra pre-romana correspondiente a vasco *aran*. Más adelante, en cambio, considera que la raíz de *arándano* es *arand-*, y nada tiene que ver con el vasco, ni con el celta **agranio*.

M.-L. ZRPb 31, 586 dice que queda por saber si el origen de los términos tratados es vasco o románico, o si ambos proceden efectivamente del galo. Quizá sea el vasco el original por compuestos como *sasi-ok-aran* 'ciruela con espinas'.

- Toma de Henry como raíz primera la ant. célt. *arinio-*; valdría también *arancio-*, que explicaría muy bien el román. *arañ-on*, cuya palatalización se justifica por una relación directa con el vasco. El proceso inverso, rom. *araño(n)* > vasco *aran* no ofrece problemas. En vasco *aran* está aislado, lo que favorecería la teoría del préstamo, aunque *arantze* 'matorral de espinas' sea a *aran* como *iratze* 'montón de helecho' a *ira* 'helecho'. No obstante, ello no prueba la autoctonía de *aran* en el vasco.
- ARANA S 'eco', 'zumbido de oído'. Cf. *harana* > *jarana*. Vid. *aranots* y *arada*.
- ARHANATZE S 'ciruelo'. De *aran*².
- ARANDA R 'palo que sostiene los platos en la alacena'. Es la palabra *baranda* (q.u.), de origen incierto, y difundida solamente en las lenguas peninsulares y en occit.
- ARANDI (Pouv.) 'bosque de ciruelos'. De *aran*².
- ARANDOI V 'molleja', 'aro del cedazo' (cf. *arbi* V 'molleja'), (Múg. *Dicc.*: *barandoi* AN). Vid. *arau* y *ao*¹.
- ARANGEL, UR-ARANGEL AN 'riada, avenida de aguas'. Acaso, según Corominas, de *aran-angelu* porque el valle devastado por la riada queda estéril. (?).
- ARAN-MIHI G 'cierta hierba rastrera algo ancha'. El segundo elemento es *mibi* 'lengua'.
- ARANOTS S 'eco prolongado'. La 2.^a parte es *ots* 'ruido'; la 1.^a pudiera ser *aran*¹ 'valle' (lo que explicaría en parte *arana* en el mismo dialecto). Lh. da *haran* 'valle' y *haran* 'ruido'; éste es sentido traslativo (en los valles se forman los ecos) (!). La coincidencia con cast. *harana* 'diversión bulliciosa', 'alboroto' puede ser casual (Corominas 1, 245).
- ARAN-TXIMILLO, contr. *antximillo* G 'endrino'. De *aran*² (el 2.^o elemento es oscuro). Para Corominas tal vez de un *aran-txe* (cf. *ararantxe*) diminutivo de *aran*² + *mullo* 'mata', 'racimo' (en voces semejantes alternan -*ullo* e -*illo*).
- ARANTZ(A) V, *arontz* G, AN, *aru(n)tz* V 'hacia allá'. De *ara*¹ (v. -*antz*). Curioso parecido señalado por Lafon WORD 7, 235 con abkh. *ar-an'ca* 'hasta aquí'. Mera coincidencia, naturalmente.
- ARANTZA V, G, *arantze* L, *arbantze* BN, *arrantze* (Duv.) 'espino', 'espiná'. Es dudoso que se pueda aislar un suf. -*antza* (contra la existencia en este caso de tal suf. se pronuncia Uhl. RIEV 3, 6). Corominas analiza *ar* que tiene sentido de 'espino', además de 'zarza' (vid. *ar*⁴). Nada tiene que ver con gr. *ἄκανθα* (CGuis. 35), ni con otra serie de palabras del tipo *marra* (Lahovary *Position* n. 121, EJ 5, 227). Tampoco dice nada la aproximación intentada por LMendizabal BIAEV 4, 32 hacia *aran*² 'endrino, ciruela'; aunque Hubschmid ELH 1, 459 admite tal derivación. Este mismo en *Thes. Praerom.* 2, 69 recoge la suposición de Bouda BAP 11, 197, que ve en *arantza* el vasco *ar* 'zarza'. Corominas VI Cong. Ling. Rom. 2, 412 menciona como nombres *Arinsal*, *Arans* (Andorra) y *Arànses* (Cerdeña). Insostenible Gorostiaga FLV 39, 119 al derivarlo de aaa. *alansa* 'lezna'.
- ARANTZABALTZ V (*ms.* Lond), *arantzabeltz* G (*arantz-beltz*: At. AEF 15, 1952, 72) 'espino negro'. *Prunus spinosa*, L. Corresponde a las formas románicas, esp. *espino negro*, fr. *nerprun*, *noire espine*, *espine noire*, cat. *prunyoner*, *aranyoner* (Bertoldi *Arch. Rom.* 18, 224). Se trata simplemente del nombre clásico traducido.
- ARANTZALDI V 'la ida, el ingreso' (*arantzean* 'a la ida'). De *arantz(a)*.
- ARANTZI AN 'espiná de peces'. De *arantza*.
- ARANTZURI V, G, 'espino blanco'. *Crataegus oxycantha*, L. De *arantza*. Es la traducción del nombre antiguo: lat. *spina alba*, como prov. *albespi*; cf. Bertoldi o.c. 18, 221.
- ARAO V 'imprecación'. Bouda BAP 11, 351 reúne un conjunto de formas que considera variantes: *ira(g)o*, *iraun*, *irain*, *bira(g)o*, *bur(h)o*, *burbau*, *borhostu* (lo que resulta un tanto excesivo). Cf., sin embargo, *alaraq* (v. *birago*, *burbau*). El mismo autor propone una etimología cauc.: svano *heriaw* 'maldito' (con un análisis **eriaaw* o **er-w*). Como comenta Corominas, más cerca estaría gr. hom. *ἄρα* 'maldición', que es pura coincidencia.
- ARAONDO AN 'tocón (de árbol)'. El primer elemento es oscuro (¿de *adar*?). En *aranondo* 'ciruelo', p. ej., se ve que *ondo* significa 'pie de árbol, árbol' (cf. *arapo*).

ARAPO¹ V 'púa de árbol'. Variante de *adapo* (q.u.). Según Azkue, de *adar*. Cf., no obstante, *apo*¹ y *araondo*.

ARAPO². v. *adoba*¹.

ARARA. v. *arabera*.

? ARARANCHE 'fruto silvestre parecido al *arañón* (vasco *aran*²), pero sin hueso' (lo cita Iribarren 55 en Arzo, Tierra de Estella). Parece castellanización de **ararantzi* (de *aran* + *arantzi*). Vid. *arantximillo*.

ARARTE G 'intervalo entre dos puntos'. Quizá el primer elemento esté en relación con *ara*, como demostrativo de valor general. El segundo es *arte* 'entre, intervalo'. Según EWBS, de *ar*- 'dos' (ant. nombre de número hamit., vid. *hamarr*-) + *arte*.

ARASA¹ V, G 'armario, espetera, alacena'. Vid. *alasa*.

ARASA² V, G 'limones del carro'. Vid. *alasa* y *araza*.

Se trata sin duda de una raíz completamente distinta de *arasa*¹.

ARASAI. v. *alosain*.

ARAXINA 'resina', *erzeziña*. EWBS compara esp., y fr. *résine*, etc.

ARASTELIER S 'rastrillo'. Del fr. local del Bearn. *arrastelié*, *arrestelié* 'id.', fr. *râtelier* (Larrasquet 63). v. *arrastelu*.

ARAT V, *aratean* V, *aratin(ik)* V 'estar boca arriba'. Cf. *aratigiri*.

ARATA, ARATE v. *aate*.

ARATARDI G 'ovejas destinadas a la carnicería'. De (*h*)*aragi* y *ardi* (qq.uu.).

ARATEGI V, G 'carnicería'. De (*h*)*aragi* y *-tegi* (este último en la forma de sufijo indica 'casa, depósito, etc.').

(H)ARATEGUN G, AN, BN, S 'días de comer carne'. De (*h*)*aragi* + *egun*.

ARATEPAILLE V 'carnicero'. De (*h*)*aragi* y *epailla/-e* 'cortador' (q.u.). Derivado, a su vez, el último de *ebaki* 'cortar'.

ARATIGIRI V, *arat-uger* V, *alatube* (voz corrompida, según Azkue, de mucho uso) 'nadar boca arriba'. Puede identificarse como 2.º elemento *igeri* (q.u.). Azkue explica *arat-uger*. Por tanto, *-uber* es var. fon. de *uger*, con disimilación de *-l-*. El primer elemento es *arat*.

ARATU¹ V, G, *arhatu* L, BN, S 'arar las tierras', (*aretu* V ?). Es la voz latina extendida a todos los dialectos románicos circundantes: esp., bearn.ant. *arar*; en fr.ant. y occit.ant. *arer*, muy raro (desapareció en la Alta Edad Media). El fr. *labourer* ha venido hoy a *arare* en todo el territorio vecino del vasco (ALF 742). Pero en esp., junto a *labrar* es clásico *arar*. Lh., como observa Corominas, no recoge *arhatu* 'arar' del Azkue, a pesar de que según éste es sobre todo vasco-fr. Se pregunta y niega su existencia y da a entender que sólo significa 'rastrillar'. Mich. FHV 211 sólo habla de un «antiguo *arba* 'rastrillar' (de *arare*?)».

Las dificultades que halla CGuis. 67 comparando formas como *arretu*, *ixarratu*, *saratu*, *sarraratu* no tienen razón de ser, pues son voces distintas. Cf. *areatu* y *are*².

ARATU² V 'registrar'. Cf. *arakatu*. Pudiera ser una acepción secundaria de la voz anterior.

ARATU³ V, G, AN, *haratu* L, BN, S 'llegar allá'. De *ara*¹.

ARATHŪ. v. *arratoin*.

ARATUGER. v. *arátigiri*.

ARATUN 'carñoso'. De (*h*)*aragi*.

ARATUNATAK BN 'las idas y venidas'. En relación con *aratu*³.

ARATUSTE V, *aratozte* (V. Eys) 'carnaval', *aratiste* en algún sitio de Vizcaya, según Azkue y Apraiz. El primero señaló como hecho curioso el que exista esta palabra en un dominio donde no se emplean sus componentes *aragi* y *uzte*, *utzi*.

Corresponde, como señaló Sch. RIEV 7, 326 s., al románico *carnevolendas*, extendido en esp. y en ital. *carnevale*, de *carnelevare* (Merlo, cit. por Corominas 1, 692; Aebischer *Mél. Michaëlon* 1). Su segundo elemento no es, como suponía Sch. l.c., románico derivado de una forma paralela al cat., arag. *carnevoltes* (con una metátesis **toste(s)*, de *carne-stoltes* así dividido), sino al correspondiente vasco *utzi* (O. de Apraiz *Hom. Urq.* 3, 451). V. Eys encuentra dificultad

des porque creía ver un *atozte* de *etorri*, pero no cabe duda de la etimología. En cuanto a la *t* que se aísla (analizando *ara-t-uste*), cf. *-t-* posesiva.

ARATSU 'charnue (jambe)' (Oih.). De *aragi* > *arat-* (Mich. FHV 560).

ARATXE AN, BN, *aretxe* G, AN, L, BN, S, *aretze* (Leiz.), *aratze* AN (Araq.), *aletza* V 'ternero'. Azkue se pregunta si procede de *ara-gi* + *xe*. Compárense formaciones como esp. *ternero* 'de carne tierna' (lit.), *carnero* 'animal de carne'. Otra posibilidad etimológica acaso fuera *orots* (q.u.), u *oari*.

W. W. Schuhmacher FLV 21, 286 s. pretende relacionar con *aaa. brind*, *anglsaj hridher*. Sch. RIEV 7, 316 y Gabelentz 57, 82 y 138 s. acuden al tuar. *aluki*, *eloki* 'ternero', *alayod* 'camello joven'. Bouda EJ 3, 126 y BAP 5, 413, por su parte, compara con tabas. *k'ar*, que en vasco iría seguido de un sufijo de diminutivo. Saint-Pierre EJ 3, 351 busca una relación con el ár. *raša* 'cachorro'. En la misma línea EWBS analiza *a-* (ante *r-* inicial) + *retz*, de esp. *res*, de ár. *ras* (!).

ARATXE-BURU L, *aretxe-buru* L 'renacuajo'. ¿Acaso existe una relación con formas como S *aratsu* 'carnoso'? Corominas no lo cree. Quizá es una comparación más exagerada: 'de cabeza grande como un ternero'. Bouda ORBIS 3, 526 no lo registra. Cf. *apaburu* propiamente 'cabeza de sapo'.

ARATXIKI R, *atsiki* AN, *asiki* 'morder'. Cf. *au(t)siki* 'id.'.

ARATZ (Pouvr.) 'bello, brillante, puro, casto'. Gabelentz 62, 85 y 224 intenta comparar con cab. *ezdi* 'puro' (!). No es mejor EWBS: analiza *a-* (ante *r* inicial) + *raz/raiz* de esp., cat., etc. *raso*.

ARATZEKI 'carne de ternera'. De (*h*)*aragi*. (Cf. *aratxe*).

ARAU L, BN, S, 'regla, norma', G, BN, S, *salac.* 'conforme a', V 'hermandad, asociación', L, BN 'círculo de hierro donde se cuece el pan de maíz en el horno' (Cf. *arauka*), L 'molde de quesos', 'percha para limpiar el horno'; (*h*)*aro* 'recipiente para leche', 'forma, molde en madera para el queso' (q.u.); también *araura*. Mich. BAP 10, 375 dice, algo de paso, que en vista de las formas derivadas con sufijo (*arauz*, *arabera* 'según') podría tener origen románico (algo así como **alau*). Tampoco es rechazable que se trate de una forma vasca genuina, de etimología desconocida. Para la acepción 'círculo de hierro', vid. *ao*¹ (observaciones de Corominas).

Hubschmid ELH 1, 51 de las significaciones de *arau* 'molde de quesos', *arauka* 'armazón del cedazo', deduce que (*h*)*aro* acaso no es préstamo español. Menciona bearn. *a* 'réipient à lait', 'forme, moule en bois pour le romage', *aròu* 'rond, cercle, circonférence', Lavedan *aròlo* 'escape circulaire'; remontan según él a una palabra prerromana emparentada con sardo *arra* 'arete de las ovejas'. Sin razón de ninguna especie CGuis. 151 propone lat. *canon*. No está más afortunado Gabelentz 70 y 198 con cab. *ðaraða* 'cargo', ni Saint-Pierre EJ 3, 350 con el nombre personal asir. *Ra'u*.

Corominas recoge en el *Auñamendiko Lorea* de Aguirre *araude* 'derecho (de reclamar algo)' V, que acaso sea neologismo, pero es derivado de *arau*.

ARAUZ L 'según'; *arauz* BN, R, *salac.*, *arauz* 'verosimilmente'. De *arau*.

ARAUKA¹ V 'armazón del cedazo'. No conocemos que el 'cedazo' se diga *arau* (q.u.), para suponer un derivado adjetival de éste con suf. *-ka*: (pero desde luego tiene forma de aro). Nos preguntamos si el cedazo se consideraría como *regla* para establecer un tipo *normal* de harina (?). Corominas anota en Alto Aragón (Broto) *aral* 'especie de cedazo'. Llama la atención por su semejanza con cat. *erer* (pron. *aré*), que pasa por derivado de *era* (?).

ARAUKA² AN, L, BN, S 'relativamente, en proporción'. De *arau*. Cf. lo dicho sobre el anterior.

ARAILITU (Duy. *ms.*) 'golpear los árboles para hacer caer la fruta'.

Corominas se pregunta si puede responder al tipo del gascón *arreulit*, *arraulit* 'transi de froid, engourdi, faible', cat. *arraulit* 'acurrucado'; lat. *ad-rigor-ire* (BDC 19, 23).

- HARA-HUNAK, HARATHUNATAK L. 'idas y venidas'. En relación con *aratu*³. Cf. *harat edo hunak* y *aratunatak*.
- ARAZA V, *arasa* V, G 'limonera de carros', 'los dos palos laterales verticales que sostienen la puerta trasera del carro', 'anaquel, estante'. Para la última acepción, cf. *alasa* y *arasa*¹. Para otras, quizá se trate de voz distinta. Bouda NBKE 12 ha comparado *burtarasa*, *burtaraza* V 'limonera del carro' (y, quizá con menos razón, *burtarasa* 'dos piezas largas que forman los costados de la carreta'), cuyo primer elemento es *burdi*. El mismo autor l.c. propone una explicación cauc.: čč. 'arč 'vara, vara de coche'. Corominas piensa que la acepción 'anaquel, estante' corresponde a palabra distinta; al mismo étimo de *aasa* dado por él.
- ARAZERIA V 'coquetería en el tocado; demasiado esmero en el vestir', 'demasiado esmero en el hablar, manía de hacer frases'.
Cf. *aratz*. Parece un derivado con suf. románico *-eria*.
- ARAZI¹ G, L, BN, R 'hacer, obligar', *erazi* G, AN, S 'obligar, hacer, ejecutar', *erazo* V 'obligar', *arazo* V, G 'ocupación', V, AN 'obligar', *aazi* BN. Parece una forma causativa con suf. *-ra-* (q.u.); pero el verbo primitivo no está claro; quizá es *azi*, lo que semánticamente resulta difícil. Bouda EJ 4, 334 propone una conexión etimológica con *arotz* 'carpintero, herrero, herrador' (?). Cf. *arrarazi*.
- ARAZI² 'hilo de bala, bramante'. Bouda l.c. compara avar *ras* 'pelo'; pero, como indica Corominas debe de ser un compuesto de *ari* 'hilo', y *azi* lit. 'siente o casta de hilo' (?).
- ARAZKA S 'agramiza, residuos del lino', *harika* L 'despojo del lino espadado' (q.u.). Cf. *aresta*. Hubschmid ORBIS 4, 221 ha explicado esta palabra en conexión con abundantes formas románicas, como resto europeo occidental: Gers *aricos* 'restos, briznas', bearn. *arique* 'tasco, barbas de la espiga, agramiza' (éste es préstamo del vasco sin duda), lang. *arōfo* 'haz de avena', prov. *aroufo* 'id.' (estos dos últimos no tienen nada que ver, según Corominas). Habría de explicarse por la misma raíz el vasco *alasta*, *aresta* (qq.uu.), y la misma palabra latina *arista* (de que deriva la última) que no se compara dentro del ide. Corominas analiza *arazka* de *ari* 'hilo' + *atz* 'rascar'; *harika* derivado directo de *ari*. Para Mich. BAP 17, 357 es inseparable de *aazta* (q.u.).
- ARAZTUI V 'plantación de árboles podados'. Según Corominas, de *aratz* '(árbol) limpiado' + *-tui* colectivo.
- ARBA AN, *arbatza* V, G, *arbazta* V, G 'cabrio, armazón del tejado', 'leña que se corta sin deshojar las ramas', AN, BN 'narria rústica hecha de dos ramas en forma de V, para transportar argoma en lugares en donde no pueden entrar carros'.
En la segunda y tercera acepción puede compararse con *arbutz*. El intento de explicación de CGuis. 131 n. reposa en el error de creer que el esp. *cabrio* (de origen lat.: Corominas 1, 562) podría estar repetido semánticamente (*capreolus* en semejante acepción se halla en Vitrubio) por un derivado vasco de algo así como lat. *capra*; pero ésto fonéticamente no es posible. Mejor es pensar que tenemos aquí un término en relación con *karba*, *garba*, y en general con el grupo de *arbasta* (q.u.). A Corominas le parece una variante fonética de *abar*. Remite a *lo-arba* 'sueño ligero' en G, junto al cual *SuplA*² registra *lo-abaro* y *lo-abar*, ambos atribuidos a un pueblo de Guipúzcoa con la traducción 'siesta'; ahora bien, continúa, *abaro* 'arboleda espesa que sirve de refugio al ganado' tiene en Andoain y en V y AN la acepción 'siesta' y lo mismo *arba* que *abar* sólo en Azkue tiene la acepción 'ramaje', pero se tomaría también el sentido de 'siesta': al parecer es lo mismo que ocurre con *usi* - *uxi* que es 'arbolado espeso' en R, y dicho *SuplA*² lo registra en el G de Albiztur en el compuesto *lo-uxi* 'siesta'. Gorostiaga, p. 14 (*SuplA*²) al señalar *lo-arba* parece que quiere identificar éste con el cast. *arfar* 'cabecear', pero el hecho es que un **arbar* = *arfar* no se conoce ni en cast. ni en vasco. La última acepción de la palabra EWBS la deriva del esp. *arpa*, fr. *harpe*, etc. (!).
- ARBAIZA. v. *ardibaizi*.

ARBALDA (Oih.), *albardo* S 'albarda'. La 1.^a forma es simple metátesis de la voz esp. de origen ár. *albarda* (CGuis. 197 y GDiego *Dial.* 221).

ARBALDE salac. 'cobertera de puchero'. Cf. *baldi*.

HAR-BARAT S 'muro de piedra seca, sin cal'. Lh. lo da como del español *barato* (!), pero tampoco parece correcto derivar el segundo elemento del compuesto de formas románicas como andaluz *parata* 'murete de piedras y tierra al pie de un olivo para contener el agua', cat. *parada* 'represa de un río o acequia', 'banal', esp. (en forma arabizada) *albarrada* (Corominas 3, 659). El primer elemento es (*h*)*arri*. Corominas menciona el gasc. mod. *barat* 'fossé' (<lat. *callatu*> cast. *vallado*); debe de haber tenido la acepción 'cercado'. Del nominativo gasc. arc. *baratz* ha salido, dice, el vasco *baratze* 'huerto' (cf. lat. *hortus* = gr. *χόρτος* 'recinto').

ARBARAUN. v. *abaraun*.

ARBASO L, BN 'antepasado, bisabuelo'. Se distingue claramente un suf. *-so* (Sch. RIEV 7, 323, y supra s.u. *amaso*); también es posible que tengamos un suf. *-ba* como en otras palabras de parentesco (v. *alaba*). Combinados los tenemos en formas como *alabaso* 'nieta', *ilobaso* 'nieto', 'sobrino nieto'. En cuanto al primer elemento, no es nada claro: en favor de una hipótesis *ar* 'macho' se pronunció Bähr EUSKERA 16, 20, y tras él Bouda EJ 4, 327. Parece muy dudoso ésto, como también suponer una raíz *rb* (v. *arriba*). Mich. FLV 2, 127 ve clara una variante del occid. *aurba* 'bisabuelo u otro ascendiente' (Land. *aurka*). Entonces *arbaso* sería reducción de **aurbaso* < *aurba* con *-ba* sufijado a **aure* = *agure* (Corominas). Cf. *arpegi/aurpegi*. Con todo, es temerario tratar de desvelar el valor de *aur*. (Mich. FHV₂ 488). EWBS separa *arba-*, que lo cree por *abba* 'padre', del bereb. *abba*, lo cual resulta inaceptable.

ARBASTA G 'estopa', 'residuo de lino', 'vara, palo', V, G, AN, BN 'leña de varias puntas que se usa para recoger paja, virutas, etc.', G, AN 'támaras, residuos de leña delgada'. Relaciones con esta voz: *arbastu* V 'desbaste', *arbatz* BN 'colgajo', G 'broza del lino', *arbutz* L, BN 'ramillas', L 'narria', 'cabrio', *arbazta* AN 'rama provista de ramillas y hojas', *zarbasta* y *zarba* 'ramillas', *zarbatsu* 'frondoso' (cf. Sch. BuR 38), V, G 'cabrio, almacén del tejado', (v. *arba*), *erbatz* V, G 'aresta, púa del lino', 'brizna de leña', 'plumilla'.

No puede separarse de *garbasta* (q.u.), *karbaza* (v. Corominas s.u. *carba*, DES s.u. *kárva*, Mich. FHV 251, Hubschmid *Sard. Stud.* 19 s. y *Thes. Praerom.* 2, 42). El último autor en ZRPh 66, 10 relaciona también con *carrasca*, *carrica*, *cazapó*. Mich. BAP 9, 482 señala para el vasco el irreprochable paralelo semántico con sardo *karva* 'rama', astur. *garbu* 'leña menuda'. Puede verse *karbasta* con sus correspondencias románicas. (Sch. BuR 37 compara *zapar*, que no parece admisible).

Corominas cree que debe haber relación con (*ar*)*rebast*, que en el Valle de Arán y otros valles catalanes y gascones vecinos de él, significa 'la hierba o heno que vuelve a brotar después de guadañar el prado dos veces consecutivas'. Palay define el bearn. *arrebaste* f. como «repouse, recoupe de la baste» y éste como «ajonc épineux», «bruyère mêlée à la paillette des landes», *abastoü* «petit tas de soutrage ou de paille». Ha habido reducción de *arrebaste* en *arbast* en el gasc. de Barège, que Palay define bien «foin récolté tardivement dans un pré à pacage».

HAR-BE S 'cueva en la roca, cueva' *khar-be* BN 'Höhle': raíz **karr*-. Vid. (*h*)*arri* (Hubschmid *Med. Substr.* 36), y *kharbe*¹ y *harpe*.

ARBEA «id est: petra super petram» (de (*h*)*arri*). Luchaire RLPbC 4, 15 creía poder aducir esta forma como la más antigua etimología verificada (??) vasca conocida, tomándola de un doc. de Leire de 1104. (v. *kharbe*). Cf. prerromanos *garma*, *garmo* en Corominas 2, 684 y *Ad*. El segundo es frecuente en Alto Aragón. Nos cita Corominas también *engarmarse* (Valle de Broto) 'meterse en una cornisa o precipicio'. Junta *har-be* y *arbea*.

ARBEL¹ V, G, *arbera* V, G, 'pizarra' (lit. 'piedra negra').

De (*b*)arri 'piedra' y *bel* (< *beltz/baltz*) 'negro': Lafon BAP 6, 305 y ELH 1, 75 (cf. *belatx*, *bele*, *beltz*), Bouda BAP 16, 39, Mich. FHV 63 (Cf. Hubschmid *Thes. Praerom.* 2, 109). Disparatado EWBS proponiendo el ár. *raml* 'arena'.

Aparece en el apellido *Alberdi* (Tovar).

ARBEL² V 'yerro, fallar (el golpe)'. Parece vocablo distinto del anterior. Para Corominas inseparable de *erbal* - *argal* 'débil, malo, escaso'. Bouda BAP 11, 343, no sin audacia, analiza *a-rbel*, y supone una metátesis **brel*, que correspondería a georg. *bral* 'acusar, lamentar', *brali* 'culpa', *sa-bral-o*, mingr. *sa-ral-o* 'pobre, miserable, desgraciado'.

ARBELETXEKO BN 'albércigo'. La forma es sin duda del esp. (CGuis. 197) *albércigo* (EWBS). Se halla en arag. *alberge* y pasó al fr. *alberge*. La forma vasca tiene una etimología pop. sobre *etxe* 'de la casa' (?).

ARBENDOL L (Múg. *Dicc.*: *arbedel*) 'almendra'. Esta rara forma ha de relacionarse con los variadísimos derivados románicos del gr.-lat. *amygdala*: cf. esp. *almendra*, lang. *amenlo*, ant. prov. *amenla*, *amandola*, *amendo*, marsell. *amendo*, gas. (e) *mel-lo*, bearn. *amenlé* (FEW 1, 91). Cf. *amanda*.

ARBERA¹ variante de *arbel*¹ (con artículo soldado y *l* > *r*, como es normal en la lengua).

ARBERA² V 'una clase de castaña muy delicada'. Cf. *bera* «castaña que fácilmente se gusana»: *ar-bera* 'propensa al gusano'. (Igualmente *SuplA*²).

ARBETE AN 'últimas piedras de una pared, y de la misma altura', 'dintel'. Evidentemente de (*b*)arri y *bete* 'llenar', lo que conviene a ambas acepciones.

ARBI¹, HARBI L (Duv.) (Land. *arbia*) 'nabo, nabito', 'molleja', V 'moletas, tumores en las patas del ganado', 'parte carnosa de dentro de los cuernos', R 'cierto vegetal subterráneo que comen los niños' (Azkue *rábano* ?). (Cf. *ararbi*).

Ha sido señalado un origen románico por muchos autores. Bouda EUSKERA 1, 132 menciona gasc. *hàrbi* 'gros navet', como origen, cuando lo contrario parece lo cierto: es decir, que el bearn. o gasc. procede del vasco, según Hubschmid *Thes. Praerom.* 2, 45 y 51, el cual al aducir Alto Aller *carbix* 'hoja de nabo', *lena* 'rama de nabos' (< **karbitse*), piensa en una posible forma primitiva para el vasco, **karbi*.

Luchaire *Origines* 31 menciona el fr. *rave*; Charencey RLPbC 23, 298 y 24, 79, Sch. *Literaturblatt* 14, 334 (1893); CGuis. 188 cita el bearn. *arrabe* como originario (lo que contradice Hubschmid l.c., pero Corominas no ve dificultad en que *arrabe-a* > *arbe(a)* > *arbi(a)*; Bouda-Baumgartl 67, al citar el prov. y cat. *raba* (< *rapum*) habla de «palabras viajeras». Estas son voces lat. de origen ide. Para la acepción 'molleja' el mismo Bouda BAP 11, 194 ha propuesto una de las inagotables etimol. cauc.: avar *garb* 'cuello'. Para Corominas en tal acepción y en 'moletas, tumores en las patas del ganado', que son V, piensa que quizá es de *arbi*². Wölfel 81 lo relaciona con palabras de sustrato con el lat. *rapum*, *rapa* y las demás formas germ., esl., celt., etc., sin necesidad naturalmente. Igualmente absurdo EWBS partiendo de un supuesto **rabin*, en relación con gall. *rabenar* (de *rabo*).

ARBI², HARBI L (Duv.) V, G 'raba (santu)', 'ovario de los peces' (*irarbi* 'id.'). v. *arraba*¹. En *SuplA*² *arbo* (q.u.). Para EWBS, de *ar* = *arrau* 'huevo' + *bi* = *bil* 'juntado, reunido' (!).

ARBIAMA. v. *armiarma*.

ARBIDE AN 'camino de narrias', *harbide* BN, S, salac. 'mango, lado por donde se pueden tomar y alcanzar las cosas', *harbidean* G, L, S 'al alcance de la mano', 'en propia jurisdicción'. En las últimas acepciones está claro que se trata de (*b*)ar(*tu*) 'tomar' y *bide* 'camino, medio'. La primera acepción es más problemática y parece relacionada con *arba* (q.u.).

ARBIN V 'apuro', 'persona de genio vivo', 'estrecho, delgado' (RS), 'estrechar'; *arbindu* 'apurarse, inquietarse', 'estragarse, arruinarse' (v. *azarbindu*), 'airarse'. v. *armin*.

Corominas piensa que quizá haya relación con términos, como p. ej., gasc. *arbinade* 'action de reprendre des forces, retour à la santé' (Gers.), y por otra

parte (*ar*)*rebendis* 'se revolver; repartir en courant' (Baretons, límite de Soule) y *bendis* 'se rebiffer, se révolter' (Palay); voces cuyo origen no ve claro. Supone que *arbin* se extrajo de *arbindu*. En el habla de Baretons *nt* > *nd*, en cuyo caso pudiera tratarse de un derivado de lat. *ventus* (*ventir* en sentido conexo en occit. ?). Como hay variantes *armin* y *arwindu*, Mich. FHV 276 observa que autores labortanos han empleado un plural *har miñak*, lit. 'dolores de gusano' (del gusano), con el sentido de 'tormentos, remordimientos'. El vocablo podría ser pues un compuesto de formación vasca (con *m* > *b*). También sugiere que un *arbindu* de origen romance se hubiera cambiado en *arwindu* por etim. pop. (?).

ARBITAMOSO V 'ave grande de rapíña, buitre'. Corominas piensa que acaso haya alguna relación con términos como sant. *tadorna*, cast. *ataborma*, rioj. *taborma* 'cernícalo', 'especie de águila' (Corominas 1, 311 y 4, 926) o con el ár. *tair al-hurr* 'halcón de caza'; con la terminación romance *-ocho* da arag. *alforrocho* (¿pasando por **teralmorrotzo* y metátesis ?). Compara con esa terminación AN *armiarmo-sa* 'araña'. Todo demasiado problemático.

Bouda NBKE 15 analiza *arbi-tamo-so*, dando al suf. el valor de aumentativo, y creyendo descubrir el abkh. **bγ* de *bγe* 'águila', *bγe-sx^oe* 'buitre' (lit. 'águila grande') en el primer elemento (?), y circ. *tame* 'ala', čeč. *t'am* 'id.', lak. *t'imu* 'pluma' en el segundo. La palabra es extrañamente rara.

ARBIZI S 'mármol'. El primer elemento es (*h*)*arri*, el segundo *bizi* (lit. 'piedra viva'). Cf. cat. *pedra viva* y *pedra morta*.

ARBOLA V, G, AN, L, *arbole* BN, R, S 'árbol'. Gavel RIEV 12, 16 n. 2 y *Gramm.* 1, 107 se ha planteado la relación entre estas dos formas, decidiéndose en favor de la forma con *-e* como primitiva, seguramente procedente del lat. *arbore(m)*, si bien la *-l-*, resultado de una disimilación, podría acusar conexión con la forma esp. *árbol*, ya atestiguada así en Berceo (Corominas 1, 249). La forma con *-a* sería resultado de analogía sobre los casos de la declinación. En el compuesto *arbola-zilazale* BN 'pico (pájaro carpintero)' (lit. 'agujereador de árboles'), el segundo elemento es *zilo*, *zulo* 'agujero'.

HAR-BORONTE S 'fachada terminada en ángulo como frontón'. El primer elemento es (*h*)*arri*, el segundo derivado de *fronte* (lit. 'frente de piedra').

ARBUIO L, BN, S, *arbuiatu* L, BN, S 'desprecio ultrajante', 'despreciado, desechado'. La forma *arbu* (que no figura en Azkue, ni en Bera, ni parece que en Tournier-Lafitte) la puso Luchaire *Origines* 31 en relación con el fr. *rebut*. Charencey RLPbC 24, 156 comparó un tanto confusamente esp. *arrebujar* (en realidad 'orujo', v. Corominas 3, 585) y más justificadamente bearn. *arrebouhieç*, a l'*arrebouhi* 'al revés', (en gasc. *arrebouhià*). Desde luego, tiene el aspecto de un romanismo y Mich. FHV 164 lo refiere en último término al lat. *repudiare*. Corominas, que aceptó esto, dice que a cat. *rebutjar* 'rechazar' correspondería un gasc. **arboyà*. Para algún representante arag., v. Corominas 3, 1092. Gabelentz 39 y 252 compara, según costumbre, con un cab. *erfu* 'enojarse'. En EWBS, de lat. *repudiare*, como Mich. l.c. y Heck *Navicula* 174.

ARBULU(A) G, *arkulo* L, (Pouvr.), *argulu* G 'lucano, escarabajo volante', v. *arkamelu*.

ARBUTZ L, BN 'ramillas, ramas menudas de un árbol', L 'narria que se usa donde no puede emplearse el carro', 'colgajo que lleva uno arrastrando en el ruedo de una saya, pantalón, etc.', 'cabrio'. Como *arbuio*, tiene aspecto de romanismo. Cf., sin embargo, *arba*, *arbasta*, *karbasta*. En la acepción 'colgajo' Tovar sugiere el fr. *refus*. Según EWBS, del lat. vulg. **arbuscellus*. Compara también fr. *arbuste*, prov. *arbouchel*.

ARDAI, ARDAGAI G (con suf. *-gai* de materia) 'cierto agárico sin tallo, cuyas especies viven parásitas en el tronco del alarce, del chopo, de la encina y de otros árboles (seco sirve de yesca)', 'tea', V 'aro', 'palabra que dicen los muchachos en el juego llamado *ardaika*; *erdai* V de Alava, *kardo* AN, L, *kardu* (q.u.) AN, *kardakai* AN 'agárico, yesca'; *bardo* L, S 'yesca' (y *harddo*) (*Supl.A*²). Del lat. *cardu(u)s* (Mich.

FHV 250). EWBS pretende derivar de un lat. vulg. **ardālia* (a través de *ardall*) 'material para quemar' (de *ardēre*).

ARDAIL(LA)¹ G 'barullo', 'charla'. Cf. *baraila* V, *mardalla*.

ARDAILLA² S, *ardall(a)* S, *arradail* L, BN, S, *errediall* S 'la segunda cosecha del heno'. Lh. y Larrasquet 63 han señalado bien su origen en el bearn. *arredalb* (o *ardalb*) (cf. aran. *arredalb*, cat. *redall*, arag. (Broto) *redallo*): la raíz corresponde al cat. *dall*, occit. *dalb*, esp. *dalle* (de un lat. *daculum*, de origen desconocido: Corominas 2, 105). Formas occit. *redaia*, *redalha* (Mistral) significan 'segar por segunda vez'. Corominas señala bearn. *ar(re)dalhà* 'cortar al redall' y éste de *dalhà* 'guadañar'.

ARDAILUJAK v. *adarailu*.

ARDAITU V 'secarse del todo (un árbol)'. En relación con *ardai*.

ARDAN- var. de *ardao*, *ardo* en composición.

ARDANASKA (Pouvr.) 'embudo'. De *ardan-* y *aska*¹ (q.u.).

ARDANTXIPA BN, *ardantzipa* BN, *lardantzipa* salac., (? *ardanchopa* en Ochagavía Iribarren 55) 'renacuajo'.

El segundo elemento es *txipa* 'bermejuela'. Bouda ORBIS 3, 526 lo explica como 'pez de los (posos) del vino'. Primer elemento es *ardao*. En EWBS primer elemento *ardan-* = *arrañ* 'pez'; segundo elemento *txipa* 'gobio' (?).

ARDANTZA BN, R, *ardantze* (Ax., y doc. nav. de 1164: Mich. TAV 41) *ardanza* AN 'viña'. De *ardao*, con el suf. *-antz* según Uhl. RIEV 3, 6; o quizá mejor (v. *-antz*) de la forma de composición *ardan-* con el suf. *-tza* (q.u.) en su valor colectivo.

Carnoy DEPIE 88 compara esp. ant. *arça*, cat. *ars*, mozár. *arza* 'zarza', y piensa en un proto-ide. **artia* (REW 615 a). Todo disparatado. Gabelentz 126 acude al cab. *ðara*.

ARDAO V, *ardão* V, *ardau* V, *ardaũ* R, *ardo* AN, salac., *ardũ* S, *arno* L, BN, *ano* BN 'vino'.

Según Azkue, *arno* 'toda clase de bebida'. Para Lh. cualquier bebida fermentada. (Pouvr.: abundancia de compuestos con *arno*).

Primer testimonio: *Codex Calixtinus* (s. XII) *ardum*. En el mismo siglo (Leyre e Irache) *ardan-* en apellidos. En Landucci (1562) *ardaoan* 'bodega'. En Larram. *ardaua*, *ardoa*, *arnoa*. Dech. y Leiz.: *arno*; en AN (1400) *ardan*.

Para la reconstrucción de la forma primitiva, ha señalado Mich. BAP 6, 457, *Hom Urq.* 2, 485 y FHV 151 el interés de *ardum* del *C. Calixtinus* (1140: Aymeric Picaud) y el de *ardão* en vizc. del s. XVI con una nasal que hallamos en ronç.; así mismo la forma que toma la palabra en los compuestos (*ardan-*). (Vid. Omaechevarría, *Arch. Iber. Amer.* 1947, 136. Hubschmid, *Thes. Praerom.* 2, 16 y *Med. Substr.* 33 sigue la misma hipótesis).

Azkue supone, con otros argumentos, que la forma primitiva fue *ardao*.

Todas las variantes saldrían de **ardano*, como ya apuntaba S. Altube, RIEV 14, 518 s. (y posteriormente en EJ 2, 617), y vemos en Mich., BSL 53, 221, EMERITA 24, 347, FHV 94 y 151 y *Encycl. La Pléyade* 1417. Altube para la nasal comparaba *gaztaa*, *gazna* < **gaztana*. R. Lafon BAP 15, 107 s. se hace eco de lo anterior.

A la luz de ello se podría explicar *arno* como una especie de anticipación de la nasal, pero con su origen en **ardano*, en lugar de una alternancia *d/n*, como la de *burdina/burni* que compara Gavel, RIEV 12, 282, Mich. FHV 339 ve en ella el paso de apical oral a *n*.

Acaso el paso de *ardo* a *arno* se deba a que persiste la conciencia de la nasal de la primera forma como procedente de **ardano* (con la posterior nasalización en *ardão*).

Más acertado parece Lafon l.c. al proponer de **ardano* > **arnano*, con fenómeno de dilación regresiva semejante a *burdina*, y luego **arnao* y de ahí *arno*.

Corominas, por su parte, cree que el caso de *arno* puede compararse con el

de *gazna*, junto a *gazta* (< **gazdā*) 'queso'. (Viene a coincidir Lafon l.c.: *gatzana* > **gazzana* > *gazna* con anticipación de nasalidad). (Cf. Uhl. *Vergl. L.* 48).

El colectivo *Ardanui*, *Ardone* 'viña', que recoge en Ribagorza Corominas, *Est. Top. Cat.* 1, 145, 168 y 221 sería otra confirmación de la nasal.

Hay que notar que en varias jergas profesionales se usa *ardoa* con valor de 'vino' (Pantoja de Santander) o de 'aguardiente' (barallete de Orense: vid. J. R. Fz Oxea, *RDTP* 9, 191 y 193). En «xiriga» para significar 'aguardiente' se ha deformado en *ardaina*.

Comparación externa: Bouda *BKE* 27, frente a Tromb. *Orig.* 113, desde el punto de vista etimológico no cree que sea palabra compuesta, y en *EJ*, 4, 81 supone que se trata de un préstamo cultural y pone en duda la forma hipotética **ardano* propuesta por Altube, Mich., etc., como se ha visto. En cambio relaciona *ardo* y sus variantes con alb. *ardbi* y arm. *ort* 'vino' (formas que a su vez relacionan entre sí Walde-Pokorny, 2, 49 y *IEW* 782, frente a Pedersen *KZ* 36, 99).

Tal comparación ya fue sugerida por Sch. *RIEV* 6, 106 s., que en *RIEV* 7, 305 (cf. también Wölfel 88), seguido posteriormente por Hubschmid, *Med. Substr.* 33, comparaba con términos egipcios, como hacía Giacomino, *Relazioni* 7 y 14, estableciendo como paralelo con el vocablo vasco (que analiza *ar-do*, *ar-no* y reconstruye **ar-tu*) el egip. *ār-p*, copto *ēr-p* de egip. *ār* 'vid' y copto *arer* 'uva'; pero al desconocerse el verdadero vocalismo de estas lenguas es imposible tal comparación.

Tromb. l.c., además del alb. y arm., menciona el dido *orodu* 'especie de vino'. Propone, con muy poca base, una interpretación de *ar-no* como resultado de **arino*, que en tal caso tendría un remoto parecido con el segundo elemento del lat. *vinum*, asir. *īnu* (que en fin de cuentas sería un pariente semítico).

Bouda l.c. propone aislar la base *ar-* para repetir la comparación con el egip. y el copto citados.

La explicación de este mismo elemento *ar-* como relacionado con el i-e., lat. *orior*, gr. ὄριον, que propuso Uhl., *Bask. Stud.* 225, es inaceptable, por supuesto.

Anotemos la ingenua explicación de A. Campión *EE* 39, 388, que cree descubrir en *ardo* el componente *ar* 'varón' y *edan* 'beber' («bebida de varón»).

Barić Hymje 57, citado por Hamp, *Ancient IE dialects* 112, vuelve sobre el alb. (*b*)*ardbi* ('parra').

Extraña propuesta de Gorostiaga *FLV* 39, 115 al derivar del esp. *arándano* (vino de sus bayas).

EWBS propone para *ardu* una forma primitiva *(*b*)*ardu*, que pretende que procede del ár. *waruda* 'rot sein'. Para él la variante *arno* se apoya en *aran* 'ciruela', y no se relaciona con la forma primitiva **karno*, acad. *karnu*, *karānu* 'vino', ni con ár. *karn* 'viña'.

Sin fundamento Kintana, *IKER* 1, 226 comparando con georg. *gurzen* 'uva'.

A. Carnoy, *Dict. Et. Proto-indeur.* 88, a propósito de *ardantza* se pregunta si es préstamo proto-i-e. Dice que de *art* parece haberse formado un lat. vulg. **artia* > *arcia*, de donde el esp. ant. *arça*, cat. *ars*, mozar. *arza* 'zarza', que bien poco explica del vocablo vasco.

Gabelentz 128 s. para *ardanza* menciona kab. *ðara* (?) y para *ardo/ardao/arno* el aludido copto *arer*.

La reducción a un protovasco **ardano* no resuelve su origen.

Ardo designaría una bebida fermentada de gran consumo, por tanto nombre genérico «un aguardiente», que luego designará otra bebida también fermentada (M. Agud, *ASJU* 17, 27 ss.).

En Leiz. «*arno* se dit de toute boisson qui peut enivrer» (Lafon *BAP* 15, 108).

ARDAOMINDU V 'amoratarse'. De *ardao*.

ARDATXE S 'piedra arenisca'. No puede ser préstamo del fr. *ardoise* (> lem. *ardaisa*) que es 'pizarra' (todo lo contrario de la arenisca). Corominas sugiere el bearn. *areasse* 'sablon, neuse, caillouteuse', con *tx* dimin. o intensivo o influjo de *ardantz* (por el terreno que necesita la vid) (?).

ARDATXO BN 'contrapeso que cuelga del hilo para retorcerlo'. Acaso en relación con *ardatz*.

ARDATXU BN, salac. 'ojo de nudo de la madera', 'callo en el pie'. Sch. *Literaturblatt* 14, 334 ss. (1893) compara *ardats* (que no recoge Azkue), del que dice que es diminutivo, lo mismo que Lh. quien dice que *ardatxu* significa también 'huso', y éste peso. Sin embargo Corominas sostiene que está por *adartxu*, dimin. de *adar* 'rama' y 'cuerno'. Cf. fr. *cor* 'callo' y vasco *adartsu* «noeux - branchu» (Lh.).

ARDATZ 'eje', V 'palo perpendicular en medio de las metas', c. 'huso', V, G, AN, L, BN 'tornillo que oprime la prensa del lagar', AN, L 'pieza de hierro en sentido vertical que sostiene la viga sobre la que se apoya la rueda inferior del molino'.

Corominas nota lo que dice Azkue s.u. *atz* (9.º) de que éste se emplea para 'eje' en Berango (Vizc.) y en el compuesto *gurtatz* 'eje de carro' (con *gurdi* 'carro'), y de que en *ardatz* hay combinación con otro componente desconocido. Sin embargo, Corominas más bien cree que *atz* se extrajera de *gurtatz* y que éste sea compuesto de *gurdi-ardatz* por haplología. Como *ardatz* 'eje' y 'huso' se sustituyen muchas veces por el dimin. *ardatxu*, que está junto a *adartxu* 'ramita', le parece probable que *ardatz* salga de un **adartz*, de *adar* 'rama' (sea directamente o a través del diminutivo *adartxu* - *ardatxu*). Lo que provocaría esta metátesis es la influencia de *ari* 'hilo', así que *ardatz* 'huso' parecía un compuesto de éste, concluye. Sch. *Literaturblatt*. l.c. compara *arrudatxa* 'ruedecilla', y cree en derivados de **arruda*, *arroda* < esp. *rueda*. En el mismo sentido Bouda BAP 16, 44, que presupone **arruda-tz*, junto al bearn. *arode*.

Aunque considera su origen incierto EWBS propone un **arredas*, port. (ar)*redouça* 'columpio'. Bouda EJ 4, 62 propone también una etimol. cauc.: georg. *rt* 'enfilar, unir, adornar'. Gabelentz 26, 53 y 182, con no más motivos que el anterior, relaciona con cab. *eriaš* 'rueda'. Berger INDO-IRANIAN JOURNAL 33 supone que *ardatz* procede de una forma **kolt*, -e, **koltač* (?). Kintana IKER 1, 266 compara con georg. *yerz* 'eje' sin ningún fundamento.

ARDI¹ 'oveja' (ya en RS). La explicación más aceptable continúa siendo la que pone esta voz en relación con *ari*, *ahari* (q.u.) y ve en *-di* un dimin. (Campion EE 39, 5) o un derivativo de femenino (Uhl. RIEV 2, 404, y menos decididamente en 3, 195). En los compuestos aparece frecuentemente la forma *art-* (< *ardi*). No puede admitirse una relación con *ardit* (Diez. *Gramm* 425) apoyándose en la que pueda haber entre *pecunia* y *pecus* en lat. (FEW 1, 133). Corominas 1, 255 b cita el intento de Mahn *Etymol. Untersuch.* 127 s. de relacionar *ardi* con esp. *ardilla*, lo que, con razón, descarta. (Cf. lo dicho por Corominas s.u. *aardi* y *aari*).

Bouda BuK n. 65 y EJ 3, 123 acude a paralelos cauc.: *lakk tta* < **da*. Giacomino *Relazioni* 14, por su parte, compara con eg. *ār* 'subir', 'cabra'; tan poco convincente como Lahovary *Position* n. 79 que lo refiere a *arres* (q.u.) por un lado, y por otro a guanche *ara*, *aya* 'cabra', drav. *ara-le* 'antílope', lat. *aries*. En la misma línea tenemos a Saint-Pierre EJ 3, 350 con el ár. *aradha* 'amamantar', que lo considera etimon de *ardi*² (v. infra). Wölfel 57 presenta un paralelo curioso en el guanche *aridaman* 'ovejas'. Kintana IKER 1, 266 compara el vasco con georg. *werz* 'carnero'; sin fundamento. EWBS insiste en el afric., comparando el guanche citado *aridaman* 'cabra', *hara* 'oveja', bereb. *aghad*, etc. Inaceptable.

ARDI² G, *arditx* BN 'cerda'. No parece derivación semántica del anterior. (v. *aardi*). Bouda BAP 11, 197 ha pensado si puede estar en relación con *erditu* 'parir'. Lo cual, añade Corominas, podría apoyarse en que en Ulzama (AN) sólo designa a este animal desde los 3 años, mientras que para el cerdo joven se emplea *ardiko*, dimin. secundario (*SuplA*²).

ARDI³ V 'pulga'. Tienen interés ciertos restos románicos: land. *arde* 'insecto, polilla', gasc. *arlo* 'polilla', arm. *arle- arne* 'insecto, polilla', prov. y cat. *arda* 'polilla', sardo *arna* (Luchaire *Origines* 48). (Vid. lo dicho por Corominas s.u. *ar*³). Ya Sch. RIEV 7, 307 había comparado *arkakuso* (pero con formas cam.-bereb.). Azkue cita el compuesto *arkukuso*. El propio significado de 'pulga' y 'polilla' le impide a Corominas ver un enlace. La 1.^a tiene nombres bien distintos a la 2.^a y a los gusanos en diversas lenguas. Piensa si será aplicación humorística de *aardi* 'cerda' (por ser animales sucios) (?). EWBS compara esp. *ardido*, fr. *hardi* (!). Bouda BKE n. 137 y EJ 3, 123 quiere aislar una raíz **d* que cree comparable al mingr. *t'i*, georg. *t'ili* 'piojo'. Saint-Pierre EJ 3, 350, polemizando con el anterior, compara bereb. *aourdi* 'pulga'. Gabelentz 22, y 144 s., lo mismo que Sch. l.c., aduce formas cam.-sem.: bereb. *akurd*, *agurd*, *ahured* y aun ár. *qurāda* 'garrapata'.

HARDI (Pouvr.) 'lugar de muchas piedras' (Oih. ms.) 'cantera' De *harridi* (Azkue). Es decir, de (*b*)*arri* 'piedra' (así ya en Luchaire *Origines* 61 y V. Eys).

ARDIETSI AN, L, BN, S (Pouvr.), *erdietsi* AN, *erdetxi* AN, *erditsi*, *erditxi* AN, *yerditxi* AN, *jardi(r)etsi* BN, salac., *jardetsi* BN, S, salac. (q.u.), *jaretsi* V, *jaritxi* V, *ja(d)itxi* V, *eretsi* V, *iritxi* G (Múg. Dicc.: *ardiretsi*, *ardetsi*, *xardietsi* salac.) 'conseguir, alcanzar'. (Cf. *artetsi*¹), *ardiatsailla* 'conseguidor'. La explicación de E. Lewy RIEV 24, 445, que cree reconocer en el primer elemento *ardi* 'oveja', y un cambio semántico recíproco del esp. *ganado* (de *ganar*), está contradicha (Mich. FHV 341 y BAP 24, 17) por las formas *jardietsi* y *sardietsi* (cf. en este sentido Bouda BKE 16). Tampoco es aceptable la comparación de Charencey RLPbC 36, 19 con bearn. *arrede* 'rendir'. Para Mich. o.c. 341 es compuesto de *erdi* 'medio, mitad' y *etsi* 'reputado, tenido por', y aunque en un principio señalaba un primer elemento *erdi*, en cambio, en FLV 2, 131 piensa que dicho primer elemento puede ser el mismo de *jaregin*, *jarei(n)* (q.u.). No admite su conexión con V *jaretsi*, G *iritxi* 'alcanzado, llegado'. Cf. el paralelismo establecido por Tovar entre ese *erdi* y lat. *pars* y *parere*. Menos interesa aun Gabelentz 54, 66 y 260 al comparar con cab. *ergaz* 'ir'. Ni EWBS comparando con esp. *pardiez* '¡por Dios!' (!).

Corominas atendiendo a que muchas de las formas, además de los significados indicados, presentan otros varios, cree conveniente agruparlas en varios tipos fonéticos: 1) *ardietsi*, *artetsi*, *erdietsi*, *erdetxi*, *erditsi*, *erditxi*; 2) *jardi(r)etsi*, *jardetsi*; 3) *eretsi*, *iritxi*; 4) *jaretsi*, *jaritxi*, *ja(d)itxi* (siendo este último una transacción entre el 2) y el 3). A esto obliga, según él, el hecho de que los tipos 2) y 3) se rozan fuertemente con dos palabras de significado y raíz distinta: el tipo *jardiretsi* con la familia *jardun* 'ocuparse' - *jarduki* 'insistir'; el tipo *eretsi/iritxi*, con *iritxi* 'llegar' y con *eretsi* 'bajar' e 'imaginarse, parecer'. Existe la sospecha de que aquí se han entrecruzado y alterado varias palabras diferentes, a lo que se debería la multitud de variantes fonéticas. Tampoco ve este autor que de *erdi* 'mitad' se pase al sentido de 'conseguir'. Tiene la impresión de que *erdi-etsi* o *erdira-etsi* de Mich., combinado con la contaminación parcial de las familias *jardun* y *eritxi* pudieran aproximar a la verdad. El paso de *erd-* a *ard-* y de éste a *art-* puede ser fonético o debido a contaminación de los compuestos de *arte-*, en las varias acepciones de éste, tan numerosas.

ARDILLU v. *adaraillu*.

ARDI-SEME V arc. (Mic.) 'hijo de mujer pública'. En relación con *ardi*² 'cerda'?

ARDIT G, AN, L, BN, S *ardite*, 'moneda antigua de poco valor'. En gasc., lang. *ardit* 'ochavo, cuarto' (desde 1571) FEW 1, 133 y 25, 149, de origen oscuro (sobre ello v. Corominas 1, 255 s.), que se halla igualmente en esp. (*ardite* 'moneda antigua de poco valor') y cat. (ya identificada por Luchaire o.c.). FEW l.c. da lat. med. *arditus* 'especie de moneda'. Inaceptable Lecluse *Gramm. basq.* 33 que hace compuesto de *ardia* 'oveja' y *dita* 'ganado' (Cf. GDiego Dicc. *Étimol.* s.u. *arditus*).

HARDIT 'que tiene buena salud' (en Leic. 'osado'). Larrasquet 124 lo da como préstamo

del bearn. *hardit* 'vivo, alerta' (en prov. ant. *ardit* 'vigoroso'), como fr. *hardi* (de origen fránico: FEW 16, 155). La presencia de esta forma con *b-* frente a la anterior basta para descartar la etimología de *ardit* como moneda de Felipe el Atrevido (*Hardi*). (Cf. los datos en Corominas l.c.).

ARDI-TEGI, ARDITÉIA, De *ardi*¹ (Hubschmid *Thes. Praerom.* 2, 110).

ARDITX v. *ardi*².

ARDITXA V 'gusano que come nabos'. Cf. (*h*)*arbi*¹ 'nabo'. Corominas cree que un compuesto *arbi-(a)r-txa* 'gusanitos de nabos', habría dado a lo sumo **arbitxa* y no explica la *d*.

ARDIZORRI BN, *artxori* BN, (*h*)*ar-xori* BN 'estornino'. En relación con *ardi*¹ ? Corominas lo señala como compuesto de *txori* 'pájaro' y su variante etimológica *zori* ('ave' > 'augurio'), de acuerdo con las variantes *barxori* y *artxori*. La *rr* quizá es debida a influjo de *-gorri* 'rojo' en nombres de pájaro (*papa(ro)gorri*, *buztangorri*, etc.).

ARDI-ZURI G 'oleaje de alta mar'. De *ardi*¹. La metáfora 'ovejas blancas' aplicada a las olas recuerda el gr. *ἄλιες* que parece significar a la vez 'olas' y 'cabras'. Corominas compara semánticamente cat. *cabretes* 'olas pequeñas que rompen en mar adentro'

ARDOAZA, ARDOEZA, ARDOZA 'pizarra'. Es voz que Giese RIEV 22, 9 cita en los dialectos vascos de Ordíarp (vasco *Ordinarbe*), Aussurucq (vasco *Altzuruku*) y Mendy (vasco *Mendi*) respectivamente de Francia, como préstamo del fr. *ardoise*.

ARDORE v. *adore*.

ARDUI V, AN 'pedregal', V 'zarzal muy espeso'. Parece proceder de (*h*)*arri* 'piedra' y *toi*, al menos la 1.^a acepción.

Corominas sospecha que la otra acepción, sólo V, sea otra palabra, que contendrá un nombre de la zarza, sea *sartzi* - *sasi*, quizá con eliminación disimilatoria de la *s-* inicial ((*s*)*artzdui* o bien (*s*)*asdui* > *ardui*, cf. *desdeño* > *erdei-ñu*), sea el tipo arag., cat., mozár. *arto-arç-arça*, que quizá también es vascoide y emparentado con *sartzi* (Cf. Corominas 4, 853 y 855).

A theory of pitch-accent, with particular attention to Basque*

J. I. HUALDE

University of Illinois at Urbana-Champaign,
Department of Spanish, Italian and Portuguese

1. Introduction

The purpose of this paper is to present an analysis of the prosodic system of Western Basque within a theory of pitch-accent which permits a ready comparison of Basque with better-studied languages of the pitch-accent type and also with languages of different prosodic structure. The analysis will necessarily be of a provisional nature since my field work is still at an initial stage, and knowledge of new data may require changes in the analysis.

The theoretical framework assumes the accuracy of standard description of languages generally taken as prototypical of the pitch-accent type, such as Tokyo Japanese.

In this paper, I shall assume that there are two basic parameters along which prosodic systems may differ:

- A. +/— use of accents.
- B. +/— use of tonal features at the word level.

Languages specified for the positive value of parameter A are accent languages (+A). Languages which select the positive value of parameter B are tone languages (+B). Languages which take the positive value of both parameters are tonal-accent or pitch-accent languages (+A, +B). Those other accent languages that take a negative value for parameter B are the so-called stress-accent languages (+A, —B). It is with languages that select both positive values that we shall be especially concerned in this paper.

* This paper was read at the Conference on the Basque Language held in Donostia-San Sebastián, september 1-4, 1987. A more detailed presentation of the Gernika and Ondarroa data can now be found in my 1988 USC Dissertation, where I provide a somewhat different analysis.

Arantza Apraiz from Ajangiz and Karmele Ikazuriaga from Kortezubi and Foru graciously provided me with the data from the Gernika area; Amaia Iparragirre and Goizane Zabala were equally generous in providing Ondarroa data.

I also want to thank Bernard Comrie, Larry Hyman and Doug Pulleyblank for comments on an earlier version of this paper and Joyce Tolliver for lending me her ears in the transcription of tonal patterns.

I am grateful to the Del Amo Foundation for awarding me a research grant which greatly facilitated the collection of data presented here.

An accent in an abstract mark used for the assignment of prosodic features. Following Garde (1968), I will use the term *accentuable unit* to refer to the phonological constituent which may receive an accent and the term *accentual unit* to refer to a larger constituent which determines the domain within which accents are assigned. In most languages, the accentuable unit is the syllable and the accentual unit is the word. The term *accented unit* will be used for an accentuable unit which actually bears an accent.

Accents may be pre-assigned in the lexical entries, as in standard Japanese, or may be placed by rule, as in French. Often both procedures will be used in the same language. Thus, in Spanish, a rule assigns an accent to the penultimate syllable if the last syllable is open, and to the last syllable if it is closed. There are, however, words such as *café*, *jabalí*, *canibal*, and *útil*, which are exceptions to the rule and must contain accents in their lexical representations.

In a pitch-accent language, a distinctive tonal feature is linked to an accentuable unit bearing an accent within the lexical component of the phonology. For this reason, a lexically accented unit in a pitch-accent language can be alternatively viewed as being linked to a tone in the lexicon. In stress-accent languages, accented units are also marked primarily by pitch, other properties such as intensity and duration playing, in general, a less important role (cf. Bolinger 1958, and Lehiste 1970), but their pitch features are not assigned until the post-lexical or sentence-level component of the phonology. In stress-accent languages, accented units will be assigned prominence, but will not receive some specific tonal feature in the lexical phonology. Their concrete pitch characteristics will, rather, depend on the type of utterance (statement, question, etc.) and the position of the accentual unit within it (cf. Beckman 1986). Stressed syllables are marked by a greater change of pitch but the direction of the change will be intimately related to the intonation of the sentence (cf. Hyman 1977).

In a pure tone language (—A, +B), tonal features, which generally have a much less restricted distribution than in pitch-accent languages, are associated with tone-bearing units within the lexical phonology by the Universal Association Conventions (cf. Goldsmith 1976; Pulleyblank 1986).

In what follows, after a very brief description of a widely studied pitch-accent language, Tokyo Japanese, the prosodic facts of some Biscayan Basque varieties will be presented and discussed.

2. Tokyo Japanese

In the dialect of Tokyo, or standard Japanese, the relevant prosodic distinction among phrases is the syllable where the pitch drops. As illustrated in the examples in (1) with three-syllable nouns followed by the subject case marker, the pitch may fall after any of the syllables or remain high until the end of the phrase:

- (1) īnoti-ga kokoro-ga atama-ga miyako-ga
 'life' 'heart' 'head' 'capital'

In standard treatments, such as Haraguchi (1977), the lexical representations of the nouns in (1) are taken to be as in (2). The accented unit corresponds to

the rightmost high syllable; the absence of an accent indicates that a following particle within the accentual unit will also be high:

- (2) /^{*}inoti/ /^{*}kokoro/ /^{*}atama/ /miyako/

From these underlying representations, surface patterns are obtained as indicated in (3):

- (3) a. Assign extratonicity to the initial syllable unless it bears an accent.

b. From the left of the accentual unit assign a high tone to all tonal syllables in a domain up to and including the syllable bearing an accent; and to all tonal syllables if there is no accent.

The application of the rules in (3) to the representations in (2) is illustrated in (4):

- (4) ^{*}inoti-ga (ko) ^{*}koro-ga (a)tama-ga (mi)yako-ga
 | | | | | |
 H H H H

All syllables not bearing a tone will receive a low tone by default and the patterns in (1) will obtain.

An alternative analysis would be to assign a lexical high tone to the syllable marked with an accent in (2) and to the rightmost syllable in a domain without a lexical tone and to spread the high tone leftwards.

3. Western Basque

Many varieties of Basque spoken in the provinces of Biscay and Guipuzcoa have prosodic systems of the pitch-accent type. Even though, as Basterrechea (1974) points out, differences in realization of surface patterns exist among local varieties and even between varieties spoken by different generations of the same locality, some general principles seem to be common to all Basque pitch-accent systems. The data presented below correspond to the speech of some speakers in the 20-40 age range from an area around Gernika in Biscay.

In their indefinite and singular absolutive form, most nouns and adjectives present a high toned plateau extending from the second syllable from the left, as in (5a). A smaller group of nouns and adjectives show a final drop of tone in the same grammatical forms, as illustrated in (5b):

- (5) a. gernike 'Gernika'
 basōa 'forest, abs. sg.'
 patatie 'potato, abs. sg.'
 gunturrune 'kidney, abs. sg.'
- b. bilbo 'Bilbao'
 basoa 'glass, abs. sg.'
 taldie 'group, obs. sg.'
 apariže 'supper, abs. sg.'

The patterns in (5) can be obtained by applying the rules given in (3) for standard Japanese to representations where the words illustrated in (5a) are accentless and the examples in (5b) have an accent on the syllable before the pitch drop. Derivations are shown in (6):

- (6) (ger)nike (gun)tsurrune bilbo (a)pariže
- | | | | |
|---|-----|---|---|
| / | / / | | |
| H | H | H | H |

As in Japanese, all syllables which remain toneless after the application of the rules in (3) will receive a default low tone.

Plural suffixes cause a drop in pitch, as exemplified in (7a). In fact, in a number of morphological cases, this prosodic difference constitutes the only distinction between plural and singular forms. The singular forms corresponding to the plural examples in (7a) are given in (7b) for comparison.

- (7) a. pl. b. sg.
- | | | |
|-------------------|-------------------|---------------|
| <u>lurrek</u> | <u>lurre</u> | 'land, abs.' |
| <u>andrak</u> | <u>andrie</u> | 'woman, abs.' |
| <u>txakurrek</u> | <u>txakurre</u> | 'dog, abs.' |
| <u>arrari</u> | <u>arrari</u> | 'worm, dat.' |
| <u>txakurreri</u> | <u>txakurreri</u> | 'dog, dat.' |
| <u>txakurren</u> | <u>txakurren</u> | 'dog, gen.' |

Among the singular locative suffixes, some always cause a drop in pitch, such as /-tik/ 'from', whereas others, such as /-an/ 'in' and /-ra/ 'to' do not. Examples are given in (8):

- (8) basotik, basoan, basora 'from, in, to the forest'
- mendittik, mendižen, mendire 'from, in, to the mountain'

Suffixes can thus be divided into two groups, those which cause a final drop in pitch and those which do not. Suffixes in the first group can be taken to be preaccented (i.e., they assign an accent to a previous syllable). Examples are abs. pl. /*-ak/, gen. pl. /*-an/ and abl. sg. /*-tik/. Suffixes of the second group are non-accented. Examples of derivations containing preaccented suffixes are given in (9):

- (9) /txakurr *-ak/ : (txa)^{*}kurrek txakurrek; /bilbo *-tik/ : bilbotik bilbotik
- | | | | |
|---|---|---|---|
| | | | |
| H | H | H | H |
- /andra *-ak/ : andrak andrak; /gernika *-tik/ : (ger)niketik gerniketik
- | | |
|---|---|
| | / |
| H | H |

As the example bilbotik shows, if the base is accented, a second accent introduced by a suffix has no surface effect, since the first accent will mark the limit of the high tone unit.

An interesting difference exists between the dialect described here and the dialect spoken by speakers of the same age group of the coastal town of Ondarroa. This difference is in the realization of forms containing accents. Whereas in the Gernika dialect the last high syllable precedes any pre-accented morpheme, Ondarroa speakers will only lower the last syllable in the accentual unit, regardless of the position of the morpheme causing the lowering within it. Compare the examples in (10):

- (10) Gernika Ondarroa
txakurren txakurran 'of the dogs'
txakürrena txakurrana 'the one of the dogs'
arraña arraña 'the one of the worms'

Similarly, if the base is accented, the position of the pitch drop will remain constant through the morphology in Gernika, but will always be between the penultimate and the last syllable in Ondarroa:

- (11) G: bilbo bilboan bilbotik
O: bilbo bilboan bilbotik

In the Ondarroa dialect, the only contrast is thus between unaccented unmarked forms and marked forms, which assign penultimate accent in every case.

To summarize, I have shown that the tonal patterns of standard Japanese and Biscayan Basque dialects are amenable to essentially identical treatments. In the analysis presented, lexically assigned accents are used in both languages to determine the distribution of tones, which are linked employing an identical system of rules in both languages.

References

- Basterrechea, J. (1974), «Estudios sobre entonación vasca según el habla de Guernica». *FLV*, 18, 353-93.
Beckman, M. (1986), *Stress and Non-Stress Accent*. Dordrecht: Foris.
Bolinger, D. (1958), «A Theory of Pitch Accent in English». *Word*, 14, 109-49.
Garde, P. (1968), *L'accent*. Paris: Presses Universitaires de France.
Goldsmith, J. (1976), *Autosegmental Phonology*. PhD dissertation, MIT. IULC.
Haraguchi, S. (1977), *The Tone Pattern of Japanese*. Tokyo: Kaitakusha.
Hyman, L. (1977), «On the Nature of Linguistic Stress». In L. Hyman, ed., *Studies in Stress and Accent (SCOPIL, 4)*. Los Angeles: USC.
Lehiste, I. (1970) *Suprasegmentals*. Cambridge, Mass.: MIT Press.
Pulleyblank, D. (1986), *Tone in Lexical Phonology*. Dordrecht: Reidel.

Introducción a las obras de Leizarraga

HUGO SCHUCHARDT

NOTA DE LOS TRADUCTORES

Lo que ofrecemos aquí como «Introducción a las obras de Leizarraga» contiene, en realidad, dos textos distintos, ambos de Hugo Schuchardt: un breve «Prólogo» (páginas III-VII del original alemán) y un texto titulado «Sobre el modo de disponer la reimpresión, en particular sobre las erratas y variantes en el texto de Leizarraga» (que abarca las páginas IX-CXIX y cuyo título original es «Über die Einrichtung des Neudrucks, insbesondere über die Druckfehler und Varianten bei Leizarraga»). Ambos preceden a los textos de Leizarraga, cuya impresión cuidaron Theodor Linschmann y Hugo Schuchardt y que publicaron con este título: I. Leizarragas baskische Bücher von 1571 (Neues Testament, Kalender und Abc) im genauen Abdruck herausgegeben von Th. Linschmann und H. Schuchardt, mit Unterstützung der Kais. Akademie der Wissenschaften zu Wien, Strassburg, Verlag von K. J. Trübner, 1900. El texto ofrece ciertas peculiaridades que hacen necesarias las aclaraciones que damos a continuación.

1. Hemos mantenido la distribución tipográfica del original alemán, aunque habría sido razonable decidirse por una reordenación al gusto actual. Esto último, sin embargo, nos habría llevado demasiado lejos, de modo que el lector que no tuviera delante el texto original tendría que otorgarnos más confianza de la justa.

2. Schuchardt, siguiendo en parte la costumbre de su tiempo, no pone notas a pie de página, lo que dificulta la comprensión del texto más de lo que puede imaginarse (la de la p. 67 es la única excepción; la de la 57 es en realidad un añadido posterior que el autor incluyó en el apartado de adiciones y correcciones). En este caso, más quizá que en el de la distribución del texto, optar por una modernización radical habría supuesto un abuso por nuestra parte.

3. También a la hora de dar las referencias bibliográficas sigue Schuchardt la costumbre de su época aunque, como casi siempre, tomándose más libertades que sus colegas coetáneos. Casi nunca son, desde luego, completas, y rara vez son abreviadas sistemáticamente. Naturalmente, las hemos completado y abreviado siempre de la misma forma.

4. En la página VIII del original Schuchardt da la lista de abreviaturas más comunes. Puesto que nosotros hemos utilizado otras además de éstas, las hemos incluido también en este apartado.

5. En las páginas CXVI y siguiente, con el título de «Verbesserungen und Nachträge», el autor da una lista de adiciones y correcciones: hemos incluido éstas adiciones en el texto de nuestra traducción y hemos corregido, sin dar indicación alguna, lo que Schuchardt señaló como corrigendum.

6. El lector que no tenga a la vista el texto original ni esté familiarizado con los escritos de Schuchardt puede sorprenderse ante el uso de términos como, por ejemplo, 'extranjerismo' (Fremdwort) o 'compuesto de especificación genitiva'. Optar por los usuales 'préstamo' (Lehnwort) o 'bahuvrihi', sancionados, cuando no acuñados por la escuela neogramática, habría sido una imperdonable traición a Schuchardt.

7. Hugo Schuchardt, en esta Introducción que damos aquí traducida, rogaba a sus lectores que, antes de atribuirle a él o a los impresores una errata en su texto de Leizarraga, se molestaran primero en cotejarlo con algún ejemplar de la primera edición de 1571. Nosotros pedimos lo mismo a los nuestros: Schuchardt escribía en un estilo delfico, y aunque nuestra traducción es bastante más clara

que el original —lo que, en este caso, no tiene por qué ser necesariamente una virtud—, hemos mantenido voluntariamente muchos rasgos de estilo del duro alemán del autor. Independientemente de que su exposición sea, con desesperante frecuencia para el lector, francamente desordenada, su lengua abunda tanto en braquilogías y anacolutos que una traducción que hiciera desaparecer todas estas características debería ser censurada, a nuestro juicio, como excesivamente libre. No obstante, nuestra versión, en todos los pasajes en que el original era ambiguo, es abiertamente exegética.

I. RUIZ ARZALLUZ
J. M. VÉLEZ LATORRE
Sils-Maria, verano de 1988

PRÓLOGO

Quienquiera que se haya ocupado en el examen científico de la lengua vasca, no puede dudar de que haya en ella un monumento más precioso e indispensable que las traducciones que Ioannes de Leizarraga publicó en 1571: la del Nuevo Testamento, la del ritual calvinista y la del catecismo, así como las de otros textos al servicio de ese culto. Pero dado que hoy día sólo están disponibles en unos pocos ejemplares, una reimpresión debe considerarse requisito apremiante para el florecimiento de los estudios vascos. Que esta necesidad no se haya satisfecho hasta ahora se debe, en parte, a escrúpulos religiosos, en parte al elevado coste de la empresa, y por otra parte también a que esta necesidad la sentían menos quienes, como afortunados poseedores de esos ejemplares, estaban en la cúspide de estos estudios.

Tras muchos tanteos fracasados, tras solicitudes y propuestas, brotó en mí el deseo de ponerme yo mismo manos a la obra. Este deseo no pudo madurar y convertirse en verdadero propósito hasta que encontré en Theodor Linschmann a alguien con la misma idea y que se ofreció para el trabajo en común o, mejor dicho, para la parte esencial y más compleja. Él hubiera llevado a término la reimpresión sin mí: yo, sin él, no.

Al final del último número de *Euskara* (el del primero de julio de 1896) los vascófilos eran informados de nuestro proyecto. Justamente un año más tarde, la Kaiserliche Akademie der Wissenschaften de Viena nos concedía generosamente la mayor parte de los fondos necesarios para su realización. Por eso le corresponde a ella en primer lugar nuestro más sincero agradecimiento. En segundo lugar a las autoridades de la Königliche öffentliche Bibliothek de Stuttgart, a las de la Stadtbibliothek de Leipzig y a las de la Stadtbibliothek de Berna, que con amable disposición nos prestaron los ejemplares respectivos del Nuevo Testamento de 1571, préstamo que en el caso de las dos bibliotecas citadas en primer lugar fue por varios años.

En otoño de 1897 la Frommannsche Hofbuchdruckerei de Jena empezó la impresión de las mil doscientas páginas que abarcaban los textos en vascuence, y la acabaron en menos de dos años. El considerable retraso que ha experimentado la conclusión del libro entero, es decir, la elaboración de la introducción, es imputable a mi persona o, por decirlo más exactamente, a mis achaques. Quede aquí también constancia de nuestro agradecimiento a la imprenta, que se ha esforzado siempre por complacer nuestros deseos.

Linschmann, como queda dicho, ha realizado la parte más ardua del trabajo: él ha cotejado con el texto de la primera edición las partes del Nuevo Testamento que ya estaban reimpresas, así como algunas puestas a su disposición en copia; y el resto, al igual que los extensísimos anejos del Nuevo Testamento, los ha copiado él mismo. Linschmann corregía primero dos pruebas de imprenta y luego sólo una, mientras que yo corregía siempre la última. De la reproducción del *Calendario* y del *Abc* el único responsable soy yo. De la corrección de la introducción hemos cuidado ambos.

Al principio proyectamos proveer la edición de introducciones con contenidos de diverso tipo: falta de espacio y tiempo nos han forzado a limitarnos a lo más necesario, a lo que está inmediatamente implicado por nuestra edición. Esperamos poder continuar nuestro trabajo más adelante y, sobre todo, esperamos que sirva de base a otros.

HUGO SCHUCHARDT

Herkulesbad, 15 de septiembre de 1900.

ABREVIATURAS

(La segunda cifra de las citas se refiere al versículo cuando hay paginación. De lo contrario, hace referencia a la línea).

- acus. = acusativo
 BB = J. VINSON, *Essai d'une bibliographie de la langue basque*, Paris, I, 1891, II, 1898.
 cat. = catalán
 col. = colofón
 esp. = español
 fr.⁷⁷ = *Le Nouveau Testament, c'est à dire, la nouvelle alliance de nostre Seigneur Jesus Christ, à la Rochelle par Pierre Hautin*, 1577.
 fr.⁶³ = *Le Nouveau Testament, c'est à dire la nouvelle alliance de nostre Seigneur Jesus Christ, reveu & corrige de nouveau sur le Grec par l'avis des ministres de Geneve*, A Geneve, impr. Iean Bonne-Foy, 1563.
 fr. = francés
 fr. mer. = francés meridional
 guip. = guipuzcoano
 inf. = infinitivo
 lab. = labortano
 lat. = latín
 mg. = margen
 RLPbC = *Revue de Linguistique et de Philologie Comparée*
 sul. = suletino
 T = título
 TB = *Iesvs Christ Gore Iavnaren Testamentu Berria*, Rochellan, Pierre Hautin, 1571.
 TB²⁸ = *Jesus-Christo gure Jaunaren Testament berria. Lapurdico escuararat itculia*, Bayonan, Lamaignère, 1828.
 VAL = W. J. VAN EYS, *Les verbes auxiliaires dans le Nouveau Testament de Liçarrague*, La Haya, 1890.
 VB = L.-L. BONAPARTE, *Le verbe basque en tableaux*, Londres, 1869.
 vizc. = vizcaino

SOBRE EL MODO DE DISPONER LA REIMPRESIÓN, EN PARTICULAR SOBRE LAS ERRATAS Y VARIANTES EN EL TEXTO DE LEIZARRAGA

Lo que aquí reeditamos está constituido por tres textos distintos, impresos en 1571, sobre los que J. Vinson informa de modo exhaustivo en los números 3 y 4 de su magnífica bibliografía vasca (abreviada de ahora en adelante *BB*) de 1891 y 1898. Son éstos: El Nuevo Testamento, *Testamentu berria*, con anejos (abreviado como *TB*: cuadernos *, **, ***_I a *iv*; *a* a *z*, *A* a *Z*, *Aa* a *Mm* *iv*; sólo éstas, exceptuando la última hoja, están numeradas y cito siempre por esta numeración; *ā* a *ō* *vii*; *A* a *G*), el *Calendario* (cuaderno *a*) y el *Abc* (cuadernos *A* a *L*). El contenido de *B viii* a *G viii* (sin numeración) del *TB* se corresponde con el de *B vii* a *H vi* y *K ii* a *L vii* del *Abc*: reproducimos el texto del primero, y doy las variantes del último en apéndice a esta Introducción.

De todo esto muy poco ha aparecido reimpresso hasta ahora. En los fragmentos que F. Lécuse dio a conocer en 1826 (1874) y 1831 (*BB* 201 y 3h: la parábola del hijo pródigo y el sermón de la montaña), no se tuvo cuidado en reproducirlos con rigurosa exactitud. Una reproducción de esta naturaleza se la propuso por primera vez, por lo que yo sé, C. A. F. Mahn en sus *Denkmäler* de 1857 (*BB* 296), pp. 1-12 (*Lc* 15.11-32, *Mt* 2-5 y *Act* 1-3), faltándole poco para conseguirlo. Su trabajo merece tanto reconocimiento cuanto que la impresión a que aquí se acostumbra es la más desagradable y pesada que imaginarse pueda, y parece un semillero de todas las erratas posibles. Si hay algunas pequeñas divergencias, como la falta de un acento (*Mt* 2.7, *Act* 3.17) o de un guión (*Mt* 4.17), o el desarrollo de una tilde de abreviatura (*Mt* 3.15, *Act* 2.14), eso significa sólo que incluso al esmero más esforzado se le imponen ciertos límites. Hay, en efecto, una incoherencia en el hecho de que Mahn corrija dos erratas, doble *icā* (*Mt* 5.21) y *c* por *ç* (*Mt* 5.16), y deje una tercera, también *c* por *ç* (*Mt* 2.8).

J. Vinson es el primero en haber reeditado una parte completa del *TB*: me refiero al Evangelio de Marcos que apareció en 1874 junto con la dedicatoria a la reina Juana (*BB* 3b) en francés y vascuence. Pero Vinson no realizó esta tarea como hubiera podido esperarse de él, que ya entonces se encontraba en terreno conocido no sólo entre los vascos mismos, sino también en el vascuence, y que siempre gustó de dirigir su atención a los más pequeños e insignificantes detalles. Su edición, «entièrement conforme à la première de 1571», según reza el título, se basa en una «copie manuscrite à peu près complète» (dice en el prólogo), copia que tenía unos cincuenta años y que ciertamente, según parece, se había hecho con bastante descuido (cf. *RLPhC* 7 [1874-1875] 282 s.). Vinson suprimió las notas del margen (los

lugares paralelos) e igualó la escritura cursiva a la vertical, las *f* a las *s*. Por el contrario, quiso mantener las tildes, lo que sólo hubiera tenido sentido en finales de línea iguales: de hecho se han suprimido con mucha frecuencia (medio centenar de veces aproximadamente), sobre todo hacia el final. Menos todavía entiendo qué pudo haber perseguido con que ninguna palabra se partiera a fin de línea, a lo que debemos dos líneas espaciadas (1.30 y 14.54). Las divergencias respecto a la puntuación de la primera edición ascienden a unas cien y, lo que es mucho más importante, los acentos faltan en unos cincuenta casos, mientras que no rara vez sobran o están mal colocados. Y esto por no hablar de otras cosas de menor importancia, como las diéresis, las mayúsculas y minúsculas, la división de palabras. Por lo que hace a las erratas propiamente dichas, Vinson se ha decidido muy tarde a dar una lista de ellas, a saber en *BB*, p. 39. La lista contempla 45 erratas en palabras aisladas y la omisión de 21 palabras. En cualquier caso, esto no es más que la mitad: yo he encontrado 60 errores más de los del primer tipo y 10 más de los del segundo. Me limitaré a indicar estos últimos: *bat* falta en 3.20; *campora* en 3.23; *berriz* en 4.1; *Eta(e-)* en 4.17, 5.6, 12.19, 12.21, 12.30; *du* en 12.37 y *Harc* en 16.10. Si entre los primeros hay muchos que difícilmente puede uno concebir cómo han podido escapársele a un vasco (ya que, según Vinson, leyó las pruebas un vasco), hay por el contrario algunas que sólo podían provenir de un vasco, como por ejemplo *iduri* por *irudi*, *permetatea* por *fermetatea*. La primera edición trae (14.27): *scandalizaturen çarete nitan*, mientras que Vinson da *...niçaz*, que es como se dice ahora, exactamente igual que hoy en francés se dice *vous serez scandalisés de moi* en vez de *...en moi* que trae la Biblia del siglo xvi. Algunas erratas de la primera edición son señaladas, mientras que otras no. Después del cotejo, aparecen en Vinson unas 23 erratas y 7 palabras omitidas por cuaderno de la primera edición. En este recuento paso por alto la dedicatoria, cuyo texto vasco, pese a algunas equivocaciones graves (*occasine* en vez de *occasione*, *coferitu* en vez de *cöferitu* Vinson no los señala ni siquiera ulteriormente) ha sido tratado con más cuidado que el francés.

A la citada edición del Evangelio de Marcos le aventaja notablemente, tanto en el método como en la realización, la preparada por W. J. van Eys del Evangelio de Mateo y publicada en 1877 (*BB* 3c). En ésta las notas del margen han sido impresas junto con el resto; la escritura cursiva (excepto en las notas del margen), las *f*, las ligaduras (como *ct*, *st*) de la primera edición, todo ello se ha mantenido, aunque no ha sucedido lo mismo con las tildes de abreviatura. Las páginas se corresponden pasablemente con las de la primera edición, pero no del todo, de forma que la paginación de van Eys aparece justificada. En el breve prólogo se dice que las erratas evidentes han sido corregidas; esto sólo es cierto en parte, pues van Eys también da *itjafforraco* (4.15), *passiónea* (17.T), *lekorreat* (25.15), *obiu* (27.23). Tampoco se pronuncia sobre el principio que impera en el uso de los signos. En cualquier caso, es preciso señalar algunos errores. La lista de erratas que aparece al final (que, por lo demás, contiene a su vez una media docena de ellas) da cuenta de 37 (prescindo aquí, como siempre, de los números equivocados en las notas del margen), pero sólo llega hasta 16.17. No sé por qué no llega más lejos, por lo menos hasta el capítulo 24, pues al final de este capítulo empiezan los dos últimos cuadernos, cuyas pruebas van Eys no pudo leer personalmente. Vinson (*BB*, p. 40) añade 10, pero da dos veces la lectura del propio van Eys: *erosteac* (por *erofleac*) y *promettatu*, tratándose en este último caso de la supresión de una errata de la primera edición (*prometattu*), lo mismo que en *chikiratu* en vez de *chilkiratu*. En otro caso, en fin, aparecen dos palabras unidas. Estas 44 erratas, de las que una consiste en la supresión de una

palabra, me han llevado a hacer un suplemento de unas 30 erratas y de 6 palabras omitidas (25.24). Por consiguiente, en van Eys aparecen unas 10 erratas y la omisión de una palabra por cuaderno de la primera edición. En una copia del Evangelio de Juan enviada por van Eys se basa la impresión de los diez primeros capítulos del mismo que aparecieron en *Euskara* desde el 15 de abril de 1891 hasta el 1 de julio de 1896 (*Euskara* 9 [1891] 66-68, 10 [1891] 75-79, 11 [1892] 88 s., 12 [1892] 94-96, 13 [1893] 103-105, 14 [1893] 117-119, 15 [1894] 122 s., 17 [1896] 140 s.). También aquí aparecen unas 10 erratas por cuaderno de la primera edición. En los *Corrigenda* a los seis primeros capítulos (ib. 13 [1893] 105 s.) Dodgson ha pasado por alto una docena de ellas. Por otra parte, se ha corregido erróneamente *hiritic* (4.30) en *hiritic* (en vez de *hiritic*), mientras que *Baldī* (3.12) y *discipuluequi* (3.22) no había que corregirlos en nada (la escritura redonda en cursiva).

E. S. Dodgson mismo ha reimprimido también en *Euskara* distintos fragmentos. En primer lugar, en el número 7 (1 de diciembre de 1889), pp. 55 s., la carta de Judas, y en el número 8 (1 de junio de 1890), pp. 60 s., la carta a Filemón, ambas manteniendo la misma división de líneas que en la primera edición. En la primera hay 6 erratas, entre ellas la omisión de una palabra (en la p. 105 Dodgson ha corregido erróneamente *Core-erén*, que está bien, en *Core-eren*, y *tenebrataco* en *tenebrateco*). En la última no hay ninguna. En fin, Dodgson ha reimprimido también en el número 11 de *Euskara* (fines de marzo de 1892), p. 87, la página *vii^v del TB no demasiado exactamente (en la p. 105 no corrige todo, por ejemplo *ecen behingoaz* no lo ha corregido por *ecin b.* incluso), pero después, en 1894, en el «Deuxième étude sur la langue euskara», *Bulletin de la Société Ramond* 29 (1894) 275-285, p. 282, mucho mejor. En *Euskal Erria* 21-2 (1889) pp. 179-181 ha editado las tres páginas de explicaciones de nombres propios que siguen inmediatamente al Apocalipsis, con más de dos docenas de erratas.

Dodgson ha publicado en diversos lugares «concordancias» (o como quiera él llamarlas) de varias pequeñas partes del TB: así una a la carta de Pedro en la *RLPhC* 23 (1890) 167-182, 262-277 (y una larga lista de «Additions et corrections» a ésta, ib. 24 [1891] 43-48, de las que la redacción ha suprimido lo que le ha parecido poco importante). En esta última, algunos lapsus calami de Dodgson son señalados expresamente como erratas de la primera edición. Así, sobre *çaiçu* (I.4.3) observa: «la seconde cédille de *çaiçu* est une faute d'impression originale, qu'il n'est pas nécessaire de répéter dans une concordance» (p. 43); la primera edición trae *çaiçu*. Sobre *harçaz* (II.3.14) dice: «orig. *harcaz*» (p. 44); la primera edición trae *harçaz*. Sobre *emendamentutara* (II.3.9) como él (p. 178) cita conforme a la primera edición, dice: «lisez *emendamentura*» (p. 46); hay que pensar que en la primera edición está así, pues como corrección lingüística estaría completamente injustificada (cf. por una parte el *à repentance*, no *à la r.* del texto francés de este pasaje, y por otra parte *emendamentutara* = *en o à repentance* (Mt 3.11, Lc 5.32, Rm 2.4); y desde luego la palabra es *emendamentu*, no *emendamentu*). Dodgson (p. 266) había leído *Harcas* (I.1.21), y observa: «pour *Harcas* sic orig., lisez *harçaz*» (p. 47): la primera edición tiene *harçaz*. *Lehenago danic* (II.3.5) es como lo había leído Dodgson (p. 269), y señala: «lisez *lehenagodanic*. Hautin l'a divisé» (p. 47): la primera edición tiene *lehenagodanic*, en una sola palabra. Sobre *ohoraitzaçue* (I.2.17) se dice: «lisez *ohoritzaçue*» (p. 48): la primera edición tiene *ohoraitzaçue*. *Çaretencât* (II.3.2) (p. 172) debe ser sustituido por *çaretencât* (p. 44): la primera edición tiene incluso *çaretencât*. En *The Basque Verb Found and Defined, Second Part*, Alençon, 1895 (*Extr. des Actes de la Soc. Philol.*, 25, 1896, 211-266) p. 43, en los *Corrigenda* a la primera parte (ib. 22), sobre I.Io.5.10 (*te-*

stificatu vkan duen), trae lo siguiente: «Hautin a mis un point après *vkan*»; no, no después de este *vkan*, sino después del de la línea precedente, que ya había sido señalado además en *The Basque Verb...* Alençon, 1893, p. 31.

Los deslices de nuestros predecesores nos han servido de instrucción y advertencia. Una obra más antigua puede reeditarse de tres maneras: tal y como está, tal como su autor hubiera querido o bien tal y como el lector actual la necesita. Que la última posibilidad estaba completamente excluida para nosotros, no necesita de ninguna explicación. Aprovecho para observar que una modernización del *TB* de Leizarraga tendría que tener más abundantes y más importantes cambios que los que ha experimentado el libro penitencial de Axular (que, desde luego, es muy posterior: 1642) en manos de Inchauspe (1864), ya que la lengua de Leizarraga está para los actuales labortanos y bajonavarros por lo menos tan alejada como la lengua de Lutero para un alemán actual. Por otra parte, el Nuevo Testamento en vascuence que apareció en 1828 bajo los auspicios de la propaganda protestante inglesa (a partir de ahora *TB*²⁸) es algo más que una modernización lingüística, algo más que el «retouche» de la traducción de 1571 que Vinson ha visto: se aparta de ésta lo suficiente como para que no sea asociada a ella inmediatamente, como se hace en la *BB* en el apartado 3g (donde, sin embargo, las reimpressiones del Evangelio de Lucas se han separado de aquélla en 381). El *TB* sólo tiene el significado de un monumento lingüístico. Surgió pues la cuestión de si dejábamos las erratas que tenía o si las eliminábamos, es decir, de si íbamos a sacar la obra como la hubiera querido el autor o no. Esto implicaba una cuestión previa, a saber, la de si podíamos hacerlo y la de si podíamos hacerlo en su totalidad. Las erratas de un libro, o bien son señaladas por el propio editor al final del mismo, o bien las reconocemos por el conocimiento que nosotros tengamos de su intención, además del que podamos tener de los modelos transmitidos. El último caso es bastante raro, y en él se encuentra nuestro texto; el otro es mucho más frecuente. Sin embargo, en la mayor parte de los casos, no es absolutamente imposible una constatación segura y exhaustiva de las erratas. Para ello no basta la consideración externa: cuando el *Et Rosette a vécu* de Malherbe fue transformado, deliberadamente o no, en *Et rose, elle a vécu* por el cajista, era una errata, pero dejó de serlo cuando el poeta, para aumento de su fama, declaró estar de acuerdo con ello. Pues bien, en una impresión hay sin embargo formas necesariamente erróneas, y donde estamos seguros de que éstas no tienen su razón de ser en algún capricho o en algún fin didáctico, debemos tratarlas como erratas. Pero su número es mucho más limitado de lo que puede parecer a primera vista: los dos principios que nos sirven para determinar el error nos abandonan en seguida. Por lo general, creemos con demasiada ligereza haber comprendido el significado del contexto, y convenimos demasiado rápidamente en apartar lo que parece estorbarlo. Por lo que hace al otro principio, el de la corrección lingüística, hay que decir que no penetra por todos los filamentos ni llega a todos los extremos ni siquiera en nuestras tan esmeradamente cultivadas lenguas de cultura. La alemana en particular acusa numerosas variantes, si bien muy desiguales en su importancia relativa. Incluso la obra aislada apenas puede mantenerse libre de aquellas, a las que voy a llamar «variantes internas». Así, si por ejemplo nos encontramos *Hülfe* con mucha frecuencia, y *Hilfe* sólo de modo excepcional, deberemos considerar con confianza que la última es una errata. Incluso deberemos suponer una errata, asimismo, allí donde leemos alternativamente *Hülfe* y *Hilfe*, sólo que no sabemos dónde está. Si, por el contrario, topamos con usos simultáneos por completo e indiferentes, por ejemplo *unseren* y *unsern*, deberemos achacarlo a la

indiferencia del autor, por más que en otras cosas no se deje pasar una. Cuanto más nos remontemos en el tiempo, cuanto más lejanos sean los ámbitos lingüísticos, menor celo tendremos, en general, por la uniformidad lingüística en las obras impresas y más inseguros nos sentiremos en el juicio sobre las variantes internas. Leizarraga fijó él mismo la lengua en la que escribió. Ciertamente que en la dedicatoria dice simplemente que el vascuence, hasta entonces, no ha sido en absoluto utilizado, al menos en traducciones. Pero de seguro que tampoco existía nada en el ámbito de la literatura original en lo que hubiera podido basarse. Había un único libro escrito en vascuence anterior al de Leizarraga, el de los poemas de Dechepare, de 1545, que eran de poca extensión, estaban en una forma muy descuidada y además en un dialecto distinto del adoptado por Leizarraga, de modo que no tenían trascendencia para éste, si es que los conocía. Y por mucho que también Leizarraga ponía atención en la lengua, lo que precisamente resulta evidente al compararlo con Dechepare, sin embargo la circunstancia señalada hace comprensible que sus escritos contengan un elevado número de variantes, cuya valoración nos viene dificultada además por el hecho de que nos faltan obras contemporáneas del mismo colorido dialectal. En muchos casos (*baitaye*, *dracun*, etc.: vide infra) ni siquiera estamos de acuerdo en si se trata de un doblete dialectal o se trata de una errata mecánica. Particular embarazo nos ocasionaría la posición del acento. En una palabra, cualesquiera que fueran los principios que, no sin contradicciones, hubiéramos podido adoptar para la determinación de qué hay que considerar errata, no hubiéramos podido reproducir el texto sin erratas. Por tanto debíamos reproducirlo con todas las erratas. Esto entrañaba, naturalmente, la necesidad de un informe crítico sobre éstas. Tal necesidad hubiera sido más apremiante todavía si hubiéramos emprendido alguna tentativa de eliminar las erratas. Hasta ahora, por lo general, no se ha tenido en cuenta el alcance de este asunto. Vinson (*BB*, p. 7) dice sobre el *TB*: «L'exécution typographique est très soignée et la correction surprenante» (se había servido casi de las mismas palabras para el Evangelio de Marcos, pp. III s.) y señala cuatro erratas, con un «etc.», a las que añade además cuatro errores de paginación. En la p. 522 da cuenta de dos erratas del primer tipo y una del último. Van Eys (*Les verbes auxiliaires dans le Nouveau Testament de Liçarrague*, La Haya, 1890 — a partir de ahora *VAL*—, p. 19, = *BB* 673) dice: «Les erreurs de ce genre (les erreurs typographiques) sont extrêmement rares dans le précieux volume de Liçarrague, qui est imprimé avec des soins inouis; cependant il y en a quelques unes». En la nota a este pasaje da 19 erratas, aunque entre ellas incluye el correcto *ligunçat* y un par de formas dialectales; en las «Additions» que están antes de la p. 1 se añaden otras tres. Como se ve, las erratas se cuentan en Leizarraga no por docenas, sino por cientos, y esto, para la crítica de formas de impresión dudosas, es de gran importancia. Con todo, debemos reconocer en el *TB* un buen trabajo de impresión que está muy por encima de las demás impresiones vascas de ese siglo y del siguiente. No sería del todo inútil (sin embargo, no he podido hacerme cargo de esta tarea) examinar cómo se comporta, con respecto al número de erratas del Nuevo Testamento vasco, el Nuevo Testamento francés que se imprimió seis años más tarde también en La Rochelle y por el mismo Haultin (esta vez aparece escrito así). El título reza: LE | NOVVEAV | TESTAMENT, | C'EST A DIRE, | LA NOVVELLE AL-| *liance de nostre Seigneur* | IESVS CHRIST. | A LA ROCHELLE. | Par Pierre Haultin. | 1577. Vinson, en cuyo ejemplar falta la portada, dice sobre esto (*BB*, p. 37): «les caractères son en effet les mêmes que ceux du livre basque de 1571, mais l'impression est bien moins soignée.» Lo primero, en cualquier caso, es incorrecto: los tipos del texto principal son aquí más pequeños que en el otro. Dos de los

errores de paginación a que hace referencia Vinson no se encuentran en mi ejemplar: «197 manque, 220 pour 203». En distintas ocasiones me referiré a este Nuevo Testamento francés de 1577 (a veces también al de 1563, Ginebra, Iean Bonne-foy, y a ambos abreviados como fr⁷⁷ y fr⁶³).

Lo más cómodo, rápido y seguro habría sido la reproducción de la primera edición por procedimientos mecánicos. Esto quedaba excluido para nosotros simplemente por la buena conservación y cuidado necesario de los ejemplares que se habían puesto a nuestra disposición. Teníamos que hacer componer todo de nuevo. Las pequeñas imperfecciones que son inevitables con este sistema no irán en menoscabo de su utilidad científica, y serán compensadas por la gran precisión y legibilidad de la impresión. A los esfuerzos que hemos prodigado les debemos un profundo conocimiento de la lengua de Leizarraga, conocimiento que esperamos beneficie también a otros, y no sólo ni principalmente por esta Introducción que, desde luego, está dedicada en su mayor parte sólo a cosas superficiales.

Desde el momento en que nos propusimos reproducir todas las erratas y al mismo tiempo consignar escrupulosamente las circunstancias bajo las que aparecían, debíamos distribuir el texto exactamente como en la primera edición, es decir, debíamos seguir a éste página a página, línea a línea. Quiero notar de paso que, en general, cada página del texto principal, exceptuando las que tienen encabezamiento de capítulo, tiene 31 líneas; algunas, sin embargo, ante un encabezamiento de capítulo, para que éste no quede cortado (aunque esto sucede con bastante frecuencia, por ejemplo en 113^r, 131^v, 163^r, 216^v), tienen 30 líneas o menos (70^r menos todavía: sólo 24); algunas, también antes de la mitad del capítulo, 30 (como 28^v, 90^v); por lo demás, muy pocas tienen 32, y eso cuando el fin de versículo se coloca junto a la signatura, como en 324^r, 356^r, 396^r (en este último caso la ampliación contagia la página inmediatamente anterior, 395^v). Por otra parte, tenemos **II^r, VI^r, VII^r, I III^v, IV^r, GIII^v, AVI^r, FI^r, GVI^r con 40 líneas en vez de 39; I III^v, IV^r tienen 49 en vez de 48, y ò VI^v, VII^v, VIII^r, 47 en vez de 48. El error, nada raro en general, que consiste en repetir una sílaba en el corte de línea, se encuentra aquí sólo de forma excepcional:

beta-taric

= *beta-tric* 146^r1.

Los encabezamientos de las páginas no siempre corresponden al contenido de la página, así:

CAP. XXI.

= CAP. XX. 249^r.

CAP. IX.

CAP. X. 304^r.

CAP. X.

CAP. IX. 441^r.

CAP. XX.

CAP. XXI. 456^r.

CAP. XXII.

CAP. XXI. 457^r.

S. PIERRIS. I.

S. PIERRIS. II. 417^v. 418^v.

Obsérvese también:

TIMOTHEO.

= TIMOTHEO. I. 368^v. 369^v.

Faltas en la paginación, como:

105

= 205

106

206

108

208

438

448

no son, desde luego, de pequeña importancia, pero su reproducción no tendría ningún sentido en un libro que ordenara las páginas de modo diferente a como lo hace la primera edición. De la reproducción fiel de las páginas y líneas de la primera edición, nos vino además la ventaja de que podíamos cotejar nuestra edición con mayor comodidad y seguridad.

Mantener exactamente igual que en la primera edición la altura y anchura de las páginas no nos ha sido posible. Por ejemplo, la página de texto principal (sin titulillo, signatura ni notas al margen) es en nuestro texto 3,5 mm. más alto y 4 mm. más ancho. Pero como los tipos correspondientes tienen, por término medio, la misma anchura (de lo cual como mejor puede uno convencerse es midiendo palabras enteras), nuestro texto resulta mucho más elegante, es decir, presenta cuadrados mucho más destacados. De *ā* a *ō* cada una de las dos columnas de nuestro texto no es ni 1 mm. más ancha, sino que nuestras letras son algo más pequeñas, y como consecuencia de esto las palabras quedan llamativamente separadas unas de otras. Así pues, nuestra impresión, en general, se aparta sustancialmente de la primera edición que, según la costumbre de la época, estaba dispuesta más o menos apretadamente. Las palabras están aquí, de ordinario, separadas unas de otras por espacios de pelo, y aun cuando éstos faltan no rara vez, ello se debe principalmente a la comodidad o indiferencia que se manifiesta también en otras cosas, como en la arbitraria supresión del signo de división. Tales palabras amalgamadas, por tanto, no deben juzgarse igual que las que, no demasiadas veces, se encuentran en las impresiones actuales. Por lo demás, hay casos en los que la separación de palabras no necesita ningún espacio, sino que la segunda palabra aparece diferenciada por una versal en su comienzo, o por *v* (que nunca se da en interior de palabra) o, en su totalidad, por la elección de otro tipo de letra, por ejemplo *ceneanBazco* 163'23, *recebituwokan* 433'27, *denachere* 258'16. La reproducción de un apélonamiento tal en nuestra edición puede dar una falsa imagen de las condiciones de la primera edición, y si la hemos mantenido por doquier es porque no nos hemos atrevido a separar de estos casos aquellos en los que la intención era mostrar una única palabra (sobre esto se tratará más abajo con motivo del guión), y porque más tarde alguna cosa resultaba particularmente llamativa. A veces, en cambio, hay palabras partidas, y tampoco en estos casos, por desgracia, nos hemos mantenido fieles: aunque aquí apenas puede pensarse en un valor lingüístico, en ocasiones lo hemos reproducido (por ejemplo *cira denean* 1'11), en otras ocasiones no (por ejemplo *hun á* 14'3). De igual modo hemos procedido allí donde una letra se ha corrido de una palabra a otra: por ejemplo, hemos reproducido *ce rvkanen* ēr'a30, pero no *complitul a* iir'a11. Por lo que hace a los signos de puntuación, no sólo, como ahora, el punto, sino también los dos puntos, el signo de interrogación y la coma acostumbraban a ir pegados justo a la palabra precedente, incluso ante un espacio de línea vacío. No rara vez aparecen apretados entre dos palabras. Por otra parte, de cuando en cuando están muy espaciados, por ejemplo *cap. i . 98'*. También aquí se reproduce a veces sí y a veces no. Frente a las dislocaciones hacia arriba o hacia abajo, hemos procedido de modo similar: donde aparecían en una gran extensión (por ejemplo en los comienzos de las nueve primeras líneas de *C r'*) no las hemos tenido en cuenta. Letras sueltas que aparecen subidas o bajadas han sido tenidas en cuenta a veces, por ejemplo *be^uatuén* E vi v 24. Al final de las líneas, los signos de puntuación se deslizan con facilidad hacia arriba o hacia abajo, casi hasta la siguiente línea, por ejemplo *ethorri' ērv'b1* (en el ejemplar de Leipzig), *betheac' i'vr'a8*, *heb.10.30. i'vr'a31*, *1.cor. ōr'a3* (nada de esto se ha reproducido). La inversión de letras, como en *ioan* 193' arriba, *proximoa* āvii'b25 la mayor

parte de las veces no ha sido reproducida, sólo *יצן* G vi'24. Esto es especialmente frecuente, por ser menos fácilmente perceptible, con *z* (así, *aitzinetic* **ii'32, *colpatzeco* **viii'33, *çoazte* ***iii'24, *centuzten* 76'19, *litzaqueteno* 180'18, *отхоиѳа* Ai'T, *bazcatic* A iii'2, *buruez* A v'19, *aitzitic* A vi'29, *verthutez* B i'36, *aditzen* C iv'7, de manera que también en nuestra edición, después de la última corrección de pruebas, una *z* se ha invertido de forma completamente injustificada (*neurtzeco* 457'15). En vez de *I* (la figura habitual de la primera cifra arábiga) encontramos a veces *I*, como en 84'27 mg, 149'14 mg, 177'14 mg, 202'36 mg, 364'15 mg, 366'7 mg, 381'1 mg, A ii'24 mg, pero quizá son sólo tipos deformados de *I*, como los 1 que aparecen hacia arriba: 98'27 mg, 190'18 mg, 223'3 mg, 233'36 mg, F iv'7 mg. Para decirlo brevemente, lo que en nuestra edición se aparta de lo regular, lo que produce una impresión perturbadora, debe atribuirse a nuestro modelo (por ejemplo los números de los versículos sangrados, desde 1' hasta 11', que nosotros hemos continuado hasta 24' sin darnos cuenta), pero no debe creerse que cada peculiaridad superficial se ha copiado. Si se quiere sacar de ahí un reproche contra nosotros, éste no puede ser el de haber omitido algo esencial, sino el de haber hecho algo superfluo. Para que nada que pudiera ser de algún modo significativo, por lejanamente que fuera, quedara excluido, teníamos que abrir mucho el compás: si la línea ha salido algo temblorosa y culebreante, da igual y además era inevitable, dado que antes de investigar letra a letra esas mil doscientas páginas no sabíamos todo lo que hemos ido conociendo después. A esto se añade una circunstancia sin duda secundaria: los diferentes ejemplares coinciden por lo general, como era de esperar, incluso en las cosas más insignificantes, pero no sin excepción. Esto, claro está, sólo lo hemos podido examinar ocasionalmente y sólo entre los ejemplares que hemos manejado. Así, el de Stuttgart y el de Leipzig tienen *bil*^o, *ed*^o 412'3 (que no hemos reproducido), el de Leipzig tiene por lo menos *deu*^o 428'1 (reproducido), el de Berna *bilo*, *edo*, *deus*. El de Leipzig tiene también 2.4 221'3 mg en vez de *Berriz* 22.4 del de Stuttgart y el de Berna. Muy frecuentemente hay puntos, a veces también acentos, que en un ejemplar son claros o por lo menos visibles, y en otro no pueden reconocerse ni siquiera con lupa (por ejemplo *demborá* Stuttgart ò i' b29 = *dembora* de Leipzig). Sobre estos detalles evanescentes hemos tenido mucha correspondencia. En una ocasión he interpretado como una diéresis lo que después resultó ser una partícula negra del propio papel: *düan* 451'18. En el de Leipzig aparece *gaichtòa* 137'T, pero no en el de Stuttgart.

Sobre la parte artística de nuestra impresión no tengo mucho que decir. Reproducida mecánicamente aparece sólo la hoja que contiene el título y, en la página siguiente, el friso y la inicial. Las iniciales de comienzo de capítulo en el *TB* (de las que *G* y *H*, hacia el final, son sustituidas a veces por simples versales de tamaño normal: 435', 436', 453', 455', 456', 457' - 346', 369') aparecen, tomándolas en conjunto y no cada una por separado, en tres tamaños, correspondiendo a la altura de cuatro, cinco y siete líneas, y con esto cambia a la vez la figura del adorno (por ejemplo *B* 1) 410', 2) 413', 3) 321'). Nosotros hemos puesto iniciales de sólo dos tamaños, de los que uno corresponde al primero de los de la primera edición, y el otro está entre el segundo y el tercero de la misma. Del segundo tamaño son la *H* y la *N* (por ejemplo 317', 406'), de ambos la *B* y la *I* (por ejemplo 321' : 413', 1' : 2'), del primero las demás letras, *A*, *C*, *D*, *E*, *G*, *L*, *M*, *O*, *P*, *R*, *S*, *V*, y en los detalles del dibujo éstas coinciden, completamente o casi, con las iniciales del segundo tamaño de la primera edición, exceptuando la *O* y la *R*. Por lo que respecta a los frisos (en particular los del *Calendario*, que ofrece en gran variedad la primera edición) no podemos preciarnos de una coincidencia similar, y menos todavía en relación a las

viñetas de los finales, donde incluso se nos deben perdonar ciertas contradicciones de estilo.

En la primera edición se han utilizado muchos tipos de escritura que nosotros, en la medida en que lo permitían los medios de la imprenta, hemos reproducido. Los distintos tamaños, donde no se podía obtener una total coincidencia, se han mantenido al menos en la misma proporción. Quien conozca las dificultades de una medición de esta naturaleza disculpará algunos errores de nuestra impresión. Por ejemplo, los tipos de 97^r línea 3 son menores que los de la línea siguiente, cuando tenían que haber sido exactamente iguales; los de 367^r líneas 4 y 5 tenían que haber sido menores que los de 374^v líneas 4 y 5, es decir las versalitas más pequeñas (como en la hoja del título, línea 3 desde abajo). Y en estas mismas versalitas había que disponer el CAP. I. de 382^v, 384^r, 402^r, 430^v, mientras que los encabezamientos de capítulo que en cada caso siguen presentan tipos mayores. Una relación similar se encuentra también en otros lugares. Por el contrario, en la primera edición aparece en la página 353^v un CAP. I. con tipos mayores que los de los títulos de los capítulos siguientes. Algunas veces se han deslizado por error letras sueltas de distinto cuerpo, lo cual, la mayoría de las veces, hemos reproducido, como por ejemplo las versales en el tamaño de las minúsculas correspondientes: **vii^r31, 416^v21, ē vi^rb36. No hemos reproducido *lefufec* 16^v36. Sí se ha reproducido una minúscula menor al final de una palabra (449^v2) y no una minúscula mayor al comienzo (*Çareten* 284^v9). La P de 428^v1 no sólo está un poco más alta (lo que hemos reproducido) sino que es al mismo tiempo menor que las mayúsculas que la rodean. La diferencia en la dirección de la escritura (redonda *antiqua* e inclinada cursiva) la hemos conservado rigurosamente. Sólo nos hemos visto obligados a sustituir la cursiva pequeña que aparece repetidas veces en el anejo del TB (ã rⁱ, Ar^v, rv^r, etc.) por letra redonda (*nonpareille*), con lo cual las letras redondas en *dela* A v^r4, *Eliça* B ii^r38, a su vez, no pueden destacarse. Por lo demás reproducimos los errores, nada raros, de letras redondas por cursivas, como en 2^r16 mg, 77^r38 mg, 80^r11 mg, 97^r9 mg, 129^v2 mg, 185^v41, 198^r3 mg, 298^r19 mg, 370^v T, 386^r T, C ii^r33 mg, vi^r39 mg, G vi^r2 mg. En *E/la*. 13^v17 mg y 54^v54 mg se nos ha pasado. Sucede también con mucha frecuencia en aquellas partes del *Abc* que hemos imprimido a continuación del TB, como en *Igãdea, eta, rom., Iob, P/fal., eph.* Aquí afecta sobre todo a las versales, como en *Eliça, Taulan* etc., con respecto a lo cual hay que recordar que en aquella época se confundía por lo general la escritura cursiva con las versales redondas. Lo contrario apenas se da (así ē iii^vb10). Si alguna vez se encuentra en la primera edición una Ç cursiva en vez de redonda (**iii^v18, *Abc* K rⁱ10, L viii^r10.11) se debe a que esta última no estaba disponible en el tamaño correspondiente. La dirección de los signos de puntuación (en el caso del punto no puede haber ninguna diferencia, y en el de la coma no suele haberla) queda determinada por la escritura dentro de la cual aparece. Pero del mismo modo en que nuestros cajistas gustan de poner un signo en cursiva después de una palabra suelta en cursiva, así también sucede frecuentemente con los de Hautin. En este caso, los dos puntos en redonda son, desde luego, lo normal, pero con frecuencia aparecen en cursiva, así en 47^v26, 241^v10, 256^v5 y también, sin que se haya reproducido, en *femeaz*: 174^r71, *ioaiteco*: 223^v2, *eguitera*: 275^v19, *laun*: 291^v2. Los dos puntos en cursiva se encuentran a veces en un contexto en redonda, como en 305^v24, 338^r1. Con frecuencia los encontramos en la redonda pequeña del índice de materias, como por ejemplo en ò r^vb. Si los motivos que determinan la elección de uno u otro tipo de escritura, en conjunto, son evidentes, no es esto así en el caso de las cursivas mezcladas con la redonda en el texto

principal. El estudio de las palabras destacadas por la cursiva, palabras que faltan en el texto griego y cuya adición está al servicio de una mejor comprensión o de una necesidad lingüística, es, sin duda, y sobre todo si uno tiene al lado la traducción francesa, muy instructivo. En este lugar deberíamos habernos ocupado de qué es lo que está demasiado marcado (por ejemplo *eguin çaiçue* 210^r39 = *est faite: εστιν*) y qué lo está demasiado poco (por ejemplo hayén artean 204^r19, *hayén artean* 204^r26 = *au milieu d'eux: εις τὸ μέσον*). El traductor debía de estar indeciso aquí y allá sobre cómo proceder. Por ejemplo *çuec galdez çaudetena* 227^r21 = *celui que vous cherchez: ὃν ζητεῖτε* parece estar justificado, en tanto que el pronombre personal carece aquí absolutamente de cualquier énfasis («den ihr sucht») y ha sido incluido sólo por ciertas consideraciones formales, de modo semejante a como ocurre en italiano. Sin embargo, no me meto con estas cosas más de cerca porque llevarían demasiado lejos, apartándonos del camino prefijado. En la forma, nuestros tipos redondos no se diferencian mucho de los de la primera edición, pero sí en cambio nuestra cursiva. Quiero llamar la atención sobre el hecho de que una letra, en la primera edición, tome diferentes figuras en una misma forma de cursiva porque en parte hay también en juego un interés lingüístico. No se trata, como en los casos referidos un poco más arriba, de una mezcla errónea, sino de una mezcla caprichosa que siempre puede ser provocada por motivos especiales. Y concretamente se produce primero con las versales, que o bien sólo se diferencian de las de la escritura redonda por la dirección, o bien destacan coquetamente por su cuerpo redondeado, sus entradas y salidas arqueadas. Algunas jamás hacen esto último, así *H, K, L, O, S, X, Y, Z*, pero las demás corresponden en lo esencial a la «cursiva florida de Garamond (en uso hacia 1640)», como está reproducida en K. Faulmann, *Illustrierte Geschichte der Buchdruckerkunst mit besonderer berücksichtigung ihrer technischen Entwicklung bis zur Gegenwart*, Viena-Pest-Leipzig, 1882, p. 368, sólo que la *C* de Hautin es delgada y sobresale por debajo de la línea; su *ε* redondeada y la *ʒ* (en fr⁷⁷; en el *TB* es más bien *ʒ*) no se parece tanto a la *F* como a la *I*. Las correspondencias formales, por lo demás, cambian repetidas veces con los cuerpos de letra: compárese, por ejemplo, la *M* y la *A* de la portada con la *M* y la *A*, mayores, del prólogo en francés. Incluso un mismo tamaño no excluye un cambio de forma, como por ejemplo en *z* de *ir¹⁶ y *z* de *viii¹. Las mayúsculas normales y las arqueadas con frecuencia se siguen de cerca unas a otras, así por ejemplo *A*: *iv¹¹ y 12, *v² y 3; *G*: 399^r16 mg y 17 mg; *C* de fr⁷⁷: 15^r T. Si no se tiene en cuenta esto, puede fácilmente darse en pensar que con la *I* alargada y cruzada de *Iesus, Ioseph, Iawn*, etc. (84^r19, 105^r25, 227^r36, 244^r22, etc.) se ha empezado a representar el sonido consonántico, para el que todavía se ha utilizado habitualmente la versal simple. No puedo acordarme de haber topado con esta *J* con valor vocálico en la primera edición, pero desde luego que sí en fr⁷⁷ (por ejemplo *Jl, Institutio*). En segundo lugar hay una, entre las minúsculas, que aparece con doble figura, a saber la *z*, que ya se estira *z*, ya se extiende a lo ancho *z*, ambas una junto a otra, como por ejemplo al final de 209^r24 mg, en la mitad y en la misma palabra en *gucizco* *v⁴, *litezquen* ã r¹³ y 14 (la primera vez la *q* pierde su cola tras la *z* ancha). Puesto que los tipos que sobresalen por abajo no pueden arrimarse como los otros al cuerpo superior de la *z* en cualquiera de sus dos formas, se crea en todo caso un espacio, lo mismo que entre dos palabras: *ez gende* ã r¹² está pensado seguramente como dos palabras, pero la *g*, en una y la misma palabra, no podría tampoco estar más cerca de la *z*. La cuarta y más fuerte diferencia en los tipos de escritura es la que hay entre mayúsculas y minúsculas. Junto con estas últimas se utilizan siempre mayúsculas del tamaño

correspondiente como versales, y del mismo modo mayúsculas mayores desempeñan con frecuencia, no siempre, la misma función en la escritura mayúscula normal, como por ejemplo en 57³⁷ y en los titulillos de las páginas de la izquierda. Muy llamativa es la alternancia de CAP. y cap. en la página de la derecha de 221 a 318: el primero aparece en 221, 223, 237, 239, 244, 253, 257, 260, 270, 275, 276, 286, 287, 292, 301, 303, 305, 306, 307, 308, 318, ni antes ni después. Me recuerda la broma que se permitió el cajista (y a éste el corrector) en la traducción suletina de la *Imitación de Cristo* (Bayona, 1883: BB 578): dejar que se intercambiaran, desde el principio hasta el final, JUSU-KRISTEN y JESU-KRISTEN como titulillo de la página izquierda (el primero 36 veces: 4, 8, 18, 22, 32, 44, etc.). Con respecto a las versales en las minúsculas, hay que señalar algunos errores de la primera edición: iniciales pequeñas en nombres propios (*v²⁰, vi¹¹, 4¹, 314¹⁷, ē iv^a 8, 9, ī iii^b41, ò i^b17); en comienzo de frase (D i³⁶), grandes en un apelativo (*Fedez* 272^v1), en un numeral (*Laurgarren* 440¹²), en un verbo (*Euangelizaten* 302¹⁶, por influjo de *Euangelio*; en el mismo versículo todavía *euangeliza*), en un adverbio (*Frangoqui* 245⁸, *Halacotz* ã v^a21). En algunos casos el uso es fluctuante, como en *Centener*, fr. *Centenier* (centurio) si hay al lado un nombre propio: *Cornelio Centenerari* 225^v T, *Cornelio... cētener* 226¹, *Cornelio centenera* 227²² (fr⁶³: *Cent-, cent-, cent-*; fr⁷⁷: -, *cent-, Cent-*). *Capitain* parece que se escribe con *c* incluso junto a nombres propios (256^v7, 257²²; fr⁶³: *cap-*; fr⁷⁷: *Cap-*), lo mismo en plural, pero con *C* en singular con artículo determinado (251³¹ etc., sólo una vez con *c*: 253²⁷; aquí fr⁶³: *cap-*; fr⁷⁷: *Cap-*).

Las letras que aparecen en nuestro texto son las mismas que se usaban habitualmente en francés en aquella época y que se han puesto de muestra en el *Abc A* iii^v. Tenemos en primer lugar las 23 mayúsculas del latín tal y como aparecen en las inscripciones (por tanto también *K*, pero no *J*, *U*, *W*). A esto se añade también la *Ç*, parcialmente equivalente, y por tanto Leizarraga no la incluye en ese lugar. Esta *Ç* no se encuentra en todos los tipos de letra, y por eso es sustituida o bien por la misma *Ç* en otro tipo de letra, o bien por la *C*, que es lo normal, como en iniciales (308^v, 344^v, 414^v), en títulos (por ejemplo ã i³), en redonda pequeña (por ejemplo ã vii^v a 29, 41, B vi²¹, 33). La minúscula cuenta con dos tipos más, puesto que *S* y *V* se diferencian en *f* y *s* por un lado y en *v* y *u* por otro. Aunque su uso en el vascuence de Leizarraga coincide en lo esencial con el contemporáneo francés, italiano, etc., debo sin embargo analizarlo en sus detalles por lo que respecta a la *s*. Vale la regla general siguiente: en comienzo y mitad de palabra se escribe *f*, en final *s*. Esta *s*, bajo determinadas condiciones, aparece también en mitad de palabra. Y estas condiciones son (si nos atenemos primero al francés —y también la dedicatoria de Leizarraga nos proporcionará pruebas—) las siguientes:

1) En composiciones totalmente diáfanos al final de la primera parte, como en la dedicatoria: *treshumble* *ii⁴, *toutesfois* *ii¹⁹ y iii⁹ frente a *trefobeiissant* *ii⁴, *tre-renommee* *ii¹⁶, *Toutesfois* *iii²⁵, *desquelles*, *toujours*, *Translateur*, *plustost*, *autresfois*.

2) Ante *t* en cursiva y por tanto ligado con ésta (cosa que no hemos podido reproducir), como en la dedicatoria: *esté* *ii¹⁰, *ceste* *ii¹³, *teste*, *feust*, *est*, *reste*, *adiouster* frente a *estant* *ii⁹, *estoye* *ii³, 4, *ceste* *iii²¹, *nostre*, *Testament*, etc. De forma idéntica ante *p*.

3) Tras *f* en redonda, si la siguiente vocal tiene un signo diacrítico, como ante *i* en fr⁶³ (*ausi*, *posible*, etc.) y ante vocal con tilde en fr⁷⁷ (*presenta/sëi*, *puif-sâce*, etc., pero también por ejemplo *lais/sât* 67⁵²; sin embargo, siempre *ausi*, *posible*, etc., con lo que la *i* pierde su punto), y ligada con *f* en cursiva normal ante *i*,

como en la dedicatoria: *auβi, meβieurs, poβible*. El vascuence sigue al francés. También en el primer caso *f* es, con mucho, lo más habitual, aunque tenemos *deshonest-* 307^r23, 308^r5, 344^r4, 414^v2 (fr⁶³: *desfon-, deshon-, -, deshon-*; fr⁷⁷: *deshon-, deshon-, -, deshon-*) frente a *desohoraten* 179^r49, 269^v23 (fr⁶³: *desfon-, deshon-*; fr⁷⁷: *deshon-* las dos veces), *desfiguratu* frente a *desconfort, defordre, desobediencia, despleg-*, etc., *transform-* 318^v18, 327^r13, 15 frente a *trāf-formatzen* 327^r14, *transfigur-, transport-*, etc., *promesbat* D v^r22 frente a *propofbat* B v^r6. Ante el guión la *s* parece dominar, por ejemplo *bildois-bat* 223^r32, *Ioannes-ere* 164^r23, *bas-ere* E r³, pero *deuf-ere* *Abc* B v^r5. El *Abc* ofrece pruebas en términos vascos para el caso dos: en el prólogo encontramos, junto a la *st* ligada de *estimatu, ikastien*, etc., la *st* también ligada de *Christ, irakasteco* (por todas partes tenemos *st* no ligada) y en la explicación al rey, que aquí está en cursiva (K II s.), *sp* ligada en *spirituz, suspirioac*. Lo más frecuente es *fsi* en vez del cada vez más frecuente *ssi* (sin punto sobre la *i*), como *eros/si-, hes/si-, ikus/si-, nabu/si-, po/sible*, etc., en la cursiva *βi* (que, allí donde se nos pasó —vide supra p. 13— no pudimos reproducirla). Ante punto de abreviación, por lo general *ss*, como en *coloss-, thess-*, pero en cursiva también *colob-, theβ-* (tuvimos que poner *ss*) y sin ligadura: *Colofs-* (304^r31 mg) y lo mismo en redonda (por ejemplo ē II^a10, b44). Haré referencia, en fin, al caso en el que el francés permite *s* incluso en inicial, por ejemplo ante apóstrofo, como en la dedicatoria: *s'est, s'estoit, s'en* junto a *se presentoit, se servir*; lo mismo en la redonda de fr⁶³ y fr⁷⁷, y desde luego es lo regular. La cabeza de la *f* y el apóstrofo se molestaban mutuamente, pero también se podía prescindir del último, y así leemos en el *Advertissement* de Calvino de 1544 (impreso por lehan Girard en Ginebra) *fest, sen* frente a *c'est, n'en, qu'il*. En el catecismo de Calvino impreso también en Ginebra en 1545 se ha sabido, en cambio, combinar ambos: *f'est, f'il, f'en* (pero también *sen*). Como en vascuence no hay apóstrofo, tampoco tiene la *s'*. Sobre *v* y *u* no hay nada especial que señalar: la primera aparece en inicial y la última en mitad de palabra, tanto para nuestra *v* como para nuestra *u*. Las ligaduras son bastante numerosas en nuestros textos. Leizarraga trae nueve de ellas en el *Abc*, de las cuales &, con su valor fónico francés o latino, no es procedente para el vascuence; &, que no hemos podido reproducir, aparece aquí sólo en extranjerismos (por ejemplo, 4^r8). Las ligaduras de la *f-* (*ff, fi, ft*) también nosotros las tenemos (sólo faltan en el texto de A y ss.), pero no las cuatro ligaduras de la *f* (con *i, l, s, t*) ni tampoco las de la *p*, que Leizarraga no anota ahí y que sí aparecen en la dedicatoria en francés. Todavía hay que añadir las de *f* con *s* en cursiva que, al menos en la dedicatoria en francés, hemos podido reproducir. También la *s* se liga con la *t* y la *p*, como acabamos de decir. Entre los «dipthongos» de Leizarraga se encuentran dos ligaduras: *æ* y *œ*, de las que la última debería ser completamente extraña a nuestros textos (la *œ* greco-latina aparece aquí como *e*), y la primera aparece sólo en una forma, en *hæy* y concretamente con valor de monoptongo (= *ε*). La *ae* no ligada, como en *Israel, Nathanael*, tiene otra pronunciación. No obstante, si nosotros leemos *Haey* 156^v T, *haei* 234^v T, *haey* 359^r T, se debe a que en esa cursiva no había ninguna *æ* disponible. Por su propia esencia las vocales con tilde, que en Leizarraga se mencionan entre las «Abreviaturas», pertenecen al conjunto de las ligaduras. La tilde es una *n* trazada en fuga que también puede representar a la *m*, por ejemplo *hābat, ilhūbe* (Vinson la desarrolla como *ilbunbe* en Mc 15.33). Como signo de abreviatura general, esta *~* aparece en *Gñatione* I II^a31 (*Gener.*) y en *Spū* I IV^a21 (*Spiritu*). De las demás abreviaturas referidas en el lugar citado, *o* = *us*, *q̄* = *que* y *q̄* = *qui* son completamente corrientes en fr⁷⁷, por ejemplo *plq, req̄ste*. La primera la encontramos una única vez

en nuestro texto (*de* 9 i iv^b18) e igualmente una única vez la abreviatura para *pro* (248^v28).

Si *f* y *s* son, como *v* y *u*, distintas formas de una letra a ojos de Leizarraga, nos encontramos también con letras (y en parte también ligaduras) que cuentan realmente como distintas pero con el mismo valor fónico bajo diferentes condiciones contextuales. Las palabras foráneas, sobre todo los nombres propios, son aquí, como casi siempre, un caso especial, puesto que acostumbran a no amoldarse al sistema fónico y gráfico del vascuence. La *y*, que está incluida en el alfabeto de Leizarraga, no representa otra cosa que *i*, pero aparece en palabras genuinamente vascas sólo como segunda parte de un diptongo y concretamente a fin de palabras o en interior ante vocal, en total consonancia con el uso dominante en francés en aquella época. Así por ejemplo *bay*, *etsay*, *etsayac*, *çayo* frente a *baina*, *etsaigoa*, *çait* - *guiçoney*, *hodey*, *hodeyetan* frente a *ceitan*, *cembeit*, *deithu*, como en francés *fay*, *ayant*, *foy*, *voyons* frente a *faire*, *voir*. Para *othoi* sólo esta forma es lo regular: *vir^r23, A r^r9, ir^r18, 35 etc. *Abc* A viii^r1, 12, 27 etc. e igualmente para *dei*: 6^v21, 42^v9, 44^v10 etc. Ante *h* hay cierta vacilación:

<i>eihartzen</i> 193 ^v 6	<i>eybar</i> - 21 ^r 10, 40 ^r 19, 20, 64 ^r 1, ^v 3, etc.
<i>leihorra</i> 44 ^v 15, - <i>rrean</i> 73 ^r 47	<i>leyhorrez</i> 398 ^r 29
<i>seiheits</i> B v ^v 6, - <i>tfa</i> 202 ^r 34, 204 ^r 20,	<i>seyhet/jean</i> 204 ^r 25
230 ^r 7, - <i>tjean</i> 204 ^r 27	

En contra de la regla, *y* aparece en:

<i>boeytabat</i> 51 ^v 7	<i>boeitabat</i> 89 ^v 3, 115 ^v 37
<i>çayt</i> 324 ^v 1	
<i>etsaytassun</i> 406 ^r 4	
<i>gaynean</i> 38 ^v 25	
<i>inçayqueon</i> 165 ^v 10	
<i>natzayçue</i> 293 ^v 1	
<i>seynaleren</i> D iii ^r 27,	<i>seignale</i> 53 ^v 48, etc.
<i>seynnale</i> E ii ^r 26	

E *i* en:

<i>baieta</i> *v ^v 25, <i>Abc</i> B ii ^r 6, v ^v 13	<i>bayeta</i> *vi ^r 31, ^v 27, <i>Abc</i> B vi ^r 18, etc.
<i>banarreió</i> 351 ^v 12	
<i>batheiatu</i> 291 ^v 16, - <i>atzen</i> F iii ^r 36 T	<i>batheya</i> - 4 ^r 6, ^v 11, 13, 14, etc. 291 ^v 13,
	14, 15.
<i>ceguei</i> ò ii ^r b28	<i>ceguey</i> E vii ^r 10
<i>cieçue</i> 88 ^r 9, 248 ^v 28	<i>eyeçue</i> 27 ^r 16, 351 ^r 2, etc.
<i>hæi</i> 41 ^r 36, <i>hæi</i> 234 ^v T.	
<i>maneiöfo</i> 405 ^v 17	
<i>moien</i> - D i ^r 38, ^v 17 mg, etc.	<i>moyenic</i> D iv ^r 36, <i>moyen</i> E i ^r 34

E incluso *y* en inicial por *i* consonántica:

<i>yegaguc</i> ã ii ^r b3	<i>ieçaguc</i> 139 ^v 5
<i>yetzaguc</i> A iii ^r 23 mg	<i>ietzaguc</i> A vi ^r 28

En las palabras griegas la *y* se mantiene, como en *mysterio*, *Pamphylia*. Sólo muy excepcionalmente es sustituida por *i*:

<i>Eutiche</i> 247 ^r T	<i>Eutyche</i> 247 ^r 9
<i>Lideaco</i> 223 ^v T	<i>Lyddan</i> 225 ^r 32, 35, - <i>a</i> ^v 38, (fr ⁷⁷):
	<i>Lydde</i> , <i>Lidde</i> , <i>Lydde</i> .

Aparece equivocadamente y en vez de *i* en:

Hyerapolen 358^v13

hypocryfia 321^v6

hypocriřiá 129^r1, -az 45^v28, 370^v2.

Leizarraga sustituye la *u* por la *ou* tomada del francés en una única palabra, en *haour* 'niño', para diferenciarlo en la escritura del homófono *haur* 'éste'. Alguna vez se han confundido uno con otro:

haour **vii^v21, 351^v15, 371^v4,

(en el mismo versículo le precede *haourric*), B iv^v13.

haur 422^r1

haur

haour

También en palabras románicas suele escribir Leizarraga *ou* sólo de forma muy excepcional, como *pourpr-* 450^v4, 452^v12, 16 y

recours E vi^v16

recurřa E ii^v27

El sonido [s] se representa con tres letras, siguiendo más el modelo español que el francés: *c* (ante *e*, *i*), *ç* (ante *a*, *o*, *u*), *z* (en fin de palabra, ante consonante y, algo peculiar del vascuence, tras *t*: *etzen*, *etzuten*). También se mantiene la *z* ante el artículo determinado y el interrogativo *-a* (*voza*, *eza*), pero:

borçac 49^v2 (dos veces)

borzac 451^r10

Todavía más raro es:

eceztaturic B v^v24

gaitcerran **vi^v15

ezezta- B i^v9, etc.

gaitzerr- 357^r8, etc.

Igualmente raro es lo contrario:

bazaizquio E ii^v13

berze i vi^vb31

ezagutzen 294^v20, *-uturic* A i^v15.

guizonéc 164^v19.

En nombres propios y extranjerismos, la *z* es adoptada sin más, como en *Zacharias*, *zelo*, pero entonces tiene propiamente el valor de una [s] sonora. También la encontramos, de acuerdo con el uso de fr⁶³ y fr⁷⁷, en:

Elizabeth Mm iv^va4, ã vii^va13

Genezaretheco ã iv^vb20

Elizabeth 97^v5, etc.

Geneřaret(h)co 28^r34, 73^v53, 108^r1.

Ante *e* a veces aparece *ç* en vez de *c*:

çineten 415^v12

çeraucan 68^v10

çerbait F viii^v13

cieçen 80^v11

cieçén 3^r8

citeçen 32^v6

çuçenéz ã ii^va27

eçeimere F viii^v3

eçen 22^v36

Con este grupo de homófonos *c, ç, z* se relaciona, a través del dífono *c*, la otra *c*, igualmente tomada del romance (ante *a, o, u*, consonante y fin de palabra) y *qu* (ante *e, i*) para el sonido [k]. Prescindiendo de nombres propios y extranjerismos (como *Quart* 290²³), Leizarraga escribe en un único caso *qu* en vez de *c* ante vocal anterior, a saber, *baiquaitu* (100⁷⁸, etc.), y en todas las formas correspondientes de *vkan, edin, içan* con *ai*, como *baiquaituque, baiquaitzque, baiquaitzaque, baiquaitzquio*; nunca, si no se me ha pasado nada, *baicaitu* etc. como sería de esperar. Quizá esto ha sucedido por consideración a los bajonavarros, para los que sin duda estaban precisamente destinados los escritos de Leizarraga, pues éstos dicen *baiquitu*, y también desde luego *guitu*. Podemos también suponer que en la propia lengua de Leizarraga la forma era *baiqueitu* (encontramos en él disimilaciones similares, vide infra p. 35) y que él sólo quería mantener en la escritura la *ai* de *gaitu* también aquí. Así se explicaría que en otros lugares encontremos siempre escrito *gai-*, no *guai-*, o al menos de forma general:

guaizquion Abc H viii¹⁷

Por otra parte, se encuentra también una sola vez *ezquaitzaitza* (E vii³⁸) por *ezgai-*. En *baicara* y en todas las formas correspondientes con *a* (por ejemplo *baicaquidizquio Abc B r¹⁹, iv⁵*) se mantiene siempre la *c*. Una vez he encontrado *qu*:

baiquarate Abc A vii²²

donde sin duda tenía presente el suletino *baiquirate* (como en 400²⁸). A la *c* y a la *qu* se les añade en los extranjerismos, como tercera posibilidad, *ch* (en palabras vascas = [ç] anterior), en lugar de la cual se desliza de vez en cuando la grafía propia, como en:

Corazin 20²¹

Cristen 348¹⁹

Cuzen i iv^b43

Aristarque 244^v T, *-quec* 247⁴

Chorazini 19^o T, *-zin* 123¹³

Chuz 116³

Aristarche 246²⁹.

Al lado de *c* y *qu* = [k] está el grupo *g* (ante *a, o, u* y consonante) y *gu* (ante *e, i*) = [g], que con la correspondiente *g* (ante *e, i*), *ge, i* (ante *a, o, u*) = [ž] (*gende, iugeatzen*), ha sido tomado también del romance. Pero el último es propio solamente de palabras románicas, y el sonido mismo es ajeno al vascuence, y por eso hay que suponer que ya en aquella época estaría más o menos aclimatado en la lengua hablada. Las *tenuis* aspiradas, que hoy día, donde aún se pronuncian, tienen una representación uniforme (*kh, ph, th*), se encuentran en Leizarraga escritas de la siguiente forma: *k, ph* (en inicial) y *pp* (entre vocales), y *th*; en Dechepare *qh* (también *cc*), *ph* y *pph*, y *th*; en Axular *kh* y *cc, ph* y *pp*, y *th*; Voltaire (1642: BB 12b) escribe para la primera *c-h*. De modo completamente excepcional también Leizarraga tiene *kh*:

khen 40²¹

ken 42¹³, etc:

Por muy extraños que puedan ser

daccujsagun B iii¹

daccarraçuen 193⁸,

daccarqueque 199²⁹

dacujsagun 95³⁶

no puede tratarse sin embargo de *cc* por *k*, pues, como quedará claro más abajo, estas grafías le son ajenas a la *tenuis* aspirada. Quizá la grafía de los extranjerismos ejerció

aquí cierto influjo: en ellos *cc* significa lo mismo que *c* (por ejemplo *accordaturic* 230^o11, *accommettitu* 258^o11). Pero junto a esto, *ph* se ha adoptado en los extranjerismos con el valor de *f*. En efecto, *f* no es sonido vasco, pero nos la encontramos en algunas palabras vascas cuyo origen foráneo está completamente difuminado, así por ejemplo *affari*. Nos encontramos *ph* por *f* una vez en:

prophanatu 251^o28

profanatzen 256^o6, etc.

En los extranjerismos, *th* no tiene otro valor que *t*: de ahí precisamente que se confundan ambas:

Thychique 358^r T

Tychique 358^o7

El vascuence no conoce consonantes largas ni geminadas. Por eso, cuando en palabras genuinamente vascas aparecen consonantes dobles, éstas representan, en su mayor parte, otros sonidos que los de los signos simples correspondientes. Este es el caso del citado grupo *pp*, así como *rr* y *ll* (tras *i*), que han sido introducidos con su valor románico. El que en aquella época se escribiera ante vocales *ff* (*iku/ff*, hoy *ikbusi*) se debe también a una imitación de las lenguas romances, pero sin que en vascuence cumpla función alguna, pues si en francés o en español antiguo, junto a la sorda *ff* está la sonora *f*, el vascuence en cambio no conoce este último sonido. Así por ejemplo:

Aitaf-~~f~~aindu G v^r21

Aitafainduta/ffun G v^r32

No se comprende por qué Leizarraga escribe siempre *her/ff* (*Dechepare her/ff*). ¿Tenía presente acaso la forma, atestiguada por lo demás, *her/ff*? También existe esporádicamente la *ff* regular de *affari* (*Dechepare affari*). En fin, se han mantenido las consonantes dobles por consideraciones etimológicas, aunque rara vez había justificación para ello. También se da el caso de la simplificación:

bata/ffunaren G v^r3

bata/ffuna 208^r T, *-un* G iii^o32

ceinetarico 368^o15 (= *-ic + co*).

Fundadas en evidentes errores están las consonantes dobles de los siguientes ejemplos:

additzea B ii^o24

aggueri 435^o18

Cenchrecco 290^o col. (¿*Cenchreeco*

Cenchrecco 289^o1 (cf. *Cenchren* 244^o18)

según el fr. *Cenchree*?)

erraitten 30^o2

leinnuac 37^o28

Ioannic 114^o22 (le sigue cerca *Ioanne/ff*)

También podría citarse aquí el *BBaina* de la p. 50. Igualmente la *r* y la *f* triples de:

Berrriz 221^o1 mg

iku/ffiric B ii^o31

En los extranjerismos las consonantes dobles suelen mantenerse, y así en *appacega* 268^o31, *apparaillua* 262^o19, la *pp* tiene su valor románico (= [p], no vasco = [ph]). Están también en este último caso, ciertamente, las de *appaincen* 'preparar', 'adornar', 412^o5 etc., aunque también es de origen románico (esp. *apañar*, cat. *apanyar* 'arre-

glar', 'preparar', 'componer', 'adornar'). Sin embargo, junto a esto aparece no rara vez, en parte como en las propias lenguas extranjeras, la consonante simple:

acomettaturic 126^v22 s.
flaca 30^f32, *-aturen* 75^v3

Iaques 5^r T, 6^r21 (es lo regular en fr⁶³ y fr⁷⁷).

permetitzen 369^v12
promelsequin A r^v35
quitatzen C vii^r33

raportatu **iii^r32
refuscita 17^r8, *-atu* 272^v24, 277^r11,
281^r9, *-aturen* 297^r14

suportatu *viii^v33, *-aturē* 33^r17,
suporturequin *vii^r28

tyraniatic D ii^r19

accommettitu 258^r11
flaccata/ssun **v^v23, *-nac* 287^r1,
flaccnac ib. 29, *-ago* C viii^v30,
flacqueçá **viii^r19.
Iacques 17^r2. etc.

permettitu 36^r8, etc.
promessén A ii^r5, etc.
quitta *Abc* B iv^v4, etc.
rapportari 267^v30

refuscitatzen 260^r8 (en fr⁶³ y fr⁷⁷
lo regular es *reff* -).

supportatu 287^r1, etc.

Tyrāno 245^v9

Ejemplos de lo contrario son:

Appollos 243^r T, *-oc* i iv^va30
Paulen 257^r T
guitarrarién 446^v2, *-rrác* 448^v2
epheff. i ii^vb47, iii^va44

Apollos 244^v24, etc.
Paulen 257^v T, etc.
guitarrac 446^v2.
Ephes. 46^v4 mg, etc.

El último caso llama la atención tanto menos cuanto que, por una parte, cuando hay abreviatura, *ss* es representada más frecuentemente por *f* (*Colof.*, *Thef.*; cf. *Philip.*, *Pier.*) y por otra parte, hay costumbre de escribir una doble *f* tanto en palabras vascas como en extranjerismos. Así, es regular *pau/ssu* 20^v29, etc., *pau/ssaturen* 123^v6, y además *ieloffi* 326^v2, 336^r17. A este caso deben ser agregadas todas aquellas variantes gráficas que ya en su forma románica presentan los préstamos tomados del romance. La discrepancia entre la grafía etimológica y la fonética se continúa hasta el vascuence. Así, tenemos *ct* junto a *t*:

appointamēdua 421^v2, ē i^vb9,
-amendu 424^v10, *-atzeco* ē i^vb11.

licteretan 215^r15

suiect 285^v5

appointadi 7^r24

suiet 103^v51, 285^r1, etc.; *suiettē*
*vii^r31.

Además, *ci* frente a *ti*:

tentacionetan 126^r4
audiencián 259^v23

tentationetan 9^v13, etc.

En efecto, normalmente las palabras ya atestiguadas en la literatura latina e inalteradas, conservan su *-ti* como en *abundantia*, *patientia*, *gratia*, etc. Pero regularmente se escribe *precio*. Cf. además:

viciofoa A iv^v24

viciofoa F iii^r6, etc.

Por el contrario, un *-ti* latinizante se abre paso en formaciones nominales románicas:

soberantiataco *Abc* B iv^v12
trifetián **viii^v9

soberancia 324^v1, *-atacoz* 369^v9

En Leizarraga está, desde luego, la forma habitual *tristitia* (por ejemplo 195'6), pero lo mismo que *finecia* 343'14, *paubrecia* 323'2, ya entonces se decía también *tristecia* (hoy *finecia*, *tristecia*) junto a *flaqueça* (también hoy), entre otras. Paso por alto las diferencias gráficas que no encontramos en una misma palabra (por ejemplo *compainia* - *Es Spagna* - *feignoria*; *veilla* - *beilhaqueriazco* F VIII'21). Tan sólo hago notar que si la llamada *e* muda en posición final de palabras francesas (que, ciertamente no sólo en el sur de Francia, todavía solía pronunciarse en el siglo XVI) en vascuence es tratada la mayoría de las veces como la *e* vasca (*digneac*, *ugeac*, *princeac*; en la última palabra pasa incluso a *i* ante *e*: *princiéc* 38'25, *princiey* 71'21, *princietaric* 293'8, frente a *reguéc*, *echetarat*, etc.). Esto, sin embargo, no siempre es así: al menos se dice, por ejemplo, *Pilate*, pero *Pilati*, *Pilatgana*.

Las variantes aducidas hasta ahora tienen en común que no demuestran ninguna diferencia de pronunciación, aunque con esto no quiera decirse que todas se reduzcan a una fluctuación de la ortografía. Paso ahora al segundo grupo, mucho más grande, de variantes: aquellas en las que está implicada una diferencia de pronunciación. Podrían entrar, propiamente, en dos subgrupos: el de las que no pueden en absoluto ser atribuidas a la lengua de Leizarraga o al vascuence, y que por tanto tienen carácter de erratas mecánicas; y el de las que son atestigüables o al menos imaginables como formas de la lengua hablada. Pero dado que esto no podría llevarse a cabo sin inseguridad y por tanto sin arbitrariedad, prefiero ordenarlo todo según puntos de vista externos, y donde parezca que existe cambio de pronunciación, resaltarlo expresamente. Algunas cosas de las que se esperarían aquí no serán tratadas hasta más adelante, en el apartado de morfología y sintaxis, pues también con respecto a eso las fronteras son en parte inseguras.

1) Confusión de letras sueltas (también, a veces, de una letra y un grupo de letras que representa un sonido simple):

1.1) Entre consonantes o entre consonante y vocal. En su mayor parte debe atribuirse a la semejanza de los tipos, pero también actúan otros motivos: por ejemplo, en el lugar de la letra debida se coloca fácilmente una de las que se encuentran en su entorno inmediato.

a por *n*:

complimeadua I VIII'35 (*a*₁)

b por *d*:

beabruarenác **VI'3 (*b*₁)

b por *h*:

babitationea D VI'18 (*b*₁)

bambat D VI'27 (*b*₁)

bebar 51' T (*b*₂)

beb. I II'15 (*b*₁)

epbef. 375'9 mg

b por *p*:

nolazbaita B II'30

nolazpait 326'3, etc.

b por *u* (= *v*):

aburtoin 311'8 (fr.mer.)

auortoimbat ã II'5

c por *ç*:

caretencát 418^v2 (*c*₁, *c*₂)
cayola C iv^r2
cayoneā **II^r39
ciecán 147^r30
ciecón 97^r13, 99^r34
cuec 420^r3
cuequin 319^r14
cuhurtziaren **I^r12
cutenean E iv^r6
dencát 271^r25
dieçoquen 317^r7
ditecen-| cát B v^r24
ecaque F vi^r23
Elicá ē vii^a2
encunic 167^r47
eztucue 40^r25
gaitzatēcát G v^r5
gaucá 273^r16
guiconén 7^r16
ican 238^r33, ē iv^rb4
ieçadacue 3^r8
itzacue 112^r35
leçatēcát 54^r59
puiſſancá 9^r13
salutaitzacue 289^r11

Por supuesto, no se señalan aquí aquellos casos en que el tipo de escritura correspondiente carece de *ç* (vide p. 15).

c = *e*:

conuertitzera A 5^r13 (*c*₂)
erideitcn **viii^v9
Iudaca 257^r24

Debería aparecer *Iudu*; sólo puedo explicarme esta forma si ha sido tomada directamente del texto latino, como *Samaritana* 165^v7, 9, aunque también entonces sería de esperar *Iudea*.

c por *g*:

carcagarritaco G v^r7 (*c*₂)
corputz 51^r12 (influjo del
 lat. *corpus*).

Amorecatic no puede citarse aquí: es la grafía normal (81^r29, 351^r7, ā v^a23, B vi^r10, C iv^r28, D r^r18, iv^r5; con *g* no me la he encontrado en ningún lugar), y también en bajonavarro y en suletino se dice así (*amorecatic* ya en Dechepare y en las *Pregariac* bajonavarro-occidentales de 1651 -BB 23d- p. 2, 17, 22). No puedo explicar esta *c*, pues en todos los demás casos, tras vocal o consonante se escribe y se pronuncia *-gatic*. Salaberry (BB 277), p. 10, señala: «Le mot propre serait *amoregatic*; par corruption on a substitué la lettre *k* à celle *g*».

c por *k*:

vcan 303⁵ (inmediatamente
antes de *laincoac*)

Leizarraga escribe *vkan*, *vkaiten*, pero *eduqui*, *eduquiten*. En la misma raíz verbal intercambia regularmente *k* con *c*, según el contexto fónico o, como podríamos sospechar, según la acentuación. Así, tenemos *ikuſſi*, *ikuſten*, *ikuſſac*, *ikuſquiçue*, pero *dacuſſate*, *badiacuſquiat*, *becuſſa* y *eracutſi*, *eracuſten*; *ikaſſi*, *ikaſten*, pero *iracatſi*, *iracaſten*; *ekarri*, *ekarten*, *ekarroçue*, *ekardaçue*, *ekatzue*, pero *çacarquela*, *dacazquet*, *ezpaitacarque*; pero en vez del previsible *erac-* nos aparece *erekarri*, *erekarten*, incluso *ezterakarran* 299¹⁸, es decir, *k* tras *a*. Semejante, aunque no coincide exactamente, es la relación entre *th* y *t* en *ethorri*, *ethorten*, *athor*, *dathorrenean*, *banatbor*, *bethor* - *çatozte*, *datorquela*, *baniatorquec*.

c por *o*:

ençutecc ē viii^a4 (*c*₂)

c por *r*:

ſac A vi^r29

c por *t*:

ceruetarac C vi^r7 mg (*c*₂)

ç por *c*:

çaiçu **vi^r34 (*ç*₂)

cerauçan C vi^r9

communiçatzeco 426^v T

drauçã D vi^r29

ediſiçatu 386³

guciaç ē iv^rb14

lainçoa 10^r24

maradiçatu **vi^r2

ç, *c* por *ch*:

cekenqui 324⁶ (dos veces)

chekengui ē viii^a22 (sul. *chekena* ā
vii^a19)

çucen 4³, *-na* 224¹¹, 358¹, 418¹⁵

chuchen- 100^r79, etc.

gaiço B vii^r35

gaicho 435¹⁷

gaiçoac B v^r9

En realidad *ch* es hipocorístico para *ç*, pero con frecuencia la diferencia desaparece, y la forma secundaria pasa a ser la principal.

ç por *e*:

çſtimonio **iv^r28

ç por *b*:

be-|çar *Abc* A viii^r29 (la línea
precedente empieza por *ça*)

ç por (*t*)*f*:

fantafiaçu G v^r24, viii^r5 (cf. *-azco*
G iii^r21). *harricuetara* 23^r5, 24^r20,
66^r5, ^r16.

ilhumbçu 449^r10

mēdiçu 100^r65.

Este *-çu* es bajonavarro por labortano *-tʃu* (*harritʃu*, *menditʃu*, *odolʃu*; en Leizarraga *vertʃutetʃu*, *urgulutʃu*, *iaquinʃu*).

ch por *ç*:

charqui 403^v2

çar 15^v16, etc.

Como se ha dicho, *ch* es en realidad un hipocorístico.

d por *ç*, *c*:

daicula C vi^r17

çaicula

Esto intentaré explicarlo más abajo, en relación con otras formas verbales.

deçaqueagu C viii^r16 (dial.)

ceçaqueagu C vii^r35

eztitiát 434^r2 (*ditiát*, dial.)

citiat 49^r20, *citiagu*, etc.

d por *th*:

aurdithē **i^r22

aurthiteco 179^v59, *-iten* 406^v5

En el segundo caso el significado del verbo es 'arrojar', para el que los diccionarios, sin embargo, dan más bien *aurthiqui*, *arthiqui*, y también con *d*, *aurdiqui*, *aurdigui*; y así también Leizarraga tiene (73^r48) *aurthiquiten* (fr. à tirer = à tirer à la rame). En el primer caso traduce como *nola bere arraça maradicaturat aurditē baitute guciéc* el francés *sentans tous leur maudite race*, y en el tercero, de este modo: *Inuidiatara aurbhiten du: conuoite à enuie*, y vemos claramente que el verbo vasco que corresponde al románico *tirer*, *tirar*, le sigue a éste incluso en su sentido figurado: «(in eine Farbe) fallen», «(einer Sache) ähneln», «(auf Etwas) hinstreben».

e por *c*:

diaerenac ē vii^vb6 (*e*₁)

ieenac ***iv^v2 (*e*₁)

Lue. **iv^v16 mg; *lue.* ī iv^vb48

El segundo caso no se ha reproducido, ya que primero se leyó *c*. En realidad, en éste y en el cuarto caso (aunque aquí sólo en los ejemplares de Leipzig y de Stuttgart es una *c* claramente) se trata de tipos de *e* en mal estado.

f por *f*:

menofpreciatu **vi^r15

g por *k*:

egar 195^r12, 303^r13, 338^r2, *-ari*

127^r27, 410^rT, *-arten* 283^r18

Es, sin lugar a dudas, el mismo verbo que *ekarri*, del que aquí no se diferencia en absoluto en cuanto al significado: desde luego, en 338^r siguen muy de cerca *elkarren cargác egar itzaque* y *bere cargá ekarriren du*, y a *gure bekatuac ekarri* (411^v24) corresponde *gure bekatuac egari* del título del capítulo. En realidad *egari* es una forma dialectal de *ekarri*, pero que en esos mismos dialectos está marcado en parte con un significado algo distinto. Lo encontramos en Larramendi como *egartu* bajo 'llevar', *ecarri* bajo 'traer'; en Gèze aparece *egari* como 'preserver', 'garantir' y 'supporter', *ekharri* como 'apporter'; en van Eys encontramos *egari*, labortano, como 'user', *ekarri* como 'porter', 'apporter', 'amener'. Dechepare (B ii^r8) tiene la forma intermedia *egarrico*, con

doble *r*, con lo que fácilmente se produce confusión con *egarri* 'sediento' (ib. C 11'20).

g por *p*:

gorgutza ī 11'139 (*g*₂)

g por *q*:

c, *chekengui* ē 14'14, 15, 18'22 *cekenqui* 324'6
nenguiçuençát 265'20, *nenguién* 328'33 *guēquinztén* 239'13

En ambos casos el hecho de que se repita nos frena a la hora de admitir una confusión de letras. El primero hay que compararlo con el labortano *ungui* = sul. *hounqui*; en el último pueden haberse cruzado formas de *eguin*.

g por *r*:

bothege C 1'2 mg (sigue inmediatamente *gucitaco*)

h por *b*:

gabe **17'27
heb ī 1'21 (*b*₂)
hetheric 212'8 (*b*₁)
ilhūhea 429'13 (*b*₂)

h por *g*:

hure ***11'12 (*harçaz eta hartan*
precede inmediatamente)
lenhoage *17'20

i por *c*:

berantior ē 18'15, -*iorrac* ib. 33

k por *c*:

karriquetara 215'15 *carrica* 9'5, -*iquetan* 21'19, 133'26,
-*iquetara* 123'10, 135'21.
kordác 263'32, -*atoz* 162'15 *cordaz* 224'25

Leizarraga acostumbra a mantener la *c* en el comienzo de las palabras románicas, y a poner *k* en posición medial en vez de *cc* y *c* (tras consonantes) sólo en casos de palabras completamente naturalizadas (*bekatu*, *barkatu*).

m por *h*:

M. F 1'4

m por *n*:

ceim ī 14'46 (*ilhumbe* está justo encima)
Chanaam Mm 11'21
Iaincoarem C 11'8 (sigue *Semea*)
mincenetik 256'11

En los tres primeros casos puede pensarse en un desarrollo erróneo de la tilde, lo mismo que en

n por *m*:

cenbat 126'8

n por *u*:

Anri Kal. II^o2
gniaizquió 217^o4
lnc I VIII^ob48

Auri Kal. II^o2

p por *g*:

porputz *Abc* B III^o25

q por *g*:

equiteco 358^o7
ezquitzaizte 332^o5, *ezquaitzaitza* E VII^o38

Tras *ez-*, *b* y *d* se hacen sordas (también *c* tras *bai-*: *baicara*), pero *ezgara*, *ezgaituzte*, etc.

r por *n*:

belhaurico 221^o60, 225^o40, 249^o36, ^o5; *belhaun* 286^o11, 349^o10, 399^o12,
-rica- 33^o14, 56^o29, 62^o40, 81^o17, *-netara* 108^o8, *-nic* 282^o4, *-nac*
 94^o19, 152^o41. 342^o14.

Van Eys se equivoca, como se ve, al decir sin más ni más que Leizarraga escribe *belhaur* por *belhaun*. Aquélla es, en efecto, propia de algún que otro dialecto (por ejemplo del altonavarro meridional), pero aquí aparece usado sólo ante *-ic* + vocal (cf. el francés meridional antiguo y moderno: *dimergue*, *morgue*, etc.)

r por *t*:

Cesarearic 257^o1 (*r*₂)

No rara vez se encuentra en Leizarraga, al igual que en otros escritores, *-ric* por *-tic*, como *Italianic* 401^ocol., *Macedoniaric* 243^o5 etc., *Romaric* 339^ocol. etc., frente a *Ephesetic*, *Galileatic*, *Ierusalemetic*, *Iudeatic*, etc.

crearura 320^o17 (*r*₂)
era ē VIII^ob34
bandira/sun F VIII^o39, *-na* ib. ^o8

Es una forma dialectal: S. Pouvreau (*BB* 788), igualmente, junto al habitual *bandita-sun* utiliza en ocasiones *bandiresun*, como en pp. 27, 52, 56.

hizreraoan ē VIII^ob32 (*r*₁)
gorpurz I II^oal (*r*₂)

Aparte de la proximidad de una *r* en casi todos los casos, hay que considerar la gran semejanza que hay en este tipo de escritura entre la *r* y la *t*.

f por *b*:

fu/mettitu 332^o5, *-itzeco* F VII^o1 (*f*₂)
 (bearnés) *submettizen* G v^o29 (lat.)

f por *c*:

Affenfionetico C v^o12 mg (*f*₂)

f por *ch*:

firmendu 264³

chirmendu 193², -*uac* 193⁴, 5, -*ua*
193⁶, *ẽ* 19^b45

Con esto sucede como con *ç* y *ch* (vide supra).

f, *s* por *f*:

disfamatzera D VII²⁶,
disfamaçale 377² (esp.)

diffamatzen D VII¹⁷
diffama- 2¹⁹, 247³⁷, F VII²⁶,
VIII¹⁹.

f por *l*:

Legiffatora A VIII⁸ (*f*₂)

f, *s* por *z*:

ikus garria F II²³ mg

ikuzgarria F II²²

Al mismo tiempo es una confusión de palabras: *ikusgarria* significa «lo que merece la pena verse».

laburfsqui B II²⁹, VIII²⁸

No puedo atestiguar en Leizarraga el caso concreto de *laburzqui*, que es la forma predominante en labortano y bajonavarro (sul. *llabursqui*), pero sí tiene *arinzqui* **II¹⁴, *communzqui* B VIII³⁰, *bardinzqui* F V¹⁵ donde en realidad no es una *r* sino una *n* la que precede a la *z*. Frente a *laburfsqui* está el adverbio de formación normal *laburçai*, como en 415¹², E IV², *Abc* H VIII²².

t por *c*:

ditut 377¹³ (*t*₂; al mismo tiempo
hay confusión de palabra)

lurretit 108³ (*t*₂)

t por *ch*:

tipitobat 405⁵

chipitobat 405⁵, *chipi-* 20²⁵, etc.

Aquí la *t* tiene claramente el valor de la *t* palatal que más tarde se representará *tt*: nos encontramos ante una variante dialectal. También *-to* equivale a *-tto* y alterna igualmente con *-tcho*:

haourto- 191³³, 336¹⁹, etc.
(«niñito», en sentido religioso)

haourtcho- 3⁸, 11, 13, etc. («niñito»
en sentido propio).

Pero en general las dos terminaciones de diminutivo se distribuyen según las palabras: *appurto*, *emazteto*, *i/flato*, *kordato*, *açauto* (25³⁰; vide van Eys *Dictionnaire Basque-Français*, París y Londres, 1873), - *choritcho*, *gambratcho*, *liburutcho*, *ohetcho*, *templetcho*.

t por *d*:

albeitzinteizte 111²³; cf. *cintezquete*
193²⁸

cindeiztençát 316⁴, 323⁹, 327⁷

Leizarraga prefiere aquí la *d*, aunque así la regularidad con respecto a *guentecen*, *guentezque*, *guintezque* y también *guentuen*, *guintuen* queda anulada. El guipuzcoano

tiene *guindecen*, *cindezten*; el labortano y el suletino *guint-*, *cint-*; para los dialectos vascofranceses en general, Dartayet (*BB* 319c) señala *guintecen*, *guindecen* y *cintezten*, *cindezten*, pero Salaberry da de hecho para el bajonavarro *guinten*, *cindezten*.

chuchent (*ceiten*) 132^v11, (*cedin*) 13,
(*itzaque*) 399^v12

Cf. infra p. 38 *ilhund*, etc.

t por *h*:

baitaiz 13^v19, 122^v57

baihau 8^v41, *baihincén* 205^v18, etc.

Baitaiz es regular; está formado del mismo modo *albeitindoa* 8^v41. Van Eys (*VAL* p. 30, nota 2) señala la posibilidad de que también en *baiheçaquete* haya una *-t-*: esto sería imposible por la ambigüedad (cf. *baiheçaquegu* «a ti» *Abc B* n^o25, *baiteçaquegu* «a él» *Abc B* m^o19).

t por *i*:

antmalac 435^v7

t por *r*:

arthatfean 215^v21 (en vez de *arra-*;
ingerencia de *arthat/su*)

ethot D 1^v27 (*t*₂)

itabaizte I v^a36 (*t*₁)

hartoca 11^r T *hartoquétan* 438^r15 *arroca* 12^r24 (*barrocaren* TB²⁸ ib.)

Cf. *harroqui* en Pouvreau, donde van Eys ve *harri-toqui*.

natutaren A 1v^r23 (*t*₂)

othoit D 1v^r30 (*t*₁; hemos corregido
la errata por error)

Cf. supra «*r* por *t*». Así *ptompt* en fr⁷⁷ 304^r2, *echetean* en los refranes vizcaíno-guipuzcoanos de 1596 (*BB* 6-7) 10, 15, *otoençat* ib. 30, 11 (al revés *beratu* por *betatu* ib. 12, 5).

th por *d*:

eritheitzebat G v^r35, 'imaginación' o
'invento', si se pone en relación
con *erideiten*

beranthuren 396^r37

minthuric 260^r11

berandua 72^r35 (dos veces), 83^v11

karmindu 440^r11, *-uraz* 270^r14,

samindura 344^v31

u por *n*:

spirituau ē viii^a25 (*u*₂)

u por *y*:

çauán 112^r30, *çauenac* 387^r6

Van Eys (*VAL* p. 47, nota 2) opina que este último (*çauenenac* es una errata) estaría por *cerauenac*. Pero dejando a un lado el hecho de que no se deje explicar fácilmente

ni como errata propiamente dicha, ni como variante dialectal, *çayenac* encaja en el contexto de la primera edición, así como en el de la traducción francesa (*ausquels il a esté annoncé*), mientras que la otra lectura significaría «a los que él lo había anunciado»; compárese también con esto: *denūtiatu içan çauenac: denuntiatu içan etzayenéc* 288^v21. Lo mismo pasa con el contexto de la primera forma, que van Eys no cita: *Ejcatzen çauán guciari emóc: Ejcatzen çayanari emóc* 8^v42. Intentaré explicar estas formas verbales más abajo, en conexión con otras.

x por z:

extugu 301^v4 (en el versículo
precedente: *examinatzen*)

z por c:

horrez C 11^r36 (y a continuación:
guiçonez)

z por s:

finbetz 170^v46

z por x:

ezhorta 371^v1,
ezhortatione *vi^v1
teztuan *vii^v13

¿Es una cuestión de grafía o de fonética?

Un signo de puntuación en vez de una letra:

:ro tara A vii^r11 = *orotara*

Una letra en vez de una cifra:

r7 õ iv^vb31 = 17
i 80^v7 mg (*i.cor.*; no reproducido), = 1
141^r26 mg, 141^v1 mg, 142^r14 mg.

1.2) Entre vocales. Estas confusiones son, en proporción, mucho más frecuentes. La fácil permutabilidad que hay entre todos los sonidos vocálicos no sólo produce una gran cantidad de variantes auténticamente dialectales, sino también de variantes individuales y ocasionales. Así como las vocales se pronuncian y se leen mal con facilidad, así también se escriben e imprimen mal fácilmente. Tiene un papel en particular significativo la anticipación de una vocal que se va a pronunciar, así como la repetición de una vocal ya pronunciada. Cajistas para quienes la lengua es extraña se comportarán de modo distinto a como lo harán aquéllos cuya lengua materna es esa misma. Conclusiones seguras sobre la nacionalidad de los cajistas difícilmente se obtendrán de las propias impresiones. En nuestro caso podrían suponerse, en efecto, cajistas vascos: por una parte porque me parece peligroso poner a cuenta de Leizarraga todas las variantes dialectales, y por otra parte porque palabras enteras parecen haberse confundido unas con otras de forma disparatada por todos lados, de lo que ya se han dado pruebas.

a por e:

accusatzan 257²¹ (*a*₃). *interrogatzan*
195⁵ (*a*₂)

amplega A iv¹⁸ (*a*₁; pronunciación
francesa)

arrachqui ã vii^{b32} (*a*₁)

appartenitzen *viii²³, 344³,

G viii¹³ (fr.)

aznaguian 332² (*a*₁)

baldur 372²⁰

bira 130³⁵ (~*gara*, *dira[de]*)

berabala 257²⁶, 262¹⁷ (*a*₁; + *bera*)

çaretala 354¹⁰ (*a*₂)

cembaitrabeit 257²⁴ (*a*₂)

daclaratzen C viii²⁰ (*a*₁)

daštaturan 179⁵² (*a*₃; + *-aturán*)

emparadoregoaren ã v^{b34} (*a*₁)

ereitara 66³ (*a*₁; + *-tara*), *vkaitara*

E vi³²

erra (*badadi*) 294¹⁵ (y siempre
erratzen)

ezpaguina 326¹⁴, F v³⁵ (dial.)

ezterakarran 299¹⁸

fidal 303¹³ (sigue *da*;

io ~-al < fr. -el?)

gaituala F vi¹⁷ (*a*₂)

garauzquic A vi¹⁸

gendetzecoataric 175³¹

hemandic 193³¹

hunadrano 153⁵¹, 154⁵

(probablemente por *humat-drano*)

itzaradoqui D ii²³

mastacatzen 449¹⁰ (*a*₂; no puedo dar
ninguna otra forma de este verbo)

offrandatu ã viii^{a17} (fr.)

saluamandu ï v^{a9} (*a*₃; pronunciación
francesa)

sargeantari 7²⁵, -*tac* 240³⁵ (fr. mer.)

soffagu 14²⁶, 117²⁴, G v⁷ (justo

a continuación: *soffegatzen*)

appertenitzen ã iii^{b13}, etc.

bire 310³⁴, 400⁵

erre (*citutzen*, *cedin*) 246¹⁹, 440⁷
(también *erre içaten* y siempre
ereren)

baguine E vi³³

erekarrac 378¹¹, etc.

guerauzcac 436¹⁰

gendetzecoataric 176⁴⁰

hunadrano Kal. ii²⁷, 28 (junto a
oraindrano, *noizdrano*, *egunerano*;
cf. *huneraino* en otros dialectos)

itzaradoqui D vi¹⁸, viii³⁴, E ii¹²,
Abc I v³⁰ ('comprometido').

offrendatzeco ã iv^{b17}, etc.

sergeantéc 240³⁸

soffegurequin 367¹², *soffega*
28³², 73⁵¹, etc.

Este *soffagu* es, en cualquier caso, dialectal: Larramendi presenta *sosagatu*, *sosagua* junto a las formas con *e*; Aizquíbel, igualmente, *sosagua* y *sosagutu*, ambos tomados de Leizarraga, el último con el número LXXIII (donde aparece *soffega*), en línea

con el enorme desaliño con el que se imprimió este diccionario (por supuesto, *sosagutu* debe corregirse en *sosagatu*). Fabre trae *sosagúa* bajo 'tranquille'. La *a* no parece estar fundamentada en el romance (esp. *sosegar*, *sosiego*, cat. *sossegar*, *sossego*). Junto a *daiteque* se encuentra también en los dialectos vascos *daitaque* y sobre todo *ditaque*, ciertamente como resultado de disimilación; esta *a* tampoco es extraña a Leizarraga: yo la he visto por lo menos una vez:

citaqueen 213'14

Cf. *çatequeen* 262'21, 387'8, F v'31; *dataque*, *çataqueen*, etc. parece que tampoco los conocen los dialectos actuales. En fin, Leizarraga muy frecuentemente tiene en el lugar de *e* como vocal inicial del pretérito la *a* que en realidad corresponde al presente (sobre ésta y la sustitución inversa, véanse mis *Baskische Studien. I. Über die Entstehung der Bezugsformen des baskischen Zeitworts*, Viena, 1893, 5, 24 ss.). Así por ejemplo (y pongo primero las raíces aisladas):

[<i>ça</i> trans.]	<i>çaçaten</i> 201'15, <i>laçaten</i> B r'38	<i>çeçaten</i> 64'6, etc.; <i>leçatençat</i> 64'6, etc.
[<i>daf</i>]	<i>baçadafaten</i> 90'5	
[<i>di</i>]	<i>andin</i> 367'3, <i>ezladin</i> 185'37, 390'11, <i>ezlaite</i> 47'22, <i>bailaite</i> **iv'32	<i>albeitendi</i> 156'42, 382'12, <i>ledin</i> 251'26, 390'11, <i>leiten</i> 264'6.
[<i>gi</i> + <i>di</i>]	<i>çaidianeanean</i> 277'3, <i>naidiqueen</i> *vi'18, <i>laidi</i> 181'33, <i>laiditenac</i> 263'43.	<i>leidioten</i> 111'11
[<i>qui</i> + <i>di</i>]	<i>baitzaquidizquion</i> 62'4, <i>ezaquidigu</i> F v'36	<i>cequidizquion</i> 117'19, <i>lequidie</i> F iii'31.
[<i>du</i> + <i>qui</i> : <i>eduqui</i>]	<i>çaducatelata</i> 264'8, <i>cadutzala</i> 211'11, <i>nadutzan</i> 351'7.	
[<i>du</i> + <i>qui</i> : <i>vkan</i>]	<i>etzarautala</i> 353'15, <i>banaraun</i> 427'5, <i>baitzaraucan</i> 235'3, 418'15, <i>balarau</i> 387'8	<i>ceraucan</i> 68'8, <i>ceraucaten</i> 57'44, <i>cerauen</i> 66'2, etc.
[<i>gui</i>]	<i>aznaguian</i> 332'2, <i>ezaguian</i> 408'17, <i>ezaguiançat</i> 438'1, <i>ezaguioten</i> 440'4.	
[<i>go</i>]	<i>ezaudençat</i> 202'31	<i>baitzeuden</i> 26'54, <i>ceuden</i> 64'4, etc.
[<i>karr</i>]	<i>çacarçuela</i> 200'5, 201'17, <i>çacarçeitela</i> 250'16.	
[<i>ra-ma</i>]	<i>çaramatenac</i> 114'14	
[<i>rrai</i>]	<i>çarrayón</i> 437'8, <i>çarreizola</i> 82'32	
[<i>tza</i>]	<i>baitzatzan</i> 264'8	<i>baitzetzan</i> 138'20, <i>çetzan</i> 14'24, etc.

He incluido aquí también los casos en los que en Leizarraga la *a* es lo más normal en el pretérito, quizá lo único (*ez-* parece que, por disimilación, favorece *a* tras de sí; especialmente ilustrativo es 390'11). Véase también más abajo «*e* por *a*» (p. 34). En este sentido he señalado también los intercambios entre *ei* y *ai*.

a por *o*:

Dahatfu 402'12 (*a_i*)
guiçana i viii'a11 (*a_i*)

halacara *v²² (*a*₃)
iayat egunaz i iii^a16 (de *iayo*; cf.
 lab. *sortegun* frente a *sor-egun*)
Salamon **viii² (general)

Salomon 1^v6, etc.

Con la -o- de la tercera persona en dativo alterna en Leizarraga con frecuencia la -a-. No se puede decir que la una sea más antigua que la otra, pues ambas proceden de -au-. Así:

çaizcan 46^v1
gaquitzan B iv^v23
drauca, draucat, draucagu, etc.
 (general)

çaizconetaric 161^v40
gaquitzonçat **vi^v28
draucoala B ii^v3, -oan C vii^v16,
 -oán *Abc* B vi^v16, *diraucoé* 377^v8
 (o sea, -o- ante vocal).

daritzanac 285^v8 (ib. *daritzoçuen*), -ana
 421^v10, *daritzagu* 425^v19, -agunean
 425^v2, *daritzaten* 347^v24
çarreitzate 90^v13
diotfa, -ate, ciotfa, -ate (-ala, -atela)
 33^v26, etc.

daritzón 346^v33.
daritzogun 423^v23, 427^v5.
daritzoteney 278^v27, 293^v9.
çarreitzola 82^v32
diotfó etc. 5^v6, etc. (utilizado al principio; después, tras una breve competencia, sucumbe a las formas con -a-)

a por u:

larambate ã vi^va11 (*a*₂)
miracaluric G i^v26 (*a*₂)
sainda 412^v5 (sigue *Iaincoa*)

au por o:

repaufa- 220^v49, **iii^v17, etc., *repaus* *reposa-* 72^v31, etc.
Abc B iv^v10

Aquí, *au* es al mismo tiempo antigua y proveniente del francés meridional. Sólo es esto último en:

compaufa- ã i^va14, *Abc* I iv^v18, vii^v10
dispaufa- ã v^vb29, C i^v2, E iv^v25, .
 G ii^v28, iii^v38, *Abc* B ii^v7, iv^v16,
 I ii^v1, iii^v18 *disposätzen* E i^v18

e por a:

aitzineratu G vi^v8

aitzinaratzen G vi^v7 y siempre así,
 a pesar del origen de *aitziner*
 (lo mismo con *aldaratzen*, de
aldera)

çeineten 415^v12 (*e*₃)
ceinetera 373^v12 (*e*₃)
onetera ã vii^va22
reguetera 449^v14 } (+ -tera
 del inf.)
contrataco 64^v T, etc.
creſpe 454^v8, (fr.)
deçadençat 172^v38 (*e*₂)

contrataco F vii^v31
creſpá 454^v8, -a 454^v14

<i>Elies</i> 77'4 (por el fr. <i>Elie</i>)	<i>Elias</i> 19'14, etc.
<i>elegrançarequin</i> **r'31 (e_1)	
<i>elkerri</i> 190'14 (e_2)	
<i>erguia</i> 47'29 (tras <i>bere</i>)	
<i>iregan</i> 33'20 (ib. <i>iraganen</i>)	
<i>perticipatzen</i> 301'13 (e_1)	
<i>repporta</i> 240'38 (fr. mer.)	<i>rapportari</i> 267'30
<i>Theffalonicerat</i> 378'10	<i>Theffalonicara</i> 241'1
<i>vfegetacotz</i> 376'21 (e_1)	<i>vfagetan</i> G v'12

En vez de la *a* de presente, algunas veces se encuentra en Leizarraga la *e* que procede del pretérito, como en:

<i>ezteçagut</i> 55'72, 74, <i>baiteçaguzquic</i> 208'24	<i>naçaguc</i> 161'48, <i>badaçagut</i>
<i>guerauzcac</i> 436'10	179'55, etc.
<i>nequionçat</i> 333'19	<i>garauzcac</i> 436'9, <i>garauzquic</i> A v'18
	<i>daquionçât</i> 161'31

En el presente de algunos verbos como *deza*, *dema*, la *e* ha quedado fijada ya en Leizarraga. Con todo, encontramos:

<i>diaçâgun</i> 52'17 (VAL p. 25, nota, se sostiene la falta de estas formas «le à toi»)	<i>dieçaquedâçât</i> 266'11, etc.
<i>açan</i> 196'30, <i>açanean</i> 134'8	<i>baheça</i> 8'39, <i>ezeçadan</i> 256'4

También *derra* parece ser más normal que *darra*:

<i>badarraçue</i> 39'3, <i>eztarradan</i> 383'19	<i>ezterraten</i> 381'2, <i>ezterralla</i> 402'13
	y otras veces.

Ei por *ai* hay que tratarlo aparte. Se encuentra en Leizarraga en primer lugar en algunas formas que deben considerarse como variantes dialectales, así por ejemplo:

<i>beithan</i> 419'8	
<i>ceguei</i> ò r'b28, <i>ceguey</i> E v'17	<i>cegay</i> â r'b29
<i>ceitadan</i> 276'10,	<i>çaitadala</i> 276'10
<i>ceyán</i> 265'22 (presente, no imperfecto, como aparece en VAL, p. 34)	
<i>balitzeiçue</i> 413'12	<i>ezpalitzaic</i> 201'11, <i>balitzaicu</i>
<i>gueizqui</i> 61'32	D III'27
<i>heineco</i> Kal. r'4	

Dado que Leizarraga utiliza *-guey* y *-gay* («material para ...»), habrá que atribuir *baraquy* (*guicenduac*) 42'4 = τὰ σπιτσά, *altilia*, *bestes engraiçees*, que fuera de esto no aparece en Leizarraga, al guipuzcoano *arakai*, *arkai* 'carne salada'. Dicho sea de paso, extraña el hecho de que siga un verbo derivado de aquélla: *haraqueitatu dirade* = τερυμὲνα, *occisa sunt*, *font tuées*. Con frecuencia encontramos en Leizarraga una alternancia entre *ai* y *ei* en la misma raíz, condicionada por la vocal precedente. Así, por disimilación, aparece regularmente *iarreiqui*, *darreit*, *garreitza*, etc.; sólo excepcionalmente:

<i>narrayó</i> 351'14	<i>banarreió</i> 351'12
<i>çarrayón</i> 437'8	<i>çarreyón</i> 69'24
<i>garraitzala</i> B VIII'31	

Pero donde la *a* de la primera sílaba cede ante la *e*, en la siguiente se mantiene el primitivo *ai*, como en *berrait* 31'24, 77'34, 121'23. Del mismo modo, cuando al *bai*-de las formas verbales le precede *al-*, y sólo entonces, la *ai* pasa a *ei*: *albeitindoa*, *albeiledi*, *ezalbeilequi*, etc. Esta regla la contravienen, y ciertamente en un sentido diferente:

ezpeitarreicu 79'38
albaitzindezte 119'4

En estas circunstancias resulta chocante la secuencia *ai-ai* en *baitaidigute* G II'8. A otros motivos, que ciertamente no puedo reconocer, se debe la alternancia en Leizarraga de *ai* y *ei* en el *-bait* del pronombre indeterminado y de los adverbios correspondientes. Por lo demás, no hay ninguna diferencia: *norbait*, *cerbait*, *cembait*, *nolazpait*, *noizpait*, *nonbait*. Leizarraga escribe *norbeit*, *cembait*, y en las demás mantiene *ai*. Van en contra de la regla:

norbaitec 119'46
cerbeit **III'4

Además, tiene *-beit* en *cembaterebeit* 229'13, *combatrebeit* 239'12, *cembaitrbeit* 257'24.

e por i:

ahāce 403'24

ahāci 399'5

Sobre esto hay que notar que Leizarraga, por lo regular, tiene *ohortze* (139'22, 209'29, 274'4, 311'4, 356'12, A VIII'21, etc.), no *ohortzi*.

aitzetic F IV'5
dacazquet 339'17 (¿o es la forma
de futuro *dacazquiquet*?)
deseguenic 232'19 (*e*₃)
enflamma E II'20
eraichequi 347'16

inflammatu E II'36
irachequi regular (vide p. 42)

En los imperfectos con primera o segunda persona como sujeto (también en los verbos pasivos, es decir, con objeto del transitivo-activo) alternan como sílabas iniciales *-en-* y *-in-*: a unas formas les precede éste, a otras aquél. Por ejemplo:

nencen 328'33, *guenén* (*-enean*, *-enac*,
-ela, *baiqu-*) 249'1, 3, 250'8, '16, 17,
261'1, 7, 262'15, '16, 18, 264'14,
16, I IV'a43

nincen regular, *guinen* 335'23,
ezquinén 262'21, etc.

guentecen regular.
guñtezelaco 262'20

ezguintezque 306'31, *cindeiztençat*
316'4, 323'9, 327'7.

guendoacela 239'16, *-cençat* 333'9
nēdutenean, *bainēndutén* 265'18,
nēduqueitenic *VI'21
guentuela 260'13, *baiquentuen* 262'20,
guentuzién 399'10
centuzten 350'26

baininduen 331'15, *baninduçue*
191'7, *ninduqueçue* 178'42
baguintuc A VI'11, *guintuen* A VI'12
bacintuztét 288'15, *etzintuqueiztedan*
329'20

También en los imperfectos con la primera o segunda persona como agente (es decir, con el sujeto del verbo transitivo-activo):

baguendu Abc A vñ¹²
guëtuenean 250¹², *cenduten* 79³³,
etzendutenean 335⁸, *baizenduten*
 350²⁶, *bacendutén* 352¹⁰
centuzten 76¹⁹, 20, 335⁸
guendrauëuen 361⁴, *ezpaiquendruen*
 237²⁴, *cendrauquedetela* 336¹⁵

baguindu F r³⁹
guintuen A vñ¹², *cindutençát*
 316¹⁵, *etzindutén* 352¹⁰,
bacindute 357²²
cintuzten 31⁹, 10
ezquindrauqueán 199³⁰

La -i- característica de las formas de tuteo pasa no rara vez de *a* a *e*, como en:

baceaquiat 61²⁴, *etzeaquie* 155³⁴, etc. *baniaquián* 186⁴², *ciaquíe* 199²¹
ezteacuffagu A v²⁸ *badiacuffagu* A vñ⁴
gaitzaiztec A v²¹ *ciaiztec* 372²⁴
guineaidiquec A v³⁰

i por *a*:

accommettitu 258¹¹ *acomettaturic* 127²²

Cf. *promettatu*, *permettitu* (esp. *prometer*, *permitir*).

baiquirate 400²⁸ (sul.) *garate* 363¹⁷
nitziayec 76²⁴ (**natziayec* + dial.
nitzayec)

i por *e*:

Arimathiatic 58⁵⁷ (doblete tradicional) *Arimathea* 95⁴³, etc.
bihinere 104¹⁷ (*i*₁; *bihia bere* está casi
 inmediatamente encima)
dathorrineã 131⁴³ *dathorreanean* 130³⁷
hiriac 197⁹ *hireac*, -*éac* 197⁶, 10
mendicaturic E vñ²⁸ (lat.) *mēdeca* 219²⁴, etc.
permittützen C rñ⁹ (lat.) *permetti* 14²¹, etc.

Véase «*e* por *i*».

i por *u*:

eçagutiren 66¹³ *erautfiren* 209¹⁷, 18, -*tñi* 210³³,
erautfia 273⁵, -*tñi* 381⁶, -*ts* 446¹³, 228⁴⁵
Erautfaçue 162⁸

Se trata del factitivo de *iautfi*, que en otros dialectos aparece como *jachi*, *jatzi* (*jaizten*, *jaisten*).

o por *a*:

atchaquio 354²², G rñ³¹, rñ³, 12 *atchaquia* **vñ¹, 3 (esp. *achaque* +
 el artículo vasco)

Cf. *amorio*, *bozcario*, *laudorio*, *mendequio* (*Geneſioa* G r24), y en libros posteriores *defendio* entre otros. Leizarraga escribe por lo general *blasphemio*, derivándolo sin duda del latín tardío *blasphemium*.

dogocan B v^r4 (o₁)
Egyptionoéc Kal. v^r19 (o₁)
Moth. 129^v11 mg.

Véase «a por o».

o por e:

<i>abyſmora</i> 118 ^r 31 (esp.)	<i>abyſmera</i> 281 ^r 7 y en general
<i>eſcatzon</i> 406 ^r 3	<i>abyſme-</i>
<i>ota</i> 31 ^v 24 mg	

o por u:

<i>abondatu</i> 273 ^v 15, <i>abondofago</i>	<i>abund-</i> 7 ^v 20, etc.
ī 11 ^v a18 (fr.)	
<i>egoitetic</i> 248 ^r 19 (confusión con	
<i>egoiten</i>)	
<i>topinaguile</i> 55 ^v 7	<i>tupinaguile</i> 55 ^v 10, <i>-leac</i> 280 ^r 21
	(fr. mer. <i>toupino</i>)

u por a

Irucaſteco ī v^a38 (u cursiva)

u por e:

<i>fermutate</i> 374 ^r 17 (cf. <i>fermutaſſun</i>)	<i>fermetate</i> 419 ^r 17, etc.
<i>guun</i> <i>çançat</i> C 11 ^v 23 mg (u ₂)	
<i>tiratzun</i> 205 ^r 8 (sigue <i>çutela</i>)	

u por o:

<i>aburtoin</i> 311 ^r 8 (fr. mer.)	<i>Auertoimbat</i> ē 11 ^r b5
<i>Apoſtulu</i> B viii ^r 32 (u ₁)	
<i>gogueta</i> 226 ^v 19	
<i>onduan</i> 306 ^r 2, E v ^r 35	<i>ondoan</i> F v ^r 15, etc.

Cf. infra p. 39 -au-, -eu-, por -ago-, -ego-.

1.3) Confusión de sílabas enteras:

ça por ce:

içan C v^r4 (*içan* aparece dos veces en la línea anterior)

ce por ça:

icen 383^r7

Si estos dos casos tuviesen que ver con la fonética, entonces se trataría sólo de un elemento por cada uno.

ta por hi:

<i>betango</i> ī viii ^r a43	<i>bebingo</i> 395 ^r 10
--	------------------------------------

2) Omisión de signos

2.1) De consonantes y de vocales entre consonantes:

a:

leçn C vī'11 (*an*)

La *a* (*e*) cae con facilidad entre los sonidos iniciales (pronominales) *d* o *g*, y la *r* de la raíz verbal:

baicrauzquió 431'6*gar-, guer-*, supra p. 31.*drabilagu* 405'3*draunfanean* 131'55*Eztramaçuela* 123'4*daramala* 151'10

b:

substantia C iii'16 (fr. mer.)*substantia* C iv'15, etc.

c:

bekatuagatic 412'18 (*cg*), *corruptioneagatic*G vī'38, *gaichtoagatic* 285'3 (junto a*onacgatic*), *guciagatic* ã ii'b27

Donde *guciagatic* (fr *toutesfois*) es utilizado junto con *-ere* como conjunción (por ejemplo en 53'39, 305'11, 351'16, 429'9) se explica sin más por el singular (cf. esp. *con todo*). De todos modos, hay que notar que también aparece *guciagatic* con *-ere* (por ejemplo en **i'21, A vī'34).

declaratione E vii'25 (*cl*)*etheco* 382'2 (*ch*)*laques* 5' T, 6'21 (fr⁶³ y fr⁷⁷ siempre*Iacquefec* ***iv'24, etc.*laques*), *laquesen* G i'4*paralytioéc* **v'2 (*co*)

d:

auertituren 358'9*auertimēduric* **i'3*Aduertimendua* **i ss., *aduertimēduz* **i'25, etc.*ilhun* (*datec*) 10'23, (*bitez*) 282'10,*ilhund* (*cedin*) 156'45, 440'2,(*baitzedin*) 440'12, *lagun* (*lequiztén*)*lagund* (*baitzequión*) 216'36,

108'7

(*ceçan*) 247'4

El cambio del sonido final del radical se debe, la mayor parte de las veces, a la diferencia del sonido inicial que sigue. Sin embargo, no se podría escribir tampoco *d* ante *ç* (cf. además *vrund* [*cedin*] 152'41, *arind* [*ceçaten*] 263'38), sino *t* (cf. supra p. 29 *chuchent*).

e:

bmedicatus **vī'38 (*en*)*çarri* E viii'29 (*eç*)*dclaratu* 255'22 (*ec*)*ftomaquera* 190'25 (lat.)*eftomac* 206'20, *-cagatic* 372'23

La *n* inicial del pretérito puede o no, según los dialectos, separarse del sonido del radical que le sigue por medio de una *e* (vide *Bask. St.* I, 6 s.). Pero dentro del mismo dialecto esto implica una diferenciación de función: así, en Leizarraga *gueneçan* por ejemplo significa «lo teníamos (tuviéramos)», y *guençan* «nos tenía (tuviera)» (C II^o32, 33: *eguin guençançat-recebi gueneçançat*). Como consecuencia de la fluctuación entre los distintos dialectos, aparecen errores fácilmente, como:

<i>guençan</i> F I ^o 13	
<i>guençaque</i> F I ^o 10	<i>guenetzaqueen</i> C VIII ^o 34
<i>cinçaqueizte</i> 178 ^o 39	

En los tres casos aparece *-ç-* no por *-eç-*, sino por *-etz-* («nosotros... a ellos», no «nosotros... a él»).

g:

<i>seyñaleren</i> D III ^o 27	<i>seyñale</i> 53 ^o 48, etc.
---	---

por el romance. Las formas de *egon* conservan a veces su *g*, otras la pierden, y entonces la *o* suele convertirse en *u*. Esto se debe a la diferente posición del acento: *agó*, *áo*. Así leemos en Leizarraga *egon*, *egoiten*, *dago*, *dagoca*, *dagote*, *dagozca*, *ago* y *euqui* (165^o T, 170^o T), *daut*, *dauc*, *nauçue*, *dauque*, *baiquinanteque* (A IV^o1), *çaudete*, *aut*. Pero parece haber vacilaciones de las que he anotado por lo menos una:

<i>diaoc</i> 29 ^o 23	<i>diagoc</i> 224 ^o 11
---------------------------------	-----------------------------------

Si en *itzeuquiz* ã III^oa22, VII^oc32, B I^o30 («considerando») ha caído una *d* o una *g*, no me atrevo a determinarlo. Atendiendo al sentido, habría que aceptar lo primero, pero no hay que olvidar la existencia de un guipuzcoano *itzezoqui* «hablar convenientemente».

h:

<i>amorz</i> 332 ^o 18, <i>Kal.</i> I ^o 5	<i>hamaborz</i> 185 ^o 18, 263 ^o 28
<i>a fferre</i> 3 ^o 16, etc.,	<i>ha fferreta ffun</i> **VIII ^o 18
<i>a fferreta ffunaren</i> 344 ^o 26	
<i>vra</i> G VII ^o 34 (confusión de palabras por el <i>element</i> que sigue)	

La *h-* es lo originario también en el segundo caso. En general Leizarraga conserva la *h-*, pero no en la segunda persona del singular (como *aiz*, *au*, etc.), con la única excepción del imperativo *habil* (aunque en indicativo es *abila* 203^o15, *abilala* 250^o24). Los demás imperativos intransitivos (como *adi*, *ago*, *athor*, *oha* —también en indicativo *oha* 195^o5) no la tienen.

<i>abillamenduc</i> 39 ^o 7, etc.	<i>habillamēduz</i> **VIII ^o 7
<i>aborritzen</i> G III ^o 17	<i>abhorritzen</i> G II ^o 11, IV ^o 25, etc.

reflejo de ortografías románicas.

naiz 117^o20 (confusión de
palabras)

En Leizarraga la *-h-* suele mantenerse: cf. *bahaiz*, *bahau*, etc. frente a *aiz*, *au*, etc. En las formas de *ioan*, la diferente acentuación produce, como en los casos de *egon* (vide

supra), diferentes tratamientos de la inicial consonántica: cf. *oba* y *doa* (*badoa*), *ciohan* y *cioacen*. También aquí tienen lugar vacilaciones, como:

baguioaçac 205'3

guihoaçac 117'24, *dihoaçac* 372'24;
cf. *badiboac* 113'8, *niboac* 41'30,
baniboac 135'19.

Omisión de *h* tras *p* y sobre todo tras *t*:

Blaspemioa 128' T

çorte 155'34

garaitu 435'21 (en la línea precedente

garaita)

guerta 12'28

menta 45'23

Nephtalingo 5'15

vrte Kal. 1'3, 11'1, 1'1, *Vrtén Kal.* 11'2, 1'2

çorthe 57'35, etc.

garaiθu 196'33, etc.

guertha 15'10, etc.

menthá 128'42

Nephtalingo 5'13

vrthe- 15'20, etc. *Kal.* 1'6, 7 (dos veces), 11'23, 29, 30.

Respecto a *garaiθu*, tengo que notar que si pierde la *u* por presentarse sólo el radical, entonces pierde también la *h*, pues *θh* no puede estar en fin de palabra. Así por ejemplo *garait* (127'22, 285'21), lo mismo que *bat* (117'27, 167'51) de *batθu*.

i:

erd (*cedin*) 444'5

erdi (*cedin, -no*) 2'25, 100'57, 101'7

En efecto, Leizarraga presenta (no estoy seguro de si es sin excepción) en vez del *erditzen*, habitual por lo demás, *ertzen* (99'57, 101'6, 195'21, 336'19, 1'27, 402'15).

ežuquete 194'22, *etzuqueten* 293'8

luqueiteno 392'4, *etzuqueitela* 394'2,
çuqueiten 418'21, *duquite* 25'43,
nēduqueitenic *11'21, etc.

Leizarraga parece preferir aquí *-quei-*, y también *dacu/queiteno* 77'1. Pero, por otra parte, son regulares *deçaquete*, *leçaquete*. Ante *zt*, *-quei-* es todavía más frecuente:

etzintuquezten 21'7, *çaituqueztenean* 7'11

etzintuqueiztedan 329'20, *dituqueizte*
26'50, etc.

çaitzaquezte 174'7, *çaitzaqueztenari*
290'25

cinçaqueizte 178'39, *baititzaqueizte*
67'32, *baititzaqueizten* 62'2,
395'11, *litzaqueizten* 213'21.

Así, se encuentra *-ei-* también fuera del potencial, por ejemplo *cindeiztençat* (supra p. 35). En fin, tiende a aparecer como *i* tras la *o* final del radical y ante *-te*:

cioten (*-ela*) 14'25, etc. (según parece sólo en el principio)

diroiteno 32'28, *ciroitenean* 67'33,
liroitén 109'19

ciotén (*-ela*) 14'29, etc.

l:

çabitzan 108'42 (*li*)

ehen 82'44 (*le; içan ehen, içanen*)

n:

Aigueruëtaric 384⁵ (*ng*)
anaçamendutan A iv¹⁹ (*nç*)
Mahai i vi^a35 (*in*)

Se han producido por todas partes confusiones entre la vocal simple y la vocal provista de tilde.

o:

abundos 323⁷, 325⁸, **viii¹⁰ *abundofo* 309¹²

Habitualmente esta terminación de adjetivos aparece en su forma española, no en la francesa meridional: *auaritifoso*, *curioso*, *guthiciofo*, *inuidioso*, *mifericordiofo*, etc.; pero *abundosqui*, *deliciosqui*, *perilosic* 377¹.

r:

infimitearen F i⁷ (*rm*)
iracutzen 47¹⁵ (*rt*)
entetenitzeagatic D iv³⁹ (*ret*)

t:

borbitzago 126²² (*tb*)
oboitzá *Abc* B ii²⁴ (*tb*)

La proximidad de una segunda *t* ha favorecido evidentemente la caída de una primera *t*. Todos los casos en los que falta una *t* ante una *z*, *f* o *ch* deben incluirse en un grupo especial junto con aquellos en los que la *t* es superflua en los mismos contextos, pues la fonética tiene aquí el papel principal, y no se puede determinar con seguridad y en todos los casos ni qué es lo originario ni qué lo regular.

2.1.1) Entre vocales:

cerbizatzen 350²² (*cerbitzatten* en la línea anterior) **i²², E ii²⁰ (aquí, *za* a comienzo de línea)
eziçaçuela 364²⁰ (*tza*; inmediatamente encima *ezteçaçuela*)
gaitzetfi *viii²⁰ *gaitzetfi* **vi¹⁰
bizetic 280^v T
meno spreçiaçale 377², *recebiçale* 380⁸, *meno spreçatzaleac* 234⁴¹, *recebitzaleac*
413⁹, (-çale es lo normal: 39^r T
dispençaçale, *tradiçale*, etc.)
nazayó 333¹⁹ *natzayo* 384⁵, etc.
vrìhetacozat 129¹⁹
uziten D iii³⁴

También aquí la mayoría de las veces precede o sigue otra *t*. Una *tz* final se convierte con frecuencia en *ç* al pasar a posición medial, así en *gatz* 'sal': *gaciten* 'salar'. En composición lo originario se mantiene a veces, otras veces no: *gaitetsi* lo señala van Eys como labortano, *gaitzetsi* como bajonavarro. También en otros casos los dialectos se comportan de modo diferente: al *natzayo* de Leizarraga le corresponde en

algún otro lugar *niçayo* (*nitzayo*). En *vziten* pudo haber influido la variante dialectal *uzten*; en *cerbizatzen*, los verbos con final griego como *euangelizatzen*, *scandalizatzen*. Por lo que hace a la ecuación $t/f = f$, no tengo aquí ninguna prueba a su favor; por *-t/fu* he encontrado algunas veces *-çu* (vide supra pp. 24 s.), no *-fu*. Por otro lado, *tch* y *ch* alternan a veces, con relación a lo cual no hay que olvidar que la grafía española *ch* y la francesa *tch* tienen el mismo valor. Así:

errachago 37²⁴, etc.
probechatzera **viii³⁴
reprochuric 97⁶
uncichobat 64⁹

erratchago 15⁵, 63⁹, *-tchenic* E vii¹³
probetchatzen 56²⁴, etc.
reprotchu 360¹⁰, etc.
uncitchoric 171²² (cf. supra p. 28)

Hay en vascuence dos verbos muy parecidos, uno de los cuales significa 'agarrar' y el otro 'quemar'. Aquél, en su forma de participio, aparece en Leizarraga como *etchequi* (*etchequidurá* 75³⁵), éste como *iechequi* (ē iii^{b19}), y son factitivos suyos *eratchequi* 'aderir', *irachequi* 'encender'. Los dos verbos, empero, han derivado de uno solo: una diferencia fonética dialectal se ha unido a una diferencia de significado, como también sucede en vascuence en otros casos (cf. supra p. 25 *ekarri*, *egari*). Esto resulta principalmente de la construcción. A nuestro verbo transitivo le corresponde en vascuence un intransitivo-activo: en vez de «agarradlo» dice «agarraos a él», «pegaos a él» (como en 53⁴⁸, 92⁴⁴): *on denari çatchetzate* 'conservad lo bueno' 364²¹ equivale, en efecto, a «agarraos a lo bueno». Así, se dice también: «el fuego se pega o se prende a algo» (cf. español, portugués, *pegar*) y en vez de esto, abreviado, «se prende a algo» (impersonal) = «algo se quema» (vide *Bask. St.* I, 41 s.). Pero unos casos se diferencian claramente de los otros: *eztatchecalaric buruári* 356¹⁹ es «ne retenant point le chef» (que Lutero traduce «hält sich nicht an dem Haupt»), y *candela çachecana* 170³⁵, «la vela que ardía». Sin embargo, Leizarraga parece haber utilizado una vez el verbo con *-ch-* en el sentido que tiene con *-tch-*: *guciey baitacheté Iaincoaren zeloa* 250²⁰ «a todos sujeta el celo del Señor» (la misma forma: *Ene manamenduey datchetena* 192²¹ es «quien guarda mis mandamientos»). En griego, latín y francés esto está expresado de forma completamente distinta, es decir, no nos proporciona ninguna información. También se podría haber querido decir: «a todos inflama el celo del Señor», pero ¿esto no se diría más bien *guciac irachequiten baititu Iaincoaren zeloac*?

2.1.2) Tras una consonante:

Es sabido cómo tras *l* y *n* y ante una fricativa dental sorda, una *t* lo mismo puede desaparecer que puede pronunciarse, y que la escritura refleja esto con frecuencia en sentido inverso. La terminación del infinitivo es en Leizarraga, tras *l* (lo mismo que tras *r*) *-tzen* (*biltzen*, *hiltzen*, *hurbiltzen*), tras *n* es *-cen* (*hancén*, *kencen*, *laguncen*), mientras que hoy día se acostumbra a escribir *-tzen* también en el último caso. La terminación *-çale*, *-tzale* (cf. supra p. 41) parece guiarse con el infinitivo (por ejemplo *hiltzaleacgatic* 368⁹), pero sin embargo también encontramos:

salçaleac 162¹⁴, *-ley* 163¹⁶

Saltzaleac 39^r T, 162^r T, *saltzalen*
 84¹⁵, *-le* 239¹⁴

Obsérvese además:

alchatu 100⁶⁹, *-tzen* 365⁴, **iv³¹,
 E v², *-tzera* *viii²⁸
guelçurrunac 433²³

alchatu 20²³, etc.

Gueltzurrunac i i^{b5}

Salta a la vista que aquí se trata de una composición: *gueltz-*, *guiltz-*, *gultz-*, *guntz-*, *kuntz-*, según lo presenten los distintos dialectos, más *urrunac*, que no es más que el habitual *errainac*, *errañac*, del latín *renes*. Tras *n* lo normal es *ç*, *ch* (*aitzincheti* 243'2, exactamente igual que *harache* 53'36, entre otros), *f* (*burren/su* 261'28, 29 —Pouvreau escribe *hurrent/su-*, *iaquin/su* 416'12, *vkansuago* 300'8, mientras que tras vocal aparece *-tsu*). Así también *guenç-*, *cinç-* por *guenetz-*, *cinetz-* (supra p. 39). Pero al revés:

cintzatēçât 354'22
eraunt/siz 171'18

cinçatençat 212'26
eraun/si 12'25, 27, *draun/sanean*
131'55.

Tras *r*, la colocación o no colocación de *t* tiene más importancia:

iracurçaléc **IV'29

iracurtzen 88'14, etc.

Tiene sus raíces en el romance la vacilación entre:

Martchantac ī vii'a1, *-andiça* ī vi'b46 *marchât* 26'45, *-antaren* ī ii'b31,
-andiça 452'12

2.1.3) Ante una consonante de un sufijo, *tz* (*tch*), *ts* suelen perder la *t*. Por ejemplo *eritzi erizle*, *gaitz gaizqui*, *abrats abra/sta/ssun*, *ihardet/si ihardesten*. Algunas infracciones de esto:

anbitzta/ssuna 413'8
çorrotzqui B iii'28, G v'37
gaitzet/sle 284'9, 377'3, *ebat/sleacgatic*
368'10, *onhet/sle* 380'8, 412'8
onhet/siē 380'4
othoitztebat ã v'a2

çorrozqui B vii'20
gaitze/sle 267'30
onhestea 86'33, etc.
othoiztez 69'18, etc.

Quizá un cruce con *othoitzbat*, pues en este verbo hay un comportamiento peculiar. Su radical originario es *othoi*: lo encontramos en *othoi citzaten* 234'42, y después como palabra de intercalación, como nuestro *bitte*, por ejemplo en A i'9, ii'18, 35, etc. (de ahí procede el interrogativo *othe*). El participio e infinitivo correspondientes (*othoitu*, *othoitzen*) no me los he encontrado en Leizarraga (el suletino sí los tiene), pero sí he encontrado el sustantivo verbal basado en este infinitivo, *othoitze* 249'36, *-eac* 369'1, y en combinación con *eguiten* en 152'32, 217'6, 231'12, 249'5, 347'4. Pero la mayor parte de las veces *othoitze*, en este caso, se abrevia en *othoitz* (y no sólo ante formas que empiezan por vocal, por ejemplo *othoitz daididano* 53'36, 91'32), mientras que en otros casos es fácilmente sustituido por *othoitzta*: *othoitzá* 97'13, 239'13, *othoitzaz* 352'6, *othoitzara* 239'16. *Othoitzá* 249' T, *othoitzac* 388'7 (¿por *-ác?*) pueden tener doble sentido: *othoizetara* 412'12 puede tener incluso varios sentidos. En relación con este *othoitz eguiten* (en pronunciación rápida *othoiziten*) el *othoitzen* primitivo se transformó en *othoizten* (inversión de *zt* en *tz* no es del todo raro: cf. en Leizarraga *ikutzen* en *ikuci*, hoy *ikuzten*), y así quedó como radical, ahora regular, *othoitz*, por ejemplo en *othoitz ceçan* 108'12, *othoitz citzaten* 240'39. Por otra parte *othoizte*, exactamente igual que *othoitze*, *othoitz*, quedó ligado a *eguiten*: 208'24, 227'30, 232'3.

2.1.4) En final de palabra:

borthiz 126°21
dobain gaiz 149°23

borthitz 22°29, etc.
dobain-gaitz 47°19, *dohaingaitz* 88°17

En los tres casos les sigue *emazte*. Al revés:

hunelacotz A iv°6

confusión con la tan frecuente terminación *-cotz*.

En fin, *t* ante fin de palabra inmediato desaparece:

duçuença 170°40

Concretamente esto es una auténtica errata, pero a este respecto hay que referirse a algunos grupos de variantes dialectales. El sufijo *-çat*, que se compone de *-ça* + *-t*, se ha unido con el sufijo *-co*, dando *-cotzat*. Junto a éste se encuentra también *-cotz* (por **-co-tza*), que es considerado una abreviatura mecánica de *-cotzat* erróneamente, pues ambos tienen en su origen, como a veces todavía hoy, distintos significados. En Leizarraga son equivalentes, aunque *-cotzat* es con mucho el más raro y quizá el más antiguo. Doy algunos ejemplos de esto: *bidecotzat*, -át 17°10, 71°8, 119°3, *egunecotzat* 291°8, *eternaleracotzat* 368°16, *hartacotzat* 108°43, ã v°a12, *ohorztecotzát* 51°12. Muy similar es la relación de *-ra* y *-rat* (*-gana* y *-ganat*). No tiene ninguna importancia para eso el hecho de que la palabra siguiente empiece por vocal o consonante, ni con cuál: nos encontramos así con *nora-ere* 73°56, 90°14 junto a *norat-ere* 13°19, 122°57, 313°6, 447°4. De todos modos, la forma con *-t* puede ser la más frecuente, como lo es en otros muchos casos, por ejemplo *guibelerat*, *cerurat*. Pero en la mayoría de las palabras la forma sin *-t* predomina claramente sobre la forma con *-t*. Quizá sólo en los infinitivos aparezca siempre sin *-t* (*emaitera*). Incluso los topónimos foráneos en modo alguno rechazan la *-t*, y así tenemos por ejemplo *Cyprerát*, *Dama scerat*, *Phenicerát* junto a *Cyprera*, *Dama scera*, *Phenicera*, alguna vez *Ieru/salemerat* frente al más frecuente *Ieru/salemera*. Al unirse con *-co*, se prefiere *-rat-*, por ejemplo *baitharatco* 248°21, *batetaratco* C iv°32, *Ieru/salemeratco* 133°22; rara vez falta la *-t*, por ejemplo *baitharaco* 350°30. Similar es la relación entre *-ganatco* y *-ganaco*. El último por ejemplo en *gureganaco* B viii°22, F i°16.

z:

eliçate E vii°1, 2 (*zl*, sul.)

Cito de modo especial los casos en que evidentemente en el curso de la impresión ha desaparecido la primera letra de una palabra y, al mismo tiempo, de la línea:

uc, *oan* 26°57 mg (*l*-, *i*-)
ongit 73°45 (*c*-; el sitio para la letra está ahí)
uc 199°33 mg (*l*-)
guna ã v°a14 (*e*-)

Puesto que ha sucedido del mismo modo, voy a citar aquí el caso de la omisión de los números (26.7 - 12.3) en:

Mat } 184°2 mg
berr. }

2.2) De vocales en contacto con vocales. Se piensa aquí sobre todo en la caída o contracción de vocales en la pronunciación.

a:

<i>bacequiagu</i> 85 ^v 14, 181 ^t 24	<i>baceaquiagu</i> 42 ^v 16, etc.
<i>baguitza</i> 423 ^v 20 (dial; ¿o <i>u</i> por <i>a</i> ?)	<i>ezgaitzan</i> 324 ^t 20
<i>ezquitzaizte</i> 332 ^v 5 (dial)	<i>gaitzaizte</i> 295 ^v 9
<i>baititezque</i> 441 ^v 20 (dial), cf. <i>baditez</i>	<i>daitezque</i> 148 ^t 36 - <i>quec</i> 372 ^v 25
324 ^v 4	
<i>cerbitzun</i> 151 ^v 27 (<i>ua</i>)	
<i>Chanango</i> D v ^r 13	<i>Chanaango</i> 232 ^v 19
<i>extrordinario</i> G v ^r 25	<i>extraordinarioqui</i> ã v ^r 1 ^b 6
<i>guça</i> 323 ^t 16 (<i>au</i> ; sigue inmediatamente	
<i>gucietan</i>)	
<i>hourrey</i> D iv ^r 13 (<i>aou</i>)	
<i>ioiten</i> 82 ^t 32, 122 ^v 53 (<i>oai</i> ; confusión	
con <i>ioiten</i> 'pegar')	
<i>lonne/gana</i> ï v ^r a2, ò ñ ^v b32 (<i>oa</i>)	
<i>nuqueano</i> 191 ^v 38 (<i>au</i> , probablemente	
dial).	

e:

<i>anayac</i> 86 ^t 19, - <i>yác</i> 295 ^t 6 (igual en	
otros dialectos; en Leizarraga, por lo	
demás, siempre <i>anayec</i>).	
<i>canonicotan</i> G r ^t 22 (<i>oet</i>)	
<i>çatequen</i> C v ^t 22	<i>çatequeen</i> 262 ^v 21
<i>cidian</i> 147 ^t 30	<i>cedián</i> 147 ^t 32
<i>Christan</i> 311 ^v 18, 22	

evidentemente, en vez del *Christean* normal, o sea, una forma con artículo (como en fr. *en Christ*, mientras que fuera de este uso aparece también *le Christ*). No es que esté en vez de *Christtan* por analogía con *Adamtan* ib., *Moysestan* 302^v2. Sin artículo, Leizarraga dice *Christ baithan*.

ditzaquela G v^r40 (*ee*; vide
infra p. 83)
Ifralen 13^t10 (*ae*)

i:

<i>compania-</i> 114 ^v 9, ã ñ ^r 1 ^b 28	<i>compainia-</i> 109 ^v 29, 400 ^t 22, 415 ^v 9, ã ñ ^v 1 ^b 33, v ^v a29, v ^r 1 ^b 21
<i>dethua</i> 299 ^t 22 (<i>ei</i>)	
<i>efcuncan</i> 92 ^v 62 (<i>ui</i>)	
<i>ezpetarreicu</i> 79 ^v 38 (<i>ezpeitarreicu</i> aparece	
poco antes)	
<i>iarrequi</i> 64 ^v 7 (<i>ei</i>)	
<i>meno/preçatzaleác</i> 234 ^t 41	<i>meno/preçiaçale</i> 377 ^t 2; normalmente <i>meno/preçiatzen</i>

u:

discipuléc 184^v12 (*uè*)
dracun 423^v23 (*au*)

Aunque quizá no sea, como sostiene van Eys (*VAL* p. 40, nota), una verdadera errata, sino una forma dialectal: Axular sustituye, en estas formas, *au* por *a* cuando la sílaba siguiente tiene *u*, así *deraut*, *derauca*, *derauzquigute* pero *deracu*, *deratçu*, *baleratçu* y de modo semejante las *Pregariac* bajonavarro-occidentales de 1651 (*BB* 23d) tienen *darauciet*, *darauzquicien*, pero *daracogu*, *daratçogun* (y también *daragute*, así como *baitarauca*).

liburän 334^r10 (*uä*)
paßfutura F VIII^r15 (*aū*; confusión
 de palabras)
veztimendetaco 44^v5 (*uet*)

au:

nié (*eznié*) 218^r7, 256^v12, 257^r18 (sul.) *niané* 378^r16; cf. *niauc* 224^v17, 375^v17

2.3) Simplificación de consonantes dobles:

l por ll:

muthilén 209^r18
solennelagatic ā VII^ra5

muthillén 48^r45, etc.
solennellagatic ā I^vb25

rr por r:

beldurequin D IV^v6
bigáren 393^v13
eçari 212^r T
egari vide p. 25
eraitera **VIII^r30
ethori ē VII^rb41
gorbarats 444^r3
baourér ā VII^va44
Iareiquiteco ī IV^ra40
interogatzē 146^r T
muraillac 457^r14

gorrbatsbat 437^r4

murraill- 224^v25, 456^v12, 457^r15,
 17, 18, 19.

La *rr* es aquí genuinamente vasca, lo mismo que en *murru-* 328^r33, 398^r30.

2.4) Caída de sílabas enteras:

ab:

amorz 332^r18, *Kal.* I^r5 (cf. *hamortz*: *hamaborz* 185^r18, 263^r28
 Vinson *RLPbC* 3[1869-1870]
 423-459, p. 432

ci:

circonfionearen 272^r12, 287^r8. *circonciñonecoén* 272^r12
vitzen 275^v9 (*ici*)

de:

batberac B III^o27 (*ede*)

ga:

hobeagoatic **VII^o1

hobeagoatic A II^o34, B VII^o5

ha:

çarra ē VI^ob17

çabarra 455^o2

Sobre esto hay que señalar que *çar* es, sin duda, una forma dialectal de *çabar*, aunque, como sucede en vascuence también en otros casos, se usan en un sentido un poco diferente. Salaberry da para el bajonavarro *çabar* 'viejo' en sentido propio, y *çar* 'viejo' en sentido despectivo («très-commun, de peu valeur, vieux, usé»). Van Eys considera arbitraria esta distinción, pero está confirmada en Leizarraga (compárese *çar*, *çarr*- 15^o16, 17, 110^o36, 37, ē III^ob9, VII^oa29, ī VI^oa43 y *çabar*, *çabarr*- 26^o52, 110^o39, 274^o6, etc.) En los dos lugares citados arriba la forma corta está con el mismo sentido que la larga, o bien referida a lo mismo, pues «la vieja serpiente» es una expresión frecuente.

ta:

chariteari 308^o1 (influjo del fr. *charité*) *charitatea* 47^o12, etc.
libertatera F VIII^o15 (*teta*)

No es la declinación determinada, pues precede *cerbait passutara*.

3) Adición de signos:

+ a:

aicen 224^o17 (+ el correspondiente presente *aicen*)

auen 214^o4 (+ presente *auen* «te (acus.)...»)

bahau 214^o4 (+ presente *bahau* «te *ezpahu* 295^o7 (acus.)...»)

bainoa 190^o16 (*a*₂; ¿+ *bainoa* de *ioan*?)

egunean 257^o24 (inmediatamente antes de *buruän*), *ıçanean* 212^o23 (*ea*; ¿+ *ıcenean*?)

gauciaren 242^o26 (*a*₁; + *gauçaren*; cf. *guça* p. 45)

nahaiz 109^o18 (*a*₂; cf. *naiz* p. 39)

Es posible que *daccarraçuen* 193^o8 sea una forma dialectal de **dacarçuen*. No sé, a decir verdad, si esto aparece en Leizarraga, pero al menos dice *ekarçue* 78^o19, 205^o10 junto a *ekarrac* 122^o41, 378^o13, o *eçarçue* 149^o14 junto a *eçarrac* 198^o11, 204^o27, 448^o18. En general prefiere la 'vocal de unión': tiene *nabila*, *dacussat* en vez de *nabil*, *dacust* de otros dialectos.

+ c:

gathibatuac G II^o26 (inmediatamente ante *non Iaincoac*)

guciagatic *Abc* B v^r26 (*c*₂; tras *eure*
populu; cf. *-agatic* por *-acgatic*, p. 38).
hitzaric 249^r32 (inmediatamente
ante *cein*)
Iehofuach **vii^r37
presumitzceco A v^r20 (*c*₁)

No hay ninguna *c* superflua, según el uso lingüístico de Leizarraga, en *guiçonec batec-ere* 373^v16, *beroc batec-ere* 439^v16, aunque *TB*²⁸ lo haya cambiado en *guiçon batec ere*, *bero batec ere*.

+ *d*:

cindeçaquete 177^r19 (bajonavarro; precede *baninduçue*) *cinçaquete* 326^v4, *baitzineçaqueten* 293^v2

+ *e*:

baceaquian 56^r18, 94^r10, *baceaquitela* 108^r41, *baceaquizquian* 111^r8 (dial) *baçaquiã* 163^r25, *laquiançat* 144^v15, etc.
çayene **i^v24

Inmediatamente le sigue *remõ/françaz*; ¿es que se ha expresado aquí la *e* protética habitual ante *r*?

cembaterebeit 229^r13 *cembatrebeit* 239^v12

Sin duda lo originario es *bat-ere*, pero *batre* es la forma predominante.

eduqueiten C iii^r34 (probablemente por *~erideiten*, etc.) *eduquiten* 73^r3, etc.
Leoan Kal. vi^r16 (cf. *Concilioan* ib. 11, *Virgoan* ib. ^v14)
Michele 444^v7 *Michel* 429^v9
reguelá 355^v5 *regla* 338^v16, 351^v16

+ *h*:

arthat fean vide supra p. 29
azphian ē iii^ra21
baithitu 342^r9 (*bethidanic*; le precede inmediatamente, en el mismo versículo, *baithan*).
gaithu 299^r15 (inmediatamente tras *deithu*); *gaithuán* *Abc* B iv^r17 (inmediatamente ante *othoi*)
gau-berditã 49^v6, *gauherditan* 89^v35, *gau-erditan* 126^v5
gauherdi 247^v7
onberizte D viii^v4, i viii^vb30, etc. *On eritzi* i viii^vb12, etc.
onherranen 112^r26

En *gauherdi* podría tratarse de una *h* para deshacer el diptongo: ¿pero cómo se explica tras *on* (tenemos también *onhet/si*, *onha/ffun*)?

Phamphyliara 236^r24 (*h*₁)

Cf. además supra p. 29 *hartoca* por *arroca*.

+ *i*:

aizaitadan 71^o23
alegranciazco 323^o2
puiffanciaco 365^o7

atzait 31^o23
alegrançan 49^o21, etc.
puiffança 340^o21, etc.

latinizante. Cf. p. 21.

çaitzaizqueten 430^o24

çaitzaquezte 174^o7

Vide supra p. 40 e infra p. 53.

cembaitrabeit 257^o24
daichecanera 25^o42, 26^o50
iraichequiten 7^o15
eraichequi 347^o16

cembatrebeit 239^o12
dacheacan 456^o8, *irachequiten* 405^o5,
 6, etc.

Cf. *ebaišten* (por ejemplo 10^o19) de *ebatfi*, *egoizten* (por ejemplo 14^o31) de *egotzi*.

dieçaqueo 10^o27 (dial)

deçaqueodano 132^o8, *deçaqueogu* 361^o9,
gueneçaqueonaren 250^o14, etc.

gaiztigamendua 433^o T (*i*₁)

guiciac 270^o9 (*i*₁)

Hilitzecáz 6^o T (*i*₂)

Hilitzera ï ñ^oa36

ihardiešten 80^o5 (+ *ardiešten*)

ihardešten 80^o3, etc.

iairreiquiten 83^o52 (*i*₂)

maintenitzen 437^o9, -*eco* D ñ^o10 (fr.)

maintenitzen 212^o T, F vii^o17, *Abc* B
 vi^o17, -*eagatic* F vii^o23, -*eco* *Abc* I
 vii^o31.

ohortziten G iv^o13

ohorztera 14^o21, etc.

On eritziteco ï viii^ob15, 22 -*coago*

Onberizte ï viii^ob30, -*ea* ib. 32, 34,

ib. 25

-*ean* ib. 36, 38

Por el contrario, Leizarraga utiliza regularmente *vtziten*. *Uzten*, hoy al menos mucho más extendido, no lo he encontrado.

Sainctuariotic 449^o7 (fr.)

Sanctuarioco 392^o2, etc.

+ *l*:

chilkiratu 36^o12

chikiratu, -*uac* ib. (cuatro veces)

ilkuffiren 288^o21

lieçalgunçat A viii^o37 (*l*₂)

+ *n*:

guēquinztén 239^o13 (*n*₁)

No entiendo cómo van Eys (*VAL* p. 60, n.3) puede llamar a esto «flexion familière feminine». Cuando equipara *guinande* y *guinade* (ib. p. 31) se equivoca: el primero es un doblete de *guinate* condicional, mientras que *guinaden* lo es de *guinen* imperfecto, *baguinade* de *baguina* sup. impf.

inbarroffiric 234^o51 (dial)
lanvincoarē ã v^oa7 (*n*₁)

iharros 17^o14, 71^o11, 120^o5, 240^o26

+ p:

compuntquide 374¹⁸

Que tiene que ser *comuntquide* lo prueba el que para este pasaje el latín tiene *communicare* y el fr. *communicatifs*: es un cruce con *compondu*, que coincide con el significado con *comundatu* (cf. *componde*, *compondura* = *comunde*, *comundança* 'composición', 'acomodamiento').

+ r:

hæyr 303¹¹ (influjo del sul. *hayer*)*Spiritu* B v^r10 (*r*₁)

+ f :

finbefts ***π^r18, 25 (influjo de *finbef-*
ten).*unguen/statzen* 115³⁸

De lo contrario, con este sentido suele aparecer *unctatzen*. Naturalmente, en la base está el lat. *unguentare*, aunque está presente un **unguentuztatzen*, del sustantivo *unguentu*, por analogía con *damuztatzen*, *ahalqueztatzen*, *gueçurztatzen*, *odolztatzen*.

+ t:

antbitz 206³ (*t*₁)

+ u:

actu. ò v^a40 (inmediatamente tras
re/fu/scitatu)

+ y:

ezliqueye 171⁷ (bajonavarro, suletino)*peituya* **r²⁴ (bajonavarro)*eztiqee* 443⁹; cf. *citzaqueé* 256¹³
peituan **viii¹¹, etc.

+ z:

etzcheco 89³⁵ (inmediatamente tras
noiz)*ezgaiztecela* B iv²⁸ (*z*₂; por la *z* de la
sílabla precedente)

3.2) Reduplicación de consonantes:

bb por *b*:*BBaina* D v⁷*ll* por *l*:*Affligituey* ā viii^{b22}*Gentillén* 411¹²*hillebetheac* Kal. n³⁰*Gentiléc* 17¹⁸, etc.*hilebetheā* i³, etc.

Parece que la palatalización de *l* tras *i* no se ha llevado a cabo en Leizarraga: por norma escribe *muthilla*, pero *dabila*, etc.

pp por p:

chippiéc 446^v16
luppecoén 349^v10

lupeā D III^r7

rr por r:

batetarra 71^r10
error 303^r12, *erroriren* ò r^rb43
eurrorrec 112^v42 (rr₁)
itfafforraco 5^v15
lekorrerat 49^v15

En *fierretaco* ***I^r11, del fr. *fier*, *fière*, la rr sí se pronunciaba; también hoy, *fierra da* «il est fier».

3.3) Adición de sílabas.

+ ac:

badietzacogu D VI^r11 (dial., por lo demás también *-akiogu*, *-ayogu*)

+ ca:

Apocacalypsea ***IV^v31

+ en:

burreñgo 234^r44, 248^r15 (= *burrengo*
+ *burreneco*, este último en 234^r42)

+ ra:

(*vicitze*) *eternaleracotzát* 167^r36 = (v.)
eternalecotzat, por ej. 166^r14 + (v.)
eternalera, por ej. 51^r46
gorharats 444^r3 = *gorrhats* 437^r4

Considero la primera una grafía invertida (como *ara*, pronunciado *aa*, *ā*); como *pherdats* 437^r8 es a *pherde*, así *gorrhats* (Fabre tiene *gorrast*) es a *gorri*. De todos modos, no es impensable un verdadero alargamiento de la forma: cf. *marrumalari* 414^r8 frente al *marrumari* habitual (de *marrumatzen*; en Leizarraga *marrumaz* E VII^v5).

+ ri:

dauritzan F VII^r18

Está por *dautzan* = *dagotzan* (*dagoca* «se refiere a»). Exactamente lo mismo tenemos en Dechepare A II^r18 *darauritzut* por *darautzut* «yo os los he». La *i* procede de la marca de plural *-it* < *-ti* (vide *Bask. St.* I, 32 s.); la *r* sirve para deshacer el diptongo, lo que es frecuente en vascuence: cf. *loquerē* en Voltaire (1642) por *luqueen*, p. 146 s.

4) metátesis de letras:

4.1) letras contiguas:

ai:

diadigula D I^r17

ce:

RE~~l~~ecbitu Abc H vii^r4

eu:

cueróc 288^r14 (inmediatamente
tras *cuec*)

gn:

stang 455^r20 (fr.)

stagnera 455^v10, 456^r14, 15 -*ean* 456^v8
(lat., también fr. mer.)

ic:

Guehienci ā vii^vc24
Misferciordia ī vii^rb43

ib:

ohiu 56^v23

it:

tti. ī ii^vb25

lt:

estaltzen 14^r24

oe:

cieola 2^r22

ft:

abratfeagatic **viii^r10

Quizá Leizarraga hablara así; cf. *abratfale* 321^v10 y más abajo «zt».

tz:

baztu 372^r15

En 434^r2 *eztitiát* podría estar por el regular *etzitiat*, pero me parece más probable otra cosa, vide supra p. 25.

ze:

eçagutzeco C i^v16

zt:

erautzen 354^v23

De *erauz* G v^r29, *erauciz* 237^v24. Pero quizá sea para Leizarraga la forma regular, lo mismo que *ikutzen* de *ikuci*, *bertfen* de *berfsi* 'oprimir' (= *erften* de *ertfi* 'cerrar') frente al normal *erauzten*, *ikuzten*, *bersten*.

vitzen ē iii^vb27

vizten 136^v8

4.2) Letras no contiguas:

adiqui/de 154°12, *adiqui/dea*
184°11

baigunegui D π°24
çaitzaizqueten 430°24

adi/squide(a)

baguinegui
çaitzaquezte 174°7, *-tenari* 290°25

Véase supra p. 40 y 49. La separación de la *z* y la *t* por *que* se produce en el dialecto labortano que el príncipe Bonaparte describe en VB (= *Verbe Basque* —BB 343c—). Compárese

Leizarraga:

çaitzaquezte
dituqueizte
çaituquezte

VB:

çaitzazquete
dituzquete
çaituzquete

Pero nótese que la forma correspondiente a la segunda persona, con la tercera del singular como sujeto, es en Leizarraga *dituque*, en VB *dituzque*, de manera que allí *z* + *t* aparece como marca del plural del agente, aquí *z* como la marca de sujeto y *t* de agente.

çobian 113°2, 118°42 (cf. vizc. *joian*)

eyarthu 23°6, 78°18, *eyarrha* 64° T
ıçaganatic B r°35
prometattu 30° T
Thabita 223° T

**çobian*; *çioacenc* 83°9, *çioacela*
211°3, 226°9 (cf. guip. *çioan*)

eyhartu 40°20, 84°21, *eyharra* 111°8
ıçanagatic
promettatu
Tabitha 225°36, 40 (cf. fr⁷⁷ *Thabita*
vers. 36, *Tabitha* vers. 40)

Obsérvese además:

baguetaco 350°15 (*bague* es propio
del sur), *bidebaguezcoa* B v°34

gabetacoac 376°23; *gabe* siempre,
bidegabe G vi°40

Si Leizarraga, según parece, escribe por lo regular

diracat 13°9, 368°12, 428°9, 433°21, *diraucagu*, *diraucac*, etc.
°23

lo puedo explicar yo tan poco como van Eys (*Grammaire comparée des dialectes basques*, París, 1879 p. 336). Pero nótese que aquélla, a mi modo de ver, es la forma más antigua, en vez de *d-i-a-du-ca-t*.

Mientras las variantes dialectales referidas hasta ahora no se distinguen externamente de las verdaderas erratas, y algunas no se pueden separar con total seguridad de éstas, hay otras que caen por completo fuera del conjunto de las erratas, en las que no se trata, pues, de sonidos o sílabas aislados, sin ningún significado en sí mismos, sino de partes de palabras con una función determinada. Y esto sobre todo en las formas de la conjugación. En primer lugar, vemos casos de permutación de un elemento equivalente. Para 'ser' sirven como radicales *ça* y *a*, y se utilizan incluso dentro del mismo grupo de flexión, en lo que, en parte, los dialectos siguen caminos distintos. De forma particularmente variada se da la relación entre «nosotros somos» y «vosotros sois» con el dativo (vide *Bask.St.* I, 36, donde por cierto hay que borrar

«(Liç.) *zait*»). Leizarraga construye estas últimas formas, por lo que sé, sólo con *a*; las primeras con *ça* o con *a*:

gaitzaizquic 37'27, 81'28, 143'28
ezgaitzaitza 399'9, *ezquaitzaitza* E
 vii'38, *gaitzaitza* *vii'19, E iv'23
gaitzaizte 295'9, *ezquaitzaizte* 332'5

gaizquionac 274'2, *guiaizquio* 320'13,
 etc. (vide infra p. 55)

Muy digno de notarse es el ya señalado (supra p. 25)

daicula C vi'17

çaicu, por ej. C iii'3, 10

En el primer lugar dice: «que la puerta que antes nos estaba cerrada (*çaicun*), ahora nos está abierta (*daicun*)». Leizarraga no suele expresar la diferencia entre el imperfecto y el presente del activo *içan* como en los otros casos, con vocal medial (cf. sul. *ceicun*, *çaicu*), ni tampoco con la sílaba inicial *ci-* (van Eys, *VAL* p. 33 ha deducido erróneamente la forma *ciçaicun* de *balitzaicun*), sino sólo por la final *n*: *çayon*, *çayo - çaiçten*, *çaiçte*, es decir, en muchos casos, de ningún modo. El *çaicun* citado arriba puede, en sí, entenderse como *çaicu-n* lo mismo que como *çaicun-n*. Pero puesto que ahí se trata de diferenciar claramente imperfecto y presente, Leizarraga ha echado mano de una forma dialectal del último que no está directamente documentada en ningún otro lugar. La forma *çaicu* se apoyaría, con la consonante inicial, en la forma correspondiente del auxiliar transitivo (en los dialectos cispirenaicos, *daucu*, *daicu*, en Leizarraga *draucu*), como lo ha hecho con el diptongo medial en bajonavarro *çaucu* (vide *Bask.St.* I, 48). Y aunque nosotros no tenemos en Leizarraga este mismo *çaucu*, sí tenemos sin embargo *çauc* (~ *dauc*), que está con él relacionado, por ejemplo

çauán vide supra p. 29, por

çayán

En relación con esto está además *çau* en:

çauenac ib.

que, por cierto, no aparece en bajonavarro. Una analogía para esto ofrece sólo el muy lejano roncalés *çabei* ~ trans. *dabei* (pero salacenco *çaye: dabe*). Podría pensarse que en *daicula* estaríamos ante la propia forma transitiva: «él nos ha». Pero el contexto y el texto del modelo francés apenas lo permitirían, aun cuando el préstamo de una forma que se apartara tanto de la dominante en Leizarraga no fuera menos chocante. El término *daicu*, formado como intransitivo, se apoya en

baitaucu *Abc* B v'10

(y viceversa) que es en realidad un doblete de *baitraucu*. Este sólo está fuera de lugar si atendemos al sentido: como forma transitiva habría que esperar *baitraucuc*, y así es preferible tomar este *baitaucu* como intransitivo, es decir, = *baitzaicu*. Y a las dos formas aquí tratadas se deberá, en fin, añadir también

baitaye 429'13 por *baitzaye*

en la que yo, inicialmente, me inclinaba, junto con van Eys, por ver una errata, y no una variante oral, como el príncipe Bonaparte.

Hay que advertir aquí que los grupos de flexión formados con *-te* o *-teque*, por una parte de la raíz *di*, por otra de la raíz *a*, tenían originariamente y tienen también

hoy distintos significados (potencial - futuro), pero pronto se mezclan ya uno con otros fácilmente. Así, en Leizarraga son equivalentes tras *abal* y *ecin*:

daite 7¹⁴, 163⁴, 5, 277⁷

date 135²⁶, 27, 161⁴⁶, 279⁶

La marca de plural para el sujeto más la marca de dativo tiene la forma *tz* o bien *zqui* y *zc*. Así:

baitzaitza 413²²

etzaizcala 31¹⁸, *çaizquio* 293¹⁴,
etzaizquionéz I VII^a28, *bazaizquio*
E II¹³

çaquitza 406⁸, *gaquitzonçat* **VI²⁸,
bagaquitza ***III¹

çaquizquioté 78⁷, *daquizquión* 325¹¹

drautza 5⁸, *-anaz* B I²⁵

drazuca 169²⁰, *drazquionari* 312²⁸

(más ejemplos en van Eys, *VAL* p. 46). Algunas formas parece que sólo se presentan con *tz*, como *çarreitza*. También como simple marca de plural del sujeto se mezclan el uno con el otro. El imperativo transitivo se forma habitualmente con *itzac*, *itzaçue* (así *erraintzac* *Abc* H VII³⁰ = *erran itzac*), pero Leizarraga tiene también

emainzquičue 364¹⁸ (= *eman izq.*)

Junto a *dadutza*, etc. en Leizarraga no aparece, por lo que yo veo, *daduzca*, etc. que en otras partes domina completamente. Voy a referirme, de paso, a una forma peculiar de este verbo: «él lo tiene para ellos» debería ser, según es de esperar, **diaducate* (guip. *daucaye*), pero Leizarraga tiene *diadutela* C II¹⁹, donde, por lo tanto, no aparece por ninguna parte el *-qui* de *eduqui*. La forma es externamente igual a *draue*, labortano y guipuzcoano *diote*, e igualmente **dadu*, que es lo que queda tras eliminar el elemento del dativo, «él tiene», a vizcaino *dan*, guipuzcoano y labortano *du*, «él tiene».

Además hay variantes cuantitativas. Una marca pleonástica de plural para el sujeto aparece en:

baicarade F VIII⁹

baicara F I¹¹, etc.

baiquinaden 247⁸, A V¹⁵, *guinadelaric*
326¹⁵, F II³⁵, *baguinade* 325²,
327²¹ (van Eys, *VAL*, 31 clasifica
erróneamente *guinade* y *lirade* como
formas de *-te*-)

baiquinen, *guinen*, *baguina* normal-
mente.

çaiteztez 312³⁴, 330¹¹, *ezpaçiteztez*
236¹

çaitetzte 7¹², 17¹⁷, etc.

çaquiztez 216³⁸, *-éz* 401¹⁷

çaquiztençat 411²¹

baçaituztez 327²⁰ (tres veces) (*çaituztéz*
358⁹, 10 = «ellos os tienen»)

çaituzte 60⁸, etc.

badaudez 298⁸, *daudecēçat* 400²⁷

badaude 308¹³, etc.

Tenemos una marca pleonástica de dativo (vide *Bask.St.* I, 57 s.) en:

guiaizquio (*-onac*, *-onçat*) 217⁴, 320¹³,
385³, 396³⁹, 411²⁴, A V⁵, G
VII⁶

Es inadmisibile derivar el sonido inicial de la correspondiente forma de tuteo *guiaiz-quioc* C rv³⁷. También sería posible un *gaizquioc* en lugar de éste, cf.:

eznitzayoc 260^v19

nitziayec 76^v24

La marca de dativo está oculta en:

drauztán 197^v6 (sul. *deiztan*)
cequizten 72^v33

drauzquidán 197^v7, 8 (lab. *dauzquidan*)
cequizquien 208^v3 (por *-*qui-te*-)

La primera forma es acorde con *gaquiztén* 287^v19, *çaquiztez*, -*éz* 216^v38, 401^v17, *çaquiztençat* 411^v21.

Si encontramos un *cerezten* 210^v45 aislado, éste se diferencia de *cerauzten* (*etze-rauztela* 320^v19, presente *drauzte*) sólo dialectalmente, y desde luego con el mantenimiento (dinámico) de la marca de dativo (la forma *çazteten* todavía se utiliza, bajonavarro oriental *cezteeten*). Van Eys (*VAL* p. 48) la considera forma de tuteo, cosa que no es, al menos de *cerauecen*, que él explica erróneamente aquí, lo mismo que *drauece* (también *dirauëagu*), como «les à eux...». Van Eys se ha confundido con la forma de tuteo *dirauecé* 443^v10, en la que hay efectivamente «les à eux». Pertenece a la forma determinada *drauzte* (así 303^v20), que van Eys considera un error por *drauece*.

Está también duplicado el pronombre de dativo de tercera persona (vide *Bask.St.* I, 56) en:

cieçoyon 44^v46
dietzoyoten 41^v41

cieçon regular
cietzoten regular

Por el contrario falta, evidentemente porque la *o* del radical ha sido mal interpretada, como guip. *diago* (Larramendi, s.u. 'pertenece'; vide *Bask.St.* I, 57), en:

dagoten 289^v2, 369^v10, por *dagocaten*, de
dagoca (con plural del sujeto *dagozca*,
por ej. 380^v1). Cf. *baitacheté*, *datchetena*
p. 42)

En esta ocasión quiero notar que si «ello sea para él» tiene el sentido de «él lo tiene», el dativo no suele expresarse en el verbo de ninguna manera: no *çayola*, sino *dela* (así en 290^v27, 331^v5, 342^v21, 353^v20, 368^v17, 379^v18, 419^v18). Por tanto, aquí no hay ningún error, como se ha pensado. El *TB*²⁸ tiene *içan baiquio* sólo en uno de estos lugares, en los demás *içan bedi*, lo que no parece estar justificado, pues aquí el imperativo aparece como verbo auxiliar. Cf. *eztén* (no *eztaquión*) 337^v13.

Cito también aquí las formas de plural de *etzan* 'yacer', que según Larramendi y Lardizabal tienen *au* (*eu*) en vez de *a* (*e*), pero en Leizarraga, además, una *n* difícil de explicar: *datza*, *cetzan* - *daunça*, *ceunçan*. Lo mismo es general y justificado en la primera y segunda personas del plural del imperfecto: *gueunçan* como *gueunden* (de *egon*). ¿Pudo haber penetrado de aquí al presente y al mismo tiempo a la tercera persona del plural? Dificultades muy especiales ofrecen ciertas formas de imperativo y de subjuntivo de *eman* 'dar', que parecen proceder de otra raíz. Su lugar lo ocupa, de ordinario, una *-i-* que podríamos suponer la marca de dativo; entonces podría pensarse que la raíz desaparecida es la de 'tener': *eztidala* 339^v17, *lidan* 442^v8, *iguc* 9^v11, *ligunçat* **viii^v16, *diçuela* 287^v5, 325^v10, *diçuençát* 340^v17, etc. corresponden de hecho al guip. *dit*, *digu*, *diçue*. Aquí se podría traducir *egun on diçula laincoac* «buen

día os dé Dios». Por otra parte, las formas con la tercera persona del plural como dativo, *eyec* 72°36, 240°35, *ey*, *eięue* 27°16, 88°9, 248°28, 351°2, *ezteyeęuela* 11°6, *deyegunęát* 160°22, *deyenęát* 131°42 se acercan a las suletinas *deyec*, *deyeęu*, *deyegu*, *deye* de 'tener'. Vinson (*RLPhC* 29 [1896] 201-218, 214 s.) piensa en *eguin* 'hacer', y en realidad *yquedac* «tú me lo darás» y *eyquec* «tú lo harás», como hay que leer en los refranes de 1596, no quedan lejos una de otra. Pero los significados no están tan de acuerdo: se podría quizá recordar que el vascuence, para decir «dar un beso», prefiere decir *pot eguin* que *pot eman*, pero éste es un caso muy especial. Me parece que aquí debería tomarse en consideración el *ieyncoac drugaęula* de Dechepare E iv°1. Stempf lo ha entendido del todo mal: lo explica con *Iaincoa trugatęula* (*trogatęula*) «Dieu vous garde» de Voltaire (1642) pp. 243, 278. Sea como fuere, se concilia difícilmente con el *-id-* «da- a mí» de las formas citadas más arriba. Este *ind-* del imperativo (*indan* 165°7, 10, *indac* 166°15) se encuentra en todos los dialectos y desde los más antiguos testimonios. Voltaire tiene, es verdad, *idaęu* (p. 236) pero como ahí pululan las erratas, no hay que hacer mucho caso. Vinson (loc. cit.) propone para *iguęu* (*egu*)*inguęu*, pero entonces ¿cómo es que la *-n* del participio se introduce en el imperativo, es decir, en el sintético (cf. guip. *eguiguęu*)? El compuesto *eguin eęaęuęu* no puede suponerse fácilmente base de aquél. Por tanto, ¿las dos formas, *baitinguzęuet* «él me los dará» 54°53 y *eztinguzęuen* «que vosotros no se los deis» 404°16 están en relación? No niego que para mí son completamente enigmáticos. Me siento también desconcertado ante *ianagaęue* 304°25, 27, en vez del habitual *ian eęaęue* (por ej. 305°24).

Fuera de la conjugación, el uso paralelo más llamativo de formas dialectales se encuentra en los pronombres posesivos, y no sólo en la lengua de Leizarraga, sino también en la de otros muchos autores de distintas épocas y lugares, empezando por Dechepare. Para la primera y segunda persona del plural, Leizarraga tiene, por lo que yo sé, sólo *gure* y *ęure* y no, prescindiendo de *gueuroc*, *ceuroc*, etc., *gueure* y *ceure* (cf. por ejemplo Axular², p. 19, 2: «*ęuc ceure* moldera, eta *ęure* herrian»). En cambio para la primera y segunda personas del singular utiliza *ene* y *neure*, *hire* y *eure* de modo singularmente caprichoso. Y no digo que con total arbitrariedad, pues hay construcciones que señalar en las que una forma predomina o es la única, quizá por ejemplo *hic eure* y no *hic hire**. También en los lugares paralelos suele haber las mismas formas: así, en las versiones, algo divergentes entre sí, del Padrenuestro, aparece siempre *hire*. En Mt 7.3, 4, 5 por ejemplo: *eure* anayeren, *eure* beguico, *eure* anayeri, *hire* beguitic, *hire* beguian, *eure* beguitic, *eure* anayeren = Lc 6. 41, 42: *eure* anayeren, *eure* beguico, *eure* anayeri, *hire* beguian, *hire* beguitic, *eure* anayeren; Mt 8. 8, 9: *ene* atharbean, *ene* muthilla, *neure* azpico, *neure* cerbitzariari = Lc 7. 6, 7, 8: *ene* atharbe pean, *ene* muthilla, *neure* meneco, *neure* cerbitzariari. Pero en estos pasajes no podemos reconocer ninguna ley: no rara vez aparece una alternancia casi regular en construcciones completamente iguales, por ejemplo Iesus Christ *eure* Seme A i°10, 32, ii°12, iv°10, Iesus Christ *hire* Seme A i°20, ii°21, iii°16, 27, iv°9. Estos pronombres posesivos son en realidad genitivos que simplemente han perdido el sonido final *-n*, exactamente igual que los de primera y segunda personas del

* Me he quedado al comienzo del buen camino: Linschmann fue quien descubrió que *ene*, *hire* se utilizan como no reflexivos, y *neure*, *eure* como reflexivos. No puedo acordarme de haber encontrado esta diferencia explicada en ningún otro sitio, aunque la etimología (*neure*, *eure* de *ni-haur*, *hi-haur*) lo sugiere. En cualquier caso, parece haberse difuminado posteriormente.

plural, *gure*, *çure* y el de la tercera persona reflexiva *bere*. En el nordeste *bere* sirve para los dos números: «de él» y «de ellos»; en el suroeste sólo para el singular, y para el plural normalmente *beren*. Van Eys (*Grammaire*, p. 99) señala: «On se serait plutôt attendu à une seule forme dans les dialectes basques espagnols, puisque la langue espagnole dit *su* pour 'son' et 'leur'.» Podría haber añadido que mientras los dialectos vasco-franceses, al menos el suletino, coinciden mínimamente con el francés, y ni siquiera con el francés meridional, el vizcaino, el más alejado de estos otros, coincide con él la mayor parte de las veces: *bere* «de él», *euren* «de ellos» - *son*, *leur*. Sin embargo, *euren* (*eureen*), en rigor, no corresponde a un *illorum*, sino a un *ipsorum*: es el genitivo de *eurak* «ellos mismos». Y así *beren*, o más exactamente *berén*, es el genitivo de *berac* «ellos mismos», o sea, no una variante fonética de *bere* «de él». De los textos labortanos, para «su (de ellos)», unos dan *bere*, otros *beren*. Por ejemplo, aquél aparece en los Evangelios de Haraneder (*BB* 268), éste en los de Duvoisin (ed. de Haristoy 1898), así como en el *TB*²⁸. En Leizarraga la forma predominante es, sin duda, *bere*, pero se encuentra también, y no rara vez, *beren*, como en *berén synagoguetan* 26⁵⁴, *berén ogui* 72³⁶, *berén abillamenduac* 83⁷, *berén lainco* 98¹⁶, etc. En el último de los ejemplos mencionados, se trata precisamente de un singular gramatical que tiene, sin lugar a dudas, un sentido plural (*anhitz ... dic*). En el *TB*²⁸ aparece aquí, curiosamente, *bere* junto al plural gramatical (*hainitz ... ditu*). A veces aparece uno inmediatamente detrás de otro: *berén* y *bere* o *bere* y *berén*, como en *berén bihotzetaco guthicietara ... bere gorputz propriety* 267²⁴, *bere bihotzetan*, *berén conficientiác* 269¹⁵. También sufijos nominales aparecen a veces con diferencias dialectales: al labortano *-taffun* le corresponde el bajonavarro y suletino *-tarçun*. Este último aparece rara vez en Leizarraga: así por ejemplo, frente al habitual *eritaaffun*, no el bajonavarro y suletino *eritarçun*, pero sí *erharçun* 61³⁴, *-nac* 168⁵ (inmediatamente antes, versículo 4, *eritaaffunec*), que se encuentra en las *Pregariac* bajonavarro-occidentales de 1651, p. 12, para el que van Eys señala como el labortano correspondiente *erhasun*. Cf. *ontaffun* 'bondad', *onhaffun* 'bien' (= 'posesión') en Leizarraga, así como *offaffun* ã ññ^b15. Además leemos *sabeldarçunac* 264⁸. También Larramendi tiene, s.u. 'disenteria', curiosamente (como si también fuera transpirenaico) la forma *sabeldarçuna* (también *sabeldarçunez dagoana*). Entre los verbos no sólo encontramos formas equivalentes con distinta derivación, sino también la derivada y su simple. Una forma interesante es *deitha* 422¹. Al principio pensé que se trataba de una errata, pero *deithu*, como quiere leer Dodgson (*The Basque Verb Found and Defined*, Alençon, 1893, p. 23) no viene al caso: junto a *gaitecen* no tiene que estar el participio, sino el radical (por ejemplo *etzaitzeta dei* 44¹⁰). Como errata por *dei*, a su vez, difícilmente puede explicarse *deitha*. Por lo demás, me era desconocido *deithatzen*, a excepción del *deitatua* 'famoso' consignado por Larramendi. Ahora bien, en las *Pregariac* bajonavarro-occidentales de 1651 leo, p. 10, *bere gana deithatu* «llamado a sí»: aquel *deitha* de Leizarraga es radical de éste. Frente a *gabe* se encuentra, si bien apenas dos veces de cada cien, *gaberico* 369⁸, 393⁷; más frecuentemente *gaberico* frente a *gabeco*, y desde luego en las mismas construcciones, como:

alchagarri gaberic 52¹⁷, 150¹, 151⁷, *alchagarri gabeco* 90¹²
 230³, 247⁶, 296⁸, *-coen* 89¹
hypocryfia gaberic 321⁶, *fictione* *fictione gabeco* 374⁵
gaberico 368⁵

(también aparece *gabeta*, vide supra p. 53). Correspondencias semejantes se encuentran bastante a menudo. Cf. por ejemplo:

<i>bekatzco atseguinén</i> 397 ^o 25	<i>Atseguin bekatutacoez</i> ē 11 ^o a36 (se refiere al otro pasaje)
<i>hirazco mahatfarno</i> 454 ^o 15	<i>hirataco mahatfarnoaz</i> 447 ^o 8, <i>hiraco mahatfarnotic</i> 447 ^o 10
<i>bihotzezco tauletan</i> **vii ^o 34, <i>bihotzezco simplicitaterequin</i> 210 ^o 46	<i>bihotzeco taula</i> 317 ^o 3, <i>bihotzeco simplicitaterequin</i> 357 ^o 22

Los extranjerismos son los que ofrecen mayor número de variantes: es natural, pues están tomados de distintas fuentes: del latín, del francés literario, del francés meridional, del español, y por otra parte, además, están asimilados en diferente grado. Para esto ya se han dado más arriba suficientes ejemplos: aquí siguen algunas cosas complementarias y aclaraciones. Respecto a la grafía de los nombres propios totalmente foráneos no rige ningún principio fijo: son escritos tan pronto de una forma como de otra, por ejemplo:

<i>Publiusen</i> 264 ^o T	<i>Publioren</i> 264 ^o 8
<i>Antiochian</i> 377 ^o 11	<i>Antiochen</i> 229 ^o 20, etc.
<i>Corinthion</i> 243 ^o T	<i>Corinthen</i> 245 ^o 1, etc.

En el TB²⁸ se ha llevado la variación al extremo: encontramos, por ejemplo, siempre *Corinthia*, *Antioche*, pero *Sardea(n)*, *Sardas(en)*, *Sarda(co)*; *Ephese(rat)*, *-(tic)*, *Ephesea(n)*, *Ephesia(rat)*, *-(n)*, *-(co)*, *Ephesio(rat)*. Las formas dialectales de los sufijos, por lo general, se distribuyen por raíces, au que no siempre de manera fácil de explicar, y así por ejemplo se escribe normalmente *beredero*, pero *officier*, *presoner*, etc.; cf. supra pp. 21 s. *-antia*, *-ancia*, *(-anča)* y *-itia*, *-etia*, *-ecia*, *-eča*. Aparte de las variantes irrelevantes, tenemos también otras como:

<i>benediçoin</i> 339 ^o 3	<i>benedictione</i> 389 ^o 7, etc.
--------------------------------------	--

aquella por analogía con palabras completamente asimiladas, como *cantoin*, *raçoin*, etc. Aprovecho la ocasión para advertir que incluso cuando hay raíz románica y sufijo románico, la palabra vasca no siempre tiene su correspondencia en romance. Los vascos utilizan los sufijos románicos de forma autónoma, e incluso tienen tendencia a formar nuevamente derivaciones que ya existen en romance: cf. *fermutate* por *fermetate* (supra p. 37) y *erretate* por **erreguetate* (frente al románico *regalitate*), que ciertamente en Leizarraga aparece sólo como palabra suletina, con vocal final modificada: *retatuia* ā vii^oe40. Puesto que la moción es desconocida en vascuence, las palabras románicas, allí donde es difícil sustituirlas, se mantienen con su doble terminación: *Spořa* - *spořo* 165^o29, *spořoaren* eta *spořaren* 453^o23; *adulteroaç* eta *adulterac* 406^o4; *Samaritanari* 165^o T. Pero todavía es más claro el género femenino vasco con la terminación románica: *(i)řřa*: *bekatořřa* 113^o T, *discipuluřřa* 225^o36; en adjetivos: *fidelec* - *fidelřac* 372^o16; y en una palabra vasca: *iaincořřa* 247^o37. El *vitança* (48^o45, 373^o8, 404^o15), que también Larramendi registra, parece ser una derivación reciente del español *vito* = *victo*. También en la raíz de los extranjerismos aparecen de vez en cuando variantes bastante grandes, como en:

<i>Excommieũ</i> ē viii ^o b1 (también hoy <i>escomieatu</i>), <i>-icatzē</i> B iii ^o 13 <i>iugea</i> - 37 ^o 28, 115 ^o 43, etc.	<i>Excommunicatione</i> ē viii ^o b3 <i>iudica</i> - 11 ^o 1, 112 ^o 37, etc.
--	--

Con el segundo par de variantes se relaciona de modo inmediato, claro que con terminaciones de distinto origen:

iugemendu- 11'2, 21'18, 20, etc.

iudicio- 7'22, 17'15, 20'22, 24, etc.

Tales sinónimos, cuya relación etimológica se halla más o menos oscurecida, nos conducen imperceptiblemente a aquéllos en los que no hay ninguna relación. Una tabla de sinónimos de Leizarraga, en la que se podrá pensar sólo tras la realización de una concordancia completa, habrá de probar en qué medida lo que nosotros llamamos sinónimos, sean palabras o formas, son verdaderamente intercambiables bajo idénticas condiciones, o si sólo coinciden dentro de un determinado campo, y en qué consiste entonces la diferencia parcial entre ellos, y si ocasionalmente no es descuidada esta diferencia. Parece que la actitud fundamental ha cambiado varias veces en el curso de la traducción. En estas investigaciones el texto griego, el latino y sobre todo el francés, nos deben acompañar paso por paso. Los lugares paralelos merecen especial atención, pero también las expresiones de los índices (ã y ss.) deben compararse con las del Nuevo Testamento mismo. Así por ejemplo, *ĩ v'b20 haztamuca* (de *haztatzen* < lat. *tastare*) corresponde al *manu tentans* de la Vulgata (II Pt 1. 9) mientras que el Nuevo Testamento mismo 416'9 tiene *deus vrrundanic eztaçuffalaric* = *ne voit goutte de loin* = *μωπάζων*. En el Padrenuestro (9'13, 126'4, B 11'22) *gaichtotic* está en consonancia con fr⁶³ *du malin*, pero A vi'30, *Abc* A iv'13 traen *gaitzetic* = *a malo* como neutro, igual que fr⁷⁷ *du mal*; las notas al margen permiten ambas interpretaciones: «ou, du mal, c. de peché, ou, du me[s]chant, du diable», «ou, me[s]chant, ou mal». Bajo el título del *Abc*, Leizarraga cita Mt 19.14 no exactamente como él mismo lo había traducido en el Nuevo Testamento: *haourrac* = *haourtchoac*, *horrelacoén* = *hunelacoén*. Dodgson, al suponer que Leizarraga sólo se atuvo al texto francés, llega a algunas afirmaciones falsas. Así, (*The Basque Verb Found and Defined* I, 16) dice que Leizarraga ha cambiado el *vous* en *ious* en I Io 2.25 (422'): *draucun*. Pero la lectura transmitida generalmente es *ἡμῖν*, *nobis* (Lutero *uns*). En la p. 17 dice que Leizarraga traduce, en I Io 5.10 (426') «le fait» en vez de «l'a fait», pero la Vulgata tiene *facit* (Lutero *macht*). Lo mismo pasa con I Io 3.1 (422') donde, según Dodgson (loc. cit. p. 24), Leizarraga es «infidèle», por el *ezgaitu*: cf. *ἡμάς*, *nos*: *vous* (Lutero *euch*). Ibid. II, 6 dice sobre II Tim 3.14 (377'): «Leizarraga ne serre pas le texte français», pero sí el griego y el latino. Tampoco se muestra Dodgson familiarizado con el francés del siglo XVI: en II, 7 dice: «*s'amusans* ne traduit pas *behatzen*» (370'1); en II, 14, sobre *probetchua* (377' T): «Leizarraga ne traduit pas *l'usage*». En otros casos se trata de una mala interpretación del vascuence: según Dodgson (loc. cit. II, 5) con *aquió* (371'13) el fr. *attentif* ha quedado sin traducir, pero *aquió* equivale a *sois attentif*, *attende*, *πρόσεχε* (cf. *sei drauf aus*). En primer lugar tendremos que ocuparnos de los sinónimos en formaciones romances, que son más frecuentes de lo que podría esperarse. Por ejemplo el latín *mysterium* es traducido por *secretu* y *mysterio*: en primer lugar Leizarraga sigue el texto francés, que solamente tiene *mysterie* dos veces, pero quince veces *secret*, escribiendo también él *secretu*: 24'11, 66'11, 283'25; después escoge *mysterio*: 290'25, 293'7; en una ocasión vuelve a echar mano de *secretu*: 295'1, pero a partir de aquí se mantiene firme en *mysterio*. *Sensu stricto* tenemos aquí dos sinónimos, uno griego y el otro latino, de los que encontramos frecuentemente. Compárese también *hypocryfia gaberico* 321'6 y *fictione gaberico* 368'5. Mucho mayor interés tienen para nosotros los sinónimos de los cuales uno es románico y otro vasco. No se entiende bien cómo Leizarraga pudo diseminar tantas

palabras románicas en su versión, términos para los que, en otros lugares, utiliza palabras genuinamente vascas. Si en Leizarraga al latín *confiteri*, fr. *confesser* le corresponde bien *confessatzen*, bien *aithortzen*, sin embargo parece que difícilmente puede estar ligado a ello una matización de significado, por más que para la confesión de los pecados sólo se utilice el primero. Ambos verbos aparecen en los mismos contextos y el *confessatzen* de 349^v11 es sustituido en el índice ē r'a29 por *aithortzen*. Exactamente igual que en este caso sucede con *charpanter* 26^v55, 70^v3 = *çubarotz* ē v^b28. En el caso de alguna que otra palabra románica lamentamos que no se nos haya transmitido ningún sinónimo genuinamente vasco, como en *conciertoac* 245^v12 = *σικκίνθια*, *semicinctia*, *deuantiers* (el TB²⁸ tiene *loihalac*), en cuya base está *concertar* en el sentido de 'juntar' o de 'adornar' (como en español antiguo, cf. port. *concerto* 'adorno'). Los más importantes para nosotros son, naturalmente, las parejas de sinónimos cuyos dos miembros son vascos. Aquí, la mayoría de las veces, podremos constatar fácilmente alguna diferencia de significado. *Ikar eçaque* 72^v38 = *ιδετε*, *videte*, *regardez*, parece ser exactamente lo mismo que *ikujsaue*, que también podría aparecer en ese lugar (y así lo tiene Duvoisin). Pero *ikartzen* tiene, examinado con mayor precisión, un significado más limitado, el de 'examinar', y aparece en otros lugares, a veces en la forma *ikhertzen*, con los significados de 'investigar', 'examinar', 'visitar', 'cuidar (un enfermo)'. Con esto no puede compaginarse el que *ikartze* 58^v3 esté utilizado del mismo modo exactamente que *ikujsite* en los demás casos, es decir, en el sentido de 'aspecto'. Si nos atenemos a la Vulgata, *or* (*or-a*) y *chakur* son sinónimos para *canis*; pero el texto griego nos enseña que el último sirve de diminutivo (lo que ciertamente es de por sí, incluso por su forma, frente a *çakur*, aunque hoy ya apenas lo es). Leizarraga traduce *κυνάριον* que en plural es traducido en el texto francés (Mt 15.26, 27) con *petis chiens* sólo en el primer pasaje, con *chiens* sin más en el segundo (Mc 7.27, 28). El término *niñicatzen* (quizá de origen románico) de 48^v32, frente al *vstertzen* de 89^v28 traduce el fr. *estre en seu* frente a *estre tendre*, que podría estar en los dos lugares, en consonancia con *ἀπαλὸς γίνεσθαι*, *tener esse*. En dos pasajes, idénticos por lo demás, leemos una vez (24^v15) *gogorqui*, la otra vez (265^v27) *gothorqui* 'tardo', 'duro de oído': ambos son posibles, y sin embargo se podría corregir y en vez de éste poner aquél.

Además de las formas y palabras de igual significado o, si se me permite decirlo así, además de los sinónimos morfológicos y léxicos, existen también en tercer lugar sinónimos sintácticos. Son también formas, en concreto formas de diferentes funciones, que pueden cambiarse unas por otras no siempre, sino sólo en ciertos contextos, o que al menos ocasionalmente son permutadas por mezcla dialectal. Los del primer tipo, en tanto que no se basan en cambios fonéticos, proceden de los del tercero: lo que originariamente era de distinto valor porque estaba formado por elementos de distinto tipo o número, ha pasado a ser equivalente, como *bere* y *beren*, *date* y *daite*. Por eso, en uno u otro caso, pueden surgir dudas respecto de la dependencia. Del extenso campo de los intercambios sintácticos tomo, para su mejor comprensión, sólo unos pocos ejemplos para los que las gramáticas de otras lenguas ofrecerán analogías generales. En casi ninguna lengua es conocido el uso común de casos distintos: tampoco en vascuence. *Gabe* lleva delante suyo el partitivo o el nominativo; en Leizarraga normalmente este último. Cf.:

macularic gabea 391^v26, *gabe* 393^v14
paujsuric gabe 360^v13

macula gabea 400^v4, 403^v27, *gabe*
419^v14.
paujsu gabe 266^v9, 359^v3, 364^v17,
374^v3.

reprochuric gabe 97'6

reprotchu gabe 360'10, 362'13, 373'14,
419'14.

Gain va tras genitivo o nominativo: el genitivo, normalmente, si hay artículo, y el nominativo si no lo hay: *Semearen gainera - etche gainera*, pero también, por ejemplo, *dorreac gainera* 132'4 - *Apolloren gainera* 295'6. Aquí tenemos incluso genitivos excepcionales de la declinación indeterminada, es decir en *-n* en vez de *-ren*:

çuen burun gain 243'6

haren buru gainera 51'7, 89'3, *gainean*
56'29, 203'7, *beré buru gainera* 285'20.

e fçun gainean 257'26 (cf. bajo-navarro
escungain 'avantmain')

Del mismo modo en:

gogongaraitic **n'15

gogoz garaitic 302'17.

pues *garai* rige genitivo, instrumental o nominativo. *Beldur* normalmente va con genitivo, de modo excepcional con dativo: *hari beldur çayona* 227'35 (también 71'20; vide Dodgson, *RLPhC* 31 [1898] 126-156, 142). El futuro se forma sobre los participios en *i*: con *-co* («genitivo local») en la mayor parte de los dialectos, y con *-en* («genitivo posesivo») en otros. Leizarraga prefiere este último, pero excepcionalmente tiene también el primero:

ethorrico dirade 46'36, *-ico da* 47'14.

ethorriren dirade, da etc. 13'11, 15'15,
32'11, etc.

Este *ethorrico da* no hay que confundirlo con *ethorteco da*, que también puede traducirse con nuestro futuro. Obsérvese: *ethorteco dena ethorriren da* 396'37 (*qui venturus est, veniet = qui doit venir viendra*). Nos topamos también con varios cambios de menor importancia: así, Leizarraga traduce «s'apparut à luy par songe» (*in somnis, κατ' ὄναρ*): *aguercequion ametsetaric* 2'20, *aguer cequion ametsetan* 3'19. En labortano occidental (especialmente en Saint-Jean-de-Luz) predomina una construcción que no es, en absoluto, completamente vasca: «ser deudor» con doble nominativo (en el sentido de nuestro acusativo) que hay que considerar como un romanismo, en tanto que el pronombre personal enclítico del dativo es considerado como el del acusativo. Así, ya Voltaire que, como él mismo dice, se limita al vascuence de Saint-Jean-de-Luz, tiene: *estutusé hayñ berçe çorseytudela* «le ne pense pas vous deuoir tant» (p. 225), exactamente igual que Pouvreau (*BB* 788) hacia la misma época: *Etçaitut hura çor* (p. 25). Una huella de esto se encuentra en Leizarraga: *baldin cerbait...çor bahau* 383'18. Dodgson (*Euskara* 11 [1892] 88) señala con razón que debería ser *çor badrauc*, y así aparece de hecho en el siguiente versículo: *niri çor drautadala*. Algo muy semejante sucede con *eznauçue ibardet siren* 153'68, donde nosotros esperábamos *eztrauçue i*. Todavía más chocante, y se debe explicar igualmente por influjo románico, es el doble nominativo con un verbo intransitivo. Se trata aquí no de un «nominativo de predicado», sino de un «nominativo de objeto», en cuyo lugar se esperaría un dativo u otro caso. *Iruditzen* 'parecerse' en vascuence es transitivo, y también normalmente en Leizarraga, bien como presente *dirudi*, bien en su forma de perfecto, *irudi du*; pero junto a esto tenemos también, sin que cambie la construcción, *irudi da*, y así *nor irudi den* 113'47, *içanen naiz çuec irudi* 179'55, *anayeac irudi liçen* 386'17. En realidad, *irudi da* es 'él es parecido', y junto al adjetivo tendría

que estar el genitivo (*Semearen irudico* 390³) o el directivo (*betarát irudi* 9⁸). Pero del mismo modo que en español *parecido* no tiene una rección diferente a *parecer*, así también *irudi* sigue ocasionalmente al verbo finito. También podríamos expresarnos así: *nor irudi den* es un cruce de *noren irudi den* y *nor irudi duen*. El intransitivo *efcatzen* 'pedir' también suele llevar un nominativo de este tipo, y la persona de la que se pide algo puede ser nombrada (en dativo) o no, como por ejemplo *arrain efca badaquió* 11¹⁰, *cer-ere efcaturen baitzarete* 192¹³. Mucho más raramente aparece con este verbo el genitivo, y eso sí, en las mismas condiciones: *efca cequiún... gorputzen* 95⁴³, *cerē-ere ... efcaturen baitzarete* 84²⁴. Sin embargo, no hay duda de que esto es lo originario, y por tanto *efca* es en realidad un sustantivo. Después influyó el romance. El uso de Leizarraga configura sólo el paso al de los actuales dialectos, en los que el verbo es totalmente transitivo. En *bilha ebilten* 'ir a buscar', *bilha ethorten* 'venir a buscar' hay una vacilación similar: el genitivo parece ajustado al carácter de la lengua, y así *Noren bilha çabiltzate?* 198⁴, ⁷, pero es casi más frecuente el nominativo, evidentemente por relación con *bilhatzen*, que es transitivo también en Leizarraga, como en *aicina bilha çabilan* 52¹⁶. E incluso los instrumentales *efquez* y *galdez* 'pidiendo', formados por una raíz verbal, rigen indistintamente nominativo y genitivo, como por ejemplo:

signo efquez dago 22³⁹, 30⁴,

signo ... efquez çaižcan 126¹⁶

signo galdez dago 76¹²

ceren efquez çaudeten 38²², 82³⁸.

signoren... galdez çaižcala 76¹¹,

adoraçalén galdez diagon 166²³.

Incluso sin los síntomas concomitantes mencionados, la línea divisoria entre forma transitiva e intransitiva, que en vascuence es sin duda mucho más profunda y rigurosa que en nuestras lenguas, es transgredida de uno u otro lado. Un cambio de esta naturaleza es sobre todo llamativo en *behar* y *nahi*. Ambas palabras son, en realidad, sustantivos: 'necesidad' y 'deseo'. *Behar du eman* (o *eman behar du*) significa 'debe dar', *behar da eman* 'es necesario dar', 'hay que dar' y, también como personal, 'debe ser dado' (con lo que no se origina ninguna ambigüedad: «es necesario dar el anillo» = «es necesario que el anillo sea dado»), y también *behar naiz eman* «debo ser dado» (*behar dut eman* «debo dar»). El verbo intransitivo que está en participio se une en primer lugar al auxiliar transitivo: *behar du ioan*; de ahí, por atracción, resulta *behar da ioan*, que también puede significar «se debe ir», mientras que *behar naiz ioan*, en cambio, es inequívoco. Así pues, Leizarraga conoce aquí ambas construcciones: la primera, por ejemplo en 31²¹, 91³¹, 144⁵, y la última por ejemplo en 32¹⁰, 149⁹, 163⁷, 362¹. Por otra parte, en Leizarraga el auxiliar transitivo, apareciendo el participio considerado como pasivo, pasa a la esfera del intransitivo: *behar nincén... laudatu* «(yo) debía ser alabado» dice en 329¹¹, pero *behar diat ... batheyatu* «debo ser bautizado» 4¹⁴, *behar du handitu* «debe hacerse más grande» 165³⁰ (cf. también 236⁵, 443⁵) que también puede, ciertamente, significar «debo bautizarlo», «debe hacerlo más grande». Entonces nace una concatenación de frases como *behar diradela flacuac supportatu, eta lefus Iawnaren hitzéz orhoit ičan* 249³⁵, donde a *dirade* le corresponden diferentes sujetos (cf. *behar ditugu ... flaccataſunac supportatu* 287¹). Con *nahi*, por lo que veo, Leizarraga apenas vacila: dice *nahi da ioan*, y sólo excepcionalmente *nahi du ioan*, como en:

nahi baitu ... ethorri 77³⁴

ethorri nahi bada 31²⁴, 121²³.

Algunos verbos, incluso con significado exactamente igual, se construyen transitiva e intransitivamente, como:

<i>bere buruä complacitu</i> 287 ³ .	<i>gure buruey complacitu</i> 287 ¹
<i>garait badeça</i> 127 ²² , <i>garait eçac</i> 285 ²¹ ,	<i>garaitbu natzayo</i> 196 ³³ , <i>garaitbu</i>
<i>garaitburen citic</i> 443 ⁷ , <i>ezpaita garaitbu</i>	<i>içan çayó</i> C iv ²⁵ , etc.
<i>içan</i> C v ³⁴ .	
<i>Macedonia iragan duquedanean</i> 313 ⁵	<i>Macedonian iraganen naiz</i> 313 ⁵ (cf.
(normalmente)	239 ⁴).

El radical aparece junto al presente en lugar del infinitivo:

<i>aithor dituzté</i> 254 ⁸	<i>aithortzen baitu</i> 422 ²³ , etc.
--	--

El imperfecto de subjuntivo aparece algunas veces en vez del mismo tiempo en indicativo:

<i>lioitela</i> 254 ¹² (sigue inmediatamente	<i>cioitela</i> 14 ²⁹ , etc.
<i>eزلutela)</i>	
<i>ezlaquiala</i> 67 ²⁷	<i>Etzaquiala</i> 121 ³³ , etc.

Tras *ez-* empieza la siguiente página: puede, pues, tratarse aquí de cualquier error externo. Y también en los ejemplos siguientes hay que considerar el subjuntivo como lo irregular, pues en las interrogativas indirectas acostumbran a aparecer *çen* y *çuen*:

<i>nor liçén, eta çer eguin çuen</i> 251 ³³ .	
<i>çer herioz bil behar luen</i> 199 ³²	<i>çer herioz bil behar çuen</i> 188 ³³ ,
	<i>c.h. glorificaturē çuen</i> 205 ¹⁹ (en
	los tres lugares precede <i>aditzera</i>
	<i>emaiten çuela</i>).

De forma chocante sustituye el imperfecto al perfecto en:

<i>bil cituán</i> 147 ³¹	<i>bil ci(e)dián</i> 147 ³⁰ , 32.
-------------------------------------	--

El *bil içan duc* del versículo anterior se entiende mejor como introductorio del relato, y también el *içan dituc* que está ahí mismo por el imperfecto. En el lugar correspondiente (86²⁰) se encuentra, en efecto, el imperfecto *cituán* (Dodgson, *RLPhC* 32 [1899] 39-89, 70, se extraña de que Leizarraga no escribiera *baciraden*, que sin embargo no podía escribir porque tenía que servirse de la forma de tuteo; Dodgson confunde *cituán* con *cituen*, de modo que reprocha a Leizarraga que «il pense en *erdara*», es decir, en romance). No rara vez pone Leizarraga el presente en vez del imperfecto, en parte por correspondencia con los textos en las otras lenguas (especialmente con 'hablar'), en parte por propia iniciativa, como por ejemplo:

<i>dacarqueitela</i> 109 ¹⁸	<i>ekarten çutela</i> 62 ³
--	---------------------------------------

Ambos pasajes son, desde el punto de vista del contenido, iguales, pero el presente puede haber sido favorecido por el *huná* que antecede. Por lo demás, *dacarqueite* es en realidad un futuro (así, *ezpaitacarque* 135²⁷ está con sentido de futuro; *dacarque* *Abc* H viii²⁸, con sentido puramente de presente). Lo mismo que en la lengua

actual, en la de Leizarraga se encuentra, en este verbo, el *-que* tanto en formas de pretérito como a los imperfectos *çacarquela* 200^v5, 201^v17, *çacarqueitela* 250^v16. Van contra la concordancia:

gaitz daritzuëney 8^v44, *on dari-*
tzueney 8^v46

on daritzoteny 278^v27.

Traducido literalmente sonaría: *eis qui vos odit, diligit.*

En tanto que palabras o formas que más o menos coinciden unas con otras desde el punto de vista del significado parecen a la vista muy similares, diferenciándose sólo en una letra, pueden verse afectadas por las mismas erratas, lo mismo que sucede con palabras parecidas pero de significado completamente distinto (cf. por ejemplo *içan* e *icen*, supra p. 37). Entonces se trataría de erratas de letras, aún cuando hubieran sido producidas por la similitud de las palabras. No he descubierto en Leizarraga erratas de palabra de tipo puramente mecánico, como la sustitución de una palabra por otra que aparece un poco antes. También conduce a las erratas de palabra una ejecución errónea de la revisión, mezclándose entre sí dos posibilidades. Quizá haya una de éstas en *norc cer ioan leçaqueen* 94^v24: aunque un vasco me asegura que se puede decir, sin embargo yo no entiendo la construcción transitiva del intransitivo *ioan*. Me gustaría creer que Leizarraga había escrito primero *norc cer eraman leçaqueen* o *nori cer ioan lequion* (cf. *nori cer erorico citçaioen* en Haraneder, y *niri beltzen çaitadan partea* 136^v12) y que quiso cambiar una por otra. Pero parece más fácil admitir que *eroan*, que tendría las dos primeras letras en común con la palabra precedente, fue erróneamente impreso como *ioan*. Pero aunque *eroan*, como *eraman*, se corresponde con el fr. *emporter (qu'en emporteroit chacun)*, yo no sé si Leizarraga lo habría utilizado para referirse a prendas de vestir. Pero ciertamente hay veces en que aparece en Leizarraga una palabra equivocada o una forma equivocada por culpa de un malentendido o de un error real cometido por él mismo. Así, *Capitainari* 253^v25 debe ser sustituido por *Centenerari, deabruaren copá* 303^v21 por *deabruén c.*, como el *deabruén mahainean* correcto que está justo debajo. Leizarraga ha puesto también erróneamente las últimas palabras de la samaritana en 165^v9, escribiendo *eztíe* en vez de *eztute*. Si quisiera seguir por este camino, entraría de lleno en una crítica muy prolija y difícil de toda la obra de traducción. Sólo hago notar aquí que si Leizarraga, en ocasiones, hace con razón una traducción libre, esto no siempre sucede sin conllevar cierta oscuridad o complejidad, objeto de las presentes consideraciones. En 235^v3 leemos *constantqui minçatzen ciradela, launaren gortha ssunez* = *παρόρησιάζόμενοι ἐπὶ τῷ Κυρίῳ, fiducialiter agentes in Domino, se portans hardiment en nostre Seigneur* y al menos yo no sé qué hacer con la última palabra, pues *gorta sfun* 'sordera', *gogorta sfun* 'dureza', *gorata sfun* 'altura', no cuadran aquí. Quizá haya que pensar en una derivación de *gordatzen*, que también significa 'defender', pero esto en modo alguno es seguro. Si la traducción se pegara firmemente a los otros textos, probablemente tendríamos en nuestras manos 'la clave de la palabra. Sin duda, desde el punto de vista del sentido, *gu bay* 408^v17 está para mí absolutamente claro: equivale a *gu beçala*, pero salvo esto, no sé nada más (cf. *hiri bay beçembat* 38^v14).

Lo mismo que hice con respecto a las letras, así también ahora con las palabras, después de las variantes y omisiones cualitativas siguen las cuantitativas. No siempre es fácil de determinar qué hay que considerar pleonismo y elipsis: con frecuencia podemos poner la norma tanto en uno como en otro lado. Esto vale sobre todo para

el uso del artículo (determinado). Este, en Leizarraga, tan pronto se coloca junto al pronombre posesivo como no, por ejemplo:

<i>bere anayea</i> 423 ¹²	<i>bere anaye</i> 426 ¹⁶
<i>bere anayeari</i> 425 ²⁰	<i>bere anayeri</i> 423 ¹⁵
<i>neure buruáz</i> 169 ³¹	<i>neure buruz</i> 169 ³⁰
<i>gure Iaincoaren</i> 444 ¹⁰	<i>gure Iaincoren</i> 444 ¹⁰

No he analizado este material, difícilmente abarcable, hasta llegar a las proporciones de frecuencia. El predicado, cuando es un participio (fuera de los tiempos compuestos), suele llevar artículo; si es sustantivo o adjetivo, no. Esto resulta muy llamativo, por ejemplo, en *egoiten baçarete... fundatuac eta fermu* 354²³. Hay excepciones: cf. por ejemplo:

hayen obrác gaichtoac baitirade 164¹⁹ *haren obrác gaichto diradela* 174⁷

Cómo es esto con el pronombre posesivo, no lo sé: se encuentran ambas posibilidades:

hirea duc refumá 9¹³ *gure içanen da heretagea* 85⁷

En una serie de casos me siento inclinado a considerar la falta del artículo como una auténtica errata:

<i>Iefus Christen fedez</i> 270 ²²	<i>Iefus Christen fedez</i> 333 ¹⁶ , 335 ²² .
<i>gaineracoz</i> 292 ¹⁶	<i>Gaineracoaz</i> 378 ⁸ , 430 ²⁴ , G v ¹
<i>haragui guciren gainera</i> 209 ¹⁷	<i>haragui guciaren gainean</i> 196 ²
<i>Iaincoren templean</i> 40 ¹²	<i>Iaincoaren templean</i> 365 ⁴ , etc.
<i>Iainco baithan</i> 425 ¹⁶	<i>Iaincoa baithan</i> 424 ¹⁵ , etc.

Y exactamente lo mismo, en otros casos, respecto de la presencia del artículo: *vicitzearen* 169²⁶, pues le precede *vicitze*, y ni el texto griego ni el francés tienen artículo. También otras partículas, lo mismo que el artículo, padecen vacilaciones. Cf. por ejemplo:

<i>ceren... haut fi çuen</i> 169 ¹⁸	<i>ceren... erran baitzuen</i> <i>ibid.</i>
<i>badaquiçue vdá hurbil dela</i> 48 ³²	<i>badaquiçue ecen vdá hurbil dela</i> 89 ²⁸ .

En ocasiones, una palabra del modelo queda en Leizarraga sin correspondiente, de modo que incluso en el texto vasco mismo resulta perceptible una laguna formal o de contenido:

vicitze [emaiten] *draucana* 172³³
emazte [Iudu] *fidel* 238¹.
 [eta] *Iefus* 248²⁴.

Añádase a esto:

[Areopagus] *Marsen cofta* 459^{a22}.
gaua [9] *Kal.* vi¹.

En *asto eme vztarrico batec* 418¹⁶, la segunda palabra de *ὑποζύγιον ἄφωνον*, *subiugale mutum animal, vne a fnesse muette* ha quedado sin traducir; en cambio, las variaciones sobre la primera palabra se acumulan una junto a otra. Que haya una palabra verdaderamente de más, por supuesto, sucede con menos frecuencia. La repetición absurda de una palabra, como la vemos en:

erraniçã içã 7²¹

No he comprobado la numeración de los versículos en los títulos. De todos modos, se encuentran entre ellos algunos que ya sólo por el orden tienen que estar equivocados:

27	por 25	en 223 ^v .
18	28	276 ^v .
19	10	414 ^r .

Tampoco me he metido con los números de los lugares paralelos. En las sigaturas falta o aparece *i*. a veces contra el principio de toda la serie, como en *i.*, (*k.i.*) *L.*, (*m.i.*) *n.*, (*o.i.*) *p.*, (*q.i.*) *r.*, y en el *Othoitzta ecclesiasticoen-forma* (*E.*) *F. i.*, (*G.*)

Los signos diacríticos pueden clasificarse cómodamente en tres grupos: fonéticos (diéresis, acento; se prescinde aquí de los signos de abreviatura, de la cedilla y la tilde en particular), morfológicos (guión y división), y sintácticos (signos de puntuación: coma, punto, dos puntos, signo de interrogación, signo de admiración). Dan pie para numerosas observaciones sobre su uso inconsecuente o incorrecto.

La diéresis en Leizarraga sigue también en su uso al francés de aquella época (*veuë, fouët, aduouëra*), por lo menos en general. Se pone, pues, sobre una vocal, *a* o *e*, tras *u*, para indicar que ésta pertenece a otra sílaba, ya sea que constituye la única vocal de la misma, ya sea la segunda parte de un diptongo. Pero a su vez ambos casos tienen limitaciones. El primero se limita a una *g* que precede a una *u* (para que no se piense en una *u* sorda o semivocálica) y a una *r* simple: *mainguäc, malguëc* (297^r10), *buruä, ceruä, buruën, ceruëtan*, etc.; en cambio *discipulua, cerbitzua, desertua, bekatua, saindua, discipuluey*, etc. Pero por ninguno de los dos lados faltan excepciones: así nos encontramos por una parte, por ejemplo, *liburuan* 86^v26, *liburua* 455^v12, *desperiuruacgatic* 368^r10, y por otra parte *daritzuëney* 8^v44 (*daritzuëney* 8^v46), *deabruäc* 14^r31. En el segundo caso se trata de *a* y *e* tras *au*. Leizarraga escribe *gauä, gauären* y junto a esto también *gaua, gauaren*, pero como norma *gauaz*; en otros lugares aparece también *auä*, como en *nauäla* 53^r34. Ante *a*, lo predominante debería ser *auë*: *drauëan, drauëagu, nauëanagatic*, etc. pero también *diraueat* (33^r16, 197^r6, 14). Ante consonante y en fin de palabra, me parece que *auë* es más frecuente sin diéresis que con ella; pero, por ejemplo, *arauëzco* 373^r3, *dauëney* 38^r23, *erauën* 50^r27, *hauëc* *III^r15, *baitrauë* ä II^rb6, *ezpalitzauë* *VIII^r36. Muy excepcionalmente aparece diéresis tras *o*: *Circonci.fionecoëtarat* 333^r9. Algunas veces la *i* es confundida con la *ï*, que en vascuence no se puede utilizar: *piër* 381^r9 mg (no reproducido; el segundo punto es muy flojo), *-gatic* ä IV^rb24, *içan* ä V^ra24 (los dos puntos en *içatea* I V^rb35 se muestran en el ejemplar de Stuttgart, bien mirado, como una tilde partida en dos; en el de Leipzig como la sombra de una tilde).

Sobre que el acento, evidentemente el agudo, tiene que indicar en Leizarraga la vocal más fuertemente acentuada de la palabra, difícilmente puede haber alguna duda. Leizarraga lo ha introducido con esa finalidad (al menos Dechepare no lo conoce) y ha hecho de él amplio uso. Los acentos de Leizarraga constituyen, pues, una valiosa contribución a la parte más importante, aunque hasta ahora totalmente descuidada, de los estudios lingüísticos vascos, la que se ocupa de la acentuación. Me abstengo aquí con especial rigor de comparaciones y conclusiones: sólo procuro reconocer qué reglas quiso seguir Leizarraga. No es precisamente fácil porque no las he seguido con el suficiente cuidado: sucede que, en condiciones completamente iguales, el acento lo mismo falta que está presente. Atribuiremos mayor fuerza probatoria a los signos presentes que a los que faltan: sólo si los casos positivos están en franca minoría, nos inclinaremos a cargarlos a la cuenta del error. Ruego

que la siguiente clasificación sea considerada, por tanto, no de otro modo que como una tentativa provisional.

1. El acento está, la mayor parte de las veces, en la última sílaba:

1.1. Sobre una vocal producto de la contracción de dos vocales:

1.1.1. En la declinación:

1.1.1.1. Sobre la *a* que procede de la *a* del final de la raíz + la *a* del artículo. Por ejemplo, *alaba* 'hija', *alabá* 'la hija'; *alabaz* 'con hija', *alabáz* 'con la hija'; *alabac* 'por hija', *alabác* 'por la hija' y 'las hijas'. El acento, además, sirve para diferenciar las formas determinadas de las indeterminadas, cf. por ejemplo *Elicá ezten Elicá* G vi'15 «que la Iglesia no sea Iglesia», (pero también es propio del locativo: *glorián*, aunque el indeterminado es *gloriatan*); entre aquéllos están el activo singular y el nominativo plural. Carece de tal propósito la diferenciación (relacionada con esto) de los nombres que acaban en *a* de los que no acaban en *a*, dentro de la declinación determinada (*guiçon* 'hombre', *guiçona* 'el hombre', *guiçonaz* 'con el hombre', *guiçonac* 'por el hombre' y 'los hombres') pero para nosotros los extranjeros es con frecuencia muy útil, ya que el sustantivo vasco muy rara vez aparece en nominativo y sin artículo, y por eso surgen con facilidad dudas sobre su forma. Así por ejemplo Van Eys cita *berdoil* como equivalente a *herrumbre*, pero en Leizarraga al menos la palabra es *berdoilla* (correspondiente al gascón *arroudilho*), como se desprende de *berdoillác* 10'19 frente a *cerrenac*, o, más claramente todavía, del *berdoillac* del versículo siguiente frente a *cerrenec*. No pocas veces el acento falta de un lugar en el que debería estar, por ejemplo *hiraca* 24'25, 25'26, 27 = *hiracá* 25'30, '38, 40, *egüia* 179'45 = *egüiá* 179'46, y no pocas veces está donde debería faltar, por ejemplo *iguiteyá* 67'29 = *iguiteya* 447'15, 448'16 (*iguitey* 447'14, 448'17, 18, 19), *principalá* B viii'9. Lo primero, naturalmente, es más frecuente: por ejemplo, en un total de 21 casos, *copá* y *copa* se encuentran correctamente 7 veces cada uno, 6 veces *copa* por *copá* (38'22, 151'17, '20, 198'11, 303'16, 305'25), y una vez *copá* por *copa* 305'28. Por lo demás, no se debe olvidar que, de modo semejante a como sucede en romance y en otras familias lingüísticas, a veces el artículo se fusiona con el sustantivo y que, por el contrario, la *-a* del radical es tratada a su vez como artículo. Van Eys, en su diccionario, menciona sustantivos en *-go* como *bekaizgo*, *erhogo*, *etsaigo* y cita para ello también a Leizarraga. Pero en Leizarraga estos sustantivos y los demás del mismo tipo sólo se encuentran con la terminación *-goa*, como resulta inmediatamente de las formas sin artículo (por ejemplo 292'18, 23, 293'14, 294'19, *v'14, **v'22, etc.) y del acento de las que van con artículo. Y así se registra, para los dialectos vasco-franceses, allí donde el artículo no se añade: dan *-goa* como terminación expresamente, por ejemplo, d'Abbadie y Chaho (*BB* 216) p. 21 con los ejemplos *handigoa*, *chipigoa*, *edergoa*, *mouthilgoa*, y Salaberry, p. 188: «*goa*, titre ou qualité; *Aita saindu-goa*, papauté... *ertor-goa*, cure... *nausi-goa*, qualité de maître». Sin embargo, creo que la terminación primitiva es *-go* (Manterola, *BB* 495, escribe en su Vocabulario *etsaigo-a*); ahora bien, la identificación de estas formas en *-goa* con la terminación adjetival *-co* (supuesta por Van Eys y Manterola) se halla sujeta a ciertos problemas fonéticos y semánticos. En algunas palabras aparece como dialectal *-coa* por *-goa*, como en *bekaizcoa*. También Leizarraga tiene *ahacoa* 218'14 (cf. *abaide* y con éste, a su vez, *aurbide*), que también está registrado en Larramendi. Sospecho que *-go(a)* sirvió primero para la denominación de una dignidad, correspondiendo al español antiguo *-azgo*, y así Leizarraga

tiene *embachadoregoa* **III^o20, *emperadoregoa* ã v^ob34, *iaurgoa* B v^o2, C v^o32 (de *iaun*, lo mismo que *iauregui*, con *r* por *n*, cf. *belhauric*- p. 27), *mandatalgoa* **IV^o7, *sacrificadoregoa* 410^o5, õ III^oa39. Formaciones que se basan en adjetivos, como *ausartgoa* *v^o14, *gogorgoa* **VIII^o17, E VII^o9, *ielofgoa* 326^o2, me parece que son más recientes. Qué fácilmente se cuela el artículo lo atestigua *algoaric* B VII^o35, en el que no puedo hallar otra cosa que el español *algo*: por tanto, está en vez de **algoric*.

1.1.1.2. Sobre la *e* de los casos del plural, puesto que procede de *-eye* < *-*aye* < *-*ake*, con la que, además, la *-e* y la *-a* del radical se funden. Así, de *guiçon*: *guiçonéc* 'por los hombres', *guiçonén* 'de los hombres', *guiçonéz* 'con los hombres'; de *emazte*: *emaztéc* 'por las mujeres', etc. Aquí el acento diferencia de las formas indeterminadas: *guiçonec* 'por hombre' (*ab homine*), *emaztec* 'por mujer'. Del mismo modo, se escribe *alabéc*, *alabén*, *alabéz*, a pesar de que aquí es imposible cualquier confusión. Pero el dativo plural *guiçoney*, *emaztey*, *alabey* la mayoría de las veces no lleva acento en el final (por ejemplo, pp. 7-16, 19 veces *-ey*, 2 veces *-éy*), pues éste no tiene en absoluto un correspondiente átono. De todos modos, que no pocas veces se coloque se debe a la analogía con los demás casos. Obsérvese *çuhurréy eta adituey* 20^o25, 124^o21. Que ocasionalmente también en los otros casos se haya suprimido el acento no necesita de más pruebas. *-én* ha quedado fijado también en aquella forma por cuya contracción ha surgido por primera vez: *hayén* 'illorum' por **ha-k-en*; igualmente *horién* por **hori-k-en* 'istorum', *hauén* 'horum' por **hau-k-en*. También éste ha sufrido contracción: *-ón*, por ejemplo en *ceurón* 31^o8 (*ceuron* 88^o9), *gución* 11^o32 (*gucion* 350^o17), de *-óc* < *hauéc*, por ejemplo en *ceuróc* 72^o31, 80^o50, *duçuenóc* 12^o23. El acento falta, por ejemplo, en *itsuoc* 16^o28, *gucioc* **I^o34, especialmente en los dativos correspondientes, como *duçuenoy* 67^o24, *abratsoy* 111^o24, *çareteny* 111^o25, *çaudetenoy* 112^o25, *dançuçuenoy* 112^o27. La declinación indeterminada del pronombre relativo sirvió inicialmente también para la expresión del plural: Leizarraga tiene todavía *cein* también como nominativo plural (por ejemplo 241^o10, 365^o5, 9), después *ceinéc*, *ceinén*, *ceinéz* (*ceinéz* E VII^o12 podría ser singular) se diferencian, como formas de plural, de los indeterminados *ceinec*, *ceinen*, *ceinez*, pues sólo hay un plural determinado (otros dialectos, ciertamente, conocen también, sin duda según un modelo románico, un singular determinado *ceina*, *ceinac*, etc., y Leizarraga tiene por lo menos *ceinagatic*) y a aquellos se les ha unido *ceiney*, frente al *ceini* del singular. *Bién*, *hirurén* 131^o52 de los nominativos documentados ahí mismo, *biac*, *hirurac*, están completamente en orden; pero ¿por qué *biguec* 34^o19, 48^o41, y no *biguéc* del nominativo *biga* = *biac*?

1.1.2. En la conjugación, y concretamente en la *-a* < *-*aka*, en la que en principio está presente la *k* como marca de segunda persona del singular del agente: así por ejemplo *deçán* 11^o5, *ditzán* 69^o23, *dieçadán* 72^o25, *draztán* 197^o6. Estas formas sólo por el acento se diferencian de otras que tienen como agente la tercera persona del singular (*deçán* 'que tú lo tengas', *deçan* 'que él lo tenga'); por esto en ellas casi nunca falta el acento. Por otro lado, la *-k* implicada en la *-á* puede representar también el dativo propio o el dativo ético, por ejemplo *dieçán* E v^o10, *cieçán* 147^o31, *guiniabiltzán* 103^o48, frente a las cuales no hay formas correspondientes sin acento. He dispuesto aquí estos casos por puro afán de exhaustividad: me parece muy probable que estén causalmente relacionados con los casos que se tratarán en 1.3.1. o, dicho con otras palabras, que la contracción *-aa* < *-*aka* es irrelevante para la colocación del acento, pues Leizarraga, aunque hubiera escrito las dos vocales una

junto a otra (como realmente aparece en otros lugares), no habría suprimido el acento: *-áá-*.

1.2. En apóstrofes. El acento define formas que implican una distinción:

1.2.1. En el vocativo. Así, en primer lugar, en nombres propios como *Abrahám* 139^v24, ^v30, *Mariá* 203^v16, *Philippé* 192^v9, *Simón* 91^v37. Pero no siempre: cf. por ejemplo *Martha*, *Martha* 125^v41, e incluso más frecuente *Simon* 33^v25, 115^v40, 152^v31 (dos veces). Además en nombres comunes sin artículo, como *Aitá* 20^v25, ^v26, etc., *Semé* 41^v28, 62^v5, etc. (pero también *semé* cuando no es vocativo: 98^v32, 148^v44, 335^v7), *anayé* 112^v42, 224^v17, 383^v7, o *Regué* 260^v13. También en los que tienen artículo, como *Magi^vstruá* 52^v25, 53^v49, etc., o *guiçoná* 268^v1, *Ene haourrá* 399^v5, *deabruaren semeá* 232^v10, *David-en semeá* 143^v38 (*David-en semea* 143^v39). En fin, en plurales, como *anayéac* 209^v29, 210^v37, etc., *HAourrác* 346^v1, *Iuduác*, *guciác* 209^v14, *guiçonác* 209^v22, *Emazteác*, *Senharrác*, *Haourrác*, *Cerbitzariác* 357^v18 ss.

1.2.2. En adverbios de lugar en uso imperativo. Como por ejemplo *huná* 'mira aquí': *huna* 'hacia aquí', *horrá* 'mira ahí': *horra* 'hacia ahí', *hará* 'mira allí': *hara* 'hacia allí'. Se encuentra, por ejemplo, *huná* y *huna* en los dos significados uno junto a otro, 14^v29, 435^v1. A veces el acento falta allí donde debería estar, como *horra* 20^v19, *huna* 23^v41, 128^v41, etc., *huna hemen*, *hara han* 140^v23 (*huná hemen*, *hará han* 140^v21). Más raro es lo contrario, como *huná* 443^v12.

1.2.3. En el imperativo. Aquí sospecho solamente que, por ejemplo, *ohá* 'vete' y *oha* 'vas' deben diferenciarse. El último aparece rara vez (195^v5), el primero es extraordinariamente frecuente y entonces la mayor parte de las veces se escribe así (13^v9, 34^v15, etc.); pero *ohá* 13^v13, 62^v44, 109^v14. También *aicén* 'sé' 3^v13, 7^v25, 13^v3, 62^v41, 109^v13, A *v*1^v27, *v*1^v2, D *iv*^v30 para diferenciarlo de *aicen* 'el que eres' o 'seas'. También *eznaicén* 328^v29 (pero ahí mismo y con idéntico significado *eznaicen*) es imperativo ('¿no debería yo ser?'); *naicén* 175^v28, 308^v12 sin duda no. Cf. *ezgarén* D *vii*^v26, *garén* E *ii*^v13 y puramente imperativo *GOacén* C *vi*^v7.

1.3. En elementos pronominales de las formas verbales:

1.3.1. En *-(k)a-* y *-na-* de la segunda persona del singular del agente u objeto (incluidas las formas alocutivas), por ejemplo *duán* 13^v13, *ciután* 86^v20, *nián* 50^v24, *diát* 50^v25, *drazuquiát* 20^v25, *drazuquioán* 196^v2, *ezquindrauqueán* 199^v30, *çateán* 20^v23, *çauán* 112^v30, *ciedián* 43^v27, *eztioffát* 35^v22, *baniaquián* 186^v42; *dunán* 29^v28, *Eztinát* 93^v68, *dionán* 55^v70, 93^v68. Muy a menudo falta el acento, como por ejemplo en *diat* 60^v2, 378^v11, 12, 379^v20, 381^v8, *çitiat* 36^v20, *dirauzteat* 197^v8, *dioffat* 63^v11; *dramat* 71^v22, 23, *Etzeaquinat* 55^v70, 93^v68; quizá regularmente en ciertas formas, como en las que tienen *-auea-*, por ejemplo *diraueat* 33^v16, *dirauëagu* 126^v4.

1.3.2. En la *-o(-a)* y en la *-e* de la 3.^a persona singular y plural de objeto, por ejemplo *çayó* 3^v13, *cequiún* 3^v19, *badaquió* 11^v9, *cieçón* 4^v15, *ieçóc* 8^v39, *emóc* 8^v42, *dio^vsfó* 5^v6, *dio^vsfá* 92^v45, *baderró* 74^v11, *daritzón* 346^v33, *daritzá* 425^v1, *cequién* 30^v5, *cieçén* 3^v8, *ieçéc* 38^v8, *lequiztén* 108^v7, *çaquiztéz* 401^v17, *darizté* 44^v6. Son muchos los casos en los que se echa en falta el acento, como por ejemplo *cieçon* 5^v7, *ieçoc* 8^v40, *ciecten* 15^v15, *cequien* 59^v9, *çaquiztez* 216^v38.

1.3.3. En *-te(-e)* de la 3.^a persona del plural de agente, por ejemplo, *dieçaquedé* *vı^r27, *duté* 2^o23, *dié* 33^o16, *nauté* 59^o10, *dituzté* 7^o12, *citié* 13^o20, *çutén* 30^o7, *lutén* F vı^r9, *ceguitén* 92^o50, *cióé* 434^o9; pero también por ejemplo *baitute* 6^o5, 14^o27, 25^o40, *ezpaitute* 15^o14, *dituzte* 24^o7, 25^o41, 42. También aparece el acento en *-te* como marca de plural para la *ç* de la 2.^a persona: *etzinaquitén* 103^o49, *bacindarizté* 193^o28, *çaituzté* 353^o22, 358^o9, 10, y por cierto que también *çaituztez* 314^o19, 20, 330^o12, 353^o21, 358^o14, *baçaituztez* 327^o20. Sólo excepcionalmente en *-de* de la 3.^a persona del plural de sujeto en los intransitivos: *ciradén* 164^o23, frente a *ciraden* (cfr. *orotará* 362^o10).

1.4. En posposiciones:

1.4.1. En *-at* de las formaciones *-rát*, *-çát* o *-tzát*, *-ganát*, como *Babylonérát* 1^o12, *harát* 46^o39; *arimēçát* 20^o29, *dençát* 13^o4, *Dathorrençát* 46^o35, *bidecotzát* 17^o10, *doctrinatçát* 28^o9; *Aitagánát* 195^o16. Las formas sin acento son muy frecuentes, por ejemplo *Babylonérat* 1^o11, *harat* 54^o64; *dēçat* 9^o4, *erratzecotzat* 25^o30; *harenganat* 81^o21.

1.4.2. En el distributivo *-na*, *-ra*, como *baná* 38^o10, *hirurná* 162^o6, *hamarná* 72^o40, *ehuná* ibid., *birá* 17^o10.

1.5. En ciertas formas de *ıçan*. En primer lugar en imperfecto, que es el único en el que la vocal del radical precede inmediatamente a la *-n*, por ejemplo *nincén* 50^o36, 43, *incén* 54^o69, *guenén* 264^o14, y naturalmente también *bacén* ã iv^b26, 27, *baitzén* 67^o37, *etzén* 84^o13, *licén* 89^o34, *baguinén* 263^o37, *baiquenén* 262^o18, *ezquinén* 262^o21. Pero aparecen también formas sin acento, como *guinen* 335^o23. En *cegoén* 70^o6, *nenguién* 328^o33 difícilmente significa algo. Pero no de otro modo que con *etzén* sucede con el correspondiente presente *eztén* que sin duda a menudo es imperativo o subjuntivo (como 47^o20, 337^o13, 412^o3, **vi^r39, D viı^r3), de modo que podría tratarse en 1.2.3., pero no menos frecuentemente es relativo (como ã vı^rb30, B ii^r36, viı^r14, C vı^r21, F viı^r3).

1.6. Casos aislados, dudosos y erróneos. La mayoría de las veces se escribe *herén*, por ejemplo 440^o11, 12 (cuatro veces), algo más raramente *heren* 58^o64; los demás ordinales, *leben*, *bigarren*, etc. no están acentuados (pero *Lehén* ã viı^r3); ¿resultaría entonces esa *e* de la contracción de dos vocales (del cardinal *hirur*)? Sobre cómo está en *afferré* 42^o7 (*afferre* 3^o16, 344^o26, 445^o17), *beránt* 225^o38, *bethé* 193^o11, *ezquér* 249^o3, *gabéz* 73^o2, entre otros, no permiten ningún juicio la limitada presencia y la falta de analogías. Leizarraga, ciertamente, no tenía la intención de marcar el acento final (prácticamente lo normal) de los extranjerismos que acaban en una consonante, sino que solamente se ha dejado inducir a ello de vez en cuando, así *conseillér* 95^o43 (*conseiller* 156^o50), *prejonér* 5^o12, 257^o27, 342^o1 (*prejoner* 56^o16, 343^o1), *estrangér* 341^o19, 397^o13 (*estranger* 341^o12), *despenfér* 131^o42, 138^o2, *pastór* 400^o T (*Pastor* 343^o11, 414^o4), *succeffór* 256^o T (*succeffor* 257^o27), *differént* C v^r39 mg, *obediént* D vı^r16, *burgés* 136^o15, *tornés* ã ii^rb19. ¿Debemos ver también en *gendarmés* 255^o23, 376^o3, ã ii^rb30 algo así como un reflejo de la pronunciación vasca? En 226^o7 aparece *hommedarmes*. Pero hay que considerar un error, con seguridad o muy verosimilmente, la colocación del acento en *behá* D viı^r15, E iv^r20 (junto a *beha* ibid. 21), *beré* 33^o25, *biribilgaturén* 384^o12, *erranén* (du) 404^o18, *Core-erén* 429^o11, *harén* E v^r14, 26, *munduarén* 47^o21, *repostarén* F iv^r32, *bozcarióz* 26^o44 (el acento es flojo e irregular), *contrá* 337^o17 (en el mismo versículo, *contra* dos veces), *delá* C iv^r21, G ii^r30, *denáz* C vı^r27 (*denaz* ibid. 28), *harçáz* C viı^r6,

delestatzén G iv²⁵, *eguitén* (*du*) D iv¹⁹, *ethortén* G v⁵, *ihardestén* (*diát*) 256¹⁰, *diradelaric* G vi¹³, *bartaric* 14²⁸, *Ecén* 333¹², E ii³³, *emán* C vi³¹, F vi²⁴ mg, *eracutfaçué* 324²⁴, *erorcór* A iii³⁹, *guiçón* 92⁵¹, *hurá* 57³⁶, *libré* 275²⁰, *necessarió* 125⁴², *oráin* 290²⁶, *vkán* 366¹⁰. Otras han sido ya citadas anteriormente. Aunque *eguíticotán* D i³⁵, *errotán* 48⁴¹, *hunetán* *vii³⁰ (justo debajo *hunetan*), *halatán* C iii¹⁶, v²², G ii¹³, *haourretán* F ii¹⁹ mg, *itzultzecotán* 144¹² parece que están apoyadas por *nolatán* 90¹¹, 98¹⁸, 309¹⁶, E iii³⁰, sin embargo aparece frente a éste un extraordinariamente frecuente *nolatan*: 21¹⁴, 22²⁶, ^v34, 40²⁰, 54⁵⁴, 65²³, 66¹³, etc. En *gucietán* 321⁴, evidentemente, el acento está en lugar equivocado (*gucietan*). En *báy* 293¹⁰ y *éz* 323¹⁰ está quizá la marca del acento de frase. Asimismo *dén* A v⁹ ha de ser interpretado como (*erran*)*dén*, y en efecto otros lo escriben en una palabra. Nótese también *cén* B ii³⁰.

2. El acento está, excepcionalmente, en la penúltima sílaba. Esto, en cierta medida, se deja explicar en una correlación con la colocación en la última, pero sólo en dos casos principales:

2.1. En la *-a-* que procede de *-aka* y *-ka-* (vide supra 1.3.1.), sobre todo ante *-la*, por ejemplo, *duála* 42¹⁶, *dituála* 34⁸ (*dituala* 34⁹), *ezteçála* 8⁴², *ezgaitzála* 9¹³, *dacufzála* 55⁴. Ante el artículo, como *duána* 312³⁶; pero *çayana* 224¹⁷, *drazzquidanc* 197⁹, 11, 12 («los que tú me has dado»; podría significar también «los que él me ha dado»); ante un pronombre, como *diaçágun* 52¹⁷; ante una preposición, como *deçançat* 90¹², 97⁴, 359¹⁷. Este último es especialmente remarcable, pues *-çat* suele llevar acento (vide supra 1.4.1.); pero *deçançát* significa «para que él tenga».

2.2. En la *-e-* de la terminación del plural (vide supra 1.1.1.2.) ante un sufijo silábico, sobre todo ante *-tan*, por ejemplo *ceinétan* 66¹⁵, *hersturétan* 321⁴ (y *-étan* otras seis veces en el versículo siguiente), *insolentiétan* (y *-étan* otras cinco veces) 413³. Por lo demás, véase por ejemplo *putéquin* 137³⁰, *héquin* (sic) 164²², *declaratiónequin* ã i⁶. El acento sirve a veces para diferenciarlas de las formas indeterminadas: *regionétan* 327¹⁰ es «en las regiones», *regionetan* sería «en territorio». *Ficotzétic* 48³² tiene el acento sin tener porqué (cf. 89²⁸); pero aquí la confusión es imposible, pues la forma indeterminada y la forma plural es *ficotzetaric*.

2.3. Casos aislados, dudosos y erróneos. Leizarraga podría haber aplicado el principio que se revela en 2.1. y 2.2. con un alcance más amplio; pero frente a grafías como *cietzóten* 52¹⁵, *cieçóten* 145³⁹, *ciofítela* 84¹⁷, *çachetela* 431¹⁵ está la enorme cantidad de formas inacentuadas. En primer lugar se sospecharía que él ha querido mantener la *-á-* del nominativo, del agente, del instrumental, en los casos con sufijo silábico, en *Aitáren* 354¹⁹, C iii³⁵, *aitári* 136¹², *amáren* 163⁴, 235⁸, *Iaincoáren* B vii³, E viii⁶ mg. Pero habitualmente el acento falta: *Aitaren* 160¹⁸, 206⁴, 274⁴, 349¹¹, 427³, *aitari* 74¹¹, 12, 311²⁴, etc., y en esto prescindiendo completamente de las uniones con el pronombre posesivo, pues aquí el artículo puede estar o no estar (vide supra p. 66), es decir *bere amaren* se comportaría respecto de *bere amáren* exactamente igual que *bere anayeren* respecto de *bere anayearen*. Un paralelo al *gendarmés* citado más arriba lo constituye *errésá* 340¹⁴, *errésac* 316²², 320⁵, que corresponde —también sin artículo *erres*, según A. Chaho (BB 281) y Salaberry— al fr. *arrhe*, gasc. *erro* (también aparece con el significado de 'látigo'); Chaho conoce, además de ésta, la forma *arrasa*, y el suletino actual tiene *arra*. Probablemente se ha producido una confusión con *erresac* 'despojos'. El acento se encuentra por error en la penúltima sílaba de algunas palabras a las que en modo

1.3) Especificación genitiva, como *gogo-bandita ffunaz* *v²¹, *parra-chori* 18²⁹, *charpanter-feme* 26⁵⁵, *bur-beçur* 57³³, *a/fo-umea* 83⁴, *borthal-çainari* 89³⁴. Con llamativa frecuencia aparecen en Leizarraga palabras con esta misma relación, pero sin unir, como *haour aitác* 79²⁴, *ifas adar* 263³⁹, *adin florea* 300³⁶, *belbar lilia* 402¹⁰, 410²⁴, *oin hatzey* 411²¹, *bilo içurduratan* 412³, *carreta hot/ta* 441⁹, *burdin berga* 454¹⁵; en algunos casos una ligazón más estrecha no era posible, porque la primera palabra estaba a su vez más cercanamente determinada y entonces habría que haber esperado precisamente el genitivo (compárese el todavía más curioso *dobain spiritual guthicio/fo* 308¹, 309¹² por *d. spiritualén g.*, como *dobain excellentenén guthicio/fo* que aparece un poco antes, 307³¹). No necesito seguir molestándome en observar aquí la presencia del genitivo junto al nominativo en las mismas secuencias de palabras (como *suaren garra beçala* 431¹⁴, 433¹⁸ = *su-garra beçala* 454¹² [*su flamma* 384⁷]). También aparecen dos sustantivos con sentido de genitivo sin guión ante un tercero, como *aker edo aretze odolez* 393¹², *chirula, eta trompetta foimularién* 453²². También:

Egu erdi ē vii^a13
(*egun* +).

Egu-erdi 20^o T, 127³¹,
222²⁶, 252⁶.

gau-berditā 49⁶,
gau-erditan 126⁵

gauberdi 247⁷,
-itan 89³⁵.

heu/çal herriā *vii^o15

Heu/çal-berrian *vii^o9
ume-uncia 102²³

vmunci 272¹⁹.

Compárese también:

auri-nombrea Kal. i^o3

Auri-nöbrea Kal. ii^o2, ^o2.

Pongo separadamente los compuestos cuya segunda palabra es un sustantivo verbal, porque aquí la construcción verbal se sigue fácilmente y también se refleja en la escritura. Así vemos escrito separadamente *vzta biltzaleac* 25³⁹, *gaitz-erideile* 267³⁰, *gaitz erizle* 381³, *hobe erizle* 377⁴, *odol iffurtze* 394²², *guiça pescadore* 6¹⁹, 61¹⁷. También:

Gaizqui eguile i i^ob24

gaizqui-eguile 199³⁰

gaizquigulez 411¹²,
-lén 411¹⁴,
(*gaizqui-eguile* 155³²),
gaizquigule C iv²⁶, 32
(cf. *templetboguile*
246²⁴).

guiça-erbailey 456⁸

guicerhailebat 211¹⁴,
-le 264⁴.

guiça-erbaitecác 337²¹,
-tequetaric 441²¹.

guicerhaitecaz 267²⁹

Legue eçarlea 406¹², -leric
**ii^o37, -learen

Legue-eçarle **vii^o35,
-lea A ii^o24.

D vii^o14 mg; *baque*
eçarlea ***iii^o34.

vngui eguitez 411¹⁵.

vnguiguitez 338⁹;
vnguigule 151²⁵,
-lén 411¹⁴.

2) Sustantivo + adjetivo. Como por ejemplo:

<i>dohain gaiz</i> 149 ^v 23, <i>dohain lonezco</i> *** ^v 35.	<i>Dohain-gaitz</i> 47 ^v 19, <i>dohain-onetaco</i> * ^{vii} 29	<i>dohaingaitz</i> 88 ^v 17, <i>dohainontafsunaz</i> ** ^v 13.
<i>bothere gucitacoa</i> 448 ^v 3, C ^r 38, -co B ^{viii} 8, 36, C ^r 30, 39 mg	<i>bothere-gucitacoá</i> 443 ^v 17, -co B ⁱⁱ 31, -coaren B ⁱⁱ 37, C ^r 1	<i>botheregucitacoa</i> 436 ^v 8.
<i>haice contra</i> 27 ^v 24, <i>haice contreat</i> 261 ^v 4	<i>haice-contra</i> 73 ^v 48 (contra está tomado como adjetivo del esp. contraviento)	
<i>baff'a eztiz</i> 4 ^v 4. (Cf. <i>vana-gloria</i> 338 ^v 26)		<i>bafsezi</i> 60 ^v 6

3) Sustantivo + posposición. Como *hoguen-gabeac* 21^v7, *letra-gabeac* 213^v13, *Haourra-danic* 78^v21, 378^v15. También:

<i>ezcõdu gabe</i> 298 ^v 11, -beac 299 ^v 34	<i>ezcondu-gabey</i> 298 ^v 8	
<i>hoguen gabe</i> C ^{iv} 34	<i>hatsean-danic</i> 420 ^v 1, 421 ^v 13, 422 ^v 24. <i>hoguen-gabeac</i> 21 ^v 7, -be C ^{iv} 29, -betan D ^{iv} 17, -bearen F ^{viii} 2	<i>hatseandanic</i> 179 ^v 44, 194 ^v 27, etc.
<i>sinbeste gabea</i> 33 ^v 17, 78 ^v 19	<i>Orduan-danic</i> 6 ^v 17 <i>sinbeste-gabe</i> 204 ^v 27	<i>Orduandanic</i> 31 ^v 21

Aquí añado además *sinbeste-dun* 204^v27, *fundament-dunaren* 397^v10, aunque *-dun*, en el fondo, no es sino *duen* 'el que tiene'; habitualmente *-dun* está estrechamente unido con el sustantivo, por ejemplo *Hartzedun* 115^v41.

4) Verbo + auxiliar en imperativo. Por ejemplo:

<i>Iar adi</i> 43 ^v 44, 148 ^v 42, etc.	<i>Iar-adi</i> 87 ^v 36 <i>beha-eçac</i> 121 ^v 38, A ^{vii} 6	<i>Beheçac</i> 211 ^v 4, A ^{vi} 18.
<i>scriba eçac</i> 138 ^v 7, etc.		<i>scribeçac</i> 431 ^v 11.

Si la raíz verbal acaba en *a* y la forma de imperativo empieza con *a*, entonces se produce con especial facilidad la fusión de ambas incluso en la escritura: *bathyadi*, *behadi*, *diligentadi*, *emendadi*, *lebiadi*. Igualmente *beguirauc*, *beguirauçue*, donde *beguira* no debe considerarse como radical de *beguiratzen* (entonces sería *beguira eçac*, cf. 269^v25, 421^v3), sino como adverbial («tenlo a la vista»). También el frecuente *gogoauçue* lo tendremos que descomponer en *gogoa auçue*, no en *gogo auçue*, a pesar de *gogo-lauçue* 314^v10 (aquí *gogoa* es sustantivo, como en *gogoa emaiten* 134^v1, etc., pero es radical de *gogoatzen* [*gogoatu* G ^v38] en *Gogoa eçac* 359^v17; cf. 228^v6, 290^v17). Está también en el mismo caso *mehatchaçala* 429^v9 por *mehatcha açala* (cf. supra p. 34). Otras uniones aparecen todavía más raramente, como *erraitē-bainuē* 160^v15, *vkā-dugu* 324^v18, *içā-lçaiçcan* 61^v18 (*içan çaiçcan* 61^v20), *behar-l da* 247^v36, *hartzē-l da* ã ^va5; en

los últimos casos también puede interpretarse el guión como división. Como fusión total hay que señalar *ariçan* 291^v15.

5) Cualquier palabra + *-ere*, como *nic-ere*, *baditez-ere*, *orain-ere*. Este es el único uso verdaderamente regular del guión, comparado con el cual sus demás apariciones resultan esporádicas y arbitrarias. Sólo excepcionalmente las palabras en cuestión se escriben juntas, como *guriere* 237^r8, *nehorere* **iv^r29, *norere* 281^v13; en *badere* 185^v25, C viii^r38, D vi^r31, *badituztere* **ir^r12, *halere* **vii^v26 la vocal que precede a la *e* ha desaparecido. Por *bater* Leizarraga tiene normalmente *batre*. Habitualmente, *etare* está por *eta are*; ambos cerca uno de otro: C ii^r10, 15.

6) Nombre + *bat*. En Leizarraga la regla es que el artículo indeterminado se escriba junto con la palabra precedente, con lo cual tiene lugar una asimilación de la *n* (por ejemplo *guiçombat* 21^r10, *orembat* 53^r40, *ombat* 90^r6, *cembat* 93^v7, *çuembat* 219^v24). Pero el guión aparece no rara vez, como en *voz-bat* 60^v11, *egun-batez* 63^v23, *egun-baten* 264^r13, *guiçõ-bat* 109^r18, 225^v33, *guiçon-bat* 111^r6, 160^r6, 166^v29, 168^v5, 175^v23, 224^r12, 239^r9, 258^v14, *guiçõ-batez* 273^v12, *cen-batec* 115^v37, *cen-bat* 261^v6, *iaun-bat* 167^v46, *gaichtaguin-bat* 200^r40, *bildots-bat* 223^v32, *den-bat* 262^r14, 390^r19. Si *bat* tiene un sufijo casual, se separa más fácilmente de la palabra precedente (cf. *arbat* 187^r14. *ar-baten* 187^r15), y una completa separación de las dos palabras parece que casi solamente tiene lugar en este caso, por ejemplo *aitafamilia batequin* 37^r1 (*aitafamilia* 41^r33), *regue batequin* 42^r2, *Guiçon batec* 40^r28, *berce bati* 122^v59. *Ber-bat*, *ber-batez*, *ber-batetaco* es la grafía predominante, y junto a ésta existe también, por un lado *berbat* 291^r10, 307^r25, por otro lado *ber batetariç* 280^r21, 302^v3, *ber batez* 306^v13; en *spiritual-ber batetariç* 303^r4 pudiera ser que el guión estuviera en lugar equivocado. Nótese también *Nabufsibi* i vii^vb12 por analogía con *nabufsibat*; en los dos pasajes señalados el numeral tiene la posición normal: *bi n*.

7) Numerales compuestos. Los números formados con «veinte» aparecen siempre como una palabra: *berroquey*, *hiruroquey*, *lauroquey*, *seioguey* (ã vi^rb15; para *i*-véase p. 17). De los que se forman con *ehun*, *ber-ehun* siempre con guión, y también *hirur-ehũ* *vi^r14, *hirur-ehun* *vi^r18, 90^v5 frente a *hirur |ehun* 187^v5, *borz-ehun* 115^v41 frente a *borz ehun* 311^r6, *sey ehun* 446^v18; los compuestos con *milla* se escriben separados, también *hamar milla*, y sólo 35^v24 *hamar-milla*.

8) Casos aislados y erróneos. Guión en reduplicación: *ber-bera* 27^v23, 171^v15, *bere-berez* *viii^r34, *behin-behin* F viii^v15; entre predicado y cópula: *gende-eztenaz* 281^r19; entre sustantivo en genitivo y adjetivo: *on-bebarrén* **vii^r30 (*on behar* B vii^r35); entre adjetivo de objeto y verbo: *eder-ets* G viii^r20 (frente a *gaitzetfi*, etc.). Nótese además:

baina aitzitic 344^v28
D vi^r36, F v^v37.

baina-aitzitic B iv^v25,
F iii^r11, vii^v39.

bainaitzitic 18^v28, 140^r8,
281^v18, 286^v13.

En *niri-baldin* 302^r16 y *bainaute-eta* 386^v9 se ha impreso por error un guión en vez de una coma, en *luc-ã* viii^va37 en vez de un punto, en *Loctenent general-* *vi^r31 debe estar entre las dos palabras, en *bere-odolaz* 401^r12 se ha introducido de forma totalmente inadvertida. Por regla general, *ez* está estrechamente unido con el verbo y algunas otras palabras (como *deus*, *eta*, etc.); pero tampoco faltan excepciones: *ez gara* 313^v51, *ez-tuán* A vii^r4, *ez-deus*, *ez-|deusago* *vi^r13, *ez eta* ***i^r23, *ez-eta* F viii^r23. Es también llamativo *mi|fericordia-gatic* G iii^r22, inmediatamente después de *onta|ffuna-gatic*. En algunos casos de separación de palabras podemos dudar de si son de

tipo puramente mecánico o, por el contrario, están motivadas por algún análisis, como por ejemplo en *çortzi garreneco* 351'5, *Hirur garren* C vi'36, *ez ezlatu* *viii'6, *berant e sten* **iii'24.

Un uso del guión tiene una finalidad distinta de las de los demás casos: es, a saber, para que la terminación casual quede separada y no afectar así a la pronunciación ni a la grafía de las consonantes finales en los nombres propios foráneos, una manera de proceder que tampoco les es desconocida a los eslavos. Pero sólo ciertas consonantes exigen el guión, como se desprenderá de un rápido vistazo a las genealogías de las páginas 1 s. y 105. Está claro sin más por qué Leizarraga escribe *Iaac-en*, *Iaac-equin*, *Iaac-i*, *Marc-en*, *Phalec-en*, *Sadoc-ec*; también por qué *Grec-ec* 156'38, 441'11, ã ii'33 aunque en otros lugares no tiene empacho en seguir a los franceses en la escritura de esta palabra: *Grecquez* 201'20, ã iii'30 (como también *Grecqic* 251'37, 335'28). También trata de esa manera un nombre común: *lac-lera* 117'23, *lac-era* 118'33; para *lac-agatic* ã rv'b21, *aspic-aren* 270'13, en cambio, no hay ningún motivo evidente. Como en la lengua de Leizarraga es muy rara la *ch* en posición final, había poco peligro de que los vascos oyeran el sonido sibilante en *Saruch*, *Lamech*, *Henoch*; en *Saruch-en*, *Lamech-en*, *Henoch-en*, *Henoch-ec* el guión no era tan superfluo. Pero cuando Leizarraga escribe también *Dauid-en*, *Dauid-ec* (*Dauid-ec-ere* 271'6 para no poner dos guiones), *Dauid-i*, *Obed-en*, *Obed-ec*, *Abiud-ec*, *Eliud-ec*, *Iared-en* y *Iacob-ec*, *Iacob-en*, *Iacob-equin*, *Iacob-i*, *Aminadab-en*, *Beelzebub-en* el caso es en cierto modo diferente. Aquí era cuestión de preservar justamente la pronunciación vasca, no la foránea: el vasco no conoce las *mediae* en posición final, pronuncia *Dauit*, *Iacop*; en *Dauiden*, *Iacoben* habría pronunciado las *mediae*, y para impedirsele intercaló Leizarraga el guión. La grafía de Axular, *Dauitec* frente a *Dauid* es completamente inequívoca. En los nombres comunes Leizarraga se conduce del mismo modo: *paillard* 296'11 - *paillardéc* 297'10, 344'5, *paillartequin* 296'10, *paillartac* B iii'19; pero en *paillardá* 398'31, *paillardatzera* 433'20, *paillardica* 8'32, 29'19, 344'3 tomó la *d* directamente del francés *paillarde*, *paillarder*, *paillardise*. También *Seth-en* 105'38 puede explicarse (pero *Maathen* 105'26), pues en posición final *th* es lo mismo que *t*; pero *Lot-en* 141'28, 32, *Azot-en* 223'40 (por otra parte, *Matthaten* 105'24, 29) no. En *Aser-en* 102'36, *Iupiter-en* 235'13 la separación estaría fundada (Axular escribe *Thamar*, *Thamarrec*); y ciertamente tanto más cuanto que *Aseren*, *Iupiteren* también podrían ser los genitivos de **Ase*, **Iupite* (pero junto a esto encontramos *Eliezeren* 105'29). En *Capernaum-en* 61'21, 107'23 podría pensarse en la pronunciación francesa, pero aparece cuatro o cinco veces tanto *Capernaumen* como *Capernaumera*. *Phanuel-en* 102'36 y *Cis-en* 233'21 los considero irrelevantes frente a *Zorobabelen*, *Henofen*, etc. En *Chanaan-era* 218'11 el guión debía impedir quizá que la *e* se atribuyera al nombre mismo; cf. *Adam-etan* ã viii'37 = *Adamtan* 311'22 (como *Genezaretheco* = *Genezarethco* supra p. 18). *Core-eren* 429'11 es un cruce de *Core-en* y *Core-ren*.

La división que está al final de una línea podría, con igual o mayor derecho, llamarse 'guión': une las partes de una palabra que han quedado separadas una de otra. Muy frecuentemente se suprime en Leizarraga, lo mismo que en las impresiones francesas de aquella época; en esto cada cuaderno se comporta en ocasiones de forma bastante diferente. Por ejemplo en el Nuevo Testamento, en *a*, no falta ninguna vez, en *b* falta dos veces, en *A* nueve veces, en *B* trece veces. Naturalmente, cuando hay dos columnas falta con mucha mayor frecuencia, por ejemplo en una misma hoja, ã II, diecisiete veces. Incluso cuando reproducimos la división del texto tal y como está en cada línea, con frecuencia no percibimos ninguna obligación

verdadera de suprimir la división, y esta circunstancia nos dificulta, en ciertas ocasiones, el juicio sobre si Leizarraga ha querido escribir una o dos palabras. Parece que Leizarraga se ahorra gustoso la división allí donde ésta hubiera tenido que representar al mismo tiempo un guión, por ejemplo, *bur|heçur* ã ñ^b16 (frente a *bur-heçur*, tres veces), como en fr.⁷⁷: *Leue|toy* 2^o13 (frente a *Leue-toy* 3^o20). De la forma de partir las palabras difícilmente pueden sacarse conclusiones sobre la pronunciación: como mucho, que la división de *ai* o *au* (como *ga-lichtoac* 22^o35, *compalinia* 109^o29, *la|incoari* ã vi^b6, *la|incoaren* ã vi^a33, *ba|litu* ã iii^b33, *ira|lunguiric* A r^o11, *dra|luean* A ii^o15) es un testimonio contra el valor de monoptongo de esta unión, valor que en francés, si no me equivoco, impide la división, pero por cierto que no es un testimonio contra su carácter monosilábico, como podría suponerse según el principio general de la división de líneas. Obsérvese *farge|lantac* 131^o58, *confeil|luan* 217^o15, *Veil|latzera* 247^o T (como el fr. *e|sveil|lé*, etc.), *Allia|nçaco* 393^o4, *Do|ctrina* 400^o T, *re|spe|ctuz* **iii^o31 (donde, sin embargo, debe considerarse que en la primera edición *ct* constituye un solo signo). Una falsa división es *cer|den* C vii^o22 mg.

El uso de los signos de puntuación propiamente dichos corresponde, en Leizarraga, esencialmente al que muestran las impresiones francesas contemporáneas: la coma sustituye nuestros dos puntos ante el estilo directo, y los dos puntos a nuestro punto y coma, que en aquella época todavía no se utilizaba en absoluto. Un punto y coma hemos puesto en un único lugar, 170^o39, pues en la primera edición, por algún error, aparece un signo parecido (aunque el punto es muy flojo). En el característico rasgo del vascuence de «poner el carro delante de los bueyes», es decir, de hacer preceder a un sustantivo o a un pronombre determinativo la frase de relativo que le pertenece o una determinación atributiva más larga con *-co*, tienen su origen colocaciones de coma que exigen una mención explícita. Me limito aquí a señalar éstas y las no raras excepciones con un ejemplo por cada caso:

1) La coma se coloca tras el sustantivo o pronombre cuando le sigue no el verbo finito, sino el predicado, el sujeto o una determinación adverbial: *Çuec recebitzen çaituztenac, ni recebitzen nau* 18^o40; sin embargo *arbore fructu omic eguiten eztuen gucia piccatzen da* 4^o10. Excepciones: *gure sperança çueçaz duguna fermu da* 315^o7 - *barequin ioaiten ciraden guçonac, gueldi citecen icituric* 224^o7 (cf. *cegoenac, çuen* 437^o5 frente a *cegoenac çuen* 437^o2).

2) La coma se coloca ante la oración de relativo o la determinación atributiva del tipo que sea cuando el verbo le precede, pero no inmediatamente: *conta ietzoque Ioannesi, ençuten eta ikusten dituçuen gauçac* 19^o4; pero sin embargo *has cequièn hunela reprochatzen haren verthuteric anbitz eguin içan cen hiriey* 20^o20. Excepciones: *parti çaitzte eneganic iniquitate eguiten duçuenóc* 12^o23 - *recebituren duque, launac hura maite duteney promettatu drauen vicitzeco coroa* 402^o12. Pero en este caso se justifica, sin embargo, la posición de la coma, que al fin y al cabo sólo debe servir a la inteligibilidad. La coma indica también la falta de la cópula —como en ruso el guión— por ejemplo *ceinén laincoa, sabela* 352^o19. También separa sujeto y predicado, por ejemplo *Cergatic deitzen duc Eliçá, Saindu?* C vii^o36.

Quiero mencionar aquí un uso muy especial de la coma. Van Eys (*Dict.* p. 344a) observa acerca del sufijo *-ta* ‘después de’ (*ikusita* «après avoir vu ou ayant vu»; *edanda* «ayant bu»), que Leizarraga y Pouvreau escriben todavía en vez de este *-ta, eta*, por ejemplo *hartan sarthu eta eridenen duçue a|sto-vme arbat* Lc 19.30. No hay duda de

que se trata aquí de *eta* 'y', y nuestras lenguas ofrecen suficientes analogías con esto (vide por ejemplo Dodgson, *RLPhC* 32 [1899] 314-331, 327). Por lo que hace al uso real, la información de van Eys debe ser completada en dos sentidos. En primer lugar, aún hoy se dice y se escribe *eta* en una zona amplia, por ejemplo *Hitz hauk erran eta, lurrerat erortzen da* Dasconaguerre (*BB* 377i) p. 9; *Ibaya hertsiena zen tokirat heldu eta Ganichek beiratzen du ur zolarat* *ibid.* p. 140; a *eta* todavía puede seguirle una determinación del participio, como *eskerrak biburtu eta murde Belzunzeri*, «*guazin*» *dio printsesak Ganichi* *ibid.* pp. 38 s.; *Ganich inguru behatu eta nibork ikusten otbe duen, ilkhitzen da* *ibid.* p. 140. Y en segundo lugar, ya en Leizarraga el significado de este *eta* se oscurece, y de hecho pone una coma detrás, coma que van Eys, en su cita, no ha reproducido (145'30 y también 75'6, 117'27, C v'21, etc.).

Los signos de puntuación faltan a veces allí donde serían absolutamente necesarios. Así, el punto falta por doquier debido a la escasez de espacio cuando la última letra del versículo queda en el tope de la línea, por ejemplo 26'45 (también el signo de interrogación, por ejemplo D v'1). También en otros casos falta igualmente el punto al final de versículo, como en 286'8, 352'10, 429'11. En la mitad del versículo, a fin de línea: 353'21; sin esa condición por ejemplo: 290'16, A iii'33, vi'18, B ii'34. Como consecuencia irremediable de las condiciones de espacio, son incontables las veces en que en las notas al margen no se pone punto (que aquí, en su papel no sintáctico, también yo me permito omitir), ya sea tras los números, ya sea tras los nombres o las palabras; pero sí se pone tras éstos muy frecuentemente o quizá con la misma frecuencia, incluso cuando no están abreviados, y así *Marc.*, *Ioan.*, *Luc.*, *Leben.*, *Berriz.*, e incluso aparece tras *eta*, como **iii'31, 305'9, 357'8 y también ã r'a26. A los números de los títulos de los capítulos no les suele seguir ningún punto, aunque a veces sí: 292', 301', etc. La coma se suprime relativamente pocas veces (cf. la página anterior), por ejemplo 114'22 (tras *chabutzen*), 432'5 (tras *ezipere*; cf. 433'16). Por lo demás, el punto está mal puesto, es decir donde no hay necesidad de ningún signo, en poquísimos casos, como 207'22 (tras *dadi*), 328'33 (tras *itzur*; en el ejemplar de Leipzig, no en el de Stuttgart), 367' T de la carta (tras *Epi/stola*), ã vi'c16 (tras *membroz*), A vii'39 (tras *eure*). Pero en muchísimos casos le pasa lo mismo a la coma: 73'4 (*itzultzen, diradenean*), 169'30 (*nauen, Aitaren*), 264'4 (*itfa/jstot, emparaturic*), 386'1 (*baita, Iesus*), i v'b18 (*bere, buruac*). A los dos puntos excepcionalmente, como E vii'12 (ante *baitu*; debajo, en la línea siguiente, hay dos puntos). Pocas veces ha cambiado de lugar un signo: por ejemplo, en 380'15 la coma se ha deslizado del final de la cuarta línea (tras *dituc*) al de la quinta (tras *deus*), o como en 328'9 los dos puntos, del final de la última línea (tras *gratiáz*) al final de la signatura (*ecen*). A veces se juntan dos signos: *Matth.*..26 190'21 mg, *ioan.*..13 ò iii'a10, *guchien, luc* ã iv'b43, *Profelytoa, hambat* (así de cerca en la primera edición) ã v'a27. Ejemplos de los no demasiado frecuentes intercambios de signos de puntuación son: . en vez de , 241'6 (tras *ceudela*), 304'31 (tras *ba-lduce*), 395'8 (tras *gainean*); . en vez de ? 170'47 (a fin de versículo), 321'14 (a fin de versículo), B viii'9 (al final); , en vez de . 222'24 (a fin de versículo); : en vez de , 303'21 (tras *çaratezte*; le precede:); ? por , 164'12 (tras *ezpadituce*; le sigue ?); ? por . **vi'1;) en vez de , 400'21 (a fin de versículo; le precede)). Naturalmente, de vez en cuando son posibles diferentes puntuaciones: así, Leizarraga escribe 275'7: *Guertha ezadila. Aitzitic*, pero 276'13 las mismas palabras: *G.e.:a*. Si en 79'43 aparece *hura: hobe duc hire*, pero en 80'45 y 47, *hura, hobe duc hire*, a pesar del mayor número de casos a su favor no por eso diremos con Dodgson (*RLPhC* 31 [1898] 272-295, 292): «Les deux points : sont une faute de P. Hautin». Los dos puntos, aquí, corresponden del todo a su uso normal en Leizarraga: también

fr⁶³ y fr⁷⁷ y la Vulgata los tienen en esos tres lugares. En vez de *trublatua Bada: behar da* B VII²⁷ habrá que escribir *tr., bada behar da*.

* * *

Vinson, que ha cotejado palabra por palabra ambos textos (*BB* pp. 44 ss.), pretende consignar las divergencias del *Abc* con respecto al *TB* en sus partes comunes (vide p. 5). Pero en realidad su lista contiene sólo una pequeña parte de esas divergencias, e incluso ella misma está desfigurada por una docena y media, aproximadamente, de erratas de imprenta. Quizá tampoco yo la haya agotado completamente: la comparación es muy fatigosa, pues los textos, en la forma en que están impresos, no coinciden uno con otro, y no he tenido tiempo para esto.

En la corrección de pruebas, Leizarraga tenía presentes dos cosas distintas: enmendar el texto y llevar a cabo unos retoques dialectales limitados a unos pocos puntos.

Señalo en primer lugar, por orden de aparición, las erratas y variantes gráficas del *TB* que aparecen corregidas en el *Abc* y remito, para mayor exactitud, a la anterior clasificación y reseña de las mismas. En todo este apéndice, el primer ítem es siempre del *TB*, el segundo del *Abc*.

<i>garraitzala</i>	= <i>garreitzala</i>	B VIII ^f	= B VII ^v
<i>bothege</i>	<i>bothere</i>	C I ^v	C I ^f
<i>eçagutezco</i>	<i>eçagutzeco</i>	C I ^v	C I ^v
<i>tzea</i>	<i>tretenitzea</i>	C I ^v	C I ^v
<i>treteni</i> }			
<i>permittitzen</i>	<i>permettizen</i>	C II ^f	C II ^f
<i>laincoarem</i>	<i>laincoaren</i>	C III ^v	C IV ^v
<i>cayola</i>	<i>çayola</i>	C IV ^f	C V ^f
<i>guunçançat</i>	<i>guénçançat</i>	C IV ^f	C V ^v
<i>ceruelarac</i>	<i>ceruèlara</i>	C VI ^f	C VIII ^v
<i>cerauçan</i>	<i>ceraucan</i>	C VI ^f	C VIII ^v
<i>leçn</i>	<i>leçan</i>	C VI ^f	C VIII ^v
<i>içan</i>	<i>icen</i>	C VI ^v	D I ^f
<i>quitatzen</i>	<i>quittatzen</i>	C VII ^v	D III ^f
<i>deçaqueagu</i>	<i>ceçaqueagu</i>	C VIII ^v	D IV ^v
<i>daclaratzen</i>	<i>declaratzen</i>	C VIII ^v	D IV ^v
<i>diadigula</i>	<i>daidigula</i>	D I ^f	D V ^f
<i>ethot</i>	<i>ethor</i>	D I ^v	D VI ^f
<i>tyraniatic</i>	<i>tyranniatie</i>	D II ^v	D VII ^v
<i>itzaradoqui</i>	<i>itzeradoqui</i>	D II ^v	D VII ^v
<i>bagunegui</i>	<i>baguinegui</i>	D II ^v	D VII ^v
<i>feynaleren</i>	<i>feignaleren</i>	D III ^f	D VIII ^v
<i>hourrey</i>	<i>haourrér</i>	D IV ^f	E I ^v
<i>entetenitzeagatic</i>	<i>entretenitzeagatic</i>	D IV ^f	E II ^f
<i>beldurrequin</i>	<i>beldurrequin</i>	D IV ^v	E II ^v
<i>othoit</i>	<i>orhoit</i>	D IV ^v	E II ^v
<i>BBaina</i>	<i>Baina</i>	D V ^v	E IV ^f
<i>badietzagogu</i>	<i>badietzogu</i>	D VI ^f	E IV ^v
<i>drauça</i>	<i>drauca</i>	D VI ^f	E V ^f

<i>habitationea</i>	<i>habitationea</i>	D vi ^v	E v ^v
<i>di f- famatzera</i>	<i>diffamatzera</i>	D vii ^v	E vii ^v
<i>cerbi- zatzen</i>	<i>cerbitzatzē</i>	E ii ^r	F iii ^r
<i>seygnale</i>	<i>seignale</i>	E ii ^r	F iii
<i>cutenean</i>	<i>çutenean</i>	E iv ^r	F vi ^r
<i>onduan</i>	<i>ondoan</i>	E v ^v	G i ^r
<i>mendicaturic</i>	<i>mēdecaturic</i>	E vi ^r	G i ^v
<i>vkaitara</i>	<i>vkaitera</i>	E vi ^r	G i ^v
<i>eliçate</i>	<i>ezliçate</i>	E vii ^r	G ii ^v
<i>ez eliçate</i>	<i>ez ezliçate</i>	E vii ^r	G ii ^v
<i>delaratione</i>	<i>declaratione</i>	E vii ^r	G iii ^r
<i>çarri</i>	<i>eçarri</i>	E viii ^v	G v ^v
<i>infirmitatearen</i>	<i>infirmitatearen</i>	F i ^v	G vi ^v
<i>baguindu</i>	<i>baguendu</i>	F i ^v	G vii ^v
<i>ikus garria</i>	<i>ikuzgarria</i>	F ii ^v	G viii ^v
<i>batheiatzen</i>	<i>batheyatzen</i>	F iii ^v	H ii ^v
<i>aitzetic</i>	<i>aitzitic</i>	F iv ^v	H iii ^v
<i>gaituala</i>	<i>gaituela</i>	F vi ^r	H vi ^r
<i>ecaque</i>	<i>eçaque</i>	F vi ^r	H vi ^r
<i>eçinere</i>	<i>eecinere</i>	F viii ^r	K iii ^r
<i>çerbait</i>	<i>cerbait</i>	F viii ^v	K iii ^v
<i>paſſutara</i>	<i>pauſſutara</i>	F viii ^v	K iii ^v
<i>canonicotan</i>	<i>canonicoetan</i>	G i ^r	K iv ^r
<i>miracaluric</i>	<i>miraculuric</i>	G i ^v	K v ^r
<i>gathibatua</i>	<i>gathibatua</i>	G ii ^v	K vi ^v
<i>abhorritzen</i>	<i>abhorritzen</i>	G iii ^v	K viii ^r
<i>vra</i>	<i>hura</i>	G vii ^v	L vi ^r

Han quedado en el *Abc* algunas cosas que parecen necesitadas de modificación, como:

<i>Apostulu</i>	B viii ^v	=	B viii ^r
<i>alchatzen</i>	E v ^r		F vii ^v
<i>foffagu</i>	G v ^r		L ii ^v

Pero no en todos los casos se deja adivinar la intención de Leizarraga: así, es posible que él diera como buenas las grafías *dauritzan* F vii^r = K ii^r, *extrordinario* G vi^v = L v^r. También *handiraffun* F viii^r = K iii^v, *handiraffuna* F viii^v = K iii^v han quedado así. Por otra parte hay una serie de nuevas erratas e inconsecuencias:

9.15 eta 10.11	= 9.1, oeta 10.11	C iii ^r 16 mg	= G iii ^v
<i>gaitzan</i>	<i>gaitzen</i>	C iii ^r 22	C iv ^r
<i>finhets</i>	<i>finhefts</i>	{ C vii ^r 24	D ii ^r (cf. supra p. 50)
		{ D i ^r 36	D vi ^v
<i>contua</i>	<i>coneua</i>	D v ^v 2 mg	E ii ^v
<i>laincoac</i>	<i>laincoan</i>	D vi ^r 28	E v ^r
<i>exteriorén</i>	<i>ezteriorén</i>	D vii ^r 38	E vii ^v
<i>gaituzteney</i>	<i>gaitnztenér</i>	E iv ^r 13	F vi ^r
<i>ſar</i>	<i>ſnr</i>	E iv ^r 13	F vi ^r
<i>gucién</i>	<i>gucian</i>	E iv ^v 29	F vii ^v (sigue inmediatamente <i>icenean</i>)

<i>appertenitzen</i>	<i>appartenitzen</i>	F v ^r 4	H iv ^r (cf. supra p. 31)
<i>Heb.5.6</i>	<i>Hcb.5.6</i>	F v ^r 8 mg	H iv ^r
<i>Batheyatzea</i>	<i>Batbeiatzea</i>	F vi ^r 18	H vi ^r (cf. supra p. 17)
<i>Scandaloén</i>	<i>Scandoloén</i>	F vi ^r 21	H vi ^r
<i>ditzaquela</i>	<i>ditzaqueela</i>	G vi ^r 40	L iv ^v
<i>Ipizpicu</i>	<i>Ipizcu</i>	G vi ^r 14	L v ^r

Poco antes de *ditzaque(e)la* está (G vi^r20) *deçaquela*: no he comprobado qué es lo regular en Leizarraga. Tiene *daitequeen* 399^v18, *gaitzequeē* F ii^v20, *duqueela* 423^v17, *luqueela* *vi^r11, *quintuqueela* A vi^r17, *dituqueeno* 311^v25, pero por otra parte *guítezquelaco* 262^v20, *gaitzequeno* 343^v13, *deçaqueno*, *daitequeno*, *litezqueno*, etc.

Algunas sustituciones de una forma por otra se dejan clasificar fácilmente bajo un punto de vista concreto:

exercitatzeaz = *exercitzeaz* G vi^r11 = L v^r.

Los dos verbos latino-romances *exercere* y *exercitare* siguen todavía vivos en el vascuence actual: éste con la adaptación de *ks* a la fonética vasca (*etsersitazen*), aquél con influencia de la pronunciación española (*equersitzen*, aunque también se utiliza *etserçatzen*). Leizarraga parece preferir el participio *exercitatu* (389^v14, 399^v11, 417^v14), pero *exerci eçac* 371^r7 (justo debajo *exercitatione*). Cf. supra p. 58: *deithatzen* frente a *deitzen*. Respecto de

gorputzeco = *gorputzezco* C vi^r25 = C viii^v,

de los que el primero, en general, es sin duda el más frecuente, cf. *bibótzeco* y *bihotzezco*, entre otros (p. 59). No se entiende en absoluto:

hazcurria = *hacitzea* E vi^r9 = G i^r,

pues el primero es común a todos los dialectos norpirenaicos. ¿Habría considerado Leizarraga la expresión demasiado vulgar?

Un desliz sintáctico se corrige en:

dugun = *ditugun* E viii^r19 = G iv^v;

en efecto, sigue el plural: *gauça guciéc*. También Dechepare ha caído en este error, como señala Dodgson en *Euskara* 11 (1892) p. 88: *Nic çugatic dudan penec* (E iv^r4), donde el metro no admite la corrección en *ditudan*. Lo contrario sucede con:

corruptioneagatic = *corruptioneacgatic* G vi^r38 = L iv^v,

pues le precede el plural *diraden* = *dirén*. Sólo aquí es lo decisivo la facilidad con la que se confunden en la pronunciación *-cg-* y *-g-*. En:

guri gucioy-ere = *guri gucier-ere* D ii^v19 = D vii^v

en lugar del artículo de primera persona ha colocado el de tercera, el normal, quizá acudiendo al uso dialectal de *-er* (aunque en otros lugares, por ejemplo F i^r33 *hauc gucioc*, no he observado la correspondiente sustitución).

Se han introducido cosas llamativas, como:

1. *Igandea* B viii^r9 mg = B vii^r
Mini/strea D viii^v5/6 E viii^v.

La inclusión de una palabra sirve a la inteligibilidad del texto en:

segurago = *heçaz segurago* F r^o20 = G v^r.

El texto francés tiene «nous *en* rendre plus certains», es decir, de las «promesses». Vinson traduce, equivocadamente, «nous plus sûrs *d'eux*».

duité = *duité hura* F II^o39 = H I^r.

En una ocasión algunas letras no han llegado a ser reproducidas en el *Abc* más que como muy flojos rastros:

Nola Iaincoac = N — *incoac* D III^o24 mg = E I^r

Se ha producido un desplazamiento en E IV^o9 mg = F v^r, de manera que *Ie/fus* está inmediatamente debajo de *Luc.11.2*, un par de líneas encima de *Chri/ftec*.

Una abreviatura ha sido desarrollada en:

H. = *Haourra* B VIII^o36 = B VIII^r.

Es claramente comprensible que, por las distintas condiciones de espacio de los dos textos, las abreviaturas de las citas al margen resulten con frecuencia distintas: *gala.* = *gal.*, *Sam.* = *Sa.*, *eph.* = *eph.*, etc. (esta variedad se manifiesta también en cada uno de los dos textos por separado). Anoto sólo como auténticas erratas:

col. = *coll.* G VI^o15 = L V^r

Por lo que respecta al segundo punto, sólo podría ser aclarado en profundidad —dentro de una investigación más amplia sobre la lengua— por las otras traducciones de Leizarraga. Una investigación tal queda fuera del marco de esta Introducción, aunque, creo yo, será preparada y facilitada por ésta. Me conformo con una breve nota. Leizarraga se atiene, en lo esencial, al bajonavarro occidental, o sea, el que el príncipe Bonaparte llama así, pues aquí sigo siempre su mapa lingüístico no porque, en principio, esté de acuerdo con él, sino porque así queda excluido todo confusio-nismo. Es un hecho que Leizarraga no prefirió el dialecto de su patria, Briscous, que políticamente pertenece a Labourd pero lingüísticamente al ámbito bajonavarro oriental. Procedió, como hizo la mayoría de los escritores vascos, de modo ecléctico dentro de ciertos límites. Su preocupación de que también los suletinos pudieran entender su Nuevo Testamento se deja ver por la traslación, en apéndice, de una lista de palabras que eran desconocidas para los suletinos (ã VII). Por lo demás, aunque esto no se puede sostener con seguridad, parece que utilizó en el *TB* algunas palabras suletinas o al menos extrañas al genuino labortano (como por ejemplo *bathiric* *VI^o18, *haiçu* F VIII^o1). En el *Abc* y en el *Calendario* utiliza una lengua algo más al gusto de los suletinos. Si Vinson (*BB* p. 44) quiere deducir de ahí que estos libritos han sido dispuestos sólo para Soule y la Baja Navarra, yo podría preguntar por qué entonces no se han hecho al suletino aún mayores concesiones en este caso, pues las realizadas de hecho son, en su número y carácter, insignificantes y por cierto dudosas.

1) El dativo plural termina en *-er*, en vez de *-ey* (el pronombre demostrativo de tercera persona es *hayer* en vez de *hæy*). A esta diferencia entre Este y Oeste le dedica Leizarraga, ya en el vocabulario, una especial atención. Pero Voltaire (1642), que sigue el dialecto de Saint-Jean-de-Luz, escribe *idiçagñer*, *urdagñer*, *aftoçagñer*, *oullagñer* *eta arçagñer* (p. 142; sin embargo *abaideguçiey* p. 204).

2) Las formas de tercera persona del plural del auxiliar «ser» que acaban en *-rade* son sustituidas por las que acaban en *-ra*, como *dirade* = *dira*. Aquí se trata de introducir lo que está extendido por todas partes en lugar de lo restringido localmente: *dirade*, junto a *dira*, aparece hoy día precisamente en Soule (y en Guipúzcoa). Que aquí no es del todo reciente lo hace sospechar el *drade* junto a *dra* del roncalés de Urzainqui (VB p. xxviii). Por lo demás, algunas veces se encuentra tanto *dirade* como *dira* en ambos textos:

<i>eztiradenac</i>		E vii'15 mg = G iii'
<i>dira</i>	{	D i'10 D v'
		F ii'26, 29 G viii'.

Dechepare tiene *dirade* y *dira*, *dire* - *ciraden* y *ciren*. Cf. Voltaire (1642): *diradé* p. 173 junto al habitual *dire* y *dira*. En la primera persona del plural del presente, también en el TB la forma regular es *gara*, y así por ejemplo *baicara* D i'7 = D iv', pero en cambio (cf. p. 55):

<i>baicarade</i>	= <i>baicara</i>	F viii'9	= K iii'
------------------	------------------	----------	----------

Igualmente predomina *guinen* (*guenen*) como primera persona del plural del imperfecto. Frente a esto, un par de veces aparece *guinaden*, como se ha señalado en otro lugar, y éste ha pasado una vez al *Abc*:

<i>guinadelaric</i>	F ii'35 = G viii'.
---------------------	--------------------

3) El sufijo *-taco* es sustituido por *-çat* en:

<i>Eliçarendaco</i>	= <i>Eliçarençat</i>	E vi'10	= G ii'
<i>guciarendaco</i>	<i>guciarençat</i>	F ii'28	G viii'
<i>barendaco</i>	<i>barençat</i>	G ii'38	K vii'

No he investigado cómo se comporta este último caso dialectalmente. Aunque Leizarraga tiene

<i>dirogu</i>	= <i>deçaquegu</i>	C viii'1	= D iii'
---------------	--------------------	----------	----------

(Vinson traduce el pasaje así: «nous ne pourrions le supporter» en vez de «nous ne pouvons l'apporter»), y la primera forma es precisamente la que hoy es normal en suletino y en bajonavarro, éstas u otras que están en relación con ellas son utilizadas por lo demás también en el TB con bastante frecuencia. El príncipe Bonaparte señala en su tabla de las formas verbales de Leizarraga (BB 587): *diro*, *diroque*, *liro*, *liroque*, *ciroen*, *ciroqueen*. Van Eys (VAL p. 44, n. 1) pone equivocadamente *diroqueçue* 179'43 = *drauqueçue*.

Los números de las citas al margen están de acuerdo en casi todos los casos en ambos textos. Sólo:

<i>Ioan. 3.31 eta 34</i>	= <i>1.Ioa. 4.34. (mal)</i>	G i'15 s.	= K v'
<i>Act. 2.23 eta 4.27</i>	<i>Act. 2.23, 24, 27.</i>	G ii'36 s.	K vi'
	(bien)		
<i>Rom. 8.15</i>	<i>Rom. 5. eta 8.15.</i>	G iv'1	L i'
<i>(rom...) 4, 3, 26</i>	<i>(Rom...) 4, 3, 25</i>	G iv'6	L i'
	(bien)		

Mat. 18.17.1.cor.5.6.1. tim.1.20 (repetición errónea de G^{vii}6 ss.) = *1.Pier*
5.1.cor.14.40 (bien) G^{vi}33 ss. = L^v.

Se ha añadido la diéresis:

<i>ceruetarac</i>	= <i>ceruētara</i>	C ^{vi} 7 mg = C ^{viii} .
<i>ceruetarat</i>	<i>ceruētarat</i>	C ^{vi} 12 C ^{viii} .

Al revés:

<i>Ceruētan</i>	= <i>Ceruetan</i>	E ^{iv} 35 = F ^{vii} .
-----------------	-------------------	---

Son de gran importancia para nosotros los cambios en la posición del acento. Todavía serían de mayor importancia si no se hubieran introducido nuevas inconsecuencias y descuidos. Prescindo de los casos en los que, en ambos textos, el acento falta en contra de la regla. Sigo la clasificación dada más arriba y pongo simplemente la grafía del *TB*.

1.1.1.1: en el *TB* el acento falta en la *a* y en el *Abc* está correctamente colocado:

<i>miſericordia</i>	B ^{viii} 21	= B ^{viii} (posesivo)
<i>hiſtoriaz</i>	C ⁱ 13	B ^{viii} ^v
<i>Eliçaz</i>	C ⁱ 14	B ^{viii} ^v
<i>obrac</i>	C ⁱ 28	C ⁱ ^v
<i>hiſtoria</i>	C ^{iv} 19	C ^v
<i>Reſumaz</i>	E ^v 26	F ^{viii} ^f
<i>Eliçan</i>	F ⁱ 8	G ^{vi} ^f
<i>penac</i>	F ^{viii} 14	K ⁱⁱⁱ ^v
<i>cauſa</i>	G ⁱ 37	K ^v
<i>abundantia</i>	G ⁱⁱⁱ 30	K ^{vii} ^v
<i>ceremonia</i>	G ^v 1	L ⁱⁱⁱ ^f
<i>compainia</i>	G ^{vi} 5	L ^{iv} ^f
<i>Eliçan</i>	G ^{vii} 38	L ^{vi} ^f (posesivo).

Mal puesto en el *Abc*:

<i>amorioaz</i>	B ^{viii} 22	B ^{viii} ^f .
-----------------	----------------------	----------------------------------

En otros casos, el acento está correctamente en el *TB* y falta en el *Abc*:

<i>manerá</i>	B ^{viii} 29	= B ^{vii} ^v	
<i>providentiáz</i>	C ⁱ 29 mg	C ⁱ ^f	
<i>Taulán</i>	D ⁱⁱ 38 mg	D ^{vii} ^f	
<i>gratiá</i>	D ⁱⁱⁱ 30	E ⁱ ^f (posesivo; pero sigue <i>eta amorioa</i>)	
<i>obrác</i>	D ^{vi} 10	E ^{iv} ^v	
<i>arimác</i>	D ^{vii} 19	E ^{vi} ^v	
<i>obedientiáz</i>	E ⁱ 19	F ⁱⁱ ^v	
<i>requeſtá</i>	}	E ^v 25 mg	F ^{viii} ^f
		E ^{vi} 4 mg	G ⁱ ^f
<i>Eguiá</i>	F ⁱⁱ 32 mg	G ^{viii} ^v	
<i>perſonán</i>	G ⁱⁱ 39	K ^{vii} ^f	
<i>dependentiá</i>	G ^{vii} 10	L ^v ^v (posesivo; le precede <i>forma</i>).	

1.1.1.2) En el *TB* falta el acento en la *e* y en el *Abc* está colocado correctamente:

<i>vicién</i>	C r'2	= B viii'	(sigue <i>hilén</i>)
<i>Deabruéz</i>	C ii'5 mg	C ii'	
<i>vicién</i>	F vii'24	K ii'	
<i>vicién-ere</i>	F viii'3	K iii'	
<i>bekatuén</i>	G vi'10	L iv'	

En el *TB* el acento está correctamente colocado y falta en el *Abc*:

<i>hilén</i>	E ii'14 mg	= F iii'
<i>Sacramenduéz</i>	F r'17 mg	G vi'
<i>sacramēduéz</i>	F ii'10 mg	G vi'

A *-ey* de *TB* (sólo excepcionalmente acentuada, como en *luduéy* D v'13) le corresponde normalmente *-ér* en el *Abc*: *etfayey* = *etfayér*, *fideley* = *fidelér*, etc. Pero a veces se encuentra también sin acento, como *gucier* (C vi'13 =) D r', *dariztener* (D iii'38 =) E -, *dituztener* (D iii'39 =) E i', *hayer* (D vi'17 =) E v'.

1.1.2) En el *TB* el acento está correctamente y falta en el *Abc*:

<i>diecán</i>	E vi'10	= G i'.
---------------	---------	---------

1.2.1) En el *TB* falta el acento, y en el *Abc* está correctamente colocado:

<i>Iaincoa</i>	C v'15	= C vii'	(le precede inmediatamente, bien, <i>Iaincoá</i> , también en <i>TB</i>).
----------------	--------	----------	--

1.3.1) En el *TB* el acento está correctamente y falta en el *Abc*:

<i>dituán</i>	B viii'5	= B vii'.
---------------	----------	-----------

1.4.1) Igualmente:

<i>dugunçát</i>	G vii'10	L vi'.
-----------------	----------	--------

1.6) Aquellos casos del *TB* en los que el acento está en la última sílaba, con seguridad o presumiblemente por un error, han quedado a veces sin cambiar en el *Abc*, como *principalá* - *delá* (dos veces) - *eguitecotán*, *halatán* (dos veces), *nolatán* - *barén* - *ecén* - *eguitén*. Pero a veces el acento ha sido eliminado: *denaz*, *harçaz* - *repostaren* - *deteftatzen* - *eman* (dos veces; una vez *emã*), y también una vez *halatan* (C v'22 = C viii'). Igualmente en *haourretan*, donde era de esperar *haourrétan*. Además hay que señalar:

<i>bere</i>	= <i>beré</i>	F v'26	= H iv'
-------------	---------------	--------	---------

2.3) El acento incorrecto en *eternála*, *Iaincoáren* del *TB* ha sido eliminado en el *Abc*. Por otra parte, está mal colocado en:

<i>deçançat</i>	= <i>deçánçat</i>	D iv'31	= E ii'
<i>dela</i>	<i>déla</i>	F vii'28	K ii' (cf. supra <i>delá</i>):

aquél, sin duda, por *deçançát*.

3) El acento incorrecto de *bércetan* en el *TB* ha sido correctamente colocado en el *Abc*: *bercétan*; el de *ézgaituztela* ha sido eliminado. Por el contrario, está mal puesto el acento en el *Abc* en:

<i>guunčançat</i>	= <i>guénčançat</i>	C iv ^r 23 mg	= C v ^r (por -çát)
<i>laincoaren</i>	<i>láincoaren</i>	E ii ^r 30	F iv ^r
<i>manamenduetaric</i>	<i>manaménduetaric</i>	F vii ^r 8	K ii ^r

Parece justificado aquí:

<i>duanean</i>	= <i>duánean</i>	C i ^r 18	= C i ^r
----------------	------------------	---------------------	--------------------

En el *Abc* está colocado el guión en un caso en el que el *TB* tiene dos palabras sin él:

<i>bothere gucitaco</i>	<i>bothere-gucitaco</i>	} B viii ^r 8 = B vii ^r C i ^r 30 = C i ^r

pero en otros casos ambos textos tienen *b. -g.* o ambos *b. g.* Igualmente:

<i>lurreäre</i>	= <i>lurrean-ere</i>	E iv ^r 11	= F vi ^r .
-----------------	----------------------	----------------------	-----------------------

Justo debajo está *guc ere* en ambos textos, *bigui- lere* = *biguier* C ii^r8 = C ii^r. Está mal puesto el guión, por culpa de la división siguiente, en el *Abc*:

<i>badere eztu</i>	= <i>badere-ez- tu</i>	E ii ^r 20	= F iii ^r
--------------------	------------------------	----------------------	----------------------

El guión, de acuerdo con el uso general, está eliminado en:

<i>mi.fericordia-gatic</i>	= <i>mi.fericordiagatic</i>	G iii ^r 22	= K vii ^r
----------------------------	-----------------------------	-----------------------	----------------------

La puntuación está corregida en el *Abc* en muchos lugares y ciertamente en muy diferente sentido: en algunos han quedado las incorrecciones, y en otros, algo más numerosos, se han introducido algunas nuevas. Por hablar sólo de estos últimos casos citaré por ejemplo (pongo solamente la disposición gráfica del *TB*) la supresión de los dos puntos (*Ez: ecen* D vii^r2 = E vi^r), de la coma (*gloriá, erraiten* D iv^r23 = E ii^r; *baicen, baina* E i^r37 = F ii^r); la introducción de la coma (*ahal ceçaqueagu* C vii^r35 = D iii^r; *Baldin Iaincoaz* D iv^r12 = E ii^r; *goiti alchatzen* E v^r1 = F vii^r; *içateco feignalea* F v^r25 mg = H v^r); la colocación del punto en vez del signo de interrogación (*dirade? = dira.* E ii^r37 = F iii^r); en vez de la coma (*dituc, Egunecoa* E vi^r29 = G i^r; *da, Moyfesc* F iii^r34 = H i^r); los dos puntos en vez del punto (*baitzaicu. Ecē* F iv^r16 = H iii^r).

Para terminar, cito todavía algunas diferencias totalmente secundarias entre el *TB* y el *Abc*. En este último en lugar de los asteriscos, que podrían producir equivocaciones fácilmente dado que los del margen están con frecuencia distantes de los correspondientes del texto, se han introducido letras, empezando por la *a*, en cada página. Las minúsculas del *TB* se han convertido en mayúsculas algunas veces en el *Abc*: *baina* = *Baina* D i^r36 = D vi^r es evidente, y también *taulatan, -aren, -arena* = *T.* D ii^r34, 36, 38 = D vii^r (*Taulán* también en el *TB* D ii^r37 mg), *Aduocat eta ararteco* = *A. eta A.* G v^r19 = L ii^r (*Ararteco* también en el *TB* E iii^r4, G iv^r5) tienen su justificación, pero a *interceditzen eta aduocatzen* = *I. eta A.* E iii^r19 = L ii^r ha inducido claramente el *Aduocat* anteriormente citado (cf. *Euangelizatten* supra p 15). La *M.* de E viii^r38 del *TB* se ha puesto en el *Abc* como es debido, al comienzo de la línea siguiente.

H. SCHUCHARDT

ERRATAS DE LA REIMPRESIÓN

A pesar de toda la diligencia prodigada por los editores y la imprenta, se han deslizado algunas erratas en la reimpresión. Señalamos detalladamente las que nosotros hemos descubierto y quedaremos en deuda con las personas que tengan ocasión de consultar la edición original y puedan identificar otras más.

Sobre pequeñas desigualdades tipográficas que hemos pasado por alto se ha hablado ya en la Introducción. Hay que añadir además la *a* más pequeña de *Gentiletarát* 17^v5, la *n* gorda de *Sinbesten* B viii^v36 y la segunda cifra de *Rom.*7.5 G iii^r12 mg, pues en la primera edición, de modo completamente irregular, es más pequeño: 5. Auténticas erratas cometidas por nosotros, a veces correcciones de erratas de la primera edición (y por esto ya citadas más arriba) son las siguientes:

Tim.2	por	Tim 2 (errata)	**ii ^r 31 mg
icenac	por	ieenac (errata)	***iv ^v 2
2		anúlese	32 ^r l. 22
1.cor.	por	i.cor. (errata)	80 ^v 7 mg
cuela	por	çuela	93 ^r 64
31	por	13 (errata)	112 ^r 31
anayéac	por	anayeác	306 ^r 1
21	por	12	407 ^v 12
puffança	por	puiſſança	A vi ^r 30
2.24	por	2 24 (errata)	C v ^r 18 mg
orhoit	por	othoit (errata)	D iv ^v 30
egun	por	egun	G viii ^r 34

Algunas de las erratas surgidas durante la impresión se eliminaron con el cartonaje de las hojas correspondientes; pero resultó que este procedimiento tendría que haber sido utilizado con demasiada frecuencia. En ocasiones, la impresión no es tan clara como sería de desear, sobre todo la impresión con tipos muy pequeños del índice (véase por ejemplo *ē* v^b), o hay algunas letras sueltas más o menos truncadas (como *b* en *bihotza* 73^v6, *bi-* 386^v15, ésta, además, desplazada, *c* en *çaldic* 441^v9, *e* en *due-* E i^r14, *in-* F iii^r1), signos aislados o grupos de signos desplazados (esto llama la atención de forma molestísima en los encabezamientos de páginas, como 63^r; por lo demás, 64^v Sign., 179^v43, 431^r11, B ii^r12 s., C v^r17 s.mg., F vii^r24 s.) o el comienzo de

la línea desplazado (como \bar{i} iv^a23 , C iv^v , última cita al margen) o letras invertidas (z en *neurtzeco* 457^r15, l en *la* B v^r15). De mayor importancia son:

eritu	por	feritu	* vi^r32
22.3	por	22.30	37 ^r 28 mg (no en todas partes)
23	por	23.	174 ^r 2 mg
vr rhezco	por	vrrhezco	457 ^r 16
Alegurea	por	Aleguera	\bar{e} r^b14
emendamen	por	emendamen-	\bar{o} r^b38
mat	por	mat.	\bar{o} iv^a1
humano	por	humano	A v^r1
Ministrea.	por	Ministrea.	A $viii^r24$ (no en todas partes)
communcationez	por	communicationez	<i>Abc</i> B vi^r12 .

ÍNDICE DE NOMBRES PROPIOS

- Aizquibel, 31
 Axular, 8, 19, 46, 57, 78
 Berna, 12
 Bonaparte, 53, 54, 84, 85
 Bonne-foy, 10
 Calvino, 16
 Chaho, 69, 73
 D'Abbadie, 69
 Dartayet, 29
 Dasconaguerre, 80
 Dechepare, 9, 19, 20, 23, 25, 51, 57, 68, 83,
 85
 Dodgson, 7, 58, 60, 62, 64, 80, 83
 Duvoisin, 58, 61
 Fabre, 31, 51
 Faulmann, 14
 Firmin-Didot, 74
 Gèze, 25
 Girard, 16
 Haraneder, 58, 65
 Haristoy, 58
 Haultin, 9
 Hautin, 7, 8, 12, 13, 14, 80
 Inchauspe, 8
 Koschwitz, 74
 Lardizabal, 56
 Larramendi, 25, 31, 56, 58, 59, 69
 Lécluse, 5
 Leizarraga, *passim*
 Leipzig, 11, 12, 25, 67, 68, 80
 Linschmann, 57
 Lutero, 8, 42, 60
 Mahn, 5
 Malherbe, 8
 Manterola, 69
 Nicot, 74
 Pouvreau, 27, 29, 43, 62, 79
Pregariac, 23, 46, 58
Refranes, 29
 Salaberry, 23, 29, 47, 69, 73
 Stempf, 57
 Stuttgart, 12, 25, 68, 80
 Van Eys, 6, 7, 9, 25, 27, 28, 29, 41, 46, 47,
 49, 53, 54, 55, 56, 58, 69, 79, 80, 85
 Vinson, 5, 6, 8, 9, 10, 16, 46, 57, 81, 84, 85
 Voltoire, 19, 51, 57, 62, 84, 85

ÍNDICE DE TÉRMINOS VASCOS

- a*, 51, 53, 54, 70
aa, 51
abborritzen, 39, 82
abila, 39
abilala, 39
abillamenduac, 39, 58
Abiud-ec, 78
abondatu, 37
abondosago, 37
aborritzen, 39, 82
Abrahám, 71
abraštajšun, 43
abrats, 43
abratšale, 52
abratšeagatic, 52
abratšoy, 70
abundantia, 21, 86
abundantzia, 21
abund-, 37
abundos, 41
abundošo, 41
abundošqui, 41
aburtoin, 22, 37
abyšme-, 37
abyšmera, 37
abyšmora, 37
-ác, 43
accommettitu, 20, 21, 36
accordaturic, 20
accuštazan, 31
-acgatic, 48
acomettaturic, 21, 36
actu, 50
acuštazan, 20
ačala, 76
ačan, 34
ačanean, 34
ačauto, 28

Adam-etan, 78
Adamtan, 45, 78
adar, 75
additzea, 20
adi, 39, 76
adin, 75
adiquiše, 53
adiquiše, 53
adišquide(a), 53
adituey, 70
aditzen, 12
aditzera, 64
adoračalén, 63
aduertimēduz, 38
aduertimendua, 38
adulterác, 59
adulteroác, 59
aduocat, 88
aduocatzen, 88
afari, 20
affari, 20
affligituey, 50
-agatic, 48
aggueri, 20
ago, 39
agó, 39
aguer, 62
ahāce, 35
ahāci, 35
ahacoa, 69
ahaide, 69
ahaidegučiey, 84
ahal, 55
ahalqueztatzen, 50
aicen, 47, 71
aicén, 71
aicina, 63
aigueruētaric, 41

aicen, 47
aingueru, 67
aitá, 71
aita-amác, 74
aita-améc, 74
aita-amén, 74
aita-ametara, 74
aitác, 75
aitafamilia, 77
aitafamiliabat, 77
aitaganát, 72
aitamác, 74
aitaméc, 74
aitamén, 74
aitaren, 73
aitáren, 73
aitari, 73
aitári, 73
Aitaššaindu, 20
Aita šaindugoa, 69
Aitaššaindutaššun, 20
aithor, 64
aithortzen, 61, 64
aitzaitadan, 49
aitzetic, 35, 82
aitzinaratzen, 33
aitzinchetic, 43
aitzinerá, 33
aitzineratu, 33
aitzinetic, 12
aitzitic, 12, 77, 82
aiz, 39
-ake-, 70
aker, 75
alaba, 69
alabá, 69
alabac, 69
alabác, 69

- alabaz*, 69
alabáz, 69
alabéc, 70
alabén, 70
alabey, 70
alabéz, 70
albaitzindezte, 35
albeiledi, 35
albeitendi, 32
albeitindoa, 29, 35
albeitzinteizte, 28
alchatu, 42
alchatzen, 42, 82
alchatzera, 42
aldaritzen, 33
aldera, 33
alegranciázco, 49
alegrançan, 49
aleguera, 90
alegurea, 90
algoaric, 70
algoric, 70
alliançaco, 79
alliánçazco, 74
alichagarri, 58
alichatu, 42
ama-guinharreba, 74
ama-guinharrebaren, 74
ama-jemequin, 74
amaren, 73
amáren, 73
ametsetan, 62
ametsetaric, 62
Aminadab-en, 78
amorecatic, 23
amoregatic, 23
amorio, 37
amorioa, 86
amorioaz, 86
amorz, 39, 46
amplega, 31
anayac, 45
anaye, 66
anayé, 71
anayea, 66
anayec, 45, 62
anayéac, 71, 74, 89
anayearen, 73
anayeari, 66
anayeren, 57, 73
anayeri, 57, 66
-ancia, 59
anciano quide, 74
-ança, 59
andin, 32
anbitz, 58
anbitztaßuna, 43
animälen, 74
anri, 27
anbitz, 50
-antia, 59
Antioche, 59
Antiochen, 59
Antiochian, 59
antmalac, 29
áo, 39
Apocacalyþsea, 51
Apolloren, 62
Appollos, 21
apostulu, 37, 82
appacega, 20
appaincen, 20
apparaillua, 20
appartenitzen, 31, 83
appertenitzen, 31
appointamendu, 21
appointamēdua, 21
appointadi, 21
Appolloc, 21
Appollos, 21
appurto, 28
aquió, 60
ar-baten, 77
ara, 51
arakai, 34
ararteco, 88
arauēzco, 68
arbat, 77, 79
arçagñer, 84
ardiesten, 49
are, 77
aren, 74, 88
arena, 88
Areopagus, 66
aretze, 75
ariçan, 77
arimác, 86
Arimathea-, 36
Arimatbiatic, 36
arimēçát, 72
arind, 38
arinzqui, 28
Aristarche, 19
Aristarque, 19
Aristarquec, 19
arkai, 34
arra-, 29
arra, 73
arrachqui, 31
arraça, 25
arrain, 63
arrasa, 73
arrathatjean, 29
arroca, 29, 48
artean, 14
arthatjean, 29, 48
arthatju, 29
arthiqui, 25
arthor, 24-39
Aje, 78
Ajer-en, 78
Ajeren, 78
aspic-aren, 78
assensionetico, 27
asserre, 39, 72
asserré, 72
assjerretassunaren, 39
asto, 66
asto-vme, 79
asto-vmea, 75
astocagñer, 84
át, 44
atchaquia, 36
atchaquio, 36
atharbean, 57
atharbesjean, 57
athor, 24, 39
atjeguin, 59
atjeguinén, 59
atzait, 49
au, 39
auä, 68
auaçamendutan, 41
auaritiófo, 41
auçue, 76
audiencián, 21
auen, 47
uertimēduric, 38
uertituren, 38
auortoimbat, 22, 37
aurdigui, 25
aurdiqui, 25
aurditē, 25
aurditbē, 25
aurditbiquiten, 25
aurhide, 69
auri, 27
auri-nóbrea, 75
auri-nombrea, 75
aurthiqui, 25
aurthiteco, 25
aurthiten, 25

- aufartgoa*, 70
aut, 39
-aye-, 70
aznagian, 31, 32
Azot-en, 78
azphian, 48
azpico, 57
babitationea, 22, 82
Babylonerat, 72
Babylonerát, 72
bacequiago, 45
bacequiagu, 45
bacequian, 48
bacequiat, 36
bacequitela, 48
bacequizquian, 48
bacén, 72
bacendutén, 36
bacequiagu, 45
bacindarizté, 72
bacindute, 36
bacintuztét, 35
baciraden, 64
baçada/ssaten, 32
baçaituztez, 55, 72
baçaquiã, 48
baçarete, 66
bada, 63
badaçagut, 34
badadi, 31
badaquiçue, 66
badaquió, 63, 71
badarraçue, 34
badaude, 55
badandez, 55
badeça, 64
badere, 77, 88
baderró, 71
badiacussagu, 36
badiacussuiat, 24
badietzacogu, 51, 81
badietzakiogu, 51
badietzayogu, 51
badietzogu, 81
badiboac, 40
baditez, 45
baditez-ere, 77
badituztere, 77
badoa, 40
badrauc, 62
bagaquitza, 55
bage, 53
baguendu, 36, 82
baguetaco, 53
baguina, 49, 55
baguinade, 49, 55
baguindu, 36, 82
baguine, 31
baguinegui, 53
baguinén, 72
baguintuc, 35
baguioaçac, 40
baguitza, 45
bahaiz, 39
bahau, 39, 47, 62
baheça, 34
baibatu, 29
baicaitu, 19
baicaquidizquio, 19
baicara, 19, 27, 55, 85
baicarade, 55, 85
baicrauzquió, 38
baieta, 17
baiguinegui, 81
baigunegui, 53, 81
baihan, 29
baiheçaquegu, 29
baiheçaquete, 29
baihincén, 29
bailaite, 32
baina, 17, 77, 81, 88
baina-aitzitic, 77
bainaitzitic, 77
bainaute-eta, 77
bainendutén, 35
bainimduen, 35
bainindunqueçue, 37
bainoa, 47
baiqu-, 35
baiquaitezque, 19
baiquaitu, 19
baiquaituçue, 19
baiquaitzaque, 19
baiquaiizquio, 19
baiquarate, 19, 36
baiqueitu, 19
baiquenén, 72
baiquentuen, 35
baiquinaden, 55
baiquinauteque, 39
baiquinen, 55
baiquio, 56
baiquirate, 19, 36
baiquitu, 19
baitacheté, 42, 56
baitaidigute, 35
baitaiz, 29
baitaraucu, 46
baitaucu, 54
baitaye, 9, 54
baitaçaguzquic, 34
baitaçaguztic, 39
baitaçaquegu, 29
baithan, 45, 47, 48, 66
baitharaco, 44
baitharatco, 44
baitbitu, 48
baitinguzquet, 57
baitirade, 66
baititezque, 45
baititu, 42
baititzaqueizte, 40
baitraucu, 54
baitraucuc, 54
baitraue, 68
baitu, 63, 64
baitute, 25, 72
baitzaicu, 54
baitzaitza, 55
baitzaquidizquion, 32
baitzaraucan, 32
baitzarete, 63
baitzatzan, 32
baitzaye, 54
baitzedin, 38
baitzén, 72
baitzenduten, 36
baitzequion, 38
baitzetzan, 32
baitzeuden, 32
baitzineçaqueten, 48
baitzitzaqueizten, 40
baitzuen, 66
balarauçue, 32
baldĩ, 7
baldin, 62
baldur, 31
baleratçu, 46
balitzaicu, 34, 54
balitzeiçue, 34
bambat, 22
baná, 72
banaravn, 32
banarreió, 17, 34
banathor, 24
baniaquián, 36, 71
baniatorquec, 24
banibac, 40
baniboac, 40
baninduçue, 35, 48
baque, 75
bardinzqui, 28

- barkatu*, 26
bassa, 76
basjezti, 76
bat, 6, 40, 77
bat-ere, 48
batañun, 20
batañuna, 20
batañunaren, 20
batberac, 47
batec, 48, 66, 77
batec-ere, 48
batequin, 77
batere, 77
batetaratco, 44
batetatic, 77
batetarra, 51
batez, 77
batheiatu, 17
batheiatzea, 83
batheiatzen, 17, 82
batherac, 47
batheya, 17
batheyadi, 76
batheyatu, 63
batheyatzea, 83
batheyatzen, 82
bathiric, 84
batbu, 40
bati, 77
batre, 48, 77
battasun, 20
battasunaren, 20
baitu, 79
bay, 17, 65
báy, 73
bayeta, 17
bazaizquio, 18, 55
bazcatic, 12
bazcurria, 83
bazu, 52
bbaina, 20, 50, 81
beabruarenác, 22
beb, 22
bebar, 22
becembat, 65
becussa, 24
beçala, 65, 67, 75
beçar, 24
bedi, 56
Beelzebub-en, 78
beguian, 57
beguico, 57
beguira, 76
beguiratzen, 76
beguirauc, 76
beguirauçue, 76
beguitic, 57
beha, 72
behá, 72
beha-eçac, 76
behadi, 76
behar, 63, 64, 77
behar-da, 76
behatzen, 60
beheçac, 76
behin-behin, 77
bebingo, 37
bebingoaz, 7
beilhaquerialzco, 22
beithan, 34
bekaizcoa, 69
bekaizgo, 69
bekatoreñña, 59
bekatu, 26
bekatua, 68
bekatuac, 25
bekatuagatic, 38
bekatuen, 11, 87
bekatutacoez, 59
bekatuzco, 59
beldur, 62
beldurrequin, 46, 81
beldurrequin, 81
belbar, 67, 75
belharra, 67
belhaun, 27
belhaunac, 27
belhaunetara, 27
belhaunic, 27
belhaur, 27
belhauric, 70
belhaurica, 27
belhaurico, 27
benedicione, 59
benedicoïn, 59
ber, 77
ber-bat, 77
ber-batetaco, 77
ber-batez, 77
ber-bera, 77
ber-ehun, 77
bera, 31
berac, 58
bérac, 74
berabala, 31
berandua, 29
berant, 78
beránt, 72
beranthuren, 29
berantior, 26
berantiorrac, 26
beratu, 29
berbat, 77
berce, 77
bércetan, 74, 88
bercétan, 74, 88
berçe, 62
bere, 25, 34, 36, 58, 61, 64, 66, 67, 73, 87
beré, 72, 87
bere-berez, 77
bere-odolaz, 77
beren, 58, 61
berén, 58
berga, 75
bero, 48
beroc, 48
berr., 44
berriz, 6, 12
berroguey, 77
berriz, 20
berze, 18
beñtiác, 67
betango, 37
betatu, 29
bethé, 72
betheac, 11
bethidanic, 48
bethor, 24
bi, 67
biac, 70
bidebaguezcoa, 53
bidecotzat, 44
bidecotzát, 72
bidegabe, 53
bién, 70
biga, 70
bigáren, 46, 74
bigarren, 72
biguec, 70
biguéc, 70
bihia, 36
bibinere, 36
bihotza, 89
bihotzeco, 59, 83
bihotzetaco, 58
bihotzetan, 58
bihotzeco, 59, 83
bildots-bat, 16, 77
bilha, 63
bilhatzen, 63
bilo, 12, 75

- biltzaleac*, 75
biltzen, 42
bi n, 77
bira, 31
birá, 72
bire, 31
biribilgaturén, 72
bitez, 38
blasphemioa, 40
blasphemio, 37
bmedicatua, 38
boeitabat, 17
boeytabat, 17
borçac, 18
borbitzago, 41
borthal-çainari, 75
borthitz, 44
borthiz, 44
borz, 77
borz-ehun, 77
borzac, 18
bothege, 26, 81
bothere, 76, 81, 88
bothere-gucitaco, 88
bothere-gucitacoá, 76
bothere-gucitacoaren, 76
botheregucitacoa, 76
bozcario, 37
bozcarióz, 72
bur-beçur, 75, 79
burdin, 75
burgés, 72
burgesquide, 74
buru, 62
buruá, 64, 68
buruán, 47
buruári, 42
buruáz, 66
buruën, 68
buruey, 64
buruez, 12
burubeçur, 79
burun, 62
buruz, 66
cadutzala, 32
caïçu, 24
cait, 17
campora, 6
candela, 42
canonicoetan, 82
canonicotan, 45, 82
cantoin, 59
Capernaum-en, 78
Capernaumen, 78
Capernaumera, 78
capitain, 15
capitainari, 65
carcagarritaco, 23
caretencát, 7, 23
cargá, 25
cargác, 25
carreizzola, 32
carreta, 75
carrica, 26
carriquetan, 26
carriquetara, 26
caueneac, 29
cauenenac, 29
caufa, 86
cayola, 23, 81
cayoneá, 23
çeçan, 38, 43
çeçaqueagu, 25, 81
çeçaten, 32, 38
çeçatzen, 38
cedin, 29, 31, 38, 40
cedino, 40
cegay, 34
cegoén, 72
ceguei, 17, 34
ceguey, 17, 34
cegutén, 72
ceicun, 54
ceim, 26
cein, 48, 70
cein, 73
ceina, 70
ceinac, 70
ceinagatic, 70
ceinec, 70
ceinéc, 70
ceimen, 70
ceinén, 70
ceinétan, 73
ceimera, 33
ceimeticarico, 20
ceiney, 70
ceinez, 70
ceinéz, 70
ceini, 70
ceitadan, 34
ceitan, 17
ceiten, 29
cekenqui, 24, 26
celestiála, 74
cembait, 35
cembaitrabeit, 31, 35, 49
cembait, 77
cembaterebeit, 35, 48
cembatrebeit, 35, 48, 49
cembeit, 17, 35
cen, 64
cen-bat, 77
cen-batec, 77
cenbat, 26
Cenchrecco, 20
Cenchreco, 20
Cenchreeco, 20
Cenchren, 20
ceन्द्रauzquedetela, 36
cenduten, 36
ceneanBazco, 11
centener, 15
centenera, 15
centenerari, 15, 65
centuzten, 12, 35, 36
cequidizquion, 32
cequien, 71
cequién, 71
cequion, 62
cequión, 62, 63, 71
cequizquien, 56
cequizten, 56
cer, 64, 65
cer-den, 79
cer-ere, 63
ceraucan, 32, 81
ceraucaten, 32
cerauçan, 24, 32, 34, 81
ceraucen, 56
cerauen, 32
cerauenac, 29
cerauzten, 56
cerbait, 35, 47, 62, 82
cerbeit, 35
cerbitzariác, 71
cerbitzariari, 57
cerbitzari quideac, 74
cerbitzatzē, 82
cerbitzaten, 41
cerbitzua, 68
cerbitzun, 45
cerbizatzen, 41, 42, 82
cerē-ere, 63
ceremonia, 86
ceren, 63, 66
cerezten, 56
cerrenac, 69
cerrenec, 69
ceruá, 68
ceruetan, 86
ceruētan, 68, 86

- ceruētara*, 81, 86
ceruetarac, 24, 81, 86
ceruetarai, 86
ceruētarat, 86
cerurat, 44
ce rokanen, 11
Cejarearic, 27
cētener, 15
cețzan, 32, 56
ceuden, 32
ceunčan, 56
ceure, 57
ceuroc, 57
ceuróc, 70
ceuron, 70
ceurón, 70
ceyán, 34
chakur, 61
Chanaam, 26
Chanaan-era, 78
Chanaango, 45
Chanango, 45
charitatea, 47
chariteari, 47
charpanter, 61
charpanter-feme, 75
charqui, 25
chekena, 24
chekengui, 26
chikiratu, 6, 49
chikiratuac, 49
chilkiratu, 6, 49
chipi-, 28
chipigoa, 69
chipuobat, 28
chippiéc, 51
chirmendu, 28
chirmendua, 28
chirmenduac, 28
chirula, 75
Chorazin, 19
Chorazini, 19
choritcho, 28
Christ, 16
Chriřt, 45, 57
Chriřtan, 45
Chriřtean, 45
Chriřtec, 67, 84
Chriřten, 66
Chriřttan, 45
chuchen, 24
chuchent, 29, 38
Chuz, 19
ci-, 54
ciaiztec, 36
ciaquíé, 36
cidian, 45
ciecán, 23
ciecen, 71
ciecón, 23
ciecán, 70
cieçen, 18
cieçén, 18, 71
cieçon, 56, 71
cieçón, 71
cieçóten, 73
cieçoyon, 56
chiedián, 45, 64, 71
cieola, 52
cietzoten, 56
cietzótén, 73
cinç-, 43
cinçaqueizte, 39, 40
cinçatençat, 43
cinçuqueizte, 40
cindeçaquete, 48
cindeiztençát, 28, 35, 40
cindezten, 29
cindutençát, 36
cineçaquete, 48
cinetz-, 43
cint-, 29
cintezquete, 28
cintezten, 29
cintuzten, 36
cintzatêçát, 43
cioacela, 53
cioacen, 40
cioacencé, 53
cioan, 53
cioé, 72
ciohan, 40, 53
cioitela, 40, 64
cioiten, 40
ciořtela, 73
cioten, 40
ciotela, 40
ciotřa, 33
ciotřate, 33
ciotřala, 33
ciotřatela, 33
ciradela, 65
ciraden, 72, 85
ciradén, 72
cira denean, 11
circonçionecoén, 46
circonçionecoētarat, 68
circonçionearen, 46
ciren, 85
ciroen, 85
ciroitenaren, 40
ciroqueen, 85
Cis-en, 78
citaqueen, 32
cițçacioen, 65
citeçen, 18
citiagu, 25
citiat, 25, 71
citic, 64
citié, 72
cituan, 64, 71
cituen, 64
citzaicun, 54
citzaqueé, 50
citzaten, 31, 43
-co, 59
-coa, 69
coferitu, 6
cōferitu, 6
col., 84
coll., 84
coloř, 16
coloř., 21
colof., 16
colofř, 16
colpatzeco, 12
communcationez, 90
communicacionez, 90
communiçatzeco, 24
communzqui, 28
compainia, 22, 45, 79, 86
compania, 45
compauřa, 33
complacitu, 64
complimeadua, 22
complituI, 11
componde, 50
compondu, 50
compondura, 50
compuntquide, 50
comundança, 50
comundatu, 50
comunde, 50
comuntquide, 50
conciertoac, 61
concilioan, 48
coneua, 82
confeřřatzen, 61
conřçientiác, 58
conřçilluan, 79
conřçiller, 72
conřçillér, 72

- constantqui*, 65
contra, 72, 76
contrá, 72
contradicióneric, 74
contrataco, 33
contreac, 70, 76
contretaco, 33
contua, 82
conucrutzera, 23
copa, 69
copá, 65, 69
corazin, 19
cordaz, 26
Core-en, 78
Core-eren, 7
Core-erén, 7, 72, 78
Core-ren, 78
Corinthen, 59
Corinthia, 59
Corinthion, 59
Cornelio, 15
coputz, 23
corruptioneacgatic, 83
corruptioneagatic, 38, 83
corte, 40
corthé, 40
cofta, 66
crearura, 27
creatzea, 67
crefpá, 33
creſpe, 33
Criſten, 19
cucen, 24
cuec, 23
cuela, 89
cuequin, 23
cueróc, 52
cuhurtziaren, 23
curiofo, 41
cutenean, 23, 82
Cuzen, 19
Cyprera, 44
Cyprerát, 44
ça, 53, 54
çabei, 54
çabilan, 63
çabiltzate, 63
çabitzan, 40
çacarquitela, 32, 65
çacarquela, 24, 32, 65
çachecana, 42
çachetela, 73
çaçaten, 32
çaducata, 32
çadutzala, 32
çahar, 47
çaharr, 47
çaharra, 47
çaicu, 7, 54
çaicula, 25
çaicun, 54
çaiçu, 7, 24
çaiçue, 14
çaidianean, 32
çait, 17
çaitadala, 34
çaitadan, 65
çaitetzte, 55
çaitetzte, 55
çaituquezte, 53
çaituqueztenean, 40
çaituzquete, 53
çaituzte, 55
çaituztez, 72
çaitutzéz, 55, 72
çaitzaizqueten, 49, 53
çaitzaquezte, 40, 49, 53
çaitzaqueztenari, 40, 53
çaitzazquete, 53
çaizczala, 63
çaizczan, 33, 63, 76
çaizczonetaryc, 33
çaiçquio, 55
çaiçte, 54
çaiçten, 54
çaiçteten, 56
çakur, 61
çaldic, 89
çaquitzate, 55
çaquizquiote, 55
çaquiztençat, 55, 56
çaquiztez, 55, 56, 71
çaquiztéz, 56, 71
çar, 25, 47
çaramatenac, 32
çarate, 6
çaretala, 31
çarete, 6
çaréte, 74
çaretén, 13
çaretencát, 7
çaretençat, 7
çaretenoy, 70
çarr, 47
çarra, 45, 47
çarrayón, 32, 34
çarreitzate, 33, 55
çarreitzola, 32
çarreyón, 34
çarri, 38, 82
çat, 73
çát, 72
çataqueen, 32
çatchetzate, 42
çateán, 71
çatequen, 45
çatequeen, 32, 45
çatozte, 24
çauán, 29, 30, 54, 71
çauc, 54
çaucu, 54
çaudete, 39
çaudeten, 63
çaudetena, 14
çaudetenoy, 70
çauc, 54
çauenac, 29, 30, 54
çauenenac, 29
çaván, 29, 30
çayán, 54
çayana, 73
çayanari, 30
çaye, 54
çayenac, 30
çayene, 48
çayo, 17, 54
çayó, 64, 71
çayola, 56, 81
çayon, 54
çayona, 62
çayt, 17
çecaten, 32, 38
çeineten, 18, 33
çeinetera, 33
çeraucan, 18
çerbait, 18, 82
çezteeten, 56
çoazte, 12
çobian, 53
çorrotzqui, 43
çorrozqui, 43
çorſeytudela, 62
çorte, 40
çorthé, 40
çortzi, 78
çuc, 57
çucen, 24
çucenéz, 18
çuec, 14, 52, 62
çuela, 64
çuembat, 77
çuen, 62, 64, 66

- çuharotz*, 61
çuhurréy, 70
çure, 57, 58
çutela, 37, 64
çutén, 72
çutenean, 82
da, 31, 51, 62, 63, 66
dabe, 54
dabei, 54
dabila, 50
dacarçuen, 47
dacarque, 64
dacarquite, 64
dacarquiteila, 64
dacazquet, 24, 35
dacazquiquet, 35
daccarqueçue, 19, 47
daccarraçuen, 19, 47
daccuſjagun, 19
dachecan, 49
daclaratzen, 31, 81
dacuſqueiteno, 40
dacuſjagun, 19
dacuſſála, 73
dacuſſat, 47
dacuſſate, 24
dacust, 47
dadu, 55
dadutzca, 55
dado, 39, 63
dagoana, 58
dagoca, 39, 51, 56
dagocaten, 56
dagote, 39
dagoten, 56
dagotzan, 51
dagozca, 39, 56
dabatſu, 32
daichecan, 49
daichecanera, 49
daicu, 54
daicu-, 54
daicula, 25, 54
daididano, 43
daidigula, 81
daitaque, 32
daite, 55, 61
daitaque, 32
daitaqueen, 83
daitezque, 45
daitezquec, 45
daitezqueno, 83
Damaſcera, 44
Damaſcerat, 44
damuziatzen, 50
dançuçuenoy, 70
danic, 7
daquionçat, 34
daquizquión, 55
daracogu, 46
daragute, 46
daramala, 38
daratçogun, 46
darauçiet, 46
darauritzut, 51
darautzut, 51
darauzquicien, 46
dari-, 65
daritzá, 71
daritzagu, 33
daritzagumean, 33
daritzana, 33
daritzanac, 33
daritzaten, 33
daritzoçuen, 33
daritzogun, 33
daritzón, 33, 71
daritzoteneý, 33, 65
daritzueneý, 68
daritzuëneý, 65, 68
darizté, 71
dariztener, 87
darra, 34
darreit, 34
daſtaturan, 31
daſtaturán, 31
dataque, 32
datchetena, 42, 56
date, 55, 61
datec, 38
dathorrenean, 24, 36
dathorrençát, 72
dathorrineã, 36
datorquela, 24
datza, 56
dau, 55
dauc, 39, 54
daucaye, 55
daucu, 54
daudecçat, 55
dauëneý, 68
Dauid, 78
Dauid-ec, 78
Dauid-en, 71, 78
Dauid-i, 78
Dauid-ec-ere, 78
Dauiden, 78
Dauit, 78
Dauitec, 78
daunça, 56
daunque, 39
dauque, 39
dauritzan, 51, 82
daut, 39
dautzan, 51
dauzquidan, 56
dclaratu, 38
deabruñc, 68
deabruaren, 65, 71
deabruén, 65
deabruetz, 87
debetu, 67
declára, 74
declaratione, 38, 82
declarationéquin, 73
declaratzen, 81
deçadençat, 33
deçan, 70
deçán, 70
deçançat, 73, 87
deçánçat, 73, 87
deçançát, 73, 87
deçaqueagu, 25, 81
deçaquegu, 85
deçaquela, 83
deçaqueno, 83
deçaqueo, 49, 83
deçaqueodano, 49
deçaqueogu, 49
deçaquete, 40
dēçat, 72
defendio, 37
dei, 17, 58
deitatua, 58
deitha, 58
deithatu, 58
deithatzen, 58, 83
deithu, 17, 48, 58
deitzen, 83
deiztan, 56
dela, 13, 56, 66, 87
dēla, 87
dělá, 72, 87
delaratione, 82
delicioſqui, 41
dema, 34
dembora, 12
demborá, 12
den, 62, 63, 67
dén, 73
den-bat, 77

- dena*, 62, 67
denacbere, 11
denari, 42
denaz, 72, 87
denáz, 72
dencát, 23
dençát, 72
denūtiatu, 30
denuntiātu, 30
denuntiátzen, 74
dependentiá, 86
deracu, 46
deratçu, 46
derauca, 46
deraut, 46
derauzquigute, 46
derra, 34
desfiguratu, 16
desjcomfort, 16
desjeguenic, 35
desertua, 68
deshon-, 16
déjretaric, 74
desirétaric, 74
desjobedientia, 16
desjohorätzen, 16
desjordre, 16
despenjér, 72
desperiuruacgatic, 68
desjpleg-, 16
detejstatzen, 87
detejstatzén, 73
dethua, 45
deus, 12, 60, 77
deuf-ere, 16
deye, 57
deyec, 57
deyeçu, 57
deyegu, 57
deyegunçát, 57
deyençát, 57
deza, 34
di, 54
diacreac, 67
diacágun, 34, 73
diadigula, 51, 81
diaducat, 53
diaducate, 55
diadutela, 55
diaerenac, 25
diago, 56
diagoc, 39
diagon, 63
diaoc, 39
diarocat, 53
diat, 63, 71
diát, 71, 73
dic, 58
diçue, 56
diçuela, 56
diçuençát, 56
diçula, 56
dié, 72
diecoçuen, 23
dieçaquedāçát, 34
dieçadán, 70
dieçán, 70, 87
dieçaquedé, 71, 72
dieçaqueo, 49
dietzoyoten, 56
diffama-, 28
diffamatzen, 28
diffamatzera, 82
differént, 72
digneac, 22
digu, 56
diboaçac, 40
diligentadi, 76
dioala, 33
dioate, 33
dioatela, 33
diociotja, 33
dionán, 71
diojfat, 71
diote, 55
diotja, 33
diotjá, 71
diotjate, 33
diotjó, 33, 71
dira, 31, 85
dirade, 31, 34, 62, 67, 85
diradé, 85
diradela, 63, 66
diradelaric, 73
diraden, 83
diraucac, 53
diraucagu, 53
diraucoé, 33
dirauēagu, 56, 71
diraueat, 68, 71
dirauécé, 56
dirauzteat, 71
dire, 85
dirén, 83
diro, 85
dirogu, 85
diroiteno, 40
diroque, 85
diroqueque, 85
dirudi, 62
discipuluequi, 7
disfamaçale, 28
dispausa-, 33
discipuléc, 46
discipulua, 68
discipuluey, 68
discipulussa, 59
disfamatzera, 28, 82
dispenjaçale, 41
disposätzen, 33
dit, 56
ditaque, 32
ditecencat, 23
ditiát, 25
ditu, 58
dituala, 73
dituála, 73
dituán, 87
dituc, 64
ditugu, 63
ditugun, 83
dituque, 53
dituqueeno, 83
dituqueizte, 40, 53
ditut, 28
dituzque, 53
dituzquete, 53
dituzte, 72
dituzté, 64, 72
dituztener, 87
ditzán, 70
ditzaqueela, 83
ditzaque(e)la, 83
ditzaquela, 45, 83
doa, 40
doctrina, 79
doctrinatzá, 72
dogocan, 37
dohain, 44, 75, 76
dohain-gaitz, 44
dohain-onetaco, 76
dohain-onezco, 76
dohaingaitz, 44, 76
dohainonta/junaz, 76
dorreac, 62
dra, 85
drabilagu, 38
dracun, 9, 46
drade, 85
drauat, 71
drauca, 33, 81
drauca, 24

draucagu, 33
draucana, 66
draucat, 33
draucoala, 33
draucoan, 33
draucoán, 33
draucu, 54
draucun, 60
drauça, 24, 81
draue, 55
drauëagu, 68
drauean, 79
drauëan, 68
drauece, 56
draumat, 71
draunfanean, 38, 43
draunqueçue, 85
drautadala, 62
drautza, 55
drautzanaz, 55
drauzca, 55
drauzquiát, 71
drauzquidán, 56
drauzquidanac, 73
drauzquiguan, 67
drauzquiguanac, 67
drauzquioán, 71
drauzquionari, 55
drauztán, 56, 70
drauzte, 56
drugaçula, 57
du, 6, 25, 55, 62, 63, 72, 73
duála, 73
düan, 12
duán, 71
duàn, 74
duána, 73
duánaren, 74
duanean, 88
duánean, 88
duc, 64, 66
duçue, 79
duçuença, 44
duçuenóc, 70
duçuenoy, 70
duðan, 83
duen, 8, 63, 76
dugun, 83
dugunçát, 87
dun, 76
dunán, 71
duquedanean, 64
duqueela, 83
duqueite, 40

dut, 63
duté, 67, 72, 84
-cac, 43
ebaišten, 49
ebatji, 49
ebatfleacgatic, 43
ebilten, 63
ecaque, 23, 82
ecarri, 25
eccinere, 82
ecen, 7, 66
écen, 74
ecén, 73, 74, 87
ecetzaturic, 18
-ecia, 59
ecin, 7, 55
echetarat, 22
echetean, 29
-eça, 59
eçac, 64, 76, 83
eçaçue, 57, 61
eçaçuçu, 57
eçagutiren, 36
eçagutzeco, 52, 81
eçaque, 82
eçarçue, 47
eçari, 46
eçarlea, 75
eçarlearen, 75
eçarleric, 75
eçarrac, 47
eçarri, 82
eccinere, 18, 82
eçen, 18
edanda, 79
eder-ets, 77
edergoa, 69
(e)dián, 64
edificatu, 24
edin, 19
edo, 12, 75
eduqueiten, 48
eduqui, 24, 32, 55
eduquiten, 24, 48
egar, 25
egari, 25, 42, 46
egarri, 26
egarrico, 25
egarten, 25
egartu, 25
egoiten, 37, 39, 66
egoitetaric, 37
egoizten, 49
egon, 39, 56

egotzi, 49
egu, 75
egu-erdi, 75
eguiá, 69
eguiá, 69, 86
eguiguçu, 57
eguile, 75
eguin, 14, 26, 39, 57, 64
eguinén, 59
(egu)ingçu, 57
eguitecotán, 73, 87
eguiten, 43
eguitén, 73, 87
eguitera, 13
eguitez, 75
egun, 56, 67, 89
egun-baten, 77
egun-bátez, 77
egunaz, 33
egunean, 47
egunecotzat, 44
egunerano, 31
Egyptionoéc, 37
ehen, 40
ehun, 77
ehuná, 72
eiçue, 17, 57
eihartzen, 17
ekarçue, 47
ekardaçue, 24
ekarrac, 47
ekarri, 24, 25, 42
ekarrinen, 25
ekarroçue, 24
ekarten, 24, 64
ekatzue, 24
ekbarri, 25
-ela, 35, 40
elegrançarequin, 34
element, 39
Elias, 34
elicá, 23
eliça, 13, 69
eliçá, 69
eliçan, 86
eliçán, 74
eliçarençat, 85
eliçarendaco, 85
eliçate, 44, 82
eliçaz, 86
Elies, 34
Eliezeren, 78
Elifabeth, 18
Eliud-ec, 78

- Elizabeth*, 18
elkarren, 25
elkerri, 34
emā, 87
emainzquiçue, 55
emaiten, 64, 66, 76
emaitera, 44
eman, 55, 56, 63, 87
emán, 73
emazte, 44, 66, 70
emazteác, 71
emaztec, 70
emaztéc, 70
emazteto, 28
emaztey, 70
embachadoregoa, 70
eme, 66
emendadi, 76
emendamen, 90
emendamen-, 90
emendamendu, 7
emendamendutara, 7
emendamentu, 7
emendamentura, 7
emóc, 30, 71
emparadoregoaren, 31
emperadoregoa, 70
encunic, 23
ençutecc, 24
ene, 42, 57, 71
enflamma, 35
entetenitzeagatic, 41, 81
entretenitzeagatic, 81
ephej., 22
eph, 13
eph., 84
ephe., 84
ephej, 21
Ephesea(n), 59
Ephese(rat), 59
Ephese(tic), 59
Ephefetic, 27
Ephesia(co), 59
Ephesia(n), 59
Ephesia(rat), 59
Ephesio(rat), 59
ephej, 21
equersitzen, 83
equiteco, 27
-ér, 84, 87
cra, 27
eracusten, 24
eracutsaçué, 73
eracutsi, 24
eraichequi, 35, 49
eraitera, 46
eraits, 36
eraitsaçue, 36
eraitsi, 36
eraitsia, 36
eraman, 65
eratchequi, 42
erauciz, 52
erauën, 68
eraunsi, 43
erauntfiz, 43
erautji, 36
erautjiren, 36
erautzen, 52
erauz, 52
erauzten, 52
erd, 40
erdi, 40, 75
erditzen, 40
ere, 48
ereitara, 31
erekarrac, 31
erekarri, 24
erekarten, 24
erguia, 34
erharçun, 58
erharçunac, 58
erhasun, 58
erbogo, 69
erideitcn, 23
erideiten, 29, 48
eridenen, 79
eritarçun, 58
eritafjun, 58
eritafjunec, 58
eritheitzebat, 29
eritu, 90
eritzi, 43
erizle, 43, 75
eroan, 65
eroróc, 73
erorico, 65
erosleac, 6
erosi-, 16
erosteac, 6
erra, 31
errachago, 42
errainac, 43
erraintzac, 55
erraitē-bainuē, 76
erraiten, 20
erran, 55, 66, 73
érran, 74
erranén, 72
erraniçā, 66
errañac, 43
erratchago, 42
erratchenic, 42
erratzecotzat, 72
erratzen, 31
erre, 31
erreguetate, 59
erreren, 31
erres, 73
errésja, 73
erresac, 73
errésjac, 73
erretate, 59
error, 51
erroriren, 51
errotán, 73
ersten, 52
ertorgoa, 69
ertji, 52
ertzen, 40
Eja, 13
ejca, 63
ejcaturen, 63
ejcatzen, 30, 63
ejcatzon, 37
escomiatu, 59
escomiatzē, 59
ejcun, 62
ejcunean, 45
escungain, 62
Espaignia, 22
esjuez, 63
estaitzen, 52
estimatu, 16
estomac, 38
estomacagatic, 38
estranger, 72
estrangér, 72
estutusté, 62
eta, 13, 26, 57, 63, 64, 66
 67, 70, 75, 77, 79, 80
 84, 86, 88
eta(e-), 6
etare, 77
etche, 62
etchequi, 42
etchequidurá, 42
etçaitut, 62
eternála, 74, 87
eternalecotzat, 51
eternalera, 51

- eternaleracotzat*, 44
eternaleracotzát, 51
etheco, 38
ethor, 81
ethori, 46
ethorri, 11, 24, 63
ethorria, 67
ethorrico, 62
ethorriren, 62
ethorteco, 62
ethorten, 24, 63
ethortén, 73
ethot, 29, 81
-etia, 59
etsaigo, 69
etsaigoa, 69
et[saigoa], 17
et[say], 17
et[sayac], 17
et[sayér], 87
et[sayey], 87
et[sayta]sun, 17
etserçatzen, 83
etsersitatzen, 83
etzaitzetela, 58
etzaizcala, 55
etzaizquionéz, 55
etzan, 56
etzaquiala, 64
etzarautala, 32
etzayenéc, 30
etzcheco, 50
etzeaquie, 36
etzeaquinat, 71
etzen, 18
etzén, 72
etzendutenean, 36
etzerautela, 56
etzinaquitén, 72
etzindutén, 36
etzintuqueiztedan, 35, 40
etzintuquezten, 40
etzitiat, 52
etzuqueitela, 40
etzuqueten, 40
etzuten, 18
euangelio, 15
euangeliza, 15
euangelizatzen, 15, 42, 88
euqui, 39
eurak, 58
eure, 48, 57
eureen, 58
euren, 58
eurrorrec, 51
Eutiche, 17
Eutyche, 17
examinatzen, 30
excellentenén, 75
excommicu, 59
excommunicatione, 59
exerci, 83
exercitatione, 83
exercitatu, 83
exercitazeaz, 83
exercitzeaz, 83
exteriorén, 82
extraordinarioqui, 45
extrordinario, 45, 82
extugu, 30
ey-, 57, 84, 87
eyarrha, 53
eyarthu, 53
-eye-, 70
eyec, 57
eyeçue, 17
eyhar-, 17
eybarra, 53
eyhartu, 53
eyquec, 57
ez, 14, 67, 77, 78, 82
-éz, 56
ez-deus, 77
ez-deu[s]ago, 77
ez-eta, 77
ez-tuán, 77
eza, 18
ezaguturic, 18
ezagutzen, 18
ezalbeilequi, 35
ezcõdu, 76
ezcondu-gabey, 76
ezeçadan, 34
ezezta-, 18
ezgai-, 19
ezgaitu, 60
ezgaituzte, 27
ézgaituztela, 74, 88
ezgaitzaitza, 54
ezgaitzála, 73
ezgaitzan, 45
ezgaitzecela, 50
ezgara, 27
ezgarén, 71
ezguintezque, 35
ezhorta, 30
ezhortatione, 30
ezladin, 32
ezlaguian, 32
ezlaguiançát, 32
ezlaguioten, 32
ezlaite, 32
ezlaquiala, 64
ezlaquidigu, 32
ezlaudençat, 32
ezliçate, 82
ezliqueye, 50
ezluquete, 40
ezlutela, 64
eznaicen, 71
eznaicén, 71
eznauçue, 62
eznié, 46
eznizayoc, 56
ezpaçaittezte, 55
ezpaguina, 31
ezpahu, 47
ezpaiquendrauen, 36
ezpaita, 64
ezpaitacarque, 24, 64
ezpaitute, 72
ezpaitute, 74
ezpalitzaic, 34
ezpalitzaui, 68
ezpetarreicu, 35, 45
ezpetarreicu, 45
ezquaitzaitza, 19, 27, 54
ezquér, 72
ezquindrauecán, 36, 71
ezquinela, 35
ezquinén, 35, 72
ezquitzaizte, 27, 45, 54
eztacu[s]alaric, 60
etzaquión, 56
eztarradan, 34
eztatchecalaric, 42
eztatu, 78
ezteacu[s]agu, 36
ezteçaquela, 41
ezteçagut, 34
ezteçála, 73
ezten, 69
eztén, 56, 72
ezterakarran, 24, 31
ezterralla, 34
ezterraten, 34
ezteyeçuela, 57
eztiçaquela, 41
eztidala, 56
eztié, 65
eztinát, 71
eztinguzteçuen, 57

- eztiojfiát, 71
 eztiqee, 50
 eztirade, 67
 eztiradenac, 85
 eztiatiát, 25, 52
 eztiz, 76
 eztramaçuela, 38
 eztrautaçue, 62
 eztucue, 23
 eztute, 65, 67
 fantajiaçu, 24
 fedeaz, 66
 fedez, 15, 66
 feritu, 90
 fermetate, 37, 59
 fermetatea, 6
 fermu, 66
 fermutaşşun, 37
 fermutate, 37, 59
 ficotzebat, 67
 ficotzetaric, 73
 ficotzétic, 73
 fictione, 58, 60
 fidal, 31
 fidel, 66
 fidelec, 59
 fidelér, 87
 fideley, 87
 fidelşac, 59
 fierra, 51
 fierretaco, 51
 finecia, 22
 flaca, 21
 flacaturen, 21
 flaccataşşun, 21
 flaccataşşunac, 21, 63
 flaccuac, 21
 flaccuago, 21
 flacqueçá, 21
 flacuac, 63
 flamma, 75
 flaqueça, 22
 florea, 75
 frangoqui, 15
 fundament-dun, 76
 fundament-dunaren, 76
 fundatuac, 66
 gabe, 53, 58, 61, 62, 76
 gabea, 61, 76
 gabeac, 76
 gabeco, 58
 gaberic, 58
 gaberico, 58, 60
 gabericoen, 58
 gabetaco, 58
 gabetacoac, 53
 gabéz, 72
 gaciten, 41
 gabe, 26
 gar-, 19
 gaicetsi, 41
 gaicho, 24
 gaichto, 66
 gaichtoa, 12
 gaichtoac, 66, 79
 gaichtoagatic, 38
 gaichtotic, 60
 gaiço, 24
 gaiçoac, 24
 gain, 62
 gainean, 62, 66
 gáinean, 74
 gainera, 62, 66
 gaineracoaz, 66
 gaineracoz, 66
 gaitcerran, 18
 gaitecen, 58
 gáitecen, 74
 gaitzequeç, 83
 gaitzequeno, 83
 gaitbu, 48
 gaitbuán, 48
 gaitu, 19
 gaituala, 31, 82
 gaitualáric, 74
 gaituela, 82
 gaitz, 43, 65, 75
 gaitz-erideile, 75
 gaitzaitza, 54
 gaitzaizquic, 54
 gaitzaizte, 45, 54
 gaitzan, 82
 gaitzatécát, 23
 gaitzeaiztec, 36
 gaitzen, 82
 gaitzerr-, 18
 gaitzeşle, 43
 gaitzetic, 60
 gaitzetsi, 41
 gaitzetsi, 41, 77
 gaitzetşle, 43
 gaiz, 44, 76
 gaizetşli, 41
 gaizqui, 43, 75
 gaizqui-eguiile, 75
 gaizquiguile, 75
 gaizquiguilén, 75
 gaizquiguilez, 75
 gaizquioc, 56
 gaizquionac, 54, 55
 gaiztigamendua, 49
 gal., 84
 gala., 84
 galdez, 14, 63
 Galileatic, 27
 gambratcho, 28
 gana, 58
 ganát, 72
 gaquitzan, 33
 gaquitzonçat, 33, 55
 gaquizlén, 56
 gar-, 38
 gara, 31, 77, 85
 garai, 62
 garait, 40, 64
 garaita, 40
 garaitbu, 40, 64
 garaitburen, 64
 garaitic, 62
 garaitu, 40
 garate, 36
 garauzac, 34
 garauzquic, 31, 34
 garén, 71
 garra, 75
 garraitzala, 34, 81
 garreitza, 34
 garreitzala, 81
 garren, 78
 garreneco, 78
 gathibatua, 47, 82
 gathibatuaç, 47, 82
 -gatic, 68
 gatz, 41
 gau-erditan, 48, 75
 gau-berditá, 48, 75
 gaura, 66, 68
 gauá, 68
 gauaren, 68
 gauären, 68
 gauaz, 68
 gaucá, 23
 gauciaren, 47
 gauça, 83
 gauçaren, 47
 gauherdi, 48, 75
 gauherditan, 48, 75
 gaynean, 17
 gendarmés, 72, 73
 gende, 14, 19
 gende-ezienaz, 77
 gendetzecoataric, 31

- gener.*, 16
general-, 77
Genefarethco, 78
Genefaret(h)co, 18
genesjioa, 37
Genezaretheco, 18, 78
gentiléc, 50
gentiletarát, 89
gentillén, 50
glorián, 69
gloriatan, 69
glorificaturé, 64
gniaizquió, 27
gnatione, 16
-goa, 69
goacén, 71
gogo, 76
gogo-handitaſsunaz, 75
gogoa, 76
gogoatu, 76
gogoatzen, 76
gogoauçue, 76
gogongaraitic, 62
gogorgoa, 70
gogorqui, 61
gogortaſsun, 65
gogoz, 62
gogueta, 37
gorataſsun, 65
gordatzen, 65
gorgutza, 26
gorharats, 46, 51
gorpurz, 27, 58
gorputzaren, 63
gorputzeco, 83
gorputzeco, 83
gorrast, 51
gorrhats, 51
gorrhatsbat, 46
gorri, 51
gortaſsun, 65
gorthaſſumez, 65
gothorqui, 61
gratia, 21, 86
Grec-ez, 78
Grecquez, 78
Grecquic, 78
gu, 65
guai-, 19
guaizquion, 19
guc, 88
guciác, 71
guciagatic, 38, 48
guciaç, 24
guciagatic, 38
gucian, 82
guciarén, 66
guciárençat, 85
guciarendaco, 85
guciarí, 30
guciéc, 25, 83
gucién, 82
gucier, 87
gucier-ere, 83
gucietan, 45
guciétan, 73
gucietán, 73
guciey, 42
gucioc, 70, 83
gucion, 70
gución, 70
gucioy-ere, 83
guciren, 66
gucitaco, 26, 88
gucitacoa, 76
gucizco, 14
guça, 45, 47
guçurztatzen, 50
gubhienci, 52
guezizqui, 34
guelçurrúnac, 42
gueltz-, 43
gueltzurrunac, 42
guenç-, 43
guençan, 39
guençançat, 39, 81
guénçançat, 88
guençaque, 39
guendoacela, 35
guendoacencát, 35
guendrauçuen, 36
gueneçan, 39
gueneçançat, 39
gueneçaqueonaren, 49
guenen, 85
guenén, 35, 72
guenenac, 35
guenenean, 35
guenetz-, 43
guenetzaqueen, 39
guentecen, 28, 35
guentezque, 28
guentueta, 35
guentuén, 28
guentuztén, 35
guequinzten, 26
guēquinztén, 26, 49
guer-, 38
guerauzcac, 31, 34
guerta, 40
guertha, 40
guētezquelaco, 35
guētuenean, 36
gueunçan, 56
guenunden, 56
gueure, 57
gueuroc, 57
guaizquio, 54, 55
guaizquioc, 56
guaizquionac, 55
guaizquionçat, 55
guibelerat, 44
guica-erhaitequetaric, 75
guicenduac, 34
guicerhaile, 75
guicerhailebat, 75
guicerhaitecaz, 75
guiciac, 49
guiconén, 23
guiconez, 48
guiça, 75
guiça-erhailey, 75
guiça-erhaitecéc, 75
guiça-erhaitequetaric, 75
guiçana, 32
guiçon, 48, 69, 70
guiçón, 73
guiçona, 69
guiçoná, 71
guiçonac, 69
guiçonác, 71
guiçonaz, 69
guiçonec, 48, 70
guiçonéc, 70
guiçonén, 70
guiçoney, 17, 70
guiçonez, 30
guiçonéz, 70
guihoaçac, 40
gultz-, 43
guinade, 49, 55
guinadelaric, 55, 85
guinaden, 49, 85
guinande, 49
guinate, 49
guindecen, 29
guineaidiquec, 36
guinen, 35, 49, 55, 72, 85
guiniabiltzán, 70
guint-, 29
guintecen, 29
guinten, 29

- guintezque*, 28
guintuen, 28, 35, 36
guintuqueela, 83
guitarrac, 21
guittarrác, 21
guittarrarién, 21
guitu, 19
guizonéc, 18
gultz-, 43
guna, 44
guntz-, 43
gure, 25, 57, 58, 64, 66
gureganaco, 44
guri, 83
guriere, 77
guthicietara, 58
guthiciofo, 41, 75
guuñcañcat, 37, 81, 88
hābat, 16
habil, 39
habillamēduz, 39
habitationea, 82
hacitzea, 83
haei, 16, 17
hæi, 17
haey, 16
hæy, 84
hæyr, 50
haice, 76
haice-contrā, 76
haice contreat, 76
haiçū, 84
haimitz, 58
ha-k-en, 70
halacara, 33
halacotz, 15
halatán, 73, 87
halere, 77
hamaborz, 39, 46
hamar, 77
hamar-milla, 77
hamarná, 72
hāmbat, 74
hambát, 74
hamortz, 46
han, 71
hancen, 42
handiagoa, 69
handiraññun, 27, 82
handiraññuna, 27, 82
handireññun, 27
handitaññun, 27
handitu, 63
haour, 18, 75
haourér, 46
haourra, 84
haourrá, 71
haourra-danic, 76
haourrac, 60
haourrác, 71
haourrér, 81
haourretan, 87
haourrétan, 87
haourretán, 73
haourric, 18
haourtcho-, 28
haourtchoac, 60
haourto-, 28
hara, 71
hará, 71
harache, 43
haragui, 66
haraqueitatu, 34
haraquey, 34
harat, 72
harát, 72
harc, 6
harcaz, 7
harçaz, 7, 26, 87
harçáz, 72
haren, 62, 66
harén, 72, 87
hareñçat, 85
harendaco, 85
harenganat, 72
hari, 62
harri-toqui, 29
harriçuetara, 24
harritsu, 25
harrocaren, 29
harroqui, 29
hartacotzat, 44
hartan, 26, 79
hartaric, 73
hartoca, 29, 48
hartoquétan, 29
hartu-emanetaco, 74
hartzē-da, 76
hartzedun, 76
has-ere, 16
hasferretaññuna, 39
hasjean-danic, 76
hasjeandanic, 76
hauc, 83
hau-k-en, 70
hauc, 70
hauc̄, 68
hauc̄n, 70
haur, 18
Haurra, 84
hautsi, 66
hay, 84
hayen, 66
hayén, 14, 70
hayer, 50, 84, 87
hayñ, 62
hazcurria, 83
haztamuca, 60
haztatzen, 60
Heb., 83
heçaz, 84
heb, 26
heineco, 34
heltzen, 65
hemandic, 31
hemen, 71
Henoch, 78
Henoch-ec, 78
Henoch-en, 78
Henojen, 78
béquin, 73
berdoil, 69
berdoilla, 69
berdoillac, 69
berdoillác, 69
beredero, 59
beredero quide, 74
beren, 72
berén, 72
beretagea, 66
berioz, 64
berriá, 75
berrian, 57
berji, 20, 52
berjsi, 20
bersten, 52
bersturétan, 73
bertsen, 52
bertsi, 20
betsi-, 16
beta-ric, 10
beta-taric, 10
betarát, 63
betheric, 26
beuscal, 75
beuscal-berrian, 75
bi-haur, 57
bic, 57, 67
higuire, 88
bil, 64, 67
bilebetheā, 50
hilén, 87

- hilitzecáz*, 49
hilitzera, 49
hillebetheac, 50
hiltzeracoan, 27
hiltzaleacgatic, 42
hiltzen, 42
hiraca, 69
hiracá, 69
hiraco, 59
hirataco, 59
hirazco, 59
hire, 57
hirea, 66
hireac, 36
hireác, 36
hiri, 65
hiriac, 36
hiriric, 7
hiritic, 7
hirur, 72, 78
hirur-ehū, 77
hirur-ehun, 77
hirurac, 70
hirurehun, 77
hirurén, 70
hirurná, 72
hiruroruey, 77
hístoría, 86
hístoriaz, 86
hitiric, 7
hitzaric, 48
hitzéz, 63
bizetic, 41
hobe, 75
hobeagoagatic, 47
hobeagoatic, 47
hodey, 17
hodayetan, 17
hoguen, 76
hoguen-gabe, 76
hoguen-gabeac, 76
hoguen-gabearen, 76
hoguen-gabetan, 76
hommedarmes, 72
bori-k-en, 70
borián, 70
horra, 71
borrelacoén, 60
horrez, 30
hotja, 75
bounqui, 26
hourrey, 45, 81
humano, 90
hunjá, 11
huna, 71
huná, 64, 71
hunadrano, 31
hunat-drano, 31
hunadrano, 31
hunelacoén, 60
hunelacotz, 44
huneraino, 31
hunetan, 73
hunetán, 73
hura, 62, 82, 84
hurá, 73
hurbil, 66
hurbiltzen, 42
hure, 26
hurreneco, 51
hurrenēgo, 51
hurrengo, 51
hurren[su], 43
hurrent[su-], 43
Hyerapolen, 18
hypocri[s]iá, 18
hypocri[s]iaz, 18
hypocry[s]ia, 18, 58, 60
Iacob-ec, 78
Iacob-en, 78
Iacob-equin, 78
Iacob-i, 78
Iacoben, 78
Iacop, 78
Iacques, 21
Iacquesec, 38
iaingo, 58, 66
iaincoa, 33, 57, 66, 87
iaincoá, 87
iaincoac, 24, 47, 56, 67, 82, 84
iaincoaganic, 67
iaincoan, 82
iaincoarem, 26, 81
iaincoaren, 42, 66, 79, 81, 88
iaíncoaren, 88
iaincoáren, 87
iaincoari, 79
iaincoren, 66
iaincos[s]a, 59
iainçoa, 24
iairreiquiten, 49
ian, 57
ianagaçue, 57
ianincoarē, 49
Iaques, 21, 38
Iaquejen, 38
iaquin[su], 25, 43
iar, 76
iar-adi, 76
Iared-en, 78
iareiquiteco, 46
iarreiqui, 34
iarrequi, 45
iaun, 13, 14, 70
iaun-bat, 77
iaunaren, 63, 65
iauregui, 70
iaurgoa, 70
iaut[s]i, 36
iayat, 33
iayo, 33
ican, 23
icen, 37, 65, 81
icéna, 74
icenac, 89
icenean, 47, 82
içã, 5, 66, 67
içãcaizcan, 76
içaganatic, 53
içan, 12, 19, 30, 37, 40, 54, 56, 63, 64, 65, 72, 76, 81
içan, 68
içanagatic, 53
içanean, 47
içanen, 40, 62, 66
içatea, 68
içaten, 31
içurduratan, 75
idaçu, 57
idiçagner, 84
iduri, 6
ieccé, 71
iechequi, 42
ieçadacue, 23
ieçaguc, 17
ieçoc, 71
ieçóc, 71
ieenac, 25
Iehosuaçb, 48
ielosgoa, 70
ielos[s]i, 21
Ierusalemra, 44
Ierusalemerrat, 44
Ierusalemerratco, 44
Ierusalemetic, 27
Iesus, 14, 57, 63, 66, 84
Iesufec, 13
ietzaguc, 17
ieyncoac, 57
igandea, 13, 83
iguc, 56

- iguçu*, 57
iguitey, 69
iguiteya, 69
iguiteyá, 69
ihardesten, 43, 49
ihardestén, 73
ihardetsi, 43
ihardetsiren, 62
ihardiesten, 49
iharros, 49
ikar, 61
ikartze, 61
ikartzen, 61
ikassi, 24
ikašten, 16, 24
ikhertzen, 61
ikbusi, 20
ikuci, 43, 52
ikus garria, 28, 82
ikusgarria, 28
ikusita, 79
ikusquicue, 24
ikusfac, 24
ikusfaque, 61
ikussi-, 16
ikussi, 20, 24
ikusfiric, 20
ikuste, 61
ikusten, 24, 67
ikutzen, 43, 52
ikuzgarria, 28, 82
ikuzten, 43, 52
ilhübe, 16
ilhübea, 26
ilhumbe, 26
ilhumbeçu, 24
ilhun, 38
ilhunbe, 16
ilhund, 29, 38
ilkussiren, 49
incén, 72
inçayqueon, 17
ind-, 57
indac, 57
indan, 57
infimitearen, 41, 82
infirmitatearen, 82
inflammatu, 35
inguçu, 57
inharrosfiric, 49
infolentietan, 73
interceditzen, 88
interrogatzē, 46
interrogatzan, 31
inuidiatará, 25
inuidiofo, 41
ioaiteco, 13
ioan, 39, 47, 63, 65
Ioannes-ere, 16
ioannefi, 20
ioannic, 20
Iob, 13
ioiten, 45
Ionnesgana, 45
Ioseph, 14
ipizcu, 83
ipizpicu, 83
iracaften, 24
iracatji, 24
irachequi, 35, 42
irachequiten, 42, 49
iracurçaléc, 43
iracurtzen, 43
iracutzen, 41
iragan, 64
iraganen, 34, 64
iraichequiten, 49
irakasteco, 16
iraanguiric, 79
iregan, 34
irucasteco, 37
irudi, 6, 62, 63
irudico, 63
iruditzen, 62
irutē, 67
iruten, 67
Ijaac-en, 78
Ijaac-equin, 78
Ijaac-i, 78
isf lato, 28
Israel, 16
Isralen, 45
-(i)ssa, 59
issurtze, 75
itabaizte, 29
Italiaric, 27
-itia, 59
itsas, 75
itsasforraco, 51
itsasforraco, 6
itsuoc, 70
itzac, 55
itzacue, 23
itzaque, 25, 29, 55
itzaradoqui, 31, 81
itzezoqui, 39
itzeradoqui, 31, 81
itzeuquiz, 39
itzultzecotán, 73
Iudaca, 23
Iudea, 23
Iudeatic, 27
iudica-, 59
iudicio-, 60
ludu, 23, 66
Luduác, 71
Luduéy, 87
ugea-, 59
ugeac, 22
ugeatzen, 19
ugemendu-, 60
iumano, 90
Iupite, 78
Iupiter-en, 78
Iupiteren, 78
jachi, 36
jaisten, 36
jaizten, 36
jatzi, 36
joian, 53
karmindu, 29
karminduraz, 29
kariquetara, 26
ken, 19
kencen, 42
khen, 19
kordác, 26
kordato, 28
kordatoz, 26
kuntz-, 43
laburqui, 28
labursqui, 28
laburzqui, 28
lac-agatic, 78
lac-era, 78
laçaten, 32
lagun, 38
laguncen, 42
lagund, 38
laidi, 32
laiditenac, 32
Lamech, 78
Lamech-en, 78
landaco, 67
landán, 67
laquiançat, 48
larambate, 33
landatu, 63
laudorio, 37
laugarren, 15
lauroguey, 77
leçan, 81

- leçaqueen*, 65
leçaquete, 40
leçatêcât, 23
leçatençat, 32
leçn, 38, 81
ledin, 32
legiffatora, 28
legue, 75
legue-eçarle, 75
legue-eçarlea, 75
lehen, 72
lehén, 72
lehenago, 7
lehenagodanic, 7
lehiadi, 76
leidioten, 32
leihorra, 17
leihorrean, 17
leinnuac, 20
leiten, 32
lekorrerat, 6, 51
lenhoage, 26
leoean, 48
lequidie, 32
lequion, 65
lequiztén, 38, 71
letra-gabeac, 76
leyborrez, 17
libertatera, 47
libré, 73
liburân, 46
liburua, 68
liburuan, 68
liburutcho, 28
licén, 72
liceteran, 21
licén, 62, 64
lidan, 56
Lidde, 17
Lideaco, 17
lieçalgunçat, 49
ligunçat, 9, 56
lilua, 75
lioitela, 64
lirade, 55
liro, 85
liroiten, 40
liroque, 85
litezquen, 14
litezqueno, 83
litzaqueizten, 40
litzaqueteno, 12
llabursqui, 28
lnc, 27
loctenent, 77
loihalac, 61
loquerê, 51
Lot-en, 78
luce-laburrean, 74
lue., 25
luen, 64
lupeã, 51
luppecoén, 51
luqueela, 83
luqueen, 51
luqueiteno, 40
lurreãere, 88
lurrean-ere, 88
lurretit, 28
lutén, 72
Lyddan, 17
Lydde, 17
Maathen, 78
Macedonia, 64
Macedonian, 64
Macedoniaric, 27
macula, 61
macularic, 61
madariçatu, 24
magiſtru, 67
magiſtruá, 71
mahai, 41
mahainean, 65
mahatſarno, 59
mahatſarnoaz, 59
mahatſarnotic, 59
mainguãc, 68
maintenitzeagatic, 49
maintenitzeco, 49
maintenitzen, 49
malguêc, 68
manamenduetaric, 88
manaménduetaric, 88
manamenduey, 42
mandatalgoa, 70
mandatzen, 67
maneiſo, 17
manerá, 86
manu, 67
maradiatu, 67
maradicaturat, 25
maradiçatu, 24
Marc-en, 78
Marchandiça, 43
marchantaren, 43
marchât, 43
marchâtandiça, 43
Mariá, 71
Mariac, 67
marrumalari, 51
marrumari, 51
marrumatzen, 51
marrumaz, 51
Marsen, 66
martchantac, 43
martchantandiça, 43
Martha, 71
maſtacatzen, 31
mat, 44, 90
Mât, 74
mat., 90
matthaten, 78
mêdeca, 36
mêdecaturic, 82
mêdicu, 24
mehatcha, 76
mehatchaçala, 76
mendequio, 37
mendicaturic, 36, 82
menditſu, 25
meneco, 57
menoſpreciatu, 25
menoſpreçatzaleác, 41, 45
menoſpreçiaçale, 41, 45
menoſpreciatzen, 45
menta, 40
menthá, 40
Michel, 48
Michele, 48
milla, 77
mincenetic, 26
minçatzen, 65
miniſtrea, 83, 90
miniſtreat, 90
minthuric, 29
miracaluric, 33, 82
miſericordia, 52, 86
miſericordia-gatic, 77, 88
miſericordiagatic, 88
miſericordioſo, 41
moien-, 17
moldera, 57
Moth, 37
mouthilgoa, 69
moyen, 17
moyenic, 17
Moyſeſtan, 45
munduarén, 72
murailác, 46
murraill-, 46
murru-, 46
muthilén, 46

- muthilla*, 50, 57
muthillén, 46
mysterio, 17, 60
n, 59
nabil, 47
nabila, 47
nabufsi, 16
nabufsiibat, 77
nabufsiibi, 77
-nac, 58
naçaguc, 34
nadutzan, 32
nabaiz, 47
nahi, 63
naicén, 71
naidiqueen, 32
naiz, 39, 47, 62, 63, 64
narrayó, 34
Nathanael, 16
naturaren, 29
natzayçue, 17
natzayo, 41, 64
natzaiyec, 36
nauäla, 68
nauçue, 39
nauëanagatic, 68
nausigoa, 69
nauté, 72
nazayó, 41
neceçarió, 73
nëduqueitenic, 35, 40
nëdutenean, 35
nehorere, 77
nekatzen, 67
nencen, 35
nenguiçuençat, 26
nenguién, 26, 72
Nephtalingo, 40
Nephthalingo, 40
nequionçat, 34
neure, 57, 66
neurtzeco, 12, 90
ni-haur, 57
nián, 71
niauc, 46
niané, 46
nic-ere, 77
niçayo, 42
niçaz, 6
nié, 46
niboac, 40
nincen, 35
nincén, 63, 72
ninduqueue, 35
ninicatzen, 61
niri, 62
niri-baldin, 77
nitán, 6
nitzayec, 36
nitzayo, 42
nitzaiyec, 36, 56
noiz, 50
noizdrano, 31
noizpait, 35
nola, 25, 84
nolatan, 73
nolátán, 73, 87
nolazbaita, 22
nolazpait, 22, 35
non, 47
nonbait, 35
nor, 62, 63, 64
nora-ere, 44
norat-ere, 44
norbait, 35
norbaitec, 35
norbeit, 35
norc, 65
noren, 63
norere, 77
nori, 65
nuqueano, 45
oan, 44
Obed-ec, 78
Obed-en, 78
obediént, 72
obedientiáz, 86
obrac, 86
obrác, 66, 86
occasine, 6
occasione, 6
odol, 75
odolez, 75
odolçu, 25
odolztatzen, 50
officier, 59
offrandatu, 31
offrendatzeco, 31
ogui, 58
oha, 39, 40, 71
ohá, 71
ohetcho, 28
ohiu, 6, 52
oboitzá, 41
ohoraitzaçue, 7
ohoritzzaçue, 7
ohoratzen, 16
ohortze, 35
ohortzi, 35
ohortziten, 49
ohorztecotzát, 44
ohorztera, 49
oin, 75
ombat, 77
on, 42, 56, 65, 77
on-beharrén, 77
onac, 55
onacçatic, 38
onçat, 55
ondoan, 37, 82
onduan, 37, 82
on eritzi, 48
on eritziteco, 49
on eritzitecoago, 49
onetera, 33
onezco, 76
ongit, 44
onhalsun, 48, 58
onherizte, 48, 49
onheriztea, 49
onheriztean, 49
onherranen, 48
onhestea, 43
onhetçi, 48
onhetçle, 43
onhetçtë, 43
ontasun, 58
ontasunagatic, 77
or, 61
or-a, 61
oráin, 73
orain-ere, 77
oraindrano, 31
ordenatzen, 67
orduan-danic, 76
orduandanic, 76
orembat, 77
orhoit, 63, 81, 89
orotara, 30
orotará, 72
osçasun, 58
ota, 37
othe, 43
otboi, 17, 43, 48
otboit, 29, 81
othoitu, 43
othoitz, 43
othoitzá, 43
othoitzac, 43
othoitzara, 43
othoitzaz, 43

- othoitzbat*, 43
othoitze, 43
othoitzen, 43
othoitzetara, 43
othoitziten, 43
othoitztebat, 43
othoiztez, 43
otoençat, 29
oullagñer, 84
paillard, 78
paillardá, 78
paillardatzera, 78
paillarde, 78
paillarder, 78
paillardíça-, 78
paillardise, 78
paillartac, 78
paillartéc, 78
paillartequin, 78
Pamphylia, 17
paralytióc, 38
parra-chori, 75
partea, 65
paššiónea, 6, 74
paššutara, 46, 47, 82
paštor, 72
paštór, 72
patientia, 21
paubrecia, 22
Paulen, 21
Paullen, 21
pausaturen, 21
pausju, 21, 61
pausjuric, 61
pausjutara, 82
pean, 57
peituan, 50
peituya, 50
penac, 86
perilofic, 41
permetatea, 6
permetitzen, 21
permetti, 36
permettitu, 21, 36
permettizen, 36, 81
perfonán, 86
perticipatzen, 34
peſcadore, 75
Phalec-en, 78
Phamphyliara, 48
Phaniel-en, 78
Phenicera, 44
Phenicerát, 44
pberdats, 51
pberde, 51
philip-, 21
Philippé, 71
pier-, 21
pier, 68
Pilate, 22
Pilatgana, 22
Pilati, 22
populu, 48
porputz, 27
poſſible, 16
pot eguin, 57
pot eman, 57
pourpr-, 18
precio, 21
preſoner, 59, 72
preſonér, 72
preſoner quideac, 74
preſumitzceco, 48
princeac, 22
princiéc, 22
princietaric, 22
princiey, 22
principalá, 69, 87
probechatzera, 42
probetchatzen, 42
probetchua, 60
profanatzten, 20
promesbat, 16
promefequin, 21
promeffén, 21
prometattu, 6, 36, 53
promettatu, 53
prophanatu, 20
prophetá, 74
propoſbat, 16
propriey, 58
providentiáz, 86
proximoa, 11
ptompt, 29
Publioren, 59
Publiuſen, 59
puifancá, 23
puifanciaco, 49
puifança, 49
puſſança, 89
putéquin, 73
plal-, 13
quart, 19
que, 53
quez, 63
-qui, 55
-qui-te-, 56
quitzten, 21, 81
quitta, 21
quitzatzen, 81
raçoin, 59
rade, 85
raportatu, 21
rapportari, 21, 34
rát, 72
recebi, 39
recebiçale, 41
recebitwokan, 11
recebitzaleac, 41
recours, 18
recurſa, 18
reechitu, 52
regionetan, 73
regionétan, 73
regla, 48
regue, 77
regué, 71
reguéç, 22
reguelá, 48
reguetera, 33
remoſtrançaz, 48
repauſ, 33
repauſa-, 33
repoſa-, 33
repoſtaren, 87
repoſtarén, 72
repporta, 34
reprochuric, 42, 62
reprotchu, 42, 62
requeſtá, 86
reſpectuz, 79
reſumá, 66
reſumá, 74
reſumaz, 86
reſuſcita, 21
reſuſcitatu, 21, 50
reſuſcitaturen, 21
reſſuſcitatzten, 21
retatuia, 59
rom-, 13
Romarc, 27
ro tara, 30
Sa-, 84
sabeldarçuna, 58
sabeldarçunez, 58
sacramenduéz, 87
Sadoc-ec, 78
sainctuariotic, 49
sainda, 33
Salamon, 33
ſalçaleac, 42
ſalçaley, 42

- Salomon*, 33
saltzale, 42
saltzaleac, 42
saltzalen, 42
salutaitzacue, 23
Sam., 84
samaritana, 23
samaritanari, 59
sanctuarioco, 49
Sarda(co), 59
Sardas(en), 59
Sardea(n), 59
Saruch, 78
Saruch-en, 78
scandalizaturen, 6
seme, 57
semé, 71
semea, 26
semearen, 62, 63
senbarrác, 71
sergeantéc, 31
Seib-en, 78
seyhetjean, 17
Simon, 71
Simón, 71
sinbesten, 89
sor-egun, 33
sortegun, 33
sosagatu, 32
sosagua, 31
sosagúa, 31
sosagutu, 32
spiritu, 16, 50
spirituz, 16
spofa, 59
spū, 16
submettizen, 27
supportatu, 63
sabeldarçunac, 58
sac, 24
sacramēduéz, 87
sacrificadoregoa, 70
saindua, 68
saluamandu, 31
samindura, 29
sar, 82
sargeantari, 31
sargeantac, 79
saribu, 79
scandalizaturen, 6
scandaloén, 83
scandoloén, 83
scoundalizatzen, 42
scriba, 76
scribeçac, 76
secretu, 60
segurago, 84
sehiet, 17
sehietfa, 17
sehietjean, 13
seignale, 17, 39, 82
seignaleren, 81
seignoria, 22
seibets, 17
seibetsa, 17
seibetsean, 17
seilluan, 79
semé, 71
semea, 71
semeá, 71
semeaz, 13
seioguey, 77
sey, 77
seyetjean, 17
seygnale, 17, 82
seygnaleren, 17, 39, 81
seyhetjean, 17
signo, 63
signoren, 63
simplicitaterequin, 59
sinbeste, 76
sinbeste-dun, 76
sinbeste-gabe, 76
sinbesten, 50
sinbests, 50, 82
sinhetz, 30
firmendu, 28
snr, 82
soberancia, 21
soberanciataco, 21
soberanciatacoz, 21
soinularién, 75
soldado-quideari, 74
solennelagatic, 46
solennellagatic, 46
soffagu, 31, 82
soffega, 31
soffegatzen, 31
soffegurequin, 31
spiritual, 75
spiritual-ber, 77
spiritualén, 75
spirituau, 29
spofaren, 59
spolo, 59
sposoaren, 59
stagnean, 52
stagnera, 52
stang, 52
stomaquera, 38
su, 75
su-garra, 75
suaren, 75
substantia, 38
successor, 72
successór, 72
suict, 21
suict, 21
suiettē, 21
suportatu, 21, 63
suportaturē, 21
suporturequin, 21
susmettitu, 27
susmettitzeco, 27
suspirioac, 16
sustantia, 38
synágogán, 74
synagoguetan, 58
Tabitha, 53
-tarçun, 58
-taffun, 58
taula, 59
taulan, 13
taulán, 86, 88
taularen, 88
taularena, 88
taulatan, 88
tauletan, 59
testimonio, 24
-te, 54
te-, 55
templean, 66
templetcho, 28
templetchoguile, 75
tenebrataco, 7
tenebrateco, 7
tentacionetan, 21
-teque, 54
testificatu, 7
testimonio, 67
teztuan, 30
Thabita, 53
Thamar, 78
Thamarrec, 78
theß., 16
thes., 21
thess., 16
Theßalonicara, 34
Theßalonicerat, 34
Thychieque, 20
-tic, 59
tipitobat, 28

- tiratzun*, 37
topinaguile, 37
tornés, 72
tradiçale, 41
transfigur-, 16
transform-, 16
transport-, 16
träſformatzen, 16
treteni, 67, 81
tretenitza, 67, 81
tristecia, 22
tristetián, 21
tristitia, 22
trogatçula, 57
trompetta, 75
truçatçula, 57
tti., 52
tupinaguile, 37
tupinaguileac, 37
Tychique, 20
tyraniatic, 21, 81
tyranniotic, 81
tyrāno, 21
-tz-, 55
-tzát, 72
-tzea, 81
-tzuency, 65
uc, 44
uncichobat, 42
uncichoric, 42
unctatzen, 50
unguentu, 50
unguentuztatzen, 50
ungui, 26
urrunac, 43
uzten, 42, 49
vana-gloria, 76
vcan, 24
vdá, 66
veilla, 22
veillatza, 79
verthutetſu, 25
verthutez, 12
veztimendetaco, 46
vicien, 87
vicien-ere, 87
viciofoa, 21
vicitze, 51, 66
vicitzearen, 66
virgoan, 48
vitança, 59
vitiofoa, 21
vitzen, 46, 52
vizten, 52
vkā-dugu, 76
vkaitara, 31, 82
vkaiten, 24
vkaitera, 82
vkan, 8, 19, 24, 32
vkán, 73
vkan ſuago, 43
vme-uncia, 75
vmunci, 75
vinguenſtatzen, 50
vingui, 75
vinguiguile, 75
vinguigilén, 75
vinguiguitez, 75
voz-bat, 77
voza, 18
vr rhezco, 90
vra, 39, 82
vrdañer, 84
vrgulut ſu, 25
vrrezezo, 90
vrrund, 38
vrrundanic, 60
vrte, 40
vrten, 40
vrthe-, 40
vrthetacozat, 41
vſagetan, 34
vſagetacotz, 34
vſiertzen, 61
vziten, 49
vziten, 41, 42
vzta, 75
vztarrico, 66
yeçaguc, 17
yetzaguc, 17
yquedac, 57
Zacharias, 18
zait, 54
-zc-, 55
zelo, 18
zeloá, 42
zeloac, 42
Zorobabelen, 78
-zqi-, 55

BIBLIOGRAFIA ERABILIENAREN LABURDURA GOMENDATUAK
ABREVIATURAS BIBLIOGRÁFICAS RECOMENDADAS
RECOMMENDED BIBLIOGRAPHICAL ABBREVIATIONS

- AEF** = *Anuario de Eusko Folklore*, Vitoria-Gasteiz, 1921-1936; Donostia-San Sebastián, 1956-
- ASJU** = *Anuario del Seminario de Filología Vasca «Julio de Urquijo»*. *International Journal of Basque Linguistics and Philology*, Donostia-San Sebastián, 1954-1955, 1967-
- Azk** = Resurrección M.^a de Azkue, *Diccionario vasco-español-francés*, Bilbao, 1905-1906 [1969², 1984³].
- Azk Morf** = Id., *Morfología vasca (Gramática básica dialectal del euskera)*, Bilbao, 1923-1925 [1969²].
- BAP** = *Boletín de la Real Sociedad Vascongada de Amigos del País*, Donostia-San Sebastián, 1945-
- BISS** = *Boletín de la Institución «Sancho el Sabio»*, Vitoria-Gasteiz, 1957-81.
- BMB** = *Bulletin du Musée Basque*, Baiona, 1924-43, 1964-
- BRAE** = *Boletín de la Real Academia Española*, Madrid, 1914-
- BRAH** = *Boletín de la Real Academia de la Historia*, Madrid, 1877-
- BSL** = *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, Paris, 1884-
- Campión** = Arturo Campión, *Gramática de los cuatro dialectos literarios de la lengua éuskara*, Pamplona, 1884 [1977²].
- CEEN** = *Cuadernos de etnografía y etnología de Navarra*, Pamplona, 1969-

- CIL* = *Corpus Inscriptionum Latinarum*, Berlin, 1863-
- Contr* = Ibon Sarasola, «Contribución al estudio y edición de textos antiguos vascos» *ASJU* 17 (1983) 69-212 (= Luis Michelena : Ibon Sarasola, *Textos arcaicos vascos. Contribución...*, Donostia-San Sebastián, Seminario de Filología Vasca «Julio de Urquijo», 1989 [«Anejos del *ASJU*», 11]).
- DCECH* = Juan Corominas y José Antonio Pascual, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, Gredos, 1980 y ss.
- DELL* = Alfred Ernout et Antoine Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire de mots*, Paris, 1932 [1939², 1951³, 1959⁴].
- DEV* = Manuel Agud y Antonio Tovar, *Diccionario etimológico vasco*, Donostia-San Sebastián, Seminario de Filología Vasca «Julio de Urquijo», 1989- [«Anejos del *ASJU*», 13].
- DGV* = Luis Michelena, *Diccionario general vasco. Oro-tariko euskal hiztegia*, Donostia-San Sebastián, 1987-
- DRA* = Manuel de la Sota, Pierre Lafitte, Lino de Akesolo, et al., *Diccionario Retana de autoridades de la lengua vasca*, Bilbao, 1976-1989.
- Euskera* = *Euskera. Euskaltzaindiaren lan eta agiriak*, Bilbao, 1920-1936, 1953-
- EAA* = *Estudios de arqueología alavesa*, Vitoria-Gasteiz, 1966-
- EFDA* = Luis Michelena, *Estudio sobre las fuentes del diccionario de Azkue*, Bilbao, 1970 [= *Azk* 1984].
- EI* = Ana M.^a Echaide (ed.), *Erizkizundi irukoitza*, Bilbao, 1984.
- EJ* = *Eusko Jakintza*, Baiona, 1947-1957.

- ELH = *Enciclopedia lingüística hispánica*, Madrid, 1959 y ss.
- ELLBB = *Euskal linguistika eta literatura: bide berriak*, Bilbao, Deustuko Unibertsitatearen Argitarazioak, 1981.
- FEW = W.von Wartburg, *Französisches etymologisches Wörterbuch*, Bonn, 1928-
- FHV = Luis Michelena, *Fonética histórica vasca*, Donostia-San Sebastián, Seminario de Filología Vasca «Julio de Urquijo» 1961, 1977² [1985] [«Anejos del ASJU», 4].
- FLV = *Fontes linguae Vasconum. Studia et documenta*, Pamplona, 1969-
- FLing = *Folia linguistica. Acta societatis linguisticae*, Den Haag, 1967-
- GH = *Gure Herria*, Baiona, 1921-
- HLEH = Ibon Sarasola, *Hauta-lanerako euskal hiztegia*, Donostia-San Sebastián, 1984-
- HLV = Luis Michelena, *Historia de la literatura vasca*, Madrid, 1960 [1988].
- HLV = Luis Villasante, *Historia de la literatura vasca*, Bilbao, 1961, 1979².
- HomUrq = *Homenaje a don Julio de Urquijo e Ybarra*, Donostia-San Sebastián, 1949-1951.
- HSLV = Ibon Sarasola, *Historia social de la literatura vasca*, Madrid, 1976 [1982].
- IEW = Julius Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, Berna, 1951-69.
- IF = *Indogermanische Forschungen*, Berlin.
- IMU = *Italia medioevale e umanistica*, Padova, 1958-
- Lg = *Language*, Baltimore, 1924-

- LEIA* = Joseph Vendryès, *Lexique étimologique de l'irlandais ancien*, Dublin-Paris, 1959 y ss.
- Lh* = P. Lhande, *Dictionnaire Basque-Français*, Paris, 1926.
- LH* = Luis Michelena, *Lengua e historia*, Madrid, Paraninfo, 1985.
- LI* = *Linguistic Inquiry*, Cambridge (Ma), 1971-
- LV* = Jon Juaristi, *Literatura vasca*, Madrid, Taurus, 1987.
- Memoriae* = Joseba A. Lakarra (ed.), *Memoriae L. Mitxelena Magistri Sacrum*, Donostia-San Sebastián, Seminario de filología vasca «Julio de Urquijo», 1990 [«Anejos del ASJU», 14].
- Mujika DCV* = Plácido Mugica, *Diccionario castellano-vasco*, Bilbao, Mensajero, 1965.
- Mujika DVC* = Plácido Mujika, *Diccionario vasco-castellano*, Bilbao, Mensajero, 1981, 2 vols.
- NTS* = *Norks Tidsskrift for Sprogvidenskap*, Oslo, 1928-
- OEH* = vide *DGV*
- PLO* = *Piarres Lafitteri Omenaldia*, Bilbao, Euskaltzaindia, 1983 [«Iker», 2].
- PT* = Luis Michelena, *Palabras y textos*, Bilbao, Universidad del País Vasco-Euskal Herriko Unibertsitatea, 1987.
- PV* = *Príncipe de Viana*, Pamplona, 1940-
- RDTP* = *Revista de dialectología y tradiciones populares*, Madrid, 1944-
- REW* = W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1930³.
- RFE* = *Revista de filología española*, Madrid, 1914-

- RIEB* = vide *RIEV*
- RIEV* = *Revista internacional de los estudios vascos*, Paris-San Sebastián, 1907-1936.
- RLPhC* = *Revue de linguistique et philologie comparée*, Paris, 1867-1916.
- SHLV* = Luis Michelena, *Sobre historia de la lengua vasca*, Donostia-San Sebastián, Seminario de filología vasca «Julio de Urquijo», 1988, 2 vols. [«Anejos del ASJU», 10].
- Symbolae* = José Luis Melena (ed.), *Symbolae Ludovico Mitxelena Septuagenario Oblatae*, Vitoria-Gasteiz, Instituto de Ciencias de la Antigüedad-Antzinate-Zientzien Institutua, 1985, 2 vols.
- TAV* = Luis Michelena, *Textos arcaicos vascos*, Madrid, Minotauro, 1964 [=Luis Michelena - Ibon Sarasola, *Textos arcaicos vascos. Contribución...*, Donostia-San Sebastián, Seminario de filología vasca «Julio de Urquijo», 1989 [«Anejos del ASJU», 11].
- Vinson* = Julien Vinson, *Essai d'une bibliographie de la langue basque*, Paris, 1891-1898 [vide *Vinson-Urquijo*].
- Vinson-Urquijo* = Julien Vinson, *Essai... con las anotaciones del ejemplar de Julio de Urquijo*, Donostia-San Sebastián, Seminario de filología vasca «Julio de Urquijo», 1984 [«Anejos del ASJU», 9].
- ZRPh* = *Zeitschrift für romanische Philologie*, Halle, 1877-

«Julio Urkixo» Euskal Filologi Mintegiaren Aldizkariaren Gehigarriak
Anejos del Anuario del Seminario de Filología Vasca «Julio de Urquijo»
Supplements of «Julio de Urquijo» Seminar of Basque Philology

1. *El Seminario «Julio de Urquijo». Antecedentes y constitución*, 1955.
2. JOSÉ MARÍA LACARRA, *Vasconia medieval. Historia y filología*, 1957.
3. MANUEL AGUD - LUIS MICHELENA, *N. Landuccio, Dictionarium Linguae Cantabricae (1562)*, 1958. 2.^a edición con índice inverso vascuence-castellano, 1990.
4. LUIS MICHELENA, *Fonética histórica vasca*, 1961, 1977², 1985.
5. NILS N. HOLMER, *El idioma vasco hablado. Un estudio de dialectología vasca*, 1964.
6. LUIS VILLASANTE, *Fr. Pedro A. de Añibarro, Gramática vascongada*, 1970.
7. CÁNDIDO IZAGUIRRE, *El vocabulario vasco de Aránzazu-Oñate y zonas colindantes* [ed. L. Villasante], 1971.
8. *Papers from the Basque Linguistics Seminar. University of Nevada. Summer 1972*, 1974.
9. JULIEN VINSON, *Essai d'une bibliographie de la langue basque. Con las anotaciones del ejemplar de Julio de Urquijo*, 1984.
10. LUIS MICHELENA, *Sobre historia de la lengua vasca* [ed. J. A. Larrarra con la colaboración de M.^a T. Echenique y Blanka Urgell], 1988.
11. LUIS MICHELENA - IBON SARASOLA, *Textos arcaicos vascos. Contribución al estudio y edición de textos antiguos vascos*, 1989.
12. HUGO SCHUCHARDT, *Introducción a las obras de Leizarraga. Sobre el modo de disponer la reimpresión, en particular sobre las erratas y variantes en el texto de Leizarraga* [traducción de I. Ruiz Arzalluz - J. M. Vélez Latorre], 1989.
13. MANUEL AGUD - † ANTONIO TOVAR, *Diccionario etimológico vasco. I. A-Ardui*. 1989.

14. JOSEBA LAKARRA (ed.), *Memoriae L. Mitxelena Magistri Sacrum*, 1990.
15. BEÑAT OYHARÇABAL, *La pastorale souletine: édition critique de «Charlemagne»*, 1990.
16. JOSEBA A. LAKARRA (arg.), *Euskalaritzaren historiaz I: XVI-XIX* 1990.
17. JOSEBA A. LAKARRA (arg.), *Euskalaritzaren historiaz II: XIX-XX*. 1990.
19. JOSEBA A. LAKARRA, *Martin Harrieten hiztegia (1741)*. (prestatzen).

ASJU-REN AZKEN ALEETAKO AURKIBIDEAK
INDICES DE LOS ULTIMOS NUMEROS DEL ASJU
INDEX OF LEAST ISSUES OF ASJU

XVIII-1, 1984: 240 or./pp.

J. I. TELLECHEA IDÍGORAS, Cartas inéditas de Arturo Campión a Serapio Múgica (1899-1921). J. M.^a SATRÚSTEGUI, El edicto eclesiástico de 1750 en versión vasca de la cuenca de Pamplona. I. PAGOLA, Neologismos en los Juegos Florales. J. A. LAKARRA, Bizkaiera zaharreko ablatiboaz. E. KNÖRR, Nota sobre el texto vasco en honor de Fabri de Peiresc (1638). M.^a J. KEREJETA, Xabier Lizardiren lehen olerkiak. K. MITXELENA, Ad experiendum.

XVIII-2, 1984: 266 or./pp.

F. ONDARRA, Zegamako *Doctrina Christiana* (1741). P. BAKKER, The order of affixes in the Basque synthetic verb. J. A. LAKARRA, *Bertso bizkaitarrak* (1688). L. MURUGARREN, Una plática del Goyerri. M. AGUD, Contribución al Diccionario Etimológico Vasco. L. M.^a MUJICA, XVIII. mendeko lirikaren alde literario zenbait. L. MICHELENA, Lingüística inmanente y lingüística trascendente.

XIX-1, 1985: 281+6 or./pp.

J. GIL, Una palabra vasca en un texto de Cristóbal Colón. J. A. LAKARRA, Larramendiren hiztegitantzaren inguruan. A. AZKARATE GARAI-OLAUN, Nueva inscripción altomedieval vizcaína (San Martín de Gaztelua, Abadiano) y revisión del epígrafe de *Iauninco* (Andra Mari de Muntzaraz, Abadiano, Vizcaya). B. URGELL, Literatur bizkaieraz: Añibarroren *Es-ku-liburua*. J. M. SATRÚSTEGUI, Gozos populares en vascuence. I. SEGUROLA, Etxeberri Luzaideko bikarioaren dotrina argitaragabea. A. UNZUETA, Fray José de Jesús María Araquistain. I. LAKA, *Parnasorako bidea*-ren hizkuntzaz. J. A. LAKARRA, Literatur gipuzkerarantz: Larramendiren Azkoitiko Sermoia (1737).

XIX-2, 1985: 285-622 or./pp.

L. MICHELENA, In memoriam Antonio Tovar Llorente. J. A. CID, *Peru gurea* (EKZ 115), *der Schwank vom alten Hildebrand*, y sus paralelos románicos (Aa.-Th., 1360c). J. A. LAKARRA, *Peru gurea* (EKZ 115): textos, edición y notas. J. A. ARANA MARTIJA, Transcripciones musicales del *Péru gurea*. J. KORTAZAR, Lauaxeta y la oralidad. I. PAGOLA, *Piarres Adame*: testua eta argitalpenak. J. A. LAKARRA, Bertiz Larramendiren segizio-ko zenbaitz. P. SALABURU, La lingüística de Mario Bunge. P. GOENAGA, Complementación y nominalización en euskara. J. GORROTXATEGI, Historia de las ideas acerca de los límites geográficos del vasco antiguo. L. MICHELENA, Algunos nombres de Contrasta. *Liburu berriak/Reseñas*. Corrigenda ASJU XIX-1 (1985). I. SEGUROLA, Argitaragabea?

XX-1, 1986: 322 or./pp.

J. M. SATRUSTEGI, Luzaideko Echeverriren Dotrinari oharrak. J. A. LAKARRA, XVI. mendeko bizkaierazko erretrauz: I. Garibairen bildumak. M. L. OÑEDERRA, From automatic assimilation to sound symbolism. B. URGELL, *Egiaren Kantax*: I. testua eta iruzkinak. J. ALBERDI LARIZGOITIA, Euskarazko tratamenduen ikuspegia: I. historia apur bat. I. SARASOLA, Larramendiren eraginaz eta. J. J. GRANJA PASCUAL, Julien Vinson, el euskera y una polémica del XIX. J. IRURETAGOYENA, Juan José Vicente Oteiza Izuzquiza. J. A. LAKARRA, *Bertso bizkaitarrez* gehixeago. K. BIGURI, Koordinazioaren zenbait alderdi Duhalderen *Meditazioneak gei premiatsuenen gainean* liburuan. A. GLZ. DE LANGARICA, Dos notas sobre el euskera en Alava en el siglo XIX. L. MICHELENA, Contra Lekobide. *Liburu berriak/Reseñas*.

XX-2, 1986: 325-604 or./pp.

G. REBUSCHI, Theorie du liage, diachronie et enonciation: sur les anaphores possessives du Basque. P. URKIZU, Euskara XVI-XVII. mendeetako zenbait idazle atzerritarrengan. K. HALE, On nonconfigurational structures. P. SALABURU, La teoría del ligamiento en la lengua vasca. E. KNÖRR, Maurice Harriet-en hiztegiak. J. ALBERDI LARIZGOTTIA, Alokutibotasuna eta tratamenduak euskaraz: II. Marjinaldeko kasua. J. KORTAZAR, Jon Etxaide: kontaketa errealistaren hasierak. E. KNÖRR, Betolatzaren zenbait berri. J. GORROCHATAGUI, Sobre Lengua e Historia: Comentarios de lingüística diacrónica, vasca y paleohispánica. J. A. LAKARRA, Burgosko 1747ko dotrina: I. testua eta oharra. *Liburu berriak/Reseñas.*

XX-3, 1986: 605-921 or./pp.

K. HALE & J. KEYSER, Some Transitivity Alternations in English. J. A. LAKARRA, Bizkaiera zaharra euskalkien artean. G. REBUSCHI, Pour une représentation syntaxique duale: Structure syntagmatique et structure lexical en basque. I. LAKA, *Euskal Izkindeako aditza*. (Hiperbizkaieraren historiaz II). A. EGUZKITZA, The Syntax of Focus. J. M. SATRUSTEGI, Luzaideko euskara Nikolas Polit zenaren izkribuetan. E. KNÖRR, De re bibliographica. Le répertoire de mss. sur la langue et la littérature basques de la Bibliothèque Nationale de Paris. P. SALABURU, Baztango euskalkiaz: Elizondoko doktrina bat. J. JUARISTI, *El Cantar de Beotibar*, ¿un romance noticiero vasco?. B. URGELL, Prai Bartolomeuren hiztegiak zertxobait: L. M. Mujikaren «*Euskal Errijetaco Olgueeta...* obraren azterketa fonetikoak»-ren inguruan. J. I. HUALDE, Tone and Stress in Basque: A Preliminary Study. M. IGARTUA, Leizarragaren *-ra* eta *-raten* erabilerari buruz. *Liburu berriak/Reseñas.* English summaries of non English language papers published in the 1986 issues.

XXI-1, 1987: 318 or./pp.

J. LAVERNE MASAYESVA & K. HALE, Argument obviation and switch-reference in Hopi. I. LAKA, Sabino Arana Goiri eta Hiperbizkaiera (Hiperbizkaieraren historiaz. III). I. RUIZ ARZALLUZ, El metro en las traducciones de los clásicos latinos al euskara. I. Metros dactílicos y yambo-trocaicos. J. M. SATRUSTEGI, Zugarramurdiko euskararen lekukoak XIX. mendean. J. ABAITUA, An LFG parser for Basque (I). X. MENDIGUREN, *El Borracho Burladoko* euskararen azterketa (1764). I. PAGOLA, Resurrección M.^a de Azkueren Dotrina argitaragabea. B. URGELL, Añibarroren idazlanak: I. *Nekea Arindurik*. I. SEGUROLA, Notas de Toponimia Amescoana. J. A. LAKARRA, Burgosko 1747ko Dotrina: Facsimile eta hiztegia.

XXI-2, 1987: 321-658 or./pp.

J. ORTIZ DE URBINA, Operator movement and verb second phenomena in Basque. B. URGELL, *Esku-liburuaren* grafi aldaketak (1802-1821). I. RUIZ ARZALLUZ, El metro en las traducciones de los clásicos latinos al euskara. II. Los metros eolios. I. LAKA, Bizkaiko Aldundiaren euskarazko katedra (Hiperbizkaieraren historiaz I). J. I. HUALDE & J. ORTIZ DE URBINA, Restructuring with ARI. P. SALABURU, Baztango euskalkiaz: Elizondoko beste doktrina bat. M. ETXEBARRIA, Iniciación a la Fonética Acústica. J. A. LAKARRA, Oikiako Dotrina (1759). J. ABAITUA, An LFG parser for basque (II). K. CID ABASOLO, Euskal erlatibo motak. J. J. GRANJA PASCUAL, La crítica etimológica de Julio Cejador. *Liburu berriak/Reseñas.*

XXI-3, 1987: 661-968 or./pp.

J. GORROCHATAGUI, Andrés de Poza y el euskera. B. URGELL, *Esku-liburuaren* hiztegi aldaketak: I. mailebuak. I. RUIZ ARZALLUZ, Notas sobre algunas traducciones vascas del Nuevo Testamento. I. LAKA, Manuel Arriandiaga: berrazterketarako oinarriak (Hiperbizkaieraren historiaz. IV). I. LAKA, Manuel Arriandiaga. Euskal aditza Bizkai, Gipuzko, Lapurdia eta Zuberoko izkerantzetan garbiturikoa. J. A. LAKARRA, Lécluse-ren Euskal Gramatika. (Euskalaritzaren Historiarako Lanabesak I). J. JUARISTI, La balada vasca de la muchacha ciervo. K. ZUAZO, Euskaldunek euskalkienganako izan dituzten jarrerez. J. GORROCHATAGUI, Vasco-Céltica. *Liburu berriak/Reseñas.*

HURRENGO ZENBAKIETAN / EN PRÓXIMOS NÚMEROS / IN THE NEXT ISSUES

(ez nahita nahiez ordena honetan / no necesariamente en este orden / not necessarily in this order)

Beñat Oyharçabal, "La pastorale souletine: édition critique de *Charlemagne*" (zenbait zenbakitan)

Manuel Agud y Antonio Tovar, "Materiales para un Diccionario Etimológico de la lengua vasca (varias entregas)

Koldo Zuazo, "Arabako euskara"

Beñat Oyharçabal, "Les travaux de grammaire basque avant Larramendi"

Jose Ramon Zubiaur, "Garibai hizkuntzalari"

Itziar Laka, "Astarloaren hizkuntzalaritzaz"

Ibon Sarasolá, "Van Eysen gramatika".

Bernard Hurch, "Orígenes de la fonología: pensadores preestructuralistas"

Miren Lourdes Oñederra, "Fonetikazko berriak euskal idazle zaharretan"

José Ignacio Hualde, "Acentos vizcaínos"

Rikardo Gomez, "Bonaparteren garaiko hizkuntz eztabaidak"

Jon Ortiz de Urbina, "Discoidales verbales en estructuras de polaridad"

Jabier Alberdi, "Oharrak euskal deklinabidearen historiografiarako: Astarloa eta ergatibitatea"

Joaquim Llisterri, "Los sistemas vocálicos: tipología universales y explicación fonética"

Ander Lakarra, "Gogoetak XVIII. mendeko gramatikez"

Jon Ortiz de Urbina, "Konfigurazionalitateaz"

Koldo Zuazo, "Gogoetak zubereraren sailkapenez"

José Ignacio Hualde, "Introducción a la fonología léxica con particular atención al vasco"

EGILEENTZAKO OHARRAK

ASJU-n nazioarteko zientzi elkarteetan ohizko diren hizkuntzetan idatziriko euskal linguistika eta filologiako lanak (edo eremu ezberdin edo zabalago bati atxikiak izanik ere euskalaritzarako interesgarri izan daitezkeenak) onartzen dira. Orijinalak bidal bezikio Joseba Andoni Lakarrari, Euskal Filologia Saila, Filologia eta Geografi-Historia Fakultatea, Marqués de Urquijo K. z/g., 01006, Gasteiz.

ASJU-ra igorritako artikulua zuzendariak izendaturiko bi aztertzailei (gutxienez) emango zaizkio, ondoren haien iruzkinak kontutan izanik atera edo ez erabakitzen delarik; erabakia ahalik eta azkarrenik gaztigatuko zaie egileei. Artikulua argitaratzeko onartzekotan, aurkitutako oztopo, akats edo aldabeharren zerrenda ere emango zaie. Egileek beren lanen lehendabiziko inprenta frogak jasoko dituzte berriz bihurtu behar duten orijinalarekin; ahalik eta zehazkienik zuzendu beharko dituzte, egiteko honetarako lau egunetako epea dutelarik eskuratzen dituztenetik. Argitaratutako lanen egileei ASJU-ko zerbakiaren ale bana eta beren lanen 25 (10 liburu irazkinak badira) emango zaizkie, gehiago nahi izanez gero kostu prezioan agin ditzaketelarik.

Ez da inongo murrizketarik orijinalen luzeraz, baina ez dute izango berez behar bainoago; lanek zehatzak eta argiak beharko dute izan. Berriazko abegia egingo zaie ohar laburrei, batez ere dagoeneko argitaratu beste lanen bat kritikatzan edo garatzen dutenean.

Orijinalen hasieran egilearen/egileen zuzenbide eta telefonoa ezarriko da eta biko espazioan, orrialde bakarrean, eta zeinnahi argitasun edo zuzenketarako albo guztietan zuriune zabalekin idatzirik aurkeztuko dira lanak. Orrialdeak eta (lanaren amaieran ezarriko diren) oin-oharrak segidako zerrendan zenbatuko dira. Lanaren hiru kopia aurkeztuko dira, eta haiekin batera 5-20 lerrotako laburpena. Aurkeztu baino lehen zuzen bedi ahalik eta hobekienik orijinala, inprenta hutsak gutxitzeko; orobat, fotografia, karta, grafiko, taula, irudi, etab., emanaz gero, izan bitez kalitate handienekoak gardentasunik gal ez dezaten. Oro zenbatuko da eta ezagutzeko oin-perpau laburra erantsiko zaie, testuan ere nontsu jarri behar diren argiro markatuz. Adibideak zenbatu egingo dira: (1), (2)a, (2)b, etab.; testuan aipatzerakoan egin bedi era honetan: (2a), (2b), (2a, b), (4d-h), etab. Inprentan ohizko ez den zeinnahi zeinu, letra edo diakritikoren azalpen argia ezarriko da lehendabiziko agerraldiaren testu aldameneko zuriunean.

Testua honako arauok beteaz aurkeztuko da: aipu luzeak ahapaldi berezian joango dira, sartuta, hasiera eta amaiera komatxorik gabe, letra borobilean; aipu laburrak, borobilean halaber, testuan bertan eta komatxo bikoitzen artean ("..." edo "..."). Komatxo bakunak ('...') adierak edo hitz solteen itzulpenak emateko baliatuko dira. Metalinguistikoki erabilitako edota artikulua idazteko erabili den hizkuntzaz landako hitzak letra etzanean ezarriko dira.

Liburu eta aldizkariaren izenei letra etzana (azpimarra orijinallean) dagokie, eta komatxoak artikulueni. Aldizkariaren zenbaki, urte eta orrialdeak eta liburuen argitaletxe eta edizio (ez inprimatze) tokia emango dira. Hala agitzen denean zehaztuko da berrinprimaketa, berrargitalpena edo itzulpena den. Aipuetarako erabil bedi, ahal den neurrian, urte-egile sistema, urte bereko egile baten lan bat baino gehiago aipatu bada a, b... hurrenkeran bereizten direla: adib. (Vinson 1897a, 35-38), (ikus Lacombe 1924, Azkue 1923-25, Uhlenbeck 1947). Amaierako bibliografiarik ez bada, eman bitez bibliografi zehaztasunak oro soilik lehendabiziko agerraldian, ondorengoetan bakarrik egilearen deitura eta titulu laburtua, *op. cit.* eta *ibidem*-ak saihestuaz: adib. Guerra, *Cantares*, 22-24. Bibliografia ere biko espazioan idatziko da, formato honi atxikiaz:

Mixelena, K., 1950b, "La aspiración intervocálica", *BAP* 6, 443-449. Berrarg. bere *Sobre historia de la lengua ASJU*-ren Gehigarriak 10, Donostia 1988, I, 191-202.

—, 1981a, "Lengua común y dialectos vascos", *ASJU* 15, 291-313. Berrarg. bere *Palabras y Textos*, EHU/UPV, Vitoria-Gasteiz 1987, pp. 35-55.

Ortiz de Urbina, J., 1989, *Some parameters in the grammar of Basque*, Foris, Dordrecht.

de Rijk, R. P., 1985, "Un verbe méconnu", In J. L. Melena (ed), *Symbolae Ludovico Mixelena Septuagenario Oblatae*, EHU/UPV, Vitoria-Gasteiz, II, 921-935.

Sarasola, I., 1986, "Larramendiren eraginaz eta", *ASJU* 20, 1, 203-216.

Bibliografi laburduretarako erabil bedi *ASJU* 22 (3), 1988an argitaratu "Laburduren zerrenda"; beste filologiaren batekoak direnean lot bezikie egileak haietan haizu direnei. Beharrezko izanik egileak bestelakorik ere erabili ahaliko du, beren balioa lehendabiziko agerraldian azalduaz.

Ordenagailuz baliatzen diren egileek WordStar eta Word Perfect programak (Word eta McWrite Macintosh-ean) erabil bitzate; disketarekin batera goian aipatutako baldintzak betezen dituzten 3 kopia paperezta-tu bidaliko dituzte.

INFORMACION PARA LOS AUTORES

Se admitirán artículos sobre lingüística y filología vasca y campos más generales relacionados o de interés para la vascológia, escritos en los idiomas utilizados por la comunidad científica internacional. Los originales se enviarán a Joseba Andoni Lakarra, Dpto. de Filología Vasca, Fac. de Filología y Geografía e Historia, c/ Marqués de Urquijo, s-n., Vitoria-Gasteiz.

Los artículos recibidos en *ASJU* se someten al menos a dos revisores designados por el director decidiéndose su aceptación o no para la publicación en función del informe de los mismos; se comunicará tal decisión a los autores en el plazo de tiempo más breve posible. En caso de aceptarse el artículo, se enviará a los autores la lista de objeciones o cambios necesarios. Los autores recibirán las primeras pruebas de sus trabajos (que deberán devolver conjuntamente con el original) para cuya corrección dispondrán de un plazo no superior a cuatro días desde su recepción. Los autores recibirán un ejemplar del *ASJU* y 25 separatas de sus artículos (10 en caso de reseñas), pudiendo encargar otras adicionales que les serán facturadas a precio de coste.

No existe ninguna restricción sobre la longitud máxima de los originales pero éstos no deben ser más largos de lo necesario; los autores han de ser concisos y claros. Se dará preferencia a notas breves, particularmente cuando hagan referencia, criticándolos o elaborándolos, a artículos publicados con anterioridad.

Los originales, al comienzo de los cuales se hará constar la dirección y teléfono del(os) autor(es), se presentarán escritos a doble espacio y por una sola cara -incluidas notas-, con márgenes amplios para posibles correcciones y aclaraciones. Las páginas irán numeradas correlativamente, así como las notas, las cuales irán en hojas aparte al final del artículo. Los manuscritos se presentarán por triplicado e irán acompañados de un resumen de 5 a 20 líneas de extensión. Se recomienda que el original sea minuciosamente corregido antes de su presentación para evitar en lo posible las erratas, y que fotografías, cuadros, mapas, gráficos, tablas, figuras, etc., sean de la mejor calidad posible para evitar pérdidas de detalle en la reproducción; todos ellos irán numerados y llevarán un breve pie o leyenda para su identificación; se indicará asimismo el lugar aproximado de colocación en el texto. Los ejemplos irán numerados: (1), (2)a, (2)b, etc.; al referirse a los mismos en el texto se usará el formato (2a), (2b), (2,a b), (4d-h), etc. Se dará una clara descripción de cualquier símbolo, carácter, o marca diacrítica poco usual en un margen en su primera aparición.

El texto se presentará de acuerdo con las siguientes normas: las citas largas irán en texto sangrado, sin comillas a su inicio y final, en letra redonda; las citas breves, también en redonda, irán entre comillas dobles (" " o " "). Se utilizarán los ápices (') para denotar acepciones o traducciones de términos aislados. Los términos utilizados metalingüísticamente o en lengua distinta a aquella en la cual está redactado el texto irán en cursiva (subrayados en el original).

Los títulos de libros y revistas irán en cursiva (subrayados en el original) y los de los artículos entre comillas. Se indicará el nº, año y páginas correspondientes de las revistas, y editorial y lugar de edición de los libros; en su caso se indicará si se cita de una reimpresión, reedición o traducción. Úsese en la medida de lo posible el sistema autor-año para las citas, p.e. (Lafitte 1967a, 35-38), (véase Schuchardt 1900, Azkue 1923-25, 1935). En su defecto, se darán datos bibliográficos completos sólo en la primera ocasión, limitándose en las siguientes a señalar el apellido del autor y el título abreviado, evitando *op. cit.* e *ibidem*: Altuna, *Versificación*, pp. 43-57. La bibliografía irá también a doble espacio, ajustándose al siguiente formato:

Mitxelena, K., 1950b, "La aspiración intervocálica", *BAP* 6, 443-449. Reproducido en su *Sobre historia de la lengua vasca*, Anejos *ASJU* Nº 10, Donostia 1988, I, 191-202.

—, 1981a, "Lengua común y dialectos vascos", *ASJU* 15, 291-313. Reproducido en su *Palabras y Textos*, EHU/UPV, Vitoria-Gasteiz 1987, pp. 35-55.

Ortiz de Urbina, J., 1989, *Some parameters in the grammar of Basque*, Foris, Dordrecht.

de Rijk, R. P., 1985, "Un verbe méconnu", In J. L. Melena (ed), *Symbolae Ludovico Mitxelena Septuagenario Oblatae*, EHU/UPV, Vitoria-Gasteiz, II, 921-935.

Sarasola, I., 1986, "Larramendiren eraginaz eta", *ASJU* 20, 1, 203-216.

Para las abreviaturas de fuentes primarias o secundarias se recurrirá al "Índice de abreviaturas" publicado en *ASJU* 22(3), 1988; cuando correspondan a otras filologías se atenderán los autores a las normas vigentes en las mismas. En caso necesario el autor utilizará otras adicionales cuyo valor explicará en la primera aparición de las mismas.

Los autores que envíen sus trabajos en diskete de ordenador deberán utilizar programas WordStar y Word Perfect (Word o McWrite si se trata de Macintosh). Acompañarán al diskete 3 copias del artículo, en papel y en las condiciones arriba citadas.

INFORMATION FOR AUTHORS

Papers on Basque linguistics and philology, and more general fields related with or of interest to Basque studies, will be accepted, written in the languages most used by the international scientific community. Originals should be sent to editor, Joseba Andoni Lakarra, Dp. of Basque Philology, Filologia eta Geografi Historia Fakultatea, Marqués de Urquijo Kalea, z/g, 01006, Vitoria-Gasteiz.

Papers received by *ASJU* will be submitted to at least two supervisors designated by the director; decision on the publication will be communicated to the author(s) within the shortest possible time. Should a paper be accepted, a list of objections or changes deemed necessary will be sent to the author(s). The authors will receive the first proofs of their works (which they must return together with the original) and will have a period of no more than four days to correct them from the moment of their receipt. The authors will receive a copy of *ASJU* and 25 offprints of their papers (10 in the case of reviews). Further additional offprints can be ordered, and payed at cost price.

There is no restriction as to the maximum length of the originals, but should nor be longer than necessary; the authors must be concise and clear. Preference will be given to short notes, especially when they refer to, criticizing or elaborating on, previously published papers.

The originals, at the beginning of which the address and telephone number(s) of the authors(s) must be stated, will be double-space typed and on one side of the sheet only -this also appliest to the notes. Wide margins for possible corrections or clarifications are required. The pages will be numbered serially as well as the notes, which be presented on separate pages at the end of the paper. The manuscripts will be presented in triplicate and will be accompanied by an abstract of 5 to 20 lines in length. It is recommended that the paper be carefully corrected before presentation to avoid possible errors, and that photographs, pictures, maps, graphs, tables, figures, etc. be of the best possible quality to avoid loss indetail in reproduction; they will all be numbered and will have a short footnote or key for identification; likewise, their approximate situation in the text will also be indicated. The examples will be numbered: (1), (2b), (2a, b), (4d-h) etc. will be used. A clear description of any non usual symbols, characters or diacritics will be given in the margin on their first occurrence.

The text will be presented in accordance with the following rules: long quotations will be indented, without inverted commas at the beginning and end of the text, in rounded print; short quotations, also in rounded print, will be presented between double inverted commas (" " or " "). The apex (') will be used to denote translations of isolated terms. Terms used metalinguistically or in a language different to that of the text will be in italics (underlined on the original).

The titles of books and journals will be in italics and those of papers between inverted commas. The no., year and corresponding pages of the journals and publisher's name and place of edition of the books will be given; where relevant, it will be stated whether the quotation is from a reprint, reedition or traslation. Where possible use the author-year system for quotation, e.g. (Lafitte 1976a, 35-38), (see Schuchardt 1900, Azkue 1923-25, 1935). Where this is not possible, the complete bibliographical data will be given only on the first occurrence, limiting any subsequent mentions to noting the surname of the author and the abbreviated title, avoiding *op cit.* and *ibidem*: Altuna, *Versificación*, pp. 43-57. The bibliography will also be double-spaced, with the following format:

Mitxelena, K., 1950b, "La aspiración intervocálica", *BAP* 6, 443- 449. Reed in *Sobre historia de la lengua vasca*, Supplements of *ASJU* Nº 10, Donostia 1988, I, 191-202.

—, 1981a, "Lengua común y dialectos vascos", *ASJU* 15, 291-313. Reed in *Palabras y Textos*, UPV/EHU, Vitoria-Gasteiz 1987, pp. 35-55.

Ortiz de Urbina, J., 1989, *Some parameters in the grammar of Basque*, Foris, Dordrecht.

de Rijk, R. P., 1985, "Un verbe méconnu", In J. L. Melena (ed), *Symbolae Ludovico Mitxelena Septuagenario Oblatae*, EHU/UPV, Vitoria-Gasteiz, II, 921-935.

Sarasola, I., 1986, "Larramendiren eraginaz eta", *ASJU* 20, 1, 203-216.

For abbreviations of secondary sources the "Abbreviation Index" published in *ASJU* 22(3), 1988, must be used; regarding other philologies the authors will honour the norms existing in the same. Should it be necessary the author(s) will use other abbreviations the value of which will be explained in the first occurrence of the same.

Authors sending their work on diskette should use the WordStar and Word Perfect or McWrite and Word if it is a Macintosh. Three typed of the paper will be submitted with the diskette in the above-mentioned conditions.

ANUARIO DEL SEMINARIO DE FILOLOGIA VASCA
«JULIO DE URQUIJO»

International Journal of Basque Linguistics and Philology

ASJU, XXII-3, 1988

<i>Aurkibidea/Sumario/Index:</i>	<u>Orria</u> <u>Página</u> <u>Page</u>
BEÑAT OYHARÇABAL, La Pastorale Souletine. Édition critique de <i>Charlemagne</i>	701
BERNHARD HURCH, Is Basque a syllable-timed language?	813
GEORGES REBUSCHI, Note sur les pronoms dits «intensifs» du basque	827
MANUEL AGUD y ANTONIO TOVAR, Materiales para un Diccionario Etimológico de la Lengua Vasca (III)	845
JOSÉ IGNACIO HUALDE, A theory of pitch-accent, with particular attention to Basque	915
HUGO SCHUCHARDT, Introducción a las obras de Leizarraga	921

Bibliografia erabiliaren laburdura gomendatuak / Abreviaturas bibliográficas recomendadas / Recommended bibliographical abbreviations . 1037

Hurrengo zenbakietan / En próximos números / In the next issues